

Le sens social

SOUS LA DIRECTION DE
DELPHINE DULONG,
CHRISTINE GUIONNET
ET ÉRIK NEVEU

•
*Boys
Don't Cry!*

•
*Les coûts
de la domination
masculine*

Le sens social

PRESSES UNIVERSITAIRES DE RENNES

Cet ouvrage est diffusé en accès ouvert dans le cadre du projet OpenEdition Books Select.

Ce programme de financement participatif, coordonné par OpenEdition en partenariat avec Knowledge Unlatched et le consortium Couperin, permet aux bibliothèques de contribuer à la libération de contenus provenant d'éditeurs majeurs dans le domaine des sciences humaines et sociales.

La liste des bibliothèques ayant contribué financièrement à la libération de cet ouvrage se trouve ici :

<https://www.openedition.org/22515>.

This book is published open access as part of the OpenEdition Books Select project.

This crowdfunding program is coordinated by OpenEdition in partnership with Knowledge Unlatched and the French library consortium Couperin.

Thanks to the initiative, libraries can contribute to unlatch content from key publishers in the Humanities and Social Sciences.

Discover all the libraries that helped to make this book available open access: <https://www.openedition.org/22515?lang=en>.



OpenEdition

couperin.org

Consortium Unifié des Établissements Universitaires et de Recherche pour l'Accès aux Publications Numériques

Le sens social

SOUS LA DIRECTION DE
DELPHINE DULONG,
CHRISTINE GUIONNET
ET ÉRIK NEVEU

•
*Boys
Don't Cry!*

•
*Les coûts
de la domination
masculine*

Le sens social

Boys Don't Cry!

Nicolas VONARX,

Le vodou haïtien. Entre médecine, magie et religion, 2011, 276 p.

Christophe DELAY,

Les classes populaires à l'école. La rencontre ambivalente entre deux cultures à légitimité inégale, 2011, 322 p.

Andy ARLEO et Julie DELALANDE (dir.),

Cultures enfantines. Universalité et diversité, 2011, 468 p.

Elliot LIEBOW (traduction et préface de Célia BENSE FERREIRA ALVES),

Tally's Corner. Les Noirs du coin de la rue, 2011, 160 p.

Jacques HAMEL, Catherine PUGEAULT-CICCHELLI, Olivier GALLAND et Vincenzo CICCHELLI (dir.),

La jeunesse n'est plus ce qu'elle était, 2010, 408 p.

Joël ZAFFRAN,

Le temps de l'adolescence. Entre contrainte et liberté, 2010, 188 p.

Pierre PÉRIER,

L'ordre scolaire négocié. Parents, élèves, professeurs dans les contextes difficiles, 2010, 188 p.

Charles ILLOUZ,

La parole ou la vie. Valeur et dette en Mélanésie, 2010, 176 p.

Jean-Michel LE BOT,

Le lien social et la personne. Pour une sociologie clinique, 2010, 298 p.

Christian THUDEROZ,

Qu'est-ce que négocier? Sociologie du compromis et de l'action réciproque, 2010, 360 p.

Ivan SAINSAULIEU, Monika SALZBRUNN et Laurent AMIOTTE-SUCHET (dir.),

Faire communauté en société. Dynamique des appartenances collectives, 2010, 250 p.

Geoffroy A. Dominique BOTOYIYÈ,

Le passage à l'écriture. Mutation culturelle et devenir des savoirs dans une société de l'oralité, 2010, 352 p.

Louis GRUEL, Olivier GALLAND et Guillaume HOUZEL (dir.),

Les étudiants en France. Histoire et sociologie d'une nouvelle jeunesse, 2009, 432 p.

Erika FLAHAULT,

Une vie à soi. Nouvelles formes de solitude au féminin, 2009, 200 p.

Laurence BACHMANN,

De l'argent à soi. Les préoccupations sociales des femmes à travers leur rapport à l'argent, 2009, 242 p.

Alessandro CAVALLI, Vincenzo CICCHELLI et Olivier GALLAND (dir.),

Deux pays, deux jeunesse ? La condition juvénile en France et en Italie, 2008, 274 p.

Daniel FRANDJI et Philippe VITALE (dir.),

Actualité de Basil Bernstein. Savoir, pédagogie et société, 2008, 304 p.

Olivier COUSIN,

Les cadres à l'épreuve du travail, 2008, 296 p.

Jean-Paul PAYET, Frédérique GIULIANI et Denis LAFORGUE (dir.),

La voix des acteurs faibles. De l'indignité à la reconnaissance, 2008, 248 p.

Sous la direction de
Delphine DULONG, Christine GUIONNET et Érik NEVEU

Boys Don't Cry!

Les coûts de la domination masculine

Collection « Le Sens social »



© PRESSES UNIVERSITAIRES de RENNES
UHB Rennes 2 – Campus de La Harpe
2, rue du doyen Denis-Leroy
35044 Rennes Cedex
www.pur-editions.fr

Mise en page : Camille SOUFFLET pour le compte des PUR

ISBN 978-2-7535-1827-8
ISSN 1269-8644
Dépôt légal : 1^{er} semestre 2012

Christine GUIONNET

Introduction
**POURQUOI RÉFLÉCHIR AUX COÛTS
DE LA DOMINATION MASCULINE ?**

LE TERRAIN MINÉ DE LA RHÉTORIQUE DES COÛTS

Dans un article essentiel écrit en 2001, Caroline New dresse d'emblée l'état des lieux des discours relatifs à l'oppression masculine :

« À peu près tous ceux qui décrivent actuellement les hommes comme étant opprimés s'inscrivent dans une forme de réaction antiféministe qui dénie l'oppression féminine et voit même les femmes, et tout particulièrement les féministes, comme étant à l'origine de cette oppression (voir par exemple Farrell, 1993)¹. »

Caroline New souligne avec justesse combien la plupart des lieux qui tentent aujourd'hui de questionner l'idée d'une toute puissance masculine sont des espaces militants souvent préoccupés par des projets antiféministes et déplorant l'emprise actuellement exercée par les femmes sur les hommes. Selon eux, les évolutions sociétales auraient conduit à un renversement du rapport de force historiquement institué entre genres, les femmes ayant finalement réussi à « prendre le pouvoir » et à régir la société aux dépens des hommes, désormais contraints de faire profil bas et touchés par une profonde crise identitaire.

Pour faire entendre ce discours de la crise, plusieurs mouvements d'hommes se sont constitués. Se sont notamment développées les postures dites « masculinistes », très séduites par la rhétorique des coûts. Au-delà des frontières nationales, les militants masculinistes ont pour point commun d'affirmer que la guerre des sexes aurait conduit à des abus, à une situation pénible pour les

1. C. NEW, « Oppressed and Oppressors? The Systematic Mistreatment of Men », *Sociology*, 3, 2001, p. 729-748, p. 729. C'est nous qui traduisons : « *Almost all of those who now describe men as oppressed are part of the anti-feminist backlash, who deny the oppression of women and even see women, especially feminists, as oppressors of men (for example, Farrell, 1993).* » Le texte de W. FARRELL est *The Myth of Male Power : Why Men are the Disposable Sex*, New York, Simon & Schuster, 1993. Traduction présente dans cet ouvrage p. 183.

hommes, plus qu'à une égalité croissante entre genres. Les femmes auraient obtenu trop de droits et de libertés et seraient devenues incontrôlables. Les féministes sont ouvertement accusées d'être à l'origine du malaise masculin, à travers les attaques qu'elles formulent vis-à-vis des hommes. Aussi le mouvement masculiniste québécois va-t-il jusqu'à tenter des procès contre elles, et ne renonce à aucun moyen pour faire entendre sa cause : déployer des banderoles en haut des ponts, intervenir dans les commissions parlementaires, publier des ouvrages, animer des sites internet, et même parfois harceler des groupes de femmes militantes². Ce type de mouvement s'est notamment développé depuis les années 1970-1980, avec la multiplication des divorces et le sentiment de plus en plus revendiqué par un certain nombre d'hommes d'être brimés dans leurs droits de pères (garde des enfants essentiellement confiée aux mères)³. Aux groupes de défense des pères se sont associés des groupes aux objectifs plus généraux. Ainsi le mouvement américain des hommes mythopoétiques⁴, composé d'individus blancs, hétérosexuels, âgés de 35 à 60 ans, et qui tentent à travers un certain nombre de cérémonies et rituels de restaurer toutes les dimensions d'une virilité aux contours incertains. Beaucoup se posent des questions face aux critiques féministes de la masculinité hégémonique et se trouvent dans des ascensions sociales les situant dans des univers sociaux où les identités de genre sont souvent perçues de façon distincte de celle de leurs milieux populaires d'origine. Ce type de mouvement désire restaurer la virilité à la fois pour lutter contre le malaise masculin contemporain, mais également parce que celle-ci constituerait un réel bienfait pour la société. Il atteste en creux une recomposition à l'œuvre de la définition dominante de la masculinité et s'inscrit clairement dans des luttes symboliques et pratiques visant à revaloriser la virilité comme norme sociale de la masculinité. Soucieux d'éviter une posture antiféministe ouverte, il repose néanmoins sur une forme évidente d'essentialisme et sur une perspective implicitement fondée sur l'idée d'une hiérarchie entre genres et de difficultés de communication entre hommes et femmes. Plus radicaux, les militants américains baptisés « *Promise Keepers* » se proposent de restaurer l'autorité virile et paternelle en déliquescence et de s'épanouir à travers une masculinité plus attentive aux émotions, des amitiés masculines moins censurées et une vie conjugale et familiale plus intense. Comme pour les

2. M. BLAIS et F. DUPUIS-DÉRI (dir.), *Le mouvement masculiniste au Québec. L'antiféminisme démasqué*, Québec, Remue-Ménage, 2008. Voir également F. DUPUIS-DÉRI, « Féminisme au masculin et contre-attaque "masculiniste" au Québec », *Mouvements*, 31, 2004, p. 70-74.

3. Sur le masculinisme, voir également S. FALUDI, *Backlash*, Paris, Éd. Des Femmes, 1993.

4. Cf. à ce propos, M. SCHWALBE, *The Men's movement, gender, politics and American culture. Unlocking the Iron cage*, Oxford, Oxford University Press, 1996 et M. HEATH, « Soft-Boiled Masculinity. Renegotiating Gender and racial ideologies in the Promise keepers Movement », *Gender and Society*, 17 (3), 2003, p. 423-444. Voir également la synthèse réalisée sur ces questions dans C. GUIONNET, É. NEVEU, *Féminins-masculins. Sociologie du genre*, Paris, Colin, 2009, p. 354-358.

hommes mythopoétiques, des formes d'évolution (par exemple ne pas interdire les émotions aux hommes) et de bonnes intentions (par exemple la volonté d'un moindre investissement au travail compensé par une présence familiale accrue) sont exprimées, mais elles s'entremêlent avec la vision plus ou moins explicite d'un genre masculin appelé à affirmer sa suprématie et avec une cécité évidente face aux inégalités et tensions entre sexes. Moins spectaculaires, plusieurs autres associations destinées à défendre les droits des hommes et à faire entendre leur souffrance existent actuellement en Occident⁵. Certains vont jusqu'à nier les statistiques relatives aux violences domestiques, à réinterroger des acquis comme le droit au divorce, à l'avortement et à la contraception, etc. En contrepoint, des associations antimasculinistes visent elles-mêmes à maintenir une posture vigilante face aux affirmations abusives de ces mouvements⁶. La polémique prend une ampleur non négligeable, certains philosophes ou sociologues étant accusés de servir la cause masculiniste (ainsi Christine Castelain-Meunier et Geneviève Delaisi de Parseval, auteurs d'ouvrages consacrés à la paternité, ou encore Élisabeth Badinter ou Daniel Wezer-Lang, qui se sont intéressés à l'histoire de la masculinité et à son entrée en crise identitaire). Les articles de Francis Dupuis-Déri et Érik Neveu reviendront notamment sur ces mouvements et sur leur signification.

Que retenir de ces discours antiféministes militants et de ce sexisme ordinaire empruntant l'idée de « coûts » intolérables ressentis par les hommes du XXI^e siècle, dans une société décrite comme régentée par les femmes ? La principale leçon de cet examen consiste à souligner combien on ne peut se fonder sur les seuls discours des acteurs pour appréhender leur malaise. Comme le note Caroline New⁷, certaines femmes pensent que les hommes sont opprimés, certaines que l'ordre sexuel est naturel et non oppressif et d'autres que les femmes sont opprimées par les hommes. On ne peut pour autant en déduire dans un cas qu'elles ne sont pas opprimées, et dans l'autre cas qu'elles le sont. De même, le rapport masculin aux coûts peut être pluriel : certains hommes se plaignent d'être dominés par les femmes et de subir d'importants coûts liés au renversement des rapports de force ; ils peuvent instrumentaliser le discours des coûts dans une appréhension très subjective. D'autres peuvent subir des coûts liés à leur moindre conformité aux normes masculines sans nécessairement identifier clairement l'origine de leur malaise identitaire. D'autres peuvent enfin ne ressentir aucun malaise et ne pas avoir conscience du prix à payer pour se formater progressivement aux normes de la masculinité hégémonique. Les coûts

5. Cf. l'analyse de H. PALMA, « La percée de la mouvance masculiniste en Occident », communication lue en octobre 2007 à l'Espace femmes international de Genève (EFIGE) et disponible sur Internet [<http://sisyphe.org/spip.php?article2941>].

6. Voir par exemple les brochures antimasculinistes présentes sur des sites comme [<http://lgbti.un-e.org/>].

7. C. NEW, « Oppressed and Oppressors? The Systematic Mistreatment of Men », *op. cit.*, p. 730. Voir la traduction dans cet ouvrage p. 183.

liés aux identités et relations de genre ne peuvent donc être analysés à partir du seul discours des acteurs, dans une analyse subjectiviste, mais doivent également être étudiés à partir de l'observation sociologique objective des relations entre genres et des relations entre individus au sein de chaque catégorie hommes/femmes. Notre analyse, en prolongement d'un colloque relatif aux "coûts de la masculinité"⁸ propose donc à la fois de prendre en compte le discours des acteurs, pour en étudier l'origine, le but, la portée symbolique et la signification sociologique (par exemple la portée militante afférente à telle ou telle rhétorique), et indissociablement d'analyser les pratiques, les comportements qui, indépendamment des discours, peuvent illustrer ou non l'existence de coûts liés aux mécanismes de formation de l'identité masculine et aux rouages de la domination masculine.

Cette volonté d'examiner à la fois les discours et les pratiques, les données sociologiques, nous amènera dans cet ouvrage à ne croiser que partiellement le chemin des études consacrées à « la crise de l'identité masculine ». Dans la lignée des *Men's studies*, les analyses de l'identité masculine, des mutations identitaires et de la crise de la masculinité sont actuellement très en vogue⁹. Or les questions qui se posent à nous dépassent cette thématique. Une réflexion en termes de « crise de l'identité masculine » peut intervenir dans notre cheminement analytique, mais elle ne constitue qu'une dimension parmi d'autres, se situant plutôt dans une analyse des discours de la plainte (cf. notamment les textes de F. Dupuis-Déri et É. Neveu), des évolutions concernant les rapports de force entre hommes et femmes et de leurs conséquences pour l'identité masculine. Ne pas nous limiter à analyser les discours relatifs à la crise de la masculinité constitue précisément un moyen de nous distancier par rapport à des débats souvent militants, à des discours indigènes, pour chercher à les objectiver, à les resituer sociologiquement et à les insérer dans une réflexion plus large autour de la construction sociale historique et quotidienne d'une relation de domination d'un groupe social sur un autre, de ses conditions d'existence et de maintien (ressources et prix à payer) et des conséquences variables que ce processus peut impliquer et représenter selon les individus.

8. Ce colloque s'est tenu à l'IEP de Rennes les 14 et 15 janvier 2010, à l'initiative de D. Dulong, S. Lévêque et F. Matonti, du CESSP (Paris I-Sorbonne) et de C. Guionnet et É. Neveu, du CRAPE (IEP-Rennes 1). Nous tenons ici à remercier S. Lévêque et F. Matonti, qui nous ont aidé à organiser ce colloque, ainsi que Marylène Bercegeay (ingénieur d'études CNRS au CRAPE), qui a réalisé un très grand travail de lecture et de mise aux normes du présent ouvrage.

9. Cf. par exemple à ce sujet le dossier spécial de *Mouvements*, « Les hommes en crise ? Le masculin en question », 31, 2004; l'ouvrage collectif dirigé par D. WELZER-LANG, *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2000; le colloque « Les hommes en changement », qui s'est tenu en 2004 à Toulouse (disponible sur [<http://www.traboules.org/text/chang.pdf>]); le livre de C. CASTELAIN-MEUNIER, *Les métamorphoses du masculin*, Paris, Presses universitaires de France, 2005; ou encore plus spécifiquement l'ouvrage de P. JAMOULE, *Des hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieux précaires*, Paris, La Découverte, 2005 et le colloque qui s'est tenu à l'ENS Lyon les 18-20 juin 2009, sur « L'histoire des hommes et des masculinités ».

Précisons de même qu'en étudiant le discours des acteurs, nous pourrions être amenés à emprunter à la logique de l'*homo economicus* rationnel et calculateur un certain nombre de problématiques inspirées de l'économie, telles que : « Quels calculs font ces individus, pour estimer l'ampleur respective de leurs coûts et de leurs bénéfices ? » Mais également : « Quels intérêts peuvent-ils avoir à tenir un discours sur la "crise de la masculinité et ses coûts insupportables" ? » Ou encore : « Quels sont les coûts objectivables, réels, sur une balance des avantages et des coûts liés au fait d'être un homme, indépendamment des discours tenus par ceux-ci ? » Mais si nous ne nous interdisions pas certains emprunts à une approche économique des coûts, celle-ci devra demeurer un outil d'analyse au service d'une démonstration avant tout sociologique. À titre d'exemple, nous ne nous interdirons pas de réfléchir à la marge aux coûts économiques liés à certains comportements masculins à risque pour la société (frais médicaux et assurantiels liés à l'alcoolisme, par exemple), mais notre analyse sera avant tout centrée sur l'explication sociologique de ces comportements dits « à risque », ainsi que sur les conséquences de ces comportements sur l'entourage des hommes concernés (coûts objectivables indirects, qui peuvent également concerner les femmes).

Pourquoi s'aventurer sur un terrain si sensible ? Pourquoi emprunter à un discours militant antiféministe et à un modèle économique très particulier (celui de l'*homo economicus*) une problématique en termes de coûts ? Précisément parce qu'il est urgent pour les sciences sociales de reconquérir ce terrain miné par les conflits sociopolitiques et de prendre au sérieux la question des coûts par une objectivation sociologique. Loin de s'opposer au travail collectif de déconstruction des rapports sociaux de sexe, cet objet le prolonge en éclairant l'envers du décor de la domination masculine – les coûts, les investissements nécessaires, permanents, les « ratés » –, et en soulignant combien cette domination ne constitue pas un fait naturel, mais est le fruit d'une construction sociale permanente conjuguée au niveau collectif comme au niveau individuel. Pour ce faire, nous devons incessamment nous souvenir combien cette notion de « coûts » est connotée, instrumentalisée, de même que la plupart des autres notions centrales dans notre réflexion. Ainsi le concept de « masculinité hégémonique », volontiers repris par certains milieux féministes, et qui tend à homogénéiser et à essentialiser l'identité masculine autour d'une conception traditionnelle de la virilité conquérante jugée néfaste (affirmation de sa force, performance, goût pour la compétition, négation du sentiment, censure de ses émotions et autres manifestations affectives, mépris de la douleur physique ou d'autres signes de faiblesse corporelle, etc.). La notion même de « virilité », qu'on ne prend pas toujours le temps de caractériser, peut elle-même correspondre à des représentations distinctes d'un milieu social à un autre. Nous verrons que les représentations traditionnelles de la virilité se maintiennent globalement davantage dans les milieux populaires, alors qu'elles sont plus fréquemment dévalorisées dans des milieux socioculturels plus élevés,

désireux d'affirmer une identité masculine rénovée (leur permettant par exemple d'exprimer leurs émotions, leurs souffrances, de ne pas constituer la performance au travail ou dans la sexualité comme une condition absolue d'épanouissement, etc.). Ce qui ne signifie pas nécessairement qu'une volonté de distanciation par rapport aux normes traditionnelles de la virilité traditionnelle amène ces hommes à repousser tout aussi fortement tous les comportements participant à la reproduction de la domination masculine... Autant de concepts qu'il importe donc toujours d'utiliser avec beaucoup de précautions, de déconstruire et d'examiner en ayant conscience qu'ils sont davantage des instruments discursifs de positionnement social et/ou politique qu'une réalité immuable, allant de soi.

UNE VISION DE LA MASCULINITÉ HÉGÉMONIQUE DE PLUS EN PLUS NUANCÉE

Normes et idéologies de la masculinité : pluralité des modèles et des appropriations individuelles

L'apport des *Men's Studies*, qui se sont initialement développées dans les universités anglophones à partir de la fin des années 1990, constitue une première invitation à revisiter l'idée d'une masculinité universelle dans le temps et l'espace social et culturel. Plusieurs travaux consacrés à l'histoire de la masculinité ont souligné combien les figures de la masculinité ont évolué dans le temps, à l'aune d'événements politiques majeurs (Révolution française, guerres, etc.), d'évolutions socio-économiques (entrée massive des femmes sur le marché du travail, développement du chômage, etc.) et d'une lente recomposition des rapports entre genres (vision plus égalitaire du couple par exemple). Comme le souligne André Rauch, « le prestige du "premier sexe" s'estompe sous les conquêtes du "deuxième sexe", puis se confronte à de nouvelles revendications, telles que l'homosexualité ou l'homoparentalité¹⁰ ». Face à ces évolutions, les débats autour de la notion désormais célèbre de « masculinité hégémonique », concept d'inspiration gramscienne notamment développé par le chercheur australien Robert W. Connell et ses coauteurs, paraissent tout à fait essentiels¹¹. Les études consacrées à la masculinité se fixent pour objectif de rendre compte de la pluralité des expressions et formes de la masculinité, de leur caractère non figé et non universel, en privilégiant l'idée « des » masculinités par opposition à une conception statique de « la » masculinité s'imposant à tous les individus mâles de façon identique, notamment induite par la notion de « rôle sexuel »

10. A. RAUCH, *Histoire du premier sexe : de la Révolution à nos jours*, Paris, Hachette, 2006.

11. Parmi les textes fondateurs de R. W. Connell, on peut citer notamment : T. CARRIGAN, R. CONNELL et J. LEE, « Towards a New Sociology of Masculinity », M. KAUFMAN (ed.), *Beyond Patriarchy : Essays by Men on Pleasure, Power, and Change*, Toronto, Oxford University Press, 1987, p. 156-168 ; R. W. CONNELL, *Masculinities*, Sydney, Allen and Unwin, 1995.

(*sex role*). L'identité masculine n'est guère plus essentialiste que l'identité féminine¹² et admettre que le masculin est pluriel conduit souvent à questionner le modèle général de l'homme viril, hétérosexuel, fort et dominant. Comme pour les femmes, des hiérarchies divisent les hommes entre eux, et tous ne peuvent être identifiés au modèle type de la masculinité généralement accentué pour être plus aisément opposé à celui de la féminité. Bref, le masculin est un « sujet beaucoup plus complexe que ne le laisse entendre une analyse qui le réduit à un simple agent du pouvoir, au groupe dominant, à l'opresseur, etc.¹³ ».

Au-delà de leur diversité, un point commun unit néanmoins ces individus : tous sont confrontés à des stéréotypes, à des normes prescrivant des modèles de comportement masculin auxquels ils sont enjointes de se conformer. Le concept de « masculinité hégémonique » a précisément pour fonction de renvoyer, au-delà des incarnations plurielles de la masculinité et de la virilité, à l'idée de normes qui s'imposent à tous sous la forme d'injonctions comportementales et morales : « une norme qui, alors même qu'elle peut n'être assumée subjectivement que par un nombre restreint d'hommes, n'en constitue pas moins un idéal objectif de référence¹⁴ ». Selon les sociétés, les époques et les origines culturelles, les modèles « hégémoniques » de la masculinité peuvent varier. Le chercheur australien D. Demetriou¹⁵ discute par exemple la vision développée par Connell d'une opposition entre masculinité hégémonique et masculinité non hégémonique. Il souligne la nécessité de prendre en compte les évolutions, les variations et les sources multiples de ce modèle hybride, en réfutant l'idée selon laquelle il existerait un modèle universel et invariable. Tout en analysant les variations, les multiples compositions des modèles de la masculinité hégémonique qu'il faut éviter d'essentialiser, Demetriou insiste néanmoins sur le fait que toutes concourent à former un « bloc hégémonique » de normes qui, en s'adaptant aux évolutions sociales, participent invariablement à la reproduction d'un ordre social patriarcal. Au sein d'un groupe donné à un moment précis, le modèle culturel de la masculinité hégémonique s'impose à tous les individus mâles, y compris à ceux qui le contestent et le vivent mal. Parmi les traits récurrents de ce modèle normatif, on peut citer notamment : le souci de se distinguer nettement par rapport au féminin (ne pas pleurer, ne pas être faible, émotif, sensible, douillet, etc.), la recherche de la réussite, de la performance (être fort, courageux, combatif, agressif, ambitieux, pour obtenir des formes de reconnaissance notamment dans le domaine professionnel, sexuel et sportif),

12. J.-P. GAUDILLIÈRE, « On ne naît pas homme... À propos de la construction biologique du masculin », *Mouvements*, « Les hommes en crise ? Le masculin en question », 31, 2004.

13. Dulac, in WELZER-LANG (dir.), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Presses universitaires du Mirail, 2000, p. 85.

14. Pour de plus amples développements, cf. C. GUIONNET, É. NEVEU, *Féminins/Masculins. Sociologie du genre*, op. cit., p. 339 sq.

15. D. Z. DEMETRIOU, « Connell's concept of hegemonic masculinity : a critic », *Theory and Society*, 30, 2001, p. 337-361.

l'affirmation de soi, la capacité à imposer son autorité, etc.¹⁶. Quant aux relais porteurs de cette masculinité « hégémonique », ce sont pour la plupart les vecteurs à la fois multiples et puissants de la socialisation aux identités de genre : famille, école, armée, médias, culture, corps médical, relations entre pairs, et bien d'autres vecteurs encore, qui contribuent à entretenir ce puissant modèle normatif de la masculinité.

Ces débats récents ouvrent plusieurs pistes de réflexion quant aux conditions d'effectivité de la domination masculine. En premier lieu, dans la discussion du concept de « masculinité hégémonique », Demetriou invite à observer les évolutions des normes constituant le « bloc hégémonique » à travers les multiples processus de négociation, d'appropriation, de reconfigurations, d'hybridation et de transferts imposés par les évolutions sociétales et par la recomposition des rapports hommes/femmes. Il suggère que les hommes ne sont pas une fois pour toutes des dominants : le pouvoir masculin n'est ni acquis, ni totalement cohérent et unifié ; il comporte des contradictions et des formes d'hétérogénéité, et la pérennité d'une organisation patriarcale de la société n'est possible qu'au prix d'adaptations incessantes. Ce type d'analyse, cassant la vision figée d'une domination masculine invariable, invite à se pencher sur l'envers du décor, sur ces multiples processus à travers lesquels les hommes cherchent à rebondir sur certaines évolutions sociales pour réassurer leur position, leurs rapports de force avec les femmes. Les conclusions de l'auteur encouragent à réfléchir, en prolongement, aux ambivalences de la domination masculine :

« Nous avons coutume d'appréhender le pouvoir masculin comme étant clos, cohérent et unifié, sans altérité ni contradiction. C'est une illusion dont il faut se départir, car c'est précisément à travers sa dimension hybride et manifestement contradictoire que la masculinité hégémonique se perpétue¹⁷. »

Réfléchir aux coûts de la masculinité constitue une prolongation logique à cette invitation. Cela ne conduit nullement à supposer que cette masculinité hégémonique soit en déliquescence, en crise, ni à entrer dans une posture empathique

16. Nous tenons ici à souligner le point de vue occidental-centré de l'analyse proposée dans cette introduction, en rappelant combien le modèle de la virilité peut varier d'une société à une autre (et d'un milieu social à un autre). Dans le monde arabe, on peut observer un modèle composé différemment, avec certes une injonction à ne pas montrer sa peur, sa faiblesse par des pleurs ou d'autres types de manifestations, mais également avec un devoir d'expression émotionnelle de compassion, de douleur dans certains rites religieux, dans les funérailles, etc. De même, le rapport au corps, au toucher, l'acceptation du contact entre hommes y sont-ils plus volontiers entretenus que dans les sociétés occidentales, où la distanciation physique paraît garantir l'ambiguïté homosexuelle et assure la différenciation des comportements masculins par rapport aux normes de la féminité.

17. D. Z. DEMETRIOU, « Connell's concept of hegemonic masculinity : a critic », *op. cit.*, p. 355. C'est nous qui traduisons : « We are used to seeing masculine power as closed, coherent, and unified totally that embraces no otherness, no contradiction. This is an illusion that must be done away with because it is precisely through its hybrid and apparently contradictory content that hegemonic masculinity reproduces itself. »

de complaisance, mais au contraire à partir de l'idée selon laquelle la masculinité dominante s'appuie sur des manifestations, des comportements, des facettes hétérogènes. Comme le note très justement Demetriou, ce n'est pas parce que les hommes hétérosexuels se mettraient à porter des boucles d'oreilles ou que Sylvester Stallone changerait de « look » que le règne de la masculinité hégémonique disparaîtrait. C'est au contraire à partir de ces multiples facettes parfois contradictoires et de reconfigurations permanentes que se perpétue la société patriarcale. De même, Hartmann insiste sur la nécessité d'historiciser l'approche du patriarcat, pour éviter une vision universelle et invariable. Il n'est guère possible d'envisager une forme pure et immuable de patriarcat, chaque société redéfinissant son organisation patriarcale notamment en fonction des modes de production qui la caractérisent. Il convient donc de distinguer plusieurs types de relations entre hommes et femmes autour des notions de « patriarcat esclavagiste », « patriarcat féodal », « patriarcat capitaliste », etc. La caractéristique du patriarcat capitaliste tient en ce que les hommes, qui occupent des positions variées et hiérarchisées les uns par rapport aux autres, notamment en raison de leur position de classe, sont néanmoins solidaires pour exploiter le travail des femmes à leur profit (la classe ouvrière ne parvenant pas à s'unir en raison du caractère premier de la vision patriarcale de la société)¹⁸. De son côté, Caroline New suggère que l'on peut concevoir l'existence d'un système général et lourd d'oppression sans pour autant supposer nécessairement un jeu à somme nulle, avec d'un côté un groupe homogène ne retirant que des bénéfices et d'un autre côté un groupe victime ne connaissant que des préjudices. On peut imaginer que certains individus appartenant au groupe générique globalement bénéficiaire connaissent également certains coûts liés à l'existence de cette hégémonie. Déconstruire la domination masculine permet donc de mieux en comprendre les ressorts internes, de rendre compte du fait qu'elle s'appuie sur des relations non égalitaires entre hommes, et non de chercher à en minorer le poids. En ce sens, nous pouvons estimer qu'il est scientifiquement pertinent de se pencher sur l'envers du décor, sur les ambivalences de l'identité masculine, sur les ressources et les coûts variables que les modèles de la masculinité hégémonique peuvent représenter selon les individus et les époques.

De même, les analyses sont de plus en plus nombreuses à inviter à une certaine prudence quant à la réception des prescriptions normatives par les différents individus. Une fois la puissance normative des modèles de la masculinité posée, reste à apprécier la manière dont les différents individus réagissent face à ce modèle, y sont exposés plus ou moins fortement, en intériorisent plus ou moins largement les prescriptions. Dans le champ de la psychologie, les

18. H. HARTMANN, « The Unhappy Marriage of Marxism and Feminism : Towards a More Progressive Union », L. SARGENT (ed.), *Women and Revolution : a Discussion of the Unhappy Marriage of Marxism and Feminism*, Boston, South End Press, 1981, p. 1-41, cité in C. NEW, « Oppressed and Oppressors? The Systematic Mistreatment of Men », *op. cit.*, p. 729.

chercheurs anglophones insistent de plus en plus sur la nécessaire distinction entre le modèle normatif et l'intériorisation plus ou moins complète, plus ou moins fidèle et plus ou moins conciliante de ce modèle selon les individus. Les diverses expressions et formes de la masculinité observables d'un individu à l'autre ne correspondent pas à des caractéristiques données une fois pour toutes, à des traits propres, mais plutôt à la façon dont chaque individu développe des réponses spécifiques face à son environnement propre, tous les individus n'étant pas à même de mobiliser les ressources nécessaires à l'affirmation d'une masculinité hégémonique traditionnelle¹⁹. D'où l'idée de distinguer deux concepts, dont le premier correspond plutôt à une donnée culturelle et le second à une donnée individuelle : d'un côté les « *male role norms* », injonctions culturelles faites aux hommes d'une société donnée à se conformer à un modèle de comportement identifié comme masculin ; et d'un autre côté le concept de « *masculinity ideology* », qui correspond à l'intériorisation par chaque individu de ces normes culturelles. Une intériorisation qui peut varier en fonction du vécu de l'individu, de son environnement immédiat, de son milieu social, etc. L'idée dominante depuis quelques années consiste donc à insister sur la variabilité des intériorisations par les hommes des normes de la masculinité et d'en faire une variable explicative première, loin d'un surdéterminisme supposant des rôles genrés s'imposant à tous de façon identique : « Les hommes ne se comportent pas comme ils le font en raison de leur identité masculine ou du niveau de traits masculins qui les caractérise, mais en raison de la façon dont ils intériorisent les représentations culturelles de la masculinité », écrit notamment Joseph Pleck, auteur de plusieurs textes connus sur l'identité masculine²⁰. Des échelles ont dès lors pu être établies pour tenter de cerner la manière variable dont les individus intériorisent les normes de la masculinité en fonction notamment de leur origine culturelle (ainsi la « *Multicultural Masculinity Ideology Scale* », MMIS, utilisée en psychologie²¹).

Ces analyses nous invitent à plusieurs réflexions. En premier lieu, il apparaît indéniable que les hommes, au-delà de leurs différences, se réfèrent tous à de puissants stéréotypes de la masculinité auxquels ils ne demeurent pas insen-

19. E. S. MANKOWSKI, K. I. MATON, « A community psychology of men and masculinity : historical and conceptual review », *Am J Community Psychol*, 45, 2010, p. 73-86, p. 74 ; voir la traduction dans cet ouvrage.

20. J. H. PLECK, F. L. SONENSTEIN, L. C. KU, « Masculinity ideology : Its impact on adolescent males' heterosexual relationships », *Journal of Social Issues*, 49, 1993, p. 11-29, p. 14-15 (cité par B. D. DOSS, J. R. HOPKINS, « The Multicultural Masculinity Ideology Scale : validation from three cultural perspectives », *Sex Roles*, 38 (9/10), 1998, p. 719-741, p. 721). C'est nous qui traduisons : « *Males act in the ways they do not because of their male role identity, or their level of masculine traits, but because of the conception of masculinity they internalize from their culture.* »

21. Cf. par exemple la comparaison entre Chiliens, Anglo-Américains et Afro-Américains dans B. D. DOSS, J. R. HOPKINS, « The Multicultural Masculinity Ideology Scale : validation from three cultural perspectives », *op. cit.*

sibles et qu'ils intériorisent plus ou moins selon leur positionnement social, leur personnalité, leur vécu, etc. Même ceux qui désirent se distancier par rapport à certains canons de la masculinité (par exemple par rapport à la virilité toute puissante) se laissent influencer, formater par d'autres aspects normatifs de l'identité masculine. Et quoi qu'il en soit, ils sont toujours amenés à se positionner par rapport à ces normes, qu'ils les rejettent ou les respectent. Des études ont suggéré combien certains hommes peuvent plus ou moins consciemment puiser dans les multiples messages médiatiques les critères d'identification de la masculinité les plus susceptibles de leur convenir, opérant par là un processus d'intériorisation sélective, critique, jouant un rôle positif dans leur affirmation identitaire²². Mais est-ce toujours le cas ? Pourquoi certains hommes s'approprient-ils plus « fidèlement » les normes types de la masculinité, tandis que d'autres se livrent à une appropriation plus sélective, voire critique ? Dans quelle mesure le fait de prendre ses distances (acte volontaire, ou consistant à faire de nécessité vertu) ou de constater sa distance (observation contrainte de sa moindre conformité) par rapport aux normes idéales-typiques constitue-t-il un atout ou un désavantage – voire les deux selon les situations considérées ? Telles sont quelques-unes des questions auxquelles invite cet ouvrage.

Des faibles parmi les forts...

Ne pas appréhender un individu en raison de son identité générique mais de ses caractéristiques propres (catégorie sociale, revenu, âge, origine culturelle, orientation sexuelle, constitution physique, etc.) constitue un appel récurrent dans les analyses consacrées aux hommes depuis les années 1980 (comme dans celles consacrées aux femmes depuis les années 1970). Cette invitation à individualiser le regard porté sur les hommes, à ne pas essentialiser l'identité masculine, doit beaucoup à la psychologie, où elle a initialement pris son essor²³, avant de se diffuser à l'ensemble des sciences sociales. Ce type de questionnement s'inscrit en lien direct avec une problématique actuellement très prise en *Gender Studies* : celle de l'intersectionnalité. Ce concept, proposé dans un texte fondateur de 1991 par la juriste K. W. Crenshaw – pour décrire l'enchevêtrement de discriminations dont sont victimes certaines femmes (en l'occurrence, les femmes racisées victimes de violence conjugale) –, permet d'analyser la façon dont les rapports entre genres sont le plus souvent en interaction avec d'autres variables liées à l'identité sociale de chaque individu (classe, génération, références ethniques ou appartenance nationale, niveau de diplôme, religion,

22. Voir par exemple D. HODGETTS, M. RUA, « What Does it Mean to be a Man Today ? Bloke Culture and the Media », *Am J Psychol*, 45, 2010, p. 155-168.

23. Un retour historique sur cette évolution est réalisé dans E. S. MANKOWSKI, K. I. MATON, « A community psychology of men and masculinity : historical and conceptual review », *op. cit.*

etc.). Ce concept invite à percevoir les discriminations dont sont victimes certains individus de façon non homogénéisante : il n'y a pas « les femmes » d'un côté et « les hommes » de l'autre, dont les rapports seraient de façon universelle et primordiale caractérisés par une forme d'oppression patriarcale : il y a par exemple des femmes qui cumulent de façon particulièrement puissante plusieurs formes d'oppressions liées à certaines de leurs composantes identitaires (sexe, orientation sexuelle, « race », appartenance religieuse, etc.) et à leurs positions sociales (par exemple le statut socio-économique). Et il y a également des hommes qui, en raison d'une combinaison spécifique de multiples variables, s'avèrent en position difficile dans certains secteurs sociaux, et paraissent à certains égards moins « omni-dominants » que d'autres hommes : sans doute les jeunes hommes de parents immigrés, vivant dans des milieux défavorisés, étant au chômage et sans diplôme n'ont-ils pas un même rapport à leur identité de genre, ni un même rapport aux femmes que des quarantennaires « jeunes cadres dynamiques »... ; sans doute les coûts de la masculinité ne sont-ils pas comparables dans tous les cas, selon la confluence de certaines caractéristiques identitaires et positionnelles. La reconnaissance de rapports sociaux de sexe *de facto* plus fréquemment défavorables aux femmes n'implique pas en elle-même une vision univoque et globalisante du genre masculin comme catégorie homogène d'individus unilatéralement dominants. De même qu'on ne doit pas s'interdire de souligner qu'il existe des femmes privilégiées à certains égards parmi les dominées (par exemple les femmes occupant des postes professionnels importants et stables en comparaison avec les femmes en emploi précaire sous-payé, ou au chômage), on a tout intérêt à explorer l'hypothèse selon laquelle il peut exister pour certains individus de sexe masculin des ambivalences, des injonctions identitaires et des difficultés à assumer les stéréotypes des rôles masculins imposés aux hommes. Travailler sur les « coûts » de la masculinité, c'est rappeler que le « masculin » n'a lui aussi rien de naturel, qu'il est un construit social au même titre que le « féminin », et qu'il est donc susceptible d'évoluer (avec la possibilité d'une action politique). Il convient dès lors de privilégier un raisonnement un peu plus individualisé, consistant à mesurer le positionnement d'un individu en termes d'échelle de coûts par rapport à une échelle de bénéfices liés à l'appartenance à un groupe social globalement dominant.

Il s'agit ici à la fois d'insister sur le fait que tous les individus ne disposent pas nécessairement des mêmes ressources pour se confronter aux normes de la masculinité, mais également de poser l'hypothèse selon laquelle une moindre conformité par rapport à ces normes peut générer des malaises identitaires plus ou moins importants d'un individu à l'autre, selon la façon dont chacun a intériorisé les normes genrées, selon son idéologie masculine (pour reprendre la distinction exposée *supra*), selon l'espace social au sein duquel il évolue (métier, milieu socioprofessionnel et culturel, etc.). Se poser la question des coûts de la masculinité revient donc à décliner deux types d'interrogation :

« La masculinité : à quelles conditions ? » (quelles sont les ressources et les aménagements, les apprentissages et les concessions nécessaires à la conformation au modèle dominant ? Comment gagner un statut hégémonique et à quel prix le conserver ?) ; et : « Quels coûts subjectifs pour des individus ayant le sentiment de ne pas être suffisamment conformes à certaines normes de la masculinité qu'ils jugent importantes (sentiment lié à des formes de stigmatisations sociales ou simplement à une forte intériorisation des normes sociales) ? » Distinguer une approche objectiviste en termes de ressources et de prix à payer nécessaires et une approche plus subjectiviste en terme de vécu, de coûts ressentis, de malaise identitaire paraît particulièrement indispensable, lorsqu'on sait que le facteur généralement le plus déterminant réside moins dans les normes de comportement en elles-mêmes que dans la façon dont les individus intériorisent ces normes et se positionnent avec satisfaction ou non par rapport à celles-ci (cf. *infra* notre propos relatif à la consommation d'alcool). Plusieurs études ont souligné combien la conformité aux canons de la virilité constitue un enjeu identitaire particulièrement important chez les individus issus des milieux populaires. Dans sa communication, Érik Neveu reviendra sur cette problématique, citant notamment les nombreux travaux qui, telle l'étude de Patricia Jamouille sur les jeunes hommes des cités wallonnes en crise, soulignent la difficulté toute particulière rencontrée par ces jeunes pour affirmer une identité masculine valorisante. Ces hommes des milieux populaires souffrent tout particulièrement de ne pouvoir disposer des ressources nécessaires (emploi, argent, métier permettant d'affirmer sa performance physique et son courage, etc.) à la conformation aux normes de la masculinité qu'ils associent volontiers à celles de la virilité. Ce qui ne signifie nullement qu'un cadre supérieur perdant son emploi ne vivra pas lui aussi un profond malaise lié à son incapacité provisoire à se conformer au modèle traditionnel du chef de famille pourvoyeur de ressources²⁴. Mais ce malaise est alors lié à des circonstances singulières, intervenant à un moment donné de son existence, là où il est beaucoup plus structurel et général dans les milieux populaires, globalement moins « armés » pour affirmer au quotidien une identité valorisante à leurs yeux. On conçoit donc toute la complexité d'une problématique en termes de coûts ressentis, subis, et l'extrême nécessité à examiner les conditions dans lesquelles les individus, selon leurs caractéristiques personnelles, selon leur intériorisation des normes de la masculinité, vivent plus ou moins douloureusement leur moindre conformité par rapport aux canons de la virilité et/ou de la masculinité hégémonique.

Plusieurs situations types sont aujourd'hui clairement identifiées comme susceptibles de générer des malaises identitaires de « moindre conformité » ressentie/stigmatisée par rapport aux modèles traditionnels de la masculinité.

24. Voir par exemple à ce sujet S. POCHIC, « Comment retrouver sa place ? Chômage et vie familiale de cadres masculins », *Travail, genre et sociétés*, 3, 2000, p. 87-108.

On sait notamment combien une orientation sexuelle non conforme à la norme de la masculinité hétérosexuelle toute puissante peut générer de profonds désarrois identitaires. Un malaise tout particulièrement tangible au moment de l'adolescence et plus ou moins difficile à gérer selon les individus : si certains assument leur identité hors normes et plaident pour un dépassement des stéréotypes traditionnels, d'autres cachent leur homosexualité, en s'attachant par exemple à éliminer de leur comportement toute apparence féminine (Alexis Annes analysera largement ce phénomène dans son article), ou en multipliant les pratiques sexuelles à risque pour « compenser » ce qu'ils perçoivent comme un manque de virilité²⁵. Le malaise se mesure statistiquement sans appel : on sait par exemple que les jeunes hommes homosexuels ou bisexuels sont treize à quatorze fois plus nombreux, au Canada et aux États-Unis, à commettre un acte suicidaire que les jeunes hétérosexuels. En proie à une crise identitaire particulièrement profonde au moment de l'adolescence, ils consomment plus de drogues en moyenne que leurs homologues adultes et montrent une réelle tendance à se dévaloriser : 33 % d'entre eux portent un regard négatif sur eux-mêmes ou estiment qu'ils n'ont « pas autant de valeur que les autres personnes ». Ils éprouvent un sentiment de rejet et d'isolement important²⁶.

De même, les pannes sexuelles, le fait d'être âgé²⁷, le passage par une maladie « dévirilisante » comme le cancer de la prostate²⁸ peuvent être particulièrement « coûteux » psychologiquement pour certains hommes, qui affrontent souvent douloureusement leur non-conformité au modèle de la performance sexuelle. Un aménagement susceptible d'apaiser partiellement leurs troubles identitaires peut alors consister pour ces individus à « renégocier » leurs critères d'expression de la masculinité à travers de nouvelles expériences et relations sociales (être fidèle en mariage plutôt que de chercher incessamment de nouvelles aventures, s'ouvrir à des activités nouvelles comme le yoga et la méditation, devenir un homme meilleur repoussant volontairement la compétitivité et le courage et animant des groupes de soutien, etc.). Enfin, le contexte local, la spécificité des rapports entre genres établis dans certaines régions en raison notamment d'une division économique spécifique du travail, peuvent contribuer à placer certains hommes dans des relations peu conformes au modèle tradi-

25. Voir à ce sujet B. D. M. WILSON *et alii*, « Negotiating dominant masculinity ideology : strategies used by gay, bisexual and questioning male adolescents », *Am J Community Psychol*, 45, 2010, p. 169-185.

26. M. DORAIS, « Préfère-t-on encore les voir morts ? Le suicide chez les jeunes qui vivent l'homosexualité », D. WELZER-LANG (dir.), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2000.

27. Sur les représentations des hommes âgés en termes de virilité diminuée, on peut lire utilement la réflexion de E. H. THOMPSON, « Images of old men's masculinity : still a man ? », *Sex Roles*, 55, 2006, p. 633-648.

28. R. E. GRAY, M. I. FITCH, K. D. FERGUS, E. MYKHALOVSKIY, K. CHURCH, « Hegemonic masculinity and the experience of prostate cancer : a narrative approach », *Journal of Aging and Identity*, 7 (1), mars 2002, p. 43-62.

tionnel de la vie de couple. Ainsi, en Bretagne, terre traditionnellement réputée pour avoir favorisé des formes de matriarcat, en raison notamment des absences répétées des hommes marins pêcheurs, plusieurs études ont souligné combien cette inversion des rapports de force est particulièrement difficile à assumer pour les hommes. Le sentiment de ne pas être en phase avec le schéma type de l'homme dominant, celui qui « porte la culotte », dirait l'imagerie populaire, les pousse à des comportements nettement plus fréquents que chez leurs concitoyens non bretons : alcoolisme, dépression, suicide²⁹.

LA DOMINATION MASCULINE COMME PROCESSUS AMBIVALENT

Réfléchir aux coûts de la masculinité implique non seulement de se pencher sur les coûts subis, ressentis par ceux qui ne se sentent pas ou ne sont pas considérés comme conformes aux normes hégémoniques, mais également sur les coûts rencontrés par ceux qui tentent de conserver leur conformité au modèle dominant, ceux que l'on décrirait volontiers comme « les dominants ». Plusieurs analyses relatives à d'autres types de relations sociales que les relations entre genres ont précédemment souligné combien les processus de domination peuvent être ambivalents. La domination masculine n'échappe pas à ce mécanisme : il y a des concessions à faire, un prix à payer pour maintenir son statut, sa position d'homme dominant. Reste à savoir si cette ambivalence correspond en tout point à celles que soulignent par ailleurs d'autres auteurs sur des objets très distincts tels que la domination du roi soleil et des courtisans de la cour cherchant à imposer leur prestige, ou encore celle qu'exercent les grands notables sur les paysans du XIX^e siècle.

Des précédents historiques encourageants

Lorsqu'il étudie la société de cour, Norbert Elias souligne combien la supériorité sociale de la noblesse ne s'affirme que dans la soumission politique et symbolique. La vie dans la société de cour « n'était pas une vie de tout repos », insiste Elias, en montrant combien les individus de ce cercle privilégié devaient en permanence lutter

« pour des chances de prestige, pour leur position dans la hiérarchie de la cour. Les scandales, intrigues, disputes en faveur de tel ou tel n'en finissaient jamais. Chacun dépendant de chacun, tous dépendaient du roi. Chacun pouvait faire du tort à chacun. Celui qui hier tenait un rang élevé pouvait le perdre demain. Il n'y avait pas de sécurité. Chacun était obligé de conclure des alliances inutiles, de bien arrêter sa tactique dans le combat avec les

29. A. AUDIBERT, *Le matriarcat breton*, Paris, Presses universitaires de France, 1984 ; P. CARRER, *Le matriarcat psychologique des Bretons : essai d'ethnopsychiatrie*, Paris, Payot, 1984.

ennemis irréductibles, de doser chaque mouvement d'approche ou d'éloignement en fonction de sa propre position et de son propre "cours"³⁰ ».

Les privilégiés étaient eux-mêmes

« prisonniers des filets qu'ils se jetaient réciproquement, se maintenaient pour ainsi dire les uns les autres dans leurs positions, même s'ils ne supportaient qu'à contrecœur le système. La pression que les inférieurs ou les moins privilégiés exerçaient sur eux les forçait à défendre leurs privilèges. Et *vice-versa* : la pression d'en haut engageait les désavantagés à s'en affranchir en imitant ceux qui avaient accédé à une position plus favorable : en d'autres termes, ils entraient dans le cercle vicieux de la rivalité de rang³¹ ».

L'affirmation de l'identité sociale dominante de l'aristocratie est donc fondamentalement liée à l'interdépendance réciproque et à l'acceptation d'un prix à payer pour maintenir sa domination : se soumettre symboliquement au jeu de la vie de cour, en acceptant le jeu des rivalités incessantes et en courtisant sans relâche le roi, principal personnage autour duquel se tissent les liens de dépendances verticaux et horizontaux. Norbert Elias souligne avec force combien cette domination symbolique comporte des coûts inévitables que les privilégiés doivent accepter comme condition nécessaire au maintien de leur statut. L'homme de cour

« ne se rendait pas à la cour parce qu'il dépendait du roi, mais il acceptait sa dépendance par rapport au roi parce que seule la vie à la cour et au sein de la société de cour lui permettait de maintenir son isolement social par rapport aux autres, gage du salut de son âme, de son prestige d'aristocrate de la cour, en d'autres mots, de son existence sociale et de son identité personnelle³² ».

Comme l'indique Roger Chartier dans la préface de l'ouvrage,

« c'est seulement en acceptant sa domestication par le souverain, son assujettissement aux formalités contraignantes de l'étiquette curiale que l'aristocratie peut préserver la distance qui la sépare de sa concurrente pour la domination : la bourgeoisie des officiers. La logique de cour est donc celle d'une distinction par la dépendance ».

Plus encore, le personnage central de la domination, le plus élevé et le plus prestigieux dans la hiérarchie sociale, le roi lui-même, se voit contraint de se soumettre à cette logique de dépendance relative. Car « ce n'est que parce qu'il se soumet lui-même à l'étiquette qu'il impose aux courtisans qu'il peut l'utiliser comme un instrument de domination. [...] Le roi se trouve lui-même enchaîné à la "mécanique" [...] qui assure son pouvoir³³ ». Le Roi-Soleil lui-même, au-delà

30. N. ELIAS, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985 (1969), p. 97-98.

31. *Ibid.*, p. 75-76.

32. *Ibid.*, p. 92.

33. *Ibid.*, p. XXII.

de sa toute puissance et de son rayonnement sans précédent, se devait paradoxalement d'entretenir avec son entourage de proches, de fidèles participant à la vie de cour, des relations de confiance et de soutien réciproque. Une forme de logique de dons (faveurs du roi) et contre-dons (acceptation de la toute puissance royale, acceptation des règles du jeu dont la vie de cour, qui participe à mettre en scène les hiérarchies sociales et politiques) existe donc à Versailles, loin d'une domination univoque et unilatérale au bénéfice tout entier du roi.

De même, les études sociohistoriques relatives à la domination exercée par la noblesse et le clergé sur la paysannerie aux XVIII^e et XIX^e siècles ont mis en exergue l'interdépendance relative entre dominants et dominés. On peut discuter la vision d'un Siegfried, estimant que les liens de dépendance économique étroits plaçaient les paysans dans une situation de domination sociale et politique unilatérale, pour au contraire insister sur le fait que la domination n'est jamais acquise une fois pour toutes, mais repose au contraire sur une forme d'interdépendance entre notables et électeurs caractéristique des systèmes clientélistes (logique du don et contre-don chère à Marcel Mauss). Pour reprendre une typologie weberienne, la domination des grands notables ne reposait pas que sur une étroite dépendance économique, mais également sur une légitimité traditionnelle et charismatique incessamment entretenue par un ensemble de pratiques, de services rendus par le notable, voire de démarches spécifiquement destinées à lui assurer le soutien constant de ces concitoyens : entretenir l'école, faire la charité, donner de petits cadeaux, refaire le toit de l'église, obtenir qu'un tel échappe à la conscription, etc. Comme l'exposait lui-même Tocqueville – député dans la Manche de 1839 à 1852 – dans sa *Correspondance*, le notable du XIX^e siècle doit lui aussi accepter de se soumettre « à cette espèce de servitude » que représente la compétition électorale, en allant personnellement à la rencontre de ses électeurs, en cherchant à les récompenser et à les fidéliser par divers services personnels ou généraux (interventions auprès d'administrations pour obtenir une décoration honorifique, un poste, un avancement, une subvention pour la construction d'une salle d'asile ou d'un abreuvoir, etc.)³⁴. Étudiant la vie politique anglaise, F. O'Gorman³⁵ a de même montré que si les grands propriétaires devaient recourir à différents moyens de mobilisation pour persuader les électeurs de voter en leur faveur, c'était précisément parce que la déférence n'était pas structurelle, mais au contraire réciproque : dans

34. Exemples empruntés à Y. DÉLOYE, *Sociologie historique du politique*, Paris, La Découverte, 1996, p. 97. Sur cette discussion d'une vision unilatérale de la domination notabiliaire sur la paysannerie au XIX^e siècle, le lecteur pourra également se porter aux recherches effectuées pendant notre thèse et notamment : C. GUIJONNET, « Un vote résigné et sans signification politique ? Comportements électoraux paysans dans la première moitié du XIX^e siècle », *Politix*, 37, 1997, p. 137-154 et *L'apprentissage de la politique moderne : les élections municipales sous la monarchie de Juillet*, Paris, L'Harmattan, 1997.

35. F. O'GORMAN, *Voters, patrons, parties. The unreformed Electoral System of Hanoverian England*, Oxford, Clarendon Press, 1989.

l'Angleterre des années 1760-1832, « les résultats des élections n'étaient pas tant déterminés par les électeurs que par le ou les patrons s'impliquant sur le long terme dans un dialogue complexe avec la communauté et ses exigences sociales et économiques, ainsi qu'avec ses leaders et leurs intérêts personnels et familiaux³⁶ », expose l'auteur au terme de son étude. La nécessité pour les candidats de prendre en compte les besoins locaux et d'entretenir de bons contacts avec la population locale, a conduit F. O'Gorman à récuser les « théories structurelles de la déférence » et la notion de « communauté de déférence » suggérant l'idée d'un vote presque automatique et instinctif en faveur des « patrons » de la communauté. L'historien a au contraire proposé une théorie de la « déférence mutuelle » (« *mutual theory of deference*³⁷), insistant sur le coût à payer par les grands propriétaires ou les patrons pour maintenir leur domination sociale et politique.

Parce qu'ils illustrent tout l'intérêt d'analyser les ambivalences des processus de domination, ces exemples constituent une invitation chaleureuse à examiner également l'envers du décor de la domination masculine, le prix à payer pour maintenir celle-ci, pour continuer à se percevoir et/ou être perçu comme conforme aux normes de la masculinité hégémonique. Indépendamment des coûts ressentis par certains individus face à leur moindre conformité au modèle de la masculinité hégémonique, existerait-il par ailleurs un coût inhérent au fait d'occuper une position dominante, de se conformer effectivement aux stéréotypes de la masculinité hégémonique ?

Le prix à payer pour être un mâle dominant : une piste peu explorée

Si l'on a beaucoup réfléchi aux coûts de la féminité, et ce le plus souvent pour dénoncer précisément une domination masculine, peu de travaux se sont interrogés sur l'hypothèse de coûts liés à la masculinité hégémonique. Comme le notait Caroline New en 2001, la sociologie du genre a largement ignoré la question de l'oppression dont les hommes pourraient eux aussi être victimes du fait de leur conformation aux relations de genre :

« De nombreuses études relatives à la question "genre et travail" ont souligné l'oppression dont sont porteurs les hommes sur le marché de l'emploi et combien les efforts qu'ils déploient pour donner du sens à leur travail génèrent souvent des idées et des pratiques qui s'avèrent oppressives pour les femmes (voir par exemple Willis, 1978 et Bradley, 1999). Mais les sociologues du genre n'ont guère discuté l'hypothèse selon laquelle les hommes

36. *Ibid.*, p. 386. C'est nous qui traduisons.

37. F. O'GORMAN, « Electoral deference in "unreformed" England. 1760-1832 », *Journal of Modern History*, 56, 1984, p. 391-429, p. 427.

pourraient eux-mêmes subir le même type d'oppression que les femmes, liée au fait de se conformer aux identités de genre³⁸. »

Ce silence s'explique, notamment, par la motivation initiale des travaux sur le genre, souvent destinés à dénoncer prioritairement les inégalités dont sont victimes les femmes et la domination exercée sur elles par les hommes. Les identités de genre ont certes été dénaturalisées, désessentialisées, pour mettre en exergue la construction sociale d'un rapport de force n'allant pas de soi, ne s'imposant pas « naturellement ». Les études portant sur les seules femmes ont de plus en plus laissé la place aux analyses du genre comme une « manière première de signifier la relation de pouvoir » (J. Scott) entre les hommes et les femmes (à la fois une relation sociale hiérarchisée entre deux catégories [féminin/masculin] et un opérateur symbolique de classement du monde social). De même, certaines recherches, dans la veine de l'ouvrage de Paola Tabet³⁹, ont permis de montrer combien la domination masculine doit être dénaturalisée, combien elle est un processus construit à travers la monopolisation de certains outils, savoir-faire et/ou domaines. Mais peu d'auteurs sont allés plus loin, en essayant d'analyser les conséquences de ces pratiques destinées à esquisser un domaine réservé masculin, en termes d'apprentissages nécessaires⁴⁰, d'échecs éventuels, etc., et en analysant la variation de ces injonctions selon les univers sociaux et les époques.

L'une des rares chercheuses à proposer une réflexion sur l'envers du décor de la domination masculine est Caroline New⁴¹, analysant l'idée selon laquelle l'oppression exercée par les hommes sur les femmes pourrait à la fois être source de bénéfices évidents pour eux et indissociablement de contraintes, de coûts. D'où l'idée de conflits d'intérêt liés aux rapports de force établis entre genres et à leurs conséquences ambivalentes, notamment en termes de construction/constriction du soi masculin : s'inscrivant notamment dans la lignée des travaux de Nancy Chodorov démontrant que les hommes ont le même potentiel affectif et émotionnel que les femmes, mais qu'ils apprennent dès le plus jeune âge à censurer l'expression de leurs émotions, Caroline New estime que les indivi-

38. C. NEW, « Oppressed and Oppressors? The Systematic Mistreatment of Men », *op. cit.*, p. 729. C'est nous qui traduisons. Les ouvrages cités par C. New sont P. WILLIS, *Learning to Labour : How Working Class Kids get Working Class Jobs*, London, Saxon, 1978, et H. BRADLEY, *Gender and Power in the Workplace : Analysing the Impact of Economic Change*, Basingstoke, Macmillan House, 1999.

39. P. TABET, *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, Paris, L'Harmattan, 1998.

40. Dans un ouvrage récent, L. Thiers-Vidal proposait par exemple de montrer que les hommes sont des dominants conscients de leur hégémonie, qui s'approprient à travers toute une série d'apprentissages les moyens nécessaires à la perpétuation de leur position de force (*De « L'ennemi principal » aux principaux ennemis. Position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination*, Paris, L'Harmattan, 2010).

41. C. NEW, « Oppressed and Oppressors? The Systematic Mistreatment of Men », *op. cit.* Texte traduit dans cet ouvrage.

pus de sexe masculin ne peuvent s'identifier à une identité masculine qu'en acceptant de réprimer une part de leur individualité⁴². En tant qu'hommes, ils doivent assumer un surinvestissement au travail (l'image de l'homme principal pourvoyeur de revenus en tant que chef de famille ayant contribué à construire un rapport masculin au travail), accepter d'aller au front et de se battre, voire de tuer en cas de conflit (avec un certain nombre de dommages corporels et psychologiques afférents), affronter plus durement le système judiciaire, accepter de se conformer aux pratiques réputées masculines de consommation d'alcool et de tabac, etc.

On pourrait ajouter aux analyses de Caroline New les travaux récents d'historiens⁴³ insistant sur l'atrocité quotidienne pour les poilus de la Première Guerre mondiale : le statut d'homme dominant implique d'aller au combat sans rechigner et d'en accepter les coûts mortels. Ou encore les invitations d'Érik Neveu⁴⁴ à réfléchir à un ensemble de pratiques liées au fait de devoir assumer son statut de dominant : ne pas montrer de faiblesse, de souffrance, d'émotions, de sentiment, avoir un « bon coup de fourchette » et savoir « lever le coude », se surinvestir dans sa vie professionnelle pour y rechercher de la consécration⁴⁵, entretenir son corps pour demeurer performant sur le plan sportif, être courageux et accepter de se battre, exercer des métiers où la force et la résistance physiques sont requises (sidérurgie, bâtiment, industries de l'amiante, pêche en mer). Autant d'activités, de sollicitation de ressources et de censure affective et émotionnelle qui contribuent à une usure à la fois corporelle et nerveuse. Il ne s'agit plus tant, alors, de coûts ressentis par des hommes qui ne se sentent pas suffisamment en conformité avec les stéréotypes de la masculinité, mais simplement d'un prix à payer pour continuer à donner de soi une image satisfaisante en tant qu'individu digne d'être considéré comme un bon représentant de ces stéréotypes. Ménager son image, son apparence, son comportement comporte alors des contraintes indéniables, que l'on peut analyser sans pour autant tomber dans un discours militant (masculiniste) de la plainte. Un très bon exemple en serait l'ouvrage de Kris Paap⁴⁶, soulignant combien être un ouvrier du bâtiment aux États-Unis implique de façon assez naturelle de passer outre certaines consignes de sécurité, de prendre des risques, afin de se prouver qu'on « en a », qu'on est à la hauteur, digne d'une profession réputée « virile ». Comme le note justement Érik Neveu,

42. *Ibid.*, p. 740.

43. Cf. par exemple S. AUDOUIN-ROUZEAU, A. BECKER, *14-18. Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000.

44. Dans C. GUIONNET, É. NEVEU, *Féminins-masculins. Sociologie du genre*, op. cit., p. 341 sq.

45. Sur l'importance de la vie professionnelle comme vecteur de formation de l'identité masculine et sur le prix à payer pour occuper un emploi dit « masculin », voir notamment le texte de P. MOLINIER, « Déconstruire la masculinité », *Mouvements*, 31, 2004, p. 24-29.

46. K. PAAP, *Working construction. Why white working class men put themselves – and the labor movement – in harm's way*, Ithaca and London, Cornell University Press, 2006.

« se conformer à une norme hégémonique de masculinité – ce qui est davantage un fait social qu'un choix délibéré – a donc un prix en termes de santé physique et mentale, d'usure accélérée. Le relever est prendre acte d'un fait, qui n'implique ni héroïsation des masculinités – fort inégalement épiques –, ni amnésie des rapports de pouvoir et tensions qui pèsent sur les femmes ».

Il s'agit simplement de ne pas passer à côté de l'analyse de l'un des rouages essentiels de la domination masculine, d'accepter d'aller visiter l'envers du décor pour mieux comprendre comment celle-ci se maintient dans le temps et se reproduit à travers les comportements individuels. D'où l'attention importante à porter également aux processus de socialisation contribuant à l'intériorisation de ces comportements stéréotypés et à l'apprentissage d'un nombre important de renoncements, d'actes d'autocensure émotionnelle⁴⁷ auxquels les jeunes garçons sont invités lorsqu'on leur apprend qu'ils ne doivent pas pleurer, doivent être courageux face à leurs peurs et leur souffrance physique, qu'ils doivent avoir de l'ambition, se montrer à la hauteur de leur identité masculine, être séducteurs pour les filles de leur âge, etc. Comme le conclut Caroline New, prendre conscience des coûts de la masculinité hégémonique ne conduit pas à plaindre les hommes victimes de mutations sociales, mais au contraire à souligner combien ceux-ci auraient eux aussi intérêt à se mobiliser pour modifier un ordre patriarcal au sein duquel ils sont loin de s'épanouir complètement⁴⁸.

C'est dans un tel état d'esprit que notre ouvrage tentera de montrer combien une déconstruction poussée du processus de domination nécessite de se pencher non seulement sur les ressources garantissant cette position hégémonique et sur ses conséquences pour les femmes, mais également sur le prix à payer, sur le travail sur soi à accomplir par les hommes pour maintenir un rapport de force et se conformer aux normes de la masculinité. L'usage sociologique de la notion de « coûts » permettra de dénaturer la domination masculine, en l'analysant à la fois comme un processus issu d'un héritage et comme une relation de pouvoir quotidiennement réactivée, comme une réalité collective et comme un enjeu individuel plus ou moins puissant, comme une réalité et comme un objet représenté et mis en discours, comme le fruit de stratégies individuelles et collectives mais aussi de contraintes et de conditions à respecter, de prix à payer. La prise en compte de la pluralité des situations observables nous conduira à interroger au moins trois façons d'appréhender les coûts liés à la conformité au modèle masculin.

47. Voir à ce propos les travaux très éclairants de N. CHODOROW (notamment *The reproduction of Mothering. Psychoanalysis and the Sociology of Gender*, Londres, Berkeley, Los Angeles, University of California Press, 1978) ; D. DINNERSTEIN (notamment *The Minotaur and the Mermaid. Sexual Arrangements and Human Malaise*, New York, Other Press, 1999 [1976]) ; de C. GILLIGAN (*Une si grande différence*, Paris, Flammarion, 1992 [1982]).

48. C. NEW, « Oppressed and Oppressors? The Systematic Mistreatment of Men », *op. cit.*, p. 744-745.

S'impose en premier lieu l'idée des coûts ressentis par tous les hommes, y compris ceux qui n'ont pas le sentiment de ne pas être à la hauteur, mais dont le seul fait de se comporter selon certaines normes de la masculinité implique des comportements à risque et des coûts spécifiques. L'idée serait qu'être un homme, un « vrai » (c'est-à-dire conforme aux normes de la masculinité), implique de se conformer à des comportements types, tout en évitant au contraire des manifestations tenues pour non masculines (afficher ses émotions, pleurer en public, par exemple). On peut alors se pencher sur les données statistiques et constater de fait que les hommes, enjoins d'être forts et courageux, sont globalement plus touchés que les femmes par les conduites à risque, les consommations d'alcool et de drogues, les comportements violents, les maladies cardio-vasculaires, etc. D'où une espérance de vie inférieure de plusieurs années dans l'ensemble des pays⁴⁹.

Mais si l'on entre dans le détail des données, on s'aperçoit que « les comportements à risque » touchent plus profondément encore une certaine partie des hommes, ceux qui vivent un malaise identitaire par rapport à leur masculinité. Nous devons donc également nous demander en quoi le fait de devoir se comporter « comme un homme » génère des coûts tout particulièrement importants pour certains individus. Pour appréhender l'incidence de cette réalité, les chercheurs anglosaxons – notamment en psychologie – utilisent régulièrement la notion de « *Masculine Gender Role Stress* » (MGRS). Cette notion, associée à une échelle – *Scale* – (d'où le sigle MGRSS) de mesure statistique, permet de mesurer objectivement l'ampleur avec laquelle la culture dominante impose aux hommes d'adhérer à une multitude de comportements et de représentations susceptibles de générer du stress (peur de ne pas être à la « hauteur » des performances masculines typiquement attendues chez un homme au travail ou dans la sexualité, peur de ne pas être conforme au modèle de la masculinité hégémonique dans son comportement, ses pratiques sexuelles, ou sa gestion des émotions) et des risques de santé pour eux et leur entourage : les accidents de la route, les suicides, les cancers du poumon et cirrhoses, les maladies cardio-vasculaires, les comportements violents – tels les homicides – sont nettement plus importants chez les hommes que chez les femmes, et contribuent à restreindre notablement leur espérance de vie. Mais ces risques ne caractérisent pas nécessairement tous les hommes en tant que tels : ils sont tout particulièrement forts chez ceux qui ressentent une difficulté à se conformer aux canons de la virilité hégémonique (chômage, absence de reconnaissance professionnelle, « pannes » sexuelles,

49. Pour une analyse des coûts de la masculinité au Québec, on peut se reporter à l'intervention de G. RONDEAU, « Les besoins des hommes », lors du colloque « Les hommes en changements », qui s'est tenu en 2004 à Toulouse (disponible sur [<http://www.traboules.org/text/chang.pdf>], p. 29 sq.). En 2007, l'espérance de vie dans le monde était de 65 ans pour les hommes et 70 ans pour les femmes (71 et 79 ans réciproquement en Europe, 77 et 84 ans en France) (source : [<http://www.insee.fr/>]).

constitution physique non conforme au modèle herculéen par exemple)⁵⁰. Ainsi, l'hypothèse selon laquelle la socialisation au genre masculin jouerait un rôle important dans la consommation importante d'alcool et de drogues ne peut être disjointe d'une analyse de la façon dont chaque homme vit son identité de genre. C'est surtout lorsqu'ils se sentent fragilisés dans l'affirmation de leur masculinité, ou encore lorsqu'ils rencontrent un *challenge* à affronter pour prouver leur masculinité, que les hommes sont plus disposés à gérer leur stress à travers le recours à l'alcool ou à la drogue. On peut établir une corrélation statistique évidente entre la catégorie des hommes stressés par rapport à leur identité masculine et une consommation de drogues et d'alcool plus importante que dans le reste de la population masculine⁵¹. Les injonctions à se conformer aux stéréotypes de la masculinité peuvent donc peser différemment sur les individus en fonction de leurs orientations sexuelles, de leurs relations de couple, de leur carrière professionnelle, de leur personnalité, leur éducation, leur milieu social, et leur tranche d'âge⁵².

Ajoutons enfin qu'il est tout à fait essentiel d'analyser également les incidences des stéréotypes genrés sur les personnes du sexe opposé. La majorité des études se sont jusqu'à présent penchées sur une comparaison entre les injonctions liées aux stéréotypes genrés pour chaque sexe, voire à leurs incidences différentielles sur les hommes et les femmes. Elles s'accordent à reconnaître que les injonctions à se conformer aux canons de la virilité sont plus fréquemment génératrices de stress chez les hommes que ne le sont les injonctions à se conformer au modèle de la féminité chez les femmes. Mais il est également important de prendre en compte les incidences sur le sexe opposé de ces injonctions et stéréotypes. On peut alors par exemple se demander dans quelle mesure les femmes peuvent également ressentir – même si c'est dans une moindre mesure et variable d'un cas à l'autre – certains effets des prescriptions comportementales masculines

50. Pour un retour et une discussion sur les usages de cette expression, cf. R. M. EISLER, « The relationship between masculine gender role stress and men's health risk : the validation of a construct », R. F. LEVANT, W. S. POLLACK (eds), *A new psychology of men*, New York, Basicbooks, 1995, p. 207-225.

51. S. J. LASH, M. M. COPENHAVER, R. M. EISLER, « Masculine Gender Role Stress and Substance Abuse Among Substance Dependent Males », *Journal of Gender, Culture, and Health*, vol. 3 (3), 1998, p. 183.

52. Contrairement à ce qu'on pourrait penser de prime abord, le vieillissement ne constitue un facteur d'atténuation des identités de genre ni dans les représentations sociales ni dans les comportements et identifications généralement observables chez les individus concernés. Les hommes âgés continuent à être perçus avant tout comme des hommes plus que comme des personnes âgées (catégorie statutaire androgyne souvent usitée en politiques publiques) et leurs comportements sont davantage interprétés comme ceux d'hommes que comme ceux de vieillards. Mais s'ils demeurent très genrés, les stéréotypes de la masculinité âgée et les injonctions afférentes à ces représentations sociales sont néanmoins distinctes de ceux qui s'imposent aux hommes plus jeunes. Voir à ce sujet E. H. THOMPSON, « Images of old men's masculinity : still a man ? », art. cit., p. 647 : « *Old men are still men after all, and "being a man" is an expectation that extends into old age.* »

(angoisse, peur des hommes, de l'alcoolisme, etc.)⁵³. Lorsqu'elle analyse les tensions, les mutations et le malaise caractérisant certaines professions réputées masculines, Pascale Molinier souligne avec force la nécessité d'élargir le champ des personnes concernées par le stress de ces travailleurs :

« Les formes d'effondrement de la virilité chez les "hommes de métier" sont hautement problématiques, parce qu'elles se traduisent souvent par des maladies ou des suicides, mais aussi parce que, en l'absence de débat de société sur le travail, nous ne savons pas très bien ce qu'elles emportent dans leur chute, avec à la clé des risques pour la sécurité, la sûreté et la santé de chacun d'entre nous. Quelles en sont les autres incidences ? Auprès des enfants, sur la transmission des valeurs du travail ? Ou encore sur le couple et sur la libido masculine⁵⁴ ? »

Les pays en voie de développement peuvent également constituer une base très intéressante pour observer la manière dont le sentiment d'un affaiblissement de son statut dominant par rapport à sa compagne peut générer des comportements dont vont pâtir les femmes. Les actions ciblées en faveur des femmes (modernisation des technologies correspondant à leurs activités spécifiques, soutien de la scolarisation des filles, développement du micro-crédit, stratégies d'*empowerment* visant à augmenter leur pouvoir d'action pour qu'elles puissent elles-mêmes se prendre en charge) s'avèrent souvent difficiles à mettre en place, et suscitent parfois d'importantes réticences de la part des hommes, ne supportant pas que les rapports de force traditionnels soient modifiés : au Bangladesh, les femmes qui améliorent leur niveau de vie notamment grâce à un accès facilité au micro-crédit subissent fréquemment en réaction une violence accrue de la part de leur mari ; en Guinée, face à la modernisation du fumage des poissons, activité exclusivement féminine, les hommes ont décidé d'augmenter le prix de vente de leur pêche, en guise de représailles ; ici ou là, les projets d'introduction de nouvelles technologies agricoles (un moulin, une pompe, un broyeur, etc.) ne se concrétisent pas en raison de la résistance des hommes, redoutant que leur femme ne s'émancipe et les trompe dès lors qu'elles acquerraient plus d'autonomie et de temps libre⁵⁵. Les coûts de la masculinité, au sens de coûts liés aux injonctions à se conformer à un certain nombre de stéréotypes comportementaux, peuvent donc se situer à deux niveaux : parce qu'ils sont des coûts pour les hommes et génèrent potentiellement des comportements à risque liés au stress éprouvé, ils peuvent également constituer des coûts pour les femmes de leur entourage.

53. Voir notamment à ce sujet D. R. MCCREARY, M. D. NEWCOMB, S. W. SADAVA, « Dimensions of the male gender role : a confirmatory in men and women », *Sex Roles*, 39 (112), 1998, p. 81-95.

54. P. MOLINIER, « Déconstruire la masculinité », *Mouvements*, 31, 2004, p. 24-29, p. 29.

55. Extrait de C. GUIONNET, É. NEVEU, *Féminins-masculins. Sociologie du genre*, op. cit., p. 170 sq. (passage rédigé avec les conseils de Delphine Dulong, qui réalise un cours « Genre et développement » à Paris I).

COMMENT QUESTIONNER SCIENTIFIQUEMENT L'ENVERS DU DÉCOR ?

Déconstruire les tabous épistémologiques

Se prive-t-on de comprendre la psychologie d'un criminel, d'un dictateur, d'un homme d'État ou d'un peuple à l'origine de massacres humains, par le simple fait que leurs actes sont hautement répréhensibles ? Et surtout, le fait d'essayer de comprendre ce qui a pu les pousser à commettre tel ou tel acte violent, à cautionner ou tout simplement à fermer les yeux sur certains crimes conduit-il à nier le caractère répréhensible des actes en question ? Nullement, chacun en conviendra, et la communauté des psychologues, politistes et historiens ne s'en prive guère depuis quelques années⁵⁶. Et pourtant cela conduit à une posture d'empathie (au sens weberien du terme, pour reconstituer la logique d'un comportement individuel et non pour manifester une forme de commisération) qui déconstruit le malaise d'une personne, les tensions qui l'habitent, les difficultés qu'il a rencontrées dans sa vie, et qui l'amènent à un comportement déviant. La comparaison est sans doute osée, car les hommes ne sont pas des « criminels », mais plus globalement une catégorie fréquemment placée en position dominante (encore conviendra-t-il de déconstruire la catégorie homogène des « hommes »). Si l'on s'autorise aisément ce type de posture, afin d'éviter la reproduction de ces comportements déviants, pourquoi s'interdire a contrario d'analyser les rapports de force entre genres en se penchant sur le groupe considéré comme étant à l'origine de comportements violents et dominants (physiquement ou symboliquement) ? Pourquoi accepter d'analyser le mode de fonctionnement d'un individu violent et refuser au contraire de réfléchir à la fabrication des « dominants » et aux ressorts positifs et négatifs de leur domination ? Pourquoi exclure par principe l'idée qu'eux aussi peuvent avoir des difficultés, un prix à payer pour demeurer individuellement des dominants ou tout simplement pour exister dans un univers régi par les normes d'une masculinité hégémonique à laquelle certains ont bien du mal à se conformer ? Comment mieux lutter contre les phénomènes de domination qu'en analysant les rouages sociologiques et identitaires conduisant les dominants, fussent-ils des hommes, à se placer souvent dans des postures inégalitaires ? Quel serait l'intérêt de s'interdire certaines questions visant à complexifier une réalité qu'il ne s'agit pas de nier, mais tout simplement de mieux comprendre ? Dès lors comment et pourquoi censurer certaines questions plus que d'autres ?

56. Voir par exemple les travaux de I. KERSHAW sur Hitler (notamment *Hiltler*, Paris, Flammarion, 1999, 2000 et *Hitler. Essai sur le charisme en politique*, Paris, Gallimard, 1995), Goldhagen, Semelin, Browning, ceux de D. J. GOLDHAGEN, dont *Les bourreaux volontaires de Hitler. Les Allemands ordinaires et l'Holocauste*, Paris, Le Seuil, coll. « Point », 1997, de J. SÉMELIN, *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*, Paris, Le Seuil, coll. « La couleur des idées », Paris, 2005.

En affirmant la nécessité de ne renoncer à aucun type de questions pour faire avancer « la cause des femmes » et plus largement comprendre comment fonctionnent les rapports entre genres, c'est une vraie posture scientifique que nous prôtons dans cet ouvrage : refuser les tabous épistémologiques qui empêchent de saisir une partie importante de la réalité sociale. Michel Meyer, grand philosophe spécialiste de la problématologie, n'a de cesse que d'affirmer : « Il faut questionner le questionnement », et réfléchir à l'articulation des questions et des réponses. À ses yeux, les interrogations sont plus importantes que les réponses qu'on peut y apporter. Les hommes préfèrent les certitudes et les réponses aux problématiques venant interroger la réalité sociale sans apporter de certitude. Dans le cas présent, les certitudes tendraient à présenter les hommes en dominants et les femmes en dominées, sans poser d'autres questions. Voire en interdisant d'autres questions trop choquantes, provocatrices, susceptibles d'être instrumentalisées par des militants antiféministes. La problématique que nous essayons d'explorer dans ce livre tend à complexifier cette vision en soulignant combien la domination masculine « ne va pas de soi » pour deux raisons au moins : à la fois parce que les hommes peuvent ressentir des « coûts » (discours de la plainte, comportements à risques, etc.), mais également parce que la domination n'est pas une donnée intrinsèque à leur sexe, mais un rang social qu'ils doivent individuellement gagner, au prix d'investissements plus ou moins coûteux. « Questionner le questionnement » nous montre que le champ actuel des recherches sur le genre ignore une partie de la dynamique fondant les relations entre hommes et femmes. Parce que les recherches sur le genre ont d'abord été impulsées pour dénoncer les inégalités dont sont victimes les femmes, mais aussi parce qu'elles doivent demeurer vigilantes face aux discours néoréactionnaires omniprésents, les recherches sur le genre n'ont guère choisi de se pencher sur la question brûlante « des coûts de la masculinité ». À travers les lignes qui précèdent, nous espérons pourtant avoir convaincu le lecteur de la grande pertinence qu'il peut y avoir à se pencher sur l'envers du décor, à ne s'interdire aucune problématique, pour mieux analyser les rouages de la domination masculine, l'articulation entre une identité générique historiquement construite et une réalité individuelle diversement vécue. Les constats précédents, loin d'en appeler à renoncer à l'idée d'une masculinité hégémonique, loin de prétendre comparer les coûts féminins et les coûts masculins liés au modèle de la masculinité hégémonique, illustrent au contraire combien celle-ci demeure puissante et génère des effets en cascade que les hommes pourraient eux aussi apprendre à redouter, tant pour leur entourage (féminin notamment) que pour eux-mêmes et certains de leurs semblables masculins. Parce que les hommes comme les femmes doivent se sentir concernés par les manifestations de la domination masculine, les femmes doivent accepter elles aussi d'analyser des problématiques telles que les coûts de la masculinité. En ce sens, osons affirmer que notre prétention dépasse celle du chercheur G. Dulac, invitant en 2000 « les

autres hommes à se soucier d'eux-mêmes en interrogeant les autres hommes », afin de prendre conscience des « valeurs qui dirigent leurs vies, nos vies⁵⁷ ». Ne laissons pas aux hommes le privilège d'étudier des questions comme l'envers de la domination masculine ou la « crise » de la masculinité, sous prétexte qu'ils sont des hommes et se posent la question des effets de leur identité masculine sur leurs analyses⁵⁸. C'est l'ensemble de la communauté scientifique, hommes et femmes, qui peut tirer un grand profit de ce regard « déplacé », « osé », de cette réappropriation scientifique d'une problématique jusqu'à présent aisément exploitée par un discours militant antiféministe, qu'il est plus que jamais nécessaire et légitime de « contrer » en analysant objectivement une réalité bien plus complexe qu'elle n'y paraît de prime abord.

Analyser les « coûts »... sous toutes les coutures

Dans un tel état d'esprit, quelles pistes suivrons-nous finalement dans cet ouvrage pour explorer les coûts de la masculinité ? Au cours des pages précédentes, nous avons distingué quatre types de réflexion possibles en termes de coûts de la masculinité : le discours sur les coûts ressentis par les hommes : le discours de la plainte, qu'ils soient individuels ou portés par une forme militante (ainsi le discours masculiniste exprimant de façon militante l'idée de coûts subis par les hommes en raison de l'évolution, voire de l'inversion des rapports de force entre hommes et femmes) ; l'observation sociologique des coûts objectivables subis par « les faibles parmi les forts » (homosexuels, jeunes hommes au chômage peu diplômés dans les quartiers défavorisés, etc.) ; l'analyse du prix à payer pour appartenir à la catégorie des « mâles dominants », pour être « à la hauteur » des représentations sociales de la masculinité ; les coûts ressentis par les femmes face aux comportements masculins à risque. Autant de dimensions qui doivent être analysées dans tous les domaines de la vie sociale tels que : la politique (on pense par exemple aux conséquences de la loi sur la parité pour les jeunes hommes, qui peuvent parfois être contraints de laisser leur place aux femmes⁵⁹) ; l'économie, le monde professionnel (hommes au chômage...) ; la

57. G. DULAC, « Les récits de vie des hommes sont-ils crédibles », in WELZER-LANG, *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Presses universitaires du Mirail, 2000, p. 88.

58. L. THERS-VIDAL, « De la masculinité à l'anti-masculinisme : Penser les rapports sociaux de sexe à partir d'une position sociale oppressive », *Nouvelles Questions Féministes*, 21 (3), 2002, p. 71-83.

59. Voir en ce sens l'appel lancé en 2001 par quatre trentenaires (Laurent Baumel, Emmanuel Maurel, Jean-Baptiste Roger, et Laurent Bouvet) du parti socialiste, afin de dénoncer « le fruit d'un certain sentiment d'injustice » face à certains choix politiques, dont la promotion systématique des femmes. Tout en saluant d'un point de vue philosophique la logique paritaire, l'appel estime que « l'exclusion historique subie par les femmes pendant tant d'années ne saurait justifier l'éviction des responsabilités de quelques générations d'hommes ». (Cf. notamment à ce propos *Libération*, l'article de R. DELY, « Au PS, les maux du mâle trentenaire. De jeunes cadres s'estiment victimes du cumul et de la parité », 28-06-2011.)

vie familiale et de couple (difficultés d'être un nouveau père...); l'éducation familiale et scolaire (apprendre à devenir un homme, « un vrai »); la sexualité; les médias (quelles évolutions concernant les modèles de l'homme idéal?); etc.

Les coûts subis par l'entourage des hommes (femmes, enfants, autres individus masculins) sont tout à fait centraux et constituent généralement les manifestations les plus évidentes des rapports de force établis entre genres. Bien qu'ils soient particulièrement indéniables et importants, nous ne les étudierons pas spécifiquement, dans la mesure où ils ont fait l'objet d'une littérature désormais très abondante analysant les différentes manifestations de la domination masculine pour les femmes en termes d'inégalités, de mauvais traitements, etc. Seuls les coûts subis par les femmes dans le cadre de comportements masculins à risque ou déviants, eux-mêmes analysés en tant que prix à payer pour être un homme dominant, pourront ici être abordés.

L'originalité de notre propos réside plus centralement, on l'aura compris, dans l'analyse des coûts liés aux relations et identités de genre chez les hommes⁶⁰. C'est pourquoi le plan de l'ouvrage n'a été pensé qu'en fonction des trois premières questions évoquées ci-dessus. Nous avons choisi de regrouper ces différentes dimensions en trois grandes parties, tant la distinction entre plusieurs registres d'observation s'est imposée à nous dès le départ (distinction heuristique, mais bien entendu artificielle, tant la réalité se tisse à travers l'imbrication de ces deux dimensions) : le registre discursif et le registre comportemental, auxquels on peut ajouter une grille d'analyse scientifique.

Nous analyserons dans un premier temps les discours relatifs aux coûts, que nous avons choisi de rebaptiser « discours de la plainte ». Parmi ceux-ci, les plaintes des hommes séparés en lien avec la garde de leurs enfants constituent un exemple de plus en plus manifeste. Anne Verjus passe à la loupe le discours masculiniste d'association du type SOS Papa, afin d'analyser les ressorts stratégiques et idéologiques sur lesquels celui-ci s'appuie. Elle replace face à face le discours masculiniste, relatif à la perte des droits paternels et présentant la masculinité comme un bastion à sauvegarder face aux avancées féministes, dans l'intérêt des enfants, des pères et de la société en général, et d'un autre côté le discours des mères, présentant la garde confiée aux mères comme la conséquence logique d'une réticence masculine à s'impliquer auprès des enfants, avant la séparation. Là où les hommes revendiquent des droits, les mères peuvent quant à elles se targuer d'incarner réellement la présence parentale face à un déficit d'acculturation (de même que les hommes incarnaient la réalité politique face aux suffragettes revendiquant des droits de principe au début du siècle, sans acculturation préalable, mais au nom de l'égalité entre les sexes). L'un des

60. La focale placée sur les coûts de la domination masculine pour les hommes eux-mêmes explique le choix du titre de cet ouvrage, tiré de la célèbre chanson du groupe The Cure : « *Boys Don'y Cry!* » Que les hommes ne doivent pas pleurer constitue un très bon exemple de coût lié aux injonctions de la masculinité hégémonique.

foyers principaux de ce type de discours sur les coûts réside dans un courant antiféministe particulièrement en vogue dans le monde anglo-saxon, que l'on qualifie de « masculiniste ». Francis Dupuis-Déri montre à cet égard comment les discours relatifs à la crise et aux coûts de la masculinité, très en vogue au Québec notamment, correspondent avant tout à un projet antiféministe très militant, qui s'exprime plus ou moins ouvertement selon les mouvements et les circonstances. Les hommes sont généralement présentés comme victimes des combats féministes en faveur de l'égalité entre sexes, les femmes ayant désormais pris le pouvoir. L'auteur démontre que ces discours s'appuient sur une valorisation de l'identité masculine conventionnelle et n'hésitent pas à instrumentaliser des données que l'on peut davantage imputer à la persistance du patriarcat qu'à l'avènement d'une véritable domination féminine.

Il convient toutefois de ne pas tomber dans le piège d'une vision homogénéisante des discours sur les coûts de la masculinité ou de leur mise en exergue médiatique. Pour Béatrice Damian, l'analyse des romans sentimentaux des collections Harlequin constitue un support idéal pour appréhender les injonctions faites aux hommes pour être de « bons », de « vrais » séducteurs. L'auteur montre que « la domination masculine, qui se joue et se rejoue dans la rencontre amoureuse, qui en est l'un des principaux enjeux, est le produit d'une relation sociale complexe où le dominé est loin d'être passif et n'en supporte pas seul les coûts ». Mais selon les collections, les injonctions faites aux hommes pour être « à la hauteur », peuvent varier pour répondre aux attentes des publics concernés. Des formes de recompositions des rôles et identités de genre cohabitent avec des clichés plus traditionnels. Le seul point commun récurrent repose sur « l'idéologie amoureuse contemporaine d'un point de vue féminin, basée sur les normes du couple blanc hétérosexuel, monogame, même si pas forcément endogame ». De la même façon, Érik Neveu souligne la diversité des usages et foyers où la rhétorique des coûts et de la crise de la masculinité prend sens. S'ils ne sont pas nécessairement tous antiféministes, ces débats et discours sur les coûts ne participent que rarement à une remise en cause générale des relations entre genres. Parfois promoteurs de changement, parfois conservateurs, militants, médiatiques ou ancrés dans le quotidien difficile de certains milieux sociaux, ces discours ont comme point commun d'imaginer un patriarcat redéfini sans chercher à dénaturiser les identités de genre ni les rapports de domination. L'identité masculine est pensée comme incertaine, inconfortable et comme devant être réinventée, quitte à se féminiser à certains égards, à privilégier le « meilleur des deux mondes » (féminin et masculin). Mais le changement demeure limité, car la réinvention du masculin ne passe guère par une volonté de déconstruction des rapports de force inhérents aux relations de genre.

C'est en prenant conscience du caractère très militant et parfois éminemment conservateur du discours sur les coûts que certains scientifiques ont souhaité constituer en objet de recherche cette question. Pour en comprendre

la genèse, nous proposons au lecteur trois traductions de textes que nous avons jugés révélateurs du cheminement conceptuel en développement dans l'univers des *Gender Studies*. Une belle contribution de Michael Messner montre en premier lieu, comme celle d'Érik Neveu et de Francis Dupuis-Déri, combien une analyse scientifique objective des coûts doit s'imposer face à la déconstruction très partielle et souvent très conservatrice proposée par les mouvements d'hommes : il ne suffit pas de repenser le masculin ou le féminin en tant que rôles (« *sex roles* ») à faire évoluer en symétrie, car l'approche en terme de rôles sexuels peut tout aussi bien contribuer à maintenir en place les inégalités entre hommes et femmes qu'à promouvoir efficacement une pensée progressiste et égalitaire. Rapports de pouvoir, inégalités et fondements matériels des processus de domination doivent être examinés et déconstruits en tant que réalités indissociables et constitutives des identités masculines et féminines, le genre constituant une identité construite en vis-à-vis, mais aussi et surtout un rapport de force entre individus dans un contexte donné (économique, culturel, social, interactionnel, etc.). On lira en second lieu avec intérêt l'article de Eric Mankowski et Kenneth I. Maton, qui revient sur les explications possibles pour comprendre la difficulté rencontrée dans certains champs universitaires (en l'occurrence la psychologie communautaire) pour penser la masculinité en tant qu'objet d'étude et envisager les malaises rencontrés par les hommes comme étant potentiellement imputables à leur identité de genre. Les auteurs proposent une forme de revue de littérature des timides avancées en la matière, destinées à appréhender « les processus par lesquels la masculinité est socialement construite et intériorisée » et à « développer les ressources qui aident les hommes à interrompre leurs comportements destructeurs ou promouvoir des expressions saines de la masculinité⁶¹ ». De son côté, Caroline New explique combien il est difficile d'analyser scientifiquement l'oppression comme un processus complexe ne constituant pas nécessairement un jeu à somme nulle, et dont les hommes pourraient eux aussi pâtir dans une certaine mesure. C'est en reconnaissant certains héritages intellectuels, mais également de profondes ruptures conceptuelles, qu'elle propose d'envisager une hypothèse rarement posée comme problématique légitime, selon laquelle « l'agir des hommes n'explique l'oppression des femmes que dans le contexte d'un système de sexe/genre qui implique également l'oppression des hommes⁶² ». En se positionnant méticuleusement par rapport à la littérature anglophone existante, elle insiste sur la nécessité de penser conjointement les processus de construction/constriction du « moi » au masculin, pour mieux déconstruire l'oppression et ses ressorts principaux. Son article constitue à cet égard une excellente invitation à explorer plus avant non seulement les discours, mais également les éléments objectivables à partir desquels on peut réfléchir aux coûts de la masculinité.

61. Traduction réalisée par Delphine Dulong (cf. p. 167).

62. Traduction réalisée par Romain Carnac (cf. p. 183).

Le troisième axe de l'ouvrage traitera précisément de ces coûts objectivables à travers certaines pratiques, certains comportements, au-delà des discours tenus par les acteurs, qu'ils soient militants ou non. Pour ce faire, on se penchera en premier lieu sur l'idée d'une puissance déstabilisante de certaines normes conventionnelles de la masculinité, en développant l'exemple de la sexualité. Nous analyserons notamment les coûts caractérisant les individus disposant de ressources insuffisantes pour se montrer « à la hauteur » des représentations sociales de la masculinité auxquelles ils adhèrent. Lorsqu'on n'a pas toutes les cartes en mains pour correspondre au modèle de l'homme sûr de lui et triomphant, pour être réellement dans un rapport de domination constant, n'y a-t-il pas des coûts spécifiques à être un homme et à ne pouvoir correspondre à un modèle de masculinité souffrant difficilement des positions de relégation, de soumission, etc. ? Quels sont les coûts d'une identité masculine dominante pour ceux qui ne se sentent pas ou qui n'ont pas les moyens de s'affirmer comme étant des dominants ? Comment coupler une réflexion sur les coûts de la masculinité et l'articulation avec les classes sociales, voire plus généralement avec la thématique de l'intersectionnalité ? Les coûts sont-ils identiques dans tous les milieux sociaux, pour tous les âges, toutes les origines ethniques, etc. ? Comment les individus placés en difficulté réagissent-ils pour vivre avec des coûts parfois très pesants ? Pour répondre à ces questions, l'exemple des homosexuels traité par Alexis Annes est particulièrement heuristique. L'auteur montre en effet comment les coûts sont non seulement plus importants pour les homosexuels que pour les hétérosexuels, mais qu'ils sont en outre plus particulièrement importants pour les homosexuels vivant dans des milieux ruraux, en France comme aux États-Unis. Ceux-ci développent des comportements destinés à retourner certains stigmates dont ils sont victimes en supports de gratification, notamment en réalisant un important travail de distinction par rapport à la figure repoussoir des homosexuels efféminés. Mais loin de ne toucher que les individus possédant une sexualité hors normes (la normativité hétérosexuelle s'imposant puissamment), la puissance déstabilisante de certaines normes sexuelles transparait également particulièrement bien à travers l'étude de Nadine Lefaucœur et Stéphanie Mulot. Les auteurs insistent sur la pression problématique ressentie par les hommes, en Martinique, pour se conformer au modèle d'une virilité conquérante et agressive véhiculé dès leur plus jeune âge. Répression des émotions et du moi intime, homophobie, encouragements au pluripartenariat constituent autant de dimensions d'une « fabrication des mâles » propice à un climat de tension et de violence bien installé, générant des coûts également évidents pour les compagnes mal traitées.

Les coûts objectivables seront enfin analysés en tant que prix à payer pour conserver des rapports de force favorables au genre masculin. Il s'agira de se demander à quelle condition on peut entrer/demeurer dans un statut de dominant, dans des rapports de force privilégiés, mais également dans quelle

mesure l'observation objective de la recomposition des rapports de genre – et de domination – permet d'appréhender l'apparition de nouveaux prix à payer pour être considéré comme « un homme », selon les univers sociaux. Comme nous l'avons précédemment analysé, une façon de traiter cette problématique consiste à analyser les comportements « à risque » plus particulièrement développés chez les hommes. La contribution de Ludovic Gaussot et Nicolas Palierne souligne combien la consommation d'alcool constitue à cet égard un coût particulièrement élevé à payer par les hommes, enjoins à boire pour montrer qu'ils sont de « vrais hommes ». Mais les auteurs soulignent également la nécessité d'une analyse très fine et multidimensionnelle de ces coûts : ceux-ci ont évolué dans le temps à la faveur des recompositions identitaires et relationnelles entre hommes et femmes, et ils ne s'imposent pas non plus de la même façon dans tous les univers sociaux. De même, Patrick Guiol, Aurélie Hess-Miglioretti, Pascale Mériot et Jorge Munoz insistent sur la nécessité de complexifier l'analyse des hommes au travail et de la prise de risque, des coûts potentiels liés à l'emploi masculin. Une enquête sanitaire leur a permis de constater combien le travail constitue une clef de lecture pertinente pour comprendre comment hommes et femmes gèrent réciproquement leur souffrance. Alors que les femmes ont une consommation de biens et services médicaux plus importante, les hommes ont quant à eux davantage d'accidents du travail, car leurs métiers comportent une dimension de risque plus fréquente. Mais ils reprennent aussi plus rapidement le chemin du travail, ce qui corrobore l'hypothèse selon laquelle la prise de risque et la gestion des accidents seraient tenues comme moins problématiques chez les hommes que chez les femmes. Prendre des risques et ne pas prêter trop d'attention aux souffrances constitue une part inhérente de l'identité masculine conquérante, non vulnérable. La vulnérabilité masculine s'affiche par contre plus fortement que celle des femmes lorsque les hommes se sentent bousculés dans leur affirmation identitaire, fragilisés par un management autoritaire. Les enjeux identitaires de la reconnaissance au travail paraissent plus importants pour eux, là où les femmes trouvent plus aisément d'autres sources de valorisation.

Première partie

**LES DISCOURS DE LA PLAINTÉ :
ENJEUX ET AMBIVALENCES**

Anne VERJUS

LES COÛTS SUBJECTIFS ET OBJECTIFS DE LA MASCULINITÉ : LE POINT DE VUE DES MASCULINISTES (ET DES FÉMINISTES)

Le « coût de la masculinité » peut s'entendre de deux manières. C'est ce qu'on appellerait, en latin, un génitif. Or, il existe dans cette langue comme dans la langue française, un génitif objectif et un génitif subjectif.

Le génitif objectif correspond au coût produit par la masculinité. Ici, le coût est un effet « annexe » d'une masculinité approchée comme une construction, divisible entre la part d'humanité de l'homme et des comportements potentiellement modifiables. On peut donc comprendre « coût » comme un coût objectif, une invitation à observer autrement les rapports sociaux de sexe, non plus seulement à partir du coût de la domination masculine sur/pour les seules femmes, mais pour la société tout entière. Cela permet d'éviter de laisser une revendication féministe à vocation universaliste, humaniste, c'est-à-dire valable pour tous les individus, s'enfermer dans des problématiques sexualistes (corporatistes). On peut classer, parmi ces coûts objectifs, des comportements à risque, tels que l'alcoolisme, le tabagisme, la violence conjugale, la vitesse au volant, etc., qui sont des effets directs d'une certaine culture de la virilité encore largement partagée. Personne, sauf certains industriels, n'est prêt à défendre ce type de « coût objectif ». Il n'en va pas de même des coûts subjectifs.

Le génitif subjectif s'applique aux coûts subis par la masculinité, qui serait coûteuse en soi et non pas pour la société. Ici, il s'agirait du coût que représente, pour un homme, le fait d'être porteur de certaines valeurs en décalage avec les représentations dominantes. Ici, le coût est le sujet et la masculinité devient l'objet. On peut classer, parmi ces coûts subjectifs, la stigmatisation à l'endroit de la culture viriliste accusée d'occasionner des coûts objectifs exorbitants pour la société ; mais aussi l'insuffisante valorisation de certains aspects de cette masculinité, parmi lesquels la capacité des hommes à prendre en charge, concrètement, l'éducation et l'élevage des enfants. Pour les militants porteurs de revendications dites « masculinistes », ce coût subjectif non seulement rend la

condition de certains pères difficile à vivre, mais représente également un coût objectif pour la société. Celle-ci ne saurait, sous peine de se priver d'une moitié d'elle-même, se passer de l'implication des pères dans l'éducation et la formation des enfants. Il y aurait donc un coût du coût, un coût objectif des coûts subjectifs, c'est-à-dire des conséquences et un « prix à payer », pour la société, d'une non reconnaissance de la souffrance et des difficultés à être un homme, et en particulier un père, aujourd'hui.

Cette question du coût de la masculinité fait partie du répertoire de revendications, tant masculinistes que féministes, en faveur d'une plus grande égalité entre les parents. Comme coût subjectif, la question reste encore largement l'apanage des masculinistes qui dénoncent l'exclusion et la discrimination dont seraient victimes les pères, après le divorce, tout en revendiquant une égalité des droits de principe, c'est-à-dire indépendamment des formes antérieures et pratiques de leurs investissements concrets. Mais comme coût objectif, elle rejoint le discours des féministes qui, depuis de nombreuses années, dénoncent les effets néfastes, notamment pour les mères, d'une culture viriliste qui induirait un moindre investissement des pères auprès de leurs enfants ; tout en rechignant à reconnaître aux pères un « droit au droit » qui viendrait « récompenser » par une garde systématique après la séparation, une paternité défectueuse du temps de l'union conjugale.

Il faut savoir que le débat aujourd'hui porte sur les pratiques judiciaires du divorce, d'une part, et sur une proposition de loi, d'autre part. Les pratiques judiciaires, qui entérinent la décision parentale lorsqu'il y a accord, vont dans le sens d'une résidence massivement confiée à la mère. Les masculinistes y voient une preuve de la préférence accordée aux femmes par un système judiciaire féminisé et promaternel. Les féministes rétorquent, à cette accusation, que ces décisions sont le fait des parents, et non des juges. L'autre part du débat porte sur une proposition de loi déposée en mars 2009 par les députés Mallié et Decool, et destinée à faire de la résidence alternée la règle en vigueur¹. Voulu par les associations masculinistes, elle est présentée comme une loi d'égalité et de progrès, destinée à « faire bouger les lignes » en étendant et encourageant la prise en charge des enfants par les pères ; les associations féministes sont très opposées à cette proposition, au motif que son application systématique risque de faire de l'enfant, en cas de conflit parental, le jouet de leurs dissensions ; et du conjoint victime de violence conjugales, la proie toujours accessible de son bourreau.

Au-delà des divergences idéologiques très fortes qui séparent les deux formations, divergences qui se repercutent sur les revendications, il existe entre elles

1. Proposition de loi n° 1531 *visant à privilégier la résidence alternée pour l'enfant dont les parents sont séparés*, présentée par MM. Richard Mallié et Jean-Pierre Decool *et alii*, enregistrée le 18 mars 2009. Le 12 novembre 2010, un collectif signait une tribune, publiée dans *Le Monde*, intitulée « Repenser la garde des enfants du divorce. La résidence alternée doit s'étendre ». Une nouvelle proposition en ce sens a été déposée le 18 octobre 2011 (n° 3834).

un parallèle quant aux diagnostics qu'elles portent sur la paternité traditionnelle. Ce parallèle en rappelle un autre, diachronique cette fois, entre les deux formations : les suffragettes du début du ^{xx}^e siècle, comme les masculinistes du début du ^{xxi}^e siècle, revendiquaient une égalité des droits. On leur avait opposé, à l'époque, leur désintérêt pour la chose politique, ainsi que leur quasi-incapacité à voter correctement. Désintérêt et incapacité : ne sont-ce pas les mêmes arguments qu'on oppose, pour la chose familiale, aux masculinistes aujourd'hui ?

LA PATERNITÉ, CE QUI OPPOSE FÉMINISTES ET MASCULINISTES

Le mouvement masculiniste

C'est le mouvement masculiniste qui s'empare, le premier, de la question des droits des pères. Ce mouvement, qui se prétend héritier du féminisme en ce qu'il combattrait lui aussi les préjugés de sexe, cette fois du côté de ceux subis par les hommes, est cependant considéré comme l'une des mouvances les plus antiféministes qu'aient connues les dernières décennies. Leurs discours égalitaristes cacheraient des objectifs visant à combattre le « pouvoir » récemment acquis par les femmes et en particulier, les mères.

Le masculinisme tel qu'en lui-même

Les groupes d'hommes qui, depuis les années 1950, défendent des revendications sur la base de leur identité de sexe, se définissent en général comme hoministes ; l'usage de la racine « hom » répond à la volonté de s'approcher au plus près du féminisme, dont l'hominisme serait l'exact complément. Les hoministes, de fait, reprennent minutieusement le vocabulaire et les revendications féministes, qu'ils se contentent de masculiniser. L'effet recherché, outre d'obtenir la légitimité qu'a acquise le féminisme dans le champ politique et social, est de faire résonner, justement, les parallèles entre les situations féminine et masculine. L'hominisme viendrait réclamer pour les hommes ce que les femmes ont obtenu pour elles-mêmes : l'égalité des droits, la lutte contre les préjugés sexistes et la fin de la division genrée du travail domestique.

La principale association masculiniste, en France, est représentée par SOS Papa. Cette association nationale couvre une grande partie du territoire français grâce à ses nombreuses délégations en région (37). L'association a vu passer, depuis sa création en 1991, 13 000 adhérents. Pour la plupart, 86 % d'après les calculs effectués par Aurélie Fillod-Chabaud, ils n'ont pas franchi le cap de la deuxième année de cotisation². C'est une association composée

2. Voir A. FILLOD-CHABAUD, *Des pères en mal de mères ? (re)définir, organiser et revendiquer sa paternité suite à une séparation conjugale, Enquête à l'association SOS Papa*, mémoire de M2 sous la direction de F. Weber, septembre 2009. Je m'appuie également sur les deux communications qu'elle a faites respectivement à la journée d'étude « Paternité et séparations conjugales : approches pluridisciplinaires » organisée par Agnès Martial, le 17 novembre 2009 à

majoritairement de cadres supérieurs et de professions intermédiaires (respectivement 25 % et 27 %), qui sont généralement dans des situations familiales très conflictuelles. Les pères qui adhèrent viennent chercher des conseils, soit au cours des permanences établies au siège parisien, soit pour consulter un avocat ou un juriste. Il est très rare qu'ils deviennent militants à leur tour : on ne découvre pas, chez eux, de volonté de transformer la société. Il s'agit de trouver auprès de l'association un appui, des conseils, ce qui fait entrer l'association, d'après A. Fillod-Chabaud, dans la catégorie du « syndicalisme de service » consistant à adhérer à un groupe d'intérêt par intérêt personnel. SOS Papa est assez influente. Non seulement l'association se vante d'avoir contribué à l'élaboration de la loi de 2002 sur l'autorité parentale conjointe mais elle est depuis régulièrement invitée à parler devant le Sénat, les commissions parlementaires, et les ministres (Valérie Pécresse leur consacre 15 pages dans son livre de 2006³) ; elle a été reconnue membre de l'UNAF en 2006, là où la LGPL a longtemps trouvé porte close ; ses communiqués de presse sont repris, sans commentaire, jusque dans les hebdomadaires de gauche comme *Le Nouvel Observateur* ; et il n'y a guère aujourd'hui que *Le Monde* et *L'Humanité* qui persistent à ne pas la considérer comme un acteur social digne de ce nom.

A. Fillod-Chabaud décrit SOS Papa comme une association qui a évolué depuis sa création, notamment sous l'effet des changements législatifs en matière de garde et de résidence des enfants après le divorce. Alors qu'au début des années 1990, il s'agissait de défendre le statut des pères naturels qui ne parvenaient pas à obtenir l'autorité parentale en cas de séparation, à partir des années 2000, les revendications se sont déportées sur la valorisation de la résidence alternée, la participation à l'éducation de l'enfant, le partage des responsabilités et des bénéfices familiaux tels que les allocations familiales, les informations envoyées par les écoles aux deux parents divorcés, le vote des parents, également, etc.

SOS Papa revendique l'héritage du « vrai féminisme », celui des années 1970, incarné par la « marraine de l'association », Évelyne Sullerot, sociologue connue pour avoir fondé le planning familial et initié quelques travaux scientifiques très engagés dans les années 1970, et qui a, à partir des années 1990, publié essentiellement sur la paternité et la crise de la famille⁴.

Ce « vrai féminisme », selon SOS Papa, c'est d'abord un féminisme terminé ; c'est un féminisme qui prend acte des avancées des femmes dans la sphère professionnelle et qui s'en tiendrait là, en estimant que sa mission a été accomplie. C'est

l'INED : « La paternité militante : redevenir père après une séparation conjugale. Enquête à l'association SOS PAPA », et à la journée d'étude « Paternité, genre et parenté » organisée par Agnès Martial, les 31 mars et 1^{er} avril 2011 : « Se mobiliser pour la cause paternelle : analyse des cadres de l'engagement à l'association SOS Papa auprès des nouveaux adhérents inscrits entre septembre 2009 et juin 2010. »

3. V. PÉCRESSÉ, *Être une femme politique, c'est pas si facile*, Paris, L'Archipel, 2006.

4. E. SULLEROT, *Quels pères ? Quels fils ?*, Paris, Fayard, 1992 (réédité Livre de Poche en 1994) ; *Le Grand Remue Ménage, crise de la famille*, Paris, Fayard, 1997.

un féminisme terminé au sens où, depuis les années 1970, il a été supplanté par un « faux féminisme », qui a transformé les femmes en mères toutes-puissantes; fragilisé les hommes, menacé la place des pères, contesté leur autorité et bientôt, toute autorité puisque dans la société française, la problématique de l'autorité paternelle est régulièrement ramenée, par un certain nombre d'acteurs politiques ou de corporations, à celle de l'autorité sociale en général; le faux féminisme est un féminisme dévoyé qui a rabaisé les pères à leur seule fonction génitrice (des « pères jetables ») ou à leur fonction financière de pourvoyeurs de pensions alimentaires. Au final, c'est un féminisme qui au lieu d'instaurer l'égalité, aurait fait triompher les femmes sur toute la ligne puisque, devenues les (presque) égales des hommes dans la sphère professionnelle, elles auraient pris le pouvoir dans la sphère domestique.

Cette présentation du féminisme, d'une part, et des causes de l'effacement des pères, d'autre part, est très contestée par les féministes qui dénoncent dans le masculinisme un mouvement de contestation réactionnaire et sexiste.

Le masculinisme défini par les féministes

L'hominisme a été, très tôt, identifié par le mouvement féministe. Il a fait l'objet, depuis quelques années, de travaux fort bien documentés.

Michèle Le Doeuff forge le terme de masculinisme en 1989⁵ pour caractériser l'androcentrisme. Elle le définit comme un particularisme consistant à n'envisager que l'histoire ou la vie sociale des hommes. Martin Dufresne le définit, dès 1998, comme un ensemble de « discours revendicateurs formulés par des hommes en tant qu'hommes⁶ ». Aux États-Unis, on attribue à Arthur Britain l'invention du concept :

« une idéologie qui justifie et naturalise la domination mâle; comme telle, c'est l'idéologie du patriarcat. Le masculinisme considère qu'il y a une différence fondamentale entre les hommes et les femmes, que l'hétérosexualité est normale, ne questionne pas la division sexuelle du travail, et sanctionne le rôle politique et dominant des hommes dans les sphères publique et privée⁷ ».

Pour Hélène Palma qui décrit, en 2008, la montée en puissance de cette « mouvance », le masculinisme est bien davantage qu'un simple regard autocentré : c'est une idéologie très ancienne, puisque « tout patriarcat est masculiniste », qui depuis une quarantaine d'années a pris « la forme d'une mouvance d'une radicalité extrême dont l'objectif non avoué, mais évident, est d'entraver la liberté des femmes que les acteurs de cette mouvance ne considèrent pas

5. Cf. M. LE DOEUFF, *L'Étude et le rouet*, Paris, Le Seuil, 1989.

6. Cf. M. DUFRESNE, « Masculinisme et suicide chez les hommes », *Nouvelles Questions féministes*, vol. 11, n° 2, 1998, p. 125-137. Disponible également sur [<http://sisyphe.org>].

7. Voir S. M. WHITEHEAD, *Men and Masculinities. Key Themes and new Directions*, Polity Press and Blackwell Publishers, 2002, p. 96.

comme leurs égales ». Pour les masculinistes, les hommes sont victimes des excès des femmes qui, ayant obtenu « trop de droits, de libertés », seraient devenues « incontrôlables »⁸. D'après Hélène Palma, les premiers regroupements d'hommes apparaissent dès les années 1950 avec le développement du divorce, dont ils contestent les effets en termes de pensions alimentaires et prestations compensatoires. Enfin, pour Mélissa Blais et Francis Dupuis-Déri, la mouvance englobe des « groupes qui oeuvrent à la fois pour contrer le féminisme et pour promouvoir les privilèges et le pouvoir des hommes »⁹.

LES PÈRES, ENTRE EXCLUSION ET DÉSENGAGEMENT

Les ouvrages masculinistes affirment que les hommes en général, et les pères en particulier, subissent le coût d'un féminisme qui serait allé trop loin en transformant la société en « matriarcat » ; ceci, à rebours de tous les constats sociologiques sur l'inefficacité relative des incitations en faveur d'une répartition égalitaire des tâches domestiques, des soins aux enfants¹⁰ et des salaires sur le marché de l'emploi et surtout, de la relation entre l'investissement paternel auprès de l'enfant et le maintien du lien père-enfant après la séparation.

Les pères absents, un constat amer pour les uns comme pour les autres

Le discours masculiniste s'appuie sur un premier constat : les hommes vont mal¹¹.

Les hommes souffrent, affirment les masculinistes, parce qu'ils vivent difficilement les changements impliqués par la « féminisation » de la

8. Cf. H. PALMA, « La percée de la mouvance masculiniste en Occident », communication à l'Espace femmes international de Genève (EFIGE), en octobre 2007 – texte disponible sur [<http://sisyphe.org>].

9. M. BLAIS et F. DUPUIS-DÉRI, « Le masculinisme : son histoire et ses objectifs », in LABRYS, *Études féministes/Estudos feministas*, juillet-décembre 2008.

10. *Libération* s'est fait l'écho de ces écarts persistants en tirant en une, « Les hommes sont des taches », et en consacrant deux pages aux résultats de l'enquête menée par R. Régnier-Loilier, publiés dans « L'arrivée d'un enfant modifie-t-elle la répartition des tâches domestiques au sein du couple ? », *Population et société*, n° 461, novembre 2009. *Libération*, jeudi 3 décembre 2009.

11. Il ne s'agit pas (ni pour eux ni pour nous ici) de remettre en question ce discours, impossible à contester tant il est subjectif et peu mesurable. Que ce constat de la souffrance des hommes soit fondé empiriquement ou non importe peu, justement en raison de son caractère subjectif. La question n'est pas là pour nous. La question n'est pas là pour deux raisons : d'abord, il ne s'agit pas de décider qui souffre, à quel degré, avec quelles conséquences, et de manière légitime ou non ; ensuite, en démocratie, ce n'est pas au nombre de victimes que se mesure la légitimité d'une revendication politique. Mais la question est là pour les masculinistes et on peut le concevoir. À cet égard, une partie du mouvement féministe est prête à admettre qu'il peut être coûteux, pour certains hommes ou les hommes en général, de partager des places réservées, comme il est coûteux, pour n'importe quel détenteur d'une position de pouvoir, de renoncer à ses privilèges.

société – féminisation qu'on peut définir comme l'arrivée progressive, partielle et tardive, des femmes dans l'espace public et sur le marché du travail mais qui, ici, est assimilée à la prise du pouvoir par les femmes et en particulier, par les mères. D'où la notion si prégnante dans ces textes de « matriarcat » – équivalent conceptuel du patriarcat. Mais d'où aussi le glissement de l'espace public et du marché vers la sphère familiale comme espace de revendications. C'est dans la sphère familiale que, désormais, se joue le combat en faveur d'une égalisation des conditions et des droits entre les hommes et les femmes.

Or, ce qui cristallise le débat autour du masculinisme est justement son approche de la paternité (et de la maternité). Ce sont les mères, bien plus encore que les femmes, qui semblent occuper un espace où les militants masculinistes ne se sentent pas reconnus, sinon légitimes. C'est donc la place des hommes dans la famille et dans le couple qui constitue l'enjeu majeur du combat et de la mobilisation masculinistes aujourd'hui – bien davantage que la question, mineure encore dans la littérature consacrée à ces questions, de leur dévalorisation narcissique. S'il y a, ici, un coût de la masculinité, il est dans l'effet d'absence qu'elle crée, pour diverses raisons, auprès de l'enfant.

Pour les masculinistes, ce ne sont pas les hommes qui rechigneraient à prendre soin des enfants mais les mères, au contraire, qui refuseraient de voir les pères occuper cette place.

L'image ci-dessous, extraite du site de SOS Papa, figure sur la page consacrée à la philosophie de l'association; elle en dit long sur le rôle de la mère dans l'éviction du père (illustration ci-dessous).



Sur le même site, l'association présente un ouvrage, *Voleurs d'enfants*¹², comme emblématique de la revendication qu'elle porte, depuis plusieurs années, auprès du gouvernement. Il s'agit d'un récit personnel, censé résumer le combat des pères français ainsi présenté :

« Avant tout divorce ou séparation, le père est “le plus beau”, “le meilleur”, “la référence”, “l'autorité”, “l'exemple”. Puis, brutalement et mystérieusement, du jour au lendemain, dès que la procédure de séparation ou divorce commence, ce même père (toujours le même) devient (ou même devrais-je dire, “a toujours été”) le “pire des incompetents en matière d'éducation des enfants”, “le pire des violents”, voire même “le pire des violeurs d'enfants”¹³. »

Les raisons invoquées pour expliquer cette attitude des mères varient. Mais, comme le montre Hélène Palma, l'argument le plus précocement, mais aussi le plus souvent invoqué est l'esprit de cupidité qui anime les mères en procédure de divorce¹⁴ : tout occupées du souci de « maximiser la pension alimentaire », elles vont s'employer à « exclure » le père de la vie de son enfant, en prétextant son incompetence, voire sa violence¹⁵. En d'autres termes, les mères cherchent à « plumer » le père de leur enfant, transformant le divorce en champ de bataille économique. Les associations de père étudiées par Damien Lecarpentier élaborent ainsi une figure de « père victime » en construisant des « histoires exemplaires¹⁶ » dénonçant les injustices d'un système judiciaire présenté comme materno-centré, voire, pour reprendre les termes d'un membre du forum de SOS Papa, « féminaziste »¹⁷. Les travaux sur le masculinisme canadien, plus avancés qu'en France, et quoiqu'ils prennent place dans un contexte culturellement différent, montrent que les problématiques déployées par les associations de pères sont les mêmes : toujours revient l'argument d'une instrumentalisation, par les mères, du divorce à des fins de captation des revenus de l'ex-époux¹⁸. Au point que certains militants

12. H. DARBES, *Voleurs d'enfants*, avec une préface d'Alain Cazenave, président de SOS Papa, Éditions du Geai Bleu, Lille, s. d.

13. [<http://www.sospapa.net/pages2/voleurs-enfants.html>], consulté le 20 avril 2011.

14. H. PALMA, « La percée de la mouvance masculiniste en Occident », *Les cahiers du socialisme*, 2010.

15. À la question « pourquoi tout cela », le même texte répond : « Simplement pour exclure ce père de la vie de son enfant, pour se venger de l'échec de la vie de couple, pour rompre définitivement tout lien avec le passé, pour maximiser la pension alimentaire et surtout pour retrouver une liberté totale... Une liberté d'adulte au détriment de la liberté de l'enfant. Et quand SOS Papa dénonce ce scandale, cette monstruosité, cet anachronisme, ce sexisme, il lui est systématiquement répondu : “Mais si !! Tous les pères sont violents, ou violeurs...” », *ibid.*

16. Cf. D. LECARPENTIER, *La parentalité désemparée. Séparations conjugales et militantisme paternel*, 1970-2007, thèse de doctorat de l'EHESS, 2008.

17. Forum de SOS Papa, débat sur le parent social, le 19 octobre 2007.

18. Citons, pour l'anecdote, ce couplet de la chanson « humoristique » de Max BOUBLIL, *Joyeux Noël* : « Un Noël chez maman, un Noël chez papa, ta maman t'offre de gros cadeaux, ton papa t'en offre pas, sais-tu pourquoi cette année maman est aussi sympa, c'est qu'elle a pris

de la cause féministe ont fini par considérer que la mobilisation masculiniste en faveur de l'égalité parentale après le divorce, et donc de la garde alternée, n'était qu'un moyen habile, de la part des pères, de ne pas payer de pension alimentaire.

Il est frappant de constater à quel point, dans ces discours masculinistes, l'enfant est présenté comme un enjeu, une « récompense », et l'obtention de sa « garde » (même si l'on parle désormais de résidence), comme une victoire. Les masculinistes, ce faisant, reprennent un motif dénoncé par Christine Delphy en 1974, qui voyait, dans cette manière de présenter l'obtention de la « garde », déjà principalement maternelle, un piège pour les femmes :

« Toute une mise en scène a pour but de dresser les conjoints l'un contre l'autre, de faire peser des incertitudes quant à l'issue du combat, et d'ériger la garde des enfants en enjeu de ce combat, mise en scène au terme de laquelle, celle (celui) qui obtient la garde des enfants considère avoir remporté une victoire. Bien entendu, il n'est jamais question de leur entretien – de leur charge – mais seulement de leur “garde” – notion juridique qui dénote officiellement la responsabilité civile, et officieusement le droit d'en jouir comme d'une propriété¹⁹. »

Il y a bien là, dans cette reprise masculiniste, un rapprochement objectif avec les visées « implicites » d'un système judiciaire (par ailleurs dénoncé) qui enchantait et enchante toujours l'attribution de la charge de l'enfant.

Ce rapprochement prend place dans un contexte de fragilisation de l'union conjugale. De cause d'épuisement et de piège aliénant qu'elles étaient, depuis les dénonciations si virulentes de Simone de Beauvoir, la charge et la garde de l'enfant sont devenues une « place », source de bénéfices dont les hommes seraient exclus à leur corps défendant. C'est que, dès lors que la perspective de la dissolution de l'union concerne un tiers des couples aujourd'hui, et que dans 80 % des cas, les parents renoncent à une résidence alternée, tout se passe comme s'il n'y avait plus qu'« une » place possible auprès de l'enfant. Une lutte s'engagerait, alors, pour déterminer qui, du père ou de la mère, est le plus apte à rester quotidiennement auprès de lui, pour en revendiquer ensuite l'héritage

la moitié de ce qu'avait papa. » On notera que la maman n'a pas pris « tout » ce qu'avait le papa, mais la moitié, ce qui laisse penser que l'abus, ici, consiste tout simplement à obtenir la moitié de la communauté, c'est-à-dire sa part légitime – le public étant constitué d'enfants, on suppose que l'auteur de la chanson a considéré que « ce qu'avait papa » n'était pas sa part de la communauté mais bel et bien l'ensemble du patrimoine, généralement assimilé dans les familles à « ce qu'a papa ». La chanson est disponible sur [<http://www.youtube.com/watch?v=u6MFXem42-E>], consulté le 20 avril 2011. Bien des plaisanteries enfantines circulent dans le même registre, dont celle-ci : une petite fille demande pour Noël une « Barbie divorcée ». Mais pourquoi ma chérie ? Parce qu'avec, tu as la maison de Ken, la voiture de Ken, le camping-car de Ken... (merci à C. Détrez de me l'avoir racontée).

19. C. DELPHY, « Mariage et divorce », in *L'Ennemi principal*, vol. 1, *Économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, 2002, p. 133-149, d'abord publié sous le titre « Mariage et divorce, l'impasse à double face », in *Les Temps modernes*, mai 1974. Ici p. 141.

social le plus évident : celui qui de tout adulte s'occupant quotidiennement d'un enfant fait un parent, et par là, offre l'accès à toute une série d'avantages symboliques, sociaux, économiques et identitaires qui ne sont pas loin de constituer la quasi-totalité de la citoyenneté, voire des « droits humains ». On retrouve bien la problématique que C. Delphy décrivait il y a de cela trente ans, et l'on ne doit pas se cacher que, comme il y a trente ans, ce discours voile une réalité qui est loin de correspondre à ce qui est présenté comme une rivalité entre les parents au sujet de la charge de l'enfant. Car, de même qu'en 1974, tout poussait à confier la garde/charge à la mère, aujourd'hui encore, l'immense majorité des pères continue de renoncer à demander la résidence principale pour leurs enfants. Si bien que les associations masculinistes se battent en réalité pour une infinitésimale minorité de pères qui s'estiment floués par le système judiciaire. Là où les masculinistes dénoncent un complot « féminaziste », jouent en réalité des phénomènes sociaux bien plus complexes qui amènent la plupart des parents à décider d'un commun accord à confier la garde principale à la mère.

En effet, dans 80 % des cas, la résidence de l'enfant est attribuée à la mère à la demande des deux parents. En 2003, 98 % des couples divorcés étaient d'accord sur l'attribution de la résidence à l'issue du divorce, et 94 % dans le cas de concubins se séparant ; dans 79 % des cas, la résidence est fixée chez la mère ; dans 12 % des cas, chez les deux parents en alternance ; et dans 7 % des cas, chez le père – ce qui, sur la totalité des enfants de France, représente 3 % des cas²⁰. Les parents demandent deux fois plus souvent la résidence alternée dans les cas de divorces dits « gracieux », c'est-à-dire fondés sur un accord, que dans les cas de divorces conflictuels (respectivement 15 % et 7 % des cas).

Les masculinistes dénoncent un système judiciaire massivement dévoué à la cause des mères (si par là, on entend, donc, que l'attribution de la charge de l'enfant est un privilège). Ce n'est vrai que lorsqu'il s'agit d'entériner l'accord des parents : si bien qu'on peut difficilement accuser les juges. Car en cas de désaccord parental, les statistiques montrent que le juge ne tranche en faveur des mères que dans une petite majorité de cas, soit 65 %, confiant la garde au père dans 26 % des cas en faveur du père, et dans 9 % des cas, soit il impose une résidence alternée, soit il divise la fratrie. Lorsque les parents étaient/ont concubins, les chiffres varient à peine en faveur de la mère : dans 69 % des cas, la résidence leur est attribuée, contre 17 % en faveur des pères, et 14 % en faveur d'une alternance ou d'une division de la fratrie²¹. Enfin, rappelons que

20. Chiffre communiqué par L. Toulemon, dans sa communication « Co-résidence des pères et des enfants : tenir compte des gardes partagées », lors de la journée d'étude « Paternité et séparations conjugales : approches pluridisciplinaires », organisée par Agnès Martial, dans le cadre de l'ANR, *Pères en solitaires. Paternités contemporaines et nouvelles trajectoires familiales* (ANR-08-JCJC-0057-01), le 17 novembre 2009.

21. Sauf mention contraire, tous ces chiffres sont cités par D. LECARPENTIER, *La parentalité désemparée. Séparations conjugales et militantisme paternel (1970-2007)*, thèse EHESS, 2008, sous la direction d'Alain Cottureau, p. 25.

seulement 2,2 % des enfants, aujourd'hui, vivent en résidence alternée; et que 81,1 % vivent avec leurs deux parents réunis²².

Ce n'est pas sur le constat de cette absence massive des pères, de toute façon difficilement contestable, que les masculinistes et les féministes s'opposent, mais sur les raisons de ce renoncement des pères à la « garde ». Pour les uns, c'est une exclusion; pour les autres, c'est le fruit de leur désengagement.

Pères exclus ou auto-exclus ?

Les pères étudiés par A. Fillod-Chabaud, au sein de l'association SOS Papa, se vivent comme des victimes du système judiciaire. Le juge aux Affaires familiales, notamment, est leur bête noire : complices des mères, soit parce qu'elles sont mères ou femmes elles-mêmes dans l'immense majorité des cas, soit parce qu'ils sont maternalistes, ces juges mettent en œuvre une justice partielle en excluant les pères au moment de l'attribution de la résidence. A. Fillod-Chabaud cite ainsi un père, adhérent à SOS Papa :

« dans ce monde judiciaire du juge aux Affaires familiales qui est quasiment exclusivement féminin, mais ça c'est un problème dans le problème, encore aujourd'hui quotidiennement, y'a une... une perception de l'homme comme étant dangereux, comme étant un prédateur, et une perception de la femme comme étant, par essence une victime devant être protégée. [...] Et c'est vrai que l'univers étant uniquement matriarcal et féminin, et ben, on se demande ce qu'on fait là, les hommes se demandent ce qu'ils font là. On a presque envie de s'excuser²³ ».

Non seulement les juges couvrent les mères qui, pour des raisons très diverses, s'éloignent géographiquement, jusqu'à parfois effacer toute possibilité de les retrouver²⁴; mais à l'inverse, ils poursuivent et sanctionnent systématiquement les pères qui ne paient pas leur pension, les renvoyant ainsi au rôle dans lequel, d'emblée, ils se sont installés en refusant la résidence alternée : le rôle de pourvoyeur.

Le fait est que la plupart des pères réalisent qu'ils sont exclus au moment où (et parfois seulement quand) la justice, à leur demande le plus souvent, confie la

22. Chiffres communiqués par L. Toulemon, *op. cit.*

23. Didier, cité par A. FILLIOD-CHABAUD, *Des pères en mal de mères ?...*, *op. cit.*, p. 58.

24. Tout un courant du féminisme a souligné les dangers d'une attribution systématique de la garde aux deux parents, alors que dans des cas de divorce très conflictuel, l'éloignement de la mère, sans possibilité d'être poursuivie par un ex-conjoint violent, devient une question de vie ou de mort. On renvoie au site [Sisyph.org], qui répertorie une grande partie des articles consacrés à cette question, et tout particulièrement à l'article de Maurice Berger, pédopsychiatre au CHU de Saint-Étienne, auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur l'enfance maltraitée, pourfendeur bien connu du familialisme des services sociaux, « La résidence alternée, une loi pour les adultes ? », lundi 21 mai 2007, disponible en ligne à [http://sisyphe.org/spip.php?article1466].

garde de l'enfant à la seule mère. C'est que, par la résidence confiée à la mère, ces hommes se retrouvent privés de l'accès quotidien, à l'enfant. Un accès régulier que leur assurait la présence, voire la médiation maternelle ; et auquel ils doivent renoncer au moment du divorce. Du moins sous cette forme « médiatisée », au profit d'un accès direct qui, pour différentes raisons, ne leur semble pas aisément réalisable. C'est ici que le discours féministe vient s'opposer au discours masculiniste. Pour les féministes, les pères renoncent à la résidence alternée de leur « plein gré » parce que ce renoncement est aussi, pour eux, une liberté d'abord, et une conséquence de leur moindre investissement auprès de l'enfant ensuite. Moindre investissement dans le temps de l'union qui pèse, au moment de la séparation, sur le sentiment de sa propre compétence parentale.

Ce désengagement des pères est, d'après les travaux sociologiques sur le sujet, la principale raison de leur renoncement à une prise en charge de l'enfant au moment du divorce ; soit qu'ils connaissent déjà, pour l'avoir éprouvée, leur répugnance à prendre en charge les soins aux enfants ; soit qu'ils postulent leur incompétence en l'absence de médiation féminine/maternelle dans la relation à l'enfant. De fait, on identifie bien

« les meilleurs prédicteurs du maintien d'une relation père/enfant significative : les pères investis auprès de leur enfant avant la séparation et donc familiers avec les soins quotidiens aux enfants ; le désengagement maternel ; la maturité, la capacité d'adaptation, l'autonomie, le sens des responsabilités et l'esprit d'initiative du père ; son degré de satisfaction à l'égard de sa relation de parentage ; la perception de son influence sur le développement de ses enfants ; le niveau d'éducation des deux parents ; le faible niveau de conflit avec l'ex-conjointe ; une entente à l'amiable sur la garde des enfants au moment de la séparation ; la proximité géographique du père ; l'âge de(s) l'enfant(s) ; des enfants issus du mariage plutôt que d'une union libre, etc.²⁵ ».

On peut facilement en déduire que le désengagement dans la sphère conjugal-domestique constitue l'un des facteurs principaux de la non-demande de résidence alternée. C'est la conclusion à laquelle arrivent, par ailleurs, certains chercheurs qui constatent qu'un « père initialement peu investi dans sa relation parentale est plus susceptible de renoncer à son rôle au moment de la séparation²⁶ ». Thierry Bloss a montré que ce désengagement se rapportait pour une large part au fonctionnement antérieur du couple : là où, au cours du mariage, le père participait à l'éducation des enfants, le lien paternel se maintenait ; là où la « monoparentalité éducative » avait précédé la séparation, la relation paternelle

25. Cf. A. QUÉNIART, « Émancipation ou désancrage social : deux représentations de la rupture parentale chez des pères n'ayant plus de contact avec leur enfant », *Déviance et société*, vol. 23, n° 1, 1999, p. 91-104. Ici p. 92.

26. *Ibid.*, p. 93.

se délitait, en effet, rapidement après la désunion jusqu'à parfois disparaître²⁷. D'autres, comme Claude Martin, ont souligné que ce désengagement se rapportait également au milieu social : au cours de son enquête, le chercheur a montré que si 30 % des non gardiens exerçaient leur droit de visite, c'était le cas pour 42 % des pères dans les milieux les plus diplômés, et de 20 % dans les milieux les moins diplômés²⁸.

S'il y a, dans ce discours masculiniste, un coût de la masculinité, c'est bien celui, subjectif, que subissent les hommes, le prix qu'ils paient, de leur point de vue, à s'être faits « exclure » de l'accès à l'enfant. Ce coût, c'est celui que, de l'avis des féministes elles-mêmes, les hommes paient du fait de leur désengagement antérieur au moment où prévalait encore l'union conjugale – et la division sexuelle du travail qu'elle emporte avec elle, dans la plupart des cas. Il n'est pas sûr que, du point de vue des pères « ordinaires », ce soit toujours considéré comme un coût : n'oublions pas que, dans l'immense majorité des cas, les parents choisissent, aujourd'hui, de confier la résidence à la seule mère. C'est peut-être considéré, du côté des pères, comme le « prix » à payer pour retrouver la liberté²⁹ (notamment celle de fonder une nouvelle famille, mais aussi de s'émanciper des contraintes de la vie familiale), plutôt que comme un coût³⁰.

Il va de soi que, du point de vue des masculinistes, c'est un coût exorbitant, parce qu'injuste. Injuste, car d'après eux, la question de la division sexuelle du travail ne devrait pas entrer en ligne de compte, au moment où se négocie la résidence de l'enfant – et lorsqu'il y a désaccord, bien sûr. Ce point de vue est au fondement de la proposition de loi Mallié-Decool, qui souhaite faire de la résidence la règle, en demandant que toute contestation soit exposée et motivée, tant par le parent hostile que par le juge. Seul doit prévaloir le principe égalitaire, le « droit au droit », en somme ; le droit du père, le droit de la mère mais aussi, et c'est le point qui est souvent le plus mis en avant, le droit pour l'enfant de vivre avec ses deux parents : « Par conséquent, il nous faut affirmer avec force que la résidence en alternance égalitaire est préférable dès lors que l'un au moins des deux parents la demande sur la base de critères matériel, géographique et moral », exposent les députés.

Au diagnostic féministe (et sociologique) du désengagement des hommes et des pères dans la prise en charge de l'espace conjugalo-domestique, les masculinistes n'apportent pas de proposition de solution. Leurs revendications ne portent jamais sur l'espace familial constitué, mais toujours sur

27. T. BLOSS, *Éducation familiale et beau parenté, l'empreinte des trajectoires biographiques*, Paris, L'Harmattan, 1996.

28. Cf. C. MARTIN, *L'après divorce, lien familial et vulnérabilité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1997.

29. Sur la « rupture comme émancipation », voir A. QUÉNIART, « Émancipation ou désancrage social... », *op. cit.*

30. Le coût étant, ici, défini comme une perte sèche, tandis que le prix est le moyen légitime et juste d'obtenir quelque chose d'autre.

l'après-séparation : la seule qui soit soumise à une organisation judiciaire si les ex-conjoints, faute d'accord « privé », se placent sous son autorité³¹ ; jamais sur l'équité induite des investissements individuels relatifs, mais sur la justice du seul droit des individus, pères, mères et enfants comme êtres désincarnés.

Le coût de la masculinité, pour les masculinistes, se situe dans la perte sèche qu'ils subissent au moment de la séparation. La masculinité ici est vécue comme un bastion à sauvegarder, envers et contre tout (surtout la féminisation de la société) pour le bien-être des enfants, d'eux-mêmes et de la société. Car la paternité est bonne en soi, quelles que soient les façons de l'exercer ; elle répond à un besoin fondamental de l'enfant et de la société ; elle est un droit naturel de tout père et de tout enfant, et non une compétence, fruit d'un apprentissage et d'une présence régulière auprès de l'enfant. La masculinité, pour les masculinistes, engendre des coûts, notamment celui de résister au phénomène féministe, à la montée du divorce et à l'absence des pères qui s'ensuit. Mais en soi, c'est se priver de la masculinité, bénéfique quoique coûteuse pour ses belligérants, qui coûte à la société, puisque celle-ci en « tombant » dans le matriarcat, court à sa perte. La masculinité ne subit donc que le coût de vivre dans une société qui ne lui est plus adaptée.

On est loin, ici, d'un discours sur la masculinité comme coût global (objectif) pour la société. C'est-à-dire d'une masculinité induisant des coûts pour tous, du fait même de ses principes naturalisants ; de sa conception rétrograde de la division du travail dans l'espace conjugal-domestique ; de son discours sur l'incommensurabilité et l'insubstituabilité des fonctions paternelle et maternelle ; et de ses revendications assises sur le caractère naturel et abstrait des droits de tout parent du seul fait qu'il a engendré.

Le « coût de la masculinité », qui consiste pour les masculinistes à subir la perte de leurs droits paternels, est aussi le prix à payer pour ne pas s'être adaptés à la revendication en faveur d'un plus grand investissement des pères dans la sphère conjugal-domestique.

UN PARALLÈLE HISTORIQUE ENTRE MASCULINISME ET FÉMINISME

C'est ici qu'un second parallèle entre masculinisme et féminisme, mais cette fois de manière diachronique, prend tout son sens. Lorsqu'on prend ainsi à

31. Sur la manière dont les ex-conjoints peuvent, même en s'étant soumis aux procédures judiciaires pour la répartition des charges familiales, décider de n'en faire « qu'à leur tête », afin de se ménager un tant soit peu de liberté, voir le travail qu'a réalisé l'équipe de Céline Bessière, Sybille Gollac, Aurélie Fillod-Chabaud, Hélène Steinmetz *et alii*, à partir d'observations de jugements de divorce, publié partiellement dans C. BESSIERE *et alii*, *Les enjeux professionnels des séparations conjugales*, rapport intermédiaire pour la mission de Recherche « Droit et Justice », janvier 2010, et dont un aperçu a été donné lors de la communication de C. BESSIERE, S. GOLLAC et A. FILLOD-CHABAUD, « Mère gardienne, père pourvoyeur : les normes parentales dans les procédures judiciaires de séparation conjugale », le 31 mars 201, lors de la journée d'étude « Paternité, Genre et Parenté », *op. cit.*

partie le mouvement masculiniste, l'interrogeant sur ses intentions, mettant en parallèle ses discours égalitaristes et sa conception de l'égalité parentale du point de vue de l'investissement dans une paternité concrète, on procède comme les adverses des suffragettes du début du ^{xx}^e siècle.

La revendication masculiniste repose d'abord et avant tout sur une revendication de droits : le droit de l'enfant à son père, et le droit du père à son enfant. Ceci, indépendamment de toute autre considération : l'enfant a droit à son père quel que soit son père, quelque époux ou père il ait été dans le passé. Dès lors, ce droit ne saurait être conditionné (sous peine de rupture de l'égalité) ; le droit des pères ne saurait dépendre de leurs investissements passés, de leur présence et des soins continus assurés à l'enfant. La justice des droits l'emporte, ici, sur la justice des investissements individuels.

On opposait aux suffragettes l'incapacité ou le désintérêt des femmes pour la politique. À cet argument de mauvais aloi, elles répondaient que le droit ne reposait pas sur la capacité, ou bien alors il aurait fallu ôter le suffrage aux incultes, aux ivrognes et aux fous. En outre, disaient-elles, les femmes allaient s'intéresser à la politique à partir du moment où elles auraient le droit d'en faire, en participant aux élections comme électrices, et non plus comme simples épouses de citoyens³². L'argument, mobilisé au début de la III^e République et pour tout l'entre-deux-guerres, avait déjà émergé au moment de la Révolution française : dans l'état actuel des mœurs, avait dit l'abbé Sieyès, les femmes ne sauraient exercer le droit de suffrage. Non seulement elles manquaient trop d'instruction pour devenir de bonnes citoyennes, mais elles avaient dans la famille, une position d'épouse qui leur interdisait de voter en toute indépendance. Nécessairement, elles allaient venir redoubler le vote du citoyen père de famille, et introduire une injuste inégalité entre les citoyens mariés et les citoyens célibataires³³.

Or, dans la revendication d'une abstraction égalitaire, dans le principe d'un respect des droits indépendamment des situations et des investissements concrets, on peut dire que SOS Papa se situe dans la continuité philosophique de cet universalisme. Et dans la réponse qui leur est faite actuellement, globalement (c'est-à-dire y compris par les renoncements des « pères ordinaires » à prendre en charge les enfants dans la grande majorité des séparations), on retrouve la réponse adressée aux femmes en 1789 comme pendant toute la III^e République : c'est soit leur situation dans la famille qui empêche qu'elles soient considérées politiquement comme l'équivalent des chefs de famille incarnant, de fait, le citoyen ; soit leur supposé désengagement du politique qui laisse penser

32. Cf. A.-S. BOUGLÉ, « Vive la République quand même ! », *Le suffrage des Françaises, aléas d'une idée républicaine, 1848-1944*, thèse d'histoire, 2011, université de Caen.

33. Sur ces considérations, on se permettra de renvoyer à A. VERJUS, *Le Cens de la famille. Les femmes et le vote, 1789-1848*, Paris, Belin, 2002 ; ainsi qu'à A. VERJUS, *Le bon mari. Une histoire politique des hommes et des femmes à l'époque révolutionnaire*, Paris, Fayard, 2010.

qu'elles ne se comporteront pas comme le veut la norme dominante, incarnée par les détenteurs du droit revendiqué, les « inclus ». Ces inclus, hier, étaient les citoyens dans l'espace public ; ce sont, 200 ans après, les mères dans l'espace familial. C'est du moins en ces termes qu'est posé le débat, par les masculinistes convaincus d'être l'objet d'une exclusion d'un espace familial « monopolisé » par les mères, et considéré comme un lieu d'épanouissement, de droits et de bénéfices – ce qui n'est pas sans aller à l'encontre, on l'a vu, d'un certain nombre de faits.

Aujourd'hui, la société en général et les féministes en particulier répondent aux pères : certes, la résidence alternée (c'est-à-dire le partage de la sphère familiale après la désunion, équivalent épistémologique du partage de la sphère politique auquel aspiraient les féministes de la III^e République) est bonne en soi, « en principe » ; mais elle ne l'est pas en l'état actuel des statuts maternels et paternels dans la société qui, en raison de l'asymétrie des positions avant la séparation, et d'un système patriarcal qui produit, encourage ou protège la violence masculine dans le couple, construisent des conflits nuisibles à l'intérêt de l'enfant.

La métaphore peut être filée jusqu'au bout, par conséquent. Car comme l'abstraction de l'homme de la Déclaration des droits de l'homme était incarnée de fait par un *pater familias*, de même l'abstraction de la parentalité est, aujourd'hui, incarnée par les investissements maternels.

La seule différence, et elle est de taille, c'est que les femmes ne cessent d'appeler les hommes à investir davantage la sphère conjugalo-domestique, quand les hommes de 1789, dans leur grande majorité, ne voyaient pas l'utilité de partager les droits politiques. L'autre différence, de taille aussi, c'est que les droits existent déjà : la résidence alternée est là, depuis la loi de 2002, à la disposition des parents et donc des pères. La grande majorité ne s'en empare pas. Là est un autre coût de la masculinité, qui a détourné trop longtemps (dans le temps historique et dans le temps conjugal des histoires individuelles) les pères d'une prise en charge quotidienne de l'enfant pour leur permettre, le jour de la séparation, de prendre leur place auprès de l'enfant. Le masculinisme se fait l'écho des rares pères qui, à l'instar des féministes du début du xx^e siècle, mesurent aujourd'hui l'écart entre le principe universaliste et son application. En 1789 comme en 1900 on en a appelé au changement des lois ; aujourd'hui, comme l'égalité est déjà dans la loi, c'est à son application « pure et simple » par les juges, qu'appellent les masculinistes ; on pourrait aussi, à l'écoute de la majorité des pères et des mères qui choisissent une résidence chez la mère, avec les coûts que cela engendre pour les uns, les autres, les enfants et la société tout entière (pères absents, enfants privés de présence paternelle, mères surchargées et appauvries), appeler à un changement des comportements, à une acculturation des pères, avant la séparation, dès la sphère conjugalo-domestique. De même qu'on avait,

sous la III^e République, fait de l'instruction des filles un préalable à leur accès à la citoyenneté.

Par la question des coûts, tant subjectifs qu'objectifs, on parvient à mieux comprendre ce qui oppose, politiquement, les féministes et les masculinistes mais, également, ce qui les rapproche en tant que formations minoritaires en quête d'une égalité qui, à un moment historique donné, ne va pas de soi, parce qu'elle heurte le sens commun, celui qui attribue encore largement la garde des enfants aux mères, et le rôle de pourvoyeur aux pères; et qui se mobilise, pourtant, en faveur d'une plus grande égalité entre les sexes.

Francis DUPUIS-DÉRI¹

LE DISCOURS DES « COÛTS »
ET DE LA « CRISE » DE LA MASCULINITÉ
ET LE CONTRE-MOUVEMENT MASCULINISTE

« [L]es hommes ont pour spécificité par rapport aux femmes d'être majoritairement en position supérieure. [...] Mais ils ne sont pas seulement dans cette position parce que les femmes sont au-dessous [...].

Ils y sont parce que les rapports de sexe les y mettent, parce qu'ils sont produits pour y être, et parce qu'ils luttent pour s'y maintenir. »

Anne-Marie Devreux²

Dans tous systèmes inégalitaires, certains coûts sont associés aux dominants qui évoquent même parfois avec solennité le « fardeau » qu'ils portent en tant qu'êtres supérieurs, protecteurs et pourvoyeurs de biens, services et bons conseils. Dans le système capitaliste, par exemple, le plus riche des hommes peut considérer comme un coût psychologique la responsabilité qui lui incombe de gérer sa fortune, ses domestiques et ses employés, ou encore la peur constante d'être volé ou la tristesse de savoir que toute personne entre en relation avec

1. Je tiens à remercier Mélissa Blais, Fanny Bugnon et Érik Neveu, pour avoir accepté de lire et commenter des versions préliminaires de ce texte. Ce chapitre reprend certains éléments de l'introduction du livre *Le mouvement masculiniste au Québec : l'antiféminisme démasqué* (Montréal, Remue-Ménage, 2008 – codirigé par M. Blais), de mes articles « Féminisme au masculin et contre-attaque "masculiniste" au Québec » (*Mouvements*, 31, 2004) et « L'internationale masculiniste : pistes de réflexion » (*Chronique féministe*, n° 106, 2010). Il s'inspire surtout du texte de la communication présentée en janvier 2010 au colloque « Les coûts de la masculinité » (Institut d'études politiques de Rennes). Un autre texte tiré de cette communication sera publié dans le dossier sur l'antiféminisme, préparé conjointement par les revues *Les cahiers du genre* et *Recherches féministes*, et discutera de manière plus détaillée de l'histoire du discours de la crise de la masculinité et du rapport contradictoire entre l'égalité des sexes et l'identité masculine. Je termine également la rédaction d'un livre qui portera sur la signification politique du discours de la crise de la masculinité, où plusieurs des éléments présentés ici seront développés plus avant.
2. Dans H. DAGENAIS et A.-M. DEVREUX, « Les hommes, les rapports sociaux de sexe et le féminisme : Des avancées sous le signe de l'ambiguïté », numéro conjoint de *Nouvelles questions féministes*, vol. 19, n° 2-3-4, p. 1-22 et de *Recherches féministes*, vol. 11, n° 2, 1998, p. 1-2.

lui de manière intéressée. Bref, un riche peut être malheureux et vivre certains problèmes déterminés par son statut supérieur et sa fortune. De même, quelques avantages peuvent encourager les personnes dominées à penser que leur situation est enviable, et quelles sont bien dans leur statut de subalterne. Ces avantages et ces désavantages peuvent être appréhendés et représentés en termes psychologiques, sociologiques, anthropologiques, voire artistiques.

Dans le cadre du patriarcat, quelques coûts peuvent être associés à la masculinité : dans tous les pays (sauf en Chine), le taux de suicide des hommes est plus élevé que celui des femmes, les hommes sont plus nombreux derrière les barreaux de prison et les hommes homosexuels sont stigmatisés parfois violemment – surtout par d'autres hommes – pour leurs désirs érotiques et romantiques. Or il y a un risque politique mais également analytique à penser saisir la logique des coûts de la masculinité comme s'ils relevaient de l'identité masculine en soi et pour soi, et non des rapports de sexe entre les hommes et les femmes. Léo Thiers-Vidal explique que la notion de « rôle de sexe » (comme celle d'« identité masculine »), si elle est pensée indépendamment des rapports de sexe, « n'est pas défendable sociologiquement, puisqu'elle implique soit une vision passive des agents de socialisation (reproduction automatique) » qui laisse croire que l'identité masculine domine les sujets et s'impose à eux (tout comme l'identité féminine s'impose aux femmes), « soit une vision volontariste » qui postule que les individus reproduisent leur identité sexuelle pour leur propre bonheur psychologique³. Appréhendés dans le cadre des rapports sociaux de sexe qui leur donne sens, les rôles de sexe ou les identités sexuelles sont avant tout déterminés par des positions politiques inégalitaires. Douglas Schrock et Michael Schwalbe ont démontré que la masculinité est une identité politique plutôt que psychologique, et c'est « ce que les hommes font, individuellement et collectivement, pour que les femmes en tant que groupe soient subordonnées aux hommes en tant que groupe et que certains hommes soient subordonnés à d'autres ». Il faut donc « voir le genre non pas comme un attribut aux individus mais comme le nom donné aux pratiques culturelles qui constituent les femmes et les hommes comme différents et qui avantagent les hommes aux dépens des femmes⁴ ». Évidemment, cela ne veut pas dire que tous les hommes (identité biologique des êtres humains ayant un pénis) dominent des femmes. Cela veut dire plutôt que l'identité masculine est un construit sociopolitique : être un « vrai » homme en société, c'est être ou se représenter comme actif, indépendant et en contrôle (surtout face aux femmes), courageux, voire téméraire. Les « coûts » de la masculinité ne prennent sens que s'ils sont situés dans le cadre du système patriarcal où l'identité masculine est celle des dominants.

3. L. THIERS-VIDAL, *De « L'ennemi principal » aux principaux ennemis : Position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 107.

4. D. SCHROCK, M. SCHWALBE, « Men, masculinity, and manhood acts », *Annual Review of Sociology*, 2009, p. 278.

Du point de vue de la science politique qui place la question du pouvoir au cœur de la réflexion et de l'analyse, une attention constante devrait être portée aux rapports de force qui constituent le système inégalitaire au sein duquel s'expriment ces coûts et ces avantages. Dans le patriarcat, les institutions, les postes de décision et les ressources sont le plus souvent contrôlés en majorité ou même exclusivement par des hommes. Cela se constate en Occident dans les domaines politiques, militaires, économiques, médiatiques et culturels, religieux, sportifs, scientifiques et universitaires. En général, les hommes ont plus d'argent et de prestige professionnel que les femmes avec qui ils sont en relation. La violence conjugale s'exprime le plus souvent contre les femmes, et plus brutalement. Les femmes sont aussi socialisées et encouragées de manière plus ou moins coercitive à être les auxiliaires des hommes, dans les milieux de travail salarié, en termes de tâches domestiques et parentales, de services sexuels et de réconfort émotif et psychologique. Au regard des « avantages » et des « coûts », être un homme face aux femmes est donc en général un avantage, et être une femme face aux hommes est généralement un coût (et entraîne parfois des coups).

Cette inégalité systémique en faveur des hommes doit être prise en compte lorsque l'on pose la question des « coûts » de la masculinité. On peut ainsi se demander s'il n'est pas problématique de discuter sans considération pour les rapports sociaux de sexe le fait statistique que les hommes sont plus souvent que les femmes victimes d'accidents automobiles, ou commettent plus souvent que les femmes un suicide avec une arme à feu, ou se voient moins souvent que les femmes accorder la garde des enfants, ou expriment moins que les femmes de l'empathie. Tous ces « coûts » peuvent sans doute s'expliquer par la domination que les hommes exercent sur les femmes. Les hommes, en effet, sont plus souvent propriétaires d'une automobile que les femmes, et ce sont les hommes en général qui conduisent la voiture quand ils s'y retrouvent avec une femme. Or être propriétaire et conduire une voiture est un marqueur de privilège et de pouvoir, en plus d'accroître sa capacité de déplacement dans des sociétés où l'urbanisme donne priorité aux voitures. Les hommes possèdent plus souvent que les femmes des armes à feu. Au Canada, les hommes possèdent 86 % des armes à feu privées du pays (ainsi que celles de l'armée, par ailleurs). Il s'agit à la fois d'un marqueur de pouvoir, et d'un pouvoir réel. Par ailleurs, en trente ans, 40 % des femmes tuées par leur époux l'ont été au moyen d'une arme à feu⁵. Si les hommes ont moins souvent la garde des enfants que les femmes en situation de séparation ou de divorce, c'est avant tout qu'ils se contentent le plus souvent de visites occasionnelles, préférant que la mère soit la principale responsable des enfants, comme dans les couples

5. Selon des données de la coalition pour le contrôle des armes (voir le document : [<http://www.prevention-violence.ca/French/PDFs/French/laviolenceconjugaleetlesarmesfeulegales.pdf>], consulté le 10 janvier 2010).

hétérosexuels d'ailleurs où les femmes effectuent le plus de tâches domestiques et parentales. Quant à l'idée largement répandue que les hommes sont des handicapés émotionnels, c'est qu'« [e]xprimer ses émotions tend fortement à réduire sa position de pouvoir, le pouvoir ayant de forts liens avec la non-expression de la vulnérabilité⁶ » et de l'empathie envers les personnes que l'on domine. Sans oublier, évidemment, que les hommes sont souvent très fiers d'exprimer certaines émotions, comme la colère, qui leur permet de réaffirmer parfois brutalement leur autorité.

À noter enfin qu'en termes d'expression des émotions, le discours de la « crise de la masculinité » révèle clairement – comme je vais le démontrer ici – qu'un dominant peut se lamenter pour attirer la pitié, mobiliser des ressources à son avantage et discréditer les responsables de ses prétendus malheurs, soit les femmes émancipées et les féministes. Cela soulève la question à savoir si une discussion sur les « coûts » de la masculinité, même si elle relève de l'analyse savante, peut être récupérée et instrumentalisée à des fins politiques pour miner la légitimité du féminisme, aussi bien dans le milieu universitaire qu'à l'extérieur des murs de l'académie, en présentant les hommes comme perdants et les femmes comme gagnantes ? Dit autrement : dans un système inégalitaire comme le patriarcat, est-il possible de discourir de manière neutre des « coûts » de la masculinité, sans risque de faire le jeu de l'antiféminisme ? Ces questions politiques font écho aux interpellations des féministes qui ont depuis longtemps questionné la prétention à la neutralité des sciences sociales quand le discours savant discute d'enjeux qui touchent les rapports sociaux entre les sexes, ce qui inclut évidemment le questionnement des « coûts » de la masculinité⁷.

Ainsi, la sociologue Pascale Molinier constate que la souffrance des hommes dominants est un sujet de discussion et de préoccupation publiques : « “[L]e stress des cadres” a fait couler plus d'encre ces dernières années que celui des caissières d'hypermarché. En pointant la vulnérabilité des hommes ne risquait-on pas d'avaliser l'idée, bien commode pour le maintien de l'ordre social, que les femmes sont formidables dans l'adversité⁸ ? » Sans présumer des intentions des collègues universitaires qui se penchent sur les « coûts » de la masculinité,

6. C. Monnet cité dans L. THIERS-VIDAL, *De « L'ennemi principal » aux principaux ennemis...*, *op. cit.*, p. 108.

7. Les réflexions féministes au sujet du développement de la connaissance sont multiples. Voir, entre autres, S. HARDING (ed.), *The Feminist Standpoint Theory Reader : Intellectual & Political Controversies*, New York-Londres, Routledge, 2004 ; C. GUILLAUMIN, « Femmes et théories de la société : remarques sur les effets théoriques de la colère des opprimées », C. GUILLAUMIN (dir.), *Sexe, race et pratique du pouvoir : l'idée de nature*, Paris, Côté-Femmes, 1992, p. 219-239. Au début du XX^e siècle, l'essai *Une chambre à soi*, de Virginia Wolff, soulevait déjà plusieurs questions à ce sujet.

8. V. POYETTON, « Les hommes vont mal. Ah bon ? », *Le Courrier*, 18 mars 2005, [<http://www.lecourrier.ch/modules.php?op=modload&name=NewsPaper&file=article&sid=39337>], consulté le 18 décembre 2009.

je considère avec Léo Thiers-Vidal qu'être un homme et porter le regard sur des hommes qui auraient des problèmes en tant qu'hommes

« ne permet pas de faire cette rupture éthique et épistémologique consistant pour les oppresseurs à considérer les intérêts des opprimées de façon prioritaire par rapport à leurs propres enjeux et correspond au niveau théorique à une fuite devant les enjeux de pouvoir [...]. Il est bien plus agréable et facile de s'intéresser à soi, son épanouissement, voire sa propre douleur, que de considérer l'étendue de sa responsabilité individuelle et collective dans l'oppression des femmes⁹ ».

Cela dit, je me propose ici non pas de discuter des intentions conscientes ou non des hommes qui étudient les « coûts » de la masculinité, mais plutôt de certains effets politiques afférents au discours sur la souffrance et les malheurs des hommes. Plus spécifiquement, j'évalue comment le discours de la « crise de la masculinité » peut être mobilisé dans une perspective antiféministe, et donc jouer contre l'avancée des femmes vers la liberté et l'égalité face aux hommes.

Une attention plus grande sera alors portée au déploiement de ce discours aujourd'hui, en France et tout particulièrement au Québec, où il a une forte résonance. La force de ce discours au Québec peut s'expliquer par l'influence du féminisme dans cette province canadienne, qui compte au sein de l'État provincial québécois un ministère de la Condition féminine, un secrétariat de la Condition féminine et un Conseil du statut de la femme, et dans la société civile une Fédération des femmes du Québec, plus d'une centaine de maisons d'hébergement pour femmes violentées et plus d'une centaine de centres de femmes, des instituts de recherches et d'études féministes, sans compter les coalitions et les groupes féministes qui se mobilisent sur divers enjeux de manière plus ou moins ponctuelle, y compris la Coalition antimasculiniste (2004-2005). C'est aussi au Québec qu'a été lancée à la fin des années 1990 la Marche mondiale des femmes. Certes, la société québécoise est encore bien loin d'être marquée par l'égalité entre les hommes et les femmes, même si cette égalité est présentée dans les discours publics des politiciens et de plusieurs intellectuels comme une valeur fondamentale au Québec. À cela, l'historienne féministe québécoise Micheline Dumont répond, avec ironie :

« Je suis très contente de l'apprendre. On peut donc s'attendre à ce que, désormais, tout le monde se mobilise pour enrayer la violence conjugale, pour améliorer le salaire des milliers de femmes qui travaillent au salaire minimum et dans des conditions précaires ; que l'on va cesser de ne parler que des 66 % de jeunes femmes qui étudient la médecine et que les médecins vont cesser de se lamenter sur la féminisation de leur profession. Savez-vous

9. L. THIERS-VIDAL, *De « L'ennemi principal » aux principaux ennemis...*, op. cit., p. 110-111.

quelle est la profession où se retrouve le plus grand nombre de femmes ?
Le secrétariat ! Il y a plus de 100 000 secrétaires au Québec¹⁰. »

Malgré cet appel à la lucidité sociopolitique, plusieurs au Québec, et sans doute en France, se bercent de l'illusion de l'« égalité-déjà-là » entre les sexes et de la « liberté-déjà-là » pour les femmes, quand on ne prétend pas que le « féminisme-est-allé-trop-loin ». Des hommes cherchent à protéger leur pouvoir et leurs privilèges masculins et prétendent que les hommes souffrent aujourd'hui d'un manque de modèles masculins, et qu'ils sont dominés – eux – par les femmes émancipées et les féministes qui contrôlent les institutions, de l'État à la famille, en passant par l'école, le marché de l'emploi et les arts et la culture. À les entendre, être un homme au Québec serait un « coût », soit d'être dominé par les femmes et le féminin. Le discours de la « crise de la masculinité » prétend qu'être un homme se réduit à souffrir de coûts tels que le manque de repères identitaires, les difficultés scolaires, le taux de suicide, la perte de la garde des enfants.

Ce qui se dit au Québec peut aussi se dire en France, même chez des hommes proféministes. En entrevue dans le journal *Rue89* pour la journée de la Saint-Valentin en 2010, Cyril Barde, chercheur de l'École nationale supérieure de Lyon, se fait poser la question : « Vous pensez qu'il y a une crise de la masculinité ? » Sa réponse :

« Dans un sens, oui. Comment en effet expliquer l'échec scolaire masculin tendanciellement plus important que celui des filles ? Comment expliquer que la majorité des comportements à risque soit le fait de garçons et de jeunes hommes, sinon en y décelant les grippages, les accrocs d'un processus de construction si violent qu'il peut aller jusqu'à l'autodestruction ? »

On voit bien ici comment le discours au sujet d'une crise prétendue de la masculinité intègre le discours sur les « coûts » de la masculinité, une identité associée non pas à des avantages, des privilèges et du pouvoir, mais à des problèmes et à « la majorité des comportements à risque ». Une question suivante ouvre potentiellement sur les inégalités entre les sexes et la domination masculine : « Mais cette crise de la masculinité serait soluble dans le féminisme et non créée par la libération de la femme ? » La réponse rabat toute la réflexion sur la prétendue souffrance masculine : « En fait, les hommes sont autant sujets qu'objets de la domination dont ils sont les relais. » Voilà les hommes non plus dominants, mais dominés eux aussi et simples « relais » de la domination des femmes. Cyril Barde poursuit :

« La fameuse “crise du masculin” est en réalité le moment du dévoilement des injonctions contradictoires à l'œuvre dans le processus de construction de l'identité masculine. [...] Pour libérer les femmes de la domination

10. M. DUMONT, « Le foulard et l'égalité », *Le Devoir* (Montréal), 22 février 2010, p. A7.

masculine, il faut libérer les hommes de ces mêmes structures qu'ils s'imposent également à eux-mêmes. »

En conclusion, pourquoi ne pas décocher une critique aux féministes, sous prétexte de leur faire la leçon : « Le féminisme traditionnel a atteint là un point de blocage, un effet de seuil qu'il ne pourra dépasser sans s'engager dans cette compréhension d'une masculinité complexe, prise au piège invisible de sa propre puissance¹¹. » Pour que le féminisme avance, on prétend que les féministes devraient répondre par l'empathie et la sollicitude aux hommes dominés par la masculinité. Cette volonté de mise au pas du féminisme n'est pas propre à Cyril Barde, puisque cette imprécation à l'attention des féministes est couramment exprimée dans les médias et dans la section « Commentaires » des textes publiés sur Internet, lorsqu'il est question du féminisme et des rapports entre les hommes et les femmes. Indépendamment de l'intention des producteurs et des diffuseurs d'un tel discours de la « crise de la masculinité », il a des effets antiféministes, puisqu'il délégitime le féminisme et appelle à considérer les hommes – plutôt que les femmes – comme victimes du patriarcat et de la masculinité.

Ce discours fait l'impasse sur les rapports de force entre le féminisme et l'antiféminisme et entre les femmes et les hommes. Prétendre qu'il y a une « crise de la masculinité » permet de voiler la domination masculine dont les hommes ne sont pas tant « le relais », l'« objet » ou les victimes « prises au piège », mais qu'ils exercent réellement sur les femmes, et dont ils tirent profit individuellement et collectivement. Avant d'aborder la situation contemporaine en France et au Québec, il convient toutefois de rappeler brièvement que ce discours de la « crise de la masculinité » a une très longue histoire, puisqu'il s'agit d'une stratégie rhétorique utilisée dès que quelques femmes menacent de remettre en cause l'ordre patriarcal.

DISCOURS DE CRISE DE LA MASCULINITÉ

L'idée qu'il est difficile d'être un homme, même dans des sociétés patriarcales, n'a rien de bien nouveau ni d'exceptionnel. En fait, cette idée relève aujourd'hui d'une « sorte de lieu commun » en Occident¹², mais aussi ailleurs, comme

11. CAMILLE, « L'homme est-il l'avenir de la femme ? », *Rue89*, 14 février 2011, [http://www.rue89.com/rue69/2011/02/13/lhomme-est-il-lavenir-du-feminisme-190450].

12. M. HAZAN, « Y a-t-il une condition masculine ? Le masculin aujourd'hui : crise ou continuité ? », *Dialogue*, n° 183, 2009, p. 82. Un ouvrage collectif sur la condition masculine s'ouvre ainsi en introduction sur plusieurs pages consacrées à discuter de la « crise de la masculinité ». J. KEGAN GARDINER (ed.), *Masculinity Studies & Feminist Theory : New Direction*, New York, Columbia University Press, 2002. Voir aussi, entre autres : C. GUIONNET, N. NEVEU, *Féminins/masculins : Sociologie du genre*, Paris, Colin, 2004, p. 220 sq. ; C. CASTELAIN MEUNIER, *Les métamorphoses du masculin*, Paris, Presses universitaires de France, 2005, p. 1 et p. 22 ; I. LÖWY, *L'emprise du genre : Masculinité, féminité*,

en Afrique du Sud¹³. Il est étonnant, pour qui se plonge dans l'histoire de la modernité occidentale, de découvrir qu'un tel discours de crise de la masculinité existait bien avant les frondes du mouvement féministe des années 1960-1970, et même avant le mouvement suffragiste du début du ^{xx}e siècle. Déjà lors de la Renaissance en France, l'homme se dit menacé de castration, alors que la cour du roi serait pervertie par l'influence des « précieuses ». En Angleterre, c'est la cour de Jacques 1^{er} qui serait infestée de « femmes-hommes » et d'« hommes-femmes »¹⁴. D'autres crises de la masculinité frappent en France au ^{xvii}e siècle¹⁵, en Angleterre au ^{xviii}e siècle¹⁶, lors de la Révolution française aussi bien chez les monarchistes que chez les républicains et jusque dans les colonies françaises¹⁷, en Allemagne au début du ^xe siècle¹⁸, aux États-Unis, en France, en Allemagne et dans les colonies de l'empire britannique à la fin du ^{xix}e siècle et au début du ^{xx}e siècle¹⁹, encore aux États-Unis dans les années 1930²⁰, en Allemagne de

-
- inégalité*, Paris, La Dispute, 2006, p. 34 ; la revue de gauche française *Mouvements* a consacré en 2004 un dossier sur le thème « Les hommes en crise : le masculin en questions ».
13. J. CHARBIT, « *La crise de la masculinité* » en *Afrique du sud : Discours public et panique morale autour des hommes dans la nouvelle démocratie*, mémoire de master 2, science politique, université de Bordeaux, 2009, p. 33.
 14. Pour la Grande-Bretagne, voir B. J. BAINES (ed.), *Three Pamphlets on the Jacobean Antifeminist Controversy*, Delmar (New York), Scholars' Facsimilies & Reprints, 1978 ; pour la France, voir K. P. LONG (ed.), *High Anxiety : Masculinity in Crisis in Early Modern France*, Kirksville (Missouri), Truman State University Press, 2002 et E. BADINTER, *XY : De l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob, 1992, p. 25-27.
 15. C. CORGNET, « Une masculinité en crise à la fin du ^{xvii}e siècle ? La critique de l'efféminé chez La Bruyère », *Genre & Histoire*, n° 2, 2008.
 16. A. Sinfield, dans N. A. JAYASENA, *Contested Masculinities : Crises in Colonial Male Identity in the 20th Century*, thèse de doctorat, département d'anglais, University of California-Riverside, 2003.
 17. E.-M. LAMPRON, « Liberté, masculinité, fraternité », M. BLAIS, F. DUPUIS-DÉRI (dir.), *Le mouvement masculiniste au Québec : L'antiféminisme démasqué*, Montréal, Remue-Ménage, 2008 ; A. RAUCH, *Crise de l'identité masculine 1789-1914*, Paris, Hachette, 2000 ; C. E. HARRISON, « La crise de l'homme blanc : Ethnographie française et masculinité dans les mers du Sud à l'époque révolutionnaire », R. REVENIN (dir.), *Hommes et masculinité de 1789 à nos jours*, Paris, Autrement, 2007, p. 238-250.
 18. J. LYON, « Kleist's Prinz Friedrich von Homburg and the crisis of masculinity », *The Germanic Review*, 2008.
 19. Pour les États-Unis : M. S. KIMMEL, « "Born to run" : Nineteenth-century fantasies of masculine retreat and re-creation (or the historical rust on Iron John) », S. M. WHITEHEAD (ed.), *Men and Masculinities : Critical Concepts in Sociology*, I (« Politics and power »), Londres-New York, Routledge, 2006 (1995). Pour la France : A. MAUGUE, *L'identité masculine en crise au tournant du siècle*, Paris, Payot, 2001 ; G. L. MOSSE, *L'image de l'homme : L'invention de la virilité moderne*, Paris, Abbeville, 1997. Pour l'Allemagne : J. LE RIDER, *Le Cas Otto Weininger : racines de l'antiféminisme et de l'antisémitisme*, Paris, Presses universitaires de France, 1982 ; S. COLVIN, P. DAVIES (eds), *Masculinity and German Culture*, Rochester, Camden House, 2008. Pour l'empire britannique : N. A. JAYASENA, *Contested Masculinities...*, *op. cit.*
 20. L. SYMES, « The new Masculinism », *Harper's Magazine*, juin 1930 ; SUZIK, « "Building better men" : the CCC boy and the changing social ideal of manliness », *Men and Masculinities*, 1999, vol. 2 (2), p. 152-179.

l'Ouest dans les années 1960²¹, en URSS dès la fin des années 1960 et dans les années 1970, entre autre parmi les hommes immigrants²², au Québec dans les années 1970 et 1980²³, puis un peu partout en Occident depuis les années 1990, y compris en Russie postsoviétique²⁴. Hors de l'Occident, la masculinité serait aussi en crise en Afrique, en Amérique latine, en Asie et Moyen-Orient²⁵. En fait, le cardinal allemand Paul Josef Cordes a déclaré aux Philippines en 2009 que « la masculinité et plus spécifiquement la paternité sont en crise » partout dans le monde à cause du « féminisme radical »²⁶. Ces crises ne relèvent pas toutes de la même logique, mais cette récurrence étonnante pousse à demander, à la suite de l'historienne Judith A. Allen, si « les hommes ne sont pas interminablement en crise²⁷ » ?

21. A. MITSCHERLICH, *Vers la société sans pères*, Paris, Gallimard, 1981 (1963) ; K. BEDNARIK, *La crise de l'homme*, Paris, Albin Michel, 1969.
22. L. V. KOSYGINA, « Doing gender in research : Reflection of experience in field », *The Qualitative Report*, vol. 10, n° 1, 2005, p. 87-95.
23. M. DORAIS, *L'homme désemparé : Les crises masculines – les comprendre pour s'en déprendre*, Montréal, VLB, 1988 ; J.-S. MARSAN, E. GRIL, *Les Québécois ne veulent plus draguer et encore moins séduire*, Montréal, De L'Homme, 2009, p. 75.
24. Voir la section « The crisis of masculinity », B. ALPERN ENGEL, *Women in Russia – 1700-2000*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 264 sq.
25. Pour l'Afrique : J. CHARBIT, « La crise de la masculinité » en Afrique du sud..., *op. cit.* ; N. VONARX, *Formation sur la masculinité*, du Projet d'appui à la lutte contre le SIDA en Afrique de l'Ouest, Saint-Foy (Québec), Le Centre de coopération internationale, 2005, p. 4 ; D. L. PERRY, « Wolof women, economic liberalization, and the crisis of masculinity in rural Senegal », *Ethnology*, juin 2005 ; H. MAUPEU, « Lucy Kibaki, débat domestique et autorité politique », *Politique africaine*, n° 95, 2004, p. 116 ; R. MORRELL, « Men, Movements, and Gender Transformation in South Africa », L. OUZGANE, R. MORRELL (eds), *African Masculinities : Men in Africa from the Late Nineteenth Century to the Present*, New York-Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2005 ; K. WILLEMSE, « The Darfur war, masculinity in crisis and the contingency of Sudanese citizenship », lors d'un colloque organisé par *European Citizen Action Service* à Leipzig, les 4-7 juin 2009. Pour l'Amérique latine : J. OLAVARRIRA, « Los estudios sobre masculinidades en América Latina : Un punto de vista », *Anuario Social y Politico de América Latina y el Caribe*, n° 6, Caracas, FLASC/UNESCO/Nueva Sociedad, 2003, p. 91-98 (merci à Marcos Ancelovici pour cette référence). Pour l'Asie : M. HAQUE, « Retrenched Men Workers in Bangladesh : A Crisis of Masculinities? », *Gender, Technology and Development*, vol. 9, n° 2, 2005, p. 185-208 ; X. ZHONG, *Masculinity Besieged? Issues of Modernity and Male Subjectivity in Chinese Literature of the Late Twentieth Century*, Durham, Duke University Press, 2000 ; « Japan's "masculinity crisis" » : 27 juillet 2009, [<http://www.tricycle.com/blog/?p=1328>] consulté le 18 décembre 2009. Pour le Moyen-Orient : M. MOALLEM, « Ethnicité et rapports de sexes : Le fondamentalisme islamique en Iran », *Sociologie et sociétés*, vol. 24, n° 2, 1992, p. 67-69 ; A. SA'AR, T. YAHIA-YOUNIS, « Masculinity in Crisis : The Case of Palestinians in Israel », *British Journal of Middle Eastern Studies*, vol. 35, n° 3, 2008, p. 305-323 ; E. GREENBERG, « "The King of the Streets" : Hip Hop and the Reclaiming of Masculinity in Jerusalem's Shu'afat Refugee Camp », *Middle East Journal of Culture and Communication*, vol. 2, n° 2, 2009, p. 231-250.
26. L. ZULUETA, « Feminism blamed for "erosion of manhood" », [www.newsino.inquirer.net/], consulté le 24 janvier 2009.
27. J. A. ALLEN, « Men Interminably in Crisis? Historians on Masculinity, Sexual Boundaries, and Manhood », *Radical History Review*, n° 82, 2002, p. 191-207.

À constater la récurrence avec laquelle resurgit le discours de la crise de la masculinité depuis des siècles, alors que la domination de la classe des hommes est solidement institutionnalisée et protégée par les lois, force est d'admettre que ce discours n'est pas la conséquence d'une crise réelle. Le recours au discours de la crise de la masculinité semble être une constante lorsque des hommes se sentent menacés par l'avancée ou la menace d'avancée de quelques femmes qui désirent s'émanciper, ou qu'ils cherchent un bouc émissaire qui serait responsable de problèmes provoqués par une défaite militaire, une crise économique ou d'autres bouleversements sociopolitiques, économiques et culturels. Il n'est donc pas surprenant que des hommes reprennent aujourd'hui cette rhétorique de la crise de la masculinité, puisqu'il y a eu plusieurs bouleversements socio-économiques depuis les années 1970, en particulier sur le marché de l'emploi, et parce que les femmes ont effectué, depuis les années 1960, d'importantes avancées en termes de droits, de liberté et d'égalité, même si l'émancipation des femmes et l'égalité entre les sexes sont loin d'être atteintes en Occident, et ailleurs.

Cela dit, la notion de crise de la masculinité soulève plusieurs problèmes conceptuels et analytiques pour des spécialistes de la masculinité comme Stephen M. Whitehead, qui constate qu'il s'agit d'un concept flou et mal défini, associé à d'autres thèmes tout aussi incertains, comme la « psyché mâle », « l'identité masculine innée », la « nature masculine » et les « vrais hommes ». Selon Arthur Brittan, la

« notion d'une crise générale de la masculinité implique l'effondrement de "l'hétérosexualisme" et le déclin des pouvoirs et de l'autorité des hommes dans la sphère publique. Cela n'est pas en train de se produire. Très certainement, la "légitimité" de la domination masculine est questionnée de plus en plus par des femmes et quelques hommes, mais cela n'a pas mené à la déstabilisation du mode dominant²⁸ ».

Il propose donc de ne plus parler de « crise de la masculinité », mais plutôt d'une « crise de légitimité » de la domination masculine, qui reste effective dans les sociétés occidentales d'aujourd'hui malgré certaines contestations²⁹.

L'historienne Judith A. Allen, qui a analysé quelques études historiques sur la crise de la masculinité, y décèle deux problèmes méthodologiques récurrents. Premièrement, les chercheurs se limitent trop souvent à l'analyse de textes d'époque, souvent des œuvres de fiction, au risque d'assumer qu'un discours de crise ou une représentation d'une crise équivaut à une crise réelle des rapports sociaux de genre³⁰. Ainsi, la crise de la masculinité qui traverse l'empire britannique est perçue à travers des romans comme *Dracula*, de Bram Stoker,

28. A. BRITTAN, *Masculinity and Power*, Oxford, Basil Blackwell, 1989, p. 186.

29. *Ibid.*, p. 184.

30. J. A. ALLEN, « Men interminably in crisis? Historians on masculinity, sexual boundaries, and manhood », *op. cit.*, p. 202.

Lord Jim, de Joseph Conrad, et *Burmese Days*, de George Orwell³¹. La crise de la masculinité qui frapperait les États-Unis durant la guerre froide est interprétée à travers des romans de James Baldwin, Gore Vidal et Tennessee Williams³². La crise de la masculinité postcoloniale en Afrique s'exprimerait dans des films, comme dans la scène de la disparition magique des pénis dans *Quartier Mozart*, réalisé par Jean-Pierre Bekolo en 1992³³. Or si les représentations culturelles et artistiques d'un phénomène comme une crise peuvent évidemment être interrogées et analysées, il ne faut pas conclure qu'elles sont les reflets réels des rapports sociaux et des conditions matérielles d'existence. Pour le dire plus crûment : des œuvres littéraires du passé peuvent représenter une panique individuelle ou collective face à l'invasion prétendue de la société de l'époque par des femmes, des homosexuels, des Juifs ou des extra-terrestres, sans qu'il n'y ait jamais eu réellement de pareil « invasion », ni même qu'il y ait eu une véritable menace. Deuxième problème d'ordre méthodologique, qui est d'ailleurs lié au premier, les études sur la crise de la masculinité ne proposent pas d'indicateurs objectifs pour déterminer si une société est (trop) féminisée et si les hommes sont (réellement) en crise. Allen conclut qu'il est préférable de parler de *discours* de crise plutôt que de crise réelle.

Deux spécialistes des médias, Marc Raboy et Bernard Dagenais ont bien expliqué comment un discours de crise a des effets politiques réels, puisque « l'identification d'une certaine situation comme une "crise" est en soi un acte idéologique et politique³⁴ ». L'anthropologue David Bidney, qui parle de « syndrome de la crise perpétuelle », propose la même analyse et rappelle que les élites (on pourrait dire aussi les classes dominantes comme la classe masculine) utilisent le discours de crise « comme moyen de se maintenir au pouvoir et d'écraser toute opposition, sous le prétexte de quelque urgence nationale », la crise provoquant un « état d'urgence »³⁵. D'ailleurs, la sociologue Anne-Marie Devreux souligne que le discours de la « crise de la masculinité » est « [u]n discours de dominants » et elle « constate qu'un état de crise surgit à chaque fois qu'une domination est remise en question³⁶ ». Cet acte de discours identifie l'existence d'une menace (ici les femmes et les féministes, ou le « féminin ») à l'ordre des choses, et qui appelle à l'action et à la mobilisation

31. N. A. JAYASENA, *Contested Masculinities*, *op. cit.*

32. R. J. CORBER, *Homosexuality in Cold War America : Resistance and the Crisis of Masculinity*, Durham-Londres, Duke University Press, 1997.

33. S. LELIÈVRE, « Les cinémas africains à l'AEGIS 2005 », [<http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=4154>], consulté le 18 décembre 2009.

34. M. RABOY, B. DAGENAI, « Introduction : Media and the politics of crisis », M. RABOY, B. DAGENAI (eds), *Media, Crisis and Democracy : Mass Communication and Disruption of Social Order*, Londres, Sage, 1992, p. 3.

35. D. BIDNEY, *Theoretical Anthropology*, New York, Schocken Books, 1953, p. 345-365 (reprise de D. BIDNEY, « On the Concept of cultural crisis », *American Anthropologist*, n° XLVIII, 1946, p. 534-552).

36. V. POYETTON, « Les hommes vont mal. Ah bon ? », *op. cit.*

sociale et qui délégitime du même souffle celles qui pourraient représenter une menace (les femmes et les féministes ou le « féminin ») et qui seraient responsables de cette crise.

Le discours de la crise s'inscrit dans le processus plus général d'identification d'un problème public. Dans les sociétés, des problèmes sociaux très importants peuvent être ignorés, alors que de faux problèmes ou des problèmes mineurs peuvent se voir accorder la priorité. Pour leur part, les médias sont friands des crises bien plus que de la normalité, et ils ont même tendance à chercher des crises là où il n'y en a pas. Conséquemment, il y a des luttes sociales pour que tel ou tel enjeu soit considéré comme un problème social d'importance, et les autorités appelées à intervenir³⁷. Pour les acteurs sociaux qui cherchent l'attention des médias, évoquer une crise peut alors être une façon d'accéder à des tribunes publiques pour se faire voir et entendre, et donc pour accroître leur capacité à mobiliser des ressources³⁸.

Comme les discours du passé, le discours contemporain de la « crise de la masculinité » est l'occasion de critiquer les féministes et de mobiliser des ressources pour les hommes tout en justifiant la (ré)affirmation d'une masculinité conventionnelle. Les politologues Christine Guionnet et Érik Neveu précisent d'ailleurs, au sujet de ce discours de crise, qu'il s'agit avant tout d'une rhétorique qui vise « l'accentuation des différences³⁹ » entre les sexes et qui se déploie pour freiner l'avancée des femmes vers l'égalité avec les hommes. En cela, ce discours de « crise de la masculinité » relève d'une rhétorique antiféministe. Anne-Marie Devreux explique pour sa part que « [c]e n'est pas un phénomène secondaire. Cette "crise de la masculinité" est [...] une lutte ouverte des hommes contre les femmes et contre les féministes⁴⁰ ».

Déclarer qu'il y a « crise de la masculinité » ou que « les hommes sont en désarroi », c'est agir sur les rapports entre les genres par la mise en motion de tout un ensemble de forces et d'acteurs qui s'agitent comme s'il y avait crise réelle, et c'est donc provoquer les effets d'une crise réelle : début de débats, création de groupes et développement de ressources pour hommes, activisme de type mouvement social, lancement de projets de recherche et d'études, colloques, prises de position des autorités publiques, etc.⁴¹.

37. S. HILGARTNER, C. L. BOSK, « The Rise and Fall of Social Problems : a Public Arenas Model », *American Journal of Sociology*, 1998, vol. 94, n° 1.

38. M. RABOY, B. DAGENAIS, « Introduction : Media and the politics of crisis », *op. cit.*, p. 4.

39. C. GUIONNET, N. NEVEU, *Féminins/masculins : Sociologie du genre*, *op. cit.*, p. 188.

40. V. POYETTON, « Les hommes vont mal. Ah bon ? », *op. cit.*

41. Processus que constate Joël Charbit dans son étude sur le discours de « La crise de la masculinité » en Afrique du sud..., *op. cit.*, p. 35.

LE FÉMINISME RESPONSABLE DE LA CRISE DE LA MASCULINITÉ

Les ouvrages qui font la promotion du discours de la crise de la masculinité s'ouvrent généralement par une référence au « mouvement féministe⁴² » ou à l'« émancipation féminine⁴³ », en bref à un mouvement social ayant provoqué chez les hommes « désemparés⁴⁴ » une « crise existentielle⁴⁵ ». Le féminisme serait la cause de la crise de la masculinité. Ainsi, trois universitaires spécialistes de la « condition masculine » au Québec expliquent que parmi les trois causes possibles aux problèmes masculins d'aujourd'hui, à savoir la « révolte des jeunes » des années 1960, le mouvement gai et le mouvement féministe, c'est ce dernier qui aurait provoqué la « crise de la masculinité », ce qui aurait poussé les hommes à se mobiliser collectivement, c'est-à-dire à « se rencontrer pour parler et réfléchir sur leur condition d'homme » et « pour répondre à la crise de la masculinité », en bref pour fonder le « mouvement social des hommes⁴⁶ ».

S'il est tout à fait logique, d'un point de vue politique, de penser que le féminisme menace les hommes en tant que sujets dominants dans le cadre des rapports sociaux de genre, il est tout aussi logique de penser que les hommes – et certaines femmes antiféministes – sauront développer des arguments rhétoriques pour miner la crédibilité des féministes. À ce jeu de discours, il peut être politiquement efficace de grossir jusqu'à l'absurde la menace que constitue le féminisme, pour mieux le discréditer et pour favoriser une mobilisation pour le contrer. La même logique, évidemment, peut être à l'œuvre dans les discours homophobes ou racistes. Quelques immigrants débarquent au pays, et voilà qu'il s'agit d'une « invasion » qui « menace » notre culture, nos valeurs et nos emplois, au risque même d'entraîner notre « disparition ».

42. Premiers mots de la préface d'Yvon DALLAIRE, « Pour une réelle égalité et équité entre les hommes et les femmes », A. LEDOUX, *De l'homme en crise à L'homme nouveau : Essai sur la condition masculine*, Québec, Option Santé, 2009, p. 13. Janel Daniel discute de « l'avènement du mouvement des femmes » dès la deuxième phrase de la préface qu'il signe pour le livre de Y. DALLAIRE, *Homme et fier de l'être*, Sainte-Foy, Option Santé, 2001, p. 13, dont la première phrase évoque le processus qui a vu « les femmes s'émanciper » (p. 17).

43. On retrouve l'expression dans la première phrase du livre de A. LEDOUX, *De l'homme en crise à L'homme nouveau*, op. cit., p. 13. Voir aussi la première phrase du livre de P. GUILLOT, *La cause des hommes : Pour la paix des sexes*, Québec, Option Santé, 2004, p. 13 ; la première phrase de D. BOMBARDIER, *La dérouté des sexes*, Paris, Le Seuil, 1993, p. 7 ; et la cinquième phrase du livre de R. HORROCKS, *Masculinity in Crisis*, New York, St. Martin's Press, 1994, p. 1.

44. Premier mot du livre de M. DORAIS, *L'homme désemparé : Les crises masculines – les comprendre pour s'en dépendre*, Montréal, VLB, 1988, p. 13 ; il fait référence au féministe dès la page suivante.

45. A. LEDOUX, *De l'homme en crise à L'homme nouveau*, op. cit., p. 13.

46. J. LUNDSAY, G. RONDEAU, J.-Y. DESGAGNÉS, « Bilan et perspectives du mouvement social des hommes au Québec entre 1975 et 2010 », J.-M. DESLAURIERS, G. TREMBLAY, S. GENEST DUFAULT, D. BLANCHETTE, J.-Y. DESGAGNÉS (dir.), *Regards sur les hommes et les masculinités : Comprendre et intervenir*, Québec, Presses de l'université Laval, 2010, p. 14-15.

Cette idée que le féminisme menace les hommes et que ces derniers sont aux prises avec une crise identitaire est (re)produite et portée par des intellectuels ayant une grande visibilité médiatique⁴⁷, ainsi que par des fonctionnaires⁴⁸, des acteurs politiques de l'extrême droite⁴⁹ ou de forces progressistes⁵⁰, des hommes qui se prétendent proféministes⁵¹ et même par des femmes⁵² postféministes⁵³ ou féministes⁵⁴. Deux encyclopédies consacrées aux femmes et publiées dans la sphère anglo-saxonne dans les années 2000 offrent plusieurs pages sur la « crise de la masculinité »⁵⁵. Enfin, ce discours peut reposer sur des considérations anthropologiques, sociologiques, théologiques⁵⁶ ou psychanalytiques de tendance jungienne⁵⁷, être porté par des spécialistes de l'intervention psychosociale auprès des hommes⁵⁸ et amalgamé à des idées racistes et homophobes⁵⁹. Il y a bien évidemment des différences d'intention, d'insistance et de positionnement idéologique entre toutes ces voix qui constituent malgré ces distinctions un mouvement de discours si fort qu'il donne à croire qu'il y a réellement une crise de la masculinité et que le féminisme est réellement responsable de cet état de fait.

Les ouvrages qui portent le discours de la crise de la masculinité affirment que les hommes « ont reçu le féminisme de plein fouet »⁶⁰ et qu'ils voient

-
47. En France, É. ZEMMOUR, *Le premier sexe*, 2006 ; au Québec, Guy Corneau et Yvon Dallaire.
48. En France, M. SCHNEIDER, *Big Mother : Psychopathologie de la vie politique*, 2005.
49. En France, A. SORAL, proche du front national et auteur de *Vers la féminisation ? Pour comprendre L'arrivée des femmes au pouvoir*, Paris, Blanche, 2007.
50. Comme le chef du parti travailliste en Australie, Mark Latham, alors qu'il était candidat pour devenir Premier ministre (E. TINKLER, « No longer tough : Aussie men face masculinity crisis says prime ministerial aspirant », *Associated Press*, 18 février 2004, [<http://www.encyclopedia.com/doc/1P1-91208651.html>] consulté le 18 décembre 2009) ; voir nos commentaires au sujet d'Alain Touraine, plus loin dans le texte.
51. Dans son dernier livre au titre évocateur, D. Welzer-Lang affirme que « nos modèles masculins sont en crise » et s'inquiète de voir se « raviver une guerre des sexes » (*Nous, les mecs : Essai sur le trouble actuel des hommes*, Paris, Payot, 2009, p. 65 et p. 28). Voir aussi les travaux récents de G. Dulac.
52. D. BOMBARDIER, *La déroute des sexes*, Paris, Le Seuil, 1993 ; Françoise HURSTEL, « Peut-on parler d'une crise de la masculinité ? Hommes-femmes-pouvoir », *La Pensée*, n° 339, 2004, p. 5-17.
53. É. BADINTER, *Fausse route*, Paris, Odile Jacob, 2003.
54. S. FALUDI, *Stiffed : The Betrayal of the American Man*, New York, Harper Collins, 2000.
55. R. F. LEVANT, « Men and masculinité », J. WORELL (ed.), *Encyclopedia of Women and Gender : Sex Similarities and Differences and the Impact of Society on Gender*, New York, Academic Press, 2001, p. 718-721 ; D. MORGAN, « The Crisis in Masculinity », K. DAVIS, M. EVANS, J. LORBER (eds), *Handbook of Gender and Women's studies*, Londres, Sage, 2006.
56. L. PAYNE, *Crisis in Masculinity*, Wheaton (Ill.), Crossway Books, 1993.
57. G. CORNEAU, *Père manquant, fils manqué*, Montréal, De L'Homme, 1989 ; Y. DALLAIRE, *Homme et fier de l'être*, Sainte-Foy, Option Santé, 2001 ; R. HORROCKS, *Masculinity in Crisis*, New York, St. Martin Press, 1994.
58. J. LUNDSAY, G. RONDEAU, J.-Y. DESGAGNÉS, « Bilan et perspectives du mouvement social des hommes au Québec entre 1975 et 2010 », *op. cit.*, p. 15.
59. Comme l'analyse W. F. PINAR, *The Gender of Radical Politics and Violence in America*, New York, Peter Lang, 2001.
60. C. CASTELAIN MEUNIER, *Les métamorphoses du masculin*, Paris, Presses universitaires de France, 2005, p. 135.

« les femmes en train d'envahir le monde⁶¹ », ne laissant aux hommes que les poubelles, soit le seul « territoire qui ne soit pas envahi par les femmes » dans la société contemporaine⁶². Alors que « l'ordre masculin est à jamais renversé⁶³ » et qu'advient la « fin du patriarcat⁶⁴ », les hommes en « crise⁶⁵ » et « désespérés⁶⁶ » souffrent d'un « désarroi⁶⁷ » et d'une « anxiété particulière⁶⁸ », car ils « n'ont plus aucun privilège⁶⁹ ». L'homme est donc un sujet politique opprimé et discriminé, puisque le féminisme est une « nouvelle dictature⁷⁰ » comparable au « stalinisme » et au « national-socialisme allemand⁷¹ », et diffuserait une « propagande féminisiste⁷² ». Les bureaucrates qui s'assurent que les pères paient la pension alimentaire à la mère ayant la garde des enfants auraient un rôle qui « s'apparente à celui joué par les gardiens des camps de concentration nazi » et la prochaine étape de la « dictature féminisiste » « sera peut-être la construction de chambres à gaz⁷³ » pour y exterminer les hommes.

Par leur ton radical, ces dernières déclarations semblent le fait d'un homme hargneux, extrémiste et sans doute isolé. En fait, leur auteur a été vice-président de la Coalition pour la défense des droits des hommes du Québec et délégué à ce titre pour présenter un mémoire devant la Commission permanente des affaires sociales dans le cadre de la Consultation générale sur le document intitulé *Vers un nouveau contrat social pour l'égalité entre les femmes et les hommes*. Cet homme est l'un des signataires du *Manifeste hoministe : Charte pour un mouvement des*

61. Propos du psychologue Guy Corneau, en entrevue à la radio de Radio-Canada, à l'émission de Marie-France BAZZO, *Indicatif présent*, le 8 mars 2005, Journée internationale des femmes (cité dans M. HARZAN, « Y a-t-il une condition masculine ? Le masculin aujourd'hui : crise ou continuité ? », *Dialogue*, n° 183, 2009, p. 183).

62. Y. DALLAIRE, *Homme et fier de l'être*, op. cit., p. 29. Sur le même sujet, voir A. GÉLINAS, *L'Équité salariale et autres dérives et dommages collatéraux du féminisme au Québec*, Montréal, Varia, 2002, p. 150 et J. GRAY, *Mars et Vénus : Les chemins de l'harmonie – mieux comprendre et accepter l'autre*, Paris, J'ai Lu, 1998, p. 151.

63. D. BOMBARDIER, *La déroute des sexes*, op. cit., p. 100.

64. J. ARÈNES, *Lettre ouverte aux femmes de ces hommes (pas encore) parfaits...*, Paris, Fleurus, 2005, p. 12; É. BADINTER, *Fausse route*, op. cit., p. 11.

65. A. LEDOUX, *De l'homme en crise à L'homme nouveau*, op. cit., p. 19 et p. 91.

66. M. FONTAINE, « C'est le moment ou jamais pour les Québécois de procéder à un sérieux examen de conscience », *La Presse* (Montréal), 9 décembre 1989, p. B1.

67. « Hommes en désarroi » est le titre d'un des chapitres du livre de Denise BOMBARDIER, *La déroute des sexes*, op. cit., ainsi que de son documentaire diffusé en 2005 sur les ondes de la télévision publique Radio-Canada. Voir aussi J.-P. TROTTIER, *Le grand mensonge du féminisme*, Montréal, Michel Brûlé, 2007, p. 226.

68. D. BOMBARDIER, *La déroute des sexes*, op. cit., p. 84.

69. Selon J.-C. Boucher, de L'après-rupture (Martine VALO, « Antiféminisme : Le massacre qui a traumatisé le Québec », *Le Monde magazine*, 12 décembre 2009, p. 50).

70. Y. DALLAIRE, *Homme et fier de l'être*, op. cit., p. 19.

71. H. LEBEL, « Misandrie institutionnalisée », Indymedia-Nantes, [http://nantes.indymedia.org/article.php3?id_article=2946] consulté en décembre 2011.

72. H. LEBEL, « Le réveil du lion », Centre des médias alternatifs du Québec, repris sur le site de L'après-rupture [<http://www.lapresrupture.qu.ca/HermilLebel.html#rawr>], consulté en décembre 2011.

73. H. LEBEL, « Misandrie institutionnalisée », op. cit.

hommes, rédigé en 2006 par Yvon Dallaire, John Goetelen et Patrick Guillot. La branche montréalaise du groupe Fathers-4-Justice (F4J) a lancé sur son site Internet un appel de solidarité envers cet homme, alors qu'il était en prison pour ne pas avoir respecté des conditions imposées par la cour au sujet de son ex-conjointe et mère de ses enfants⁷⁴. Il serait aujourd'hui collaborateur du réseau d'aide pour hommes divorcés et séparés L'après-rupture, de la ville de Québec⁷⁵.

Même des hommes qui se disent plutôt favorables au féminisme constatent une crise de la masculinité, à tout le moins dans le domaine amoureux et sexuel⁷⁶. Pour sa part, le très sérieux sociologue Alain Touraine, qui a consacré sa vie à l'étude des mouvements sociaux progressistes (mais sans prendre au sérieux le féminisme), lance en 2006 un livre intitulé *Le monde des femmes*. Il y fait preuve – enfin – d'un intérêt sociologique pour les femmes, qu'il se propose d'« écouter » « au lieu de parler en leur nom ». Il développe une réflexion inspirée d'une soixantaine d'entretiens et de plusieurs discussions de groupes de femmes, ce qui lui permettrait de conclure que « les femmes créent une nouvelle culture » ou plus précisément procèdent à « un renversement culturel ». Il semble accueillir cet événement avec une certaine sympathie, se permettant malgré tout d'épingler au passage quelques féministes radicales (surtout aux États-Unis, évidemment⁷⁷...) « qui luttent [...] pour détruire les hommes⁷⁸ » ! En conclusion, il déclare tout de même que la France est « une société des femmes ». Alain Touraine avait déjà lancé une telle affirmation dans *Un nouveau paradigme : Pour comprendre le monde aujourd'hui* (2005), y expliquant que « nous n'avancions pas vers une société d'égalité entre hommes et femmes; [...] nous sommes déjà entrés dans une culture (et donc dans une vie sociale) orientée (et par conséquent dominée) par les femmes⁷⁹ » (je souligne). Ce sociologue constate une prétendue « victoire du féminisme⁸⁰ » et dit se situer dans une époque « post-féministe⁸¹ » où l'homme en France « devient plus fragile, moins intégré, contrepartie du succès des femmes dans la recomposition du monde. L'homme est davantage secoué d'éclats de violence⁸² » (contre qui ?) et il « est également fragilisé parce qu'il n'a plus l'appui des institutions que les femmes dirigent maintenant⁸³ ».

74. Selon le site Internet de F4J [<http://www.fathers-4-justice.ca/fr/mtl/affaireCamille.html>], consulté en mai 2006.

75. Selon un texte publié sur le site Internet de ce groupe, le 20 janvier 2011, intitulé « La misandrie à l'Assemblée nationale », [<http://www.lapresrupture.qc.ca/limreh.html>].

76. V. CESPÉDES, *L'homme expliqué aux femmes*, Paris, Flammarion, 2010, p. 27 sq.

77. Sur l'utilisation en France du mythe antiféministe du « féminisme américain », voir J. EKIEL, « Anti-féminisme et anti-américanisme : un mariage politiquement réussi », *Nouvelles questions féministes*, vol. 17, n° 1, 1996, p. 59-76.

78. A. TOURAINE, *Le monde des femmes*, Paris, Fayard, 2006, p. 202.

79. *Ibid.*, p. 321.

80. *Ibid.*, p. 325.

81. *Ibid.*, p. 333.

82. *Ibid.*, p. 332.

83. *Ibid.*, p. 331 et p. 219.

Au moment où le sociologue Alain Touraine présente son « monde des femmes », le revenu des femmes en France n'équivaut qu'à 63 % de celui des hommes et le pays ne compte que 12 % de femmes à l'Assemblée nationale. Dans le domaine de l'économie, il n'y a que 13,5 % de femmes à la tête d'entreprises et que 10,5 % de femmes siégeant sur les conseils d'administration des entreprises les plus importantes, mais 97 % des secrétaires sont des femmes. On ne compte que 20 % de femmes au sein du personnel des études et de la recherche, soit un milieu que connaît bien l'universitaire Alain Touraine⁸⁴. Enfin, les femmes consacrent en moyenne 4 fois plus de temps que les hommes à s'occuper des enfants, 3 fois plus de temps aux tâches domestiques, et jouissent en moyenne de 3 heures et demie de moins de temps libre par semaine que les hommes⁸⁵. Dans un tel contexte, il est pour le moins étonnant qu'Alain Touraine affirme que les femmes dominent la société, contrôlent les institutions et qu'elles « ont plus de capacité que les hommes pour se comporter en sujet⁸⁶ ».

En fait, ces statistiques pourtant parlantes peuvent être ignorées si l'on adhère à la thèse selon laquelle l'homme se « démasculinise⁸⁷ », voire est « castré⁸⁸ », un qualificatif péjoratif qui sature le discours sur la crise de la masculinité. À cette thèse s'amalgame l'idée que les hommes sont « féminisés⁸⁹ », ce qui permet de prétendre que les hommes qui occupent les postes de pouvoir sont intoxiqués par des valeurs féminines et participent de fait à la domination du

84. S. DAUPHIN, J. PRAUD, « Les mouvements féministes et la représentation politique des femmes », M. TREMBLAY (dir.), *Femmes et parlements : Un regard international*, Montréal, Remue-Ménage, 2005, p. 582 ; M. MARUANI (dir.), *Femmes, genre et sociétés : L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 2005, p. 453-454.

85. M. MARUANI (dir.), *Femmes, genre et sociétés : L'état des savoirs*, op. cit., p. 456.

86. A. TOURAINE, *Le monde des femmes*, op. cit., p. 224 (souligné dans le texte).

87. L'identification de la masculinité à l'agressivité sature le discours sur la crise des hommes, qui seraient empêchés de développer et d'exprimer leur agressivité (voir, parmi tant d'autres sources : M. TURENNE, « Pitié pour les garçons : Une génération castrée », *L'Actualité*, février 1992, p. 24-32 ; J.-S. MARSAN, E. GRIL, *Les Québécois ne veulent plus draguer et encore moins séduire*, Montréal, De L'Homme, 2009, p. 55 ; G. CORNEAU, *Père manquant fils manqué : que sont les hommes devenus ?*, Montréal, De L'Homme, 1989, p. 115-116 ; J. ARÈNES, *Lettre ouverte aux femmes de ces hommes [pas encore] parfaits...*, Paris, Fleurus, 2005, p. 136-138 ; P. GUILLOT, *La cause des hommes : Pour la paix des sexes*, Québec, Option Santé, 2004, p. 17 sq. ; et tous les livres de Yvon Dallaire). Serge Ferrand, réalisateur du documentaire *La machine à broyer les hommes* et auteur du livre *Papa, à quoi sers-tu ?*, donne la parole à un homme qui explique qu'il « y a une agressivité saine, une agressivité phallique » (*Papa, à quoi sers-tu ? On a tous besoin d'un père*, Québec, Option Santé, 2003, p. 31).

88. É. BADINTER, *Fausse route*, op. cit., p. 184 ; A. GÉLINAS, *L'équité salariale et autres dérivés et dommages collatéraux du féminisme au Québec*, Montréal, Varia, p. 16 ; A. LEDOUX, *De l'homme en crise à L'homme nouveau...*, p. 51 ; M. TURENNE, « Pitié pour les garçons : Une génération castrée », op. cit. Il est même possible de parler de triple castration : J.-P. TROTTIER, *Le grand mensonge du féminisme : ou le silence sur la triple castration de l'homme québécois*, op. cit.

89. É. ZEMMOUR, *Le premier sexe*, Paris, Denoël, 2006, p. 18-19.

féminin sur le masculin. C'est ce que déclare au Québec l'éditorialiste Mario Roy, dans l'influent journal *La Presse* :

« [L]es valeurs dites féminines (intériorité, prudence, empathie, conservation, pacifisme) constituent aujourd'hui les étalons de mesure à partir desquels tout est jugé. Ce n'est pas un mal en soi. Ce qui fait problème, c'est que ces mots ont enfoui dans le non-dit et le non respectable les actions associées aux valeurs dites masculines : lutter, risquer, jouer, produire, bâtir⁹⁰. »

Ces propos trouvent échos en France chez des auteurs à succès comme Éric Zemmour et Michel Schneider, ce dernier expliquant que « [m]ême les hommes politiques, si l'on peut dire, ont eu à cœur d'épouser les vertus cardinales prêtées aux femmes : tolérance, bonté, douceur, compassion, et puise leur inspiration dans un État de maternage ». Les hommes contrôlent peut-être l'appareil de l'État, mais ils y sont sous l'emprise des valeurs maternelles et ils ne font que servir « *Big mother*, la mère-État⁹¹ ».

Puisque les femmes dominent la société et ses institutions directement ou par le biais des hommes féminisés (Nicolas Sarkozy en France? Silvio Berlusconi en Italie? Vladimir Poutine en Russie? Stephen Harper au Canada?) qui occupent les postes de pouvoir, les hommes sont sommés de résister et de se mobiliser pour contre-attaquer. Le *Manifesto Masculinista*, écrit en 2002 en espagnol et diffusé sur un site Internet italien, en appelle à « l'émancipation de l'homme de la domination féminine⁹² ». Devant un juge à Montréal, lors d'un procès qu'il a intenté contre des féministes, un membre de Fathers-4-Justice explique : « [S]i j'étais en Irak, je perdrais pas mon temps avec les paperasseries légales, je prendrais une mitraillette et je leur ferais sauter la tête », en référence aux juges du tribunal de la famille et aux féministes⁹³. Ce militant masculiniste considère que « le Québec, c'est l'opposé du taliban, le taliban, c'était l'oppression contre les femmes, le Québec, c'est l'oppression contre les hommes, c'est la vérité⁹⁴ ». Le mouvement masculiniste constitue d'ailleurs, dans plusieurs pays occidentaux, un véritable contre-mouvement qui place au centre de son discours l'idée d'une crise de la masculinité.

LE MASCULINISME COMME CONTRE-MOUVEMENT ANTIFÉMINISTE

Même si plusieurs hésitent à le considérer comme un véritable mouvement social, préférant n'y voir que quelques énergumènes isolés en manque d'attention qui s'épanchent sur Internet, le masculinisme a bien les sept éléments néces-

90. M. ROY, « Les masculinistes... et les autres », *Journal La Presse*, 11 mai 2008.

91. M. SCHNEIDER, *Big mother : Psychopathologie de la vie politique*, Paris, Odile Jacob, 2005, p. 19 et p. 20.

92. [<http://www.uomini3000.it/68.htm>] (merci à Marcos Ancelovici pour cette référence, consultée le 18 décembre 2009).

93. Notes personnelles colligées lors des audiences, 4-5-6 juin 2008.

94. Entrevue dans le film documentaire *La domination masculine*, 2009.

saïres pour constituer un mouvement social (ou participer d'un mouvement social plus vaste, l'antiféminisme, qui compte aussi d'autres axes de mobilisation)⁹⁵, soit (1) des *militants* ou *militantes* qui forment (2) des *organisations* (comités et associations pour les droits des hommes ou des pères, journaux et sites Internet, etc.) et qui affirment (3) représenter une *identité collective* (les hommes ou les pères) et porter (4) une *cause commune*, la défense de l'identité masculine, des droits et des intérêts des hommes ou des pères. Ces militantes ou militants s'engagent également en politique sur (5) le mode du *conflit*, s'opposant à des adversaires – les féministes et les femmes émancipées – et adoptant (6) une posture extra-institutionnelle, *protostataire*, voire perturbatrice, les masculinistes ayant depuis une vingtaine d'années développé un large répertoire d'actions collectives, allant du lobbying à la pose de bombe, en passant par la manifestation et le déroulement de bannière. Leur objectif est (7) *d'influer sur les rapports sociaux*, soit pour changer le système social ou pour le préserver devant ce qui le menace. Il est possible de retrouver ces sept éléments dans le masculinisme, qui constitue par le fait même un mouvement social dans certains pays, et qui se déploie même sur la scène internationale⁹⁶.

Cela dit, la logique du masculinisme peut aussi être saisie en mobilisant les théories des « contre-mouvements », un concept développé par plusieurs spécialistes des mouvements sociaux qui ont d'ailleurs souvent choisi comme étude de cas l'antiféminisme, ou à tout le moins certaines de ses émanations, comme le mouvement contre le droit à l'avortement aux États-Unis. Isabelle Sommier, qui signe l'entrée sur les « contre-mouvements » dans le *Dictionnaire des mouvements sociaux* (2009 : 159), indique que cette notion est pertinente dans la mesure où elle

« enrichit considérablement la compréhension des dynamiques de mobilisation, en suivant le rôle des élites, l'échange des coups entre adversaires, leurs relations parfois ambivalentes, la capacité d'innovation tactique et les processus d'influence réciproque, etc. Elle donne souvent lieu à des analyses plus complexes qui réintroduisent les valeurs et les idéologies, souvent occultées en sociologie de l'action collective, et nouent ensemble différents espaces en interaction : l'espace des mouvements sociaux bien sûr, mais aussi le champ politique et les champs religieux pour rendre compte, entre autres, du succès des groupes conservateurs états-uniens⁹⁷ ».

95. L. MATHIEU, *Comment lutter ? Sociologie et mouvements sociaux*, Paris, Textuel, 2004, p. 17-25 ; G. ROCHER, *Introduction à la sociologie générale*, Montréal, Hurtubise HMH, 1997 (3^e éd.), p. 505-512 ; D. A. SNOW, S. A. SOULE, H. KRISI, « Mapping the terrain », D. A. SNOW, S. A. SOULE, H. KRISI (eds), *The Blackwell Companion to Social Movements*, Oxford, Blackwell Publishing, 2007, p. 6.

96. Au sujet de l'aspect transnational du phénomène, voir H. PALMA, « La percée de la mouvance masculiniste en Occident », 2008, [<http://sisyphe.org/spip.php?article2941>] et F. DUPUIS-DÉRI, « L'international masculiniste : pistes de réflexion », *op. cit.*

97. I. SOMMIER, « Contre-mouvements », O. FILLIEULE, L. MATHIEU, C. PÉCHU (dir.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de science po, 2009, p. 159.

Pour des théoriciens spécialistes des mouvements sociaux et qui adoptent une perspective normative (comme Alain Touraine), un « mouvement social » est nécessairement porteur d'un projet d'émancipation, alors que les « contre-mouvements » sont identifiés aux forces dominantes et oppressives d'une société. Touraine parlera ainsi du mouvement des ouvriers (émancipateur et légitime) opposé au contre-mouvement du patronat (dominateur et illégitime)⁹⁸. En adoptant cette approche, il serait possible de parler du masculinisme comme d'un « contre-mouvement » puisqu'il est conservateur et réactionnaire et qu'il s'oppose au mouvement progressiste féministe qui vise l'émancipation des femmes.

D'autres théoriciens ont insisté sur l'importance de ne pas définir un contre-mouvement en fonction de son alignement politique, mais plutôt en fonction des rapports mécaniques qu'entretiennent dans leur dynamique conflictuelle un premier mouvement originel (ex. le féminisme) et un second mouvement réactif, désigné comme un contre-mouvement (ex. le masculinisme). Dans cette perspective, un contre-mouvement est simplement un mouvement qui se forme et agit en réaction et en opposition à un mouvement précédent, c'est-à-dire « contre » le mouvement initial⁹⁹. Un contre-mouvement peut alors être progressiste ou réactionnaire, de droite ou de gauche¹⁰⁰. Les théories mécanistes sur les contre-mouvements sont éclairantes dans la mesure où elles insistent sur les dynamiques d'imitation entre mouvements. Cela dit, certains proposent une approche « mixte » sur les « contre-mouvements », qui permettrait d'en saisir à la fois la logique mécanique et politique, ou idéologique¹⁰¹. Je pense pour ma part qu'il est utile d'introduire un nouveau concept, soit celui de « paramouvements », pour désigner les contre-mouvements comme le masculinisme qui sont conservateurs et même réactionnaires, c'est-à-dire dont l'objectif politique et idéologique est de résister aux demandes de transformation sociale portées par un mouvement social, voire procéder à un retour en arrière en termes de pratiques et de normes sociales.

CONTRE-MOUVEMENT OU PARAMOUEMENT ?

Malgré le discours largement répandu de « l'égalité-déjà-là¹⁰² » et celui plus agressif du « féminisme-qui-est-allé-trop-loin », force est de constater que le

98. A. TOURAINE, *Production de la société*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 360-376 ; T. L. MOTTL, « The analysis of Countermovement », *Social Problems*, vol. 27, 1980, p. 620-635.

99. M. N. ZALD, B. USEE, « Movement and Countermovement interaction : Mobilization, tactics, and State involvement », J. D. MCCARTHY, M. N. ZALD (eds), *Social Movement in an Organizational Society*, Transaction Books, 1987, p. 247-272.

100. D. S. MEYER, S. STAGGENBORG, « Movements, Countermovements, and the Structure of political opportunity », *American Journal of Sociology*, vol. 101, n° 6, 1996, p. 1628-1660.

101. T. L. MOTTL, « The Analysis of Countermovements », *op. cit.* C'est Mélissa Blais qui a proposé la notion d'approche « mixte ».

102. C. DELPHY, « Retrouver l'élan du féminisme », *Le Monde diplomatique*, mai 2004, p. 24-25.

patriarcat – soit la domination, l’oppression et l’exploitation de la classe des femmes par la classe des hommes – est encore bien vivant. Il semble alors légitime d’identifier le masculinisme comme un mouvement qui se mobilise non seulement *contre* le mouvement féministe, mais aussi pour la défense d’un système sociopolitique inégalitaire, soit le patriarcat.

Ce n’est donc pas l’égalité entre les hommes et les femmes qui provoque la réaction masculiniste, puisque l’égalité n’est pas atteinte, ni le manque de modèles conventionnels du masculin, dont la culture et les représentations sociales sont saturées. C’est plutôt la menace que représente le féminisme, ainsi que la perception que les hommes puissent être privés par les femmes et les féministes de certains de leurs privilèges masculins. Dans *Why Men Rebel*, un ouvrage qui a fait marque en science politique, Ted Gurr explique que les groupes ne se révoltent pas nécessairement parce qu’ils vivent dans la misère, mais en raison d’une « privation relative », c’est-à-dire par frustration de ne pas avoir ce à quoi ils pensent avoir droit en termes de biens matériels, de statut et de privilèges. Cette frustration qu’on peut retrouver dans les classes sociales aisées, voire privilégiées, peut mener à du ressentiment et à une révolte, alors que des groupes dont les conditions de vie sont autrement plus misérables ne se révoltent pas nécessairement¹⁰³. Le contre-mouvement masculiniste qui porte le discours de la crise de la masculinité semble répondre à cette logique, soit d’une mobilisation et d’une révolte de « jeunes hommes en colère » qui se perçoivent privés de ce dont ils croient avoir droit, alors que leur condition matérielle reste privilégiée face aux femmes. Marie-Josée Bécharde constate d’ailleurs au sujet du Québec que les militants des groupes de pères appartiennent généralement à une des catégories sociales privilégiées, puisqu’il s’agit d’hommes hétérosexuels à la peau blanche, de la classe moyenne aisée¹⁰⁴.

Le mouvement masculiniste mobilisé au nom de la crise de la masculinité agit pour (ré)affirmer la valeur de la masculinité conventionnelle et la valeur du patriarcat. On pourrait parler d’un « paramouvement » pour désigner le masculinisme¹⁰⁵, mobilisé en tant que contre-mouvement social s’opposant au féminisme dans des axes d’actions et de discours qui poussent la logique du rapport de force patriarcal au-delà de ce qu’oseraient dire ou faire contre les féminismes les hommes qui occupent aujourd’hui des positions officielles.

Le concept de paramouvement s’inspire de la notion de forces paramilitaires, malheureusement faiblement conceptualisée. « Para » vient du mot « parallèle », désignant ici des forces armées qui oeuvrent en parallèle des forces militaires officielles. Xavier Renou, qui a signé l’un des rares ouvrages traitant des forces

103. T. GURR, *Why Men Rebel*, Princeton, Princeton University Press, 1970.

104. M.-J. BÉCHARD, « La relation entre les hommes et le féminisme : Une question de rapports de pouvoir », M. NENGEH MENSAH (dir.), *Dialogues sur la troisième vague féministe*, Montréal, Remue-Ménage, 2005, p. 174-192.

105. Cette réflexion s’inspire de discussions avec Marcos Ancelovici et Mélissa Blais.

paramilitaires, les définies comme des forces armées officieuses qui se forment et se mettent au service d'une catégorie sociale spécifique, comme le patronat ou les grands propriétaires terriens. Elles viennent alors accroître les forces de sécurité des élites en leur servant de forces auxiliaires qui peuvent effectuer des actions en marge des chaînes de commandement officiel, et même des lois. Les forces paramilitaires sont à distinguer des mercenaires, dans la mesure où elles s'engagent dans les conflits sociaux avant tout par conviction idéologique, au nom de valeurs et de traditions menacées par des mouvements sociaux contestataires. Les forces paramilitaires sont même souvent porteuses d'une définition plus radicale des valeurs et du projet social associés aux classes dominantes¹⁰⁶. En cela, on peut dire que les paramilitaires sont des « ultras », pour reprendre l'étiquette qui désignaient des monarchistes français du XIX^e siècle qui se mobilisaient pour la restauration de la monarchie absolue alors que le roi lui-même se contentait de la monarchie parlementaire. On disait de ces ultras qu'ils étaient plus monarchistes que le roi.

Plusieurs ont noté que l'analyse purement mécanique des interactions entre mouvements et contre-mouvements sociaux minimise la centralité de la lutte politique, qui consiste pour le contre-mouvement à préserver l'ordre social conventionnel¹⁰⁷. Identifier le masculinisme comme un « paramouvement » (plutôt que simplement comme un contre-mouvement) permet de mettre en lumière sa volonté de se porter à la défense d'un système (le patriarcat) et d'une classe (les hommes) en menant des actions et portant des discours qui dépassent en radicalité ce que les membres des institutions officielles oseraient exprimer publiquement. Les militants masculinistes se mobilisent, comme les membres des troupes paramilitaires, par conviction idéologique et ils portent le discours alarmiste de la crise de la masculinité pour justifier leurs actions. Ces paramilitants masculinistes sont donc bel et bien des ultras, à la fois dans leurs propos sexistes et dans la définition qu'ils proposent de la menace féministe, associée à un totalitarisme semblable au nazisme, d'où l'expression de « féminazisme » et leurs déclarations exacerbées.

Les forces paramilitaires, de par leur position d'ultra, peuvent même en venir à faire pression sur les élites dont elles prétendent défendre les intérêts, ou entrer en conflit avec elles lorsqu'elles sont jugées trop complaisantes envers les forces émancipatrices. C'est le cas de ces masculinistes qui ont attaqué à la bombe des tribunaux de la famille en Australie¹⁰⁸, perturbé une séance parlementaire à la

106. X. RENOUEAU, *La privatisation de la violence : Mercenaires et sociétés militaires privées au service du marché*, Marseille, Agone, 2005, p. 56-61 (la réflexion sur les ultras est un ajout).

107. T. FETNER, *The Christian Antigay Movement vs. the Lesbian and Gay Movement*, New York, New York University, thèse de doctorat (département de sociologie), septembre 2001. Voir aussi : T. L. MOTT, « The Analysis of Countermovements », *op. cit.* ; J. GIRGEN, *Constructing Animal Rights Activism as a Social Threat : Claims-Marking in the New York Times and in Congressional Hearing*, Floride, Florida State University, thèse de doctorat (criminologie), printemps 2008.

108. T. TAYLOR, « Australian Terrorism : Traditions of violence and the Family Court Bombings », *Australian Journal of Law and Society*, vol. 8, n° 1, 1992.

Chambre des communes en Grande-Bretagne et occupé le toit de la résidence d'une ministre anglaise¹⁰⁹, intenté au Québec des poursuites judiciaires et des recours collectifs contre la magistrature et des ministres accusés de servir les intérêts des femmes et des féministes, et déposé des demandes d'injonction et des mises en demeure pour faire cesser des campagnes de sensibilisation et de prévention au sujet de la violence conjugale et pour exiger l'arrêt des consultations publiques de la Commission des relations avec les citoyens au sujet du document *Pour que l'égalité de droit devienne une égalité de fait – Vers un deuxième plan d'action gouvernemental pour l'égalité entre les femmes et les hommes*. Ce paramouvement constitué d'ultras a pour objectif de freiner et de faire reculer le mouvement féministe. Alors que les forces politiques officielles, comme les partis d'allégeances conservatrices, coupent dans les subventions aux groupes de défense des droits des femmes (comme au Canada), les masculinistes vont plus loin, affirmant que les groupes de femmes reçoivent trop de fonds publics et qu'il faut en priorité financer des réseaux d'aide pour hommes.

Rappelons que certains militants vont même jusqu'à cibler directement des groupes de femmes en les intimidant et en les menaçant physiquement ou par téléphone et courriel¹¹⁰. Au Québec, des masculinistes célèbrent l'action antiféministe la plus spectaculaire et la plus radicale réalisée le 6 décembre 1989, par un homme qui a assassiné 14 femmes à l'École polytechnique de Montréal. Armé d'un fusil semi-automatique, le tueur a parcouru l'école, pour ensuite entrer dans une classe où il a ordonné aux hommes de sortir. Avant de tirer sur les femmes restées avec lui, il a déclaré haïr les féministes. Il a reproduit sa manœuvre dans une deuxième classe avant de s'enlever la vie. L'homme, âgé de 25 ans, a laissé derrière lui une lettre dans laquelle il expliquait ses motivations antiféministes et où il identifiait 19 femmes qu'il affirmait avoir désiré tuer, soit des féministes et les « premières » femmes occupant des fonctions associées jusqu'alors aux hommes ; policière, commentatrice sportive. Il est maintenant présenté par certains masculinistes comme un « héros », un site internet est dédié à sa mémoire et plusieurs ont juré d'achever son œuvre¹¹¹.

Cela dit, les ultras posent des gestes d'une telle radicalité que les élites ne peuvent se permettre de les endosser publiquement de crainte de perdre leur légitimité face à une part trop importante de la population. Entre ici en ligne de compte des considérations étrangères aux militants masculinistes : les politiciens au pouvoir, même masculins et conservateurs, cherchent à plaire, pour des

109. BBC, « Fathers' group clash with police », 18 juin 2004 ; B. ROUSE, S. MARSDEN, « Fathers 4 Justice stage rooftop protest at Harman's home », *The Independent*, 9 juin 2008.

110. É. ST-PIERRE, « Lorsque des actions masculinistes ciblent des féministes », M. BLAIS, F. DUPUIS-DÉRI (dir.), *Le mouvement masculiniste au Québec : L'antiféminisme démasqué*, op. cit., p. 211-226.

111. M. BLAIS, « Marc Lépine : héros ou martyr ? Le masculinisme et la tuerie de l'école polytechnique », M. BLAIS, F. DUPUIS-DÉRI (dir.), *Le mouvement masculiniste au Québec*, op. cit., p. 73-92.

raisons électoralistes, à divers secteurs de l'opinion publique, dont les femmes et certaines féministes. Malgré la posture radicale qui positionne certains masculinistes comme des extrémistes, leur idéologie prend racine dans l'antiféminisme et le sexisme ordinaire, et dans une conception conventionnelle de l'ordre naturel de la division des sexes. Ce qui explique que si plusieurs cherchent à se distancier de ces ultras, les présentant comme des acteurs extrémistes et isolés, on déclare du même souffle comprendre leur frustration, leur désespoir.

LES AXES DU DISCOURS MASCULINISTE

À en croire le discours masculiniste, tous les hommes seraient depuis au moins vingt ou trente ans en crise d'identité, parce que les femmes en général et les féministes en particulier dominent la société. Les symptômes de cette crise de la masculinité seraient à trouver dans le taux de suicide élevé des hommes, les problèmes scolaires des garçons et l'absence du père du domicile familiale d'où il aurait été chassé par la mère et par le juge du tribunal de la famille. Parfois, ce sont les « garçons » plutôt que les hommes qui sont en crise, surtout en raison de l'absence du père chassé, dit-on, par une mère dominatrice et castratrice¹¹². À noter qu'au sujet de ces trois phénomènes, les féministes ne s'opposent pas aux données statistiques avancées par les masculinistes : l'analyse différenciée selon les sexes révèle sans l'ombre d'un doute que les hommes sont tendanciellement désavantagés face aux femmes en matière de réussite scolaire, de suicide et d'octroi de la garde des enfants. Cela dit, ce que les masculinistes présentent comme des coûts du féminisme que subissent les hommes peut s'expliquer par la prévalence d'une identité masculine conventionnelle, c'est-à-dire qui valorise – selon des masculinistes qui portent le discours de la crise de la masculinité – l'agressivité (force physique et violence)¹¹³ et la compétitivité¹¹⁴. En ce sens, l'identité masculine conventionnelle n'est pas tant perçue, chez les masculinistes en particulier et plusieurs intervenants sociaux, comme un coût, que comme une richesse menacée qu'il convient de (re)valoriser. Un quatrième axe de discours, moins étudié¹¹⁵, est

112. G. CORNEAU, *Père manquant, fils manqué*, op. cit. ; M. TURENNE, « Pitié pour les garçons : Une génération castrée », op. cit. ; D. BOMBARDIER, *La dérouté des sexes*, op. cit., p. 94 ; William POLLACK, *Real Boys : Rescuing Our Sons From the Myths of Boyhood*.

113. J.-S. MARSAN, E. GRIL, *Les Québécois ne veulent plus draguer et encore moins séduire*, op. cit., p. 77-79 ; Serge Ferrand précise qu'il « y a une agressivité saine, une agressivité phallique » (Serge FERRAND, *Papa, à quoi sers-tu ? On a tous besoin d'un père*, op. cit., p. 31). Voir aussi G. CORNEAU, *Père manquant fils manqué*, op. cit., p. 115-116 ; É. ZEMMOUR, *Le premier sexe*, op. cit., p. 32-33.

114. Y. DALLAIRE, *Moi aussi... Moi... plus : 1001 différences homme-femme*, Québec, Option Santé, 2002, p. 15-16 ; A. SORAL, *Vers la féminisation ? Pour comprendre l'arrivée des femmes au pouvoir*, op. cit., p. 32-33.

115. À surveiller, à ce sujet, les travaux en cours de Mélissa Blais. Voir aussi L. BROSSARD, « Le discours masculiniste sur les violences faites aux femmes : Une entreprise de banalisation de la domination masculine », M. BLAIS, F. DUPUIS-DÉRI (dir.), *Le mouvement masculiniste au Québec : L'antiféminisme démasqué*, op. cit., p. 93-110 ; N. BRODEUR, « Le

celui de la violence. Les masculinistes affirment d'une part que les hommes sont eux aussi victimes de violence conjugale, tout en répétant que l'agressivité est une caractéristique naturelle de la masculinité.

Les garçons et l'école

Dans le cas du Québec, les statistiques indiquent que les garçons ont un taux global de réussite à l'école moins élevé que les filles, ce qui n'empêche pas, évidemment, que plusieurs garçons réussissent très bien et que des filles échouent. Les masculinistes expliquent ce taux de réussite plus faible pour les garçons en affirmant que le modèle pédagogique adopterait une approche féminine mal adaptée à l'identité masculine. Être un garçon à l'école au Québec a donc un « coût », alors que les filles sont avantagées. La solution est d'adopter des mesures pour valoriser l'identité masculine conventionnelle à l'école, ce qui aurait pour effet d'accroître d'autant les résultats scolaires des garçons. Ainsi, la direction d'une école secondaire a organisé en 2003 une journée pour « gars » seulement, à laquelle étaient invités le ministre de l'Éducation, très heureux de cette initiative, ainsi qu'un contracteur avec sa pelle mécanique, des policiers et des soldats de l'armée canadienne accompagnés d'un char d'assaut et d'un hélicoptère de combat¹¹⁶. De plus, un journal québécois annonçait à la fin de l'année 2010 que

« [l]a lutte au décrochage scolaire passera en deuxième vitesse en 2011, alors que les programmes [...] faisant la promotion des métiers traditionnels devraient se multiplier. On risque même de voir se propager les initiatives offrant aux gars des livres axés sur le sport ou les voitures, pour les intéresser davantage à la lecture¹¹⁷ ».

Malheureusement, plusieurs études démontrent que c'est précisément lorsque les garçons – et les filles – s'identifient *le plus* à des modèles genrés conventionnels que les risques d'échec et de décrochage scolaire sont les plus élevés, le garçon turbulent ou désirant briller dans le sport ayant tendanciellement moins de chance de succès à l'école que le garçon studieux, mais qui se fait accuser d'être « efféminé » par ses camarades¹¹⁸. Mais plutôt que de considérer que l'identité masculine conventionnelle représente un « coût » dans le système d'éducation, il faut surtout rappeler que ces garçons sont entre eux en processus d'apprentissage de leurs stratégies et tactiques de dominants. Une fois

discours des défenseurs des droits des hommes sur la violence conjugale : Une analyse critique », *Service social*, vol. 50, 2003 ; P. ROMITO, *Un silence de mortes : La violence masculine occultée*, Paris, Syllepse, 2006.

116. M. A. CHOUINARD, « La Mixité nuit-elle aux garçons? », *Courrier international*, n° 674, 2-8 octobre 2003, p. 19.

117. S. MÉNARD, « Offrir aux gars des livres de gars », *Journal de Montréal*, 30 janvier 2011.

118. J.-C. ST-AMANT, *Les garçons à l'école*, Montréal, Sisyphe, 2007.

adultes, ils entreront sur un marché de l'emploi où ils ont plus de chance que les femmes d'obtenir un emploi mieux rémunéré. Dans tous les cas, le ministère de l'Éducation du Québec, alarmé par les discours paniqués au sujet des difficultés scolaires des garçons, a lancé à répétition depuis quelques années plusieurs plans de lutte contre le décrochage, démontrant la volonté politique de mobiliser des ressources pour contrer un problème qui touche surtout les garçons. Et les propositions avancées pour attirer plus d'hommes dans le métier d'enseignant réaffirment des conceptions conventionnelles de la division sexuelle du travail : une augmentation de 20 % du salaire et l'attribution de plus de pouvoir aux enseignants¹¹⁹.

Les hommes et le suicide

Les masculinistes récupèrent à leurs fins politiques les statistiques sur les hommes, qui indiquent qu'environ trois fois plus d'hommes que de femmes s'ôtent la vie au Québec. Le psychologue et sexologue québécois Yvon Dallaire est tout à fait explicite lorsqu'il affirme que « l'absence de modèles masculins forts en est certainement l'une des causes¹²⁰ » et

qu'« une perte interpersonnelle constitue une cause toujours potentielle de suicide. La fonction biologique de l'homme étant d'être au service de ceux qu'il aime, d'être utile et performant, la perte de cet être aimé ou de ses êtres aimés (enfants) lui enlève souvent sa principale raison de vivre. L'homme préfère mourir plutôt que de vivre inutilement¹²¹ ».

Selon Dallaire, donc, les hommes se suicident parce qu'une femme les a quittés, une thèse soutenue par les groupes militants des pères séparés et divorcés. Profitant de « la semaine du suicide » au Québec, le groupe Fathers-4-Justice (F4J) Québec a diffusé sur son site Internet un texte qui dénonce le « féminisme extrémiste¹²² » et précise que « [l]es pères en situation de séparation forment près des trois-quarts des suicides¹²³ », alors que le président de la Coalition pour

119. S. MÉNARD, « Plus rare que jamais : Le déclin du nombre de profs masculins se poursuit tandis que le décrochage des gars inquiètent », *Le Journal de Montréal*, 25 avril 2011, p. 3.

120. Y. DALLAIRE, « L'homme "agit" ses émotions », M. PROULX (dir.), *La planète des hommes*, Montréal, Bayard Canada/Société Radio-Canada, 2005, p. 146.

121. Y. DALLAIRE, *Homme et fier de l'être*, op. cit., p. 147-148.

122. Texte intitulé « Suicide » diffusé sur le site identifié à l'organisation Fathers-4-Justice Québec [http://fathers-4-justice.ca/portail/index.php?option=com_content&task=view&id=45&Itemid=75], consulté en août 2007.

123. Texte intitulé « Suicide » diffusé sur le site identifié à l'organisation Fathers-4-Justice Québec [http://fathers-4-justice.ca/portail/index.php?option=com_content&task=view&id=45&Itemid=75], consulté en août 2007. De plus, selon le site « Fathers 4 Justice – Québec » (source consultée le 14 avril 2006 : [<http://fathers-4-justice.ca/fr/montreal.html>]) : « [d]es milliers d'hommes se donnent la mort [...] pour se soustraire aux conditions psychologiques et financières inhumaines imposées quotidiennement par la persécution systémique des tribunaux de la famille ».

la défense des droits des hommes du Québec, Georges Dupuy, affirme qu'« il y en a la moitié [des hommes] qui se suicident pour des raisons de rupture conjugale ». En commission parlementaire sur la réforme du Conseil du statut de la femme du Québec, Georges Dupuy prend « ces chiffres en compte » pour affirmer qu'« on ne peut pas dire qu'il y a plus de femmes tuées que d'hommes dans les conflits conjugaux, simplement les méthodes sont un peu différentes ». Ainsi, les hommes ne choisissent pas le suicide, ce sont des femmes qui les y poussent et qui sont donc responsables de leur mort. Entre une femme assassinée par son conjoint et un homme qui se suicide après divorce : « Y a-t-il une tellement grande différence ? Un mort, c'est un mort¹²⁴. » En France, le sénateur Alain Gournac réagit à l'audience de SOS Papa devant la Commission aux droits des femmes en déclarant que « certains pères [vont] jusqu'à se suicider de désespoir en raison de la souffrance due à la séparation d'avec leurs enfants, la justice privilégiant souvent le choix de la mère pour la garde des enfants¹²⁵ ». Le discours sur le divorce et la garde des enfants est donc amalgamé au discours sur le suicide, puisque c'est le divorce et la perte des enfants qui entraîneraient le suicide des hommes. Or les hommes ont un taux de suicide plus élevé que les femmes dans tous les pays (sauf la Chine), quelqu'y soit l'importance du féminisme, et la différence entre le taux masculin et féminin est relativement stable au Québec depuis 1950, soit bien avant l'émergence du féminisme des années 1960-1970. Enfin, les taux de tentatives de suicides sont à peu près identiques pour les hommes et les femmes. Si les hommes complètent plus souvent leur suicide que les femmes, c'est qu'ils préfèrent utiliser des armes à feu associées encore aujourd'hui à l'identité masculine, les femmes se tournant vers des moyens moins drastiques. Comme toujours, ce n'est pas la féminisation de la société ou le féminisme qui constituent un facteur de risque pour les hommes, mais la masculinité conventionnelle, qui n'est pas tant un « coût » qu'une identité de dominants qui contrôlent et veulent contrôler à la fois les armes et la violence. Dans tous les cas, ce discours paniqué sur les suicides des hommes a sonné l'alarme au gouvernement du Québec, plus spécifiquement dans le domaine de la santé publique, où depuis plusieurs années des campagnes de prévention du suicide ont été lancées, ce qui profite surtout aux hommes. En fait, le protocole d'intervention de Suicide Action Montréal, un organisme qui offre

124. « Consultation générale sur le document intitulé Vers un nouveau contrat social pour l'égalité entre les femmes et les hommes », *Journal des débats*, Commission permanente des affaires sociales, Québec, mercredi 28 septembre 2005, vol. 38, n° 155. À noter que cet argumentaire était déjà présenté dans son livre *Coupable d'être un homme : « Violence conjugale » et délire institutionnel*, Montréal, VLB, 2000, p. 106-111. Au sujet de Georges Dupuy, voir aussi le chapitre de Louise Brossard sur la violence, et celui de Karine Foucault sur l'influence du discours masculiniste, dans M. BLAIS et F. DUPUIS-DÉRI (dir.), *Le mouvement masculiniste au Québec*, op. cit.

125. Synthèse des travaux de la délégation aux droits des femmes, mercredi 18 janvier 2006, site Internet du Sénat français – consulté le 14 avril 2006.

des formations en prévention auprès des intervenantes et intervenants dans les différents services d'aide (toxicomanie, itinérance, violence, etc.), comporte un volet consacré à l'intervention auprès des hommes, mais aucun pour les femmes.

Les pères et les enfants

Du côté de la garde des enfants, le mouvement masculiniste porte un discours alarmiste et sans nuance, qui laisse penser que les pères sont systématiquement dépossédés de leurs enfants, aussi bien par les mères que par les tribunaux de la famille. En réalité, selon le juge Pierre Dalphond, de la cour d'appel du Québec, plus de 80 % des cas de garde d'enfant en situation de séparation ou de divorce se règlent à l'amiable entre les parents. Et contrairement aux masculinistes qui laissent entendre que les pères d'aujourd'hui veulent tous s'occuper de manière responsable de leurs enfants, la très grande majorité des pères en situation de séparation décide de ne pas demander la garde principale des enfants. Ils sont bien contents, en fait, que ce soit la mère qui assume la part la plus importante des responsabilités et des tâches parentales, ce qu'elle faisait d'ailleurs déjà avant la séparation dans la majorité des couples. Lorsqu'il n'y a pas d'entente à l'amiable et qu'un conflit nécessite l'intervention d'un juge, ce qui représente l'exception, les juges ont alors tendance à accorder la garde à la mère, surtout quand les enfants sont plus jeunes. Or ce choix est surtout déterminé par une conception conventionnelle des identités de genre, les juges plutôt conservateurs ayant tendance à présumer que les enfants sont mieux avec leur mère et que le père aura avantage à ne pas avoir la garde des enfants pour se trouver rapidement une nouvelle conjointe et fonder une nouvelle famille. Comme l'indique une étude fondée sur des entrevues auprès de membres de groupes pour la défense des droits des pères séparés et divorcés, « les pères veulent jouer un rôle dans la vie de leurs enfants; mais pour la plupart, ce rôle n'est qu'une simple poursuite de leur rôle prédivorce, soit le père traditionnel qui exerce son pouvoir et son contrôle¹²⁶ » sur les enfants, mais aussi sur la mère... Dans tous les cas, tout ce tumulte au sujet des pères prétendument spoliés de façon systématique détourne l'attention des attitudes générales des hommes face à leur rôle de père : les études récentes¹²⁷ sur le sujet démontrent les unes après les autres la prévalence d'une déresponsabilisation des hommes en général face aux tâches domestiques, l'homme laissant le plus souvent à la mère le travail le moins prestigieux (comme

126. C. BERTOIA, J. DRACH, « The Fathers' rights movement », *Journal of Family Issues*, vol. 14, n° 4, décembre 1993, p. 613.

127. Pour les données de Statistique Canada, voir L. MOISAN, « Femmes, à vos tableaux! », *La vie en rose*, numéro hors série, 2005, p. 58-61. Pour une synthèse des études, voir C. GUIONNET, É. NEVEU, *Féminins/Masculins : Sociologie du genre, op. cit.*, chap. IV, « Genres, vie domestique, sociabilités », p. 153-184. Voir aussi I. PUECH, « Le non-partage du travail domestique », M. MARUANI (dir.), *Femmes, genre et sociétés : L'État des savoirs*, Paris, La Découverte, 2005, p. 176-183.

le ménage et le lavage)¹²⁸, l'écart se creusant plus encore après la naissance d'un premier enfant¹²⁹. Dans tous les cas, le discours paniqué des pères quant à leur difficulté d'obtenir la garde des enfants a poussé le champ de la psychologie à développer un tout nouveau paradigme justifiant la garde partagée pour le bien de l'enfant, ce que les féministes revendiquaient déjà dans les années 1970-1980, mais en exigeant que ce ne soit pas seulement le temps qui soit partagé également, mais aussi la responsabilité et les tâches¹³⁰...

Les hommes et la violence

Le mouvement masculiniste s'exprime sur la question de la violence en suivant deux axes de discours en apparence contradictoires : (1) les hommes aussi sont la cible de violence conjugale ; (2) les hommes sont naturellement plus agressifs que les femmes. En mobilisant la méthode du *Tactic conflict scale*, les masculinistes tentent de démontrer qu'il y a une symétrie entre les hommes et les femmes en termes de prévalence de violence conjugale, oubliant de rappeler que pour ce qui est des corps qui arrivent à la morgue, il y a chaque année beaucoup plus de femmes que d'hommes victimes d'un conjoint ou d'un ex-conjoint. En 2008, au Canada, 62 personnes ont été victimes d'homicide conjugal, soit 45 femmes et 17 hommes (environ 3 femmes/1 homme)¹³¹. Entre 1975 et 2004, la moyenne annuelle au Québec de victimes d'homicides conjugaux est de 17 femmes et de 3 hommes, soit un ratio de plus de 5 femmes/1 homme¹³². En 2004 au Québec 23 homicides conjugaux, 22 perpétrés par des hommes, un seul par une femme (22 femmes/1 homme)¹³³. Cela tend à démontrer que la violence masculine est si non plus commune, du moins plus brutale que la violence féminine...

Cela dit, le discours de la symétrie de la violence conjugale permet au mouvement masculiniste de critiquer le protocole de financement public des maisons d'hébergement pour femmes violentées, et de déplorer le manque de

128. C. GUIONNET, É. NEVEU, *Féminins/Masculins : Sociologie du genre*, op. cit., p. 154-161.

129. M.-È. SURPRENANT, *L'égalité entre les sexes chez les jeunes femmes et les hommes au sein du couple et de la famille au Québec : Des représentations aux pratiques*, Montréal, mémoire de maîtrise, département de sociologie, UQAM, 2005.

130. Voir le numéro spécial intitulé « La garde partagée en question », dans la *Revue québécoise de psychologie*, vol. 27, n° 1, 2006 (en particulier D. CÔTÉ, « D'une pratique contre-culturelle à l'idéal-type : La garde partagée comme phénomène social », et l'introduction de M. Gagnon qui discute de l'influence au Québec de groupes militants comme Fathers-4-Justice dans l'avancement de l'idée que la garde partagée est nécessairement souhaitable).

131. Institut national de santé publique du Québec, [<http://www.inspq.qc.ca/violenceconjugale/statistiques/statshomicide.asp?id=32>].

132. Institut national de santé publique du Québec, [<http://www.inspq.qc.ca/violenceconjugale/statistiques/statshomicide.asp?id=32>].

133. C. DROUIN, « Élaboration d'un guide d'intervention préventive de l'homicide conjugal en maison d'hébergement », S. ARCAND et alii (dir.), *Violences faites aux femmes*, Québec, Presses de l'université du Québec, 2008, p. 477-493.

ressources pour les hommes en difficulté. Ayant constaté que des activistes du mouvement masculiniste ont été accusés et parfois condamnés pour diverses formes de violence conjugale, Martin Dufresne avance même l'hypothèse que ce mouvement agit de fait comme un lobby pour défendre les hommes violents à l'égard des femmes¹³⁴.

Par ailleurs, le discours de la crise de la masculinité véhicule la prétention des hommes à disposer d'une agressivité naturelle, que le féminisme tendrait à limiter, d'où l'idée de « castration ». Cette idée récurrente se retrouve, par exemple, chez Éric Zemmour, pour qui « la virilité va de pair avec la violence, [...] l'homme est un prédateur sexuel, un conquérant¹³⁵ ». Le discours masculiniste, qui se lamente d'une part que les hommes sont trop aisément identifiés comme violents à l'égard des femmes, continue malgré cela à valoriser une masculinité associée à la force, l'agressivité et la violence, ce qui offre des avantages évidents aux hommes dans leurs rapports sociaux et politiques avec les femmes, à qui on réservera la douceur et l'empathie...

Il est intéressant de noter que des spécialistes de la « condition masculine » au Québec notent que se sont, entre autres variables, « les demandes féministes pour mettre fin aux violences et abus dont les femmes sont victimes par des hommes », qui ont provoqué chez les hommes une volonté de former un mouvement social d'hommes¹³⁶. De même, dans son étude du discours de la « crise de la masculinité » en Afrique du Sud, Joël Charbit considère comme hypothèse explicative que « ce n'est pas [...] la psyché masculine qui est en crise, mais la légitimation de la domination masculine dans les centres constitutifs de l'ordre de genre. Le rejet [par les hommes], largement documenté¹³⁷, de relations égalitaires entre hommes et femmes » implique une réaction masculine de défense face à « la remise en question d'un ordre sociétal. Dans ce cadre théorique, la violence sexuelle à l'encontre des femmes, mais également des minorités sexuelles constituent des formes de résistance à un transfert de pouvoir¹³⁸ » et au projet égalitaire des féministes.

CONCLUSION

Malgré l'identification de certains coûts associés à la masculinité, le sociologue Léo Thiers-Vidal a noté que les hommes qu'il a interviewés en France au

134. M. DUFRESNE, « Masculinisme et criminalité sexiste », *Recherches féministes/Nouvelles questions féministes*, vol. 11, n° 2/vol. 19, n° 2-3-4, 1998.

135. É. ZEMMOUR, *Le premier sexe*, *op. cit.*, p. 32-33.

136. J. LUNDSAY, G. RONDEAU, J.-Y. DESGAGNÉS, « Bilan et perspectives du mouvement social des hommes au Québec entre 1975 et 2010 », *op. cit.*, p. 14-15.

137. L. WALKER, « Negotiating the Boundaries of Masculinity in Post-Apartheid South-Africa », G. REID, L. WALKER (dir.), *Men Behaving Differently : South African Men Since 1994*, Cape Town, Double Stoeys Books, 2005, p. 161-182.

138. J. CHARBIT, « La crise de la masculinité » en Afrique du sud..., *op. cit.*, p. 68.

sujet de leur identité masculine considèrent que « la chance d'être un homme est vécue avant tout comme la chance de ne pas être une femme¹³⁹ », soit d'échapper aux problèmes – discrimination, etc. – que les femmes doivent affronter parce qu'elles sont femmes¹⁴⁰. Cette conviction qu'il est mieux d'être un homme qu'une femme n'empêche pas des hommes de présenter la masculinité comme un « coût » en soit, et de parler d'une « crise de la masculinité » dans une société où les femmes seraient dominantes. Réfléchir aux « coûts » qui seraient associés à l'identité masculine comme si le dominant était aliéné et opprimé par le système de domination, c'est prendre le risque de réduire la réflexion au champ de la sociopsychologie, et donc de l'identité en soi et pour soi. Or l'enjeu central de cette prétendue « crise de la masculinité » n'est pas tant la sauvegarde d'une identité psychosociale masculine que la préservation de l'identité *politique* des hommes, qui se définissent comme hommes dans des rapports de force et pouvoir, c'est-à-dire des rapports de domination qu'ils exercent individuellement et collectivement sur les femmes. L'enjeu est donc politique (égalité) plutôt que psychologique (identité).

139. L. THIERS-VIDAL, *De « L'ennemi principal » aux principaux ennemis...*, op. cit., p. 345.

140. *Ibid.*, p. 333.

Béatrice DAMIAN-GAILLARD

PRINCE CHARMANT
REPRÉSENTATIONS DES RESSOURCES ET DES COÛTS
DES MASCULINITÉS DANS LES ROMANS SENTIMENTAUX
DES COLLECTIONS HARLEQUIN

Objets littéraires déclassés, méprisés, les romans sentimentaux se fondent principalement sur une intrigue structurée autour de la relation entre un homme et une femme, dont l'enjeu est le jeu des passions, des sentiments et la quête, sans cesse retardée par des obstacles, de l'amour et du bonheur, réalisés par la fusion de deux entités en une¹. Analyser cette littérature permet donc tout d'abord de saisir, dans une société donnée, l'état de représentations collectives et historicisées, de conventions censées orienter les conduites amoureuses et sexuelles. Comme le note en effet B. Péquiot, « le roman sentimental nous offre d'une certaine manière une sorte de concentré de la vie sociale, et de ses représentations collectives des classes sociales, des professions, des rapports hommes-femmes, des adultes et des enfants, du travail et du non-travail, etc.² ». Ces romans nous permettent plus précisément ensuite d'approcher les normes sociales véhiculées sur l'amour en direction de certaines femmes : les lectrices souvent stigmatisées de ces romans³, qui appartiennent aux catégories sociales les moins cultivées – au sens de la culture légitime, celle reconnue comme constituante d'un capital⁴ – pas ou peu diplômées, insérées dans des foyers

1. S. Pétillon analyse cette scène générique, dans son article : « Les mauvais genres à l'épreuve de l'analyse textuelle des discours de la production écrite », *Mauvais genres*, Item n° 4, [<http://www.revuerectoverso.com/spip.php?article154>], p. 15-16.

2. B. PÉQUINOT, *La relation amoureuse. Analyser sociologique du roman sentimental moderne*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1991, p. 191.

3. Pour une étude des mécanismes croisés de qualification des textes et des publics, voir P. PARMENTIER, « À mauvais genres, mauvais lecteurs ? », in *Les mauvais genres*, Actes du colloque organisé au Centre culturel canadien de Paris, 23, 24 et 25 novembre, Liège, Éditions du CLPCF, 1989, p. 25-36.

4. Tel que définit par P. Bourdieu : l'ensemble des ressources (économiques, culturelles, sociales, symboliques) accumulé par un individu et qui, si elles sont mobilisées dans certaines situations sociales, deviennent des atouts dans la construction de positions, ou au contraire, des handicaps si elles viennent à manquer.

d'agriculteurs, d'ouvriers ou d'employés, de retraités⁵. Mais ce matériau est d'autant plus intéressant à analyser que, reposant sur un « procédé de focalisation interne⁶ », il véhicule des normes pratiques autant que psychiques. Littérature réflexive, centrée dans son écriture sur l'intériorité des actants⁷ – leurs ressentis, leurs émotions, leurs pensées –, les romans Harlequin ne décrivent pas seulement des comportements associés aux rencontres amoureuses hétéronormées, mais font inlassablement le minutieux récit des sentiments éprouvés par les protagonistes de ces rencontres. C'est donc toute l'économie psychique des rituels de séduction qui y est explicitée de sorte que l'on peut considérer que « ces lectures romanesques, silencieuses, intimes et secrètes [...] constituent l'une des modalités de construction du "for intérieur féminin"⁸ ».

Vu sous cet angle, l'étude du contenu de cette littérature est alors d'autant plus instructive que la mise en scène de cette économie psychique du « bon » rapport amoureux se fait au détriment des conditions sociales de sa réussite – en l'occurrence : l'asymétrie de pouvoir entre les deux partenaires⁹. Certes, ces conditions ne sont pas totalement éludées, comme on le verra dans les lignes qui suivent. Mais à la différence du « ressenti », elles sont exposées sur le mode implicite du cela-va-de-soi. En d'autres termes, la rencontre amoureuse est ici présentée comme un processus avant tout psychique, dont la réussite repose sur le cheminement intérieur de deux individus dont les attributs sociaux ne sont exposés que pour mieux planter le décor de leur relation. Le récit, en effet, ne s'encombre pas de tels « détails » – ses protagonistes, en particulier de sexe masculin, sont d'ailleurs la plupart du temps orphelins. Tout se passe donc comme s'ils ne constituaient pas le cœur du problème. Bien plus : l'asymétrie des ressources entre l'homme et la femme y apparaît comme une condition naturelle du choc amoureux, un élément clé au principe même du désir. Ce qui fait problème – *i. e.* qui est problématisé –, est bien plutôt le for intérieur des

5. O. DONNAT, *Les pratiques culturelles de Français. Enquête 1997*, Paris, La Documentation française, Département des études et de la prospective, ministère de la Culture et de la Communication, 1998.

6. S. OLIVIER, « Les prémices d'une histoire d'amour ou comment écrire un roman sentimental », *Mauvais genres*, Item n° 4, consulté en décembre 2009, [<http://www.revuerectoverso.com/spip.php?article145>], p. 13.

7. Cette écriture se caractérise par le point de vue adopté – principalement celui de l'héroïne, même si, depuis les années 1980, certaines collections donnent une place grandissante à celui du héros, l'importance donnée aux dialogues en comparaison avec celle de la description des lieux ou aux actions, etc.

8. I. CHARPENTIER, « Prévenir le péril en la demeure. Les lectures féminines "lascives" : de l'encadrement médical du for intérieur au contrôle social (XVII^e-XVIII^e siècles) », CURAPP, *Le for intérieur*, Paris, Presses universitaires de France, 1995, p. 308.

9. Sur l'articulation entre littérature féminine populaire et légitimation de la domination masculine, voir J.-A. RADWAY, *Reading the romance. Women, patriarchy and popular literature*, Londres, Verso, 1984 ; et du même auteur « Lectures à "l'eau de rose". Femmes, patriarcat et littérature populaire », *Politix*, vol. 13, n° 51, 2000, traduit par Brigitte Le Grignou, p. 163-177.

actants, ou pour le dire plus précisément le processus d'ajustement réciproque des deux partenaires aux attentes de l'autre. On y découvre ainsi comment, par un mécanisme invariant d'érotisation de la domination masculine¹⁰, une femme accepte avec bonheur de se soumettre au désir d'un homme, les romans Harlequin s'attachant toujours « à enchanter le sexe » (« *to keep sex pretty* ») entre les deux protagonistes, en liant systématiquement acte physique et sentiment amoureux dans la rencontre mise en scène. Mais si la femme livre son corps à l'homme, ce dernier abandonne en échange – et de manière inédite¹¹ – son cœur. Aussi, pour qui veut bien y prêter attention, découvre-t-on également à quelles conditions l'homme conquiert le cœur et le corps de sa partenaire. La légitimation de la domination masculine ne passe effectivement pas que par son érotisation. Elle suppose simultanément que le protagoniste de sexe masculin soit en mesure de tenir le rôle et le rang du Prince charmant. Les romans Harlequin n'apparaissent alors pas seulement comme des guides de conduites psychiques pour les femmes des classes populaires en même temps qu'un instrument de légitimation de leur double domination : c'est aussi un matériau qui livre les attentes de ces mêmes femmes envers les hommes – leur plastique, leurs émotions, leur virilité, etc. –, autant de normes véhiculées sur le « bon » amant qui pèsent sur le choix de leur(s) partenaire(s), et donc potentiellement sur le comportement de ces derniers. Par conséquent, elles peuvent se comprendre comme des contraintes pour les hommes. C'est dans cette perspective que s'inscrit en tout cas cette contribution.

Au rebours des recherches existantes qui ont pour la grande majorité concentré leur attention sur les figures féminines, on s'intéressera ici principalement aux représentations idéalisées des masculinités développées dans les romans des collections Harlequin, en les considérant comme autant de prescriptions indirectes faites aux hommes. Notre regard sera donc doublement singulier ici. D'une part, en ce qu'il portera sur les investissements et les ressources, tant physiques (corporelles, gestuelles) que sociales (positions à atteindre dans la hiérarchie sociale), considérées comme nécessaires pour endosser un rôle masculin dans les rituels de

10. Référence à l'ouvrage de D. KENNEDY, *Sexy dressing. Violences sexuelles et érotisation de la domination*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2008. Souvent dénoncé par les critiques féministes comme légitimation du viol, ce travail d'érotisation peut aussi se comprendre comme un moyen de légitimer le désir féminin selon A. Houel. Car « la violence de l'homme est là reconnue, voire désirée, comme contenue par la tendresse : l'aspect paradoxal de ce fantasme [...] reflète avec toute l'ambivalence qui traverse l'héroïne face à son propre désir. [...] Un désir féminin non admis, indicible peut-être : le fantasme de viol, dont le baiser pris de force est une des figures, autoriserait alors la femme de se poser comme extérieur, à n'avoir pas à assumer ce désir », in A. HOUEL, « Les chemins de la passion », *Les mauvais genres*, Actes du colloque organisé au Centre culturel canadien de Paris, 23, 24 et 25 novembre, Éditions du CLPCF, 1989, p. 138.

11. Lorsque sont abordées les expériences sexuelles antérieures du héros, elles sont souvent réduites à une gymnastique sans âme, à un relâchement de tensions sexuelles, à un exutoire aux pulsions de la libido.

séduction préconisés dans ces histoires¹². D'autre part, nous n'appréhenderons pas ces romans comme un tout uniformisé et uniformisant, sous prétexte qu'ils sont soumis à une production industrielle en séries, à une standardisation des structures narratives en lien avec une consommation de masse. Il s'agira au contraire de tenir compte des stratégies marketing mises en œuvre par l'éditeur, qui consistent en des ajustements du modèle narratif générique et donnent lieu à des offres éditoriales différenciées¹³. Enfin, notre analyse se distingue des précédentes en ce qu'elle récuse une vision unilatérale de la domination masculine où les figures respectivement dominatrice et victimaire du masculin et du féminin semblent exclusives l'une de l'autre. C'est, du reste, l'un des nombreux intérêts qu'offre l'étude de ces romans Harlequin que de montrer que la domination masculine, qui se joue et se rejoue dans la rencontre amoureuse, qui en est l'un des principaux enjeux, est le produit d'une relation sociale complexe où le dominé est loin d'être passif et n'en supporte pas seul les coûts.

Pour avancer dans notre réflexion, nous avons réalisé une étude de contenu comparative – quantitative et qualitative – d'un corpus de romans appartenant aux différentes collections mises sur le marché. Nous avons analysé les séries *Azur*, *Horizon*, *Blanche*, *Passions*, *Audace*, *Prélud's*, sur la base de 12 volumes par collection (12 histoires d'amour inédites par collection), volumes choisis de façon aléatoire, et publiés entre 2006 et 2009¹⁴. Dans la première partie de cet article, nous nous attacherons à définir les profils-types de héros (physiques et sociaux) selon les collections. Puis, nous nous intéresserons aux comportements masculins attendus dans la rencontre amoureuse. Nous verrons enfin en quoi les

12. Dans la même perspective, voir l'article de P. SCHMOLL, « La rencontre amoureuse : entre permanences et mutations », A. TOUATI (dir.), *Femmes/Hommes. L'invention des possibles*, Sciences de l'Homme et Sociétés, 2005, p. 137-147. L'auteur reprend la notion foucauldienne de dispositif pour étudier les transformations de la relation amoureuse et, notamment, les rôles joués par les productions imaginaires dans la construction de nos dispositions et, les contraintes qu'elles font peser sur les hommes : « Pour être un "homme", de nos jours, il faut assumer des contraintes énormes, travailler pour gagner de l'argent, se battre pour un statut social, assumer ses responsabilités familiales » (p. 143).

13. Les romans Harlequin se déclinent aujourd'hui entre, d'un côté, des livres de poche (les collections mensuelles, les hors-séries) et, de l'autre côté, l'édition de romans fictions de grands formats édités tous les deux mois. Il existe également des sagas, imprimées soit en livres de poche, soit en livres grands formats (dont la plupart deviennent ensuite des livres de poche). Les volumes des collections mensuelles mobilisent une grande quantité d'auteurs, souvent d'anciens lecteurs, et leur travail d'écriture s'élabore à partir de formats d'écriture différenciés (*writing guidelines*), qui encadrent le travail des auteurs, en définissant des règles précises (spécificités des situations sociales, caractéristiques des personnages, place octroyée à la sexualité dans l'histoire, longueur des manuscrits, rapport au lecteur recherché...).

14. Dans un souci de vraisemblance avec les réalités des relations entre hommes et femmes, nous avons volontairement écarté de notre corpus les séries thématiques (princes du désert, par exemple), les collections Historiques et Black rose : pour la première, parce qu'elle s'inscrivait dans une période historique éloignée ; pour la seconde, parce que l'intrigue mêle histoire d'amour et récit fantastique (extra-terrestre, magiciens...).

romans Harlequin, tout en interrogeant les formes de socialisation aux identités masculines (et féminines), imposent, en la naturalisant, une définition masculine unique de la séduction, marquée socialement et politiquement.

LA PANOPLIE DU SÉDUCTEUR

Séduire est une activité symbolique qui se déroule dans un échange interpersonnel entre deux personnes, socialisées à un ensemble de règles de comportements, de croyances, d'interprétations de signes propres à la société dans laquelle ils évoluent. En effet,

« étant un mode spécifique de communication, la séduction a besoin de passer par un rituel, qui construit à la fois l'acte de parole et l'attitude gestuelle prise dans le sens d'un positionnement particulier du corps. Ces codes doivent être partagés par les deux individus pour pouvoir être perçus, lus et déchiffrés. Ainsi, un rire ou un regard partagé établissent une communication en apparence ludique et spontanée. Mais le fondement de celle-ci relève davantage de la création d'un personnage fictif. Tout dans ce jeu est en réalité construit, le vêtement, l'intonation de la voix, la posture choisie révèlent la mise en scène d'une stratégie pour plaire¹⁵ ».

C'est donc une cartographie des compétences, des ressources, des qualités attachées aux figures du mâle séduisant et séducteur dans les romans Harlequin que nous esquisserons dans cette première partie. Elle se compose de caractéristiques physiques (âge, couleurs des yeux et des cheveux), et sociales (situation matrimoniale; parentalité – parents, fratrie, enfant –; nationalité; catégorie socioprofessionnelle) des héros. Ces caractéristiques dessinent les contours d'un habitus de la séduction au masculin, au sens où elles traduisent des dispositions d'esprit, des manières d'être, d'agir mises en action au travers de postures, de mouvements, de rapports au langage, à autrui... Cet idéal construit la « masculinité comme noblesse¹⁶ », dans la mesure où les héros sentimentaux, êtres de fantasme, sont par définition des êtres d'exception.

Une plastique exigeante et des assignations sociales à la hauteur du fantasme

Tout d'abord, nous remarquons des constantes dans les caractéristiques physiques des héros : musclés, grands (plus grands que l'héroïne), des traits acérés, anguleux, signes de pouvoir, de maîtrise et de confiance en soi. Les variations se font davantage sur les couleurs des attributs physiques et les caractéristiques sociales. Être Prince Charmant nécessite non seulement d'accéder à des positions

15. G. BOËTSCH, D. GUILHEM, « Rituels de séduction », *Hermès*, 43, 2005, p. 181.

16. Concept emprunté à P. BOURDIEU, dans *La domination masculine*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 63.

sociales plus élevées que celles de leur amoureuse, mais inscrites dans les classes sociales supérieures : chefs d'entreprise de 10 salariés et plus, cadres ou membres de professions intellectuelles supérieures, quelquefois commerçants ou assimilés, rarement employés. À l'occasion, il peut même être un grand dirigeant économique ou politique (sénateur, scheik, prince). Par ailleurs, l'on ne devient pas le protagoniste principal d'une histoire d'amour à n'importe quel âge. Pour les hommes, l'amour ne se rencontre pas après 40 ans, et pas avant 26 et 35 ans. On le voit, il existe des diktats concernant la beauté des héros des romans sentimentaux Harlequin, fondés en partie sur l'impératif de jeunesse, avec des seuils « plus élevés » que leurs partenaires féminines. De plus, les héros ne peuvent être que très rarement roux, mais potentiellement châains ou blonds. Ils n'ont que peu souvent les yeux ambres (réservés la plupart du temps aux princes d'orient). L'image de la virilité s'accorde davantage avec les cheveux bruns, les yeux noirs (de braise), ou gris/bleus (regard glacial et indéchiffrable). Que ceux qui ne correspondent pas à ces attentes (synthétisées dans le tableau 1) n'entretiennent pas d'illusion sur leurs ressources et leurs opportunités amoureuses.

Collections	Âges	Couleurs des yeux et cheveux	Catégories socioprofessionnelles
AZUR	31-40 ans	Brun aux yeux noirs	Chef d'entreprise de 10 salariés et +/-Cadre et professions intellectuelles supérieures
AUDACE	26-35 ans	Brun aux yeux de couleurs variables	Cadre et professions intellectuelles supérieures/commerçant et assimilé/Chef d'entreprise de 10 salariés et +
HORIZON	31-40 ans	Brun aux yeux gris	Chef d'entreprise de 10 salariés et +/-Cadre et professions intellectuelles supérieures à égalité avec employé
PRELUD'	31-35 ans	Brun aux yeux noirs	Cadre et professions intellectuelles supérieures/Employé/Chef d'entreprise de 10 salariés et +
PASSION	26-30 ans	Brun aux yeux noirs	Chef d'entreprise de 10 salariés et +/-Cadre et professions intellectuelles supérieures/Agriculteur (propriétaire d'un ranch)
BLANCHE	31-40 ans	Brun aux yeux gris	Cadre et professions intellectuelles supérieures

Tableau 1 – Les 6 collections du point de vue du protagoniste masculin¹⁷.

Enfin, l'ethos du Prince charmant correspond en tout point à l'idéal de la masculinité hégémonique¹⁸. Leurs gestes sont vifs, leurs déplacements furtifs, leurs paroles parfois coupantes, leurs pensées souvent impénétrables. Ces êtres mystérieux sont décidés, rencontrent peu d'hésitations, balbutient rarement.

17. Lorsque plusieurs réponses sont données, elles apparaissent par ordre décroissant des pourcentages.

18. Cf. R.-W. CONNELL, J.-W. MESSERSCHMIDT, « Hegemonic masculinity. Rethinking the concept », *Gender and Society*, vol. 19, n° 6, décembre 2005, p. 829-859. Voir aussi l'article de Mankowski dans ce livre.

Leur voix, forcément sensuelle, peut être forte, grave, ferme, rassurante, sarcastique, glaciale ou suave selon les situations.

« Peut-être se montrait-il parfois brutal, d'une certaine manière, par son côté direct. Mais il était surtout honnête » (*Azur*, n° 2907, juillet 2009).

« Car Adam Cazell était un prédateur. Un prédateur fort séduisant, certes, dont le caractère menaçant était tempéré par un physique avantageux. [...] Mais sa carrure anguleuse, la barbe qui ombrait son visage et la beauté anguleuse de ses traits envoyaient un message de virilité presque agressive. [...] Tout en lui indiquait le chasseur, prêt à bondir » (*Azur*, n° 2894, juin 2009).

« Sa voix était exactement telle qu'elle se la rappelait : profonde, légèrement rauque, et sexy » (*Passions*, n° 156, août 2009).

« Le regard sombre de son interlocuteur demeura indéchiffrable » (*Prélud'*, n° 145, mai 2009).

« Jackson la considérait d'un air narquois, presque condescendant » (*Blanche*, n° 947, août 2009).

« Il mena la danse avec des gestes assurés » (*Audace*, n° 160, août 2009).

Cette assurance a pour contrepartie la pauvreté de leur vie affective. S'il est un expert de la séduction et occupe une position sociale enviable, l'amant Harlequin en paie en effet le prix fort dans ses relations sociales, en particulier avec les femmes. Coupé de ses émotions (autres que la colère), il est aussi très souvent isolé : il est souvent orphelin, sans fratrie et sans enfants¹⁹. Surtout, il ne connaît guère l'amour dont il a d'ailleurs une vision totalement désenchantée. Rares sont en effet les histoires dans lesquelles les relations entre les sexes seraient en quelque sorte inversées, où le héros serait en attente d'un engagement amoureux exclusif et permanent alors que l'héroïne fuirait toute connexion affective forte, en dehors du cadre familial. Et plus la liste de ses conquêtes amoureuses est longue, plus son cynisme envers les femmes est profond. Il les voit généralement comme des êtres cupides, les envisage au mieux comme des objets de désir avec lesquels assouvir ses pulsions sexuelles, au point qu'il n'est pas rare qu'au début de l'intrigue soit établi entre les héros un contrat marchand par lequel l'héroïne reçoit de l'argent en échange de ses prestations sexuelles²⁰.

19. À l'exception de la collection *Audace* dans laquelle le héros est non-orphelin, la collection *Passions* dans laquelle il a des frères et sœurs, et la collection *Prélud'* où il est à 50 % avec enfant ou avec une compagne enceinte.

20. Il est intéressant de noter que, si les auteurs des romans sentimentaux développent une conception hétérosexuelle et monogame de la relation amoureuse, ils n'évaluent pas totalement la question du lien entre sexualité des femmes et leur dépendance socio-économique vis-à-vis des hommes. Voir sur ce sujet P. TABET, *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L'Harmattan, 2004. Toutefois, la dimension sociopolitique de ce type d'échanges est là aussi occultée par la focalisation du récit sur les seuls facteurs psychologiques qui conduisent l'homme à utiliser sa puissance économique pour « se payer » une femme. Les raisons invoquées sont en effet le plus souvent liées à son histoire personnelle : il peut être motivé par la vengeance envers l'héroïne elle-même (elle l'a éconduit des années auparavant, ou envers un membre de sa famille [son père a poussé le père du héros au suicide]) ; ou encore, par un souci de revanche sur ses contemporains (il est méprisé par son entourage en raison de ses origines modestes, voire misérables),

« Oui, il était riche désormais, et ce qu'il avait, il l'avait acquis à la force des poignets, sans le soutien de son milieu » (*Passions*, n° 171, novembre 2009).

« Le poids de la succession était retombé sur les épaules de Tariq. Et, pour assurer la survie de ce lignage régnant depuis des siècles, il lui incombait désormais de se marier et de produire à son tour des héritiers. Si seulement Sharif s'était marié et avait conçu un fils... Si seulement Sharif avait vécu. Tariq sentit des larmes lui brûler les yeux » (*Azur*, n° 2907, juillet 2009).

« Sa position dans les hautes sphères de l'État ainsi que sa vocation professionnelle avaient découragé des relations trop proches et donc potentiellement dangereuses. Il n'avait jamais donné libre cours aux élans de son cœur » (*Blanche*, n° 926, mars 2009).

« Les femmes qui rêvaient de consoler un jeune père divorcé ne manquaient pas, et il devenait très habile dans l'art de les maintenir à distance » (*Prélud'*, n° 142, mai 2009).

« Franco observa Stacey Reeves, à l'autre bout de la salle du casino. Elle correspondait parfaitement au prototype décrit par son père. Il l'aurait, peu importait le prix. Avec les femmes, il y avait toujours un prix. La question était : le vaudrait-elle ? Sans aucun doute » (*Passions*, n° 80, avril 2008).

« – Je suppose que Cameron vous a informé que cette offre n'était valable qu'à une seule condition ?

– Il m'a dit que c'était personnel. Je dois dire qu'il est resté assez vague. Il me faut plus de détails.

– Deux nuits et un week-end avec vous.

– Quelle impudence !, s'exclama-t-elle. [...]

– Un investissement de vingt-trois millions de dollars alors que personne n'y miserait un seul centime donne droit à un petit... bonus, vous ne trouvez pas ? » (*Azur*, HS n° 2585, mai 2006).

Configurations de couple et masculinités

Les ressources investies et les coûts supportés par les héros ne sont toutefois pas exactement les mêmes selon les configurations relationnelles, c'est-à-dire selon les relations instituées entre les deux protagonistes de la quête amoureuse. Les histoires d'amour Harlequin se déclinent en plusieurs univers fictionnels, ancrés dans des collections. Dans le cadre de notre analyse exploratoire²¹, il nous a donc semblé nécessaire de comparer les propriétés du héros et de l'héroïne selon collections pour pouvoir en distinguer les similitudes et les contrastes.

et/ou sur les femmes (les arrivistes, ou les bourgeoises l'ayant humilié avant qu'il ne soit riche...).

21. Les tendances identifiées nécessiteraient d'être confrontées à un corpus plus étendu. Cependant, les modalités de production de cette littérature se fondent sur la récurrence de traits identitaires des héros et héroïnes, ce qui limite les variations et les évolutions au sein de chaque collection (et pas forcément entre elles) sur une même période et entre des périodes différentes. Nous avons validé cette hypothèse par une étude préalable, non présentée ici, et qui a porté sur 100 numéros de la collection *Azur*. Cette étude quantitative concernait deux périodes : 1989-1990 et 2004-2006. Pour chaque période, nous avons choisi de façon aléatoire 50 histoires d'amour.

<p><i>Femme AZUR</i> 21-30 ans (50 % 21-25 ans) Blonde aux yeux verts Cadre et professions intellectuelles supérieures/Professions intermédiaires/ Employée²² Célibataire Orpheline des deux parents Sans frère ni sœur Autant vierge que non vierge Sans enfant (avec enfant : 33 %) Europe/Océanie</p>	<p><i>Homme AZUR</i> 31-40 ans Brun aux yeux noirs Chef d'entreprise de 10 salariés et +/Cadre et professions intellectuelles supérieures Célibataire Orphelin de père Avec des frères et sœurs 50 % avec enfant (% le plus fort)/ 41% sans enfant à charge Europe/Océanie</p>
<p><i>Femme AUDACE</i> 26-30 ans (41,6 % non mentionné) Brune aux yeux bleus Cadre et professions intellectuelles supérieures/Employée/Cumul Célibataire Orpheline de mère ou des deux parents Sans frère et sœur Vierge (% le plus fort) 100 % sans enfant 100 % Amérique du Nord</p>	<p><i>Homme AUDACE</i> 26-35 ans (41,6 % non mentionné) Brun aux yeux de couleurs variables (égalité, 16 %, bleus, verts, gris, ambres), 25 % non mentionnée (% le plus fort) Cadre et professions intellectuelles supérieures/Commerçants et assimilés/ Chef d'entreprise de 10 salariés et + Célibataire Non-orphelin (25 % de père ou de mère) Sans frère et sœur 100 % sans enfant à charge 100 % Amérique du Nord</p>
<p><i>Femme HORIZON</i> 26-30 ans Brune aux yeux bleus Cadre et professions intellectuelles supérieures/Cumul Célibataire Orpheline de père Avec des frères et sœurs Vierge (33 % de non mentionné, % le plus fort) Sans enfant (avec enfant : 33 %) Amérique du Nord</p>	<p><i>Homme HORIZON</i> 31-40 ans Brun aux yeux gris Chef d'entreprise de 10 salariés et +/Cadre et professions intellectuelles supérieures à égalité avec Employé (16 %) Célibataire (mais aussi le plus fort % de divorcé : 25 %, à égalité avec <i>Blanche</i>) Orphelin des deux parents Sans frère et sœur Sans enfant Amérique du Nord</p>
<p><i>Femme PRELUD'</i> 21-30 ans (seule collection avec 16,6 % 36-40 ans) Blonde ou brune aux yeux bleus Cadre et professions intellectuelles supérieures/Employée/Cumul Célibataire (25 % de divorcées et de mariées, % les plus hauts) Non-orpheline Avec des frères et sœurs Non vierge (% le plus fort) 33 % sans enfant, 33 % avec enfant, 25 % enceinte 100 % Amérique du Nord</p>	<p><i>Homme PRELUD'</i> 31-35 ans Brun aux yeux noirs Cadre et professions intellectuelles supérieures/Employé/Chef d'entreprise de 10 salariés et + Célibataire (25 % mariés, % le plus fort) Orphelin des deux parents à égalité avec Non-orphelin (33 %) Sans frères et sœurs À égalité (33 %) : sans enfant, avec enfant et partenaire enceinte 100 % Amérique du Nord</p>

22. Lorsque plusieurs réponses sont données, elles le sont par ordre décroissant en %.

<p><i>Femme PASSION</i> 26-30 ans Blonde aux yeux bleus Cadre et professions intellectuelles supérieures/Professions intermédiaires/Sans profession (seule collection) Célibataire (16,6 % veuves, taux le plus fort) Orpheline des deux parents (25 % de père, 25 % de mère, collection la plus « orpheline ») Sans frère ni sœur Vierge (à égalité avec <i>Horizon</i>) Sans enfant Amérique du Nord</p>	<p><i>Homme PASSION</i> 26-30 ans (à égalité avec âge non mentionné 41 %) Brun aux yeux noirs Chef d'entreprise de 10 salariés et +/-Cadre et professions intellectuelles supérieures/Agriculteur (ranch) Célibataire (mais 25 % veufs, le plus fort %) Orphelin des deux parents Avec des frères et sœurs Sans enfant (50 %) quasi à égalité avec enfant à charge (41 %) 100 % Amérique du Nord</p>
<p><i>Femme BLANCHE</i> 21-35 ans Brune aux yeux bleus Cadre et professions intellectuelles supérieures/Professions intermédiaires Célibataire Orpheline des deux parents Avec des frères et sœurs Vierge Sans enfant Europe/Amérique du Nord/Océanie</p>	<p><i>Homme BLANCHE</i> 31-40 ans Brun aux yeux gris (16 % couleur non mentionnée ou ambre) Cadre et professions intellectuelles supérieures Célibataire (mais aussi le plus fort % de divorcé : 25 %, à égalité avec <i>Horizon</i>) Orphelin des deux parents Sans frères et sœurs Sans enfant Europe/Amérique du Nord à égalité avec Océanie</p>

Tableau 2 – Profils-types des femmes et des hommes selon les collections²³.

Comme on peut le constater, les masculinités se construisent en relation avec les féminités constituées, de même qu'elles s'ancrent dans les démarches marketing sous-tendant les positionnements réciproques des collections Harlequin²⁴. Trois configurations de couple significatives du point de vue de la construction croisée des identités genrées se dégagent ainsi de l'analyse exploratoire. Une configuration dans laquelle les figures masculines évoluent dans une relation de couple très inégalitaire (*Azur*, *Blanche*, *Passion*). Une configuration caractérisée par des figures masculines qui se meuvent dans un univers que nous qualifions de « l'entre-deux » (*Horizon*, *Prelud'*), et celles dont les figures masculines se performant au sein d'une relation de couple égalitaire (*Audace*).

23. Sur la base de 12 numéros par collection pour les deux sexes, numéros choisis de manière aléatoire, hors séries thématiques, publiés entre 2006 et 2009.

24. Notre contribution, sur ce point, est proche dans la démarche mise en œuvre par F. Helgorsky, qui consistait à évaluer les éléments de différenciation (structuraux, idéologiques et thématiques) des collections publiées par les éditions Harlequin, sauf que cette étude consistait en « une analyse multidimensionnelle de l'intertexte » (« Harlequin : unité dans la diversité et vice-versa... », *Pratiques*, n° 54, juin 1987, p. 7). Cette étude ne portait pas spécifiquement sur les figures masculines mais révélait, d'une part, des évolutions concernant l'âge des protagonistes, leurs appartenances professionnelles, leurs rôles et leurs attributs genrés selon les collections (et leur date de lancement) ; d'autre part, l'apparition de séries « d'un érotisme de plus en plus précis » et « dans les séries récentes un déplacement de plus en plus fréquent de la focalisation interne sur l'Homme ».

La position sociale, l'âge des protagonistes et leur « capital » en matière d'expérience sexuelle sont les principaux marqueurs mobilisés pour différencier d'une part l'homme de la femme, d'autre part, les types de couples. Ainsi, selon les collections, l'âge et la position sociale des protagonistes varient ; par contre les écarts entre les deux sexes persistent sans pour autant rester les mêmes, sauf dans le domaine de l'expérience sexuelle. Ces différentes configurations de couples reposent en effet sur une graduation de l'asymétrie entre les deux partenaires et, corrélativement, sur un principe implicite de hiérarchisation symbolique des masculinités entre elles selon leur degré de virilité. Le mâle dominant parmi les dominants (*Azur*) est celui qui incarne la puissance non seulement physique mais également économique et sociale. Il approche l'idéal, voire caricature la masculinité hégémonique²⁵ : l'homme fort, sans égal, imposant, autoritaire mais protecteur, irrésistible car charismatique, irradiant un magnétisme que nul ne peut combattre... Les masculinités des collections *Horizon* et *Prélud'* se développent dans un univers fictionnel, centré autour de la famille. Selon le site des éditions Hachette²⁶, la collection *Horizon*, apparue en 1979, incite les lecteurs à « découvrir des histoires d'amour tendres et optimistes où des hommes et des femmes vont créer la famille de leurs rêves ». Nous sommes donc face ici à une vision de l'amour romanesque plus « sage », plus « traditionnel ». Quant au séducteur de la collection *Audace*, il incarne le fantasme de l'amant idéal selon une conception du couple moderne occidental, fondée sur l'échange et la complicité notamment sexuelle, apparue selon A. Giddens avec l'essor de l'amour romantique, une « démocratisation massive du domaine interpersonnel » et l'émergence d'une représentation réflexive de soi en lien avec une redéfinition de la place de l'intimité (dont la sexualité) dans son projet de vie²⁷. Mais plus important est de souligner que cette hiérarchie dans les masculinités contient l'axiome suivant : plus le héros a les marqueurs de la virilité et occupe une position dominante dans la relation amoureuse, plus les exigences sont nombreuses et le prix à payer élevé.

25. Sur l'histoire de cette notion, son utilisation dans les recherches consacrées aux relations entre identités masculines et hiérarchie sociale, les critiques qu'elle a suscitées et ses redéfinitions, voir notamment l'article déjà cité de R.-W. Connell et J.-W. Messerschmidt.

26. Consulté en décembre 2009.

27. A. GIDDENS, *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, Paris, La Rouergue, coll. « Essai », 2004. Il importe de noter à cet égard que si le roman sentimental raconte des situations amoureuses de l'ordre de l'exceptionnel ou de l'impossible (tant du point de vue des qualités physiques et sociales des protagonistes, que des lieux, des actions mises en œuvres, etc.), il n'évacue pas pour autant la question de la vraisemblance. Comme le note en effet P. Parmentier, « les variétés du vraisemblable ne se distribuent pas réellement par rapport à un monde réel, hors-texte absolu et indépendant, mais par rapport à une image de ce qui est réel, à une croyance répandue dans un milieu, une culture, une époque » (« À mauvais genres, mauvais lecteurs ? », art. cit., p. 29).

Les mâles des collections Azur, Blanche, Passion

La figure du mâle dominant est plus forte dans la collection-phare et la plus ancienne des éditions Harlequin : la collection *Azur*. Non seulement, l'homme est l'aîné de la femme, mais il y est majoritairement homme d'affaires, dirigeant de grandes entreprises, de multinationales. Sa réussite professionnelle, sa position dominante s'accompagnent le plus souvent de la perte du père (orphelin de père à 50 %), comme si cette figure masculine ne pouvait s'épanouir à l'ombre d'une autorité paternelle. Par contre, il est entouré dans 74 % des histoires d'une fratrie, dont il est souvent l'élément central, et il a un ou des enfant(s) à charge dans 50 % des cas. Cette figure du Prince charmant est celle qui cristallise les critiques les plus virulentes adressées à la littérature sentimentale. Un héros arrogant, symbole de la puissance virile, du fait de ses revenus (milliardaire), de ses atouts physiques (cliché du beau ténébreux aux cheveux [83 %], et aux yeux noirs [41 %] ou bleus [33 %]), entre en conflit avec une héroïne plus jeune, plus inexpérimentée, à l'image stéréotypée de la blonde (50 %), aux yeux verts (50 %) plutôt que bleus (16 %). Les figures masculines de la collection *Blanche* évoluent dans un univers professionnel qui semble, *a priori*, reproduire les ségrégations genrées horizontale et verticale de l'hôpital ou de la clinique. Les hommes sont chefs de service, de clinique ou médecins (91 %). Toutefois, leur réussite sociale se construit au prix fort de l'absence d'enracinement familial : ils sont célibataires (66 %), ou divorcés (25 %), ou veufs (8 %), sans parents (41 %), sans fratrie (66 %), sans enfant (58 %). Ils sont les plus âgés, toutes collections confondues, puisqu'ils sont 41 % à avoir entre 31 ans et 35 ans, et 25 % entre 36 et 40. Ils peuvent être bruns (58 %) ou châains (25 %), aux yeux gris (33 %) ou verts (16 % à égalité avec la catégorie « couleur non mentionnée »). Quant aux figures masculines de la collection *Passions*, elles pourraient être qualifiées de « figures masculines à coûts relationnels modérés ». Si les héros se retrouvent à 58 % dans un rapport social supérieur à la femme, à 25 % dans un rapport égalitaire, et à 16 % dans un rapport inférieur, les relations tendent vers l'égalité en termes d'appartenance socioprofessionnelle. Seuls aux postes chefs d'entreprise de 10 salariés et plus (33 %), ils sont à égalité avec leurs compagnes dans les fonctions de cadres ou inscrits dans les professions intellectuelles supérieures (33 %), et à 16 % propriétaires de ranch. Mais ils sont également 8 % à être commerçants ou employés (contre 33 % de femmes employées). Nous retrouvons des écarts d'âge entre les figures masculines et féminines, mais atténués puisque c'est la collection où l'on rencontre le plus de héros âgés de 26 à 30 ans contre 41 % entre 31 et 35 ans. Ils sont aussi les protagonistes les plus souvent veufs (25 %).

Les hommes sûrs des collections Horizon, Prelud'

Si les héros de la collection *Horizon* occupent à 50 % une position dominante par rapport à leur partenaire, ils sont aussi les plus nombreux, en comparaison aux mâles des autres collections, à occuper une position relative inférieure (25 %). Cela s'explique essentiellement par la distribution des appartenances socioprofessionnelles : 33 % des figures masculines sont chefs d'entreprise de 10 salariés et plus, 16 % sont cadres ou dans les professions intellectuelles supérieures. La nouveauté réside dans le fait que 16 % ont le statut d'employés et 8 % celui de commerçants. Mais le fait saillant de cette figure masculine réside dans son ancrage familial défavorable par rapport à la figure féminine. Il est plus souvent sans parents (41 % contre 25 %), sans fratrie (83 % contre 33 %), et sans enfant (66 % contre 58 %). Par contre, ce Prince charmant ne joue pas sur la différence d'âge pour construire son ascendant sur sa promise. Il a entre 31 et 40 ans, elle a entre 26 et 30 ans à 58 %, entre 31 et 35 ans à 16 %, et seulement entre 21 et 25 ans à 25 %. L'amoureux *Prelud'* ne s'effraie pas de l'égalité entre hommes et femmes sans l'atteindre toutefois. Si, dans 66 % des histoires, le héros est âgé de 31 à 35 ans, il lui arrive parfois de s'éprendre d'une héroïne âgée de 36 à 40 ans (16 %) ²⁸. Les deux figures partagent également des appartenances socioprofessionnelles proches : 50 % des hommes sont cadres ou exercent une profession intellectuelle supérieure (contre

28. Seule collection de notre corpus à mettre en scène des protagonistes féminins de cette tranche d'âge.

33 % des femmes), 25 % sont employés (contre 33 % des femmes). Toutefois, 16 % des figures masculines sont chefs d'entreprise de 10 salariés et plus. S'ils sont célibataires à 50 % (contre 41 %), 16 % divorcés (contre 25 % de divorcées), ils sont aussi mariés dans 25 % des récits avec leur partenaire dès le début de l'intrigue. Quant aux relations familiales, il est à noter que, l'héroïne a plus de chance d'être entourée de parents (8 % sans père, 25 % sans mère, 25 % orpheline des deux ; 83 % avec une fratrie) que son prétendant (8 % sans père, 16 % sans mère, 33 % orpheline des deux ; 25 % avec une fratrie).

L'amant de la collection Audace

Les couples dépeints dans cette série sont ceux qui tendent le plus à l'égalité dans un couple hétérosexuel, malgré quelques persistance de différences en termes d'âge et d'appartenances socioprofessionnelles. L'homme est âgé de 26 à 35 ans (33 % ont 26-30 ans, 16 % 31-35 ans), liés à des compagnes entre 26 et 30 ans (50 %), ou à l'âge non spécifié (41,6 %). Il est d'abord cadre ou exerce une profession intellectuelle supérieure (50 % contre 22 % pour son *alter ego* féminin), puis commerçants ou assimilés (25 %), et enfin, dans seulement 16 % des cas chef d'entreprise de 10 salariés et plus. Les histoires d'amour *Audace* incarnent des univers fantasmés, en apesanteur sociale, dans le sens où les rôles secondaires sont réduits au minimum, de même que les appartenances sociales des protagonistes sont réduites au minimum. Toutefois, si la quête amoureuse emprunte des détours érotiques, sous la forme de défis entre deux adultes consentants, le mâle garde une forme de suprématie sexuelle, dans la mesure où il est souvent l'initiateur à l'éveil à la sensualité. En effet, les figures féminines, bien qu'elles fassent preuve d'initiative dans la séduction de leur partenaire, d'émancipation dans leurs échanges sexuels, sont encore vierges à 83 %. C'est le plus haut pourcentage toutes collections confondues...

PLAISIRS ET DÉPLAISIRS DES PRINCES CHARMANTS

Pour affiner l'analyse des rapports genrés dans les collections Harlequin, nous avons également procédé à une étude exploratoire qualitative²⁹ qui se focalise, en premier lieu, sur la figure de l'amant telle qu'elle est représentée dans les scènes sexuelles, puis, en second lieu, sur les ambivalences de la relation amoureuse. Selon les collections, ces scènes ou ces formes de réflexivité n'occupent pas la même surface rédactionnelle et n'empruntent pas les mêmes registres d'écriture. De même, les états d'âme du héros sont plus ou moins admis selon les collections en lien avec les formats des ouvrages, et la logique de segmentation du marché et de positionnements éditoriaux différenciés vis-à-vis des lectrices (logique de gamme des collections). En effet, les éditions Harlequin prennent un très grand soin dans la mise en place des dispositifs d'accompagnement du processus de rédaction, notamment par la mise à disposition des auteurs réels ou potentiels des « *writing guidelines* », référents écrits qui définissent les orientations et les principes d'écriture, avec une adaptation de ces recommandations selon la collection d'ancrage de l'ouvrage. Ces orientations dessinent une idéologie occidentale et contemporaine de l'histoire d'amour moderne, en phase

29. Nous estimons avoir lu ou feuilleté entre 800 à 1 000 romans. Mais pour cette contribution, nous avons plus précisément choisi de manière aléatoire deux volumes par collection sur l'année 2009. Nous avons ensuite pour chacun d'eux souligné les sentiments, les émotions, les actions, les descriptions physiques attribués au héros, en différenciant la source de l'expression (instance énonciative selon qu'il s'agit du point de vue masculin ou féminin).

avec les pays dans lesquels le groupe vend ses produits³⁰. Cette idéologie puise allègrement dans le vivier de nos archétypes culturels partagés, ce qui facilite les processus de standardisation, rend la lecture de ces romans accessible au plus grand nombre, et favorise l'internationalisation de leur diffusion. Cette démarche oriente les politiques de développement des offres éditoriales avec la préoccupation constante d'un ajustement des produits aux évolutions des attentes supposées des consommatrices, voire d'anticiper leurs goûts en termes de situations, de caractères, de modes de narration³¹...

De l'art d'aimer ou les figures de l'amant dans les collections

La place octroyée aux scènes et aux performances sensuelles du héros oscille entre, d'une part, les baisers échangés entre les partenaires de la série *Horizon*, les ébats rapidement et pudiquement évoqués – série *Blanche* –, les étreintes plus ou moins passionnées dans les histoires *Azur*, *Prélud'*, *Passions*, et d'autre part, les jeux érotiques et ludiques dans la collection *Audace*. Cette graduation des modes de traitement éditorial des rapports sexuels s'appuie sur un langage plus ou moins métaphorique ou cru, et s'accompagne d'une palette de pratiques plus ou moins étendue, la plupart du temps, sans être nommées en tant que telles (cunnilingus, fellation, masturbation, sodomie, etc.)³².

« Il approfondit le baiser comme si c'était la chose la plus naturelle. Des vagues de plaisir, des bouffées de désir l'assaillirent. Il ne voulait qu'une chose, la posséder ; mais son instinct lui hurlait d'arrêter... » (*Horizon*, n° 2211, avril 2009).

« Et avant qu'elle ne comprenne ce qui se passait, il se rapprocha d'elle, l'enlaça et chercha ses lèvres. Pressée contre les siennes, sa bouche était brûlante, exigeante » (*Horizon*, n° 2214, avril 2009).

« En un clin d'œil, il combla la distance qui les séparait. Il lui effleura les lèvres de manière presque imperceptible, puis plus fermement. Avec avidité » (*Blanche*, n° 947, août 2009).

« Alors il rit. Là, contre la porte. Tous deux étaient prêts. Plus que prêts. Ils s'unirent avec une fougue désespérée. Ghaleb ferma les yeux, étourdi par les sensations d'une force inouïe qui l'assaillaient. Il sentit les ongles de Viv s'enfoncer dans ses épaules quand elle cria contre sa tempe et laissa lui aussi échapper la longue plainte qui monta de sa gorge » (*Blanche*, n° 926, août 2009).

Les volumes de la collection *Horizon* célèbrent la famille. Ceux de la série *Blanche* s'inscrivent dans l'univers très hiérarchisé de l'hôpital. Dans le premier

30. Pour plus d'informations sur le développement international du groupe, voir le site [<http://eharlequin.com/articlepage.html?articleId=36&chapter=0>] consulté en décembre 2009.

31. À titre d'exemple, l'éditeur, avant de lancer une nouvelle collection, mobilise notamment des tests effectués après de « *focus groups* ».

32. Si l'article déjà cité de S. Olivier (p. 16-18) démontre comment ces scènes sont retravaillées lors de leur traduction afin de s'adapter aux normes culturelles des lecteurs concernés, aucune analyse, à notre connaissance, n'a porté sur ces représentations de sexualités différenciées. Nous ne pouvons qu'avancer l'hypothèse d'une segmentation secondaire des publics selon des critères démographiques, peut-être selon des valeurs morales.

cas, l'acte charnel est rarement consommé avant les aveux amoureux ; dans le second cas, ces descriptions restent très évasives. Seul le baiser a le droit de cité, mais sous une forme très suggestive. Toutefois, comme dans la majorité des autres collections, ce baiser reste à l'initiative du héros, dont les modes d'action marquent la puissance, la volonté de domination ou de possession, et l'ardeur.

Les amants des collections *Azur*, *Prélud'* et *Passions* sont beaucoup moins sages que les précédents. Les scènes sensuelles occupent un espace plus important en termes de pages et dans la construction de l'intrigue. Elles arrivent généralement plus tôt dans l'histoire, quand ce n'est pas dès les premières pages. Dans les collections *Prélud'*, et *Passions*, les dialogues sensuels, les descriptions corporelles s'étoffent au même titre que le contenu et la description des joutes sexuelles (préliminaires, lieux, positions, etc.). Des références explicites, bien que métaphoriques, aux cunnilingus et à la fellation apparaissent. Si elles sont encore rarement à l'origine de l'acte sexuel, les partenaires féminines prennent plus d'initiatives. Mais, corrélativement, l'amant y apparaît davantage comme un prédateur à la fois conquérant et expert, toujours assuré dans ses gestes et maître du désir qu'il attise progressivement jusqu'à devenir intolérable.

« Mais avant qu'elle puisse faire volte-face, les mains d'Adam s'abattirent sur ses épaules et l'immobilisèrent dans une étreinte d'acier. Son regard plongea dans le sien, brûlant, animal. Vous pensez que le sexe va tout résoudre, c'est ça ? Que vous m'oublierez une fois que nous aurons fait l'amour ? Son ton était dur, presque cruel. [...] Comme au ralenti, il leva la main et lui enveloppa la joue. Son pouce caressa sa pommette, ses doigts suivirent le contour de sa mâchoire. Ses yeux, pendant ce temps, ne l'avaient pas quittée. Ils semblaient fouiller les siens à la recherche de son âme. [...] Ses lèvres conquièrent enfin les siennes. [...] À son grand soulagement, il se redressa et prit position au-dessus d'elle. Son sexe dressé s'immisça doucement en elle, mais hésita en sentant l'infime résistance qui attestait de sa virginité... » (*Azur*, n° 2894, juin 2009).

« Ces mots espiègles énoncés d'une voix sensuelle se révélèrent presque aussi délicieux que la bouche qui la cajolait. [...] Les abdominaux plats et fermes, le relief plein de promesses, entre ses cuisses, les frissons de désir contagieux... [...] La bouche divine passa sur le sein gauche, chaude, gourmande, experte. Dani en perdit le souffle. Mais pas l'appétit. [...] Une langue chaude et sûre s'invita au cœur de sa féminité avec juste ce qu'il fallait d'audace pour qu'elle retienne son souffle. Lentement, avec un instinct parfait, elle décrit de petits cercles, pressa, puis disparut, remplacée par un souffle léger. Autant de ruses pour aiguïser son désir, sûrement, d'autant qu'Alex semblait sincèrement se régaler de ce qu'il était en train de faire » (*Prélud'*, n° 145, mai 2009).

« Elle ne pouvait plus attendre, il fallait qu'elle le touche à son tour. Elle glissa les doigts sous la ceinture de son short et prit son sexe brûlant dans sa main. [...] Il la rattrapa dans la cuisine, l'emprisonnant entre son corps et plan de travail. Elle sentait son sexe dressé contre ses fesses et se recula instinctivement vers lui » (*Passions*, n° 171, novembre 2009).

En lisant les romans de la collection *Audace*, nous entrevoyons des jeux érotiques déployés au sein d'un couple plus égalitaire, soucieux de développer une relation sensuelle. Les personnages incarnent l'émancipation sexuelle,

désinhibée, et pratiquée entre deux partenaires respectueux, car attentifs au plaisir de l'autre. Ce modèle conçoit un couple où la domination masculine est de l'ordre du fantasme partagé, et non un rapport social de sexe entre un homme potentiellement violent et une femme potentiellement victime. Et si les scènes sensuelles se répètent tout au long du récit, elles varient sur les scénarios et les lieux (du domicile aux lieux publics). Le langage est également plus cru, les dialogues plus épicés. L'héroïne prend fréquemment l'initiative avec son amant, qui souvent est une connaissance de longue date (ami personnel ou d'un membre de la famille...). Ils multiplient ensemble les expériences et rôles sensuels, empruntant des situations classiques dans la littérature érotique (le ou la voyeur(se), l'inconnu(e) masqué(e), les lieux publics et la peur d'être surpris(e) en plein ébats...).

« Le souffle court, Maddy se laissa aller à son excitation et ses mains tâtonnèrent pour défaire la braguette de Max. Elle en défit la fermeture Éclair et y glissa sa main pour s'emparer de son membre dur comme un roque. C'était encore plus grisant que dans ses fantasmes, pensa-t-elle. Max retroussa sa jupe en même temps et frôla le satin trempé de sa culotte » (*Audace*, n° 160, août 2009).

« Elle loucha du côté de sa braguette et crut distinguer un renflement suspect. Mais comment s'en assurer, avec la serviette déployée sur ses cuisses.

– Est-ce que tu bandes ?

Est-ce l'effet de son imagination ? Il lui sembla voir le linge bouger légèrement. En tout cas, si ce n'était pas une érection, cela y ressemblait fort.

– Et tes bourses sont-elles gonflées ?

– Petite diablesse !

– Sale dragueur ! » (*Audace*, n° 154, mai 2009).

Découvrir son âme sans perdre son statut

S'il doit être capable d'initier son amante aux plaisirs de la chair, le héros doit également être en mesure de vivre une initiation à l'amour, hautement risquée pour lui. Car les coûts de la quête amoureuse, contrairement à ce qu'affirme M. Coquillat, ne sont pas qu'à la charge de l'héroïne³³. Certes, l'héroïne vit une initiation à la féminité qui suscite chez elle toute une série de peurs qu'elle doit réussir à contrôler (manque de confiance en soi, peur de la passion, de la sexualité, de ne pas être aimée...). Mais comme le note Y. Reuter³⁴, l'initiation racontée dans les romans sentimentaux n'est pas seulement celle de l'héroïne : dans sa confrontation à la femme et à l'amour, le héros se socialise à de nouvelles formes d'expression de ses sentiments. L'un et l'autre des protagonistes renon-

33. M. COQUILLAT, « L'amour en mille recettes. Romans roses pour femmes modernes », *Le Monde diplomatique*, septembre 1998, consulté sur CDrom le 7 décembre 2009, p. 1-5.

34. Y. REUTER, « Le roman sentimental : système de personnages et circulation sociale de la thématique amoureuse », *Le roman sentimental*, Actes du colloque des 14, 15 et 16 mars, Centre de recherche sur les littératures populaires, 1989, p. 209-223.

cent ainsi à une part de lui-même pour entrer dans le couple : la femme cesse de refouler sa féminité, sa peur de l'homme (elle accepte sa virilité), sa sexualité; l'homme s'ouvre aux sentiments et se résout à la monogamie. Pour devenir *Un*, ils empruntent des chemins opposés : elle part de l'intériorité vers l'extériorité; il part de l'extériorité vers l'intériorité.

« La femme doit se découvrir, être découverte. [...] Symétriquement, l'homme doit, lui, se retrouver. Il s'est déjà réalisé, mais il a connu des échecs, ce qui explique ces marques, cicatrices, blessures, rides. Ayant vécu, il connaît les femmes et la société, mais de son expérience malheureuse lui restent la froideur, le cynisme, l'apparence blasée, dont il doit se débarrasser pour s'accepter. Il lui faut "se découvrir" de ce dont il est recouvert³⁵. »

Dans ce jeu d'initiation croisée, le récit offre une vision plus complexe de la domination masculine où le héros doit lui aussi s'émanciper de toutes les entraves qui empêchent sa réalisation dans l'amour. Renoncer à la polygamie ne suffit pas, il est contraint d'abolir certaines barrières émotionnelles, en acceptant de ressentir et d'exprimer ses émotions, ses sentiments, de partager ses pensées les plus intimes avec l'être aimée... autant de prescriptions contraires à son habitus. Car il est habitué à maîtriser ses émotions dans toutes les situations, à contrôler ses réactions, et parfois à imposer ses volontés aux autres.

Déconcerté, il vit d'abord l'irruption de l'amour comme un désordre qu'il tente de canaliser, en le réduisant à une simple attirance sensuelle, en l'ignorant, ou en le combattant agressivement (et par la même occasion, celle qui en est l'objet). Mais il arrive aux héros d'exprimer des faiblesses, des doutes, des fêlures, parfois même un manque de confiance en soi dans son rapport aux femmes. Aussi, l'amour est-il également envisagé par la figure masculine comme une menace parce qu'un trouble dans le genre³⁶ : en découvrant ses émotions, le héros renonce à certains attributs de sa puissance, à quelques privilèges attachés à son statut d'homme. Et le trouble est d'autant plus fort que le héros est alors soumis à une injonction paradoxale : pas question en effet de renoncer complètement à sa puissance, sans laquelle il perdrait son pouvoir de séduction vis-à-vis de sa partenaire. Il doit donc sortir de son autarcie émotionnelle, de sa position insulaire, tout en continuant à inspirer la force, le respect. Aux ambivalences de l'émancipation féminine³⁷ correspondraient ainsi celles de l'émancipation masculine.

35. *Ibid.*, p. 214.

36. Emprunt à J. BUTLER, *Trouble dans le genre, pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, 2005.

37. Voir l'ouvrage de N. HEINICH, *Les ambivalences de l'émancipation féminine*, Paris, Albin Michel, 2003.

« Pour la première fois, Patrick perdit sa belle assurance. Il semblait penaud en expliquant » (*Prélud'*, n° 142, mai 2009).

« Il essaya de reprendre son souffle tout en se demandant ce qui lui arrivait, et pourquoi il réagissait de cette façon devant cette femme » (*Passions*, n° 156, août 2009).

« Enfermé dans sa chambre, Tariq se sentait la proie de sentiments contradictoires. Colère, douleur, incompréhension, regrets... [...] Tariq sentit un espoir naître en lui. Un espoir auquel il avait peur de s'accrocher » (*Azur*, n° 2907, juillet 2009).

« Cette honnêteté désarmante le touchait plus qu'il ne l'aurait imaginé. Mais il n'envisageait pas de la suivre sur ce terrain-là. Il n'avait pas coutume de se dévoiler, et n'envisageait pas de changer » (*Horizon*, n° 2214, avril 2009).

« Si méfiant un instant plus tôt, il abandonnait toute prudence et se livrait, entièrement, passionnément... » (*Prélud'*, n° 142, mai 2009).

« Il rit, et une fois encore, il s'émerveilla de cette complicité qu'il découvrait avec elle dans l'humour. Et d'autant plus que, eu égard à son rang, il devait constamment se surveiller » (*Blanche*, n° 926, mars 2009).

EN GUISE DE CONCLUSION :

POUR SÉDUIRE, MIEUX VAUT ÊTRE BLANC, AISÉ, CULTIVÉ, QUE...

Notre étude montre que les collections Harlequin dessinent des identités masculines à définition variable en termes de caractéristiques physiques, sociales, mais aussi de d'expression des sentiments, de relations instaurée avec la partenaire. Ces variations dépeignent également des économies différenciées de ressources et de coûts masculins. Certes, ces variations éditoriales sont pensées dans le cadre de politiques commerciales de positionnement sur des marchés de clientèles. Mais elles dénotent également des variations idéologiques, révélatrices des évolutions sociales et des reconfigurations réelles ou supposées par les producteurs des identités genrées, des relations amoureuses entre les hommes et les femmes, des profils des Princes charmants. À ce titre, analyser ces romans nous donne, sous une forme stéréotypée, des indications sur l'état des représentations collectives relatives à nos vies amoureuses : l'idéologie amoureuse contemporaine d'un point de vue féminin, basée sur les normes du couple blanc hétérosexuel, monogame, même si pas forcément endogame.

La littérature sentimentale propose ainsi tout d'abord une représentation de la séduction et de ses acteurs qui exclue la mixité ethnique. Nous n'avons en effet rencontré qu'une seule héroïne afro-américaine (et aucun héros), dans un unique roman qui inscrit explicitement la romance dans des appartenances sociales inégalitaires (il est riche, elle ne l'est pas), doublées d'appartenances ethniques hétérogènes (et pour l'une d'entre elles discriminée). Cette littérature propose ensuite une vision de la masculinité, certes plurielle, mais qui exclut néanmoins toute une série d'hommes : les ventrus, les mous, les indécis, assimilés aux faibles, perdants... On est loin en effet ici de la dévaluation de la virilité repérée notamment par F. de Singly chez les hommes des classes moyennes et supérieures « les plus concernés par les luttes autour de la question des

sexes³⁸ ». Aussi, les coûts les plus élevés ne sont-ils sans doute pas ceux que décrivent minutieusement les romans Harlequin et que supportent leurs héros, mais ceux supportés par tous les absents de ces histoires d'amour – au mieux dépeints sous de tels traits physiques et sociaux qu'ils ne servent que de faire-valoir à la perfection du héros. Une des voies possibles d'approfondissement de cette recherche exploratoire pourrait être à cet égard de confronter ces textes à des lectures masculines, pour observer les réactions, les interprétations face à ces formes d'expression du masculin, de représentations imaginaires de ses ressources et de ses coûts, en fonction des appartenances sociales, ethniques, voire politique, à l'instar de l'étude que Frederico Boni a consacrée à l'analyse des représentations du corps masculin dans les « *men's lifestyle magazines*³⁹ ».

38. F. DE SINGLY, « Les habits neufs de la domination masculine », *Esprit*, n° 196, novembre 1993, p. 54-64, (p. 59). L'auteur y défend la thèse selon laquelle, loin d'être le signe d'une disparition de la domination masculine, la neutralisation sexuelle, c'est-à-dire l'adoption par certains hommes de comportements ou d'attributs jusqu'alors construits socialement comme féminins, est révélatrice d'une lutte sociale dont l'objectif est l'imposition d'une nouvelle définition de la masculinité fondée sur une dévaluation de la virilité, telle qu'elle a été construite dans les milieux populaires, dans le plus grand intérêt des hommes des classes moyennes et supérieures.

39. F. BONI, « Framing media masculinities. Men's lifestyle magazines and the Biopolitics of the Male Body », *European Journal of Communication*, vol. 17 (4), 2002, p. 465-478. L'intérêt de cette recherche est de coupler une analyse des images du corps masculin telles qu'elles sont données à voir dans l'édition italienne du journal *Men's Health's* avec une analyse de réception des formes de réappropriations par leurs lecteurs (*focus group interview*).

Érik NEVEU

GÉRER LES « COÛTS DE LA MASCULINITÉ » ? INFLATIONS MYTHIQUES, ENJEUX PRATIQUES

Pour reprendre une observation par Delphine Dulong et Frédérique Matonti lors de la sélection des contributions à ces journées, le penchant premier des contributeurs – le mien inclus – avait été de tirer les propositions vers une thématique de la crise de la masculinité, plus large que celle des « coûts ». Le problème soulevé par cette catégorie de la « crise » tient à ce que, souvent interprétée de manière extensive, elle conduit à des considérations très globalisantes. Elle menace de devenir dans les *men's studies* l'équivalent de la baisse tendancielle du taux de profit ou de la paupérisation des travailleurs dans la vieille marxologie¹, l'histoire du masculin comme statut de pouvoir devenant celle d'une érosion dont seule la lenteur concurrencerait l'inexorabilité. Sur ce point, la contribution de Francis Dupuy-Déri à ce volume fait mouche quand il liste avec une malice salutaire les innombrables occurrences, dans le temps et l'espace, où la masculinité est dépeinte comme en crise aiguë, sans que les rapports sociaux de genre échappent pour autant à la domination masculine. Et ses mises en garde sur le risque de cotiser à une rhétorique de la déploration, de s'embarquer dans des catégories d'analyse superficielles ou masculinistes, en entrant dans cette problématique sans en questionner l'implicite ou la sociologiser méritent d'être entendues.

Le parti pris de ce texte qui se définit plus comme un cadrage général de débats et recherches en cours que comme une étude de cas est double. Il veut contribuer, comme l'a fait en introduction Christine Guionnet, à expliciter la question des coûts, d'une « économie morale » des rapports de genre, en partant de la constitution (ou non) de cet enjeu en problème public ; il cherche à identifier les groupes et espaces sociaux qui soient plus explicitement travaillés par

1. Mettant en scène une succession de « crises », l'historien André Rauch (*Crise de l'identité masculine 1789-1914*, Pluriel-Hachette, 2000) illustre ces tendances qui font de la crise de la masculinité un processus ininterrompu... posture d'analyse qui relève du « même pas faux », la bonne question sociologique étant d'expliquer sur chaque séquence temporelle les lieux où la domination masculine est ébranlée, les causes et issues de ces phénomènes.

une redéfinition des dividendes et coûts de la masculinité, de la domination masculine. L'itinéraire en ce sens procède de quatre étapes.

La première, plus théorique, se confronte aux risques et raisons d'un usage de la catégorie des « coûts », tente d'en expliciter le sens et les rendements analytiques.

Une seconde partie se fixe sur une série de discussions autour du pacte conjugal et sexuel. Elle utilise la presse masculine pour saisir un discours sur la bonne conjugalité, se fixe sur des mouvements associatifs d'hommes aux USA pour observer des espaces de réflexivité organisée sur la masculinité. Dans les deux cas, la question des « coûts » apparaît comme relevant des catégories de pensée utilisées par des hommes, dans les deux cas elle est associée, comme désir ou contrainte subie, à une remise en cause des modèles jusque-là hégémoniques de masculinité.

Le cas des mouvements d'hommes aux USA introduisait déjà une thématique de l'intersectionnalité (quelles coordonnées de génération, trajectoires, professions, ethnicité, etc., enclenchent la machine à penser des « coûts » ?). Celle-ci s'affirme plus nettement encore dans un troisième développement centré sur la situation particulière de groupes populaires confrontés au *double-bind* de voir leur masculinité stigmatisée constituer un coût substantiel, et de n'avoir parfois que celle-ci comme ressource ou point d'appui de l'estime de soi. Cette prise en compte des combinatoires genre-classe-trajectoires permet aussi de voir que si des masculinités et des modalités de la domination masculine sont aujourd'hui mises en question dans l'espace public, pareil débat n'est pas lisible dans les seuls termes d'une lutte idéologique dont les protagonistes puissent s'identifier en termes de genre, d'engagements féministes, d'interpellation de l'hétéronormativité. Ces débats ont une dimension proprement sociale, la disqualification de masculinités intolérables peut aussi s'inscrire dans une façon de parler des classes dangereuses qui contourne précisément le lexique des classes.

Un dernier développement se fixe sur le cas français dans une comparaison indirecte avec l'Amérique du Nord. Il soutient, contre les invocations d'un masculinisme croque-mitaine qu'à l'heure actuelle de tels discours sur les « coûts » ou « crises » de la masculinité ont du mal à accéder au statut de problème public.

UNE NOTION INCONVENANTE OU INUTILE ?

Quia nomineor Leo ?

Le fameux passage des « Souvenirs » de Tocqueville où celui-ci raconte comment, en 1848, à la tête des paysans (et sans les paysannes !) de son village, ayant massivement en main le bulletin qui portait son nom, il dirige les électeurs vers le bureau de vote distant d'une lieue peut suggérer la facilité d'une élection, acquise sur le mode de l'évidence au châtelain local du seul fait qu'il

est châtelain, « parce que je m'appelle Lion » selon la formule latine reprise par La Fontaine. C'est oublier son échec retentissant en 1837 où les paysans – qu'il qualifiait alors d'« hommes grossiers » – lui refusent leurs suffrages. Il lui faudra attendre 1839 pour être élu avec 56 % des voix et s'établir dans un fief électoral qu'il renforce jusqu'à avoir 88 % des voix en 1849. Comment s'opère ce changement ? Au prix d'investissements et d'efforts. Tocqueville réside plus assidûment dans la Manche. Il fait de son domaine un centre d'innovation agronomique. Dans une très classique division genrée des tâches, M^{me} de Tocqueville s'investit dans des œuvres caritatives². On pourrait semblablement citer les investissements de toute nature que doit consentir quelques décennies plus tard le Baron de Mackau³ pour établir un long règne électoral dans l'Orne. Le recours aux *exempla* aurait encore pu mettre en scène le mandarin universitaire – dédiant un temps considérable aux commissions, jurys, recommandations et lectures de manuscrits qui sont à la fois les lieux et vecteurs de son influence et ceux de l'érosion de son temps créatif, le parrain maffieux amené à investir temps et argent dans la gestion paternaliste de la « famille » ou l'amical mais ferme rappel à l'ordre vers les familles voisines qui empiètent sur son espace. Il aurait encore pu évoquer l'officier capable de susciter l'obéissance ou la ferveur de sa troupe en se mettant au premier rang au moment du danger.

Quel est le point commun ? Un constat banal et souvent occulté : les rapports de domination ne se reproduisent pas qu'automatiquement, ils ont un « coût » pour les dominants eux-mêmes. Coût en temps, en argent, en travail émotionnel, en risque physique éventuellement... coût que la formule de Marx « être dominé par sa domination » exprime d'une façon forte pour souligner combien la maintenance de certains rapports de domination peut devenir contraignante. En entrouvrant une fenêtre sur un autre terrain, l'auto-ethnographie développée par Kris Paap⁴ vaut d'être citée. S'y investissant initialement par attrait du métier, avant d'en faire une thèse, elle embauche comme charpentier dans le bâtiment dans le Midwest. Elle met en évidence le ce qui va de soi de rapports machistes – et racistes – dans le travail. Femme sur des chantiers d'hommes, elle y fait face à toutes les combinaisons de la condescendance, du paternalisme, de la réduction à un statut sexuel – surnom de « gros nichons » – par des hommes dont la façade identitaire est d'être « porcs » (*pigness*), fiers de ce statut. Elle souligne combien la valeur professionnelle se réduit à la virilité : qui n'est pas mâle et blanc supporte une présomption d'incompétence. L'excellence s'évalue en qualités viriles (être costaud, risque-tout, insensible aux blessures

2. Cf. A. GUILLEMIN, « Aristocrates, propriétaires et diplômés. La lutte pour le pouvoir local dans le département de la Manche. 1835-1875 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 42, 1982, p. 33-60.

3. Cf. E. PHELLIPEAU, *L'invention de l'homme politique moderne*, Paris, Belin, 2002.

4. *Working Construction. Why Working Class Men Put Themselves – and the labour Movement – in Harm's Way?*, ILR, Press & Cornell University Press, 2006.

et à la souffrance). Le langage qui définit les opérations, rythmes et accomplissements du métier est totalement sexualisé, machiste. Paap éclaire cette masculinisation-sexuation du travail en en soulignant les gratifications pour les travailleurs, la sensation « physiologique » de puissance et d'accomplissement, qu'elle admet percevoir elle-même en pensant dans des catégories masculines ses propres sensations au travail. Or dans cette analyse critique de rapports de pouvoir genrés au travail, Paap consacre un plein chapitre aux « coûts » de ce modèle professionnel. Elle montre que la norme de virilité risque-tout à pour double effet un taux d'accidents et de décès records, qu'elle vide de tout contenu des pans entiers des conventions collectives (sur la sécurité, la prévention) en transformant leur application en attestation de pusillanimité. Si la *Pigness*, conclut-elle, comporte ses gratifications identitaires, elle a aussi le coût non négligeable d'engendrer des accidents, d'anticiper sur les pressions patronales à la productivité, de défaire des solidarités. Sur les chantiers du bâtiment comme sur tous les terrains où s'exerce la domination masculine, avec ses ridicules, souvent sa brutalité et ses humiliations, il n'est pas vrai qu'il lui suffise d'énoncer « parce que je m'appelle Lion » pour arriver à ses fins. Il existe un travail, des coûts de la domination.

Cachez ces coûts que je ne saurais voir!

On soulignera bientôt que le surgissement dans l'espace public de discours où des groupes d'hommes dressent un bilan alarmiste des coûts de leur identité masculine correspond massivement à des situations de remise en question d'avancées des femmes. Une objection bien prévisible en découle : entrer dans une problématisation qu'affectionnent les groupes antiféministes n'est ce pas imprudence ou complicité ?

Une première réponse consiste à rappeler l'irrecevabilité de tout argument consistant à interdire telle question ou tel objet parce qu'il nuit à la Cause, à la Théorie, va conforter des forces malfaisantes. Cela exprime un refus de la discussion, substitue l'argument d'autorité ou le politiquement correct au travail scientifique. Pendant près de quarante ans les historiens français qui ont abordé l'Épuration d'un point de vue non hagiographique ont été accusés de se mettre en nauséabonde compagnie pour salir la Résistance. L'entreprise consistant à se demander ce que pouvaient être les scrupules ou débats moraux des bourreaux génocidaires qui ont massacré des dizaines de milliers de Juifs par balles dans des tueries en Pologne, à la machette au Rwanda n'a pas manqué de sembler choquante eu égard à l'horreur de leurs crimes. Or les chercheurs⁵ qui ont posé ces questions ont produit une intelligibilité inédite de crimes de masse. Doit-on considérer la domination masculine comme plus taboue que les

5. Christopher Browning, David Goldhagen, Jacques Semelin pour ne citer qu'eux.

généocides ? Les adversaires de ces questionnements ont une position de repli. Nous ne préjugeons pas diront-ils/elles de votre bonne foi, mais vous apporterez des arguments aux masculinistes les plus virulents. La chose est possible : aucun chercheur de sciences sociales ne sait les usages qui adviendront de ses travaux, qu'ils portent sur la « fracture sociale » ou « les coûts de la masculinité ». Les entreprises qui implantent aujourd'hui aux USA des incinérateurs d'ordures ménagères utilisent les acquis de la sociologie des mouvements sociaux pour sélectionner des sites où ils espèrent que la mobilisation sera moins élevée⁶. Faut-il en conclure qu'il est urgent d'imposer un moratoire sur les recherches sur l'action collective ?

Les faits sont têtus. Même si les formes modernes de la guerre frappent au premier chef les civils, dont les femmes, dans les conflits armés, les combattants et les morts ont le plus souvent été masculins. Les métiers dangereux et physiquement épuisants sont souvent masculins. Des prédispositions génétiques n'expliquent pas seules le différentiel de six ans d'espérance de vie entre hommes et femmes en France, pas plus que le fait que la population carcérale soit à 95 % masculine⁷. Des discours sur les coûts et crises de la masculinité peuvent relever d'une rhétorique cynique, traduire la plainte ou la jérémiade d'hommes qui supportent mal de voir des privilèges leur échapper. Admettre cela n'interdit ni de soutenir que ces discours interprètent aussi des changements objectivables, ni de voir en eux un fait social. Celui-ci a sans doute une relative permanence⁸. Mais ne faut-il pas beaucoup d'indifférence aux faits pour occulter une série de singularités contemporaines ? Comment expliquer le succès inédit de magazines masculins, qui a surpris les professionnels de la presse eux-mêmes, s'il n'existait quelque chose de l'ordre d'une demande de ré-explicitation des repères du masculin, d'une incertitude sur la relation aux femmes, d'un questionnement sur le bon (des) équilibre entre contraintes et gratifications du statut d'homme ? Le fait encore que le débat public sur les bonnes et les mauvaises masculinités ne se polarise plus uniquement sur le « pas assez » de virilité⁹ que symboliseraient homosexuels ou intellectuels « crânes d'œufs », mais sur le « trop » de virilité associée au « beauf », à des formes de jactance sexuelle ou de brutalité volontiers associées au populaire,

6. E. WALSH, R. WARLAND et C. SMITH, « Backyards, NIMBY and Incinerators Sitings », *Social Problems*, vol. 40 (1), 1993, p. 25-38.

7. Cf. C. NEW, « Oppressed and Oppressors, The Systematic Mistreatment of Men », *Sociology*, vol. 35 (3), 2001, p. 765-767.

8. Le sens de cette permanence peut-être un point de discussion avec Francis Dupuy-Déri. Relever cent occurrences d'un discours sur la « crise de la masculinité » en autant d'espace-temps peut prouver la vacuité de la notion, où inviter à regarder au cas par cas la variété de changements sociaux qui déséquilibrent et recomposent des modalités de la domination masculine.

9. Dans ce texte, virilité et viril désignent le sous-ensemble des attributs de la masculinité qui renvoie aux signifiés de force, d'agressivité, de courage physique, à un univers de la performativité corporelle. Virilité ne recouvre pas l'ensemble des attributs sollicitables pour constituer les masculinités (autorité, goût de la compétition, rétention émotionnelle).

est un autre fait pour partie inédit. Une part de ce qui était hier dividende, droit à exprimer sans vergogne ni tact une domination, est aujourd'hui redéfinie comme abus, exercice illégitime de la masculinité. Comment encore rendre compte du fait, à peu près sans précédent historique, qu'émergent aux USA, avec des effectifs conséquents, des associations masculines dédiées à une réflexion collective sur les bonnes façons d'être homme, la pratique légitime de la virilité¹⁰? Et, il est sans grands antécédents aussi¹¹, de voir des hommes se mobiliser pour des droits qui leur seraient déniés au profit des femmes (garde d'enfant dans les divorces, prise en compte des enfants dans le seul calcul des retraites féminines).

Enfin et surtout, s'emparer sociologiquement d'un débat n'implique pas d'adopter les cadrages de ses entrepreneurs. Considérer comme un fait social la mise en discussion de coûts de la masculinité n'est pas ressusciter « le fardeau de l'homme blanc », ni inviter à compatir aux souffrances des dominants, ni suggérer que les « coûts » de ce rapport de pouvoir soient moins considérables et déplaisants pour les dominées. C'est introduire dans l'analyse d'un rapport social de domination des questions supplémentaires. Comment les dominants perçoivent-ils subjectivement leur position? Comment s'emploient-ils à la préserver, la légitimer, à transformer la possession d'un privilège en motif d'apitoiement? Quels intersectionnalités chez les hommes seraient particulièrement sensibles à des changements objectifs des rapports de genre, à des visions fantasmées de ceux-ci, au point d'entrer dans une modalité réflexive et mobilisé de définition et de défense de leur masculinité? Quelles évolutions dans les rapports de genre sont retraduites en changements décrits comme insupportables? Quelles stratégies adoptent divers groupes masculins pour faire face aux évolutions des privilèges et coûts de leur rapport aux femmes? Le discours des « coûts de la masculinité » vient-il seulement des hommes, serait-il sans échos de voix et collectifs féminins?

Quels coûts singuliers de la masculinité?

Il faut comme le souligne Christine Guionnet¹², partir, avec Connel, de la question des masculinités hégémoniques¹³ – idéal-type stylisant les attributs

10. Divers débats ou paniques morales sur la bonne fabrication du masculin ont existé antérieurement, mais ils ciblaient davantage la socialisation des jeunes garçons, à protéger d'influences dévirilisantes (cf. l'émergence du scoutisme au XIX^e siècle), non la constitution d'espaces de discussion et de réforme thérapeutique entre adultes.

11. L'accès des premières femmes à certains métiers suscitait plutôt une rhétorique des dommages pour elles – et non pour les hommes – de ces changements « contre nature », comme l'illustre une fameuse caricature « Belle époque » d'une femme chauve parce que devenue professeur d'université.

12. Cf. *supra* p. 12.

13. Les textes de référence sont à trouver dans : T. CARRIGAN, B. CONNELL, J. LEE, « Toward a new sociology of masculinity », *Theory and Society*, vol. 14, 1985, p. 551-604; R. W. CONNELL, « The big picture : masculinities in recent world history », *Theory and Society*, vol. 22, 1993, p. 597-623; M. DONALDSON, « What is Hegemonic Masculinity? », *Theory and*

et comportements propres à un ou des modèles dominants du masculin dans une société donnée. Cette masculinité hégémonique organise un rapport de domination sur les femmes. Elle implique aussi de la part des hommes qui en sont bénéficiaires un ensemble de comportements et de dispositions. Très inégalement incorporées ou négociées selon les sous-univers sociaux, elles induisent potentiellement des contraintes qu'on peut associer à trois registres de comportements. Les premiers ont trait à la rétention affective et émotionnelle¹⁴, à la peur de perdre la face ou de se défaire de ses masques sociaux genrés. Les seconds tiennent à l'investissement dans toutes les formes de compétition que sont les jeux sociaux « sérieux » qui donnent accès à la réussite, la visibilité, l'estime des pairs, aux ressources matérielles et hochets symboliques qui accompagnent les réussites sociales. L'asymétrie entre les femmes « objets sexuels » et les hommes « *success objects* » sert souvent à condenser ce volet. Les derniers sont associables à une valorisation des conduites à risque, de formes d'agressivité qui manifestent la *libido dominandi*, le rêve de ne jamais plier, de ne jamais concéder trop aux univers connotés au féminin que sont la porosité affective, le *care*¹⁵.

La problématique des « coûts » peut à partir de là suggérer deux pistes. Elle peut, chez un observateur extérieur, fonctionner comme un outil analytique pour peser l'objectivité d'un rapport de domination. On recensera alors, d'une part, l'immense stock de privilèges et rentes de situations des masculinités que la critique féministe a explicité. Du « double standard » dans la sexualité, au « plafond de verre » dans le travail, en passant par l'asymétrie, rappelée par une enquête récente de l'INED¹⁶ dans la prise en charge des tâches domestiques et de l'éducation des enfants, lister les privilèges masculins revient à reconstituer la table des matières d'un manuel sur les rapports de genre. On mettra en rapport avec ces privilèges les coûts évoqués plus haut, qu'on peut ici décrire comme *objectifs* (être « rappelé » vingt mois en Algérie en 1956) ou *objectivables* (avoir une espérance de vie inférieure). En usant d'une formule téméraire, le solde bénéfices-coûts exprime le rapport de domination exercé ici. Mais qu'il s'agisse d'un solde implique des investissements qui ne se réduisent pas à énoncer, même en rugissant, *Quia nominor Leo!*

En empruntant librement aux analyses de Ted Gurr sur la frustration relative¹⁷, une autre piste peut s'ouvrir. La frustration, qu'il définit comme solde

Society, 22 (1993), p. 643-657 ; R. W. CONNELL, *Masculinities*, Polity Press, Londres, 1995 ; D. Z. DEMETRIOU, « Connell's concept of hegemonic masculinity : a critique », *Theory and Society*, 30, 2001, p. 337-361.

14. Voir l'excellente mise au point sur ce sujet de G. DULAC, « Masculinité et intimité », *Sociologie et Sociétés*, vol. 30 (2), 2003, p. 9-31.

15. Cf. M. KAUFMAN, *Cracking the Armour. Power, Pain and the Lives of Men*, Viking Press, 1993.

16. A. RÉGNIER-LOILLIER, « L'arrivée d'un enfant modifie-t-elle la répartition des tâches domestiques au sein du couple ? », *Population et Sociétés*, n° 461, 2009.

17. Dans un livre dont on rappellera le titre avec un clin d'œil : *Why Men Rebel?*, Princeton, Princeton University Press, 1970.

entre des attentes (de ressources matérielles, de statut, de reconnaissance...) et ce qui est effectivement détenu en un temps X, serait le carburant des mobilisations. L'un des intérêts de son analyse est d'insister sur le fait que cette « frustration » est toujours relationnelle et contextuelle : elle dépend de perceptions du juste et du dû, variables avec le temps. Un coût inchangé peut être perçu comme insupportable si les bénéficiaires qui l'accompagnent chutent. Sans décliner en valeur absolue des privilèges se dévaluent lorsqu'ils deviennent accessibles à de nouveaux acteurs. Des postes ou des fonctions se démonétisent au fil du temps. Sans que cela implique adhésion à tout son modèle, Gurr suggère ici un autre usage analytique des « coûts » : ils constituent un langage, une catégorie plastique dans laquelle individus ou groupes peuvent procéder à une évaluation *subjective* des rendements, de la reconnaissance liée à une position sociale. Une problématique des « coûts » (qui concrètement passe par un lexique bien plus large et moins savant) sera facilement mobilisée par les groupes qui s'estiment les perdants de certaines évolutions sociales. Et ce processus mêlera des évolutions objectives et des « coûts » fantasmés ou *imaginés*. La question des « coûts » de la masculinité à toutes chances d'émerger comme problème public, quand des groupes d'hommes estiment que les privilèges qu'ils tirent des rapports de genre vont déclinants... des gains croissants étant rarement posés par leurs bénéficiaires comme un problème.

Ainsi dans la vision d'un jeu à somme nulle, toute avancée des droits et de l'autonomie des femmes peut être ressentie par des hommes attachés à leurs privilèges comme une perte de pouvoir. Certains attributs associés au masculin peuvent perdre du rendement : la force physique est moins essentielle sur le marché de l'emploi à dominante tertiaire. La mise en scène, récente, du corps masculin comme sujet à des processus précoces de décrépitude affectant jusqu'à sa vitalité sexuelle¹⁸, toutes choses jusque-là imputés aux seuls corps féminins, illustrerait une autre dévaluation symbolique. En témoigne la montée d'un marché – et des publicités – pour des produits de beauté masculins destinés à prévenir rides et pattes d'oie, l'apparition de l'impuissance – élégamment recodée en dysfonctionnement érectile – au nombre des pathologies ordinaires du corps masculin. Le simple fait qu'en beaucoup d'espaces sociaux la domination masculine ne puisse s'exprimer qu'en « mettant les formes », en réfrénant les expressions ostentatoires d'un machisme qui suscite jusque chez beaucoup d'hommes le malaise, en le civilisant, constitue une autre tendance lourde. Le tableau peut être complété d'une remarque qui mériterait de plus longs développements : pour beaucoup d'hommes un élément identitaire puissant et gratifiant, lié au monde public-civique qu'ils habitaient, venait du sentiment de prendre part à des projets qui les transcendaient : dans le travail, l'engagement politique ou syndical qu'ils monopolisaient largement. Ni l'évolution de la gestion de la force

18. S. BORDO, *The Male Body. A New Look at in Public and in private*, Farrar, Strauss and Giroux, New York, 1999.

de travail, ni l'état du champ politique et syndical – au moins dans les pays du Nord – ne vont dans le sens d'une préservation de ces gratifications.

À l'indispensable condition de souligner que ces évolutions n'ont pas mis fin à des rapports de genre marqués par une domination masculine, ni aux multiples avantages et rentes de situation dont bénéficient massivement les hommes, on peut argumenter sur le fait que dans de nombreux pays l'équilibre des forces entre hommes et femmes a érodé une part des ressources masculines. On rappellera les progrès de la scolarisation féminine, ses effets sur l'entrée de femmes dans une série de marchés de travail et de responsabilités qui leur était naguère closes. L'autonomie financière gagnée par beaucoup d'entre elles, le recul d'inégalités juridiques entre hommes et femmes, combiné à l'accessibilité de la contraception, l'évolution des représentations de la sexualité ont porté une dynamique émancipatrice. Comme le souligne Irène Théry, malgré des contre-courants portés par des religions, l'idée même d'une supériorité naturelle des hommes, voulue par Dieu ou fondée en nature, est largement discréditée.

Une réflexion complète autour des « coûts » ne devrait ne pas négliger des processus d'abaissement des coûts de la masculinité : la probabilité pour un jeune européen de mourir à la guerre est infiniment moindre qu'elle ne l'était en 1915, 1940 ou à l'âge des conflits coloniaux. La diffusion de la contraception a aussi bénéficié aux hommes, rendant les relations sexuelles plus faciles. Mais même en prenant compte de ces processus, on peut soutenir, avec attention empirique aux multiples espaces de résistance et de *backlash*, que depuis cinquante ans un ensemble de dividendes de la masculinité en termes d'automaticité, de naturalité ou de monopole de l'accès à des ressources de pouvoir se sont érodés.

Manières de « faire genre »

Ne pas substantialiser ces coûts, objectifs ou imaginés, signifie en chercher la genèse dans les innombrables interdépendances où s'opère le « *doing gender* »¹⁹. À ce titre la question des « coûts de la féminité » se pose et se recompose elle aussi en permanence. Lorsque des événements objectifs ou des croyances affectant les rapports de genre font basculer des masculinités d'un ce qui va de soi plutôt confortable à un statut de privilège contesté ou d'ingrédient identitaire perçu comme stigmatisé, des groupes d'hommes vont entrer dans un rapport plus réflexif, plus verbalisé à leur masculinité. Un travail politique fonctionne alors dont l'enjeu pratique est d'agir sur les rapports de genre.

Ce nouveau niveau d'analyse suggère trois stratégies : l'une conflictuelle, de *réaction*, consiste à reconstituer le *statu quo ante*, associant à un féminisme diabolisé ou à une menace sur l'harmonie domestique et sociale tout affaiblissement de

19. C. WEST et D. ZIMMERMAN, *Gender and Society*, vol. 1 (2), 1987, p. 127-151.

la domination masculine. C'est la position des masculinistes, qu'on trouve traitée dans ce volume par Francis Dupuy-Déri et Anne Verjus. On en trouvera ici une autre modalité – pratique, peu théorisée par les intéressés – dans l'évocation des comportements de certains jeunes de milieux populaires confrontés à des situations de relégation sociale. D'autres démarches peuvent relever de la *défection* : elles consisteraient à se soustraire à certaines modalités des rapports de genre jugées contraignantes ou plus coûteuses que gratifiantes. On croise ici la thématique, rarement théorisée de façon sociologiquement convaincante²⁰, qui dépeint une partie des hommes comme refusant les charges du statut adulte, prolongeant au maximum une jeunesse à la « Tanguy », ou s'établissant dans un hédonisme immature qui refuse les contraintes de la conjugalité stable, de la paternité, préférerait mêmes les plaisirs de la Playstation à ceux de la couette. Si, du fait même du peu de travaux empiriques qui traitent de ce scénario, celui-ci sera dans cette contribution plus mentionné qu'exploré, on citera cependant le subtil travail de Wenceslas Lizé²¹ sur les jeunes participants d'un club de jeux de rôles. L'étude met en lumière le double porte-à-faux genré de ces très jeunes hommes. Lycéens ou étudiants ils n'appartiennent pas ou plus aux univers populaires des masculinités viriles, mais lycéens scientifiques aux performances moyennes, ils n'ont pas accès aux formes de prestige masculin des lycéens brillants, des vainqueurs de la compétition scolaire ayant accès aux filières sélectives postbac. L'homosociabilité du club de jeux est pour eux à la fois l'espace où ils vivent dans le jeu un imaginaire masculin de compétition, de conquête et de combats, mais aussi une bulle qui les déconnecte largement des jeux de séduction et de la mixité, des interactions amoureuses. Le surinvestissement du jeu – analysé comme conséquence et non cause d'un relatif désinvestissement scolaire – donnerait ici un exemple pratique et sociologiquement lisible de ces refuges dans une immaturité qui prend ici la forme d'un obstacle à la conjugalité.

Une ultime stratégie, la plus largement traitée ici, réside dans la gamme variée des logiques de *réforme*. Les hommes font ici leur loi subjective de la contrainte objective d'une mutation des rapports de genre. Ils rompent avec les formes instituées de la masculinité hégémonique, sans que cela soit pour autant synonyme de bouleversement.

20. Voir le livre assez impressionniste de G. CROSS, *Men to Boys : the Making of Modern Immaturity*, Columbia University Press, 2008. Sur ce même registre divers travaux de sociologie de la famille mettent en avant une baisse mesurable de la moyenne du nombre d'années que les hommes passent avec les enfants qu'ils ont procréés. Si le constat est fondé, il néglige le fait que *via* des familles recomposées, ces hommes puissent participer à l'éducation d'enfants nés d'autres pères.

21. « Imaginaire masculin et identité sexuelle Le jeu de rôle et ses pratiquants », *Sociétés contemporaines*, 2004, n° 55, p. 43-67.

RECOMPOSITIONS DE LA CONJUGALITÉ

RÉDUIRE LES COÛTS SANS BOULEVERSER LES RÈGLES DU JEU ?

Un nombre croissant d'hommes considèrent qu'ils perdent, soit sur le mode d'un déficit de réalisation d'eux-mêmes, soit plus cyniquement en occasions de nouer des relations sexuelles ou affectives avec des femmes, en s'enfermant dans des modes traditionnels de masculinité. Le phénomène affecte, selon les pays, des groupes sociaux divers. Le dénominateur commun des situations qu'on recensera ici pourrait bien être son ambiguïté. De plus en plus d'hommes, dans de plus en plus de milieux, en viennent à la conscience réflexive des coûts des masculinités qu'ils ont incorporées. Mais leurs entreprises de réforme visent presque toujours soit à consentir aux femmes dont ils ont besoin des concessions mineures, soit à combiner « le meilleur des deux mondes », considérant qu'il est possible de réduire les coûts ou contraintes de la masculinité, sans remise en cause symétrique de ses bénéfices, du rapport de pouvoir qui la fonde.

Entre mobilisation et thérapie, remodeler sa masculinité

Les États-Unis ont vu se développer depuis les années 1990 deux grands mouvements d'hommes se donnant des lieux non mixtes pour penser leur masculinité, en élaborer une recomposition.

Le premier de ces mouvements a émergé dans les années 1980 : celui des hommes mythopoétiques²², inspiré par les textes de Robert Bly. Il regroupe essentiellement des hommes blancs, de classe moyenne, hétérosexuels, âgés de 35 à 60 ans, ayant souvent eu des trajectoires ascendantes à partir de familles populaires, d'expériences de pères peu présents, peu expansifs, violents ou abusifs²³. Ces hommes ont été confrontés à l'expérience, subie ou choisie, de prendre leurs distances avec les modèles de virilité de leurs familles d'origine. Ils rejettent la masculinité de leurs pères, spécialement ce qu'ils y associent de rétention émotionnelle, de brutalité, d'absence de l'espace conjugal. Ils sont ouvertement sceptiques quand à l'exaltation de la concurrence, de l'agressivité, au refus d'exprimer les affects, associés à la masculinité hégémonique. Ils ont souvent été en contact avec des femmes féministes sur lesquelles ils ne tiennent pas un discours hostile. Ils cherchent dans le mouvement mythopoétique un espace de sociabilité où faire l'expérience d'une *communitas* masculine rarement rencontrée dans la vie professionnelle, où débattre de leur condition d'hommes, exprimer des affects et des doutes qui n'ont pas leur place dans

22. M. SCHWALBE, *The Men's Movement, Gender, Politics and American Culture. Unlocking the Iron Cage*, Oxford University Press, 1996 ; Voir aussi Abby L. FERBER, « Racial Warrior and Week-end Warriors The construction of masculinity in Mythopoetic and white supremacist discourse », *Men and Masculinities*, vol. 3 (1), 2000, p. 30-56.

23. Schwalbe évalue à un tiers des participants de son groupe de telles expériences.

l'univers professionnel. L'idéologie du mouvement est assez confuse : mélange syncrétique de psychanalyse jungienne, d'emprunts aux religions et philosophies asiatiques, de culte viril *via* des rituels célébrant le corps masculin, la parole désinhibée. Beaucoup des participants aux réunions du mouvement y soulagent une tension. Ils peuvent enfin exprimer des facettes de leurs personnalités refouées car socialement associées au féminin : attention aux autres, expression des affects et émotions refus de la compétition à outrance. Mais ce que leur offre le mouvement est aussi la possibilité symétrique d'affirmer, sans tomber dans un machisme qu'ils ont récusé, des dispositions et des symboliques plus traditionnellement viriles associées aux figures du guerrier, du roi, de la « *life giving force* », registres qu'ils n'ont guère de place pour exprimer dans les métiers propres aux classes moyennes, les univers dotés en capital culturel.

Peut-être peut-on discerner ici le lien entre problématiques des coûts et de la crise de la masculinité. L'impact du mouvement tient aux *double-binds* vécus par ces hommes : ayant côtoyé des féministes pour des raisons générationnelles, ils en approuvent en principe beaucoup de revendications. Ils ont simultanément le sentiment qu'un des effets du féminisme peut être de produire une dévaluation généralisée du masculin²⁴. Une autre tension naît de la disqualification des modèles hégémoniques virils de masculinité qui leur sont devenus inaccessibles, parce qu'ils sont ceux de mondes sociaux dont ces hommes sont sortis, parce qu'ils ont été disqualifiés tant par la reconstruction rétrospective de leur roman familial que par la socialisation scolaire²⁵ et qu'ils seraient déplacés et impraticables dans les mondes professionnels où leur réussite relative les a propulsés. Mais simultanément ces hommes ont l'impression d'être pris dans la « cage d'acier » d'un monde de relations professionnelles ou privées rationnel, calculateur, fondé sur la compétition qui inhibe conjointement les expressions d'une virilité qui étaient celle de leurs pères de classes populaires et celles d'affects, d'émotions, d'orientation vers les relations coopératives propre au *care* qu'ils ne récuse pas. Sur ce dernier point, le mouvement porte une dimension de remise en cause des stéréotypes d'une virilité agressive et taiseuse dont ses protagonistes jugent les coûts désormais insupportables.

Mais le mouvement repose aussi sur le registre d'un individualisme thérapeutique qui dissout la question du genre comme rapport social de pouvoir dans la croyance qu'un travail sur soi-même et sa psyché fera naître l'harmonie, les femmes trouvant leur compte au commerce d'hommes plus doux, plus attentionnés. Or les archétypes jungiens qui forment une composante centrale du discours du mouve-

24. Comme en témoigne un participant, travailleur social confronté aux femmes victimes de violences conjugales. La répétition des cas et discours autour du masculin comme sexe violent lui apparaît comme déstabilisante.

25. On peut élargir la réflexion à ce qu'Annie Ernauld exprime d'une souffrance des « boursiers » pris entre la honte pour les modèles culturels, genrés, sociaux des parents et des sentiments tout aussi puissants de fidélité, d'affection (Cf. *Les armoires vides*, Paris, Gallimard, 1984).

ment sont sans équivoque : exercer le pouvoir, fut-ce avec douceur et attention, est par essence un trait du masculin, non l'expression d'un rapport de force genré. Pour répugner aux formes agressives du machisme, le mouvement demeure androcentrique. Comme le note Schwalbe, la solidarité émotionnelle d'une *communitas* masculine y est plus valorisée qu'une solidarité politique entre hommes et femmes sur des objectifs concrets de changement social²⁶. Si la stratégie des hommes mythopoétiques relève de l'option que nous avons désignée comme « réforme », une recomposition profonde des rapports de genre n'est pas dans l'horizon de son pensable. Le mouvement revendique d'intégrer à une nouvelle définition d'un masculin épanoui des qualités tenues jusque-là pour féminines, mais il ne sollicite dans ce nouveau jeu de définition que ce que beaucoup d'auteurs anglophones désignent comme « le meilleur des deux mondes » féminin et masculin, pas une redéfinition de l'accès aux ressources et charges.

La décennie 1990 a vu émerger un autre mouvement, d'inspiration plus conservatrice et religieuse : celui des gardiens de la promesse (*promise keepers*²⁷) qui va connaître pendant une dizaine d'années un succès significatif puisque cinq millions d'hommes américains seraient passés par le mouvement en une décennie, avec des moments de mobilisation comme une marche rassemblant de 600 à 800 000 hommes à Washington en 1997. Comme le mouvement mythopoétique, celui des gardiens de la promesse comporte une dimension de production de sociabilité masculine, de rituels déclencheurs d'émotion (rassemblement dans des stades). Judith Newton parle ici de l'invention d'une *male romance*, d'offre d'un espace sécurisé d'expression des affects²⁸. Les *Promise Keepers* sont un mouvement dont il ne faudrait exagérer ni la cohérence idéologique, ni l'unité de vue aux divers échelons hiérarchiques. C'est un mouvement d'hommes, de blancs, de classes moyennes avec une forte présence de « professionnels » dans l'enquête que mène Mélanie Heath en Californie. Le paradoxe du mouvement est de combiner des prises de position fortement conservatrices et des ambivalences qui le rapprochent du mouvement mythopoétique. Comme le montre John Bartkowski tant idéologiquement que pratiquement, le mouvement « tire des bords » – en fonction de ses porte-parole et des usages qu'en font ses adhérents – entre un pôle Ancien Testament, de réaffirmation de la légitimité

26. Schwalbe souligne la répugnance à faire glisser les discussions sur un terrain politique, perçu comme menaçant de casser par le dissensus de la construction d'une communauté masculine. Il relève encore le froid que suscite l'intervention d'un homme qui exprime sa gratitude aux femmes de lui avoir appris à renoncer aux attraits du pouvoir.

27. Sur les *Promise Keepers* : B. DONOVAN, « Political consequences of private authority. Promise Keepers and the transformation of hegemonic masculinity », *Theory and Society*, 1998, vol. 27, p. 817-843 ; S. FALUDI, *Stiffed*, Vintage, chapitre 3, 2000 ; M. HEATH, « Soft Boiled masculinities. Renegotiating Gender and racial ideologies in the promise keepers movement », *Gender and Society*, vol. 17 (3), 2003, p. 423-444 ; John BARTKOWSKI, *The promise keepers Servants, soldiers and godly men*, Rutgers University Press, 2004.

28. *From Panthers to Promise Keepers : Rethinking the Men's Movement*, Rowman and Littlefield, 2004.

du patriarcat et un pôle d'égalitarisme expressif où les hommes sont invités à être au contact de leurs émotions, attentifs à celles-ci, où les responsabilités du foyer peuvent être partagées entre mari et femme sans ruiner la masculinité du premier, où les postures racistes sont aussi dénoncées.

Les *Promise Keepers* peuvent être qualifiés de conservateurs puisque leur fondateur, Bill McCartney est engagé dans les mouvements « *pro-life* » et anti-homosexuels et que le dessein central qu'il affiche est de réaffirmer la primauté masculine dans les foyers. L'adjectif réactionnaire n'est pas déplacé puisque le mouvement entend, réaffirmer la légitimité du patriarcat et inviter les hommes à reprendre des responsabilités qu'ils auraient laissées à leurs épouses, faisant peser sur elles une charge excessive. Un prédicateur du mouvement, Tony Evans, invite ainsi les maris à dire : « Chérie, j'ai fait une grosse bêtise. Je t'ai donné mon rôle. J'ai renoncé à diriger cette famille et je t'ai forcé à prendre ma place. Maintenant je dois reprendre ce rôle » ; et il ajoute : « Ne vous méprenez pas sur ce que je dis là. Je ne vous suggère pas de demander à reprendre votre rôle. Je vous presse de vous en ré-emparer²⁹. » D'une façon essentialiste, les hommes sont vus comme dotés par Dieu de capacités naturelles de *leadership*. Dans le même temps, le mouvement n'est pas réductible à une entreprise de restauration patriarcale. Il insiste aussi sur les devoirs envers les épouses, l'obligation de respecter les promesses du lien matrimonial chrétien (fidélité, attention). Il souligne que les hommes et époux ne doivent pas refouler leurs capacités d'empathie, leurs émotions, qu'ils doivent être dédiés à leurs enfants. C'est encore l'asymétrie des engagements en temps et en affects dans la vie professionnelle et la vie familiale, les coûts affectifs et privés de la course à la réussite qui y sont mis en cause tant comme une concession à Mammon contre le dessein divin, que comme atteinte à l'harmonie familiale. Ce que montrent les travaux ethnographiques c'est que la réalité du mouvement n'est pas réductible à l'affirmation agressive d'un phallogo-centrisme. Plus qu'à régenter leurs épouses, beaucoup de participants cherchent dans le mouvement un lieu d'homosociabilité où parler de leurs statuts d'hommes, de pères et d'époux, évoquer l'intime et le conjugal sans la crainte d'être ridicule, dire combien leur coûte la rétention du verbe et des émotions. On retrouve aussi dans beaucoup de ces échanges le thème lancinant d'un rapport raté au père, absent ou mutique... ce qui invite à faire des *topoi* sur le Christ père dispensateur d'amour une lecture autre que théologique.

En dépit de la distance idéologique, les traits communs avec le mouvement des hommes mythopoétiques sont visibles. Il s'agit de deux mouvements d'hommes blancs, hétérosexuels, de classes moyennes³⁰. Au sein des deux des hommes jugent à la fois que les modèles classiques de masculinité

29. Cité par Faludi, p. 229.

30. Même si, outre la différence d'ancrage religieux, les deux mouvements divergent probablement en termes de bases sociales, les *Promise Keepers* étant plus dans des emplois liés aux entreprises et au pôle économique, moins dans de grandes villes, les hommes mytho-

– ceux de leurs pères – se paient d'un prix élevé de rétention émotionnelle et d'incommunication ; ils mettent en doute le surinvestissement dans la vie professionnelle³¹ et ses effets sur la vie familiale et affective. Mais le schème du meilleur des deux mondes est aussi fédérateur. L'idée centrale demeure qu'un patriarcat redéfini, paradoxalement féminisé – plus affectueux, moins inhibé émotionnellement, voire plus sensible à ses responsabilités – porte la promesse d'une vie meilleure pour hommes et femmes sans qu'il y ait à poser la question de rapports de force, de répartition de ressources, de dénaturalisation des genres.

Face à l'émancipation féminine, gérer la vie de garçon

Il n'est pas besoin que des hommes participent à des mouvements centrés sur la gestion des identités de genre pour que soit identifiable une composante réflexive de gestion de la masculinité. Toute une série de changements déjà mentionnés ont abouti à une recomposition obligée des rapports de genre. Elle pousse ou contraint les hommes, spécialement les plus jeunes, à une posture plus réflexive quant à leur masculinité, à la perception de « coûts » et d'avantages dans des comportements.

L'émergence depuis deux décennies d'une *presse masculine* a suscité un nombre croissant d'analyses³². Nous en retiendrons une composante : le fait que les stratégies masculines de quête de partenaires affectifs et sexuels y soient décrites comme exigeant un travail de plus en plus réfléchi, une forme – décrite comme potentiellement contraignante et donc « coûteuse » – de canalisation-civilisation de la masculinité. Une des analyses les plus stimulantes est proposée par Anna Rogers³³, à partir des magazines FHM et *Loaded*³⁴ en Grande-Bretagne. Elle identifie au cœur du discours de conseil sur le sexe une contradiction. D'un côté, la sexualité

poétiques plus dotés en capital culturel et investis dans des professions intellectuelles ou du « social ». Mais le caractère partiel des enquêtes invite à la plus grande prudence.

31. Il faudrait, là aussi, des données sociologiques plus fines pour comprendre les causes de cette perception. Elles peuvent, de façon non exclusive et non limitative, tenir aux modes de gestion des salariés analysés par BOLTANSKI et CHIAPPELO (*Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999) avec leur capacité à vampiriser les énergies au travail, à de faibles espoirs de plus de réussite qui incitent à modérer ses investissements au travail, à des effets de cycle de vie et de désillusion pour des hommes plus avancés dans leur carrière...
32. C. WOLF, « Les nouvelles représentations de la masculinité : le cas de la nouvelle presse pour hommes », *Sociétés*, n° 69 (3), 2000 ; P. JACKSON, M. STEVENSON et K. BROOKS, *Making Sense of Men's Magazines*, Londres, Polity, 2001 ; F. BONI, « Framing media masculinities. Men's lifestyles magazines and the biopolitics of the male body », *European Journal of Communication*, 2002, vol. 17 (4), p. 465-478.
33. « Chaos to control. Men's Magazines and the mastering of intimacy », *Men and Masculinities*, vol. 8 (2), 2005, p. 175-194.
34. Célébrant sans complexes des styles de vie suggérés comme masculin-populaires, via l'évocation valorisante du boire ensemble, de la drague et du sexe, de la sociabilité autour du football, « *Loaded* » aura été une manière d'organe central du « *Laddism* » (*Ladd* : gars, copain, fêtard), comme valorisation d'une sociabilité virile à connotations machistes.

est décrite comme une chose qui va de soi : il est normal de désirer des rapports sexuels, il est facile d'en obtenir, facile pour un homme de satisfaire une femme. Ce discours est parasité par un autre, contradictoire qui suggère la difficulté croissante pour les hommes d'évoluer dans un univers de liberté sexuelle. Quelles sont ces difficultés ? Les exigences des femmes pour l'essentiel : parce que leur réactivité sexuelle n'est pas si prévisible qu'il y paraît, les performances de leurs partenaires ne sont pas toujours appréciées. Plus classiquement, les femmes sont dépeintes comme désireuses d'arrimer au sexe une dimension affective qui menace d'être envahissante. Les relations sexuelles apparaissent alors comme quelque chose qui peut tout autant engendrer pour l'homme humiliations et pièges que plaisir et épanouissement. Dans un marché sexuel libéré des tabous et des pudeurs, qui promettait d'être ludique pour les *lads*, la masculinité juvénile s'accompagne paradoxalement de contraintes inédites.

Le sexe se voit redéfini comme quelque chose qui demande anticipation, pilotage, rationalité pour être efficace et maîtrisé. Rogers identifie dans ces revues un discours de management de la sexualité. Le sexe devient pensé comme un travail, maillé de règles et de conseils : fordisation-taylorisation de la sexualité comme quelque chose qui peut sans cesse être amélioré, doit l'être *via* une décomposition en une série d'actes adéquatement enchaînés pour produire l'orgasme, scientification du sexe comme quelque chose sur lequel on gagne à écouter des paroles d'experts en fonctionnement anatomique ou hormonal. Mais à côté d'une pratique rationnelle du bon sexe, les magazines aident à répondre à la demande féminine plus forte d'association sexualité-intimité. Comment y faire face sans être piégé ? La réponse est à nouveau assez paradoxale. Elle consiste à valoriser au masculin l'intimité, en y suggérant, outre sa valeur affective, un potentiel aphrodisiaque prometteur d'expérimentations inédites et de disponibilité de la part d'une compagne sécurisée amoureusement. L'intimité apparaît comme le compromis à consentir pour regagner sexuellement ce que coûte la prise en compte des demandes de femmes plus autonomes, le fardeau d'une civilisation de la sexualité masculine par le « travail sexuel ». Le propos s'inscrit dans un discours sur la rationalisation de l'hédonisme : ce n'est pas en se laissant aller à leurs seules impulsions que les *lads* maximiseront leurs plaisirs.

Il est intéressant de rapprocher ce discours des analyses développées par Francesca Cancian autour d'une « féminisation de l'amour³⁵ ». Cancian suggérerait là que les définitions sociales dominantes de l'amour (aux USA) donnaient une place croissante à une composante émotionnelle, une expression des affects au regard des aspects physiques (sexe) et instrumentaux (s'aider, partager des activités). Sans que cela ne préjuge des comportements réels au sein des couples, la composante féminine de valorisation de la confiance, de l'intimité émotionnelle, devenait le repère normatif d'un amour accompli, de sorte que « la manière

35. « The feminisation of love », *Signs*, vol. 11 (4), 1986, p. 692.

de rendre des relations plus aimantes serait pour les hommes de devenir plus proche des femmes³⁶ ». Si ce programme semble repris par les revues masculines étudiées par Rogers, on peut aussi penser que c'est au prix d'une inversion, d'un recodage masculin, machiste même, d'une intimité moins pensée comme le principe organisateur d'une relation affective que comme la caution à verser pour accéder à un plus de lien sexuel. Les métaphores et les représentations du sexe et de l'intimité comme des choses objets d'un « travail », d'une gestion poussent la vie intime dans la cage d'acier des actions rationnelles en finalité, d'un monde organisé, calculateur ; soucieux de maîtriser les émotions, toutes choses connotées au masculin. Si les coûts d'une masculinité, prise dans des configurations inédites de rapports de genre, font ici l'objet d'une réflexivité élaborée, voire sont perçus comme anxiogènes³⁷, le discours des revues propose une gestion de ces tensions qui vise moins à modifier les rapports de genre comme rapports de pouvoir³⁸, qu'à adapter la masculinité hégémonique à une nouvelle configuration de ressources et de représentations des liens de sexe et affects au sein des générations nouvelles³⁹.

Un autre exemple de ces contraintes de renégociation de la masculinité, de ce que les modèles anciens de masculinité deviennent de plus en plus coûteux, voire intenables à assumer peut être trouvé dans l'enquête de Nicolas Rehan⁴⁰ sur les jeunes de milieu populaire d'un village bourguignon. Le bourg sur lequel travaille Rehan a été le siège d'une activité industrielle métallurgique qui organisait largement la vie sociale du site : les hommes travaillaient à l'usine et étaient les pourvoyeurs de ressources, leurs épouses étant femmes au foyer une fois

36. *Ibid.*, p. 692.

37. Bonni souligne combien les revues pour hommes (ici *Men's Health*) introduisent une thématique du corps masculin comme fragile, sujet aux pannes, au vieillissement, exigeant un travail inédit de prévention et d'entretien. 45 % des contenus rédactionnels portent sur la forme, la santé, les régimes à suivre et près de 30 % des publicités ont trait à des produits de beauté ou des machines d'exercice physique.

38. Ce qu'exprime, sur un mode caricatural le rédacteur de l'édition anglaise de *GQ* : « On dit sans cesse aux garçons à l'école que les filles sont plus malines qu'eux... On croirait qu'il leur faut demander la permission de penser d'une certaine façon, de se comporter d'une certaine façon. Ils ont besoin d'une sorte de validation quant à la façon dont ils ressentent vraiment les choses, même s'ils n'ont pas d'opinion. C'est comme si rien ne se passait : toute leur vie est dominée par le sport, l'alcool et le sexe, et c'est pour cela à mon sens que des magazines comme *Loaded* et *FHM* ont rencontré un tel succès. C'est parce qu'ils font appel aux instincts absolument basiques de la plupart des hommes, mais en les glorifiant de sorte que les gars se disent c'est OK. Ce n'est pas qu'ils aient été auparavant si embarrassés que cela, disons un peu conscient d'être rustauds, mais maintenant, la presse célèbre cela, et ils se disent du coup nous avons le feu vert pour agir ainsi. C'est OK, c'est légitime », in P. JACKSON, M. STEVENSON et K. BROOKS, *Making Sense of Men's Magazines*, *op. cit.*, p. 70.

39. Christel Wolf (« Les nouvelles représentations de la masculinité : le cas de la nouvelle presse pour hommes », *Sociétés*, n° 69 [3], 2000) identifie dans la presse masculine un lieu où devient lisible « l'épuisement d'un imaginaire de la masculinité » fait de rejet du féminin et d'affirmation d'une virilité phallique, dure au profit de modèles plus androgynes, voire de la valorisation d'une esthétique homosexuelle.

40. *Les gars du coin : enquête sur une jeunesse rurale*, Paris, La Découverte, 2005.

devenues mères. L'usine structurait une sociabilité paternaliste en parrainant les activités sportives, en garantissant aussi une reproduction sociale par l'embauche des fils sur recommandation des pères. Ce que saisit Rehany c'est la dislocation de ce modèle. L'emploi industriel se contracte, de nouvelles entreprises font primer des critères de formation scolaire sur le « capital d'autochtonie » propre aux réseaux familiaux. Les garçons ont donc plus de mal à trouver un emploi qui leur donne à la fois un revenu, une identité professionnelle et la possibilité de fonder une famille. Ils sont aussi (et les filles également) influencés et séduits par ce qu'ils imaginent d'une sociabilité étudiante qu'ils associent au temps libre, à des rencontres, à une disponibilité de relations avec les filles, où la procréation n'est pas à l'ordre du jour. La sociologie de la réussite scolaire étant ce qu'elle est, les filles réussissent comparativement mieux à l'école, les plus brillantes d'entre elles quittent le village pour la ville universitaire ou des emplois plus éloignés. Les jeunes hommes de milieu ouvrier vivent alors une expérience pas très éloignée de celle des jeunes paysans des années 1960. Les bases sociales de la masculinité de leurs pères ont disparu ; sous l'effet de l'école et des modes valorisées par les médias. Les fils ne veulent d'ailleurs pas la copier. Simultanément ils peinent à trouver des emplois stables, n'ont généralement pas de capital scolaire et font face à un marché matrimonial rétracté par la mobilité différentielle des filles. Même s'il n'utilise pas ce lexique, Rehany illustre là des situations de masculinités à hauts coûts et gratifications déclinantes. Le seul moyen de reconstituer un espace de sociabilité valorisante devient alors celui de la bande masculine autour du foot, de la boisson, des joints et de la musique. Or ce type de sociabilité attire peu les filles et accentue le risque d'assignation à la solitude. Il se double souvent de comportements autodestructeurs, dans le rapport à la conduite automobile en particulier⁴¹ ? Dans le même temps, les filles qui restent sur le marché matrimonial local sont souvent, elles, toujours attachées à un modèle hérité des parents où « l'ouvrière est avant tout la femme de l'ouvrier ». Elles attendent donc de la relation de couple une installation rapide dans la maternité, la vie autour d'une maison... options qui exigent des garçons un travail régulier, l'abandon de la vie de garçon pour investir les activités d'époux et de père... toutes choses auxquelles ils sont mollement disposés dans les premiers temps d'une relation de couple.

Sans occulter le fait que les « filles du coin » font aussi face à des difficultés inédites, on retrouve ici le sens d'un questionnement sur le coût de la masculinité. Pour ces jeunes hommes le modèle incarné par le père n'est ni accessible, ni vraiment désirable. Leurs ressources (scolaires, relationnelles) sont rarement de nature à leur donner les clés d'un emploi qui conditionne pourtant les projets

41. La thèse de Mathieu Grossetête sur la sociologie des accidents de voiture conforte cette idée d'un rapport suicidaire et autodestructeur à la conduite automobile chez une partie des jeunes de milieux populaires vivant fortement des expériences de relégation et d'isolement social (*La sécurité routière au radar des inégalités sociales*, IEP, Toulouse, 2008).

conjugaux. Un effet de ces dynamiques est une perte d'estime de soi, l'impossibilité d'habiter une identité masculine fière. La base de repli possible est une forme inédite de bohème populaire, associant la bande masculine à des emprunts à une sociabilité étudiante imaginée... choix dont les gratifications chaleureuses se paient d'un lourd coût de comportements autodestructeurs et de coupure au marché matrimonial. Et lorsque ces jeunes hommes entrent un couple la combinaison de leur instabilité matérielle et des écarts de dispositions avec les attentes des filles restées sur place engendre le développement, inédit dans cet univers, d'une forte divortialité.

Les situations survolées ici sont diverses sociologiquement. Elles peuvent cependant suggérer des traits fédérateurs. L'un tient à des difficultés de transmission intergénérationnelle de modèles de masculinité. Pour un nombre croissant d'hommes la définition de leur masculinité n'est pas un enjeu en quelque sorte extérieur qu'un observateur ratiocineur introduirait dans un vécu allant de soi. Elle est objet d'une réflexion et d'une gestion volontariste, souvent inconfortable. Cet inconfort se pense souvent en termes de coûts (rétention émotionnelle, disponibilité dévorée par l'espace du travail et du « public », besoin de prendre en compte un plus d'autonomie féminine), de besoin d'inventer d'autres façons d'être masculin. La limite de ces processus tient à ce que, même les entreprises masculines qui revendiquent le plus un recadrage des rapports de genre et le scénario que nous avons étiqueté « réforme » fonctionnent asymétriquement. Elles reposent sur l'idée qu'on peut alléger les coûts de la masculinité sans beaucoup de changements pratiques dans l'ensemble des partages de tâches et de pouvoirs qui structurent la conjugalité, sans mettre en cause les processus macro-sociaux qui reproduisent les inégalités hommes-femmes. On reste dans un schème où l'on pourrait faire bouger des « rôles », sortes de mauvaises habitudes sexuées, sans toucher à un rapport de genre-pouvoir, aux déterminants sociaux de ce pouvoir.

LES MASCULINITÉS POPULAIRES ET LE COÛT DU DOUBLE-BIND

Le travail de Renahy, les revues britanniques pour hommes le suggéraient déjà : les mondes populaires sont ceux où une problématique des coûts de la masculinité peut avoir une pertinence importante, au point que James Heartfield ait pu soutenir qu'il n'existait pas de « crise de la masculinité » mais une crise spécifique des masculinités populaires⁴².

Un ensemble de travaux ethnographiques⁴³ a mis en évidence l'importance d'identités de genre fortement contrastées, assez traditionalistes dans leurs

42. « There is no masculinity crisis », *Genders*, n° 35, 2002.

43. Qu'on peut faire remonter à Richard Hoggart (1970) et à son analyse du monde ouvrier anglais des années 1920 et 1930, mais illustré plus récemment par les travaux d'Olivier Schwartz (*Le monde privé des ouvriers*, Presses universitaires de France, 1989).

contenus au sein du monde ouvrier. Côté masculin, on y trouve l'importance donnée à la force et/ou à la résistance physique, à la capacité à se confronter à des travaux durs, au point d'honneur viril, au statut valorisant de *breadwinner* et à une forme corrélative d'autorité sur la famille, de supériorité masculine qui s'exprime sans complexe. Ces composantes objectives d'une identité ouvrière ont aussi été magnifiées par le mouvement ouvrier organisé, produisant ce qui a été décrit comme une identité fière du groupe. Or un double processus affecte ces modèles de masculinité. D'un côté, la cotation d'un ensemble de qualités et compétences viriles se déprécie sur de nombreux marchés du travail, et avec elle l'estime de soi des travailleurs. De l'autre, monte un coût subjectif des masculinités populaires devenues objets de stigmatisation. On voit au passage l'intérêt de penser les « coûts » comme un solde entre des gratifications et des contraintes ou stigmatisations. La variation des coûts résulte bien de deux dynamiques. Elle enclenche elle-même souvent un processus de report de ces coûts sur les femmes, sur le mode du ressentiment, de l'humiliation rageuse ou de la restauration d'une tradition mythifiée, puisqu'une des sombres gratifications de la masculinité peut-être, même pour le plus dominé des hommes, de se constituer en supérieur à tout ou partie des femmes. La dimension relationnelle des coûts peut aussi dissiper une équivoque. Le danger est en effet en valorisant analytiquement les mondes populaires, de les dévaloriser symboliquement en ajoutant à la panoplie des stigmates dont les affuble un racisme social anobli en critique du « populisme »⁴⁴, l'accusation d'être les conservatoires du machisme le plus décomplexé. Une telle accusation serait aveugle au fait que des évolutions dans le sens d'une réduction d'asymétrie des engagements domestiques s'observent aussi dans de nouvelles générations ouvrières. Elle serait plus encore inattentive à l'expression – parfois d'une sidérante crudité⁴⁵ – d'une revendication arrogante de suprématie masculine dans des milieux « supérieurs ».

Quand la virilité est une ressource unique... et invendable

Toute une série de facteurs a contribué depuis bientôt un demi-siècle à ronger les bases des rapports de genre propres aux milieux ouvriers et populaires. Phil Cohen⁴⁶ a montré comment, dès les années 1960, la révolution

44. Voir les contributions d'Annie COLLOVALD (*Le populisme du FN. Un dangereux contresens*, Éd. du Croquant, Bellecombe en Bauges, 2004) et de Christophe TRAINI (*Vote en PACA. Les élections de 2002 en Provence - Alpes - Côte d'Azur*, Karthala, Paris, 2004) qui viennent opportunément rappeler en matière de vote que le premier vote ouvrier est l'abstention, et que s'il existe un vote FN dans les milieux populaires, ce choix électoral est aussi le fait de groupes privilégiés.

45. L'auto-ethnographie que Michael Lewis développe à partir de son expérience de trader et de financier de haut vol à la banque d'affaires *Salomon Brothers* à New York et Londres au milieu des années 1980 en donne un exemple (*Liar's Poker*, New York, Norton, 1980).

46. « La communauté ouvrière et le conflit subculturel », *Réseaux*, n° 80, 1996, p. 71-79.

des grands ensembles détruisait certaines bases écologiques de la sociabilité et de l'identité ouvrière. C'est plus encore la transformation des processus de travail et la délocalisation d'une part importante des activités de production qui a réduit l'emploi ouvrier, rendu moins essentielles des qualités proprement physiques dans le travail. C'est encore le développement de la scolarisation qui a rendu impossible la reproduction intergénérationnelle des identités de genre. La dislocation graduelle des discours politiques faisant de la classe ouvrière une force porteuse d'avenir a disqualifié des mythologies qui soutenaient son estime de soi. Le mot d'ouvrier lui-même tend à voir ses usages se rétracter, sa définition implicite prendre la charge négative d'emploi occupé par qui ne peut faire mieux. La recomposition du paysage de l'emploi autour des services a enfin contribué à redéfinir les qualités valorisées par le marché de l'emploi, tant à partir de l'exigence de compétences scolairement attestées que de savoir-faire relationnels, d'une dimension de travail émotionnel associé au féminin. Ces processus sont au principe d'une première contradiction entre les formes traditionnelles des masculinités ouvrières et l'offre d'emploi. Si la recomposition du marché de l'emploi frappe tous les jeunes de milieu populaire, elle affecte les garçons de façon doublement spécifique. Ils forment les gros bataillons de la relégation scolaire⁴⁷. Ils sont, tant objectivement que par leurs représentations de ce qu'est un travail masculin, en plus fort décalage avec les impératifs des emplois de service. Dotés de peu de capitaux scolaires et de réseaux sociaux pour accéder au marché de l'emploi, beaucoup de jeunes hommes de milieu populaire sont amenés à considérer que le cœur de leurs ressources et le support d'une possible dignité tiennent à l'affirmation d'une identité virile agressive. Sans possibilité d'une projection optimiste dans l'avenir, l'horizon temporel s'aplatit sur le présent, incite à chercher hors du travail l'accès aux biens et à la considération. Or cette virilité-dernière ressource fonctionne simultanément comme ce qui les rend peu désirables dans beaucoup d'emplois⁴⁸, les stigmatise comme menaçants ou asociaux.

Linda Mc Dowell⁴⁹ illustre la tension entre virilité agressive et « employabilité » dans le cadre britannique, montrant le fort échec scolaire des garçons de milieu populaire, la recomposition d'une culture masculine de la rue autour du boire, du foot, d'un style vestimentaire tantôt agressif (piercings, coiffures,

47. Malgré une meilleure réussite différentielle, les jeunes filles de milieux populaires subissent aussi ces processus de relégation et d'auto-élimination : L. ARCHER, S. HOLLONGWORTH ET A. HALSALL, « University's not for me – I'm a Nike Person. Urban, Working-Class Young People's Negotiations of Style, Identity and Educational Engagement », *Sociology*, vol. 41 (7), 2007, p. 219-237.

48. On les pousse vers des emplois où des « coûts de la masculinité » sont maximaux si l'on pense au recrutement des forces militaires et milices privées pour l'Irak ou l'Afghanistan dans des milieux populaires, singulièrement afro-américains, aux États-Unis.

49. « The trouble with Men? Young people, gender transformations and the crisis of masculinity », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 24 (1), 2000.

tatouages), tantôt dévalorisé parce que marquant une élégance proprement populaire (Survêtements, chaussures de sport, détournement d'articles de « marques » comme les Lacoste en France, les Burberrys par les « chavs » britanniques). Le dénominateur commun de ces styles est de fonctionner comme obstacles à l'embauche et/ou à la stabilisation dans des emplois dont les exigences (ponctualité, déférence, postures à tenir devant clients et usagers) sont perçues comme d'autant plus attentatoires à une dignité virile qu'elles s'accompagnent de peu de prestige et de salaires bas. Hugues Lagrange⁵⁰ associe la hausse constatée des violences contre les personnes depuis trente ans à une « crise de la masculinité » et de son rapport à l'emploi. La violence, la prédation sur les biens et les femmes devenant un moyen d'affirmer d'imposer un respect-crainte, de chercher une estime de soi. Les travaux de Pascale Jamouille⁵¹ sur les cités wallonnes dévastées par la crise industrielle vont dans le même sens. Elle décrit de jeunes hommes sans espoir d'insertion professionnelle, se sentant stigmatisés, pour qui une virilité agressive et souvent auto-destructrice est à la fois un moyen de préserver l'honneur et une ressource dans le monde de l'économie souterraine et délinquante. S'il apporte à certains des ressources financières, un prestige temporaire, cette virilité ne connaissant que les rapports de force, son investissement dans des activités illégales se paie aussi très cher. Les coûts se nomment ici prison, conduites à risque, rapports non coopératifs de la part des services sociaux, enfermement dans une sociabilité masculine de bande. Ils sont aussi incapacité pratique et psychique à assumer des engagements de couple viables, retrait et perte de confiance corrélative des partenaires féminines.

Il serait erroné de cantonner aux jeunes hommes ce double processus d'anéantissement des ressources « viriles » comme sésame vers l'emploi, et de réduction à l'inutilité et à l'indignité sociale et conjugale. Ce sont dans de nombreux pays occidentaux plus de 40 % des quinquagénaires que le marché de l'emploi centrifuge. Le tableau que Susan Faludi dresse, de l'anéantissement professionnel et moral de nombreux ouvriers d'un chantier naval californien⁵² après sa faillite est très parlant. À l'expérience de voir soudain ses compétences professionnelles dépourvues de toute valeur sur un marché où les chantiers navals ont disparu, s'ajoute la perte des gratifications du rapport paternel que pouvait représenter la transmission des savoirs aux plus jeunes. Pour ces hommes dont le cœur identitaire tenait à une sociabilité masculine dans le travail et à un statut de chef de famille dans la vie domestique, le plus grand séisme tient au rétrécissement de leur monde sur un espace conjugal désormais

50. « La pacification des moeurs et ses limites. Violence chômage et crise de la masculinité », *Esprit*, 12, 1998, p 48-75.

51. *Des hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieux précaires*, Paris, La Découverte, 2005.

52. *Stiffed. The Betrayal of modern man*, Vintage, spécialement le chapitre 2, 2000.

marqué par la dépendance économique à l'égard du conjoint. Il s'accompagne souvent d'une agressivité inédite contre celle-ci, du sentiment de perdre avec un travail, son identité, son honneur viril⁵³.

Les mauvaises virilités que stigmatisent volontiers les productions culturelles, le discours des éditorialistes sont largement des virilités identifiables à des espaces populaires⁵⁴. On y mettra la figure et le corps du « beauf », trop rond, trop gros, trop gras, trop agressif, vulgaire tant par sa configuration anatomique que par son machisme insoucieux des formes et des bienséances. Relèvent encore de cette palette le dérisoire autoritarisme du chétif Bidochon, symbole du petit peuple des pavillons de banlieues, la caricature du chasseur en plouc dont la virilité se résume à un fusil dont il fait usage sans discernement. Y figure aussi le « trop » de muscles et de testostérone des culturistes et adeptes des sports si physiques qu'ils déforment, quand la légitimité de genre et la norme esthétique sont désormais à des activités physiques qui entretiennent et tonifient, rendent svelte et ferme, non bosselé d'une alarmante musculature. La constitution graduelle de l'obésité en problème de santé publique n'est pas étrangère à cet espace de stigmatisation puisque les perceptions sociales – et les statistiques – quant à l'identité des habitués du fast-food, surconsommateurs de bières, sodas, charcuteries et pizzas surgelées ne ciblent pas au premier chef classes supérieures ou gros détenteurs de capitaux culturels.

Le surcoût raciste

Si le cadre d'analyse présenté à l'instant s'applique à beaucoup de jeunes de milieu populaires « issus de l'immigration », s'y ajoute pour eux – singulièrement s'ils sont musulmans et/ou arabes – une stigmatisation spécifique de leur mauvaise masculinité. Comme le suggèrent Nacira Guenif-Souilamas et Éric Macé, le « garçon arabe » a trois fois mauvais genre⁵⁵. Il serait agressivement misogyne dans un monde qui affirme l'égalité des hommes et des femmes, arrimé à une vision religieuse patriarcale et obscurantiste dans une société qui se veut laïque. Enfin en prônant un pouvoir des grands frères sur les filles, des règles propres aux minorités visibles n'est-il pas communautariste dans un monde qui célèbre l'individualisme ? Le jeune arabe, le jeune musulman apparaissent potentiellement comme des êtres pré-civilisés, les buttes-témoins d'une masculinité antérieure aux Lumières, à la République, au féminisme. Instrumentalisé politiquement tantôt pour faire face à des explosions sociales (pendant l'hiver 2005-2006), tantôt à des fins électorales (le débat sur l'identité nationale de

53. Faludi rapporte le cas d'un ouvrier qui, des semaines durant, ira sur le chantier naval, passant une large part de la journée dans sa voiture en faisant croire que son emploi demeurerait, ou d'un militant syndical condamné à de la prison et souhaitant y rester parce qu'encadrant ses codétenus, il y retrouve une dignité perdue.

54. Voir F. DE SINGLY, « Les habits neufs de la domination masculine », *Esprit*, n° 196, 1993, p. 54-64.

55. *Les féministes et le garçon arabe*, Paris, L'Aube, 2004.

l'hiver 2009-2010), une vulgate islamophobe tend à faire de l'identité masculine de ces jeunes et de leurs pères un épouvantail.

Faisant une ethnographie des familles d'origine turques établies à Berlin, Katherine Pratt Ewing explore cette machine à stigmatiser⁵⁶. Elle procède par mythologisation d'une essence du « musulman », qui confond souvent des comportements propres à la vie du bled ou du village avec des prescriptions religieuses. Elle réduit les rapports de genre à ce qui est observable dans l'espace public, faute d'une connaissance de l'intimité des migrants. Elle repose sur un ethnocentrisme naïf où le projet des pères – et mères – de peser sur l'avenir et les mœurs de leurs enfants serait un fantasme oppressif importé d'Orient, non un souci partagé par les « nationaux ». Une version XXI^e siècle du fardeau de l'homme blanc – désormais plus laïc que missionnaire, plus armé de certitude diplômée que de la chicotte – se reconstitue *via* le devoir de celui-ci de voler au secours des femmes de couleur opprimées, dépourvues de réflexivité et de tout mécanisme de défense, pour les faire bénéficier de l'émancipation qu'il aurait déjà garantie à ses compagnes. Pratt Ewing montre combien cette situation pèse sur les jeunes issus de l'immigration turque, soit qu'ils se trouvent stigmatisés et barrés sur le marché de l'emploi, soit pour ceux qui réussissent scolairement et ont des perspectives d'ascension sociale qu'ils soient poussés à se démarquer publiquement des identités stigmatisées, tantôt en se revendiquant comme riches d'une complexité « multiculturelle », tantôt en s'associant à la dénonciation des migrants qui ne savent pas s'intégrer.

Souligner la puissance des dynamiques de stigmatisation qui font peser une hypothèque sur l'estime de soi chez les « garçons arabes » n'implique aucun angélisme. Des rapports oppressifs entre garçons et filles, hommes et femmes dans les familles immigrées sont aussi observables. Ils peuvent trouver dans la référence, dévote ou instrumentalisée, à l'Islam des justifications et des types de prescription spécifiques. Mais dans son principe, la crispation machiste, n'est pas ici de nature différente de celle que Pascale Jamoulle observe en Wallonie, Linda Mc Dowell à Londres, Robert Connel à Camberra⁵⁷.

Il est sociologiquement douteux qu'une cartographie pertinente des espaces où la combinaison des changements objectifs et des perceptions subjectives met à l'ordre du jour les « coûts de la masculinité » s'arrête aux mondes sociaux et stratégies repérées ici⁵⁸. Des découvertes restent à faire pour des études de genre qui cessent de considérer le féminin comme le genre problématique, le masculin comme un monolithe dont le caractère oppressif suffit à faire sens.

56. *Stolen Honour. Stigmatized Muslim Men in Berlin*, Stanford University Press, 2008.

57. Cf. *Masculinities*, Londres, Polity, 1995, chapitre 4, « Live fast, Die young ».

58. Cf. l'article précité de W. LiSe (2004).

UNE PANIQUE MORALE QUI NE PREND PAS

Comme le montre la contribution de Francis Dupuy-Déri, la présentation paradoxale des hommes comme un groupe désormais opprimé du fait des conquêtes, idéologies et mobilisations du féminisme a pris en Amérique du Nord une réelle ampleur. Son analyse des mouvements masculinistes au Québec en donne une illustration forte. On se souviendra du massacre de l'École polytechnique de Montréal en 1989 où quatorze étudiantes furent assassinées sélectivement par un homme disant sa haine du féminisme. Aux États-Unis, des ouvrages de déploration et d'alarme sur le « *male bashing* » figurent désormais en permanence dans les succès de librairie, une partie d'entre eux étant d'ailleurs rédigée par des femmes. Un exemple, sur le versant académique, en est fourni par le livre de Christina Hoff-Sommers, *The war against boys*⁵⁹ qui impute au féminisme – Carol Gilligan et Nancy Chodorow sont de ses cibles – les difficultés scolaires des garçons, une perte d'estime de soi des jeunes hommes, le masculin se trouvant désormais associé à des images de violence, d'agressivité. Dans un registre plus grand public, on peut mentionner le *Save the males*⁶⁰ de Kathleen Parker qui, tout en affirmant vouloir préserver les droits et acquis des femmes, dresse au fil des chapitres un tableau alarmiste des effets du féminisme correct qui stigmatiserait les mâles, inhiberait les garçons dans leur développement et leur estime de soi, diviniserait le féminin. En France, par contre, l'érosion relative de la domination masculine, par les effets combinés des mobilisations de femmes et des changements sociaux qui les ont accompagnés, n'a pas à ce jour provoqué une contre mobilisation significative d'hommes, ni l'installation dans l'espace public d'un discours masculiniste disposant d'un fort impact et de relais institutionnels puissants.

On trouve bien des discours publics masculinistes comme l'opuscule d'Éric Zemmour, modestement intitulé *Le premier sexe*⁶¹. Celui-ci y fustige une socialisation qui apprendrait aux garçons la honte du masculin.

« La machine est rodée. Implacable. D'abord on ne lui parle que de grands principes, d'universel, d'humanité : il n'y a plus d'hommes, il n'y a plus de femmes, rien que des êtres humains égaux, identiques, indifférenciés, interchangeable. [...] Avec une bonne volonté confondante, suspecte, malsaine, les hommes font tout ce qu'ils peuvent pour réaliser ce programme ambitieux : devenir une femme comme les autres... la femme n'est plus un sexe mais un idéal » (p. 10-11).

L'alliance des créateurs de mode et artistes homosexuels et des femmes féministes, « pour la plupart célibataires ou divorcées » (p. 24) aboutirait à une

59. *The War Against Boys. How Misguided Feminism is Harming our Young Men*, Touchstone/Simmons and Schuster, 2000.

60. New York, Random House, 2008.

61. Paris, Denoël, coll. « Indigne » (sic), 2006.

célébration de l'androgynie et du féminin, à la dépréciation des qualités viriles de prédateur et de conquérant, d'une sexualité masculine qui dissocie naturellement sexe et attachements. Forcés ou complaisants, les hommes auraient « déposé leur phallus », renoncé à la « pulsion de mort » qui fait partie de leur identité depuis « des milliers d'années ». La contribution de psychanalystes à ces entreprises de restauration de l'ordre public genré vaut d'être soulignée. On en trouve la trace dans toute une littérature utilitaire, de conseil à destination des parents, comme ceux du pédiatre, Aldo Naouri, de formation psychanalytique. Les livres de Michel Schneider en sont une illustration⁶² où se vitupère ce que serait le règne montant du féminisme et de l'androgynie, la fixation répressive contre cette « modalité du désir masculin » qu'est la prostitution, les méfaits de la féminisation des noms et patronymes, la phobie d'un harcèlement pourtant bien moins déplaisant que l'absence de toute avance sexuelle. Tout en concédant la survie de la domination masculine, l'auteur souligne : « Femmes ne revendiquez pas le pouvoir, vous l'avez ! Le vrai, celui des mères sur leurs enfants, celui, indirect, des femmes dans les couples. » Schneider invente même au nombre des méfaits de cette confusion des sexes une perte d'appétit des jeunes pour le sexe, dont toutes les enquêtes sur les pratiques sexuelles des Français montrent qu'elle est pure fantasmagorie.

Des micromobilisations s'observent, comme celle – analysée par Anne Verjus dans cet ouvrage – d'associations de pères divorcés, réclamant une réforme des droits de garde et combattant la « désinformation féministe⁶³ », sur un ton tantôt véhément, tantôt se revendiquant d'une stricte égalité des sexes. Bref, des discours « masculinistes » existent en France. Ils suggèrent que la masculinité s'accompagne d'un moins de droits, d'un incessant plus de contraintes à réprimer ses désirs et sa « nature » masculine faite de goût de l'affrontement, de pulsions conquérantes. Ces propos trouvent des résonances dans des argumentaires tenus par des femmes. Des prises de positions se réclamant d'un féminisme raisonnable, répugnant à toute guerre des sexes, et d'autres se revendiquant de l'avant-gardisme chic et choc⁶⁴ peuvent converger dans la disqualification du féminisme mobilisé, la production d'une pétition – en 2003 – où la prostitution apparaît comme une liberté des femmes.

Cette offensive – davantage par son aile féminine – a pu contribuer à une ringardisation d'un féminisme caricaturé. Comme des tabous se sont levés sur l'expression publique de points de vue racistes, on peut soutenir que des modalités agressives, décomplexées d'un discours de restauration de ce qui seraient les droits des hommes et les abus du féminisme ont désormais accès à l'espace

62. Pour illustration, *La confusion des sexes*, Paris, Flammarion, 2007.

63. [<http://www.sos-divorce.org/>]. Voir aussi le site de SOS Papa, [<http://www.sospapa.net/>] et le site [<http://soshommesbattus.over-blog.com/>].

64. Respectivement sous les traits d'Élisabeth Badinter (*Fausse Route*, Odile Jacob, 2003) et de Marcela Iacub (*Qu'avez-vous fait de la révolution sexuelle*, Flammarion, 2002).

public. Mais les revendications des groupes d'hommes se constituant en victimes des femmes et du féminisme ne sont pas aujourd'hui constituées en problèmes publics. Leur présence et leur légitimité sont encore faibles. Lorsque le magazine du *Monde*⁶⁵ consacre un reportage aux masculinistes québécois, le texte suggère une forme d'exotisme, d'extrémisme de ces mouvements.

Comment éclairer cette situation ? Les fragments de réponse qu'on listera ici se donnent plus comme des hypothèses non hiérarchisées que comme une explication satisfaisante. Une première réponse tient à l'asymétrie des statuts du féminisme et des « *gender studies* » entre France et monde anglophone. Le féminisme, en Amérique du Nord spécialement, est plus fortement organisé, structuré par des associations importantes. Les travaux de sciences sociales sur le genre sont plus présents dans le monde académique, sa production de livres, ils donnent parfois lieu à des modules de cours obligatoires. Les politiques d'*affirmative action* ou de quotas – quels qu'en soient les impacts – s'y affichent plus nettement, comme le montre le rappel obligé de l'attention prêté aux candidatures féminines dans tout processus d'embauche universitaire. Un effet paradoxal de cette plus grande institutionnalisation est – selon une dynamique bien éclairée par David Meyer et Susan Staggenborg⁶⁶ – est d'en faire la cible de contre-mobilisations, de constituer une figure de l'ennemi.

À la différence des États-Unis, les mouvements masculinistes ne bénéficient pas en France de l'appui d'un puissant réseau conservateur d'associations, de groupes religieux⁶⁷ ou de *think-tanks*. Sur un autre plan, la thématique de l'éradication des malfaisants acquis de Mai-68 s'est plus centrée sur les enjeux d'éducation, ou l'influence persistante d'une extrême gauche que sur la remise en cause globale des acquis en matière de mœurs ou de droits des femmes. La situation est autre aux USA où la droite néo-conservatrice a repris, le slogan « *the personal is political* », faisant campagne pour une contre-révolution sexuelle. Cette asymétrie conduit à prêter attention à un fait de morphologie sociale. Il tient à l'importance de l'insertion des femmes sur le marché du travail, supérieur à ce qu'il est aux USA. Or l'un des succès tactiques des mouvements anti-égalitaires a été, comme le montre Jane Mansbridge⁶⁸ sur l'échec de l'ERA aux États-Unis, de mobiliser les femmes au foyer en construisant l'idée de l'égalité de droit comme synonyme d'une fin des garanties matérielles (pensions alimentaires, garde des enfants) et du respect associé à la fonction de mère et d'épouse au foyer. Notons aussi qu'une part des mouvements qui pourraient être les relais d'une vision régressive des rapports de genre – comme certains courants « islamistes » – étant

65. 19 décembre 2009, voir l'article d'Anne Verjus.

66. « Movements, Countermovements, and the Structure of Political Opportunities Londres », *American Journal of Sociology*, vol. 101, 1996 (6), p. 1628-1660.

67. J. SALTZMAN CHAFETZ et A. G. DWORKIN soulignent le rôle stratégique joué par les groupes religieux dans les mobilisations anti-féministes. (« In the face of Threat. Organized antifeminism in comparative perspective », *Gender and Society*, vol. 1 [1], 1987, p. 33-60.)

68. Cf. J. MANSBRIDGE, *Why We Lost the ERA?*, Chicago, Chicago University Press, 1986.

stigmatisés par un discours sur l'identité nationale ou le péril arabo-musulman, le volet genré de leur discours s'en trouve disqualifié. Présentés, de façon intéressée, comme le rempart contre l'oppression des femmes que certains voudraient voiler ou revêtir de burquas, les grands principes républicains se trouvent de ce fait malaisément mobilisables pour servir simultanément à la revendication trop explicite d'une préséance masculine. Dans une logique voisine, la disqualification sociale de masculinités populaires comme brutales, vulgaires ou plus de saison rend difficile d'en solliciter les valeurs pour rétablir un patriarcat d'antan. Avec plus de scepticisme on pourra corréliser la difficulté d'un discours masculiniste à tonalité de guerre des sexes aux analyses de Mona Ozouf⁶⁹ sur les singularités du féminisme français, l'héritage culturel de la « galanterie » française, comme freins aux visions des rapports hommes-femmes sur le mode d'une guerre frontale.

Ce survol aura-t-il montré que la problématique des « coûts » – qui était à la fois un titrage et un nom de code pour notre colloque – n'est ni politiquement inconvenante, ni scientifiquement stérile ? Soumis à l'instabilité que Bauman associe à une société « liquide », beaucoup d'hommes se trouvent dans des situations qui affectent et dénaturent les rapports de genre dont ils profitaient. Ils sont contraints de repenser explicitement les relations de genre, et donc des privilèges (rarement saisis spontanément en ces termes) et des contraintes, de les repenser non comme exercice de pure intellection mais pour les réaménager pratiquement. Cette observation vaut au féminin, les femmes étant pareillement confrontées à des cadres sociaux « liquides », aux bouleversements des rapports de genre. Nous avons esquissé, avec Christine Guionnet⁷⁰, une tentative de penser les coûts et difficultés d'occupation des positions que Nathalie Heinich associe à la « Quarte », femmes matériellement et professionnellement autonomes, et conduisant une vie sexuelle, amoureuse et/ou familiale.

Symétriser une analyse parallèle des évolutions, formes et soldes des « coûts » de la masculinité et de la féminité ne conduit pas à célébrer une spectaculaire avancée des relations de genre vers plus d'égalité. Les tactiques masculines peuvent consister à réaffirmer des droits sur les femmes, sur « ses » femmes : ici en s'érigant en geôlier de la moralité de ses sœurs, filles ou voisines, là par le rappel à l'ordre genré que peut être, *via* la mondialisation d'un marché de la prostitution⁷¹, le redéploiement dans l'espace public de la rue ou du web du spectacle des corps à louer. Elles peuvent jouer en aménagements rusés du

69. M. OZOUF, *Les mots des femmes. Essai sur la singularité française*, Paris, Fayard, 1995.

70. *Féminins/Masculins. Sociologie du genre*, Paris, Colin, 2009, p. 360-365.

71. Sur cet aspect de la prostitution comme reconstitution d'une enclave où les rapports de domination et de réification les plus nets peuvent s'institutionnaliser, cf. E. BERNSTEIN, « The meaning of the purchase : Desire, demand and the commerce of sex », *Ethnography*, vol. 2 (3), 2000, p. 389-420.

pacte conjugal qui instrumentalisent et piratent des demandes féminines (l'intimité recodée en Sésame d'accès à mieux et plus de sexe). Elles peuvent encore, comme le montrent les petits récits de vie collectés par Arlie Hochschild et Anne Machung⁷², opposer la force d'inertie de l'acquiescement purement verbal à tout ce qui remettrait en cause les rapports de pouvoir dans les couples. Même les démarches qui peuvent sembler promouvoir des masculinités plus empathiques, moins compétitives, récusant des registres de domination trop explicites demeurent dans un schème du « meilleur des deux mondes ». Il s'agit d'emprunter au féminin ce qui est perçu comme sa supériorité affective et communicationnelle, de lâcher du masculin les composantes les plus périlleuses et les plus contraignantes de la virilité. Mais la rupture ne signifie ni révocation des autres composantes du cahier des charges de la masculinité, ni remise en cause des fondements matériels de la domination masculine. L'effet défavorable de ces stratégies sur les « coûts de la féminité », sur les possibilités d'incarner et d'inventer des figures de la Quarte, est évident.

Les pratiques masculines inventoriées ici réactualisent en partie le paradoxe du « Guépard » où beaucoup doit changer pour que rien, ou peu, ne change. Ce paradoxe d'une évolution des rapports de genre qui ne semble plus depuis un quart de siècle au diapason de l'ampleur d'autres changements sociaux invite à chercher des explications. Une part tient peut être en France à la situation du féminisme. Ses composantes militantes mobilisées ont perdu de leur force. La version médiatiquement et socialement dominante est celle d'un combat désormais gagné, d'inégalités résiduelles qui ne manqueront pas de se dissiper à la double condition de se défaire des stéréotypes intériorisés de rôles de sexe, d'oser jouer la carte de l'*empowerment* féminin, en maximisant ses ressources – du diplôme à la cosmétique – en osant s'exprimer, en désinhibant ses ambitions. Ce discours n'est ni réaliste, ni générateur de rapports de force⁷³. La pertinence des remarques de Michael Messner dans le texte traduit dans ce volume s'illustre ici. Pour changer masculinités, féminités et leurs coûts il ne suffit ni qu'un homme n'ait plus honte d'être publiquement tendre avec ses enfants, ni qu'une femme ose ambitionner de devenir polytechnicienne. Il faut opposer une pensée du genre à une pensée des rôles, réintégrer dans le pensable et l'action les fondements matériels des inégalités et des rôles, le pouvoir, les enjeux liés aux politiques publiques d'emploi, de scolarisation, de transports, de formation, d'égalité...

72. *The Second Shift*, New York, Viking Press, 1989.

73. Cf. D. BECKER, *The Myth of Empowerment. Women and the Therapeutic Culture in America*, New York, New York University Press, 2005.

Deuxième partie

**QUELQUES APPUIS THÉORIQUES
AU SERVICE D'UNE DISCUSSION
SCIENTIFIQUE EN FRANCE**

Michael MESSNER¹

LES LIMITES DU « RÔLE DE SEXE MASCULIN »
Une analyse du *Men's Liberation*
et du discours des mouvements des droits des hommes

« La libération masculine cherche à contribuer à la destruction des stéréotypes de rôles de sexe qui fixent “être un homme” et “être une femme” en tant que statut à accomplir par un comportement adéquat... Si les hommes ne peuvent pas jouer librement, ils ne peuvent davantage pleurer librement, ni être doux ou montrer de la faiblesse – parce que cela est “féminin” et non “masculin”. Mais un concept d’humanité plus riche, reconnaît que tous les hommes et toutes les femmes sont potentiellement à la fois forts et faibles, tous deux actifs et passifs et que ces caractéristiques humaines ne sont pas les provinces d’un sexe particulier », Sawyer (1970, p. 1).

« La libération de la femme, l’a rendu presque totalement libre de s’investir et de se donner libre cours dans tout ce qui était jadis considéré comme des comportements ou styles traditionnellement masculins. Pourtant le mâle demeure engoncé dans son rôle, effrayé de laisser s’exprimer sa part féminine. La rigidité de rôle rend la vie précaire. Dans un monde changeant où les femmes s’emparent de plus en plus de métiers traditionnellement masculins, cela lui laisse peu d’alternatives », Goldberg (1976, p. 54-55).

La plupart des hommes ont répondu soit par l’hostilité, soit par un silence abasourdi au mouvement de libération des femmes dans ses années initiales. À la même époque, durant la première moitié des années 1970, des hommes, pour l’essentiel dans les *collèges* et universités, commençaient à s’engager consciemment dans les idées et la politique féministe, à poser une question potentiellement subversive : en quoi tout cela nous concerne-t-il ? Une des premières réponses organisées d’hommes états-uniens à la réémergence du

1. Cet article est initialement paru dans *Gender and Society*, vol. 12 (3), 1998, p. 255-276.
La traduction est de Érik Neveu.

féminisme fut l'organisation de groupes de conscientisation, d'ateliers de bulletins du « *Men's liberation* ». Dès 1970, des rassemblements du *Women's Lib* comme le *Teach-in* du 8 mars à Northwestern University comprenaient des ateliers sur « Le mouvement du *Men's Liberation* » (Sawyer, 1970). Les premiers textes de format livre à apparaître – *The Liberated Man* de Warren Farrel et *The male Machine* de Marc Feigen Fasteau en 1974, *Men's Liberation* de Jack Nichols en 1975 – posaient pour principe que la libération des hommes était le revers logique de celle des femmes.

Le discours de libération des hommes a, d'entrée, fait de la corde raide. D'abord les leaders du mouvement ont reconnu que le sexisme avait été un problème pour les femmes et que le féminisme était un mouvement social nécessaire pour traiter des inégalités de genre. Mais ils soulignaient aussi l'importance égale des coûts élevés du rôle de sexe masculin pour la santé des hommes, leurs vies émotionnelles et leurs relations. En bref, ils tentaient d'amener les hommes au féminisme en élaborant un discours qui insistait sur combien le « rôle masculin » était « appauvrissant », « malsain » et même « mortel » pour les hommes (Jourard, 1971). Ainsi, dès le début, ont existé des tensions et des frictions du fait de la tentative du mouvement pour se fixer simultanément sur le pouvoir institutionnel des hommes et sur « les coûts de la masculinité » pour les hommes. Dans la seconde moitié des années 1970, le *Men's Liberation* s'était séparé de part et d'autre des contours de cette faille. D'un côté, se développait un mouvement des droits des hommes, ouvertement antiféministe. Les organisations de défense des droits des hommes soulignaient les coûts pour les hommes de conceptions étriquées de la masculinité, elles euphémisaient ou contestaient âprement les revendications féministes pour qui le patriarcat bénéficiait aux hommes au détriment des femmes. D'un autre côté, un mouvement des hommes proféministe – parfois appelé antisexiste – se développait. Ce mouvement visait à mettre l'accent sur l'importance primordiale de se joindre aux femmes pour affronter le patriarcat, avec le but d'en finir avec les privilèges institutionnalisés des hommes. Le patriarcat déshumanise les hommes soutenaient les proféministes, mais les coûts de la masculinité sont liés au pouvoir des hommes.

La brève apparition – puis la disparition virtuelle – d'un discours et d'une pratique du *Men's liberation* offre une fenêtre d'où observer les limites, dangers et possibilités d'une politique des masculinités aux USA (Messner, 1997). Elle nous offre aussi un exemple récent qui éclaire un débat théorique au sein de la sociologie quant aux limites du langage de la théorie des rôles de sexe. Après une brève description des débats sociologiques sur la théorie des rôles de sexe dans les trente ans passés, je procéderai à un examen critique du langage et des thèmes des principaux textes tant du *Men's liberation* des premières années 1970, que de ceux des mouvements de défense des droits des hommes du milieu des années 1970 aux années 1980, et plus récemment

du site Web de la principale organisation des droits des hommes, *The National Coalition of Free men*².

Je décrirai d'abord comment la libération masculine s'est fondée sur le langage *liberal*³ des rôles de sexe qui a contribué tant à ses promesses comme mouvement qu'à l'effondrement qui s'en suivit. Je montrerai ensuite comment le mouvement des droits des hommes a adopté un langage plus étroitement conservateur sur les rôles de sexe, alors que le mouvement des hommes féministes rejetait largement le langage des rôles de sexe au profit d'un langage plus radical sur les relations de genre. En conclusion, je remettrai en discussion le besoin constant d'analyser sociologiquement les organisations pour lesquelles la théorie des rôles de sexe demeure idéologiquement centrale.

-
2. Je me base sur deux sources principales pour examiner le discours initial du *Men's Liberation*. J'examine, en premier lieu, leurs magazines et bulletins d'information, en second lieu, les principaux livres publiés – et il y en eut fort peu. Mon choix de fixer l'analyse largement sur le livre de Warren Farrell et, à un moindre degré, sur celui de Jack Nichols repose sur plusieurs indicateurs de leur centralité et de leur importance. Tout d'abord, les bulletins d'information du milieu des années 1970 recommandent tous ces livres comme les textes de référence; en second lieu une petite recherche que j'ai menée en 1979-1980 dans des groupes de conscientisation, à Berkeley et Santa Cruz en Californie, a mis en évidence que la plupart des groupes avaient fait usage de ces livres comme point de départ de leurs discussions; enfin l'impact et le succès du livre de Farrell peut être mesuré à ce qu'il est toujours réimprimé en 1988 et largement disponible dans les librairies. Quant aux sources académiques sur lesquelles je me concentre, le *Men and Masculinity* de Pleck et Sawyer (1974) fut la première collection importante de textes sur les hommes et la masculinité, et il fut adopté dans beaucoup des premiers cours sur les « rôles de sexe » ou « hommes et masculinités ». De plus, les articles que je cite sur le rôle de sexe masculin et le *Men's Liberation*, sous les plumes de Joseph Pleck (1974), Robert Brannon (1976) et Pleck et Brannon (1978) étaient bien connus et débattus dans la seconde partie des années 1970 dans les cercles de conscientisation masculins, et largement réimprimés dans les livres universitaires sur les rôles de sexe. De la même manière, j'ai décidé de concentrer mon analyse des discours de mouvement de droits des hommes largement sur le livre de Herb Goldberg, *The Hazards of Being Male* (1976) et sur la collection de Frances Baumli, *Men Freeing Men* (1985), du fait de la centralité de ces textes dans le mouvement. Le livre de Goldberg était lu et discuté – souvent de façon critique – par les hommes que j'ai étudiés à la fin des années 1970, et il était adopté dans certains cours de *college* sur « hommes et masculinités ». Et tout comme *The Liberated Man* de Farrel, le livre de Goldberg est toujours réédité et disponible en librairie vingt ans après sa publication originale. De plus le travail de Goldberg est toujours cité comme fondamental dans les discours sur les droits des hommes. Bien qu'ayant eu moins de succès commercial le livre de Baumli est un recueil de textes de pratiquement tous les leaders des mouvements des droits des hommes sur la période début 1970 début 1980. Il offre à ce titre un aperçu d'une valeur sans équivalent sur une palette de ces discours. Mon observation de l'actuel site Web du *Men's Rights* indique que les travaux de Goldberg, Farrel et des contributeurs du volume de Baumli demeurent un socle du discours des droits des hommes.
3. L'italique désigne ici la non-traduction de *liberal*, pour lui garder une connotation équivalente à « progressiste », « de gauche » et non risquer de le rabattre sur les associations que la langue française produit entre libéral et libéralisme ou néo-libéralisme (NdT).

PROMESSES ET LIMITES D'UNE THÉORIE DES RÔLES DE SEXE

Dans les années de l'après Seconde Guerre mondiale, les analyses fonctionnalistes de la famille (Parsons et Bales, 1955) décrivaient un processus de socialisation qui canalisait les hommes vers des rôles instrumentaux et les femmes vers des rôles expressifs. Dans la vision fonctionnaliste, la reproduction sociale des rôles réciproques des hommes et des femmes constituait une clé importante pour la maintenance du système social de la famille et de là, de toute la société. À cette même époque, quelques-uns des premiers chercheurs féministes ont emprunté le langage de la théorie des rôles pour mettre en évidence les limites et pressions qui définissaient étroitement les rôles de sexe impartis aux hommes et aux femmes (Hacker, 1957 ; Hartley, 1959 ; Komarovsky, 1946). Une des grandes pionnières de l'étude du rôle sexuel masculin, Ruth E. Hartley, a été l'une de premières à examiner les « coûts » du rôle de sexe masculin pour les garçons et les hommes dans son article de 1959, « *Sex role pressures and the socialisation of the male child* ». Harley identifiait « le conflit sur les demandes de rôle » imposé aux garçons :

« D'un côté, on lui dit qu'il est censé être farouchement indépendant, capable de prendre soin de lui-même et de dédaigner les "poules mouillées". De l'autre il est contraint à d'étroits contacts avec la quintessence de ce qui est "poule mouillée" – les femmes – pendant le plus gros de sa journée ; et on lui ordonne de leur obéir et d'apprendre d'elles. En d'autres termes, il est requis de se soumettre à ce qu'on lui a enseigné de mépriser » ([1959], 1974, 9).

Hartley relevait qu'il existait de clairs privilèges attachés au rôle de sexe masculin : « Dans la famille, [les hommes] sont les patrons ; ils ont l'autorité. » Mais cependant, elle se demandait :

« si les compensations sont suffisantes pour équilibrer le poids des charges que les garçons se voient devoir assumer pour satisfaire adéquatement au rôle masculin. Abordée de ce point de vue, la question n'est pas pourquoi les garçons ont des difficultés avec ce rôle, mais pourquoi se donnent-ils tant de peine pour y satisfaire ? » ([1959], 1974, 11).

Hartley répondait à cette question en relevant les stéréotypes sociaux négatifs relatifs aux personnalités et activités des femmes, comme « elles sont indécises, elles ont peur d'un tas de choses, elles font une histoire d'un rien, elles sont vite fatiguées, elles ont besoin de quelqu'un pour les aider, elles restent à la maison la plupart du temps, elles ne sont pas aussi fortes que les hommes ». Elle concluait en demandant :

« Quel garçon de bon sens ne donnerait pas tout pour échapper à cette alternative au rôle masculin ? Pour beaucoup, malheureusement, la précipitation

à s'en échapper prend tous les traits d'une panique, et le tableau extérieur de non-féminité n'est atteint qu'à un prix effrayant d'anxiété et d'aliénation » ([1959], 1974, 12).

Dans le contexte des années préféministes 1950 et 1960, cette manière de penser était spécialement subversive. Le langage de la théorie des rôles de sexe facilitait une rupture partielle à l'égard de l'essentialisme biologique. Il connectait la formation de la personnalité aux structures sociales et suggérait une politique de réformes, mettant en particulier l'accent sur le besoin de processus de socialisation faits de moins de stéréotypes de rôles sexuels (Connell, 1987, p. 48-49). Mais malgré les vertus de la théorie des rôles de sexe, dès la fin des années 1970 et au cours des années 1980, beaucoup de sociologues féministes plaidaient pour qu'on abandonne le langage des rôles de sexe au profit du développement d'un langage des « relations de genre ».

Un résumé global des critiques contre la théorie des rôles de sexe révèle cinq points communs : 1) le langage des rôles de sexes tend à dissoudre les relations de pouvoir entre groupes dans des niveaux d'analyses individualistes, volontaristes plutôt que dans des analyses institutionnelles ; 2) le langage des rôles de sexe implique une fausse symétrie entre les rôles masculin et féminin, masquant par là les relations oppressives entre les hommes et les femmes ; 3) le langage des rôles de sexes véhicule en douce des tendances normatives, de telle sorte que toute différence à l'égard du rôle masculin apparaît comme une déviance vis-à-vis d'un modèle (classe moyenne, blanc, hétérosexuel) faussement universalisé ; 4) l'analyse en termes de rôles de sexe tend au final à retomber dans des énoncés biologiquement essentialistes à propos des catégories de sexe mâle et femelle ; et 5) alors même qu'il pourrait être utile pour rendre compte de certaines des médiations par lesquelles la société est reproduite, la nature statique de cette théorie des rôles la rend inadéquate pour examiner la résistance, le changement et l'histoire (Connell, 1983 ; Lopata et Thorne, 1978 ; Stacey et Thorne, 1985).

Les critiques féministes de la théorie des rôles développent aussi des parallèles avec le langage que les sociologues ont utilisé pour analyser d'autres formes d'inégalité, spécialement celle de race et de classe. « Il est significatif – écrivent Lopata et Thorne – que les sociologues n'utilisent pas les termes de “rôle de race” ou de “rôle de classe” » (1978, 719). Nous pouvons parler d'identités de race ou de classe, mais nous le faisons alors dans le contexte d'une compréhension des dynamiques historiques de *relations* de classe ou de race. De même, soutiennent-elles, les sociologues peuvent pertinemment examiner les identités de genre, mais il faut alors le faire dans le cadre d'un examen historique de la construction des relations de genre. Au milieu des années 1980, ce concept historicisé et politisé de relations de genre avait presque totalement supplanté le langage d'une théorie des rôles de sexe au sein de la sociologie (mais pas dans la psychologie, les sciences

de l'éducation, le travail social ou d'autres disciplines). La section dédiée aux « *Sex roles* » de l'*American Sociological Association*, initiée en 1973, avait dès 1976 déjà officiellement changé son titre en *Sex and Gender* et le journal officiel des « *Sociologists for women in Society* » avait débuté en 1986 avec le titre *Gender and Society*. En plus d'un langage des relations de genre, les chercheurs féministes des années 1980 insistaient pour transcender la tendance universalisante établie par le concept de rôle de sexe masculin, pour adopter plutôt le concept de masculinités multiples (Brod, 1987 ; Connell, 1987 ; Kimmel, 1987).

Le glissement de la théorie des rôles de sexe vers les relations de genre en sociologie est ordinairement perçu de façon rétrospective comme l'indicateur d'un changement de paradigme : du structuralo-fonctionnalisme au féminisme dans l'étude des relations entre hommes et femmes. En 1992, toutefois, Mirra Komarovsky a revisité et défendu « le concept de rôle social » dans les pages de *Gender and Society*. S'appuyant sur ses propres recherches et d'autres, Komarovsky a contesté les affirmations des critiques pour soutenir que « l'analyse en termes de rôle permet un lien exceptionnellement productif entre les perspectives macro et micro » (1992, 306). Elle suggère que les critiques ont eu tendance à confondre abusivement l'usage féministe et ses développements d'une théorie des rôles de sexe avec ses racines conservatrices chez Parsons. Elle note par exemple que :

« Pour bien des sociologues, dont moi-même, concernés par les problèmes contemporains des femmes, le concept de rôle social – bien loin d'être lié “au consensus, à la stabilité et à la continuité” – s'est avéré être un outil important pour repérer le dissensus, la discontinuité et le changement. L'arrière-plan macrosociologique de mon analyse était la lenteur avec laquelle se décongelait le patriarcat dans la société américaine et la lente amélioration du statut des femmes dans les domaines économique, légal, familial, et d'autres institutions et contextes sociaux » (1992, 303).

Le silence apparent qui fit écho au plaidoyer en défense de la théorie des rôles par Komarovsky, en 1992, est sans doute un indicateur du degré auquel pour une génération de sociologues féministes la cause était entendue, la théorie des rôles sexuels forclosée. Pourtant, l'analyse des usages de ce langage devrait être considérée comme un problème toujours actuel dans les enquêtes empiriques, tout spécialement dans les lieux où il est devenu monnaie courante pour divers groupes et institutions. Le langage de la symétrie des rôles de sexe est toujours florissant dans les organisations des droits des hommes, et il est monnaie courante dans le grand public et les médias. Il tend, par exemple, à être utilisé pour discuter et alimenter les échanges sur l'*affirmative action*, et il peut être employé pour alimenter la réaction contre tout traitement dérogatoire pour les femmes. R. W. Connell, un des critiques les plus déterminés de cette théorie, a pu soutenir que :

« L'évidence de la théorie des rôles est celle de l'idéologie, pas de la vérité. Une démonstration complète de cela demanderait non seulement une critique conceptuelle, mais *une exploration des manières dont la perspective des rôles opère en divers espaces de la pratique sociale* » (Connel, 1983, 194, c'est moi qui souligne).

Mon objectif dans cet article est de fournir une telle analyse des usages pratiques du langage de la théorie des rôles de sexe dans un contexte : le mouvement de libération des hommes des années 1970. Je pose deux questions que ni les avocats ni les critiques de la théorie des rôles de sexe n'ont jamais prises à bras-le-corps : que se passe-t-il quand le langage des rôles de sexe est utilisé comme socle du discours d'organisations qui tentent de produire des changements sociaux et interpersonnels ? Quelles sont les implications pratiques et politiques du langage des rôles de sexe ? Il est clair que de telles questions ne peuvent être résolues à partir d'un seul exemple. Mais dans ce qui suit, je suggérerai qu'un examen du discours et du destin consécutif du mouvement de libération des hommes des années 1970 – qui a pris très activement le langage des rôles de sexe comme base de son discours – jette quelques lumières sur ce débat théorique.

LE MEN'S LIBERATION SE CONFRONTE AU RÔLE DE SEXE MASCULIN

Nombre des premiers avocats du *Men's Liberation* du début des années 1970 étaient des psychologues ; ils prenaient appui sur la théorie des rôles de sexe qui s'était développée dans les trois décennies précédentes. Au milieu des années 1970 quand les premières anthologies sur la libération des hommes furent publiées, le papier de 1959 déjà mentionné de Ruth Hartley fut canonisé comme une œuvre fondatrice (Pleck et Sawyer, 1974). L'idée que des rôles socialement créés, symétriques mais inégaux, piègeaient les hommes dans des vies aliénantes, malsaines et inabouties, l'idée que la dévaluation du « féminin » était la voie par laquelle garçons et hommes apprenaient à se discipliner pour demeurer dans les limites de ce rôle de sexe étroit, tout cela devient une fondation du discours et de la pratique des mouvements de libération des hommes (Farrell, 1974 ; Fasteau, 1974 ; Nichols, 1975), tout comme des travaux académiques qui commençaient à émerger dans le sillage du mouvement (Balswick et Peek, 1971 ; Pleck et Brannon, 1978).

Trouvant des appuis dans la théorie des rôles de sexe, ces chercheurs et activistes pionniers commencèrent à démontrer que la masculinité et la féminité étaient des comportements relevant de scripts sociaux plus que d'essences biologiques. Ainsi le très influent article de 1976 du psychologue Robert Brannon (*The Male Sex Role ; Our Culture's Blueprint of Manhood an What It's Done for Us Lately*) condensait les quatre règles de base du script masculin : « On est pas des

gonzesses », « Soit un chef », « Soit un chêne vigoureux », « Si tu me cherches tu me trouves. » Non seulement Brannon manifestait combien ce script était socialement construit, mais il soutenait aussi que le rôle de sexe masculin était oppressif pour les femmes et nuisible pour les hommes. Dans les années 1970, beaucoup de groupes masculins de conscientisation trouvèrent dans les concepts de Brannon un appui extrêmement utile pour des discussions sur la socialisation masculine, comme le firent beaucoup d'enseignants des premiers cours de *college* sur les « *sex roles* ».

On peut soutenir que le psychologue Joseph Pleck poussa la théorie des rôles de sexe à ses limites les plus subversives et les plus progressistes (Pleck, 1976, 1982 ; Pleck et Sawyer, 1974). Son article « *Men's Power with Women, Other Men, and in Society* » ([1974], 1995) reste encore une des contributions les plus pénétrantes, les plus rééditées pour comprendre la construction sociale de la masculinité aux USA. Dans ce texte il tentait de se confronter à une réalité paradoxale : les hommes détiennent le pouvoir dans les sociétés patriarcales, mais la plupart des hommes ne se sentent pas très puissants. Pleck soutenait que le rôle de sexe masculin qui était nécessaire aux hommes pour entrer en concurrence et gagner dans la vie publique, était aussi émotionnellement et psychologiquement appauvri, conduisant les hommes à ressentir que les femmes avaient un « pouvoir expressif », et « un pouvoir de validation de la masculinité » au-dessus d'eux. Pleck l'expliquait ainsi :

« La dépendance des hommes à l'égard du pouvoir de femmes d'exprimer leurs émotions et de valider leur masculinité a placé une lourde charge sur les femmes. Généralement parlant, ce ne sont pas là des pouvoirs sur les hommes que les femmes ont recherchés. Ce sont des pouvoirs que les hommes ont attribués aux femmes, en définissant le rôle masculin comme émotionnellement froid et inexpressif, comme validé en dernière instance par des succès hétérosexuels » ([1974], 1995, 7).

En dépit des intentions subversives de ses adhérents les plus sophistiqués comme Brannon et Pleck, le langage du *Men's Liberation* avait des limitations programmées et des dangers. Ceux-ci reposaient sur son dessein de critiquer l'existence d'un pouvoir des hommes sur les femmes tout en soulignant simultanément combien les hommes souffrent et sont contraints par le rôle masculin. Même si les plus intellectuels des activistes, comme Pleck et Brannon essayaient de contourner ces contradictions aussi subtilement que possible, beaucoup d'activistes – et spécialement ceux qui tentaient de convaincre les hommes de rejoindre des organisations ou des groupes de conscientisation – faisaient face à la question de comment être attractifs pour une grande diversité d'hommes. Les leaders firent le calcul qu'un programme de libération qui mettait en avant son potentiel de gains pour les hommes pouvait espérer susciter plus d'intérêt

qu'un programme qui positionnerait les hommes comme des oppresseurs pour qui la seule action correcte serait l'autoflagellation.

Le langage des rôles de sexe apparut alors comme le moyen idéal pour présenter aux hommes des idées féministes *liberal* d'une manière qui minimisait la culpabilité et maximisait le gain potentiel que ceux-ci pouvaient espérer de la libération. L'idée d'une symétrie des rôles sexuels était particulièrement stratégique dans une telle approche. De ce fait, l'idée que la réciprocité des rôles – les hommes prenant les tâches instrumentales et les femmes celles expressives – limitait le plein développement humain des deux sexes permit à quelques partisans de la libération des hommes au milieu des années 1970 de soutenir que les hommes et les femmes étaient également opprimés par le sexisme. Dans cet usage le concept d'oppression était dépolitisé, il semblait faire référence à une condition générale que tous devaient affronter dans une société sexiste. Le langage de la théorie des rôles permit aux partisans de la libération des hommes d'esquiver le langage politisé des relations de genre, en faveur d'un appel faussement symétrique en faveur de la libération des hommes et des femmes face à des rôles sexuels oppressifs. En bref, les premiers tenants de la libération des hommes avaient tendance à accorder un poids analytique égal aux « coûts » et « privilèges » attachés au rôle de sexe masculin. La vision d'une symétrie de genre qui en découlait – la croyance que les rôles de sexe font du mal tant aux femmes qu'aux hommes, et donc qu'« il y a quelque chose dans le féminisme pour les hommes aussi » – fut l'un des grands apports du mouvement de libération des hommes pour beaucoup d'hommes. Et de fait, ce sens de la symétrie de genre fut à l'origine de l'engagement d'hommes comme alliés dans des combats pour le libéralisme culturel tel que la tentative de faire adapter l'*Equal Rights Amendment (ERA)*.

Mais la symétrie de genre a aussi constitué l'une des grandes limitations, des dangers du *Men's Liberation*. Le cas de Warren Farrell en est sans doute le meilleur exemple individuel. Il était connu au milieu des années 1970 comme le plus notoire des « féministes masculins » aux USA. Il était l'un des premiers membres de la *National Organization of Women (NOW)*, un défenseur résolu de l'*ERA*, et ses ateliers du début des années 1970 incluaient des activités telles que des concours de beauté pour hommes qui étaient destinés à aiguïser la sensibilité masculine quant aux façons oppressives dont l'objectivation sexuelle transformait les femmes en morceaux de viande destinés à la consommation masculine. Comme tous les premiers acteurs de la libération des hommes, Farrell a mis en lumière la manière dont les femmes avaient été brimées et affectées par le sexisme, et il lançait aux hommes le défi de ne plus être complices de cette oppression. Il entreprit même d'illustrer les liens entre l'existence du pouvoir des hommes et les coûts de la masculinité, préparant ainsi l'argument selon lequel, dans une perspective ouverte, la libération des femmes et celle des hommes étaient de mouvement symétriques, se soutenant mutuellement. C'était

là une idée applaudie par beaucoup de femmes féministes – spécialement par beaucoup de premières dirigeantes de NOW. Mais d'autres étaient réservées, et même ouvertement critiques, quant à la tendance de Farrel à sous-estimer les privilèges institutionnels dont les hommes jouissaient toujours au détriment des femmes. Un coup d'œil sur le livre de Farel *The liberated Man* (1974) – un ouvrage utilisé comme une véritable bible par beaucoup de groupes masculins de conscientisation dans la seconde moitié des années 1970 – illustre ces tensions et contradictions.

Empruntant à Betty Friedan, Farel soutient que les hommes sont pris dans une « mystique masculine » qui les cantonne aux rôles de protecteurs et pourvoyeurs de ressources et les laisse « émotionnellement constipés ». Il relie le fait que les hommes subissent une pression à la réussite au fait que les femmes soient économiquement dépendantes d'eux. De ce fait, soutient-il, quand les hommes soutiennent les mouvements de femmes dans les milieux de travail pour des salaires et traitements égaux, ils en tirent profit en relâchant sur eux-mêmes la pression du rôle de *breadwinner*, pourvoyeur de ressources. Non seulement les bénéfices du féminisme sont potentiellement symétriques pour les femmes et les hommes, mais il semble que l'existence d'obstacles persistants à l'égalité se voit posée comme étant également la responsabilité des hommes et des femmes :

« La femme non libérée, celle qui a intériorisé son besoin de vivre à travers ses enfants et son mari, a malgré elle contribué pour moitié à la solidité de la cage que l'homme a bâtie autour de lui. L'homme y contribue pour l'autre moitié. Vivre par procuration est devenu un problème des deux sexes » (Farrell, 1974, 73).

L'analyse de Farrell maintient bien un soutien au mouvement de libération des femmes, mais le fait largement d'une manière décontextualisée de toute analyse des relations de pouvoir institutionnalisées ; elle rend possible un cadre conceptuel dans lequel un homme peut blâmer les femmes pour son propre manque de liberté. Le niveau d'analyse de Farrell est avant tout individualiste, se développe au sein d'un langage de rôles de sexes symétriques. Par exemple, répondant à des critiques féministes sur les effets des situations où les femmes sont instituées en « objets sexuels », Farrell pose en principe l'effet pareillement négatif pour les hommes d'être constitués en « objets de succès » :

« Les femmes deviennent objets non seulement des pulsions sexuelles mâles, mais aussi du besoin de l'homme d'utiliser les femmes pour se mettre en scène avantageusement devant les autres hommes... De la sorte, plus un homme doit jouer au tombeur, plus il se moule lui-même dans l'objet dont il pense qu'il va attirer la femme. Une femme devient objet sexuel comme un homme devient un objet de succès » (Farrell, 1974, 48-49).

Lorsqu'il examine les médias, Farrell suggère même que peut-être les hommes sont plus à plaindre que les femmes :

« La contrepartie du modèle médiatique ménagère-mère-épouse-servante-maîtresse est le mâle viril, accompli, imparable dans le succès. Peut-être les hommes sont-ils même plus restreints dans leurs identités en tant qu'êtres humains. Les hommes peuvent grimper aux sommets d'une foule d'activités pour accomplir leur image ; mais ils sont pourtant plus contraints que les femmes par le mépris qui s'abat sur eux s'ils devaient dévier vers un rôle féminin ou faillir dans ceux masculins. Les femmes peuvent fumer des Marlboro, mais aucun homme n'ose fumer une Eve ; les femmes peuvent mettre des pantalons mais nul mâle américain n'oserait porter une robe » (Farrell, 1974, 98).

Le texte de Farrell peut bien s'employer, de façon pragmatique, à mettre l'accent sur les coûts du rôle masculin pour les hommes, et donc sur les gains potentiels qu'il y aurait à y renoncer, son attention constante aux privilèges institutionnels des hommes (« Les hommes peuvent grimper aux sommets d'une foule d'activités ») préserve une tension dans son analyse, mais une tension dont il sort par un tour de passe-passe, identifiant les privilèges institutionnels des hommes à quelque chose d'une illusion. Ainsi, Farrell a-t-il largement tenu la plume dans la rédaction du rapport sur le programme politique du groupe de travail de NOW sur la mystique masculine. Ce rapport développait des appels à une fin de la ségrégation sexuelle dans les emplois, des demandes de politiques publiques qui soutiennent le partage égal des tâches de soin aux enfants par les hommes et les femmes, des changements dans les clichés véhiculés par l'éducation et les médias quand aux stéréotypes de rôle de sexe, une demande de recherche pour des technologies de contraception masculine, et la fin de la glorification de la guerre, du crime et de la violence à la télévision. Or Farrell récusait sans hésiter qu'il y ait à craindre pour les hommes d'y perdre quelque chose. En fait, soutenait-il, appuyer pareils changements est parfaitement congruent aux intérêts masculins. Des hommes libérés, avec des partenaires femmes libérées, promettait-il, jouiront de moins d'anxiétés sur leur adéquation à des rôles de sexe ; ils auront plus de liberté avec des partenaires moins portées à les contrôler, plus et mieux de sexe, un ego plus équilibré puisque libéré de la responsabilité de devoir toujours initier les relations sexuelles, moins de pression comme objet de succès, plus de temps disponible avec ses enfants, la possibilité de choisir un travail en fonction des satisfactions qu'il apporte et non du salaire qu'il rapporte, et la libération de fardeaux juridiques comme les pensions alimentaires qui sont une discrimination contre les hommes (Farrell, 1974, 162-177)... Un point qui prélude ses futures attentions aux droits des hommes.

Qu'est ce qui n'est pas désirable dans ce programme ? Après avoir lu cela se peut-il qu'un homme puisse redouter que le mouvement de libération des hommes lui demande de renoncer à quelque chose qu'il désire, d'assumer une tâche ou

des responsabilités qui le rebutent ? Farrell se veut rassurant. Le féminisme va-t-il impliquer que les hommes perdent leur contrôle économique sur la vie publique ? « L'arrivée des femmes sur les marchés des métiers masculins peut être vue non comme une compétition, mais comme une réduction du besoin de compétition » (Farrell, 1974, 169). Plus de tâches domestiques vont-elles échoir aux hommes dans la vie conjugale ? « Les responsabilités des hommes au sein du foyer deviendront plus grandes dans quelques situations, elles seront réduites dans d'autres » (Farrell, 1974, 172). Les hommes seront libérés de « l'étroitesse des définitions de rôle » qui implique que c'est à eux qu'il appartient de repeindre la maison, de réparer les toilettes, de tondre la pelouse. À la place de cela les couples libérés découvriront qu'ils peuvent désormais faire ces choses ensemble « ce qui les liera plus intensément, plus que cela ne les séparera » (Farrell, 1974, 172). Il n'est dès lors pas surprenant que certaines féministes aient accueilli l'arrivée du mouvement de libération des hommes avec un scepticisme critique. Nancy Henley écrivait par exemple dans une lettre d'information de 1970 que les groupes de libération des hommes se concentraient bien souvent sur :

« Les talents de garce (*bitchiness*) plus que sur l'oppression des femmes : dans le présent système, on enseigne aux femmes à être garces, à manipuler les hommes, etc. Si nous sortons du système, les femmes deviendront tolérables, et les hommes seront alors libérés. De telles discussions sont non seulement inadéquates et trompeuses, mais dangereuses puisqu'elles ignorent le contexte politique qui est nécessaire pour comprendre l'oppression des femmes » (Henley, 1970, 1).

De même dans la collection « *Feminist revolution* » de 1975, publiée par le collectif féministe radical des « Bas rouges », Carol Hanisch mettait en garde sur une dynamique antifemme, antilibération des femmes dans le mouvement de libération des hommes :

« Ce à quoi se ramène ce mouvement est tout simplement une nouvelle expression de la vieille jérémiade du suprématisme masculin : que les femmes sont vraiment des garces et des emmerdeuses – le pouvoir derrière le trône – menant les hommes par le bout du nez pour les soumettre. La seule originalité est de prétendre soutenir le mouvement de libération des femmes qu'ils attaquent pourtant tantôt de façon plus ou moins subtile » (1975, 72).

Dans une observation prophétique, Hanisch soulignait que la polarisation purement psychologique – plutôt qu'institutionnelle – de cette analyse, tout comme l'établissement d'une fausse symétrie entre l'oppression des femmes et des hommes par des rôles de sexe socialement imposés, comportaient le danger de désamorcer le potentiel radical du féminisme, et de transformer des hommes sensibles en avocats antiféministes des droits des hommes. C'est exactement ce qu'il advint à Farrell dans les années 1980 et 1990.

Non content de poser une fausse symétrie entre la libération des hommes et celle des femmes – une symétrie qui était facilitée par le langage de la théorie des rôles sexuels –, le *Men's Liberation* avait une autre limite : une tendance à faussement universaliser l'expérience d'hommes blancs, hétérosexuels, de classe moyenne, ayant fréquenté le *college*, comme celle de tous les hommes. La plupart des premiers textes du mouvement de libération des hommes furent écrits par des hétérosexuels. Ils convenaient de ce que l'homophobie faisait du mal à tous les hommes, mais se fixaient bien rarement sur les expériences et vies des hommes *gays* (Nardi, 1994). Plus encore, reflétant les problèmes inhérents aux fausses universalisations des femmes dans le féminisme *liberal* (Baca Zinn *et alii*, 1986) des textes du mouvement de libération des hommes – comme *A choice of Heroes* par Marc Gerzon (1986) – tendaient, sans autre forme de procès, à parler des problèmes des hommes dans le travail, le succès, les relations personnelles ou la santé comme si tous les hommes étaient de professions supérieures, blancs, diplômés de l'université.

Cette tendance à tenir un statut de cadre (*professional*) comme la norme se retrouvera dans une bonne part de la littérature académique originaire sur la masculinité. Par exemple, la section sur les hommes au travail dans la collection – par ailleurs novatrice – « *Men and Masculinity* » (1974) contient des articles sur les agents de change, les médecins, les universitaires et les PDG mais rien sur les cols-bleus ou les chômeurs. Comme le souligne Clatterbaugh « la classe des propriétaires/*professional/managers* » (1990, 113) ne représente que 15 % environ de la population. Ainsi cette polarisation sur l'expérience d'hommes de classes privilégiées laissait dans l'ombre les expériences de la grande majorité. En ignorant les contraintes institutionnalisées de race et de classe auxquelles doivent faire face les Noirs, les Latinos, les Asiatiques, les hommes de la classe ouvrière et les pauvres, les défenseurs de la libération des hommes se polarisaient sur les « aspects mortifères du rôle masculin », et sur « la charge d'un rôle de pourvoyeur de ressources », tout en évitant de questionner leur propre position de privilège dans les hiérarchies de race, de classe, de genre. Le résultat donnait une réduction des appels à changer la masculinité à des arguments simplistes en faveur de plus grands choix de styles de vie, d'une palette plus ouverte d'expressions émotionnelles acceptables et de possibilités inédites d'auto-accomplissement, tout cela pour des hommes relativement privilégiés. Comme l'observe Ehrenreich (1983), cette conception de la libération masculine se polarise sur la réalisation de soi. Elle est cohérente avec le langage individualiste, la dynamique sociale propre à une classe moyenne en ascension, qui donne aux hommes de cette classe la « permission » d'abandonner les responsabilités du pourvoyeur unique de ressources. Tout se passe comme si les hommes libérés pouvaient désormais « être en contact avec leurs sentiments », se sentir toujours à l'aise quant à leur statut, leur pouvoir et leurs privilèges sur autrui.

L'ESSOR DU MOUVEMENT DES DROITS DES HOMMES

Bien que la tendance initialement dominante au sein du discours sur la libération des hommes ait cherché à donner poids égal aux limitations et oppressions imposées aux femmes et aux hommes, une part des partisans de la libération masculine mettaient lourdement l'accent sur la question des coûts de la masculinité pour les hommes. Publié en 1976, le livre de Herb Goldberg – « *The Hazards of Being Male : Surviving the Myth of Masculine Privilege* » – reste toujours disponible dans des versions plus ou moins révisées. Ce livre ne se démarquait pas des textes initiaux du mouvement de libération des hommes : il sollicitait le langage de rôles de sexe symétriques qui impliquaient qu'hommes et femmes avaient à pâtir du sexisme. Et de fait, les divergences entre ce livre de Goldberg, et celles publiées à la même époque par Warren Farrell ou Jack Nichols ne sont pas des différences fondamentales d'idéologie ou d'analyses, mais davantage des questions d'accentuation ou de focalisation de l'approche.

Comme le suggère le titre de son livre – *Les périls de la masculinité* – son travail tendait à mettre bien davantage l'accent sur les coûts de la masculinité que sur les problèmes auxquels les femmes devaient faire face. Golberg se confrontait au même défi que Farrell : utiliser le langage de la symétrie des rôles de sexe pour attirer des hommes vers le mouvement. Mais là où Farrell jouait de la prestidigitiation pour escamoter la question du pouvoir et des privilèges institutionnels des hommes, Golberg énonçait tout simplement que le privilège masculin était un mythe. La situation des hommes était en fait pire encore que celle des femmes, soutenait-il, parce que le rôle masculin est bien plus rigide que le féminin, et que les femmes ont su créer un mouvement par lequel elles peuvent désormais venir à bout des limites de la féminité culturellement imposée :

« À la différence de certains problèmes des femmes, ceux des hommes ne sauraient trouver une solution disponible *via* la législation. Le mâle n'a pas de cibles évidentes et claires sur lesquelles il peut décharger sa fureur. Pourtant il est opprimé par les pressions culturelles qui disqualifient ses sentiments... Il a répondu aux revendications des féministes en se vêtant de bure, en se couvrant de cendres et en se flagellant, s'accusant des choses mêmes qu'elles lui reprochent... Le voilà qui souscrit au mythe selon lequel le mâle est culturellement favorisé, une notion à laquelle il faudrait s'accrocher alors même que toutes les statistiques pertinentes dans le domaine de la longévité, des maladies, du suicide, du crime, des accidents, des troubles émotionnels dans l'enfance, de l'alcoolisme et des addictions aux drogues montrent des taux masculins incomparablement pires » (Goldberg, 1976, 4-5).

Dans notre société « largement matriarcale » ajoute-t-il, l'organisation sociale de la sexualité, du mariage et des lois sur le divorce ligotent les hommes d'une façon fort peu avantageuse, mais qui semble bien plus profitable pour les femmes.

« Il sait que s'il perd statut, pouvoir ou argent il perdra par là même son attractivité sexuelle. L'homme se trouve dès lors pris dans une tension impossible. S'il continue à poursuivre le succès avec énergie, il aura moins de disponibilité pour s'investir dans sa relation amoureuse. S'il ne court pas énergiquement après le succès, il devient moins désirable » (Goldberg, 1976, 30).

Même si ses premiers textes ne tombent pas dans une réaction antiféministe, à la fin des années 1970 et dans la décennie suivante, Goldberg et d'autres s'étaient débarrassés du proféminisme et de la symétrie de genre propres aux premiers moments du mouvement de libération des hommes ; ils avaient commencé à articuler leur discours spécifique sur les droits des hommes. Il exprimait de façon croissante une réaction antiféministe ouverte et rageuse. Le féminisme se retrouvait décrit comme un complot des femmes pour masquer une réalité qui aurait été le fait que les femmes avaient le pouvoir, que les hommes étaient à l'inverse les plus opprimés par les arrangements de genre actuels. L'espérance de vie plus brève des hommes, leurs problèmes de santé, la conscription, le divorce et les lois sur la garde des enfants étaient autant de preuves de l'oppression subie par les hommes. De ce point de vue, le mouvement de libération des femmes était un mouvement qui forçait les hommes à ne recevoir que « le pire des deux mondes » (Goldberg, 1979, 153).

Le discours des droits des hommes commença à prendre forme dans diverses organisations. En 1977, une organisation centrée sur des réformes légales et des changements de politiques publiques – *Men's Rights Inc.* – était constituée. Trois ans après, *The Coalition of Free Men* prenait forme, inspirée par Goldberg, avec un copieux ordre du jour de changements. En 1980, ces deux organisations se regroupaient avec des associations dédiées aux droits des pères pour constituer une structure fédérative (*umbrella organization*) le *National Congress of Men*. Pendant cette période, les avocats des droits des hommes ont soutenu que les hommes étaient les vraies victimes de la prostitution, de la pornographie, des rituels de drague, des clichés sexistes des médias, des résolutions de divorce, des accusations imaginaires de viol, de harcèlement sexuel et même des violences conjugales. Là où le discours du *Men's Lib* – quelles que soient ses limites – reposait souvent sur des recherches de sciences sociales consistantes, le discours des droits des hommes manifestait le plus souvent une indifférence sans complexes pour les acquis de recherches sociologiques, économiques ou psychologiques. Bien davantage il mobilisait des cas et anecdotes combinées à des études au statut des plus douteux. Tout cela fournissait un matériau très chargé émotionnellement pour développer une idéologie de la victimisation des hommes. Cette pratique se pérennisera dans les années 1990.

La question de la violence conjugale est un bon exemple. Les activistes des droits des hommes ont soutenu que la combinaison de l'activisme féministe et de la mauvaise conscience masculine avaient occulté les chiffres massifs des

hommes victimes de violences conjugales dans leurs familles (Logan, 1985) ou assassinés par des femmes (Panghorn, 1985). Le site du mouvement *Free Men* affirmait en 1997 que « toutes les études qui ont utilisé des techniques d'échantillon aléatoire pour considérer la question des violences conjugales ont établi que les hommes contribuent pour au moins 50 % aux conjoints battus aux États-Unis ». Mais dans un *survey* récent des recherches sur ce point, Jack Staton (1994) concluait que le très racoleur « syndrome du mari battu » était un mythe. Les statistiques nationales sur le crime montrent qu'il n'y a que 3 à 4 % des violences conjugales qui impliquent une agression de femmes sur leurs conjoints et que 92 % des personnes qui ont recours au médecin pour des coups reçus dans une dispute conjugale sont des femmes (Schwartz, 1987). Beaucoup des études qui comparent des taux de violences conjugales ne prennent pas en compte les violences qui interviennent après la séparation et le divorce alors qu'elles représentaient 76 % des agressions conjugales, avec un agresseur masculin dans 93 % des cas (Staton, 1994). Il y a là un fait spécialement digne d'intérêt dans le contexte de ce débat puisque les avocats des droits des hommes sont souvent agressivement préoccupés par ce qu'ils considèrent comme la victimisation des pères divorcés du fait des lois.

Bien que les organisations des droits des hommes aient un vaste programme de changement, la question des droits des pères a été leur point de ralliement le plus efficace. Une recherche d'Arendell (1992) suggère les raisons qui font que des pères sont ainsi attirés. Elle montre que les pères récemment divorcés répondent au stress et aux émois de la séparation en développant « un discours masculiniste sur le divorce ». Celui-ci comporte pour thèmes principaux : 1) la croyance que l'absence du père est une « stratégie pertinente d'action, dont l'objectif est de contrôler les situations de conflit, de tensions et de fortes émotions » ; 2) le « développement d'une rhétorique des droits par laquelle les relations, réactions et actions se trouvent définies et cadrées » (Arendell, 1992, 582). Bien des pères divorcés, qui peuvent avoir en plus le sentiment que les décisions des tribunaux en matière de garde d'enfants les discriminent simplement parce qu'ils sont des hommes, ont trouvé dans les organisations de défense des droits des hommes, de puissants relais capables de focaliser leur colère et leur sentiment d'injustice. Le leader du mouvement des droits des hommes, Rich Doyle, résume les fondements de cette colère :

« Les juridictions de divorce sont souvent comme des abattoirs, avec à peu près autant de compassion et de talent. Elles fonctionnent comme des institutions de collecte des factures des *lawyers*, quelque outrageuses qu'elles soient, volant les enfants et extorquant de l'argent aux hommes, de façon manifestement inconstitutionnelle. Les hommes sont tenus pour de simples invités dans leurs propres foyers ; ils peuvent être évincés sur commande au caprice des épouses et des juges. Ils sont privés de leurs foyers et de leurs

enfants contre leur volonté. Et quand ils ne sont pas en mesure d'aligner des chèques assez consistants pour alimenter deux foyers, les voilà labellisés comme coupables d'«abandon de famille». Contre tous les principes de justice, les hommes sont jetés en prison pour défaut de paiement de pensions et d'obligations, quelque déraisonnable ou inéquitable que soit pareille «Obligation» » (1985, 166).

Le discours sur les droits des pères s'est employé, non sans succès, à récupérer la rhétorique *liberal* féministe de l'« égalité » de genre et des « droits » pour armer une campagne qui vise à modifier les lois relatives au divorce et à la garde des enfants. Ce que ce discours prend rarement en charge est une discussion sur les responsabilités des pères à l'égard des enfants avant les divorces. Les activistes des droits des pères, qui sont pour l'essentiel blancs, de classes moyennes ou populaires, tendent à méconnaître la manière dont les relations institutionnelles dans le travail et la famille leur sont profitables, tant avant qu'après le divorce. À l'inverse, ils mettent l'accent sur les coûts émotionnels et économiques qui sont attachés à ces privilèges masculins – et parmi eux la croyance commune après un divorce que les enfants se portent mieux à passer la majorité de leur temps avec leur mère. Or, bien qu'il soit clair que bien peu de ces pères n'aient jamais contribué à hauteur de la moitié des soins de l'enfant avant le divorce, ils argumentent passionnément pour le droit à la garde conjointe – ou dans certains cas à une garde exclusive – de leurs enfants après le divorce (Coltrane et Hickman, 1992). Bertioia et Drakich concluent de leurs entretiens avec des activistes pour les droits des pères que la « rhétorique des droits des pères » donne l'illusion de l'égalité, mais, dans leur principe, les demandes sont de continuer la pratique de l'inégalité après le divorce, mais cette fois avec une sanction légale (1995, 252).

Il est instructif de prêter attention aux glissements dans le discours, depuis le langage d'une « oppression égale » subie par femmes et hommes, selon le *Men's Lib* du milieu des années 1970, jusqu'au discours agressivement antiféministe des mouvements pour les droits des hommes après la fin des années 1970. Pareil glissement était en fait d'entrée en germe dans le discours des mouvements de libération des hommes. La chose est bien visible dans les propos de certains défenseurs des droits des hommes qui étaient naguère dans le *Men's Lib*. Par exemple, M. Adams, écrivant en 1985, soutient que dans les années 1970 il a cru que le féminisme pourrait conduire vers la libération humaine, mais qu'il a été déçu de découvrir que le féminisme n'était concerné que par la « libération unilatérale » des femmes, sans prendre en compte l'oppression subie par les hommes. Pour établir cette thèse, il revendique des recherches sur les attitudes relatives aux rôles de sexe dont les résultats ont « montré que les hommes étaient véritablement les victimes des préjugés, via des attitudes discriminatoires, une oppression. J'ai eu l'impression que j'avais gagné la partie théorique contre le féminisme ». Mais

voyant que personne ne prenait alors son point de vue au sérieux, il se lamente « j'ai commencé à haïr consciemment les femmes » (Adams, 1985, 14). À la fin des années 1970 il était devenu un membre notoire des *Free Men*. Il raconte qu'expliquant à des femmes lors d'une soirée qu'il pouvait comprendre l'oppression à partir de sa propre expérience : « Elles n'avaient pas la plus petite idée de ce que je voulais dire. J'ai éclaté de rire à l'expression de leurs visages. Je me souciais peu d'expliquer. Le mouvement était parti... elles comprendraient bien assez tôt » (Adams, 1985, 14).

Trois thèmes de l'histoire d'Adams reviennent de façon répétitive dans la plupart des propos autobiographiques des activistes pour les droits des hommes (Baumli, 1985; Farrell, 1993). D'abord, vient la revendication d'avoir été un *supporter* précoce et ardent du féminisme dans sa version *liberal*, dans l'espoir qu'il affranchirait les femmes des chaînes du sexisme. En second lieu, vient l'usage de la théorie des rôles de sexe qui pose une équivalence entre les pensées et attitudes sexistes et l'oppression, sans discuter des arrangements institutionnels de genre ou des relations entre groupes. Et pour clore, vient une expression de la souffrance et de l'indignation lorsque les femmes n'acquiescent pas au fait que les problèmes des hommes sont symétriques aux leurs, le tout combiné à une adhésion enthousiaste à un discours et une pratique antiféministe et agressive des droits des hommes. L'ex leader du *Men's Liberation* et actuel porte-parole du mouvement des droits des hommes, Warren Farrell, est l'exemple le plus connu d'un homme qui a suivi ce cheminement, comme l'indique le glissement de tonalité des titres de ses livres. En 1974, c'était *The Liberated Man*, en 1993, cela devient *The Myth of Male Power*. Farrell a contribué à porter à un autre niveau le discours des droits des hommes, soutenant désormais qu'en réalité les femmes ont le pouvoir et que les hommes sont désarmés. Ainsi, en réponse aux mobilisations de femmes contre le harcèlement sexuel sur le lieu de travail, il affirme qu'en fait désormais les employeurs masculins sont désemparés et victimisés par le « pouvoir des minijupes, du décolleté et du flirt » (1983, 129) dont disposent leurs secrétaires.

Il se peut que certaines femmes apprennent à faire usage de leur sexualité pour manipuler des employeurs hommes, mais est-ce le signe d'un pouvoir des femmes sur les hommes? Naturellement non, comme le montre même un coup d'œil rapide sur le fait que les plaintes pour harcèlement sexuel aient souvent pour résultat que la femme soit contrainte (en droit ou en fait) de quitter son travail, tandis que le fautif masculin reçoit une réprimande bénigne. Une femme qui use de manipulation sexuelle pour arriver à ses fins dans le monde du travail fait usage de ce qu'elle a appris à identifier comme une ressource efficace pour améliorer sa condition, dans un contexte où elle n'a d'accès direct ni à des ressources politiques ou économiques, ni à celles légales et institutionnelles. Mais les leaders du *Men's Rights*, comme Richard Haddad, semblent avoir réponse, même à cette question. Haddad énonce que les hommes n'ont pas en réalité « le

monopole du pouvoir » dans la vie publique ; ils sont juste « surreprésentés dans les positions de décision dans... le gouvernement et l'industrie » (1985, 282). Les tendances au retour de bâton antiféministe sont bien visibles dans le discours des champions du *Men's Rights*. Mais ces activistes ne plaident pas pour un retour aux arrangements patriarcaux et à la masculinité traditionnelle. Au contraire, ils se montrent critiques des manières dont la masculinité a piégé, limité et fait du mal aux hommes. Ils veulent donc reconstruire une masculinité qui soit plus saine, paisible et réconfortante (*nurturing*). Il faut surtout souligner qu'ils ne voient pas dans le féminisme le moyen d'arriver à de telles améliorations dans la vie des hommes. Tout au contraire, ils récuse la critique féministe des privilèges institutionnalisés dont jouiraient les hommes. Par exemple le site Web des *Free Men* soulignait en 1997 que l'organisation vise à :

« Libérer les hommes de la vision qui a) ignore la définition rigide de leur rôle b) souligne qu'ils sont culturellement favorisés c) les libérer des lois sur le divorce qui postulent la capacité naturelle supérieure des femmes à prendre soin de enfants et qui réduisent les hommes à de simples portefeuilles d) de la notion qu'ils oppriment les femmes davantage que celles-ci en tant que classe ne le oppriment, ou que la société en général opprime les deux sexes à coup de stéréotypes. »

Les *Free Men* continuent aujourd'hui à faire usage du langage des rôles de sexe pour plaider en faveur d'une perspective de construction sociale qui positionne abstraitement la société comme l'opprimeur, tandis que les stéréotypes sont vus comme restrictifs et oppressants pour les femmes et les hommes. Le mouvement des femmes – soutiennent-ils – a largement réussi à contraindre la société à éliminer les stéréotypes qui portaient atteinte aux femmes, et de fait a même été trop loin dans cette direction :

« Pendant trente ans, le mouvement des femmes a pu avancer sans résistance et cela a grandement contribué à la décomposition de familles américaines et aux maux sociaux qui en ont résulté : des taux élevés de suicides et de grossesses adolescentes, de délinquance juvénile, des dépressions et de piètres résultats scolaires » (site Web, *Free Men*, 1997).

Ainsi pour les partisans des droits des hommes, alors que le mouvement des femmes a permis à celles-ci d'avoir désormais « leur part de gâteau et de le savourer », l'imposition constante d'un rôle de sexe masculin rigidement restreint aboutit pour l'essentiel à des coûts pour les hommes (et en dernier ressort pour les familles, écoles et autres institutions). Pour ces hommes, ce dont nous avons désormais besoin c'est d'un mouvement qui libérera les hommes, saura contrer ces effets destructeurs du féminisme.

LE REJET PROFÉMINISTE DU LANGAGE DES RÔLES DE SEXES

À l'issue des années 1970, le mouvement de libération des hommes, comme mouvement consciemment féministe et *liberal*, n'était plus. Certes quelques-unes de ses idées – spécialement la croyance que les femmes comme les hommes sont affectés et limités par des rôles de sexe restrictifs – ont pu filtrer dans un air du temps. Mais le mouvement de libération des hommes s'était scindé en deux directions. La première, on vient de le voir, était le mouvement des droits des hommes pour lequel la théorie *liberal*-féministe des rôles de sexes, avec son langage individualiste et faussement symétrique, avait fourni les matériaux conceptuels de construction. L'autre était un mouvement des hommes antisexiste et proféministe. Je développe ailleurs l'analyse de l'essor de ce mouvement des hommes proféministes et de ses diverses tendances radicales ou socialistes (Messner, 1997). Pour mon propos je ne veux ici que souligner comment une prise de distance proféministe vis-à-vis de visions individualistes – et souvent thérapeutiques – a impliqué un rejet sans équivoque du langage des rôles sexuels, et l'adoption d'un langage plus politisé en termes de relations de genre, de pouvoir.

Au milieu des années 1970, Warren Farrell représentait le centre politique du mouvement de libération des hommes quand Goldberg en était la droite. Mais il y avait aussi des partisans de la libération des hommes aux orientations plus gauchisantes. Ces hommes n'étaient guère fascinés par le féminisme *middle-class* de Farrell et de NOW. Ils étaient bien davantage influencés par le mouvement étudiant contre la guerre, le mouvement du pouvoir noir et spécialement par le féminisme radical, les impulsions radicales venant du mouvement *gay* et lesbien naissant. Comme d'autres pionniers des courants de libération de hommes, ces hommes féministes firent au départ grand cas des coûts de la masculinité, mais aussi des privilèges institutionnels offerts à tous les hommes sous le patriarcat (*Men's Consciousness Raising Group*, 1971). Mais dans la première moitié des années 1970, alors que les femmes féministes commençaient à critiquer le *Men's Lib*, ces radicaux firent évoluer leur discours plus clairement dans le sens d'une moindre fixation sur les coûts de la masculinité pour mettre plus l'accent sur les diverses façons dont les hommes tirent pouvoir et privilège d'une société patriarcale. Cette évolution ne fut pas consommée avant la fin de la décennie, mais elle se dessinait quand au printemps 1971 un collectif de quatre hommes radicaux de Berkeley, en Californie, sortit le premier numéro de « *Brother : a Male Liberation Newspaper* ». À l'automne, le troisième numéro avait déjà un autre sous-titre « *A Forum for Men Against Sexism* ». Au milieu des années 1970, ce courant masculin proféministe avait commencé à s'organiser, comme le suggère la formation du « *East Bay Men Center* » (EBMC) à Berkeley. Un extrait de la déclaration sur le viol produit par l'EBMC peut illustrer combien le discours antipatriarcal de ces radicaux s'était démarqué de la symétrie des rôles sexuels propres au discours du

Men' Lib : « Le sexisme est un système où un sexe détient pouvoir et privilège sur l'autre. Dans une société comme la nôtre, où les hommes dominent les femmes, ce système peut être nommé suprématie masculine » (Snodgrass, 1977, 137).

La déclaration de l'EBMC contient les thèmes qui permettent de caractériser le discours des hommes proféministes comme bien distinct de celui du *Men's Liberation*. En premier lieu le sexisme est vu comme un système de suprématie masculine – le patriarcat – plus qu'un simple jeu d'attitudes de valeurs ou de rôles de sexe que l'on pourrait désapprendre. En second lieu dans ce système les hommes en tant que groupe dominant les femmes. En d'autres termes les hommes sont vus comme une catégorie qui opprime systématiquement une autre catégorie de personnes : les femmes – et profite de cette oppression. Cette perspective fut présentée pour la première fois d'une façon claire et élaborée en 1977 dans une collection intitulée « *For Men against Sexism* » publiée par John Snodgrass. Plusieurs articles du livre critiquaient pertinemment le mouvement de libération des hommes, spécialement une contribution intitulée « *Warren, the success objet* » où Don Andersen écrivait qu'à la lecture du livre de Farrell, *The Liberate Man* :

« J'ai parfois le sentiment que les hommes d'affaires ont fini par réagir à la menace du mouvement des femmes, et que Farrell est là pour réduire l'impact de ce mouvement, donner un mode d'emploi pour montrer comment duper les femmes » (1977, 147).

En lieu et place d'une libération des hommes, ces hommes radicaux valorisaient une politique masculine de la pratique antisexistes, polarisée avant tout sur la question des violences sexuelles. Au début des années 1980, des organisations masculines proféministes – comme la *National Organization for Changing Men*, devenant ensuite le *National Organisation for Men Against Sexism* ou NOMAS), tout comme des magazines proféministes comme *Changing Men* s'étaient positionnés sans équivoque en opposition au mouvement des droits des hommes (Brannon, 1981-1982).

CONCLUSION

La dégénérescence de l'aile conservatrice du mouvement *liberal*-féministe de libération des hommes, son ralliement au retour de bâton antiféministe du mouvement des droits des hommes « prouve »-t-il que le langage des rôles de sexe est dangereusement conservateur ? Et le rejet de ce langage au profit d'un langage politisé sur les rapports de genre par le mouvement des hommes proféministes consolide-t-il cette perception ? Pas forcément. Mais ces évolutions donnent crédit à l'affirmation selon laquelle la théorie des rôles sexuels peut fournir un socle conceptuel à une régression antiféministe, spécialement lorsqu'un mouvement s'empare du langage de rôles de sexe symétriques en

le dissociant de toute analyse historique et institutionnelle du pouvoir. Un tel danger peut être spécialement saillant lorsqu'un mouvement composé pour l'essentiel de membres d'un groupe dominant – les hommes – établit un programme qui vise au premier chef les problèmes et difficultés rencontrées par ce groupe. Dans ces conditions, les dangers du langage des rôles de sexe, ses dimensions individualistes, anhistoriques et sa fausse symétrie deviennent très apparents.

Mais que dire d'autres contextes moins ouvertement politiques dans lesquels le langage des rôles de sexe a pu devenir monnaie courante dans le discours sur le genre ? Au début des années 1980, Connell commentait les implications du fait que la théorie des rôles ait été absorbée confortablement et sans grand esprit critique par les métiers d'assistance et de conseil psychologique, alors même qu'il s'estompait dans les grandes références de la théorie sociale :

« Il devient maintenant plus clair de saisir en quoi la théorie des rôles est incapable de faire face aux problèmes théoriques de la résistance. C'est que cette théorie est en fait une idéologie théorique développée pour faire face aux tensions de l'ordre culturel *créées* par les mouvements de résistance. Sur un plan moins abstrait, il s'agit là de l'idéologie pratique des thérapeutes, travailleurs sociaux, enseignants et des chargés du personnel à l'instant où ils sont concernés par la tâche de formater des personnes et leurs activités pour les besoins du système, donc de prévenir la résistance » (1983, 204).

La critique de Connell sur cette adoption de la théorie des rôles par les « professions du soutien psychologique » devrait être prise au sérieux, mais comme hypothèse de travail davantage que comme le mot de la fin quant à la manière dont le langage des rôles a pénétré divers espaces professionnels ou organisationnels au sein de l'ordre genré. Ainsi les sociologues gagneraient à examiner comment le langage des rôles de sexe est désormais sollicité dans divers milieux de travail par les responsables du personnel qui ont à gérer les questions de ségrégation dans les postes, d'*affirmative action* ou de harcèlement sexuel. Nous devrions être attentifs à la manière dont ce langage est devenu monnaie courante dans le discours des enseignants et responsables d'établissements scolaires qui doivent faire face à des enjeux de genre dans les embauches, la définition de programmes, les violences sur les cours de récréation, le harcèlement, les questions d'équité dans les activités sportives scolaires. Dans les milieux de travail comme dans les écoles, le langage des rôles de sexe a été importé par des activistes qui ont agi pour produire des oppositions organisationnelles et légales à la domination masculine, il a été utilisé par les avocats des filles et des femmes pour faire pression vers l'égalité. Cependant, dès lors que le langage des rôles de sexe s'est établi dans les structures bureaucratiques des lieux de travail et des écoles, perd-il alors toute la charge subversive qu'il avait au départ, pour ne devenir qu'une composante des dispositifs de contrôle

d'organisations conservatrices ? Ou, au sein de ces organisations, le langage des rôles de sexe peut-il représenter un discours ouvert qui puisse être sollicité à des fins progressistes comme régressives ?

De même des recherches empiriques sur la dynamique et les effets des thérapies familiales pourraient éclairer la question des limites, possibilités et dangers actuels que peut engendrer l'adoption largement acritique du langage des rôles de sexe par beaucoup de communautés thérapeutiques. La recherche pourrait montrer que des thérapeutes antiféministes utilisent dans un esprit conservateur et individualiste, un langage de symétrie des rôles de sexe pour renforcer des modèles relationnels inévitables et oppressifs entre hommes et femmes. Si tel était le cas les craintes de Connel sur le côté conservateur de cette théorie s'en trouveraient confortées. Toutefois s'agit-il nécessairement d'une « idéologie pratique » par laquelle des thérapeutes visent à « prévenir la résistance », à « formater des personnes et leurs activités pour les besoins du système » ? Des thérapeutes féministes pourraient soutenir que le langage symétrique des rôles sexuels peut servir à conforter (*to empower*) des femmes dans des stratégies de genre plus efficaces, la gestion de leurs relations. Plus important encore : le langage de la théorie des rôles de sexe peut être sollicité pour des interventions thérapeutiques pratiques, pour convaincre individuellement des hommes qu'ils peuvent gagner quelque chose à changer leurs relations avec leurs proches. Pareille stratégie peut donner une poussée vers plus d'égalité au sein de familles hétérosexuelles. Si cette hypothèse est bonne, alors dans une thérapie de couple hétérosexuel avec un thérapeute féministe au fait du contexte plus global des inégalités de genre, les gains potentiels du langage des rôles de sexe peuvent excéder ses limites. En dernier ressort, de telles recherches empiriques sur les usages pratiques et stratégiques du langage des rôles de sexe par des thérapeutes féministes pourraient appuyer l'analyse de Komarovsky (1992) discutée précédemment : quand on la situe dans une analyse macropolitique du pouvoir, la théorie des rôles est un outil utile, pas seulement pour analyser le changement mais pour le promouvoir.

Cet article a donné un exemple des implications réactionnaires du langage des rôles de sexe employé par un mouvement d'hommes. Mais il ne répond pas de façon définitive ou conclusive à une question plus générale posée aux sociologues féministes : le langage des rôles de sexe, tel qu'il s'est aujourd'hui institutionnalisé dans diverses organisations et professions, exerce-t-il une influence conservatrice et stabilisatrice sur l'ordre présent des genres ? Ou son effet est-il déstabilisant, progressiste ? Je suspecte que la réponse à cette question, plus que de relever du ou bien/ou bien, soit davantage multiple, contradictoire et paradoxale, en fonction des contextes empiriques précis que l'on prendra en compte.

Eric MANKOWSKI et Kenneth I. MATON¹

UNE PSYCHOLOGIE COMMUNAUTAIRE DES HOMMES ET DE LA MASCULINITÉ : REVUE DE LITTÉRATURE HISTORIQUE ET CONCEPTUELLE

Notre propos est de montrer comment les analyses sur les hommes et le genre masculin peuvent améliorer la capacité des psychologues communautaires à promouvoir le bien-être, la santé et la justice sociale. Pendant des centaines d'années, la masculinité a été une force culturelle dynamique et influente dans la vie américaine (Kimmel, 1996), mais jusqu'à récemment sa construction a été largement impensée dans les sciences sociales. Depuis une trentaine d'années, stimulé par les changements que les femmes ont introduits dans leur vie avec la seconde vague du féminisme, la masculinité a été fortement critiquée dans plusieurs disciplines académiques et d'autres secteurs de la société. De sorte que de nombreux problèmes sociaux, de santé et d'environnement sont désormais appréhendés, aussi bien dans leur définition qu'en termes de pratiques, comme étant liés à la masculinité et que les hommes sont de plus en plus invités par les organisations mondiales à faire des efforts pour résoudre ces problèmes, en particulier la violence faite aux femmes (Lang, 2003 ; *World Health Organization*, 2007).

Les définitions de la masculinité dans la culture populaire américaine (Kimmel, 1996) et les théories scientifiques relatives à ses origines et fonctions (Kilmartin, 2006) ont évolué avec le temps. De manière générale, les psychologues ont d'abord considéré la masculinité comme un trait biologique immuable de la personnalité (Terman et Miles, 1936), puis plus communément comme un rôle social (Pleck, 1981), et plus récemment comme une forme dynamique de pouvoir, socialement construite et institutionnellement soutenue, indépendante du sexe des individus (Connel et Messerschmidt, 2005). Dans cette dernière perspective, diverses expressions et formes de la masculinité (ou « des masculinités »), propres à des communautés spécifiques ou des sous-cultures, ont été identifiées et étudiées (Kimmel et Aronson, 2003). Loin d'être une caractéristique

1. Traduction partielle par Delphine Dulong du texte original : « A Community Psychology of Men and Masculinity : Historical and Conceptual Review », *Am J Community Psychol*, 45, 2010, p. 73-86.

singulière et intangible, des types de masculinités diverses se construisent en tant qu'adaptation à des contextes locaux, notamment parce que la masculinité dominante, hégémonique (*i. e.* traditionnelle) ne peut être adoptée par les individus qui n'ont pas les ressources appropriées (*i. e.* argents, apparence).

Cependant, par-delà les différences théoriques sur ses origines et fonctions, la masculinité traditionnelle est communément associée au stress et au conflit ; à une mauvaise santé, une médiocre qualité de relations et une faible capacité d'adaptation ; enfin à la violence (Courtenay, 2000 ; Lee et Owens, 2002). À partir de là, nous pensons qu'un certain nombre de problèmes sociaux et de santé (comme la violence sexuelle ou d'autres formes de violence, la toxicomanie, le SIDA/HIV, le chômage) pourraient être traités en s'attaquant aux dimensions destructrices de la masculinité et en valorisant ses aspects positifs dans des contextes appropriés, au travers d'interventions au niveau individuel, communautaire et social.

Dans ce papier, nous proposons une brève revue de la littérature et des concepts sur le genre masculin et la masculinité – principalement dans les sciences sociales et plus spécifiquement en psychologie communautaire. Notre analyse porte sur quatre principaux thèmes : les hommes en tant qu'êtres sexués, les privilèges et les coûts qu'engendre le fait d'être un homme masculin, les hommes en tant que groupe privilégié, et le pouvoir des hommes et leur impuissance subjective.

LES HOMMES COMME ÊTRES SEXUÉS

L'analyse féministe en psychologie communautaire a souligné que le genre était une dimension fondamentale du pouvoir (Bond et Mulvey, 2000), mais une analyse sur le genre masculin fait globalement défaut dans les efforts de la psychologie communautaire pour comprendre le bien-être, l'oppression et le changement social. Les hommes sont largement compris comme un genre humain plutôt que comme être sexués (Kimmel, 2000). Bon nombre des problèmes et phénomènes sociaux traités par les psychologues communautaires – HIV/SIDA, violence interpersonnelle, santé mentale, structures et formes de l'aide et du soutien social – ont été analysés sans une attention suffisante à la manière dont le genre masculin et la masculinité façonnent le comportement et l'expérience des hommes.

Des études récentes montrent cependant que le genre masculin explique leur comportement sexuel à risque (Barker et Ricardo, 2005), leur engagement dans la parentalité (Marsiglio et Pleck, 2005), leur violence contre leurs partenaires sexuels (Anderson, 2005) et leur abus d'alcool (McCreary *et alii*, 1998). Ce qui sous-tend tous ces problèmes sociaux sont des attentes sociales et des normes, soutenues par des systèmes et des pratiques à la fois sociales et organisationnelles qui enjoignent les garçons et les hommes à rejeter ou éviter tout stéréotype féminin, à être durs et agressifs, à censurer l'expression de leurs

émotions (autre que la colère), à se tenir à distance aussi bien émotionnellement que physiquement des autres hommes et à viser la compétition, le succès et le pouvoir (Brannon, 1976 ; O'Neil *et alii*, 1986). Plus particulièrement, la composante antiféminine de la masculinité et l'homophobie qui en résulte forment le cœur de ce qu'est la masculinité traditionnelle (Kimmel, 1994). Étant donné l'importance accordée à la notion de points forts en psychologie communautaire et notre engagement dans la prévention et le renforcement de la capacité des acteurs à prendre des décisions, il est aussi important de considérer quelles sont les ressources à la disposition des hommes qui pourraient être développées pour traiter ces problèmes. Les hommes possèdent en effet bien des qualités qui facilitent leur adaptation à certains contextes (attitude « positive », persévérance face aux défis, détermination et capacité d'analyse), autant de qualités stéréotypées comme représentatives du genre masculin en particulier, bien qu'étant universellement partagées (Levant, 2008).

LE PRIVILÈGE ET LE COÛT DE LA CONFORMATION À LA MASCULINITÉ

Paradoxalement, les hommes tirent à la fois profit de leur statut de mâle et souffrent de la socialisation masculine et des produits de nombreux stéréotypes masculins. Ce paradoxe s'oppose aux analyses simplistes qui appréhendent les hommes et la masculinité en termes exclusivement négatifs ou positifs. D'un côté, les hommes en tant que groupe ont d'importants privilèges économiques et sociaux par rapport aux femmes en tant que groupe. Notamment, les positions de pouvoir dans les gouvernements, les affaires et les médias ont été historiquement tenues par les hommes. Et nombreux sont les hommes qui bénéficient de cette structure de pouvoir, en particulier les blancs, fortement diplômés et hétérosexuels.

Dans le même temps, hommes et femmes pâtissent aussi bien en tant que groupe qu'individuellement de cette structure de pouvoir et des processus sociaux nécessaires à sa préservation. En d'autres termes, les hommes sont victimes de la socialisation masculine et provoquent tout autant de dommages à eux-mêmes qu'aux autres par les comportements qui résultent de cette socialisation (Miller et Bell, 1996). Les caractéristiques rattachées de manière stéréotypique à la masculinité comme la compétition, le stoïcisme, l'agression et l'homophobie sont de fait impliquées dans de nombreux problèmes sociaux et de santé comme la violence conjugale, les homicides, la dégradation de l'environnement, le chômage, la conduite automobile agressive (Krahé et Fenke, 2002) ou les maladies cardiaques (Helgeson, 1995). Durant les 30 dernières années, un nombre important de théories et de recherches sur les hommes prenant en compte le genre a été accumulé. Ces travaux montrent que les hommes ont un niveau de qualité de vie plus bas que celui des femmes – en termes de santé physique et psychique, de sécurité et d'éducation. Beaucoup de résultats sont rapportés non au genre en soi, mais au degré d'adhésion des individus de sexe

masculin aux croyances et aux comportements qui définissent la masculinité traditionnelle ou hégémonique. Ces recherches ne comparent pas seulement les résultats selon le sexe mais mesurent les différences entre les hommes vis-à-vis de la masculinité traditionnelle, que l'on peut définir par l'antiféminité, la restriction des émotions (sauf la colère) et une focalisation sur le succès, le pouvoir, la réalisation de soi, la ténacité et l'agression (Brannon, 1976; O'Neil *et alii*, 1986). C'est ainsi que les hommes qui répondent le plus à ces attentes masculines ou qui sont le plus en conflit avec elles se sentent de moins en moins bien et voient leurs problèmes de comportement augmenter (voir O'Neil, 2008, pour une revue de littérature sur ce point), tel l'abus d'alcool ou d'autres substances (McCreary *et alii*, 1998), le sentiment d'anxiété et la dépression (Sharpe et Heppner, 1991), l'usage de la violence (Moore et Stuart, 2005), du contrôle dans la relation aux autres (Mahalik *et alii*, 2005), de défenses agressives et projectives dans les conflits (Mahalik *et alii*, 1998), et l'inattention portée à la santé physique et mentale (Addis et Mahalik, 2003).

En raison de cette association entre la masculinité et certains comportements sociaux en lien avec la santé, le groupe des hommes connaît plus souvent que celui des femmes des problèmes sociaux et de santé. Les hommes aux États-Unis vivent désormais en moyenne 5,2 années de moins que les femmes (Kung *et alii*, 2008). Il y a deux générations, l'écart était seulement de 2 ans (Kilmartin, 2006). Des différences entre groupes ethniques existent bien évidemment – par exemple, l'espérance de vie des hommes afro-américains est de 6,2 années moins élevée que celle des hommes blancs américains (Kung *et alii*, 2008). Les hommes représentent plus de 80 % des auteurs de crimes violents et aussi la majorité des victimes de cette violence (*Federal Bureau of Investigation*, 2007; *US Bureau of Justice Statistics*, 2008). Les hommes ont un taux moyen de décrochage scolaire plus élevé que celui des femmes (*National Center for Educational Statistics*, 2007). Depuis 1982, inversion d'une longue tendance en terme d'écart de genre, il y a moins d'hommes que de femmes qui s'inscrivent et sortent diplômés du collège (DiPrete et Buchmann, 2006). Les taux de suicides sont enfin plus de 4 fois plus élevés chez les hommes que chez les femmes (*Center for Disease Control and Prevention*, 2005).

Les chercheurs ont élaboré diverses théories pour expliquer le fait que les hommes sont à la fois privilégiés et blessés en tant qu'hommes. Par exemple, O'Neil *et alii* (1986) décrivent les « conflits de rôle genrés » (*gender role conflicts*) que les hommes expérimentent du fait des écarts entre ce qu'ils sont en tant qu'être humain et ce que la socialisation liée à leur genre les conditionne à devenir. De fait, les hommes qui s'efforcent de suivre les prescriptions de rôle du genre masculin, qui sont à la fois restrictives (« e. g. les grands garçons ne pleurent pas ») et contradictoires (e. g. être un pourvoyeur de richesses économiques accompli mais aussi un père impliqué, sensible) connaissent un niveau élevé de tension (Pleck, 1981), de stress (Eisler, 1995) et de conflits de rôle

(O'Neil *et alii*, 1986). Les analyses sur les hommes en termes de comportement genré et les analyses statistiques sur la qualité de vie indiquent ainsi que des coûts élevés sont associés à la conformation aux attentes de rôle de la masculinité traditionnelle. Aussi, la qualité de vie des hommes et celles des personnes avec lesquelles ils interagissent pourraient-elles être améliorées par au moins trois différents types d'intervention portant sur la masculinité. Premièrement, elles pourraient viser à rendre plus saines les définitions, normes et idéaux des diverses formes de la masculinité. Deuxièmement, ces interventions pourraient aussi valoriser l'adoption de certains aspects de la masculinité qui favorisent l'adaptation ou la santé dans des contextes ou des situations spécifiques, par exemple, augmenter le sens des responsabilités des hommes dans les rapports sexuels en associant le port du préservatif à la force et la masculinité (voir DiIorio *et alii*, 2007). Sinon, un troisième type d'interventions pourrait tenter de mettre fin aussi bien aux concepts de masculinité que de comportements masculins (Stolbenger, 1989; Jensen, 2007) – c'est-à-dire de dégenrer la société (Lorber, 2000) – dans la perspective de transformer l'inégale distribution du pouvoir sur lequel est fondé le privilège masculin.

Alors que les associations entre la masculinité et les mauvais résultats en termes sociaux et de santé ne sont pas souvent traitées dans nos travaux de psychologues communautaires, certains cadres théoriques centraux dans le champ tels que *l'empowerment* (Riger, 1993), l'oppression et la libération (Prilleltensky, 2003) intègrent une analyse en termes de genre et de masculinité. Cela encourage à continuer, à approfondir les analyses pour poursuivre notre travail sur les problèmes sociaux. Les analyses sur la masculinité relativement substantielles dans les autres sous-champs de la psychologie tendent à privilégier les approches du changement au niveau individuel (e. g. les psychothérapies de soutien; voir Pollack et Levant, 1988) par rapport aux travaux focalisés sur l'influence des forces organisationnelles et institutionnelles (Melluish et Bulmer, 1999). Nous pourrions donc nous appuyer sur ces travaux tout en conservant nos valeurs spécifiques, nos cadres conceptuels et nos approches dans l'espoir de résoudre en partie les problèmes sociaux et de santé associés à la masculinité et d'augmenter le potentiel positif de celle-ci.

Dans un tel contexte, il n'est pas déraisonnable de se demander pourquoi les psychologues communautaires n'ont jusqu'à présent pas davantage développé une vraie analyse de la masculinité. Nous y voyons trois raisons possibles. Tout d'abord, la masculinité a été le plus souvent conceptualisée comme une variable individuelle de la personnalité en psychologie, avec peu d'attention à la manière dont les groupes, les organisations et les institutions produisent et sont le produit de processus genrés. Ensuite, les psychologues communautaires de sexe masculin, en tant que membres d'un groupe privilégié de la société, ont peut-être des difficultés à avoir un regard critique envers la masculinité et ses privilèges. Enfin, les psychologues communautaires féministes ont développé une analyse critique

sur le genre et la façon dont le pouvoir en tant que phénomène genré a affecté les femmes, mais n'ont guère développé une analyse détaillée de la masculinité.

En se conformant aux attentes sociales du rôle masculin, les hommes exercent un pouvoir sur les femmes et les hommes incapables ou qui ne veulent pas adopter la masculinité hégémonique (Kivel, 1998). Les hommes exercent un pouvoir et un contrôle sur eux-mêmes pour répondre à ces attentes mais aussi sur les autres hommes et garçons pour les faire respecter. La dynamique oppressive de ces attentes et leur application ont été comparées à un contenant rigide (« *Act Like a Man* » Box; Kivel, 1998), à l'intérieur duquel les hommes doivent s'enfermer eux-mêmes ou, s'ils ne respectent pas les attentes, prendre le risque d'être la cible de menaces, d'intimidations et autres formes de violence. Comme Jackson Katz (2000) et d'autres auteurs l'ont signalé, une des manières dont le privilège fonctionne est d'orienter l'analyse vers ceux qui ont moins de pouvoir ou d'occulter ceux qui en ont le plus. Quand on pense à la race, par exemple, on pense aux gens de couleur; quand on pense à l'orientation sexuelle, on pense aux gays et aux lesbiennes; quand on pense au genre, on entend *femmes*, pas hommes. Dans le domaine de la recherche, cela se traduit par le fait que les scientifiques formulent des questions sur les femmes, les gens de couleur, les gays et les lesbiennes, les pauvres plutôt que sur les hommes, les blancs, les hétérosexuels et les riches. Une des manifestations de cette invisibilité est que les problèmes sociaux liés à la masculinité sont analysés dans des termes neutres du point de vue du genre, comme quand les « massacres perpétrés dans les collèges » sont qualifiés de problème social et que les reportages médiatiques ne cherchent jamais à comprendre comment des *hommes* ont commis toutes ces fusillades (1982-2001), préférant traiter le problème sous un angle aveugle aux questions de genre tel que « la violence des adolescents » ou « la violence de bandes », et négligeant ainsi de noter que la plupart de ces garçons ont été victimes de moqueries et d'intimidation à propos de leur virilité (Kimmel et Mahler, 2003).

Cet aveuglement n'est pas limité aux seuls traitements médiatiques et à la construction des problèmes sociaux mais existe aussi dans les travaux scientifiques de notre propre champ. Très peu de recherches ou théories dans notre champ sont centrées sur les dimensions genrées de l'oppression. Les théories et recherches qui examinent le rôle du genre dans notre champ se focalisent exclusivement sur les femmes comme victimes ou sur des problèmes perçus comme leur étant propres, comme par exemple le viol ou la violence domestique, plutôt que sur la manière dont la subjectivité et le comportement des hommes se rapportent à ces problèmes. Dans nos analyses sur les conduites genrées, nous continuons à avoir tendance à nous focaliser sur les opprimés et victimes plutôt que sur les oppresseurs et les systèmes d'oppression (Ryan, 1971). Nos efforts en matière d'intervention, de prévention et d'autonomisation visent avant tout les femmes, les minorités, ou les jeunes, mais non les hommes. La théorie sur

le fonctionnement des systèmes oppressifs (Prilleltensky, 2003) s'est développée mais, de manière assez surprenante compte tenu de la conscience de notre champ, nous n'avons pas été jusqu'au bout de la logique de ce cadre d'analyse par l'élaboration de recherches ou d'actions relatives à la façon dont le genre masculin affecte ces systèmes. Une fonction des systèmes oppressifs est d'occulter du regard analytique le privilège des groupes qui en bénéficient. Déplacer le regard vers ce privilège pourrait dès lors nous conduire à engager les hommes, et pas seulement les femmes, à résoudre les problèmes sociaux et de santé liés à la masculinité, comme la violence masculine (*World Health Organization*, 2007).

LE POUVOIR DES HOMMES ET L'IMPUISSANCE SUBJECTIVE

Un second paradoxe qui déconcerte régulièrement l'analyse de la masculinité est que les hommes détiennent le pouvoir dans la société du fait de leur genre mais se sentent souvent impuissants (Kaufman, 1994). En conséquence, beaucoup d'hommes expriment de la colère, de la confusion ou de l'incrédulité face aux analyses sur leur privilège, en comparant souvent leur pouvoir à celui des femmes². L'expérience individuelle de l'impuissance découle probablement du manque d'accès au pouvoir qui est organisé autour de systèmes et structures autres que le genre tels que la race, la classe, la sexualité et l'éducation. Beaucoup d'individus de sexe masculin ont peu de capacité à contrôler et à déterminer leurs conditions de vie. Vus sous cet angle, ces hommes peuvent lutter à raison pour gagner en autonomie dans leur vie, alors même qu'ils se perçoivent comme des victimes, dans certains cas, du pouvoir des femmes et de l'égalité. Pour les autres hommes qui sont privilégiés par les ressources et le pouvoir auxquels ils ont accès en raison du cumul de certaines caractéristiques (e. g. être blanc, riche, éduqué, normal), une analyse des dynamiques des systèmes oppressifs peut éclairer leur expérience paradoxale de l'impuissance.

Les systèmes d'oppression sont plus complexes que ne le suggère le modèle du jeu à somme nulle dans lequel les oppresseurs et les victimes luttent les uns contre les autres pour le pouvoir. En plus des méfaits que les groupes les moins puissants expérimentent, le pouvoir provoque des dommages à ceux qui le consolident, l'utilisent et en bénéficient (New, 2001). Gagner du pouvoir et le conserver implique des coûts; l'un d'eux est que ceux qui ont du pouvoir doivent se faire violence pour maintenir leur position privilégiée. Dans les termes de Kivel, en luttant à l'intérieur de la boîte « Agis comme un homme », les hommes exercent

2. Plus généralement, les hommes peuvent avoir tendance à définir leur pouvoir par comparaison aux autres plutôt que comme un pouvoir partagé avec les autres (*i. e.* « pouvoir sur » au lieu de « pouvoir avec »), et comme une capacité externe plutôt que comme une capacité interne. Les travaux de psychologie sociale sur l'attribution et sur la comparaison sociale (Olson *et alii*, 1986) suggèrent que les sentiments d'impuissance peuvent être plus grand quand on fait des attributions externes et des comparaisons relatives. Cela peut aider à expliquer pourquoi les hommes emploient plus la violence que les femmes.

du pouvoir et un contrôle sur eux-mêmes, niant l'expression de tout leur être. Kaufman (1985) pense que la violence masculine est maintenue par l'interdépendance entre trois formes de violence – la violence contre soi, la violence contre les autres hommes, et la violence contre les femmes. Chacune de ces violences soutient et perpétue les deux autres. Le déni des émotions en tant que forme de violence contre l'expression de soi contribue à la violence masculine contre les femmes et les hommes en rendant ces derniers moins empathiques et en émoussant leur sensibilité aux besoins et aux expériences des autres. En résumant la socialisation aux rôles du genre masculin, Pleck (1981) affirme que soit les hommes sont meurtris par leur conformation aux attentes de la masculinité, soit ils le sont par les autres s'ils ne parviennent pas à répondre à ces attentes.

LA RECHERCHE ET L'ACTION RELATIVE À LA MASCULINITÉ EN PSYCHOLOGIE COMMUNAUTAIRE

Malgré 30 années de théories et de recherches en sciences sociales sur le genre masculin et la masculinité, les interventions de type communautaire inspirées par ces travaux sont trop rares. Alors que la psychologie clinique (Liu, 2005) et la psychologie de l'orientation (Wester, 2008) ont fait des efforts significatifs pour intégrer dans leurs programmes de formation les travaux sur le genre masculin, la psychologie communautaire tarde à utiliser ces connaissances. Considérant généralement le niveau individuel comme unité d'analyse, les cliniciens et les conseillers ont tenté de transformer la thérapie pour l'adapter aux besoins et perspectives de certains hommes ayant intériorisés la socialisation masculine traditionnelle. Mais les besoins des autres hommes comme de ceux qui ne peuvent ou ne veulent chercher une aide individuelle ne peuvent être affectés par ces changements. Le système d'oppression fondé sur le genre qui crée la masculinité traditionnelle ne sera pas plus concerné par des changements de premier ordre.

Conception, mise en œuvre et évaluation de programmes d'intervention sur les hommes violents Développement des alternatives au système de justice pénale Programmes communautaires pour l'implication dans la paternité Groupes de soutiens aux hommes comme alternative à l'orientation ou à la thérapie individuelles Interventions communautaires en matière de HIV pour les hommes ayant un comportement à haut risque Impact des programmes de formation professionnelle sur l'identité des hommes et la santé Impact de l'éducation préventive relative au viol sur le comportement des hommes Groupes d'entraide pour l'addiction, l'abus de substances, le cancer de la prostate et autres maladies Promotion de la santé et prévention chez les garçons et les hommes Initiatives visant la transformation culturelle du sens de la masculinité

Encadré 1. – *Thèmes et problématiques de recherches pour la recherche et l'action suggérés par l'analyse de la psychologie communautaire sur les hommes et la masculinité.*

Une psychologie communautaire qui traite du genre comme facteur contribuant à de nombreux problèmes sociaux et de santé fait donc cruellement défaut. Grâce à une analyse genrée du comportement masculin, de nouveaux sujets, problèmes et opportunités pour l'étude et l'intervention voient le jour. Des exemples de possibles domaines de recherche et d'action inspirés par cette analyse sont proposés dans le tableau 1. D'autres domaines peuvent être identifiés en étudiant la manière dont la masculinité fonctionne et affecte les individus au sein de toutes les structures de médiation (e. g. école, travail, organisations religieuses) et comment ces fonctions et effets varient selon les diverses caractéristiques et conditions de vie des individus de sexe masculin.

Tout en développant ces domaines de recherche et d'action, nous pouvons nous appuyer sur les modestes fondations posées par les quelques travaux réalisés en psychologie communautaire qui abordent les hommes dans une perspective de genre. Pour synthétiser ces travaux, nous avons mené une recherche sur la littérature dans la base de donnée PsycINFO portant sur tous les papiers ou les études indexés dans les revues de psychologie communautaire comprenant les mots clés masculinité, masculinités, virilité, ou qui s'intéressent substantiellement au genre dans leur analyse³. Dix-sept articles au total ont ainsi pu être identifiés (voir le tableau 1). La plupart ont été réalisés hors des États-Unis et ont été menés sur des groupes d'hommes marginaux – les études portent sur des hommes qui ont des rapports sexuels avec des hommes, les pratiques sexuelles à hauts risques chez les hommes en Inde, les Afro-Américains poursuivant des études supérieures, des hommes victimes de viols en Grande-Bretagne, des étudiants intellectuellement déficients, la dépression chez les pères, l'usage de drogue chez les jeunes hommes, des chômeurs en Grande-Bretagne, les hommes dans les programmes d'intervention sur la violence en Nouvelle-Zélande, le thème de la masculinité chez les adolescents en Afrique du Sud et la virilité et le développement sociopolitique dans la jeunesse afro-américaine.

Watts (1993) avec également certains collègues (Watts *et alii*, 1999) ont développé et évalué un programme communautaire pour faciliter une virilité positive et le développement sociopolitique chez les jeunes afro-américains par une enquête exceptionnellement approfondie et directe sur la construction de la masculinité. Des travaux de psychologues communautaires sur la masculinité ont également été publiés en dehors des revues de la discipline, notamment, des études sur des groupes de soutien masculins et des communautés (Mankowski, 2000; Mankowski *et alii*, 2000; Maton, 2000; Stein et Mankowski, 2004; Reddin et Sonn, 2003), sur des programmes d'intervention auprès de partenaires violents (Mankowski *et alii*, 2002; Robertson, 1999; Silvergleid et Mankowski, 2006),

3. Dans la mesure où les psychologues communautaires publient souvent dans des revues de santé publique, une recherche supplémentaire a été conduite avec ces mots clés dans 15 revues de santé publique. Seulement deux articles supplémentaires ont été identifiés, un par un anthropologue et l'autre par un médecin de la santé publique.

sur la colère homophobique (Parrott *et alii*, 2008) et la prévention contre le HIV (Harper, 2007). Il est intéressant de noter que les travaux communautaires les plus approfondis qui prennent en compte une analyse de la masculinité dans le traitement des problèmes sociaux et de santé, sont faits par des sociologues et des criminologues, notamment ceux qui étudient la violence (Anderson et Umberson, 2001) et la prévention contre le HIV (e. g., Dunkle et Jewkes, 2007). Dans la mesure où ils travaillent avec des groupes d'hommes plutôt qu'à un niveau individuel, les psychologues communautaires peuvent mieux comprendre les processus par lesquels la masculinité est socialement construite et intériorisée et peuvent développer les ressources qui aident les hommes à interrompre leurs comportements destructeurs ou promouvoir des expressions saines de la masculinité.

Études et auteurs	Problématique	Population	Base de données/méthode	Intervention ou programme	Principales conclusions ou implications
D'augelli <i>et alii</i> , 2002	Comment le bien-être est lié au développement et à l'ajustement de l'orientation sexuelle chez les hommes en milieu rural qui ont des rapports sexuels avec des hommes.	100 hommes en milieu rural, échantillon de convenance composé lors de rassemblements sociaux et de gay pride.	Enquête quantitative.	non	Une faible estime de soi et un manque d'ouverture avec la famille et les amis sont les conséquences les plus importantes de l'ajustement par les hommes de leur orientation sexuelle. Les hommes qui ont résidé tout le long de leur vie en milieu rural ont beaucoup plus intériorisé l'homophobie que ceux qui ont migrés de milieux urbains.
Doherty et Anderson, 2004	Comment les croyances relatives à la masculinité et à l'orientation sexuelle influencent les discours sur les hommes victimes de viol?	30 dyades homme-femme se connaissant dans une université de Grande-Bretagne.	Analyse de discours de conversations autour d'une image de viol.	non	Le viol est considéré pire pour les hommes hétérosexuels qui en sont victimes que pour les homosexuels ou les femmes, parce qu'il représente une déviation de la norme des pratiques hétérosexuelles, dans laquelle la sexualité est phallogentrique et symbole de pouvoir.

Études et auteurs	Problématique	Population	Base de données/méthode	Intervention ou programme	Principales conclusions ou implications
Ghee et alii, 1997	Les programmes qui traitent de l'identité culturelle des garçons afro-américains renforcent-ils la motivation scolaire?	100 jeunes afro-américains participants au programme.	Enquête quantitative.	« RAAMUS Academy » (<i>Responsible African-American Men United in Spirit</i>)	La connaissance de l'histoire des Noirs, le comportement scolaire et l'estime de soi augmente durant le programme tandis que l'influence sociale des autres et les loisirs sociaux diminuent. Les parents des participants ont aussi évalué positivement le programme.
Haj-Yahia, 2005	Comment les idéologies de la masculinité sont-elles liées aux croyances relatives à la violence sur un partenaire sexuel?	349 hommes jordaniens.	Enquête quantitative.	non	L'adhésion au patriarcat implique des croyances justifiantes les abus sexuels et la condamnation de la victime, en plus d'attitudes sexistes envers les femmes.
Hoard et Anderson, 2004	Comment le stress, le soutien social et la géographie sont-ils liés à la dépression des hommes?	127 pères pauvres n'ayant pas la garde de leurs enfants.	Entretiens.	« Maryland Young Fathers/ Responsible Fathers » program	Les pères ruraux déclarent significativement plus de symptômes dépressifs que les urbains, en dépit d'un niveau similaire de stress dans leur vie.
Kulis et alii, 2003	Quelle est la relation entre la masculinité et l'abus de drogue?	1351 collégiens, majoritairement des mexicains américains vivant au sud-ouest des États-Unis.	Enquête quantitative.	non	Une masculinité agressive (mais non assurée) est généralement associée à un usage élevé de drogue. Les élèves latinos les moins acculturés présentent une masculinité moins agressive que les non-Latinos.

Études et auteurs	Problématique	Population	Base de données/méthode	Intervention ou programme	Principales conclusions ou implications
Lloyd et alii, 2004	Quelles perceptions des rôles masculins et de l'identité masculine ont les jeunes hommes noirs auxquels on a diagnostiqué des troubles psychotiques?	6 hommes noirs.	Focus groupes.	« Kick'n'On »	Les résultats de la recherche ont contribué au développement d'un programme de groupe visant l'éducation des membres aux attentes des rôles masculins, à des manières socialement acceptables d'interagir avec de jeunes femmes et à ce que les femmes attendent d'une relation.
Luyt, 2003	Comment les masculinités contemporaines sont socialement construites en Afrique du Sud?	77 hommes sud-africains d'ethnies diverses.	Focus groupes.	non	Sept thèmes métaphoriques décrivent les constructions de la masculinité dans l'Afrique du Sud moderne : 1- Le contrôle masculin : « C'est fondamentalement une chose conquise. » 2- La (non) émotivité masculine : « Avoir un cœur de lion. » 3- Le physique et la ténacité masculins : « L'homme de fer. » 4- La compétition masculine : « C'est une question de guerre. » 5- Le succès masculin : « Voler à haute altitude. » 6- L'(hétéro) sexualité masculine : « La machine à vapeur à l'intérieur. » 7- La responsabilité masculine : « La garde des enfants du monde. »

Études et auteurs	Problématique	Population	Base de données/méthode	Intervention ou programme	Principales conclusions ou implications
McDonald et alii, 2007	Comment les troubles de l'apprentissage sont liés au genre dans la vie de jeunes hommes?	6 hommes dans des collèges communautaires aux États-Unis.	Entretiens et focus groupes.	non	Les conséquences des troubles sont comprises comme propre à chaque genre. Les hommes vivent ces handicaps comme une atteinte aux bénéfices perçus de la masculinité.
Melluish et Bulmer, 1999	Description des fondements d'un projet-action en santé mentale.	Hommes au chômage en Grande-Bretagne.	Non connu.	« Men's Advice Network »	Une initiative visant la construction d'une conscience politique et sociale d'hommes bénéficiant d'une aide pour faire face au chômage et à la menace perçue de leur identité masculine. Les groupes et l'action sociale ont une efficacité supérieure à l'introspection individuelle pour traiter la détresse des hommes.
Morgan et O'Neill, 2001	Comment des hommes violents construisent leur violence contre leur partenaire féminine avant et après un programme d'intervention?	13 hommes dans un programme d'intervention pour hommes violents en Nouvelle-Zélande.	Analyse de discours menés d'entretiens avant et après le programme.	Programme « Men for Non-Violence »	De nombreux récits rendant compte des actes de violence changent durant le programme dans le sens des récits introduits dans le programme qui pointe la responsabilité incombant aux auteurs de violence (responsabilisation).

Études et auteurs	Problématique	Population	Base de données/méthode	Intervention ou programme	Principales conclusions ou implications
Morgan et O'Neill, 2001	Comment un programme d'intervention pour les hommes violents est mis en œuvre?	Hommes, chercheurs et membre de l'équipe d'un programme d'intervention contre la violence	Analyse de discours de notes d'observation participante (9 sessions de trois heures)	Programme « <i>Men for Non-Violence</i> »	Plusieurs discours sociaux sont présents dans ce programme d'intervention pour auteurs de violence conjugale. Certains semblent concurrents ou contradictoires entre eux, limitant l'efficacité du programme et fournissant aux hommes la possibilité de mobiliser de nouveaux discours pour expliquer leur volonté de contrôler leur partenaire.
Schensul et alii, 2006	Comment la masculinité impacte le risque HIV/STD et les stratégies de prévention en Inde?	Hommes mariés pauvres résidant en milieu urbain en Inde.	Recherche action collective et interdisciplinaire.	<i>RISHTA (Research and Intervention in Sexual Health : Theory to Action)</i>	Les comportements sexuels à risque des hommes sont liés à la construction et à la validation de leur sens du contrôle et de la virilité masculine. Les activités de prévention contre le HIV représentent une menace potentielle envers les attentes culturelles relatives à ce que c'est qu'être un « vrai homme », dans la mesure où les hommes associent questions de performance, masculinité, rapports à risque et premiers rapports compliqués avec leurs épouses ou autres partenaires intimes dans leurs récits sur les problèmes de santé sexuelle.

Études et auteurs	Problématique	Population	Base de données/méthode	Intervention ou programme	Principales conclusions ou implications
Stevenson, 1997	Comment la colère et le bien-être sont liés aux croyances raciales intériorisées par les jeunes hommes afro-américains?	208 adolescents afro-américains de sexe masculin.	Enquête quantitative.	non	Des variables psychosociales comme la colère, la dépression, la religiosité, la peur et le soutien social sont liées à la socialisation aux croyances raciales. Les croyances pro-actives sont associées à une plus grande religiosité et un meilleur contrôle de la colère que les croyances raciales protectrices ou adaptatives.
Watts, 1993	Sur quels thèmes clés sont fondés les programmes communautaires de développement comportemental chez les hommes afro-américains?	40 responsables d'organisations de développement comportemental.	Entretiens	non	Six thèmes caractérisent les objectifs et missions des programmes : l'importance de la famille/parentalité, la socialisation culturelle et raciale incluant les rites de passage, les systèmes et la communauté noirs, le comportement spécialement à l'école, le développement psychosocial notamment concernant les femmes, l'estime de soi et la spiritualité. Les concepts de prévention et « d'échange » sont opposés aux chercheurs et à l'idée d'une voie unique pour le développement comportemental.

Études et auteurs	Problématique	Population	Base de données/méthode	Intervention ou programme	Principales conclusions ou implications
Watts et alii, 1999	La conscience critique est-elle renforcée par la participation au programme « <i>Young Warriors</i> » ?	32 garçons américains en deuxième année d'étude supérieure.	Codage de sessions de programme enregistrées.	Programme « <i>Young Warriors</i> » sur 8 semaines	L'utilisation du rap et de la vidéo facilite le développement d'une conscience critique chez les adolescents participants au programme « <i>Young Warriors</i> ».
Willott et Griffin, 2004	Comment la masculinité et le rôle de chef de famille sont-ils construits et maintenus chez des hommes sans emploi ?	38 hommes de la classe ouvrière en Grande-Bretagne.	Discussion de focus groupe.	« <i>Re-Start</i> », cours obligatoire de deux semaines pour chômeurs enregistrés depuis plus de 2 ans	Les hommes continuent de construire leur identité principalement autour du rôle de chef de famille, même après une longue période de chômage, en raison de l'absence de construction sociale de la masculinité alternative adaptée aux structures familiales contemporaines et à la situation de l'emploi.

Tableau 2. – Études sur les hommes et la masculinité en psychologie communautaire.
 Note : Ces études ont été identifiées dans PsycINFO et Google Scholar en utilisant les termes de recherche « masculinité » et « virilité » parmi les revues de recherche et d'action en psychologie communautaire qui contiennent « psychologie communautaire » ou « prévention et intervention » dans leur titre.

Caroline NEW¹

OPPRIMÉS ET OPPRESSEURS? LE MAUVAIS TRAITEMENT SYSTÉMATIQUE DES HOMMES

L'OPPRESSION COMME « MAUVAIS TRAITEMENT SYSTÉMATIQUE »

Par-delà les divergences récentes du féminisme se dessine au moins un consensus : l'oppression est multidimensionnelle. On trouve au sein du groupe des femmes, opprimé dans l'ordre genré, des femmes privilégiées sur d'autres plans qui exercent une domination sur les groupes de femmes qui sont comparativement désavantagées (Bradley, 1996 : 93). De la même manière, des hommes, qui appartiennent au groupe opprimant, peuvent être opprimés sur le plan social, ethnique, etc. (selon Hartmann [1981], le patriarcat est un ensemble de relations sociales *hiérarchiques* entre les hommes qui leur permet de dominer les femmes). De nombreuses études sur le genre dans le monde du travail ont mis en évidence le fait que les hommes, opprimés en tant que travailleurs, tentaient souvent de donner du sens à leur activité professionnelle en recourant à des idées et des pratiques opprimantes pour les femmes (voir par exemple Willis, 1978 ; Bradley, 1999). Cela étant, les sociologues du genre ont toujours contesté le fait que les hommes puissent être opprimés dans la même dimension que les femmes, c'est-à-dire dans le cadre des rapports de genre. Presque tous ceux qui, aujourd'hui, décrivent les hommes comme opprimés appartiennent au courant de réaction (*backlash*) antiféministe², qui nie l'oppression des femmes et va jusqu'à dépeindre les femmes, et plus particulièrement les féministes, comme les oppresseurs des hommes (voir par exemple Farrell, 1993). Contre cette attitude radicale, on dira pour nuancer que les hommes et les femmes sont opprimés, mais pas symétriquement ; alors que les hommes occupent une position qui leur permet d'agir systématiquement comme des agents de l'oppression des femmes, il n'en est pas de même pour les femmes. Pourtant, et ce n'est pas une surprise si l'on considère le

1. Traduction par Romain Carnac du texte original : « Oppressed and Oppressors? The Systematic Mistreatment of Men », *Sociology*, 35, 3, 2001, p. 729-748.

2. Brittan (1989) et Seidler (1991) figurent parmi les rares exceptions.

caractère indépassablement relationnel du genre, les deux oppressions sont complémentaires dans leur fonctionnement – chacune contribuant à la reproduction de l'autre. Par exemple, les pratiques qui construisent la capacité des hommes à opprimer les femmes et leur intérêt à le faire trouvent souvent leur origine dans des relations de domination entre les hommes.

La démonstration qui va suivre repose sur une certaine manière de comprendre l'oppression, qui doit d'abord être présentée et argumentée. Bien que l'oppression en elle-même demeure un point aveugle de la théorie féministe, on peut distinguer plusieurs approches principales, souvent implicites dans la sociologie du genre. Les approches subjectivistes font de l'autoperception du groupe le critère déterminant de l'oppression, alors que les approches objectivistes ou réalistes se demandent si le groupe supposé opprimé est désavantagé ou maltraité. Certaines approches réalistes présentent la relation d'oppression comme un *jeu à somme nulle* dans lequel les bénéfices gagnés par le groupe des oppresseurs correspondent toujours à une perte symétrique pour le groupe des opprimés. D'autres, parmi lesquelles celle que nous défendons ici, focalisent plutôt sur le caractère institutionnalisé des relations sociales d'oppression, et permettent d'envisager le fait que l'oppression puisse parfois exister en l'absence d'un groupe opprimant stable et clairement défini.

Le « sens commun » envisage souvent l'oppression d'un point de vue subjectiviste, considérant que les individus ou les groupes sont les meilleurs juges de leur propre situation. Dans les versions plus sophistiquées, la signification des pratiques sociales est présentée comme relative au contexte culturel³. De ce point de vue, les jugements selon lesquels l'excision, le bandage des pieds des petites filles ou le viol institutionnalisé sont nuisibles ou opprimants ne peuvent être validement prononcés que par des « locaux ». Pour Laclau et Mouffe, par exemple, la subordination n'est une oppression que si, sous l'influence d'un discours extérieur, le subordonné la voit comme nuisible et se mobilise contre elle (1985 : 154). Le témoignage des acteurs est alors l'unique source de connaissance pour déterminer quelles relations sociales sont oppressives. Une telle perspective séduit les féministes qui soupçonnent les approches réalistes de ne tenir aucun compte de la parole des femmes et de marginaliser leur expérience⁴.

« C'est une erreur de sous-estimer une personne en déclarant qu'elle ne sait pas ce qu'elle veut ou ce qu'elle ressent, ou que ce qu'elle veut ou ressent n'est pas pertinent ; et vous ne pouvez pas savoir ce qui est voulu ou senti, ni déceler une oppression si vous n'écoutez pas les gens » (Seller, 1988 : 176).

3. Benton parle d'un « paradoxe de l'émancipation » qui ferait dire aux féministes radicales : « Je sais mieux que toi ce qui est bon pour toi » (1982 : 15).

4. Nous renvoyons ici à l'interminable débat épistémologique autour de la théorie du « point de vue féministe », qui a de profondes implications en ce qui concerne la définition de l'oppression (Longino, 1993 ; New, 1998).

Il serait difficile de légitimer une méthode d'identification et de caractérisation de l'oppression qui n'accorderait pas de crédit à l'expérience. L'oppression ne peut toutefois pas être directement déduite de l'expérience, justement parce que la subjectivité est socialement construite. Si nous faisons du témoignage des acteurs la clé de la caractérisation des relations sociales comme « opprèsives », comment devons-nous interpréter les témoignages contradictoires des dominés ? Certaines femmes considèrent que les hommes sont opprimés, d'autres que l'ordre genré est naturel et non opprimant, d'autres encore que les femmes sont opprimées, etc. Les approches subjectivistes et relativistes réduisent l'oppression à n'être qu'une catégorie rhétorique et non un concept opérant de sociologie critique. À l'inverse, pour les approches réalistes, le critère-clé de l'oppression n'est pas le fait que certaines relations sociales soient *perçues* comme nuisibles ou non par un groupe particulier, mais le fait qu'elles *soient* objectivement nuisibles à ce groupe, soit directement, soit en le privant de potentielles ressources extérieures.

L'une des représentations réalistes de l'oppression les plus répandues, notamment dans le sens commun, est celle qui en fait un jeu à somme nulle. L'oppression est ici une relation entre des groupes, dans lequel le groupe de l'opprimeur agit d'une façon qui nuit ou désavantage les opprimés, en vue d'obtenir symétriquement des avantages. On pourrait donner en exemple la relation entre les propriétaires des moyens de production et les travailleurs salariés qu'ils emploient (telle qu'elle est présentée dans l'économie politique marxiste), ou la relation entre mari et femme telle qu'elle est conceptualisée par Delphy (1970). Si on ne peut lui retirer le mérite de la clarté, la vision « à somme nulle » rend cependant difficile la caractérisation de certains groupes comme opprimés, alors qu'il apparaît évident qu'ils sont systématiquement désavantagés. Après avoir initialement adhéré à cette position, Abberley (1987 : 7) écrit :

« Affirmer que les personnes handicapées sont opprimées impliquerait de démontrer préalablement [...] que dans plusieurs domaines significatifs, les personnes handicapées peuvent être considérées comme un groupe dont les membres occupent une position inférieure à celle des autres membres de la société, [...] que ces désavantages sont dialectiquement liés à une idéologie ou à un ensemble d'idéologies qui justifie et perpétue cette situation, [...] que ces désavantages et les idéologies qui les soutiennent ne sont ni naturels, ni inévitables, [...] qu'il est possible, enfin, d'identifier certains bénéficiaires de cet état de fait. »

Cependant, l'identification d'un groupe opprimant est délicate – tous les membres du groupe des non-handicapés ou « provisoirement valides » (*TAB, temporally able-bodied*) peuvent être vus comme bénéficiaires quand ils sont considérés comme contribuables, mais deviennent perdants quand on les considère comme membres d'une famille, potentiellement appelés à assister

des personnes handicapées et probablement futurs membres de leur groupe. Abberley en conclut que le principal bénéficiaire de l'oppression des personnes handicapées est « l'ordre social existant, ou plus précisément le capitalisme dans une de ses formes historiques et nationales particulière » (1987 : 16).

À l'instar d'Abberley, nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire d'identifier clairement un agent/oppresseur pour pouvoir parler de domination. Parfois, il est possible de le faire ; parfois, cela ne l'est pas. Nous proposons la définition structuraliste suivante, qui intègre les conceptions « à somme nulle » quand elles sont applicables, et autorise la reconnaissance de formes d'oppression des hommes et des femmes très différentes, quoique toujours liées entre elles.

Un groupe X est opprimé si, à certains égards, ses membres sont systématiquement maltraités comparativement aux non-membres du groupe X dans un contexte social donné, et si ce mauvais traitement est justifié ou excusé par l'évocation de caractéristiques réelles ou supposées du groupe.

L'expression-clé, « *systématiquement maltraités* », suggère qu'il résulte de pratiques sociales institutionnalisées que les besoins humains des X ne sont pas satisfaits, qu'ils sont condamnés à la souffrance ou empêchés de s'épanouir, par rapport aux autres groupes et en tenant compte des ressources et des connaissances disponibles. Alors que la détermination des besoins humains est culturelle, les conditions de base du bien-être humain peuvent être définies indépendamment du contexte social (Doyal and Gough, 1991 : chap. 4). Nous les reconnaissons comme des besoins essentiels parce qu'ils génèrent, lorsqu'ils ne sont pas satisfaits, des conséquences indésirables pouvant aller de l'inconfort à la mort. La non-satisfaction des besoins peut résulter de formes de développement qui empêchent l'« épanouissement » (« *flourishing* »), pour reprendre le terme employé par l'éco-féministe Cuomo (1998) dans son éthique féministe. Pour Cuomo, la connaissance de la nature d'une chose peut mener à la connaissance de ce qu'il faut faire en vue de son épanouissement⁵.

« *Comparativement aux non-membres du groupe des X* » signifie que les X sont désavantagés par rapport aux non-X dans certains domaines particuliers ou dans un contexte spécifique – les non-X peuvent eux-mêmes être opprimés sur d'autres plans, et il peut parfois en résulter des désavantages comparables à ceux que connaissent les X (ou encore plus importants). « *Justifié...* » renvoie à la tendance à légitimer l'oppression en traitant le groupe opprimé comme

5. Dans le cas des êtres humains, notre connaissance des humains comme étant interdépendants et capables de création et de culture serait aussi importante que notre connaissance de leur fonctionnement physiologique. Selon Cuomo, l'épanouissement véritable et durable des individus exige que les sociétés détiennent cette connaissance (1998 : 76). On a là des arguments en faveur d'une conception de l'oppression inspirée d'une éthique naturaliste, mais ils ne permettent pas d'identifier facilement le « mauvais traitement systématique » d'un groupe : la caractérisation de l'oppression passe par la référence aux affirmations et contre-affirmations qui ont justifié l'infériorité des femmes pendant des siècles.

différent, inférieur ou nuisible, et par conséquent n'exigeant pas, d'un point de vue moral, le même traitement que le groupe des oppresseurs.

Le terme « oppression » est en lui-même un jugement de valeur qui implique que, *ceteris paribus*, un état de fait oppressif doit être combattu ; notre définition est suffisamment claire pour permettre de rechercher et de dénoncer de tels états de fait. Elle reconnaît que l'oppression est enracinée dans des relations de pouvoir, sans réduire ces dernières aux relations formelles. Considérant les témoignages des acteurs comme des éléments de preuve plutôt que comme des vérités fondamentales, elle intègre au sein de ces relations de pouvoir la complicité et le déni du côté des opprimés. Elle permet aussi de tenir compte, en tant que formes de violence significatives, des « blessures cachées » de classe, de « race », etc., qui passent à travers les mailles du filet des définitions purement formelles. Le « mauvais traitement systématique » ne recouvre pas seulement les inégalités matérielles, mais aussi la privation de « reconnaissance » et d'autres formes d'intégration nécessaires à l'épanouissement des groupes et des communautés (Young, 1990). En renonçant à identifier les agents et les bénéficiaires centraux de cette oppression, la définition proposée permet de reconnaître l'oppression des personnes en surpoids, des personnes handicapées, des enfants et d'autres groupes pour lesquels les agents ne sont pas toujours les mêmes et l'identification des bénéficiaires de l'oppression parfois problématique. À ce stade, l'élargissement du concept éclaire déjà d'un jour nouveau des cas paradigmatiques d'oppression (comme celui de l'oppression des femmes), insistant sur le caractère non intentionnel de la plupart des pratiques sociales qui génèrent des mauvais traitements systématiques, et sur le caractère construit ou indirect de certains de leurs bénéficiaires.

Le risque d'une telle ouverture des perspectives est que cela « vide le concept d'oppression de sa signification politique et tende à masquer les relations sociales de domination et de subordination » (Messner, 1997 : 22). Cet argument est récurrent dans les débats autour du concept marxiste d'aliénation, accusé par certains d'être un de ces termes qui « en voulant tout expliquer, n'expliquent au fond rien du tout » (Johnson, 1973). La perspective selon laquelle nous serions tous aliénés (ou opprimés) reste toutefois pertinente si on prend acte de l'existence de différents types d'aliénation et de différents mécanismes d'aliénation. Dans le premier marxisme, les capitalistes sont aliénés parce que leur statut de non-travailleurs les déshumanise et que leur statut de propriétaires les empêche d'entretenir des relations humaines authentiques avec les travailleurs qu'ils exploitent (Ollman, 1976 : 156). Jusqu'à ce qu'il soit amené à abjurer cette théorie, Marx était en mesure de décrire pertinemment le conflit structurel entre le capital et le travail.

S'appuyant à la fois sur Marx et sur Foucault, Fergusson construit un puissant appareil conceptuel qui permet de révéler, dans les systèmes bureaucratiques, l'oppression des hommes et des femmes par leur transformation en

« objets de l'administration » (1984 : 14) : « Il existe, bien sûr, des positions de supériorité et de privilège, mais elles sont intégrées dans un système de domination universelle » (p. 83). Cependant, alors que les bureaucraties traitent *tous* les travailleurs d'une manière comparable à celle dont les femmes sont traitées, les effets de cette subordination sont différents selon le genre en raison de l'interaction entre les exigences bureaucratiques et les autres obligations et la manière spécifiquement genrée qu'ont les hommes et les femmes d'y satisfaire (Ferguson, 1984 : 83, 94). De même, *pace* Messner, l'élargissement du concept d'oppression au « mauvais traitement systématique » que nous proposons est compatible avec l'identification des aspects et des domaines spécifiques dans lesquels l'oppression s'exerce concrètement.

Dans les développements qui suivent, la définition proposée est appliquée aux femmes et mise en relation avec les perspectives « à somme nulle » développée par les « hommes féministes » Connell⁶ et Messner. Nous étudierons successivement les intérêts genrés, l'oppression des hommes et les perspectives de changement radical de l'ordre genré ouvertes par cette approche.

L'OPPRESSION DES FEMMES

Lorsque nous appliquons la définition proposée à l'oppression des femmes, nous nous apercevons immédiatement de son incapacité à inclure l'agent/bénéficiaire – en l'occurrence évidemment : les hommes. Les femmes sont en effet « systématiquement maltraitées », dans plusieurs domaines, dans la relation avec les hommes. Ce mauvais traitement est justifié de diverses manières : soit en rendant les femmes responsables de leur propre situation, soit en affirmant que la différence entre les hommes et les femmes rend ce traitement approprié, et donc qu'il ne nuit finalement à personne. À ce stade, la définition de l'oppression que nous proposons semble convenir tout à fait ; mais la plupart des féministes, et des sociologues du genre, diront que s'arrêter à ce constat, sans faire référence à l'*agir* (*agency*) des hommes, revient à ne raconter que la moitié de l'histoire. Dans sa très utile recension des mouvements d'hommes, Messner (1997 : 22) écrit :

« L'oppression est un concept qui décrit une relation entre des groupes sociaux ; pour qu'un groupe soit opprimé, il faut qu'il y ait un groupe oppresseur [...]. L'ordre genré contemporain se caractérise par l'oppression individuelle et collective des femmes par les hommes. [...] Les hommes continuent à tirer profit de cette oppression des femmes. »

De même, Connell constate que la domination masculine dans l'ordre genré va dans le sens de l'intérêt collectif des hommes, particulièrement des hommes hétérosexuels.

6. NdT : R. W. Connell, qui était un homme au moment de la rédaction de cet article en 2001, est aujourd'hui une femme.

La définition proposée ici ne nie nullement le fait que les hommes soient souvent – très souvent – les agents de l’oppression des femmes. On pourrait même dire que c’est inévitablement le cas, dans la mesure où l’oppression est relationnelle. Si les X sont opprimés parce que dans certains domaines ils sont systématiquement désavantagés par rapport aux Y, les Y peuvent être considérés comme des oppresseurs des X du seul fait qu’ils acceptent le *statu quo* ou agissent de façon à conserver leurs avantages. En termes de genre, une telle attitude rejoindrait ce que Connell nomme les « masculinités complices », qui acceptent les privilèges de genre mais restent à distance des rapports directs de pouvoir (1995 : 114). Les hommes oppriment indubitablement les femmes par des biais plus directs que celui-ci : le maintien des différences de pouvoir entre les genres requiert un dénigrement régulier des femmes, une discrimination continue contre elles et un flux ininterrompu de désinformation à l’égard de leurs capacités et de leur passivité. Pour différentes raisons, ce sont les hommes qui effectuent l’essentiel de ce travail. Ils oppriment également les femmes en les tuant, en les battant, en les violant, en les harcelant et en les exploitant sexuellement, et en s’appropriant leur travail non rémunéré. Les rapports de pouvoir entre les genres font de ces comportements une attitude normale, au sens d’attendue et d’intelligible, même si la plupart d’entre eux sont déplorés et pénalement répréhensibles. Notre conviction est que cette attitude des hommes découle de la position qu’ils occupent au sein des structures oppressives. Elle n’est pas *causée par*, et ne *révèle* pas, la nature intrinsèque des humains de sexe masculin, pas plus que l’ordre genré n’a été érigé par des hommes en vue de la satisfaction d’intérêts pré-existants. Les intérêts de genre, y compris ceux des oppresseurs, se construisent au sein des ordres genrés, et ne peuvent leur pré-exister. L’*agir* des hommes n’explique l’oppression des femmes que dans le contexte d’un système de sexe/genre qui implique également l’oppression des hommes.

CONNELL : LES INTÉRÊTS DES HOMMES, L’AGIR DES HOMMES

Connell est un sociologue du genre influent (à juste titre) qui reconnaît la nature structurelle de l’oppression. Il écrit ainsi dans *Genre et Pouvoir* :

« Les groupes militant pour la libération des femmes ont affirmé que les femmes étaient opprimées parce que les hommes avaient le pouvoir sur elles ; partant de là, changer la situation des femmes signifiait contester, et éventuellement renverser, ce pouvoir » (1987 : 34).

Connell se détourne de la recherche des origines, d’une réponse unique à la question illégitime : « Pourquoi les femmes sont-elles opprimées ? » qui, si on y répondait catégoriquement, abolirait l’histoire et, avec elle, la faculté humaine d’agir librement. Pour lui, les rapports de pouvoir au sein du genre sont « historiquement composés ».

Chez Connell, les relations de genre sont intégrées au système capitaliste par le biais d'une « logique genrée d'accumulation » – une division du travail qui garantit que les femmes ne pourront accumuler les richesses ni contrôler le capital (1987 : 105). La solidarité des hommes est importante pour perpétuer cette exclusion. Ainsi, les hommes prennent « la décision collective de ne pas s'occuper des enfants », ce qui « renforce la définition communément admise des intérêts masculins... et les aide à conserver un pouvoir prédominant » (1987 : 106). Il conclut en expliquant qu'il y a « une unité dans ce domaine [...] ». Une unité – toujours imparfaite et en cours de construction – de la composition historique » (1987 : 116). Pour Connell, lorsque nous croyons voir de la systématisme, ce que nous avons en fait devant les yeux n'est pas de la structure mais de l'action libre et intéressée (*agency*) (ou plutôt de la structure qui est construite par des agents libres et intéressés) : « Un haut degré de systématisme est susceptible de refléter la dominance d'un groupe dont les intérêts sont satisfaits par un ordonnancement particulier des rapports de genre » (p. 116). Les intérêts présents dans la structure produisent des agents dont la routine et les décisions créatives reproduisent l'ordre genré, ce qui doit être compris comme « l'aboutissement de la stratégie » – la stratégie des hommes (p. 116).

Comme beaucoup de féministes, Connell souscrit à l'idée selon laquelle les intérêts particuliers ou collectifs sont déterminés par les schémas d'inégalité qu'ils expriment ou produisent (1987 : 138). Ce point est central dans la conception de l'oppression « à somme nulle ». Dans cette vision des choses, les avantages ont toujours intérêt à conserver leur pouvoir et leurs privilèges, et l'intérêt des désavantagés est toujours de les conquérir. L'ordre genré est donc perçu comme la création *en cours de réalisation* des hommes. De même, « la proportion dans laquelle le logement, la finance, l'éducation et les autres sphères de l'existence sont toutes organisées autour du modèle du couple hétérosexuel est le *reflet* de (*reflects*) la domination des intérêts hétérosexuels et de la subordination des homosexuels » (Connell, 1987 : 117, souligné par C. New). Connell semble suggérer que les intérêts masculins, ou hétérosexuels, peuvent résider dans l'ordre genré lui-même, et pas seulement dans sa reproduction. Le mot « *reflet* » rend toutefois compte de la difficulté de déterminer si les intérêts des plus puissants doivent être considérés comme une cause ou comme une conséquence de leurs privilèges institutionnels. C'est la raison pour laquelle, comme Connell, nous rejetons la question des origines des oppressions particulières, ce qui nous amène à rejeter aussi la fiction d'un groupe intemporel d'hommes hétérosexuels qui se tiendrait à l'écart des relations sociales, complotant pour élaborer un monde qui leur permettrait de garder la télécommande à portée de main, de se faire servir le dîner à l'instant où ils mettent les pieds sous la table et de satisfaire leurs fantasmes sexuels jusqu'à la fin des temps. Les intérêts qu'ont les hommes à maintenir le patriarcat sont inséparables des relations sociales

dans et à travers lesquelles ils s'expriment, et ne peuvent donc être invoqués pour expliquer ces relations.

Il est sans doute plus facile de percevoir ce point si nous nous penchons sur le travail oppressif qui est traditionnellement accompli par les femmes. Bien que les femmes soient les principales coupables de mutilations génitales féminines (MGF), comme elles l'étaient pour le bandage des pieds et comme elles le sont encore, dans les pays occidentaux, du certes moins dramatique mais tout aussi massif apprentissage de la soumission à leurs filles, les analystes féministes des MGF les décrivent comme répondant à un intérêt masculin de contrôle de la sexualité des femmes (Daly, 1978). Grâce à ce moyen particulièrement horrible, l'homme s'assure que sa femme est vierge et reste « vertueuse », en utilisant les autres femmes comme des agents au service de ses intérêts (Saadawi, 1981). Le fait que ce soient des femmes qui tiennent le scalpel est ici présenté comme révélateur de l'existence d'une oppression féminine à un niveau encore plus pervers. Mais les intérêts masculins peuvent-ils être déduits de manière aussi simpliste des structures de pouvoir existantes ? De plus en plus souvent, on entend les hommes dont les femmes ont été excisées se plaindre (cruellement il est vrai) de leur manque d'enthousiasme et d'intérêt pour la sexualité, et on trouve au sein des groupes qui militent contre les MGF à la fois des hommes et des femmes⁷. Les raisons de l'engagement de ces hommes sont sans doute complexes, mais cela ne démontre pas moins que les intérêts sont, à l'évidence, déterminés par des pratiques institutionnelles.

Connell a certainement raison lorsqu'il insiste sur le « formidable » conservatisme des hommes, qui découle de leur intérêt à reproduire l'ordre genré dans lequel ils sont avantagés (1995 : 241). Néanmoins, les femmes ont elles aussi un intérêt conservateur à maintenir cet ordre familial et bien connu dans lequel au moins certains de leurs besoins sont satisfaits et au sein duquel elles ont construit, par la force des choses, leurs identités personnelles. En tant qu'homme engagé dans le débat politique, Connell a raison d'insister sur la responsabilité des hommes et sur leur liberté d'action (*agency*), mais ce faisant il oublie la liberté d'action des femmes et fait passer l'action des hommes pour plus consciente et organisée qu'elle ne l'est réellement.

Il est incontestable que trop souvent, les hommes prennent des « décisions collectives » pour exclure les femmes (dont l'action des Talibans, ou les pratiques protectionnistes des compositeurs de musique étudiées par Cockburn [1983 : 153], fournissent de bons exemples). La pensée stratégique est une pensée consciente, qui met des mots sur les objectifs à atteindre et les étapes pour y parvenir. Décrire l'ordre genré comme « l'aboutissement de la stratégie masculine » (Connell, 1987 : 117) méconnaît cependant la puissance reproductive des habitudes routinières (Giddens, 1984). On pourrait citer plusieurs

7. Voir par exemple la page Internet « African Men Against Female Circumcision », qui au moment de l'écriture de cet article était consultable à l'adresse [www.fgm.org].

établissements d'enseignement supérieur dont les postes d'encadrement sont tous exclusivement masculins. Ces dirigeants élaborent peut-être des stratégies conscientes pour maintenir les femmes à l'écart, ou attirent et recrutent des clones d'eux-mêmes sans s'en rendre compte, sincèrement convaincus qu'ils sont d'être « les hommes qui conviennent le mieux pour leur poste ». Après tout, le meilleur « homme » ne pourrait être quelqu'un qui viendrait remettre en question leurs confortables manières d'agir et de penser... Bien que de telles actions aient pour conséquence le maintien d'un rapport de pouvoir déséquilibré entre les genres, elles ne sont pas conçues comme une stratégie.

Une seconde façon de concevoir les intérêts, plus nuancée, est également présente dans le travail de Connell, lorsqu'il admet que les intérêts peuvent être « inertes » ou latents, sans guider automatiquement les pratiques collectives, et reconnaît la complexité des relations entre intérêts à court terme et intérêts à long terme (1987 : 264). Cela lui permet de témoigner de son propre antisexisme : « Même les bénéficiaires d'un système oppressif peuvent être amenés à constater son caractère oppressif, particulièrement dans la manière dont il empoisonne les dimensions de leur vie qui sont partagées » (1987 : XIII). La possibilité de « rendre saillants dans la pratique des intérêts latents » (1987 : 138) ouvre des perspectives importantes dans le champ des politiques sexuelles. Cependant l'adhésion de Connell à une conception de l'oppression « à somme nulle », qui ne permet pas de penser l'oppression des hommes, l'empêche de pousser plus loin son raisonnement.

LA COMPLEXITÉ DES INTÉRÊTS

S'ajoutant aux tendances à la remise en cause de l'ordre genré (Connell, 1995 : 84), cette complexité des intérêts laisse espérer que la justice sociale s'étende enfin au domaine des politiques sexuelles. Le caractère « évident » des intérêts trouve sa source dans des besoins humains universels, au-delà des formes différentes qu'ils prennent dans les différents contextes sociaux. Étant donné ce que nous savons à propos des conditions de la vie et de l'épanouissement des êtres humains, étant donné que l'argent est l'équivalent universel, si nous considérons les modèles genrés selon lesquels sont distribués les avantages et les désavantages dans une société donnée, on pourrait, dans une certaine mesure, prédire la manière dont les individus vont se comporter, en fonction de leur position d'homme ou de femme qui les pousse à agir d'une certaine façon. Mais comme les intérêts dépendent aussi des valeurs et des signifiants culturels, leur construction et leur articulation est plus complexe. Il y a toujours une multiplicité de possibilités. Ehrenreich (1983) raconte ainsi comment les femmes de droite qui étaient opposées à l'amendement sur l'égalité des droits ont défendu le droit d'être une femme au foyer, et Kandiyoti (1994) fait état de l'existence de pamphlets antipurdah rédigés par des hommes musulmans évoquant

leur dépendance affective à leur mère⁸. Ce sont bien des intérêts qui guident certains actes accomplis en vue de l'épanouissement individuel ou collectif, mais toute personne est un faisceau d'intérêts contradictoires entre lesquels elle doit arbitrer pour agir. On peut distinguer les intérêts idéalistes, produits des aspirations des acteurs et de leur définition de la « vie bonne », et les intérêts contextuels, lorsque les besoins sont produits et satisfaits au sein d'un contexte social relativement constant. On peut aussi distinguer intérêts individuels ou collectifs, intérêts à court ou à long terme, intérêts conservateurs ou émancipateurs.

D'un côté, sauf à envisager une forme d'oppression tellement sévère qu'elle irait jusqu'à mettre la vie en danger, à peu près tout le monde a, à un degré ou à un autre, un intérêt « conservateur » à maintenir le statu quo de l'ordre genré. La manifestation de cet intérêt dépend des possibilités réelles et immanentes de changement et de la manière dont nous en serions affectés, selon le type d'homme ou de femme que nous sommes. Bien que les femmes soient moins avantagées que les hommes par l'ordre genré actuel, elles se construisent elles-mêmes de façon à pouvoir malgré tout y trouver des satisfactions (et une statistique anecdotique suggère qu'elles y arrivent : la plupart des femmes ne voudraient pas être des hommes)⁹. Il n'est néanmoins pas moins vrai que les groupes opprimés n'ont rien d'autre à perdre que leurs chaînes. D'un autre côté, alors que les hommes sont en général très avantagés par rapport aux femmes, il reste des domaines dans lesquels leurs besoins humains ne sont pas satisfaits dans l'ordre genré actuel. Les coûts payés par les hommes sont substantiels et sont producteurs d'intérêts émancipateurs latents. Pour mettre un terme à l'oppression des femmes, il est donc dans le strict intérêt des femmes d'examiner les intérêts latents des hommes.

LES HOMMES SONT-ILS OPPRIMÉS ?

DES RÔLES SEXUÉS AUX MASCULINITÉS

L'idée selon laquelle les hommes seraient psychologiquement déstabilisés, et donc opprimés, dans l'ordre genré est depuis longtemps défendue. Dans les années 1970, ce préjugé était théorisé en termes de rôles sexués, s'appuyant sur les théories psychologiques de l'apprentissage social (voir par exemple Pleck, 1976). Dans les années 1990, les « rôles sexués » ont été remplacés par les « masculinités », entendues comme les représentations des différentes manières d'être un homme, qui supposent de concevoir les pratiques genrées comme un système portant autant préjudice aux hommes qu'aux femmes (voir par exemple

8. Elle écrit : « Derrière la façade persistante des privilèges masculins demeurent des ambiguïtés profondes qui peuvent donner lieu à la fois à l'émergence d'un discours masculin défensif et à un authentique désir de contestation et de changement » (Kandiyoti, 1994 : 212).

9. C'est peut-être en ce sens qu'il faudrait comprendre les affirmations provocantes de Hakim (Hakim, 1996).

Harris, 1995). Dans *Backlash*, Faludi réalisait un entretien avec un féministe des années 1970 (1992 : 334), qui reprochait aujourd'hui aux femmes d'opprimer les hommes.

« Les hommes souffrent plus que les femmes – parce qu'ils sont, à bien des égards, plus impuissants que les femmes à l'heure actuelle. » Warren Farrell marque une pause pour boire une gorgée de la tasse de café que sa gouvernante vient de lui apporter. Dans la pièce voisine, sa secrétaire dactylographie et classe ses dossiers. « Le mouvement des femmes s'est transformé non en un mouvement pour l'égalité, mais en un mouvement pour la maximisation des intérêts des femmes », dit-il.

Dans les années 1970, à l'époque où Farrell était plus antisexiste qu'antiféministe, il y avait déjà deux tendances intellectuelles et politiques au sein du mouvement des hommes (Messner, 1997 : 41). L'une et l'autre avaient recours à la théorie des rôles sexués selon laquelle « les hommes [...] sont conditionnés à adopter une attitude masculine compétitive, inexpressive, contraignante, qui cause des dégâts à la fois sur le plan physique et sur le plan psychique, inhibant l'expression de leur "moi" authentique » (Segal, 1997 : 68). Mais là où les hommes « antisexistes » insistaient sur la responsabilité (*agency*) des hommes dans l'oppression et essayaient de dénoncer et de résister aux rôles sexués imposés pour abolir le sexisme, les défenseurs des « droits des hommes » focalisaient plutôt sur le moyen de mettre un terme aux souffrances infligées aux hommes par les rôles sexués. Cette divergence perdure au sein du nouveau paradigme des masculinités, avec l'opposition entre l'antisexisme et le rejet de la « masculinité hégémonique » de Messner et de Connell, d'une part, et le refus d'accepter une masculinité « féminisée » manifesté par les mouvements mythopoétique ou de défense des droits des hommes, d'autre part.

On remarque ainsi que la majorité des critiques traditionnellement adressées à la théorie des rôles sexués (par exemple Sayers, 1986) pourraient tout aussi bien être utilisées contre les discours en vogue à l'heure actuelle. Connell remet en cause le « présupposé [...] selon lequel les deux rôles seraient symétriques. L'oppression [...] est alors définie comme la contrainte exercée par le rôle sur le moi, qui peut concerner les rôles masculins comme les rôles féminins » (Connell, 1995 : 25). Du point de vue de Messner, cela mène à « un appel trompeusement symétrique à libérer les hommes et les femmes des rôles sexués qui les oppriment » qui méconnaît la structure des relations de genre (Messner, 1997 : 38). Cette critique s'applique avec autant de pertinence aux paradigmes des masculinités, qui insistent sur la subjectivité et les représentations en négligeant les structures institutionnalisées de pouvoir et leurs conséquences matérielles.

Même dans ses versions discursives les plus récentes, le concept de « masculinité » n'est pas valable pour penser cette dimension du monde social. Son élargissement excessif est mis en évidence dans ce passage de Segal (1997 : 123) :

« Plus nous nous rapprochons de l'identification d'une forme de masculinité exemplaire, [...] plus il apparaît clairement que la masculinité est structurellement contradictoire : à chaque fois qu'elle s'affirme, elle se remet elle-même en question. [...] [Ce] n'est pas une essence unique, innée ou acquise. Telle qu'elle est représentée dans notre culture, la "masculinité" est une modalité idéale de l'être toujours imparfaitement réalisée, et qui repose autant sur une réalité sociale que sur une réalité psychique. Elle existe dans les diverses formes de pouvoir que les hommes possèdent idéalement. »

On peut dire que, comme la théorie des rôles sexués, le paradigme des masculinités a un pied dans la *structure* et un pied dans l'*agir*, dans la mesure où les masculinités construisent les « moi » masculins autant qu'elles sont construites par eux. Pour résoudre provisoirement ce problème de la dualité *structure/agir*, on peut recourir au réalisme social morphogénétique d'Archer. Les masculinités peuvent être vues comme des structures culturelles composées de pouvoirs émergents, au sein desquelles et par lesquelles les hommes parviennent à se penser eux-mêmes comme agents, ce qui leur permet de les élaborer eux-mêmes à leur tour (Archer, 1995 : 193). Cette conception semble compatible avec les travaux de Connell (1995), Segal (1997), Brittan (1989) et ceux d'autres théoriciens des masculinités, et les histoires de vie racontées par Connell permettent même de donner une consistance plus humaine à ces formules désincarnées. Mais la vieille question héritée de la théorie des rôles sexués demeure sans réponse : si les masculinités, en tant que structures culturelles, sont construites dans les relations sociales (y compris celles entre parents et enfants) et participent à la construction de la personnalité, comment considérer qu'elles puissent dans le même temps « contraindre » le « moi » ? Dans la prochaine section, nous nous efforcerons de montrer que l'un et l'autre ne sont pas incompatibles, mais nous commencerons par nous intéresser à l'objection selon laquelle il ne saurait exister de « moi » présocial pouvant être contraint.

Dans sa critique de la théorie des rôles sexués, Segal (1997 : 68) explique que les rôles sexués ne peuvent être opprimants pour celui qui joue le rôle que si nous postulons l'existence d'un « moi » authentique présocial, indépendant du rôle – les poststructuralistes diraient : *reductio ad absurdum* (voir Frosch, 1991 : 22). Cette objection perd de sa pertinence lorsqu'on prend en compte le fait que le « moi » est construit par stratification (Bhaskar, 1993)¹⁰. Les besoins

10. Pour parler en termes généraux, la personnalité peut être vue comme un ensemble structuré de facultés (incluant la mémoire, la pensée réflexive, l'identité), de tendances (une certaine façon de voir le monde, une certaine manière d'agir et de réagir) et de limites (les conflits, les entraves au bon fonctionnement psychique). Ces facultés et limites de base font partie de notre patrimoine commun (ou de la nature humaine), mais le fait que certaines d'entre elles soient développées et utilisées, et le degré de développement ou d'usage auquel on les porte, et les systèmes symboliques à travers lesquels elles sont mobilisées dépendent de la trajectoire personnelle de chacun et du contexte culturel. De nombreuses théories psychologiques très développées vont dans le sens de cette vision des choses, qui

les plus élémentaires des êtres humains, leurs aptitudes et leurs faiblesses, *sont* présociaux en un sens, pour employer un langage qui peut paraître ici décalé. Pour pouvoir mieux les comprendre, il serait nécessaire de les replacer parmi les pouvoirs et les handicaps de ces entités émergentes structurées que sont les êtres humains, puisqu'ils ne sont réalisés (c'est-à-dire *actualisés*) que dans les situations sociales concrètes, dans le processus culturel de construction et d'usage du « moi » (New, 1996). Néanmoins, nous en savons assez à propos du potentiel humain et des influences sur le développement humain pour être à même d'identifier les situations ou les types d'environnement social qui tendent à nuire aux individus ou à les limiter, indépendamment du contexte culturel. Ainsi, par exemple, Brittan, qui définit l'oppression comme manquement au « respect de la dignité » et finalement déni de la capacité à agir librement, note que « les humains n'aiment pas être traités comme des objets, ou plus précisément, ils n'aiment pas être placés dans des situations où ils *se sentent* impuissants », ajoutant qu'une telle affirmation « n'implique pas de souscrire obligatoirement à l'idée d'une essence humaine universelle » (1989 : 174). On peut parler d'une *tendance* à être maltraité dans une telle situation, bien que la forme que revêtent cette maltraitance et la manière dont elle sera perçue, dépende de facteurs propres à la situation ou à la relation envisagée.

CONSTRUCTION/RESTRICTION DU « MOI »

La théorie des rôles sexués a mis en évidence le rôle du père dans la construction de l'identité genrée et le fait que la pression conformiste s'exerce avec une plus grande intensité sur les garçons (Pleck, 1976). La théorie des relations interpersonnelles (*object relations theory*) posait le problème de la construction identitaire des jeunes garçons dans des termes négatifs, comme non-mère et non-féminin et comme le résultat de la séparation précoce d'avec le père (voir par exemple Chodorow, 1978). Les théories de la masculinité, quant à elles, s'intéressent moins à ces problèmes liés au développement de la personnalité, tout en décrivant la famille et l'école comme des « lieux où les styles de masculinité sont produits et utilisés » et où les identités sont négociées (voir par exemple Haywood et Mac an Ghail, 1996 : 52). On voit alors émerger un discours cohérent. Les garçons, dans les sociétés occidentales du moins, sont systématiquement empêchés d'accéder à des contacts physiques affectueux, particulièrement avec les autres garçons – ou bien, un tel contact est sexualisé donc interdit. Ils sont encouragés à ne pas exprimer la douleur ou la colère par des larmes, à taire toutes leurs émotions (à l'exception de la colère) et à rester stoïques lorsqu'ils souffrent physiquement ou émotionnellement. Ils sont désinformés à propos de leur propre sensualité et sexualité et de celles des

n'implique pas de concevoir forcément la personnalité comme un bloc monolithique ou comme une entité figée.

filles et des femmes, la sexualité hétérosexuelle leur étant présentée comme la seule forme acceptable d'intimité et d'expression du désir (Snodgrass, 1977). Paradoxalement, on affirme qu'ils sont enjointés par leur identité masculine à se comporter en êtres responsables, mais on dit aussi que les hommes sont dangereusement irresponsables – ce qui constitue une magnifique contradiction. Leur propre comportement irresponsable est généralement autorisé ou toléré, mais il peut aussi être puni, souvent avec violence (voir par exemple Boyle, 1977).

La sphère de l'expression des émotions est l'une de celles pour lesquelles on affirme que les hommes subissent les conséquences de traumatismes remontant à la petite enfance. L'argument est le suivant : les êtres humains de sexe masculin sont potentiellement capables d'une richesse émotionnelle et d'une intelligence relationnelle équivalente à celle des femmes. Ils ont des capacités à saisir et à exprimer leurs émotions similaires, et ont tout autant besoin de le faire. Les structures culturelles de la masculinité (et les pratiques et relations qu'elles influencent) inhibent le développement de ces potentialités chez les hommes, ce qui conduit fréquemment à l'adoption de stratégies émotionnelles défensives, à un sous-développement de la faculté d'empathie et à une certaine difficulté à gérer l'intimité (Pleck, 1989 ; Hearn, 1993 ; Parkin, 1993). De tels développements de capacités ou échecs à développer des capacités peuvent être perçus comme un gâchis du potentiel des hommes, et donc comme une forme de mauvais traitement. Pourtant, parce que cette contrainte prépare les hommes à limiter et contrôler leurs émotions dans le monde du travail, elle est plus souvent présentée comme un aspect du privilège masculin. Le contrôle des émotions est étroitement lié au contrôle des femmes. Ainsi, Putnam et Mumby voient les mythes structurants de la « rationalité » et des « règles impartiales » comme « favorisant la masculinité », ce qui équivaut implicitement chez eux à dire qu'ils « profitent aux hommes » (Putnam et Mumby, 1993 : 42). La thèse que nous défendons ici est que si la construction sociale d'une telle contrainte sur les identités produit effectivement des individus bien adaptés aux structures capitalistes et patriarcales et à même de jouer leur rôle d'agents de l'oppression des femmes¹¹, il n'en est pas moins vrai que la perte de pouvoir des hommes et leur souffrance aisément perceptible fait de cette contrainte un mauvais traitement, donc une oppression.

Tout en insistant sur les dimensions matérielles de l'oppression des femmes, les féministes ont également présenté les « féminités » comme des *idées reçues* (*misrepresentations*) entravant le développement des femmes et limitant leurs possibilités de choix, qui sont donc opprimantes. Suivant le même raisonnement, les masculinités peuvent être jugées opprimantes. Ainsi que nous l'avons précédemment expliqué, les représentations faussées des besoins et des capacités

11. « Dans notre culture, [...] les hommes doivent réprimer leur propre besoin d'avoir des relations avec les autres, ce qui les conduit à se montrer plus intolérants à l'égard de ce même besoin lorsqu'il est exprimé par les autres » (Fergusson, 1984 : 164).

des hommes deviennent une part de leur propre identité. « L'oppression ne serait pas si révoltante si elle ne s'appuyait pas [...] sur la complicité de l'opprimé lui-même » (Ferguson, 1984 : 94). Même si les individus sont convaincus de la supériorité de leurs capacités et de leur nature, ils sont négativement affectés par le fait de n'être pas considérés comme ce qu'ils sont vraiment. Il est préjudiciable pour une femme d'être réduite à son utérus ou de voir sa subjectivité ignorée – le développement des petites filles et l'épanouissement des femmes sont considérablement perturbés par de telles pratiques (Miller, 1978). Symétriquement, traiter les hommes comme des « bras » ou comme des « armes » (ou même comme des « employés »), comme des corps dont on peut disposer librement, ou comme des êtres naturellement violents, est une forme de maltraitance propre à nuire à leur développement et à leur vie sociale. Si on admet cela, des formes aussi institutionnalisées de préjugés constituent une forme d'oppression. On peut même aller plus loin en affirmant que les masculinités sont utilisées pour justifier des pratiques préjudiciables pour les hommes, et pour nier ou pathologiser la souffrance qui en découle – comme c'est le cas, par exemple, avec le « trouble de stress post-traumatique » chez les militaires (« *Shellshock* »).

Une critique postmoderne de ce qui vient d'être dit arguerait sans doute que la souffrance et la maltraitance sont des productions discursives, qui n'existent que dans un contexte donné, et que les sociologues réalistes qui cherchent à décrire l'oppression projettent souvent leurs propres valeurs sur des acteurs dont la culture est totalement différente de la leur. Quand bien même les X auraient de sérieuses raisons de croire que les Y souffrent du fait de certaines pratiques (comme des rites initiatiques douloureux), cette souffrance peut être en elle-même symboliquement importante pour les Y, voire être la clé de leur épanouissement dans un contexte culturel donné. Par analogie, dans la mesure où, dans nombre de cultures, le processus de construction de soi chez les hommes donne une signification importante à la violence (par exemple), le fait que la violence institutionnalisée des hommes nuise de manière évidente à ses victimes ne peut nous amener à conclure qu'elle nuit aux hommes en tant que groupe – sauf si eux-mêmes la perçoivent comme telle (cf. Laclau et Mouffe, 1985). Toute conception réaliste de l'oppression des hommes devrait donc être rejetée.

Bien sûr, nous devons éviter les conclusions hâtives à propos de la souffrance, des besoins et des conditions d'épanouissement des autres groupes. Néanmoins, dans la mesure où les hommes, dans certains contextes culturels, semblent souffrir à cause des pratiques masculines attendues ou quasi obligatoires telles que l'impératif du stoïcisme face à la douleur ou à l'échec (Harris, 1995) ou les pratiques initiatiques humiliantes qu'ils doivent subir en silence (Shire, 1994 : 155), les autres groupes peuvent déduire du témoignage de ceux qui l'ont vécue que la souffrance est réelle. Ceux qui se trouvent à l'extérieur du groupe des hommes doivent rechercher la signification de ces pratiques et la valeur qui leur est attribuée. Ceci fait, on peut présumer qu'ils sont dans une posture

partiellement défensive au sens psychanalytique du terme, et que leurs autres valeurs sont sans doute immanentes à cette culture. Un tel argument implique une certaine vision de la nature humaine et de la construction de la personnalité, mais n'implique pas qu'elle soit monolithique, statique ou présociale.

LE MAUVAIS TRAITEMENT SYSTÉMATIQUE DES HOMMES

L'oppression des hommes n'est pas seulement d'ordre disciplinaire ou psychologique. Elle génère également des effets matériels en termes de *positionnement* des hommes que nous ne parvenons pas à percevoir comme oppressifs en raison de l'absence d'un agent ou d'un bénéficiaire aisément identifiable. Les exemples que nous allons présenter ici sont parmi les plus récurrents de la littérature sur la masculinité. L'originalité est que nous envisageons ici ces pratiques et leurs effets comme des aspects du positionnement structurel des hommes plutôt que comme résultant simplement de masculinités hégémoniques ou minoritaires, et que nous les appréhendons comme véritablement oppressives *pour les hommes* plutôt que comme le coût mineur qui vient en contrepartie du privilège. Les masculinités, en tant que structures intellectuelles de justification (c'est-à-dire idéologies), sont d'une importance cruciale dans le développement de la subjectivité genrée, et donc dans la reproduction de l'ordre genré. Mais l'étude du positionnement institutionnel des hommes au travail, dans la famille et dans la cité est plus importante encore pour comprendre quelle est leur place dans les rapports de pouvoir et pourquoi ils sont à la fois oppresseurs et opprimés. Les quatre domaines de l'oppression des hommes que nous allons successivement examiner n'ont pas vocation à rendre compte fidèlement de la complexité de la réalité, et on pourrait trouver pour chacun d'entre eux de multiples exceptions, mais ils représentent des tendances caractéristiques des sociétés occidentales. Ce ne sont pas des exclusivités masculines – chacun de ces aspects de l'oppression pourrait, dans certaines circonstances, être applicable au groupe des femmes. Mais on pourrait dire la même chose de toutes les oppressions, y compris celle subie par les femmes : c'est ce qui donne à la vie sociale sa variabilité et sa complexité.

1. *Le travail* : On a précédemment évoqué la réification des hommes dans les sociétés modernes, et leur subordination aux objectifs organisationnels. Il est également vrai que les économies capitalistes (cela valait aussi pour le communisme) accumulent le profit au détriment des hommes dont elles exploitent la force de travail, les hommes étant surmenés dans le cadre du salariat (Ishii-Kuntz, 1993), tandis que le surmenage des femmes, qui est comparable, est plus souvent le produit d'une combinaison entre travail salarié et travail non rémunéré. Le surmenage a historiquement été justifié par l'idéologie de « l'homme-pourvoyeur », qui est aujourd'hui en recul (Cohen, 1993 ; Ehrenreich, 1983), mais aussi par la peur du chômage (Willott et Griffin, 1996). Bien que les

hommes de la classe ouvrière demeurent condamnés à exercer les professions les plus pénibles, les plus dangereuses et les plus épuisantes, le surmenage frappe également les hommes des classes moyennes et supérieures. Le corps de ces hommes est considéré comme une ressource dont on peut disposer librement. L'idéologie masculine qui fait l'éloge de la force et de l'endurance encourage les hommes à accepter, voire à tirer de la fierté des effets destructeurs du surmenage, ce qui ne va évidemment pas sans sérieuses répercussions sur leur santé.

2. *L'armée* : Les hommes sont contraints, dans certaines circonstances, à tuer ou à mourir pour la patrie, et peuvent être sanctionnés s'ils refusent. Les armées organisent la violence des hommes contre d'autres hommes, selon des modalités qui dépendent de leur appartenance sociale et ethnique. Le nombre d'hommes tués, blessés ou traumatisés par la guerre est gigantesque, mais l'idée reçue d'une nature masculine intrinsèquement agressive et violente (voir par exemple Bowker, 1998 : 13 ; cf. Harris, 1995 : 189) évite que l'on reconnaisse dans la guerre une forme de mauvais traitement et continue de masquer ses motivations économiques.

On pourra voir dans la guerre un espace de construction de la personnalité, mais la mort et la blessure constituent clairement des préjudices. Le fait de les imposer est donc une forme de maltraitance, même si elles sont présentées comme les risques normaux de la guerre pour les hommes (même dans la vie civile, la mort des femmes et des enfants dans des accidents est considérée comme plus choquante que la mort des hommes). Il est évident que devenir un tueur suppose également un mauvais traitement préalable. Karner a interviewé quinze vétérans du Vietnam qui souffraient d'un trouble de stress post-traumatique. Ils avaient « grandi avec l'image idéalisée du bon soldat “qui sert Dieu et sa patrie”, et souvent quasi simultanément, vécu une réalité physiquement et émotionnellement bouleversante qui avait mis à mal cet idéal » (Karner, 1998 : 207). Leur aptitude à tuer d'autres hommes n'était pas inscrite dans leurs gènes ; elle a été acquise à la fois chez eux et dans les camps d'entraînement. Certains décrivaient le frisson érotique du meurtre, d'autres se souvenaient avoir été incapables de tirer et avoir été menacés de mort par leurs supérieurs, « et il me hurlait, “Tire”, tu vois, c'était tire ou bien crève » (Karner, 1998 : 229). Comme cela arrive souvent, ces hommes « ne sont pas rentrés en héros » (p. 231). Après la guerre, ils ne savaient pas comment continuer à vivre. Certains d'entre eux avaient l'impression d'être des assassins, et tous savaient qu'ils seraient punis s'ils continuaient à appliquer les schémas violents qui leur avaient été inculqués dans l'armée.

3. *La justice pénale* : Bien que le nombre de femmes en prison soit en augmentation, il demeure exact que la justice pénale punit les hommes plus sévèrement pour de nombreux crimes, qui impliquent fréquemment des agressions à caractère sexuel. La « justice » a globalement pour effet de perpétuer l'ordre genré, tout autant que les structures d'inégalité sociales ou ethniques. En détention, les hommes sont généralement isolés, déshumanisés et traités comme intrinsèque-

ment méchants et dangereux. Beaucoup se suicident. La violence entre détenus est considérée comme banale et inévitable, tantôt ignorée, tantôt sanctionnée par l'isolement, la privation et la violence officielle (Toch, 1998). Les prisons sont un lieu servant à exclure et à surveiller des catégories d'hommes qui ont déjà été préalablement ciblées, comme les hommes afro-américains aux États-Unis (Messner, 1997 : 65).

4. *La santé mentale* : Les sociologues du genre et des troubles mentaux voient de plus en plus l'alcoolisme et la toxicomanie comme des équivalents masculins à la dépression et à la prise de médicaments antidépresseurs chez les femmes (Busfield, 1996). Le recours plus fréquent des hommes à des drogues anesthésiantes ou apaisantes et leur taux de suicide plus élevé prouvent qu'ils souffrent, mais pas nécessairement qu'ils sont opprimés en tant qu'hommes. Cependant, de même que la fonction des antidépresseurs est de permettre aux femmes d'accepter leur sort, la fonction de l'alcool et des autres drogues est de permettre aux hommes de faire face aux aspects les plus stressants de leur condition. Les jeunes ouvriers interviewés par Canaan lui ont raconté qu'ils sortaient parfois pour se saouler et se battre avec des inconnus parce que c'était le seul moyen qu'ils avaient pour évacuer un trop-plein d'émotions après une dispute à la maison (Canaan, 1996). Les industries du tabac et de l'alcool ont toujours vendu leurs produits comme des symboles de la virilité (entre autres), en les associant culturellement au stoïcisme et à la restriction de l'expression des émotions. L'alcool est souvent utilisé par les jeunes hommes issus des catégories populaires pour compenser leur frustration de ne pouvoir accéder aux biens de consommation, et par les hommes de toutes les catégories sociales pour oublier le surmenage, les traumatismes ou les ennuis de santé. Un grand nombre d'hommes deviennent dépendants à ces substances et se voient diminués par leur consommation abusive. Les armées modernes utilisent l'alcool officiellement, et les drogues illégales officieusement, pour améliorer l'endurance des soldats et pour les divertir. « David [...] avait toujours peur d'être attaqué pendant son sommeil, et c'est la raison pour laquelle il a commencé à prendre des amphétamines. "Ça te tient éveillé pendant un jour et demi [...] mais quand les effets commencent à s'estomper, c'est comme si on te plantait des centaines d'aiguilles dans le corps. Alors tu fumes un ou deux joints pour que ça passe mieux" » (Karner, 1998 : 220).

De tels arguments ne feront pas changer d'avis ceux qui considèrent qu'affirmer son appartenance à un groupe opprimé est « l'ultime démarche de légitimation » pour des hommes blancs hétérosexuels qui n'hésiteraient pas à « se déguiser en victimes pour mieux maintenir leur hégémonie » (Yudice, 1995 : 272). La parodie féministe de la thèse de l'oppression des hommes reprend ironiquement les points que nous avons soulevés :

« Seuls les hommes peuvent être appelés sous les drapeaux, forcés d'aller à la guerre, et être tués. Les femmes peuvent choisir de faire carrière ou non,

mais les hommes ont la pression pour ramener de l'argent. C'est pourquoi dans les ghettos où il n'y a pas de travail, ils deviennent criminels ou dealers. Notre société interdit aux hommes de pleurer. On les contraint à réprimer leurs émotions, ce qui est très mauvais pour la santé et provoque les tueries, les ulcères, l'infarctus et le cancer » (Anonyme, cité par Yudice, 1995 : 270).

Il faut néanmoins remarquer que la raison de ce mépris rageur est l'adhésion à la vision d'une oppression « à somme nulle ». Pour les tenants de cette position, considérer que les hommes sont opprimés revient à renoncer à les tenir pour responsables des abus qu'ils commettent¹². En réalité, la reconnaissance de l'oppression des hommes ne nie rien du caractère grave et odieux de l'oppression des femmes.

CONCLUSION

Les mauvais traitements infligés aux hommes sont d'un type différent des restrictions, des nuisances et des aliénations que connaissent les autres groupes d'opresseurs, comme les Blancs par exemple. Le racisme entrave les Blancs, en fonctionnant comme un obstacle à une relation détendue, égalitaire et fraternelle avec la majorité de la population planétaire. Mais les Blancs ne sont pas stigmatisés *en tant que Blancs*, ils ne sont pas traités comme des malfaisants ou comme des corps dont on peut disposer, comme c'est à la fois le cas pour les hommes et pour les personnes de couleur. Le fait que l'on dise également aux hommes qu'ils sont supérieurs et qu'ils méritent leurs privilèges n'annule pas l'effet de ce mauvais traitement, qui peut réellement être qualifié d'oppression. La réticence que nous avons généralement à employer ce mot vient en partie du fait que les hommes agissent en agents de leur propre oppression – alors que nous ne sommes pas aussi perturbés quand les femmes sont les agents de l'oppression *des femmes*. Cette réticence vient aussi de l'idée selon laquelle si les hommes bénéficient de l'ordre genré, ils ne peuvent par être dans le même temps maltraités par lui. En fait, il est possible que les mauvais traitements infligés aux hommes – en particulier « l'anesthésie » (« *blunting* ») de leurs facultés à l'empathie, au partage intime et à l'expression des émotions (Connell, 1987 : XIII) – inhibent leur aspiration à des relations égalitaires plus riches, les incitant à se contenter de maintenir l'ordre existant de manière à continuer à

12. « Le moralisme de notre culture [...] tend à structurer notre esprit de façon dichotomique, et on pense alors que si les femmes sont opprimées par les hommes, cela n'a pas de sens de dire que les hommes sont eux aussi opprimés. [...] Il est cependant possible d'affirmer [...] que les femmes sont systématiquement plus opprimées que les hommes et que les hommes ont un pouvoir considérable dans leurs relations individuelles et collectives avec les femmes, sans pour autant nier l'oppression des hommes dans la société capitaliste. Ce qui ne signifie pas que tous les hommes sont opprimés à part égale » (Seidler, 1991, 41-42).

percevoir la « rente du patriarcat ». De ce point de vue, le mauvais traitement des hommes serait directement opposé à l'intérêt des femmes.

Toutefois, si les hommes sont bien opprimés en tant qu'hommes, il ne s'en suit pas forcément que leur mobilisation en vue de la défense de leurs intérêts tels qu'ils les conçoivent soit bénéfique pour les femmes. Un tel effet ne saurait être considéré comme automatique, mais reste néanmoins possible, dans la mesure où dans l'ordre genré actuellement en vigueur en Occident (et qui est, à bien des égards, globalisé), les coûts de la masculinité sont « liés au pouvoir institutionnel des hommes » (Messner, 1997 : 108) et ne peuvent être évités qu'en s'alliant avec les femmes pour transformer radicalement l'ordre genré. Aucun allègement des coûts de la masculinité n'est à attendre du retour mythopoétique à la « masculinité authentique » ou de l'essentialisme des identités sexuelles défendu par les religions, parce que ces élucubrations reposent sur des conceptions fausses de la nature des hommes. Les associations comme « *Families Need Fathers* », qui militent pour le renforcement du rôle des pères dans l'éducation des enfants *sans* dénoncer l'oppression des femmes dans la famille, ne peuvent recueillir le nécessaire consensus, même si elles parviennent parfois à faire évoluer la législation. Le féminisme, s'il peut peut-être, tel qu'il est actuellement structuré, prévenir la survenance d'une restructuration réactionnaire ultraconservatrice de l'ordre genré, ne peut lutter efficacement contre l'oppression que par la mobilisation active d'un large nombre d'hommes et de femmes. Les nécessaires alliances et coalitions ne peuvent être établies sur le fondement de la croyance selon laquelle l'oppression des femmes par les hommes est le fruit de la « véritable nature » ou des « intérêts intemporels » des hommes.

Pour Connell, le problème qui se pose pour le mouvement des hommes est que « le modèle d'un mouvement de libération ne peut évidemment pas s'appliquer au groupe qui détient le pouvoir. [...] Le projet d'étendre la justice sociale aux relations de genre va à l'encontre de leurs intérêts » (1995 : 235). Nous espérons avoir réussi à montrer que ce second point est à la fois vrai et faux. C'est dans l'intérêt conservateur des hommes de perpétuer un ordre genré qui satisfait certains de leurs besoins humains – même s'ils doivent parfois le payer au prix fort. Mais il est dans leur intérêt émancipateur d'inventer un nouvel ordre qui répondrait mieux à leurs propres besoins, sans contraintes ou souffrances en contrepartie, et qui satisferait aussi les besoins des autres, parce qu'on ne peut ignorer cette donnée cruciale de la vie sociale qu'est la tendance naturelle de l'être humain à l'empathie et à l'identification à ses semblables. La question est de savoir comment une telle perspective émancipatrice peut se traduire en une politique concrète.

Troisième partie

**INJONCTIONS ET PRIX À PAYER
POUR DES MASCULINITÉS
PLURIELLES**

Nadine LEFAUCHEUR et Stéphanie MULOT

LA CONSTRUCTION ET LES COÛTS DE L'INJONCTION À LA VIRILITÉ EN MARTINIQUE

Les études interrogeant la construction des identités sexuelles, la sexualité ou la santé aux Antilles françaises ont, depuis plusieurs décennies, mis en évidence la fréquence d'un pluripartenariat hétérosexuel masculin, souvent simultané et durable, adossé à un mode de socialisation des garçons et des filles fondé sur le double standard de la réputation et de la respectabilité. Laissant de côté les enjeux de prévention en santé publique¹, nous préférons revisiter ici les modèles de la construction de la masculinité martiniquaise et nous interroger sur les coûts qui en découlent pour la société, les femmes et les hommes eux-mêmes, à partir d'une relecture de plusieurs travaux anthropologiques et d'une analyse des résultats de l'enquête « Genre et Violence à la Martinique² ». Cette enquête statistique, inscrite dans la lignée des enquêtes ENVEFF sur les violences à l'égard des femmes menées dans l'Hexagone, à la Réunion, en Polynésie et en Nouvelle-Calédonie, a, contrairement aux premières, pris également en compte la violence vécue par les hommes dans différentes sphères de la vie sociale, professionnelle, familiale et conjugale. Effectuée par téléphone à la fin de l'année 2008 auprès de 1 000 femmes et 1 000 hommes âgés de 18 à 59 ans, elle a été accompagnée de deux enquêtes par entretiens auprès d'une vingtaine de

1. Sur la question des liens entre les rapports de genre et l'importance des risques associés à la sexualité – particulièrement au regard de l'ampleur de l'épidémie de sida qui frappe durement les départements français d'Amérique et l'ensemble de la région caraïbe – voir S. HALFEN, *Les connaissances, attitudes, croyances et comportements face au VIH/sida aux Antilles et en Guyane en 2004*, étude ANRS-ENI6-KABP-DFA, Paris, ANRS-ORSIF, 2006; S. MULOT, « Comment les représentations des rapports de sexe influencent-elles la prévention du VIH/Sida. L'exemple des multipartenariats sexuels antillais », *Revue française de sociologie*, 50 (1), 2009, p. 63-89; D. PLUMMER, A. MCLEAN, J. SIMPSON, « Has Learning Become Taboo and is Risk-Taking compulsory for Caribbean Boys? Researching the Relationship between Masculinities, Education and Risk », *Caribbean Review of Gender Studies*, n° 2, 2008.
2. Financée par l'ANR et le Service des droits des femmes et de l'égalité, elle a été coordonnée pour le CRPLC (Centre de recherche sur les pouvoirs locaux dans la Caraïbe, université des Antilles et de la Guyane) par Nadine Lefaucheur, en collaboration avec le Centre de recherche de l'Institut de démographie de l'université de Paris I (Elizabeth Brown) pour la partie statistique.

personnes chacune : une enquête sur les sorties de la violence conjugale, auprès de femmes victimes, et une enquête exploratoire sur la socialisation masculine à la Martinique, auprès d'hommes âgés de 22 à 68 ans³.

Nous mettrons d'abord l'accent, dans ce texte, sur la forte injonction à la virilité, conquérante et agressive, qui s'avère être la caractéristique première de l'apprentissage de la masculinité aux Antilles. La répression virile des émotions et de la sensibilité sera ensuite reliée à l'homophobie et au déficit d'apprentissage de l'expression de l'intime dans la socialisation masculine. Puis, nous décrivons l'impératif social pour les hommes antillais de pratiquer un type ou un autre de pluripartenariat, et le rapport ambivalent à l'engagement conjugal et paternel qui en découle. Nous concluons sur le climat de tension et de violence, prégnant dans les rapports sociaux de sexe, entretenu par ce mode de « fabrication des mâles⁴ ».

IMPÉRATIF DE RÉPUTATION, VIRILITÉ AGRESSIVE ET DÉRIVE DÉLINQUANTE

Savoir se battre et dominer

Selon les hommes interrogés sur les critères d'apprentissage de la masculinité, c'est d'abord par la force physique, la capacité à se battre et à être vainqueur des combats engagés que s'éprouve la virilité. Cela est surtout mis en avant par les plus jeunes, encore proches de l'adolescence, comme Marc, 25 ans, étudiant, qui souligne l'importance du regard des pairs (cousins, copains de classe ou de quartier) :

« Dans l'adolescence, la relation des garçons, moi je pense que c'est le dominant. Le dominant c'est celui qui se bat, ça fait partie de la domination, savoir se battre. [...] Le premier facteur c'est celui qui est le plus fort au combat, ouais, c'est celui qui aura le plus grand respect dans la rue, tout ça. Ensuite l'argent aussi, et puis les filles, tout ça. Du moment où tu domines, tu as ton respect, tout ça vient derrière, tu vois. Les filles regardent ça aussi, le plus respecté, ça attire aussi les filles, je pense. Mais les copains ont beaucoup une influence, justement, quand je parle du dominant. »

L'agressivité dont les jeunes hommes doivent faire preuve pour établir leur domination et obtenir le respect et la réputation est en effet tournée le plus souvent contre d'autres hommes de la même génération. Lorsqu'elle s'exerce entre différents groupes de pairs, elle donne lieu à des rixes, parfois spectaculaires, surtout lorsque les moyens utilisés incluent des armes :

3. Ces enquêtes ont été effectuées par une équipe d'enquêteurs rattachée au CRPLC : Roger Cantacuzène, Joëlle Kabile, Paola Lavra, Léoncine Ozier-Lafontaine, Clara Palmiste, William Touzanne et Mylenn Zobda-Zebina, sous la responsabilité de Nadine Lefaucheur, avec l'appui scientifique de Stéphanie Mulot (UTM, LISST) et Dolorès Pourete (CEPED, IRD).

4. G. FALCONNET, N. LEFAUCHEUR, *La fabrication des mâles*, Paris, Le Seuil, 1975.

« Ouais, à la sortie des classes, ça m'est déjà arrivé de m'être battu, tout cela au niveau du collège, quoi. Pour jouer au "gros coco"⁵, des fois juste pour prouver quelque chose... De la compétition. Celui-là se bat plus, c'est lui qui a la plus grande réputation, par exemple. C'est à la recherche d'une réputation, des trucs comme ça, d'une notoriété. Maintenant ça a pris une autre forme. C'est peut-être dans le matériel, dans l'attitude, dans ces trucs-là. Avant, c'était le "bec d'or" [couteau], le rasoir, le coutelas. Maintenant, c'est le fusil, c'est surtout les fusils » (Lionel, 26 ans, chômeur).

En effet, les jeunes hommes de milieu populaire ont vu arriver les armes, l'économie de la rue et le *business*. Il s'agit alors, dans une logique de prise de risque volontaire, d'être le *major*, le *bad boy* qui, avec le respect, obtient et exhibe les « médailles » de la virilité : argent, biens matériels, bijoux, grosses voitures, chiens et, bien évidemment, les « filles ». L'influence des modèles américains et caribéens véhiculés dans le rap et le *dance hall*, qui mettent en exergue les signes extérieurs d'une réussite matérielle et sexuelle, est ici sensible⁶.

« À l'école, je ne faisais que me battre. Bon, juste pour savoir qui est le plus fort. Au collège, je me battais une fois par semaine minimum. Avant, on se battait avec nos mains, ça allait, et ça s'arrêtait là. Après, à l'école, c'était plus aux couteaux, sinon dans la rue, les revolvers et tout ça. En général, on était tous armés. Dès qu'il y avait une rumeur de combat qui arrivait, on était tous armés. Les films, la télé, on veut reproduire ce qu'il y a à la télé, on veut se montrer fort, pour faire plaisir aux copains, à la limite, passer pour quelqu'un d'important » (Michael, 22 ans, pompier).

Réputation et respect

La réputation que ces jeunes hommes disent vouloir défendre, en étant l'objet du respect des autres hommes, regroupe un ensemble de pratiques et de comportements constitutifs de la masculinité martiniquaise, antillaise et, plus largement, caribéenne. Le double standard réputation masculine/respectabilité féminine gouverne en effet la socialisation des garçons et des filles, ainsi que la vie sociale des adultes, dans de nombreuses sociétés caribéennes⁷. La réputation est décrite

5. En créole, le terme « cok » ou « coco » désigne le sexe de l'homme, et le verbe « coké », l'acte sexuel (« baiser »). L'expression « gros coco » désigne aussi le leader d'un groupe, celui qui sait s'imposer aux autres.

6. S. MULOY, « Redevenir un homme en contexte post-esclavagiste et matrifocal », *Autrepart* (49), 2009b, p. 117-136.

7. Ce double standard a été mis en évidence par Peter Wilson, dans son analyse transversale de plusieurs travaux antérieurs sur la Caraïbe (« Reputation and Respectability : a Suggestion for Caribbean Ethnology », *Man*, 4 (1), 1969, p. 37-53), puis à partir de son terrain auprès de la communauté afro-antillaise anglophone de l'île colombienne de Providencia (*Crab Antics : The Social Anthropology of English-Speaking Negro Societies of the Caribbean*, New Haven, Yale University Press, 1973). Ce thème a été largement repris dans les études francophones, notam-

par Peter Wilson⁸, comme une règle régissant la vie sexuelle et maritale des hommes, qui doivent prouver leur capacité à subvenir aux besoins des femmes et de leurs enfants et à assumer leurs obligations. À Porto Rico, par exemple, un homme est « complet » (*completo*) si on lui reconnaît les qualités suivantes : le respect, la dignité, le machisme, le sérieux, et s'il est digne de confiance (*cumplidor*). Le machisme se construit sur la base de l'exercice de la virilité (définie comme la capacité à boire, à se faire respecter, à défendre son honneur, à avoir plusieurs femmes), de l'agressivité (la capacité à se battre et à défendre ses droits) et de la paternité (la capacité à avoir des enfants).

La respectabilité serait par ailleurs le statut accordé aux personnes qui adoptent les valeurs des institutions officielles et morales, comme l'Église, la Famille, l'École, l'Administration. Comme l'avait déjà remarqué R. T. Smith, la respectabilité signe la conformité avec les idéaux de la société légale : la légitimité des unions, la reconnaissance des enfants, la fidélité conjugale, la maîtrise de la langue du pays colonisateur, l'adoption des manières européennes et chrétiennes. Le mariage civil et religieux est donc par excellence ce qui confère la respectabilité. Cet idéal du mariage comme cadre de l'éducation des enfants semble surtout s'imposer aux filles, qu'il voudrait préparer, par un confinement domestique récurrent, à faire preuve de modestie, d'obéissance, de virginité et de fidélité dans la vie conjugale et domestique. Mais, Wilson avait déjà, en 1969, noté l'écart entre ces valeurs et la réalité des carrières sexuelles et conjugales des femmes de la Caraïbe, susceptibles d'avoir fréquemment des enfants en dehors du seul cadre marital, d'entretenir des relations extraconjugales ou de constituer le second foyer d'hommes engagés par ailleurs. Les travaux sur les sociétés caribéennes ont d'ailleurs depuis longtemps rapporté qu'elles produisaient plus d'unions libres que de mariages légaux. L'aptitude à trouver un compagnon, à l'épouser et à en avoir des enfants légitimes distingue ainsi les femmes entre elles, les incitant à une âpre concurrence sur le marché matrimonial et au développement de stratégies sexuelles parfois redoutables⁹.

ment par J. ANDRÉ, *L'inceste focal dans la famille noire antillaise*, Paris, Presses universitaires de France, 1987 ; M. GIRAUD, « Une construction coloniale de la sexualité. À propos du multipartenariat hétérosexuel caribéen », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128, 1999, p. 46-55 ; C. BOUGEROL, « Vivre en prison à la Guadeloupe. Réputation et rivalité chez de jeunes délinquants », *Ethnologie française*, XXXVII (2), 2002, p. 699-708 ou S. MULOT, « Je suis la mère, je suis le père ! » : l'énigme matrifocale. *Relations familiales et rapports de sexe en Guadeloupe*, thèse pour le doctorat d'anthropologie sociale et ethnologie, dirigée par Maurice Godelier, EHESS, Paris, 2000, 635 p., et « Redevenir un homme en contexte post-esclavagiste et matrifocal », *op. cit.*, pour élucider la dynamique des rapports de genre aux Antilles françaises.

8. P. J. WILSON, « Reputation and Respectability : a Suggestion for Caribbean Ethnology », *op. cit.* ; P. J. WILSON, *Crab Antics : The Social Anthropology of English-Speaking Negro Societies of the Caribbean*, *op. cit.*

9. Voir S. MULOT, « Métisses et chabines dans l'univers antillais : entre assignations et négociations identitaires », *Clio, Femmes, Histoire, Société*, n° 27, p. 115-134.

Si la famille, l'espace domestique, l'école et l'église sont censés constituer les lieux d'apprentissage de la féminité, le groupe de pairs apparaît comme l'agent primordial de la socialisation des garçons et de la construction des critères de la virilité. Les joutes verbales, physiques et sexuelles déterminent les rapports d'autorité et la hiérarchie tacite régnant au sein de ces groupes, selon la capacité de chacun à se faire respecter et à construire sa réputation¹⁰ en se conformant à certains critères, comme la défense de l'honneur, la sagesse, les talents de parleur ou d'artiste, les capacités de conquête, de séduction, de narration des exploits sexuels, la capacité à se mettre en valeur par les atours physiques, vestimentaires, langagiers ou comportementaux.

Devenir homme sous le regard des pairs : « Tu seras un coq mon frère ! »

L'apprentissage des normes et valeurs de la virilité et de la masculinité se fait donc au sein de groupes de pairs, qui vont attester ou, au contraire, invalider la conformité de leurs membres aux règles du groupe. Soulignée depuis très longtemps dans la littérature, l'importance de ces groupes de pairs, comparés à des équipes de matelots par Peter Wilson¹¹, l'a été également par les hommes interrogés. Ce sont des lieux de socialisation, de loisirs, de construction de liens d'amitiés suffisamment importants pour que les partenaires les plus proches y soient considérés comme des « amis-frères » et pour que les autres hommes, et *a fortiori* les femmes, apparaissent incapables de les fragiliser. Censés être cimentés par la solidarité et la cordialité, ces groupes ont aussi été décrits¹² comme des lieux d'épreuve pour une amitié virile qui, en réalité, est souvent l'objet d'attaques directes et de manques de loyauté.

Dans une dimension plus délétère et coûteuse pour la société, ces groupes de pairs peuvent être aussi des lieux d'apprentissage de la transgression des interdits et des lois, et éventuellement d'initiation au crime. Confirmant les travaux de Barry Chevannes¹³, David Plummer et ses collègues¹⁴ considèrent que, lorsque l'absence d'autorité des parents, des enseignants ou des éducateurs crée un vide de pouvoir, le groupe de pairs devient le lieu de production de

-
10. C. BOUGEROL, (« Vivre en prison à la Guadeloupe. Réputation et rivalité chez de jeunes délinquants », *op. cit.*) a montré, pour la Guadeloupe, comment ces confrontations demeureraient importantes pour les jeunes hommes incarcérés.
11. P. J. WILSON, *Crab Antics : The Social Anthropology of English-Speaking Negro Societies of the Caribbean*, *op. cit.*
12. S. MULOT, « Je suis la mère, je suis le père ! » : l'énigme matrifocale. *Relations familiales et rapports de sexe en Guadeloupe*, *op. cit.*
13. B. CHEVANNES, « What we Sow and What we Reap : Problems in the Cultivation of Male Identity in Jamaica », Kingston, Jamaica, Grace, Kennedy, 1999 (repris sous le titre « What You Sow is What You Reap : Violence and the Construction of Male Identity in Jamaica », *Current Issues in Comparative Education*, vol. 2 (1), Columbia University, 2002).
14. D. PLUMMER, A. MCLEAN, J. SIMPSON, « Has Learning Become Taboo and is Risk-Taking compulsory for Caribbean Boys?... », *op. cit.*

l'autorité et des normes sociales. Le risque apparaît alors d'une socialisation des hommes dans et par la rue, et de la dérive des groupes d'hommes vivant dans la culture de la rue vers les activités de criminalité.

Des bagarres aux carrières délinquantes : la « male marginalization »

Les bagarres à la sortie de la classe, où l'on risquait surtout de perdre une dent ou de déchirer ses vêtements, se prolongent aujourd'hui bien au-delà du temps de l'école primaire, et bien plus dangereusement, dans les conflits liés à l'arrivée de la drogue (herbe, cannabis, crack essentiellement) et des armes dans les cités ou les quartiers. Certains jeunes enquêtés, ayant été témoins de la mort violente de proches, ou ayant frôlé l'emprisonnement, font état d'une prise de conscience des risques désormais associés à la recherche de la réputation dans une société marquée par le développement rapide de la consommation et du *business*, et de ce que leur a coûté leur entrée dans une carrière délinquante, même rapidement abandonnée, comme pour Miguel, 34 ans, commercial :

« Je devais avoir 13 ans. C'était un lundi après midi, il devait être midi et demi à peu près. Trois fourgons de police sont arrivés à la cité pour venir chercher mes petits copains, ça, ça m'a marqué. Là, je me suis dit : "bon, ben, mon frère, soit tu continues, soit tu arrêtes avec ça". [...] Si les gendarmes m'avaient tenu, interpellé, sur ce coup-là, j'aurais perdu beaucoup. »

Après avoir été témoin d'un braquage, où un ami s'est fait descendre pour lui voler sa moto, François (23 ans, ouvrier) s'était armé pour pouvoir « faire ce qu'il y avait à faire » en cas de danger, mais il finit par conclure :

« Ce quartier-là a pris énormément dans ma vie, ouais. [...] C'est trop de violence, qui t'amène à avoir envie de te venger. Et la vengeance engendre la vengeance. [...] Y a aussi ça que j'ai compris : ça ne finit jamais. [...] Alors, quand je vois tout ce que j'ai déjà fait dans ma vie, je me dis, vraiment, que j'ai gâché une partie de ma vie. »

Bien que l'on puisse lire ou entendre à la Martinique certains propos s'inquiétant de la « jamaïcisation » de la société, la marginalisation des jeunes, déscolarisés ou engagés dans une carrière délinquante, n'y est pas imputée, comme à la Jamaïque, au résultat d'une « guerre des sexes ». La recherche sur les masculinités dans la Caraïbe anglophone s'est en effet largement développée en réaction à la thèse de la « marginalisation mâle », défendue par Errol Miller¹⁵, spécialiste de sciences de l'éducation et auteur d'une théorie du patriarcat selon laquelle les hommes des groupes dominants s'allient aux femmes des groupes dominés contre les hommes de ces groupes, lorsque ceux-ci menacent leur

15. E. MILLER, *Men at Risk*, Kingston, Jamaica, Publishing House, 1991.

hégémonie. Appliquant cette analyse à la société jamaïcaine et, plus généralement, aux sociétés caraïbes anglophones, Miller voit dans la déscolarisation et l'échec ou les sous-performances scolaires des garçons, le résultat d'une politique éducative des élites blanches/brunes favorisant les femmes noires au détriment des garçons et des hommes noirs, afin de maintenir leur domination sur ceux-ci.

Le grand succès social et politique des thèses de Miller s'est traduit (outre la préconisation ou l'adoption de mesures de « discrimination positive » à l'égard des garçons dans le système scolaire et universitaire) par la mise en accusation des femmes – en raison, en particulier, du dédain que les collégiennes et lycéennes, décrites comme « manipulatrices » et « matérialistes », manifesteraient à l'égard de leurs condisciples, auxquels elles préféreraient les *bad boys* qui, étant engagés dans le *business* et exhibant les « médailles de la virilité », leur paraîtraient plus aptes à les entretenir. Les chercheurs en sciences sociales de l'université des West Indies ont opposé à ces thèses masculinistes celle des « effets pervers de la domination masculine¹⁶ » et d'une socialisation des garçons qui se traduit par de moindres capacités d'adaptation au système d'enseignement, ainsi que par un éthos antiacadémique renforcé par les opportunités concurrentes que le *business* offre aux jeunes hommes – opportunités qui leur donnent plus de ressources à court terme, mais accroissent la vulnérabilité des jeunes noirs et diminuent notablement leur espérance de vie.

Aux Antilles françaises, où le développement du *business* n'a pas, comme à la Jamaïque, entraîné de dérive des groupes de pairs vers la formation de *gangs*¹⁷, la marginalisation des mâles, lorsqu'elle est évoquée, n'est pas rapportée à l'institution scolaire, mais à la matrifocalité de la famille, à « l'oblitération » ou à « l'irresponsabilité » des pères.

IMPÉRATIF HÉTÉROSEXUEL ET TABOU DE L'INTIME

La construction d'une virilité conquérante restreint fortement les possibilités de se construire selon des choix ou des modèles différents de l'idéal-type du « coq ». S'il faut savoir se battre, c'est en effet aussi pour montrer que l'on n'est pas un *makoumè*¹⁸.

16. B. CHEVANNES, *Learning to Be a Man : Culture, Socialization, and Gender Identity in Five Caribbean Communities*, University of the West Indies Press, 2001.

17. D. PLUMMER, A. MCLEAN, J. SIMPSON, « Has Learning Become Taboo and is Risk-Taking compulsory for Caribbean Boys? Researching the Relationship between Masculinities, Education and Risk », *op. cit.* ; L. WACQUANT, *Parias urbains. Ghetto, Banlieues, État*, Paris, La Découverte, 2006.

18. Littéralement : « Ma commère. »

Ne pas être un makoumè : le tabou de l'homosexualité

Le regard de la société est tourné en permanence vers les hommes pour s'assurer qu'ils s'acquittent effectivement de leur rôle de « mâles », de « coqs », et vérifier qu'ils n'optent pas pour l'homosexualité, considérée ici, de façon extrêmement violente, comme un vice, une déviance, une tare qu'il faut savoir chasser de l'horizon des garçons et de la société tout entière. L'insulte *makoumè* tombe comme un couperet pour rappeler aux garçons dès l'enfance les frontières de la virilité, qu'ils ne peuvent pas franchir sans prendre le risque d'une violente opprobre¹⁹. Les mères et les femmes ne sont pas les moins soucieuses de cette hétérosexualité affichée et participent elles-mêmes au contrôle régulier de sa conformité. L'homophobie est manifeste et les agressions contre des homosexuels masculins ne sont pas rares. Les propos des hommes antillais sur l'homosexualité expriment leur refus, leur dégoût, leur intolérance envers une pratique jugée contre-nature, hors norme²⁰, et qui semble jeter un trouble sur la nature de la masculinité, comme l'exprime Marc :

« À part ça, à part l'homosexualité... Tout est toléré, fumer, l'herbe, tout, l'alcool; entre garçons tout est toléré, de garçon à garçon. C'est seulement l'homosexualité, je trouve. Le vol est toléré, tout, [le] braquage est toléré, c'est même une forme de respect. Pour nous, [l'homosexualité], c'est super-dégradant et c'est dégueulasse, c'est vraiment la dernière chose à faire. C'est un truc qui va te suivre toute ta vie. C'est vraiment, c'est intolérable, c'est vraiment incompréhensible, intolérable. C'est vraiment l'une des seules choses intolérables dans le comportement des Martiniquais. Ah ouais... [...] Non pour moi, un homosexuel, c'est pas un vrai homme. Il a juste... il a le corps, mais [...] il lui manque quelque chose, pour la virilité. La femme fait partie de ça. Tu peux pas être viril [si] tu es avec un homme. [...] Je ne conçois pas cette association, tu vois, de virilité. Deux homosexuels, je vois pas que c'est des gars virils. [...] Nous, généralement, les gens qui sont dans mon état d'esprit, on voit plutôt l'autre comme un adversaire : se battre avec lui, le dominer vraiment. Le fait de se rapprocher de lui comme d'une fille²¹, c'est vraiment, ça annule tout ce qu'il y a d'homme en toi [...]. Même si, derrière ça, tu fais du sport [et] tu es costaud. »

19. Lors de l'enquête téléphonique, un homme sur quatre s'est déclaré d'accord avec la proposition « les homosexuels ne sont pas de vrais hommes », tandis qu'un sur sept refusait de faire part de son opinion. En 2004, 56 % des hommes des Antilles-Guyane s'étaient déclarés d'accord avec l'idée que les personnes homosexuelles étaient « des gens comme les autres », mais 26 % avaient exprimé un complet désaccord, *versus* 8 % en métropole (S. HALFEN, *Les connaissances, attitudes, croyances et comportements face au VIH/sida aux Antilles et en Guyane en 2004*, *op. cit.*).

20. D. POURLETTE, « Le *makomè*, masque de l'homosexualité masculine dans les mondes guadeloupéens », R.-M. LAGRAVE *et alii* (dir.), *Dissemblances. Jeux et enjeux du genre*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 51-63.

21. I. e. « d'avoir des relations corporelles/sexuelles avec lui ».

Des épreuves probatoires peuvent même être organisées pour tester la virilité des garçons²². C'est ce qui est arrivé à Julien, qui, seul garçon au milieu d'une large fratrie, avait pris des « manières » féminines :

« On nous avait soupçonnés au lycée, on m'avait même testé une fois. *Yo té voyé an danjéré fanm deyè men pou wè si man té ka réaji, man réaji o kardetou, fanm lan couri, i fè la finmin ! I di yo lé ga zot voyé mwen fè an bagay-la, misyeu pa makoumè piès!*²³ [il rit]. Je l'ai relancée pendant un mois ! C'est elle qui m'a dit que c'était un test » (Julien).

La crainte de l'effraction corporelle et de la contamination homosexuelle s'avère particulièrement forte et interroge sur la solidité d'une identité masculine ainsi construite par opposition à l'homosexualité :

« [Q. : Est-ce que vous aviez eu des personnes proches qui étaient par exemple homosexuelles ?] – Ah non ! Autrement, j'aurais pris mes distances. [Pourquoi ?] Ah, écoutez, il peut glisser. [Glisser, dans quel sens ?] Écoutez, il peut vous faire des propositions, c'est un copain, ça va vous traumatiser ces histoires-là. Ah non, fort heureusement du coup. D'ailleurs entre copains, *pa té ni makoumè*²⁴. Mais non, mais non. Jamais. Attiré par un garçon, mais non. On est attiré par une femme, pas par un garçon. Attiré par un garçon, mais non. Excusez-moi, mais vous rigolez ? Vous me dites ça et j'ai des frissons » (Carlo, 37 ans, cadre administratif).

Marginalisation et répression des orientations sexuelles « déviantes »

Pour échapper à cette pression constante, et à l'isolement qui en résulte, nombre d'homosexuels quittent les Antilles ou se cachent derrière une hétérosexualité conjugale officielle qui leur permet d'assumer des pratiques homosexuelles plus clandestines, notamment dans les bars et boîtes de nuit spécialisés. L'ethnographie témoigne de la fréquence d'une telle stratégie de « couverture », que confirme le témoignage de Christian :

« Tu sais, ici, c'est un sérieux problème pour les homosexuels, c'est une société rétrograde, et pourtant c'est une société qui génère énormément

22. Parallèlement, le développement de la pornographie et sa consommation fréquente au sein des groupes d'hommes constituent non seulement une initiation à la sexualité pour les jeunes garçons dans une vision normative et contraignante de la virilité, mais aussi une pratique collective sexualisée : les hommes ont ensemble une activité liée à la sexualité, à travers laquelle ils se construisent en tant qu'hommes (S. MULOT, « Redevenir un homme en contexte post-esclavagiste et matrifocal », *op. cit.*).

23. « Ils m'avaient envoyé une fille terrible pour voir si je réagissais, j'ai réagi au quart de tour, la fille a détalé ! Elle leur a dit : les gars, vous m'avez envoyé faire quelque chose, là, mais ce gars n'est pas du tout homosexuel ! »

24. « Il n'y avait pas de *makoumè*. »

d'homosexualité. Quand on va dans des soirées privées, quand on croise quelqu'un, on découvre que c'est une personne que l'on connaît et qui se dit hétérosexuel. [...] L'essentiel des homos, ici, ils se marient, ils fondent des familles pour passer inaperçus. »

Lui-même a dû apprendre à parler, dans le cadre professionnel, de sa vie avec une compagne pour ne pas évoquer son compagnon, et néanmoins ne pas paraître célibataire, donc socialement obligé de draguer ses collègues femmes :

« Moi-même, pour ne pas paraître bizarre, je dis que j'ai une copine. Le pire soupçon, c'est quand on est célibataire. Un homme célibataire, il faut qu'il soit coureur de jupons. Si j'étais célibataire et que je ne draguais pas toutes les femmes du service, alors je serais louche. Donc, je ne dis pas que je suis célibataire, j'évoque mon copain en disant "ma copine", c'est une méthode de survie, quoi ! »

Il évoque l'obligation de se camoufler et celle de supporter la « pression constante des gens, exercée par leur silence, par leur regard, par leurs paroles, par ce genre de choses » et les menaces implicites qui les ont amenés, son ami et lui, à déménager plusieurs fois, parce que les voisins soupçonnaient qu'ils n'étaient pas simplement colocataires, parce qu'un autre couple homosexuel de l'immeuble a été agressé par des jeunes des cités environnantes, parce que des collègues de son ami habitaient la résidence où ils venaient d'emménager : autant de raisons qui l'ont finalement amené, peu après l'entretien, à quitter la Martinique pour l'Hexagone.

Le tabou de l'intime

Si l'apprentissage de la virilité et de la réputation commence donc avec les bagarres et la drague, ceux qui s'y refusent, ceux qui n'ont pas le physique « viril », ou qui expriment de la sensibilité ou de la féminité, sont mis à l'écart, voire maltraités.

La socialisation masculine s'avère particulièrement coûteuse dans le domaine de l'expression des sentiments et de la communication. Si, dans leurs rapports avec leurs pairs et dans leurs démonstrations de virilité, les (jeunes) hommes disposent d'un cadre de communication commun codifié – bourrades, plaisanteries-insultes, narration enjolivée des exploits sexuels, etc. – il n'y a pas, en revanche, dans ce mode de socialisation, d'apprentissage de l'expression de l'intime, qui reste le champ du non-dit, de l'implicite. On peut même parler d'un tabou de l'intime, car exprimer des sentiments tendres, dévoiler son intimité, n'est pas « viril »²⁵.

25. R. Cantacuzene a développé ce thème dans sa communication « Socialisation masculine et déficit d'expression de l'intime dans la société martiniquaise » au colloque de Québec sur les hommes et les masculinités, mars 2011.

Ce tabou de l'intime explique sans doute qu'un homme sur deux ait répondu, lors de l'enquête téléphonique, ne se confier à personne en cas de problème personnel ou concernant sa vie de famille. Les hommes rencontrés n'ont également guère de confidents²⁶, comme Jean-Marc, qui refuse de parler de ses problèmes à ses amis – se confiant éventuellement à sa mère ou à Dieu, qui prend la place souvent laissée vacante par le parent masculin. La fragilité de la figure paternelle explique d'ailleurs peut-être la difficulté, voire l'impossibilité, d'échanges verbaux intimes entre le père et ses enfants.

Si la « communication non communicante » caractérise les échanges au sein des groupes de pairs, c'est peut-être aussi qu'elle caractérise également le mode d'éducation qui a longtemps prévalu à la Martinique et particulièrement dans les relations masculines, père-fils ou maître-élève : les « corrections » physiques – ou les « mauvais mots » – plus que l'échange et la parole²⁷. Les témoignages d'éducation non violente sont en effet beaucoup moins nombreux que ceux de châtiments physiques jugés « exagérés », voire de maltraitance. Même lorsqu'ils estiment que les châtiments physiques leur avaient été administrés « pour leur bien », les hommes interviewés regrettent que leurs parents n'aient pas su trouver « les mots pour le dire » :

« C'est si on faisait une bêtise, seulement, qu'on prenait des coups. On ne nous tapait pas pour rien. C'était pour notre bien, après. Mais, quand même, je dis que la violence, un enfant ne devrait pas connaître ça. Il y a une manière de parler à ton enfant, il y a une manière de présenter les choses, de lui faire comprendre les choses, de l'inculquer, tu vois. Quand tu reçois les coups, tu ne comprends pas. Tu te dis finalement, frère, que les parents auraient pu arrêter ça, de taper leurs enfants, ouais. Il y a d'autres méthodes. Avec la sagesse, gentiment. Il y a d'autres méthodes, je pense, ouais » (Français).

Cette difficulté à dire et à se dire ne facilite pas la relation amoureuse, comme en témoigne Miguel, qui, pendant deux ans, a été « tout le temps ensemble, sans être ensemble » avec la première fille dont il a été amoureux :

26. L'enquête ANRS 112 VESPA DFA (K. BOUILLON, F. LERT, R. SITTA, A. SCHMAUS, B. SPIRE, R. DRAY-SPIRA, « Factors correlated with disclosure of HIV infection in the French Antilles and French Guiana : results from the ANRS-EN13-VESPA-DFA Study », *AIDS*, 21 Suppl 1, 2007, p. 89-94) avait montré que, contrairement aux situations européennes, les Antilles-Guyane se caractérisaient par une propension des femmes plus forte que celle des hommes à dévoiler leur séropositivité à leur entourage. Les hommes paient ici aussi l'obligation de virilité qui leur est faite et l'impossibilité de confier leurs fragilités à leur entourage.

27. Près de trois hommes et deux femmes sur dix se sont déclarés « d'accord » avec l'opinion : « Pour bien élever un enfant, il faut le corriger physiquement » et près d'une personne enquêtée sur cinq a déclaré « avoir été souvent punie ou frappée *injustement* » dans son enfance ou son adolescence (nombre des personnes enquêtées qui ont répondu à cette dernière question par la négative ont commenté : « J'ai souvent été frappé, mais c'était normal, c'était pour mon bien »).

« Jusqu'à présent, elle n'arrive pas à comprendre comment je lui ai jamais dit que j'étais amoureux d'elle. Je lui dis : "J'avais pas à te le dire, ça se voyait, tout le monde le savait, ça se voyait comme de l'eau de roche !" Elle me dit : "Non, moi, j'ai pas vu ça, tu ne m'as jamais rien montré" – "Mais, attends, je suis pas obligé de venir à genoux : 'Chérie, je t'aime'" ! »

IMPÉRATIF DE SÉDUCTION, PLURIPARTENARIAT ET RESPECTABILITÉ

À la conquête des femmes...

La capacité de séduction et de conquête des femmes apparaît dans le discours des jeunes hommes comme un second registre de démonstration de la virilité. Pour les hommes plus âgés, qui ont oublié les bagarres de leur enfance et n'ont pas connu le *business* à l'adolescence, il s'agit même du registre le plus important. En effet, dès l'adolescence, et parfois dès l'enfance, le succès des hommes auprès des femmes est considéré comme la garantie de leur hétérosexualité, le socle majeur de leur virilité. Obligation est faite de séduire et conquérir, non pas une, mais des femmes, éventuellement en même temps, et ainsi d'entrer dans une arène de la compétition en tentant, soit d'être le premier à conquérir une « fille » (*janm la, chè la, fiy la*²⁸), soit de voler la copine d'un autre homme pour montrer sa supériorité sur lui (et non pour rester avec la dite femme, rapidement discréditée). Dans tous les cas, la conquête sexuelle ne vaut que si elle s'accompagne de son récit glorieux, et souvent disproportionné, rapporté aux pairs.

« Avec les copains de la cité, on rigolait, on se racontait nos histoires de cul tout le temps. Y en a même qui se comparaient, mais j'ai jamais participé à ça, de peur d'avoir la plus petite ! [il rit]. Jusqu'à présent, on se raconte nos histoires : nos conquêtes, nos femmes, nos pétasses [il rit] » (Miguel).

Les descriptions très crues des actes sexuels impliquent que les femmes dont il est question ne peuvent être considérées avec respect et ne sont guère envisagées comme partenaires à moyen ou long terme. Exhibées comme trophées de conquêtes éphémères et multiples, les jeunes femmes participent (parfois malgré elles) à la valorisation de cette réputation masculine, ne récoltant que peu le respect dont l'homme peut s'enorgueillir et se trouvant souvent réduites au statut d'objets et de faire-valoir :

« À l'adolescence, c'est la découverte. Les filles, plus on en a, mieux c'est. Normal. C'est une collection. [...] Ben, comme j'ai dit, plus on en a, mieux c'est. Plus elles sont jolies, mieux c'est. Passer auprès des copains et tout. Ceux qui ont plus... ceux qui ont plus de filles, plus de choses, pour eux,

28. La *femme*, la *chère*, la *fille*, sont les termes utilisés pour désigner les objets de conquête, contrairement à *madam an mwen*, (« ma femme ») qui désigne la femme choisie pour une relation suivie, impliquée et sérieuse.

c'est une compétition entre eux. Sauf les plus sérieux, finalement, les types pensaient faire une collection ; c'est un tournoi, qui avait le plus de filles, qui faisait le plus de trucs que les autres » (Michael).

Cette obligation à se réaliser par les prouesses sexuelles est particulièrement forte chez les jeunes des classes défavorisées où la faiblesse du capital économique et scolaire semble pouvoir être compensée, dans les rapports de genre, par l'exacerbation de la virilité. Chez les plus âgés, dans les classes moyennes et favorisées, et dans le monde agricole, l'identité masculine se joue toujours dans le champ de la sexualité, mais aussi dans celui de l'acquisition et du maintien d'un capital économique, professionnel et foncier. Les hommes interrogés, surtout les moins jeunes, ont ainsi affirmé que, même si l'initiation à la sexualité se faisait dans l'obligation d'avoir plusieurs femmes, travailler, avoir un salaire, pouvoir gagner sa vie et s'offrir un certain confort, étaient également des critères qui permettaient de mesurer la virilité d'un homme.

La valorisation d'un pluripartenariat²⁹ actif chez les hommes tranche avec la réserve et la discrétion attendues des jeunes femmes, qui doivent faire preuve de respectabilité. Mais cet idéal de respectabilité est souvent mis à mal par des rapports de séduction entre les sexes où les femmes sont également très actives, et peuvent se conduire elles aussi en conquérantes sexuelles. De tels comportements féminins, s'ils peuvent faire rire et exciter les garçons, n'en discréditent pas moins leurs auteures qui deviennent l'objet d'une stigmatisation sociale très virulente.

« Parce que, contrairement à la femme qui donne la vie, comme c'est elle qui éduque et tout ça, il faut qu'il y ait un minimum de respect, il suffit de voir un mec qui a plusieurs femmes, on va dire : *Ouah ! Misieu fô*³⁰. La femme qui a plein de mecs, ça va être : *Ah ! Grosse salope !* Tu vois, c'est déjà une différence totale garçon-fille. Pour un mec, la sexualité rime aussi avec l'obtention de sa masculinité » (Julien, 30 ans, agent d'exploitation).

et du phallus perdu...

« On avait le droit de faire une collection, mais pas elles, normal, jusqu'à maintenant d'ailleurs. [...] Ça, je pense que c'est le sang africain qui coule dans nos veines. Polygamie, c'est le côté africain de notre sang » (Miguel).

L'hypothèse selon laquelle ce pluripartenariat ostentatoire serait un héritage africain propre aux populations noires a effectivement été avancée

29. Nous préférons parler de pluripartenariat plutôt que de multipartenariat pour relativiser, à l'aune des résultats des dernières enquêtes, d'une part, l'ampleur du phénomène et, d'autre part, le nombre de partenaires dont il est question pour les hommes : insister sur la pluralité plutôt que sur la multitude.

30. « Ouah ! Cet homme est fort ! »

dans certaines analyses favorables à une vision idéologique des survivances africaines, inspirée des travaux de M. J. Herskovits³¹, mais remise en cause par des travaux insistant sur l'effet dévastateur de l'esclavage sur les pratiques matrimoniales et la sexualité des Antillais. Frantz Fanon³² et Fritz Gracchus³³, s'interrogeant sur le pouvoir et son exercice dans la société antillaise, ont ainsi estimé que l'homme noir n'aurait hérité qu'un pénis des fondements esclavagistes de la société antillaise, alors que l'homme blanc n'aurait jamais perdu son phallus. La destitution du pouvoir des noirs par l'esclavage aurait contribué à l'affaiblissement de leur virilité, qui n'aurait plus trouvé à s'exprimer que dans la force et la conquête sexuelle multiple, symboles d'un pouvoir perdu. Stéphanie Mulot³⁴ a mis en évidence l'importance d'une image dévastée de la virilité noire dans les représentations de la sexualité aux Antilles, virilité qui chercherait par conséquent à retrouver les preuves de sa fiabilité.

La question de la couleur des individus se pose non seulement à propos des hommes conquérants, mais aussi à propos de leurs conquêtes. Une hiérarchie raciale et de couleur prévaut en effet depuis longtemps dans les représentations de la beauté aux Antilles³⁵ : la clarté de la peau, la souplesse des cheveux et la finesse des traits constituent les atouts essentiels de la séduction. Les mulâtres et les mulâtresses, les *chabins* et les *chabines*³⁶ ont ainsi toujours bénéficié d'une cote de popularité qui rendait encore plus prestigieux les hommes et femmes noirs qui pouvaient se prévaloir de les conquérir et reléguaient au rang de moindres choix les personnes au physique éloigné de ces critères. La valorisation du « négritisme » a permis, dans la période contemporaine, de nuancer de telles hiérarchies, même si elles restent encore actives et sensibles. Tout cela n'est pas sans attiser de vives jalousies et frustrations. La compensation d'un physique perçu comme ingrat par des biens matériels, un capital financier, foncier ou intellectuel s'est aussi développée dans les stratégies sexuelles et matrimoniales, comme l'illustrent les propos de Julien :

« Ça, la moto, là, ça plaît aux filles. J'ai vu la différence. C'était impressionnant. D'un seul coup, je suis devenu mignon, intéressant. Ah ouais, quand j'ai eu la moto, *man vini milat', man vini chabin, man pa sav, man té an gou*

31. M. J. HERSKOVITS, *Life in a Haitian Valley*, New York, Knopf, 1937.

32. F. FANON, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Le Seuil, 1952.

33. F. GRACCHUS, *Les lieux de la mère dans les sociétés afro-américaines ; pour une généalogie du concept de matrifocalité*, Paris, Éditions Caribéennes, 1980 (L'Harmattan, 1986).

34. S. MULOT, « Le mythe du viol fondateur aux Antilles françaises », *Ethnologie française*, XXXVII (3), 2007, p. 517-524.

35. J.-L. BONNIOL, *La couleur comme maléfice : une illustration créole de la généalogie des « Blancs » et des « Noirs »*, Paris, Albin Michel, 1992.

36. Ces termes désignent des types de métissages sédimentés ou non, suffisamment particuliers pour faire l'objet d'une fantasmagorie importante. Pour plus de précisions, voir Mulot, 2008.

yo³⁷. J'en ai profité un max. J'avais à peine *dégare*³⁸, y avait cinq filles qui m'attendaient. J'ai voulu la moto aussi pour ça : du jour au lendemain j'avais la cote. Ça m'a plu parce que j'attendais ça. »

Ainsi, les hommes martiniquais se construisent non seulement par rapport à des critères de virilité, mais aussi par rapport à des critères de couleur. En cela, les normes en usage s'opposent souvent à celles qu'on imagine être celles des hommes blancs. La prise de risque y est récurrente, dans une transgression permanente des codes de sécurité et de prévention. Ainsi, ne pas mettre de ceinture de sécurité en voiture, ne pas mettre de casque à moto, ne pas mettre de préservatifs dans les rapports sexuels, et pour certains ne pas réussir à l'école sont autant de comportements susceptibles d'affirmer une identité antillaise opposée à des normes françaises perçues comme ridicules, désuètes et trop contraignantes. Les hommes blancs qui les appliquent sont alors l'objet de moqueries. Mais, *a contrario*, la conquête des symboles du pouvoir blanc reste toujours un objectif à atteindre : accumuler et exhiber de l'argent, des biens matériels, des femmes, des voitures, symboles de réussite et de reconnaissance, fait pleinement partie des logiques d'accomplissement de certains hommes noirs, meurtris par la dépossession dont leur communauté a pu être l'objet par le passé³⁹ ou poussés par les femmes à user ostensiblement de leur capital économique.

La mise en couple : renoncer à « courir le jupon » ?

Les normes antillaises de la virilité rendent périlleuse la rencontre affective entre les hommes et les femmes. Alors qu'ils ne sont pas supposés exprimer leur sensibilité, leur vulnérabilité, leur affectivité (sauf peut-être dans l'art et dans les chansons de zouk⁴⁰), les hommes ne sont guère préparés à vivre la relation de couple comme un lieu de partage, d'échange, de dialogue et de confiance affective. Cette relation leur apparaît souvent, au contraire, comme le lieu d'un contrôle et de contraintes indûment mises à leur liberté virile.

Lorsqu'après les *vakabonnajeries*⁴¹ de la jeunesse, vient l'âge ou le désir de se fixer, les hommes se trouvent ainsi pris entre l'aspiration à une conjugalité stable, dont ils savent bien que leur infidélité la mettrait en danger, et l'habitus ou l'impératif de séduction qui ne cesse pas avec la mise en couple. Habitué à

37. « Je suis devenu mulâtre, je suis devenu *chabin*, je ne sais pas, j'étais à leur goût. »

38. On peut traduire : « Sorti la moto du garage. »

39. Pour plus d'analyses sur la dépossession, la féminisation et la castration des hommes noirs, voir les travaux d'Elsa Dorlin et Myriam Parris (2007) et de S. MULOT, « Le mythe du viol fondateur aux Antilles françaises », *op. cit.* ; S. MULOT, « Redevenir un homme en contexte post-esclavagiste et matrifocal », *op. cit.*

40. Il faut d'ailleurs souligner que les *zouk-love* se caractérisent par les lamentations larmoyantes des hommes au sujet de leurs échecs affectifs.

41. Mot créole qu'on peut traduire approximativement par « vagabondages » ou « errances », associant l'idée de liberté à celle de désordres.

ne pas avoir à rendre d'autres comptes que la preuve de leur hétérosexualité, et sommés socialement de maintenir des relations de séduction, ils peuvent aborder la mise en couple comme une épreuve déchirante. Et ceci même lorsqu'ils adhèrent à l'idéal de la fidélité conjugale – ce qui est apparemment le cas de près de 90 % de ceux qui sont âgés de 25 à 34 ans, lesquels ne trouvent pas acceptable qu'un homme marié soit infidèle⁴². C'est également le cas de plusieurs des hommes interviewés. Julien affirme ainsi :

« Quand je suis avec quelqu'un, c'est une relation à la fois. On peut être attiré par quelqu'un, mais pas question de tromper la personne avec qui on est. »

Raoul (40 ans, travailleur social), qui se définit comme un « non-coureur de jupons », considère même que collectionner les femmes « comme le font beaucoup d'Antillais » relève de la maladie – un équivalent masculin de la nymphomanie – et engendre beaucoup de souffrances. Marc et André, l'un à l'orée de la vie en couple, l'autre à la suite d'un long parcours conjugal et sexuel, sont pris dans la contradiction qui gouverne le rapport des hommes antillais à la vie conjugale : continuer à agir selon la norme incorporée de la réputation virile fondée sur le pluripartenariat et/ou tenter de se conformer à la norme « respectable » de la fidélité conjugale. Pour Marc, « se mettre ensemble » avec celle qui est « sa copine » depuis plusieurs années, ce serait s'installer dans un logement commun, ce qui l'obligerait moralement à cesser ses relations plurielles par respect pour elle, chose qui lui semble cependant impossible – tant le regard des pairs reste contraignant au-delà des frontières de la conjugalité :

« On a pour projet de se mettre ensemble, tu vois. Mais j'aurais aimé qu'on se mette ensemble, et que j'arrête peut-être de voir d'autres filles, que ça ne se passe pas, mais je ne sais pas si ce sera possible, tu vois, c'est ça. Et pourtant je la respecte beaucoup, je n'aurais pas aimé lui faire du mal. C'est l'attitude des garçons, c'est ça, généralement, les autres filles c'est irrésistible, on peut pas résister aux filles. Et, par contre, je ne tolérerais pas une fille comme ça, avec cette même vision des choses. »

André (58 ans, cadre retraité), après une « vie sentimentale et sexuelle compliquée » et même « tortueuse », qui lui a valu des démêlés avec la justice, se dit enfin libéré de la contradiction antillaise entre l'impératif de séduction, qui lui a coûté cher, et le refus d'être réduit à une image de « coureur de jupons » et à un rôle de procréateur à la paternité « oblitérée »⁴³ :

42. Source : enquête KABP (S. HALFEN, *Les connaissances, attitudes, croyances et comportements face au VIH/sida aux Antilles et en Guyane en 2004*, op. cit.). Cette enquête a montré que la place accordée à la religion dans leur vie était le facteur le plus discriminant quant à l'acceptabilité de l'infidélité dans le cadre du mariage : les hommes antillais pour lesquels cette place n'est pas importante l'acceptent quatre fois plus souvent que ceux pour lesquels elle est très importante.

43. L. LESEL, *Le père oblitéré. Chronique antillaise d'une illusion*, Paris, L'Harmattan, 1995.

« [Je me sens] plus serein dans ma relation avec une femme, moins porté sur la séduction, le désir de conquérir, enfin moins, moins... Libéré d'une certaine contradiction, à savoir vouloir conquérir mais en même temps refuser l'idée que le Martiniquais, c'est quelqu'un, un ... coureur de jupons. [...] Je pense que l'Antillais est trop dans un rôle qu'on lui a donné, un rôle qu'on lui a attribué, celui de procréateur plutôt que d'être père, toutes ces choses-là. Enfin, j'ai toujours été habité par ce refus, mais, en même temps, j'ai toujours eu un désir de séduction, dans ma jeunesse et même plus tard... »

L'engagement dans l'affectivité, la fidélité, la confiance conjugale, représente un sacrifice et nécessite souvent une prise de distance importante par rapport aux normes du groupe des pairs et l'acquisition d'autres normes, d'autres modèles, par l'éducation ou par la diversité des expériences et des lieux de vie, notamment dans la migration. Mais la force centripète des groupes d'hommes exerce une attraction à laquelle même les couples formés en France ont du mal à résister, éclatant fréquemment dans les années qui suivent le retour au pays, en raison des sollicitations auxquelles les hommes doivent répondre pour prouver leur virilité dans les sorties avec les autres hommes⁴⁴.

Lorsque les hommes s'engagent dans une relation conjugale, ils sont en effet soumis à des tensions multiples, qu'elles trouvent leur origine dans leur habitus de séducteur « irresponsable », dans les dynamiques internes au couple ou dans la pression qu'exercent sur eux leur milieu social, les autres hommes, mais aussi les femmes, qui peuvent se montrer d'efficaces prédatrices. Les hommes en couple sont en effet une proie de choix puisque leur vie conjugale atteste justement de leurs capacités à faire preuve d'engagement, qualité rare et très recherchée sur le marché sexuel et matrimonial par les femmes seules ou insatisfaites de leur conjoint. Parallèlement, être l'objet de tentatives de séduction répétées s'avère rassurant quant à leur virilité pour des hommes engagés dans la fidélité et l'éventuel isolement conjugal. Les frustrations provoquées par l'arrivée d'un enfant peuvent aussi, comme l'analyse Julien, constituer le terreau de relations avec une ou des maîtresses qui, dans la grande concurrence féminine, se tiennent à l'affût de ce genre de vulnérabilité :

« La femme devient un peu égoïste à un certain moment. Lorsqu'elle a un enfant, l'homme ne compte plus. La femme donne tout à l'enfant, c'est sa petite poupée, son petit joujou, "touche pas", l'homme n'a pas le droit. Elle protège son petit jusqu'à deux, trois ans, ça peut durer même plus, et nous, en tant qu'hommes, les petits câlins que nous avions au début, il y en a plus. C'est que l'enfant qui compte. Donc, à un certain moment, on dit qu'on en veut à l'enfant. Mais, parfois, le petit lien chaleureux qu'il y avait s'écarte

44. D. POURLETTE, *Des Guadeloupéens en Île-de-France. Identité, sexualité, santé*, Paris, Karthala, 2006.

un peu et, à ce moment, il y a des femmes de l'extérieur qui profitent de cette faiblesse pour s'accaparer (l'homme). »

Face à ces sollicitations et tensions, les hommes qui n'avaient pas encore franchi le cap du mariage ou de la cohabitation peuvent renoncer à le faire – ou se garder de le faire – choisissant de continuer à vivre seul ou de rester au domicile parental (souvent maternel) et d'entretenir plusieurs relations concomitantes⁴⁵. Ceux qui s'étaient engagés plus avant sur le chemin de la vie conjugale peuvent céder aux *fanm déwô*⁴⁶ et avoir la sensation temporaire de retrouver les plaisirs de la découverte et d'une sexualité sans contrainte.

La difficile conciliation entre réputation et respectabilité

Lors de l'enquête téléphonique, la proposition « un homme doit reconnaître et entretenir tous les enfants qu'il a faits » a rencontré la quasi-unanimité chez les hommes (96 % d'accords). « Politiquement correctes », ces réponses, qui ne reflètent que très imparfaitement la réalité⁴⁷, traduisent une adhésion idéelle générale à la norme définissant la respectabilité masculine : la capacité à « prendre ses responsabilités », à participer aux charges familiales des foyers où l'on a des enfants et à l'éducation de ceux-ci.

Il existe, en effet, une hiérarchie entre les différentes formes de pluripartenaariat⁴⁸, condamnant les « vagabonds » et les « coureurs », et mettant en valeur le pluripartenaire responsable et respectable, capable d'assumer les deux registres de la réputation et de la respectabilité : avoir plusieurs relations simultanées, et éventuellement des enfants de chacune, mais savoir prendre ses responsabilités envers toutes. L'ancienne formule « mettre une femme en case » souligne bien le rôle de pourvoyeur de toit et de ressources qu'un homme est censé jouer auprès des femmes avec qui il nourrit une relation suivie et coparentale. Elle sous-entend aussi que seul l'homme qui assure les ressources de cette maisonnée peut

45. La proportion d'habitants âgés de 16 ans et plus, vivant en couple, marié ou cohabitant, est nettement inférieure à la moyenne nationale dans les départements des Antilles (42 % en Martinique, 44 % en Guadeloupe, contre 58 % en moyenne dans l'ensemble des départements) et y a encore baissé d'un point depuis 1990.

46. Femmes de l'extérieur, maîtresses.

47. Lors de cette même enquête, près de 7 % des femmes ayant déclaré une relation de couple ont fait état du refus de leur conjoint ou partenaire de participer aux dépenses de la vie quotidienne (taux près de cinq fois supérieur à celui trouvé dans l'Hexagone) ; mais cela a été le cas de 20 % de celles qui, ne vivant pas avec leur partenaire, avaient au moins un enfant de lui. Les statistiques de l'état-civil montrent aussi que 42 %, en Guadeloupe, et 47 %, en Martinique, des actes de reconnaissance d'enfants nés hors mariage ont été effectués en 2004 par des mères dont l'enfant n'avait pas été reconnu par le père.

48. S. MULOT, « Comment les représentations des rapports de sexe influencent-elles la prévention du VIH/Sida. L'exemple des multipartenariats sexuels antillais », *Revue française de sociologie*, 50 (1), 2009a, p. 63-89.

être autorisé à la fréquenter et que la femme qui en bénéficie lui doit l'exclusivité de ses gratitudes, accueils et services sexuels.

La situation du père de Bernard (34 ans, enseignant), typique du « harem dispersé » dont parlent Régis Brunod et Solange Cook-Darzens⁴⁹, témoigne aussi d'une particulière capacité à assumer ses responsabilités à l'égard des enfants « dehors ». Agriculteur, il vivait avec une femme dont il avait dix enfants, mais venait chaque matin, midi et soir, voir la mère de Bernard et les sept enfants qu'il a eus avec elle, se montrant très attentif à leur éducation, si bien que Bernard peut considérer qu'il a vécu avec ses deux parents, même si son père ne passait jamais la nuit dans ce foyer, qu'il quittait vers 19 heures.

De telles situations, apparemment harmonieuses, paraissent rares : le plus souvent, les enfants « dehors » connaissent leur père et le voient de temps à autre, mais sans que celui-ci joue un rôle central dans leur vie et dans leur éducation⁵⁰. L'art de concilier la réputation, la respectabilité et la responsabilité semble maîtrisé par peu d'hommes. Si les individus sont en mesure de jouer de ces systèmes de valeurs et de passer de l'un à l'autre, notamment avec l'âge ou la situation économique, une hiérarchie tacite se crée ainsi entre les hommes selon leurs capacités à faire preuve de réputation et/ou de respectabilité.

Les effets d'âge et de génération sont en effet importants, autorisant l'hypothèse d'une virilité dont les critères changent avec l'âge et l'expérience. Les enquêtes ACSAG⁵¹ et KABP⁵² ont montré que le pluripartenariat masculin présente aux Antilles des caractéristiques qui le différencient fortement de celui qui a cours dans l'Hexagone. Si, avant 25 ans, la proportion d'hommes ayant eu plusieurs partenaires féminines au cours des cinq années précédentes est proche dans les deux espaces, elle est plus élevée ensuite dans les départements antillais, où, au-delà de 35 ans, elle dépasse même le double des taux hexagonaux. Le pluripartenariat hétérosexuel masculin n'y est donc pas, comme dans l'espace métropolitain, « l'apanage des jeunes en phase d'expérimentation initiale de la sexualité, mais un comportement qui persiste⁵³ ». Il y est surtout beaucoup plus souvent simultané que successif, et souvent stable : un pluripartenaire sur cinq seulement ne connaissait pas ses partenaires un an auparavant. Il est également deux à trois fois plus souvent que dans l'Hexagone le fait d'hommes mariés ou concubins. Effet d'âge ou de

49. R. BRUNOD, S. COOK-DARZENS, « Les hommes et la fonction paternelle dans la famille antillaise », *Santé Mentale au Québec*, vol. 26, n° 1, 2001, p. 160-180.

50. Parmi les personnes nées à la Martinique, deux sur cinq ne vivaient pas avec leur père lorsqu'elles avaient quatorze ans et une sur sept n'avait jamais vécu avec lui ou, plus rarement (1,5 % des cas), ne connaissait pas son identité (enquête ENVEF-Martinique).

51. M. GIRAUD, A. GILLOIRE, P. DE COLOMBY, S. HALFEN, *Analyse des comportements sexuels aux Antilles et en Guyane*, Paris, ANRS, 1994.

52. S. HALFEN, *Les connaissances, attitudes, croyances et comportements face au VIH/sida aux Antilles et en Guyane en 2004*, op. cit.

53. M. GIRAUD, « Une construction coloniale de la sexualité. À propos du multipartenariat hétérosexuel caribéen », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128, 1999, p. 46-55.

génération, la fréquence du pluripartenariat simultané et stable croît même aux Antilles avec l'âge.

Plusieurs étapes semblent ainsi organiser les carrières sexuelles des hommes :

- 1 – Les jeunes hommes s'initient à la sexualité et à la virilité dans un pluripartenariat socialement imposé, et plus souvent successif que simultané.
- 2 – Ils aspirent en même temps à construire à terme une vie conjugale stable, en ayant une femme légitime, et éventuellement une maîtresse, bien qu'ils soient peu nombreux à justifier l'adultère.
- 3 – Les hommes qui s'engagent dans la vie de couple peuvent tenter le monopartenariat, auquel certains renoncent après quelques années, pour retrouver, sans trop de cas de conscience, les plaisirs d'une sexualité pluripartenariale récréative⁵⁴.
- 4 – Des hommes d'âge mûr maintiennent des relations avec des maîtresses connues depuis longtemps et dont ils ont souvent des enfants, dans un pluripartenariat stable, en ne cohabitant éventuellement avec aucune.
- 5 – Le mariage, souvent tardif, après de nombreuses années de cohabitation, permet à l'homme d'assurer sa respectabilité – et celle de son épouse – en se « mettant en règle » lorsque se rapproche la fin de la vie et qu'il convient de mettre un terme à ce qu'André considère comme une adolescence trop prolongée :

« Voilà, maintenant, je suis, je pense que j'ai coupé avec mon adolescence, surtout ma période de prison, ça a été le... le deuil de mon adolescence. C'est un peu tard, c'est un peu tard, mais, enfin, de ce qui restait de mon adolescence. Parce que, bon, justement, je suis de ceux qui croient que chez nous, aux Antilles, l'adolescence masculine se prolonge longtemps... Je ne crois pas que mon cas personnel soit un cas isolé. »

LA VIOLENCE OU LE COÛT POUR LES FEMMES DE L'INJONCTION VIRILE

Loin d'être une liberté tranquille, la virilité se construit donc selon une série d'obligations et de contraintes qui sont coûteuses pour les hommes et pour l'expression de leur individualité, sacrifiée sur l'autel de la communauté des pairs. Le coût de cette construction sociale de la virilité n'est pas moindre pour les femmes. Bien qu'elles contribuent à sa valorisation, en tant que mères, amies ou conjointes, les femmes peuvent être les premières victimes de cette masculinité agressive et paradoxale.

54. Les hommes mariés sont ainsi près de deux fois plus nombreux (24 %-14 %) à trouver « acceptable » qu'un homme ait des rapports avec une autre femme que son épouse, et ceux qui ont simultanément plusieurs partenaires sont près de trois fois plus nombreux que les autres (36 %-13%) à en juger de même (S. HALFEN, *op. cit.*, p. 148).

Le corps des femmes comme terrain d'expression de la violence masculine⁵⁵

Dans ce contexte machiste et homophobe, il est apparu au gré des entretiens que la rivalité entre hommes, résultant de cette injonction à la virilité par la confrontation sexuelle, corporelle et matérielle permanente, ne se jouait pas toujours dans le passage à l'acte physique violent entre hommes. En effet, avec leurs conquêtes, les hommes multiplient aussi les attentes des femmes auxquelles ils ne peuvent répondre et les contraintes qu'ils ne peuvent supporter. Le corps des femmes devient alors le terrain d'expression de leur insatiable besoin de compétition et la cible de leur manque de confiance dans leur propre virilité. C'est sur leur corps que s'exprime aussi la violence issue de la rivalité masculine, plus que sur les rivaux eux-mêmes parfois.

C'est notamment pourquoi les hommes deviennent violents lorsque les femmes veulent les quitter, même si elles ne partent pas pour un autre compagnon. La perspective ou la crainte d'un concurrent ultérieur plus performant, plus viril, plus fort, plus séduisant mettent l'homme face à la fragilité de la construction de sa propre masculinité. Celle-ci se vivant peu dans le registre de la confiance en soi et de l'expérience apaisée, les situations de mise en concurrence provoquent des accès de violences insoutenables qui s'expriment au détriment de la femme, elle-même coupable de révéler cette faille identitaire. « Nos "ti-mal" qui font mal ont-ils du mal à être des mâles ? » s'interrogeait, en novembre 2009, le site *Bondamanjak*⁵⁶ à la suite d'une très grave et spectaculaire tentative d'assassinat, par son mari, d'une femme qui l'avait quitté.

En outre, peu habitués à justifier leurs sorties, les hommes peuvent devenir violents face aux demandes que formule leur conjointe. La surveillance des sorties et des relations du conjoint ou partenaire vient ainsi en tête des motifs de dispute les plus souvent cités par les hommes lors de l'enquête téléphonique. Les femmes ont d'ailleurs été deux fois plus nombreuses que les hommes à reconnaître qu'elles étaient à l'origine de ces disputes. Mais, parmi les hommes qui faisaient état du contrôle que leur compagne cherchait à exercer sur leurs fréquentations, près d'un sur trois (soit 10 % du panel) avait également déclaré avoir ou avoir eu récemment des relations avec une ou plusieurs autres femmes.

55. Même si nous avons choisi de ne pas traiter ici de la question de l'épidémie de VIH/sida, nous ne pouvons pas ne pas signaler un coût élevé de l'importance du pluripartenariat hétérosexuel pour la société antillaise, pour les hommes eux-mêmes et, particulièrement tristement antillaise, pour les femmes : l'accroissement de la proportion de nouveaux cas de sida (six fois plus important que dans l'Hexagone) et le caractère fortement majoritaire de la transmission par voie hétérosexuelle (64 % aux Antilles contre 22 % dans l'Hexagone). Les femmes sont par suite plus nombreuses que dans l'Hexagone à être touchées par le sida : 34 % contre 19 % (S. HALFEN, *ibid.*).

56. *Bondamanjak*, nom d'un piment très fort, peut être traduit par « le cul de la Mère Jacques ».

Pluripartenariat et violence conjugale

Les femmes rencontrées dans l'enquête sur les sorties de la violence conjugale ont souvent établi un rapport entre les violences subies et l'infidélité de leur ami ou conjoint, qui ne supportait pas qu'elles lui demandent des comptes sur « ses affaires » :

« [Donc, chaque fois qu'il a une maîtresse, il est désagréable avec vous?] – Voilà. C'est chaque fois que je découvre. [...] Je sais que quand ça s'est calmé, c'est qu'il n'a plus ses affaires... » (Vanessa, 32 ans).

Valérie (52 ans), qui a connu de très graves violences physiques et psychologiques de la part des deux compagnons avec lesquels elle a vécu, relie ces violences à leur « amour des femmes » :

« [Le père de ma fille aînée] il faisait ses affaires. Il avait même une maîtresse près de chez moi. Il aimait les femmes. Il en avait, il en avait, il en avait... [...] Je n'ai jamais compris pourquoi un homme change quand il a une autre femme. Quand il n'avait pas une autre femme, il était gentil. »

Si elle ne le comprend pas, elle explique cependant bien que leur conception de la virilité leur interdisait d'accepter de rendre des comptes sur leurs « affaires » :

« [Le père de mes deux plus jeunes] oui, il était méchant, parce qu'il aimait toujours les femmes, les voisines, en petit short, avec les fesses presque dehors [...]. Il était toujours violent parce que c'est le mec qui refuse que je lui dise : "Pourquoi tu pars? Pourquoi tu vas là? Pourquoi tu fais ça?" Il voulait pas, il voulait pas. Il fallait qu'il se montre homme. Il fallait qu'il se montre homme. »

Sophie (28 ans) évoque les scènes provoquées par les sorties de son compagnon pour rendre visite aux mères de ses enfants « dehors » :

« Il disait simplement qu'il a décidé d'y aller et qu'il y allait, que je sois contente ou pas. En fait, c'est moi qui insistais, qui l'empêchais de partir. Alors, lui, il me repoussait, mais moi, je le frappais, et après il me frappait... »

Les hommes interrogés dans l'enquête sur la socialisation masculine ont également souvent associé l'infidélité ou le pluripartenariat de leur père aux violences subies par leur mère :

« Moi, j'ai déjà vu mon père battre ma mère, déjà. C'est juste qu'à une époque, l'intervention d'une femme a posé des problèmes, tout ça. Mon père a battu ma mère devant nous » (Marc).

« Mon père n'était pas là, il vivait avec une autre femme. Il n'était pas marié avec elle, mais il vivait avec une autre. Il venait nous voir le week-end, mais il

batait ma mère. Quand j'étais en classe, quand je rentrais à la maison, j'avais la peur au ventre parce que j'avais peur de retrouver ma mère morte dans la maison. Et des fois, à l'école, même, j'y pensais. Ma sœur, quand on se voyait dans la cour, on parlait de ça » (Étienne, 31 ans, enseignant).

L'exploitation de l'enquête ENVEF-Martinique a d'ailleurs mis en évidence que le pluripartenariat avéré ou supposé du conjoint figurait parmi les facteurs les plus fortement corrélés aux violences subies par les femmes dans le cadre des relations conjugales⁵⁷.

Elle a aussi montré que les faits considérés comme les plus graves (menaces de mort, coups, tentatives de meurtre) se produisent aussi le plus souvent lorsque le conjoint pense que sa femme a rencontré quelqu'un d'autre ou lorsqu'elle parle de séparation⁵⁸.

Évoquée ou amorcée, la rupture signe en effet l'expression d'une subjectivité, d'une sensibilité et d'une autonomie féminines qui ne figurait pas au programme masculin de conquêtes féminines considérées comme des faire-valoir de leur virilité. La violence masculine apparaît alors comme une réponse à l'envie ou à la volonté de changement, d'éloignement ou de rupture manifestée par les femmes, souvent lasses de la violence ou de l'infidélité de leur conjoint, ou désespérant de finir par l'emporter sur leurs rivales. Envie ou volonté qui peuvent représenter une remise en cause si forte de la domination masculine, que seule la tentative de suppression du sujet dissident paraît susceptible d'en atténuer l'insupportable blessure pour un sujet qui, lui, s'est construit dans le culte d'une virilité agressive, conquérante et dominatrice, et qui se voit ainsi contester, avec ses prétentions à en être détenteur, sa capacité à conjuguer réputation de séducteur et respectabilité conjugale.

57. Cette enquête, comme les entretiens avec les femmes victimes, a montré que la violence masculine était également corrélée à certaines situations particulières, comme la grossesse. Planifiée ou non par le couple, celle-ci révèle en effet la difficulté du futur père à « prendre ses responsabilités », lorsque la venue d'un enfant le somme de passer d'une sexualité récréative à l'engagement conjugal. L'arrivée d'un enfant peut aussi être un motif de réactions violentes lorsque le père se sent négligé par une conjointe tout occupée par cet enfant – ou évincé de la relation mère-enfant, comme J. André l'avait analysé dans un article au titre explicite : « Tuer sa femme, ou de l'ultime façon de devenir père », *L'Homme*, XXII (2) : 69-86, 1982.

58. Les entretiens avec les femmes victimes de violence conjugale montrent que leur volonté de séparation fait souvent suite, sinon à la découverte de l'infidélité du conjoint, du moins à la reconnaissance par les femmes de leur échec à y mettre fin, ainsi qu'aux violences fréquemment associées à de telles situations.

Alexis ANNES

DES « GAYS » TRÈS « HÉTÉROS » OU COMMENT DÉVELOPPER UNE IDENTITÉ MASCULINE HOMOSEXUELLE QUAND ON A GRANDI À LA CAMPAGNE

En juillet 2007, avant de démarrer la phase d'entretiens nécessaire à la réalisation de mon travail de recherche sur l'homosexualité masculine rurale, je me suis rendu à une rencontre organisée par une association « Gay et Lesbienne » d'une petite ville du Sud-Ouest de la France. Chaque vendredi soir, des hommes *gays* se rencontrent, discutent et se détendent après leur semaine de travail. Je me suis rendu à l'une de ces rencontres hebdomadaires pour me présenter et parler de mon projet de recherche afin de recruter des participants potentiels acceptant de partager leur parcours de vie. À mon arrivée, le responsable de l'association m'a demandé d'attendre l'arrivée de tous les membres du groupe avant de donner plus d'informations sur mon travail. Je me suis donc assis et j'ai commencé à discuter avec le jeune homme qui se trouvait à côté de moi qui participait pour la première fois à une de ces rencontres. Alors que nous parlions, d'autres hommes arrivaient, s'asseyaient et entamaient des discussions. Si au départ plusieurs groupes se sont formés avec des conversations distinctes, peu à peu un thème devint le centre de toutes les attentions : la masculinité en général et l'apparence masculine, en particulier¹.

Un groupe de trois hommes, dans la quarantaine, avait commencé à discuter de leur apparence masculine. Ils en étaient arrivés à la conclusion qu'ils avaient l'air aussi masculin que n'importe quel homme hétérosexuel, et que s'ils marchaient dans la rue, personne ne serait capable de dire s'ils étaient homosexuels. Tous les autres hommes présents dans la salle ont commencé à s'intéresser à leur conversation et j'en fis de même. Étant parvenus à une conclusion sur leur propre masculinité, les trois hommes décidèrent d'évaluer

1. Par « masculinité », nous faisons référence à une identité de genre évolutive, socialement, culturellement et historiquement construite et liée à des rapports sociaux de sexe. Par « apparence typiquement masculine » ou « apparence virile » (employée plus loin dans l'argumentation), nous ferons référence à une incarnation de la masculinité hégémonique de nos sociétés occidentales.

celle des autres hommes présents dans la salle. Nous étions tous assis de manière à former un cercle plus ou moins régulier, et un par un chacun fut soumis au jugement de ces trois hommes. Rapidement, l'ensemble des participants décida de donner leur avis. Quand mon tour vint d'être « évalué », tous les autres hommes avant moi (environ une dizaine) avaient été « jugés » masculins et comme pouvant « passer » pour des hommes hétérosexuels. À ce moment-là, je fus un peu inquiet à l'idée de ne pas être collégialement perçu comme masculin, non pas que je m'efforce au quotidien d'apparaître comme tel, mais parce que je ne voulais pas être le seul de l'assemblée à être perçu comme « non masculin ». Il m'était en fait apparu évident que pour ces hommes, être masculin et avoir l'air d'un homme hétérosexuel étaient des caractéristiques non seulement convenables, mais également souhaitables. Au contraire, être efféminé était franchement dénigré. De façon intéressée, je voulais me sentir accepté par les membres de l'association, puisque j'avais besoin de leur aide pour mener à bien mon projet de recherche. Je fus « jugé » masculin, l'air hétéro, et classé dans la catégorie de l'étudiant « classique ». Cependant le jeune homme assis à côté de moi, qui, comme moi, assistait à sa première rencontre et ne connaissait personne, fut « jugé » ostensiblement efféminé. Les autres hommes présents conclurent que s'ils l'avaient croisé dans la rue, ils auraient, sans aucun doute, tout de suite su qu'il était homosexuel.

Clairement, ne pas être identifié comme homosexuel (ce qui revenait pour ces hommes à être efféminé) mais au contraire paraître masculin, comme apparemment n'importe quel autre homme dans la rue, était au centre de leurs préoccupations. Plus encore, être considéré comme « typiquement » masculin constituait une source de fierté pour eux. Après cette rencontre, je pris note de ce qui venait de se passer, mais à ce stade de ma recherche, je n'étais pas encore certain que ce serait un thème majeur qui ressortirait de mes entretiens. Quelques mois plus tard, après avoir réalisé un ensemble d'entretiens en France et aux États-Unis, il devint évident qu'incarner une masculinité « conventionnelle » était crucial pour les participants à ce travail de recherche. Qu'ils le revendiquent ou non, ils s'efforçaient au quotidien de correspondre à un modèle de masculinité correspondant à l'image de l'homme idéal de nos sociétés occidentales telle que l'a décrite Connell et avant lui Goffman : non seulement blanc, de classe moyenne, sain de corps mais surtout viril. Ayant grandi dans les campagnes françaises et étasuniennes, il semblerait que ces hommes aient dû faire face à des pratiques et des représentations masculines normatives ayant influencé leur processus de construction identitaire et transparaissant aujourd'hui encore dans leurs discours.

Dans ce contexte, notre contribution propose une réflexion sur les coûts de la masculinité pour les hommes homosexuels ayant grandi dans les campagnes du Sud-Ouest de la France et du Midwest américain. Nous nous demanderons plus particulièrement en quoi grandir dans ces espaces et y développer une

identité homosexuelle peut être difficile à vivre pour ces hommes. En partant de l'idée selon laquelle les identités dépendent de leur contexte de définition², nous montrerons comment, après avoir grandi au sein de cultures rurales hétéro-normatives, ces hommes semblent poussés à adopter un discours homogène et hétérocentré sur l'homosexualité, caractérisé par une vision normée du masculin et du féminin. Nous discuterons comment l'adoption de ce discours peut être comprise comme un moyen d'atténuer les coûts liés au non-respect de la norme hétérosexuelle qui pèse si fortement sur la définition de la masculinité à l'homosexuel se différenciant fortement des homosexuels efféminés et en insistant sur leurs ressemblances avec les hommes hétérosexuels, les participants semblent répondre à l'idée normée que la communauté se fait d'un homme. De ce fait, ils évitent la stigmatisation, et, au contraire, semblent favoriser leur intégration. Cette communication permet également d'explorer comment la notion de coût de la masculinité peut s'exercer différemment en fonction de la sexualité et de l'origine géographique de ceux qui la subissent. De même, elle souligne, qu'afin de minimiser, voir de retourner ces coûts à leur avantage, certains hommes peuvent mettre en place certaines stratégies. Finalement, elle permet de porter un regard nouveau sur l'homosexualité en tant que phénomène social contemporain, et de montrer comment elle s'articule avec le genre masculin et l'origine rurale des participants à cette étude.

SAISIR LA SUBJECTIVITÉ DES PARTICIPANTS

Comment aborder les coûts de la masculinité en général et de l'homosexualité masculine en particulier, avec des hommes n'étant pas nécessairement habitués à parler ouvertement de leur identité (ou n'ayant jamais « mis en perspective » leur subjectivité profonde) ? Comme le souligne Robinson³, la construction identitaire est un processus dynamique et de toute une vie, avec des possibilités de changements et de contradictions, qui se produit au cours de pratiques quotidiennes. Ainsi, des entretiens de type « parcours de vie » ont été réalisés afin de mettre lumière la subjectivité des participants au travers de leur histoire personnelle. Comme le souligne Connell, l'intérêt de cette méthodologie est d'obtenir « des données riches sur des processus collectifs et impersonnels aussi bien que sur des subjectivités individuelles⁴ ». En d'autres termes, elle apporte des informations approfondies sur les expériences et des identités personnelles, aussi bien qu'une compréhension des structures sociales, historiques, et culturelles les ayant façonnées.

2. Voir à ce sujet G. DUBAR, *La Crise des identités : L'interprétation d'une mutation*, Paris, Presses universitaires de France.

3. V. ROBINSON, *A Different Kind of Hard : Everyday Masculinities. Identity and Rock Climbing*, Oxford, Berg Publishers, 2008, p. 35.

4. R. CONNELL, *Masculinities*, St. Leonards, Allen and Unwin, 2005, p. 89.

Notre panel est constitué de 30 hommes s'identifiant comme homosexuels et ayant grandi à la campagne (quinze d'entre eux dans le Sud-Ouest de la France, quinze dans les grandes plaines du Nord des États-Unis). Ils ont entre 19 et 62 ans, sont blancs et appartiennent à la classe moyenne pour la plupart, certains appartenant à la classe ouvrière. Ils sont tous impliqués, au moins occasionnellement, dans des associations gays et lesbiennes. Ils ont été contactés par le biais de ces associations. Les entretiens semi-directifs se sont déroulés entre juin 2007 et février 2008, et ont duré environ deux heures chacun.

Le choix d'étudier les coûts de l'homosexualité masculine dans les espaces ruraux français et étasuniens s'explique par plusieurs raisons. Tout d'abord, malgré des échelles différentes, ces espaces ruraux subissent des changements similaires et partagent des caractéristiques communes du fait de leur appartenance à des sociétés postindustrielles. Dans ces sociétés, le rural ne se réduit plus à l'agricole⁵, mais il est devenu un espace complexe auquel diverses représentations sociales sont associées et avec des usages variés, parfois conflictuels. Dans ces « nouveaux » espaces la diversité existe⁶, mais n'a pas donné lieu à des recherches sociologiques comparatives. De plus, dans les deux pays, les campagnes sont l'objet d'une image d'Épinal dans laquelle l'hétérosexualité tient une place centrale⁷ et les autres orientations sexuelles sont exclues ou marginalisées⁸. Enfin, ces campagnes jouent également un rôle central dans la formation de l'identité nationale et de l'imaginaire collectif à la fois dans les contextes français⁹ et étasuniens¹⁰. Une question sous-jacente à cette étude consiste à savoir si ces « nouveaux » espaces ruraux permettent l'expression ou l'émergence de nouvelles identités.

Des différences existent néanmoins entre les cas français et américain, en particulier en ce qui concerne la conceptualisation des questions relatives à la diversité en général et aux identités sexuelles en particulier. Aux États-Unis, la reconnaissance et l'acceptation de la diversité constituent une source majeure d'organisation sociale. Depuis les années 1960, le militantisme des groupes LGBT a conduit, sur le modèle des communautés ethniques, à la création d'une communauté gay

5. B. HERVIEU, *Les Orphelins de l'exode rural : Essai sur l'agriculture et les campagnes du XXI^e siècle*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2008, p. 152.

6. P. CLOKE, « Rurality and rural otherness », P. CLOKE, T. MARSDEN et P. MOONEY (ed.), *Handbook of Rural Studies*, London, Sage Publication, 2005, p. 447-457.

7. Voir L. SAUGERES, « The Cultural Representation of the Farming Landscape : Masculinity, Power and Nature », *Journal of Rural Studies*, n° 18, p. 373-384 dans le contexte français et voir H. CAMPBELL, B. MICHAEL et M. FINNEY, *Country Boys : Masculinity and Rural Life*, University Park, Penn State Press, 2006 dans le contexte étasunien.

8. D. BELL, « Farm Boys and Wild Men : Rurality, Masculinity, and Homosexuality », *Rural Sociology*, n° 65, 2000, p. 547-561.

9. Voir notamment C.-R. AGERON et P. NORA, *Les Lieux de Mémoire* : t. 3, Paris, Gallimard, 1997, p. 4751.

10. M. BUNCE, *The Countryside Ideal : Anglo-American Images of Landscape*, New York, Routledge, 1994, p. 256.

visible et a contribué à amener les questions d'identité sexuelle dans la sphère publique. En revanche, dans le contexte culturel français, l'identité sexuelle est perçue comme relevant de la sphère privée et comme n'ayant par conséquent pas sa place dans la sphère publique¹¹. Aux États-Unis, l'acceptation de la diversité fait entièrement partie du discours social et capitaliser sur les différences sexuelles, religieuses, ethniques et raciales est perçu comme un droit essentiel. En France, une telle approche est perçue comme conduisant à la fragmentation de l'idéal républicain et à la destruction de l'ordre social. En conséquence, capitaliser sur une quelconque différence (sexuelle, religieuse ou ethnique) est perçu comme allant à l'encontre de la définition légitime de la citoyenneté et comme menaçant l'unité de la République française¹². En suivant cet argument, les homosexuels français ne doivent pas privilégier leur sexualité en tant que source identitaire par rapport à leur appartenance à la nation française¹³.

Au final, la présence concomitante de similitudes (des espaces ruraux hétérocentrés subissant des changements identiques) et de différences (une conceptualisation opposée de la sexualité au niveau sociétal) constitue un cadre comparatif particulièrement intéressant pour analyser la notion de coût liée à l'homosexualité masculine et rurale auprès des participants français et américains.

MASCULINITÉ, RURALITÉ ET SEXUALITÉ : CHAMP D'ÉTUDE ÉMERGEANT

Les recherches sur l'homosexualité masculine rurale font partie du champ d'étude des masculinités ayant émergé dans les années 1970 et développées sous l'impulsion des changements sociaux et l'impact du féminisme. Selon ces travaux, les masculinités sont construites au sein d'un système d'assignations de genre, et d'idées préconçues relatives aux caractéristiques permettant de définir un homme¹⁴. Ces assignations et ces idées ordonnent et structurent à la fois les pratiques sociales et les représentations des individus; elles agissent en intersection avec d'autres structures sociales comme la classe sociale, la race, l'âge ou la sexualité. Depuis les années 1990, les théories de l'intersectionnalité ont été développées par des intellectuelles féministes reconnaissant les limites du genre comme catégorie d'analyse unique¹⁵. Cette nouvelle orientation théorique insiste sur le caractère complexe et multidimensionnel des problématiques liées au genre en opposition aux approches unidimensionnelles. Selon cette logique, les individus sont situés dans le champ

11. F. MARTEL, *The Pink and the Blacks : Homosexuals in France since 1968*, Palo Alto, Stanford Press University, 1999, p. 329.

12. M. CERVILLE et N. REES-ROBERTS, *Homo Exoticus. Race, Classe et Critique Queer*, Paris, Colin, 2010, p. 168.

13. T. ARMBRECHT, « Can One Be "Gay" and French? », *The Gay and Lesbian Review*, 2005, p. 20-22.

14. M. KIMMEL, *Changing Men : New Directions in Research on Men and Masculinity*, Newbury Park, Sage Publications, 1987, p. 320.

15. L. MCCALL, « The Complexity of Intersectionality », *Signs*, n° 30, 2005, p. 1771-1801.

du social non seulement en fonction de leur genre, mais aussi de leur classe, leur race, leur sexualité ou leur âge. Cette situation spécifique affecte, et est en retour affectée par les interactions et les pratiques sociales¹⁶.

Dans la lignée de ces analyses, des études récentes ont démontré la nécessité de prendre en compte l'espace dans une logique d'intersectionnalité, tant celui-ci joue un rôle décisif dans le façonnement des identités de genre et sexuelles des individus¹⁷. À ce propos, et discutant des identités sexuelles, Inness suggère que les subjectivités homosexuelles diverses et variées ne reposent pas seulement sur la race, la classe ou le genre, mais aussi sur l'origine géographique des individus¹⁸. De même, Andrews souligne combien celles-ci ne sont pas données, mais constituent au contraire des processus actifs générés notamment par nos pratiques et nos expériences spatialisées¹⁹. De son côté, Lobao²⁰ indique plus spécifiquement combien étudier l'intersection du genre, de la sexualité et de la ruralité semble essentiel pour comprendre les expériences, les parcours de vie des « gays ruraux ». Peu d'études ont pourtant jusqu'à présent pris en compte les conséquences de l'origine rurale – le fait d'avoir grandi à la campagne – sur la mise en place d'une subjectivité homosexuelle, y compris en France, et sur les coûts que cela peut engendrer. Notre contribution constitue un début de réponse à ce vide empirique et théorique en explorant les effets d'intersection entre les espaces ruraux et d'autres structures sociales (le genre, la sexualité, la citoyenneté) dans la construction des subjectivités des hommes gays ayant grandi à la campagne. En d'autres termes, nous nous demandons en quoi grandir à la campagne quand on est un homme ayant du désir et de l'attirance pour d'autres hommes représente un coût, c'est-à-dire peut entraîner des phénomènes d'ostracisme et de rejet, ainsi que des tensions psychiques spécifiques.

ESPACES RURAUX, HÉTÉROSEXUALITÉ ET STIGMATISATION DE L'HOMOSEXUALITÉ

Si dans les consciences collectives, homosexualité et ruralité apparaissent souvent comme antinomiques, les études sur le sujet montrent la nécessité de

16. P. COLLINS, *Black Feminist Thought : Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*, Boston, Unwin Hyman, 1990, p. 336.

17. Voir H. ANDREWS, « Tits Out for the Boys and No Back Chat : Gendered Space on Holiday », *Space and Culture*, n° 12, 2009, p. 166-183 ; S. INNESS, « Lost in Space : Queer Geography and the Politics of Location », D. CARLIN et J. DIGRAZIA (ed.), *Queer Cultures, Upper Saddle River, Pearson*, 2004, p. 254-278 ; L. JOHNSTONE et R. LONGHURST, *Space, Place, and Sex : Geographies of Sexualities*, Plymouth, Rowman and Littlefield Publishers, 2010, p. 208.

18. S. INNESS, « Lost in Space : Queer Geography and the Politics of Location », D. CARLIN et J. DIGRAZIA (ed.), *Queer Cultures, Upper Saddle River, Pearson*, 2004, p. 254-278.

19. H. ANDREWS, « Tits Out for the Boys and No Back Chat : Gendered Space on Holiday », *Space and Culture*, n° 12, 2009, p. 166-183.

20. L. LOBAO, « Gendered Places and Place-Based Gender Identities : Reflections and Refractions », H. CAMPBELL, M. BELL et M. FINNEY (ed.), *Country Boys : Masculinity and Rural Life*, University Park, Penn State Press, p. 267-276.

complexifier et de nuancer les expériences des homosexuels ayant grandi à la campagne. De récents travaux ont par exemple insisté sur le fait que certains homosexuels ont choisi d'aller vivre à la campagne et qu'ils sont capables de créer un réseau social visible et de prendre part à l'animation de la vie politique et culturelle locale²¹. Mais s'il peut exister des avantages à la vie à la campagne pour certains homosexuels adultes, les effets d'une enfance/adolescence passée en plein cœur du monde rural n'en demeurent pas moins centraux, et peu étudiés, d'un point de vue identitaire. Ces effets peuvent même constituer un coût pour ceux qui expriment désirs et attirance pour les personnes du même sexe qu'eux. Comme l'a montré Little dans ses travaux dans différents contextes anglo-saxons²², l'hétéronormativité demeure une caractéristique majeure des espaces ruraux dans les sociétés postindustrielles. La famille nucléaire (hétérosexuelle) y a encore une influence forte sur la socialisation des individus et les assignations traditionnelles d'identités de genre y demeurent peu contestées. C'est ainsi que, les participants à cette étude ont tous mentionné l'absence de modèles sur lesquels s'appuyer pour construire leur identité, ainsi que l'invisibilité de l'homosexualité. Dans les espaces ruraux où ils ont grandi, l'hétérosexualité était socialement construite au cours de pratiques et d'interactions quotidiennes, alors que l'homosexualité demeurait indéfinie. En conséquence, durant leur adolescence, la plupart des participants appréhendaient l'homosexualité comme quelque chose d'irréel, existant « loin de chez eux ». Pour expliquer comment il a entendu parler de l'homosexualité, Sam, un participant américain, explique :

« Au travers de films et de la télévision, et aussi beaucoup de choses à partir des blagues sur les homos. Personne ne s'est jamais directement moqué de moi, et ça me donnait l'impression que c'était quelque chose qui existait, mais quelque chose qu'on voyait seulement à la télé, quelque chose d'inventé, quelque chose qu'on trouve dans les livres, quelque chose d'irréel. »

Les éléments de culture populaire, tels les programmes télévisés ou les films, apparaissent comme une source majeure d'information pour les jeunes hommes ayant un désir profond de comprendre et donner un sens à leurs désirs et leur attirance pour les personnes du même sexe. Comme le souligne Eribon²³,

21. Voir par exemple A. FORSYTH, « Out in the Valley », *International Journal of Urban and Regional Research*, n° 21, 1997, p. 38-62 dans le contexte étasunien ; D. SMITH et L. HOLT, « Lesbian migrants in the gentrified "valley" and "other" geographies of rural gentrification », *Journal of Rural Studies*, n° 21, 2005, p. 313-321 dans le contexte britannique ; A. GORMAN-MURRAY, G. WAITT et C. GIBSON, « A Queer Country? A case study of the politics of gay/lesbian belonging in an Australian country town », *Australian Geographer*, n° 39, 2008, p. 171-191 dans le contexte australien.
22. Voir par exemple J. LITTLE, « "Riding the rural love train": Heterosexuality and the rural community », *Sociologia Ruralis*, n° 43, 2003, p. 401-417, ou encore J. LITTLE et R. PANELLI, « "Outback" Romance? A Reading of Nature and Heterosexuality in Rural Australia », *Sociologia Ruralis*, n° 47, 2007, p. 173-186.
23. D. ERIBON, *Réflexion sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999.

l'adhésion à des modèles artistiques, littéraires, cinématographiques pour se construire une identité homosexuelle peut constituer une échappatoire aux modèles familiaux et sociaux largement soumis à l'ordre hétérosexuel. Cependant, le discours relégué par ces modèles (du moins ceux auxquels les participants avaient accès en grandissant à la campagne), ne semble pas les avoir aidés à accepter ces désirs. Au contraire, il aurait contribué à renforcer leur confusion, dans la mesure où ils ne se reconnaissaient pas dans ce discours qui ne correspondait pas à l'image de la masculinité véhiculée dans les campagnes françaises et étasuniennes. Dans *Country Boys : Masculinity and Rural Life*²⁴, Campbell, Bell et Finney expliquent que, dans les espaces ruraux, l'omniprésence d'une forme conventionnelle et hétérocentrée de masculinité impose à chaque homme d'apparaître comme étant masculin et conduit à la réprobation de toute déviance par rapport à cette norme. Dans les travaux de Fellows et de Loffreda, certains homosexuels interrogés et ayant grandi à la campagne mentionnent leur difficulté à faire face au stéréotype de l'homosexuel comme étant un homme efféminé – figure réprouvée par la communauté²⁵. Faisant écho à ces travaux, tous les participants à notre étude, français et américains, mentionnent les mêmes difficultés. De même, ils expliquent leur trouble à n'avoir été confrontés qu'à des messages culturels associant systématiquement homosexualité et efféminement. Aucun d'entre eux ne se reconnaissait (ou ne voulait se reconnaître) dans ce trait de caractère. Par exemple, Tyler, un américain d'une trentaine d'années, explique :

« Je pense que quand j'étais enfant, je n'entendais parler que des aspects négatifs, les gens pensaient que ce genre de chose n'arrivait que dans les grandes villes, et si je voyais des représentations dans les films ou à la télévision, des *drag-queens* ou des mecs portant des habits roses hyper moulants, ça n'était vraiment pas attrayant pour moi. Je me disais : "Ce n'est pas moi, je ne veux pas de ça, alors comment ça se fait que je sois homo ?..." Jusqu'à ce que je réalise que ce n'était qu'une fraction stéréotypée, que c'était un groupe minoritaire qui n'existe pas tant que ça à la campagne. »

Yannick, un jeune français de 28 ans, décrit également ce trouble, quand il s'est trouvé confronté à ces images, non seulement il ne s'y reconnaissait pas mais celles-ci étaient décriées par son entourage :

« J'ai appris ce qu'était l'homosexualité par la télévision, c'était vraiment ma fenêtre sur le reste du monde, avec les *gay prides*, ce genre de truc. En fait, j'ai découvert ce qu'était l'homosexualité au travers des défilés des *gay prides* qu'on

24. H. CAMPBELL, B. MICHAEL et M. FINNEY, *Country Boys : Masculinity and Rural Life*, University Park, Penn State Press, 2006.

25. Voir par exemple W. FELLOWS, *Farm Boys : Lives of Gay Men from the Rural Midwest*, Madison, University Of Wisconsin Press, 1996, ou encore B. LOFFREDA, *Losing Matt Shepard : Life and Politics in the Aftermath of Anti-Gay Murder*, Columbia New York, University Press, 2000.

peut voir à la télé. C'était toujours un grand moment chez moi... ça donnait l'occasion à tout le monde d'être ouvertement homophobe. Pour moi, les *gay prides* donnaient une image négative de l'homosexualité. [Ce que je ressentais] est compliqué. Je pouvais m'identifier avec le truc en général, mais les images qu'ils montraient, seulement des hommes déguisés en femme, et ces images ne reflétaient pas qui j'étais. Du coup, si vous voulez, je pouvais m'identifier avec le contexte, mais pas à la façon dont c'était montré. C'était compliqué parce que je me disais que j'étais peut-être *gay*, mais en même temps je me disais que peut-être je ne l'étais pas, puisque je ne m'habillais pas comme une fille. »

Ce type de représentations renvoie au discours dominant, existant à la fois dans les sociétés françaises et américaines, à propos de l'homosexualité masculine. Comme le suggère Didier Eribon²⁶, tout au long du xx^e siècle, en France comme aux États-Unis, les homosexuels ont été constamment caricaturés dans les discours homophobes et les représentations culturelles comme étant efféminés. La figure de « la folle » était alors centrale à ce système de représentations, elle « est présentée, explique Le Talec, comme une figure imposée : l'homosexuel masculin est forcément vu, décrit avec des traits, des caractéristiques et des indices de la "féminité", que l'on cherche si nécessaire²⁷ ». Chez les participants, cette représentation constante des homosexuels renforce leur positionnement en tant qu'« autre », c'est-à-dire comme celui ne faisant pas partie de la communauté²⁸. L'acceptation de leurs désirs et attirances pour les personnes du même sexe, ainsi que le fait de s'envisager comme pouvant être homosexuel, apporte ainsi de nouveaux challenges. L'analogie entre « être homosexuel » et « être efféminé » présente dans leur entourage et dans les représentations culturelles ne leur facilite pas la tâche. En effet, cette figure semble s'imposer à eux, leur assignant une place « infériorisée » dans l'ordre social et sexuel et les poussant à s'éloigner de cette image.

INADÉQUATION ENTRE IDENTITÉ DE GENRE ET SEXE BIOLOGIQUE COMME SOURCE DE DISCRIMINATION

Cette prise de distance semble avoir été renforcée par une certaine pression à suivre les assignations traditionnelles du genre lors des pratiques quotidiennes des participants. Selon ces assignations, un garçon doit ressentir du désir pour une fille, faire du sport, et surtout ne pas se comporter de façon féminine. Pour un jeune garçon, se comporter de façon féminine, revient à être ostracisé et rejeté par ses pairs. Par exemple Nathan, un américain d'une trentaine d'années,

26. D. ERIBON, *Réflexion sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999.

27. J. Y. LE TALEC, *Folles de France : Repenser l'homosexualité masculine*, Paris, La Découverte, 2010, p. 25.

28. J. IGLESIAS-URQUIZAR, *Man or Mouse ? : Representations of Masculinity in American Television and Film, 1998-2008*, M. A. Thesis, South Dakota State University, Department of English, 2009.

ancien « *high school jock*²⁹ », (d'après ses propres termes), pense que le fait d'avoir grandi en milieu rural, dans une exploitation agricole, peut expliquer son comportement typiquement masculin. Il explique :

« Peut-être ça vient du fait de grandir à la campagne, si tu es homo, tu te comportes comme un mec, tu te balades pas avec un sac à main. Si tu vas à l'école, s'il y a quelqu'un qui est une vraie folle, flamboyant, il n'aurait pas... surtout dans un petit lycée comme le mien où dans ma classe nous n'étions que 28, tu n'aurais pas vraiment d'amis. Mais tu sais, offre-moi quelques bières et joue *It's Raining Men* et je ferai la folle ! »

Plus tard dans l'entretien, il va même plus loin en essayant d'expliquer ce sentiment :

« Je ne me sens pas attiré par les mecs vraiment féminins comme ceux qui portent les habits exubérants, et, si vous leur mettez une robe, elle leur irait pile-poil. Je veux plus que ça... je veux dire que je suis attiré plus par un mec, pas un mec féminin. Il y a des mecs attirés par les mecs efféminés, pas moi. Peut-être que ça vient de grandir à la campagne, dans une ferme, vous savez, si vous êtes un mec, vous vous comportez comme un mec. Vous vous baladez pas en portant un sac à main. »

Pour lui, avoir grandi au sein d'une exploitation agricole dans les Grandes Plaines du Nord des États-Unis, peut expliquer son attirance pour les hommes virils et également son comportement typiquement masculin. En France, au lycée, la majorité des participants a connu des adolescents perçus comme efféminés et donc identifiés comme gays. Ces adolescents étaient moqués et ostracisés par leurs pairs. Dès lors, les participants français ont pris conscience des coûts, ou conséquences négatives, auxquelles un individu pouvait être confronté si son identité de genre ne correspondait pas à son sexe biologique. Jean-Pierre, un homme de 38 ans, se souvient d'un camarade de classe qui était l'objet des commentaires péjoratifs de la part des autres lycéens :

« À ce moment, je n'acceptais pas encore ce que j'étais, et parce que dans ma classe il y avait un autre gars qui était homo... Il était très efféminé, du coup, je crois que ma difficulté d'accepter ma sexualité venait du rejet que j'avais pour... pour l'apparence féminine de ce gars, de ce type. »

Guillaume, un jeune homme d'une vingtaine d'années, a également mentionné un tel cas :

« Je me souviens de ce mec, parce qu'il était efféminé, parce qu'il était homo, il n'était pas accepté par les autres, du coup, forcément, ça m'encourageait

29. Aux États-Unis, le terme « *jock* » fait référence à un étudiant masculin athlète, archétype de la masculinité.

pas trop à dire que j'étais homo. Il se faisait appeler "le pédé", "la fille", toutes les insultes classiques qu'on entend à propos des homos. »

Ainsi, pour Jean-Pierre et Guillaume, se conformer à une norme hégémonique de masculinité et éviter tout geste perçu non conforme à leur identité de sexe leur permettait de ne pas être rejetés par le groupe des pairs. Quand Thierry, un étudiant ayant récemment fait son *coming-out* auprès de sa famille, répond à la question de savoir s'il a déjà eu une relation avec quelqu'un d'efféminé, il répond :

« Oui, ça m'est déjà arrivé. Je sais pas... je sais pas si on peut parler de degrés, parce que... je sais pas. Mais au point de ramener chez mes parents quelqu'un d'efféminé... si je suis amoureux, peut-être, mais je crois que ça me gênerait, mais je le ferais certainement. Ça me gênerait parce que ce serait quelqu'un qui serait stigmatisé à cause de sa sexualité et les gens ne le verraient qu'au travers de ça. »

Clairement ici, être efféminé signifie également être automatiquement identifié et reconnu par les autres en tant qu'individu homosexuel et être éventuellement rejeté. Cela signifie également être uniquement perçu au prisme de sa sexualité. Être efféminé reviendrait à afficher sa sexualité dans la sphère publique et à ne pas s'en sentir coupable (sentiments qu'il faudrait éprouver lorsqu'on perturbe consciemment l'ordre « naturel » établi). En conséquence, il est intéressant de noter que l'ensemble des participants développe des sentiments négatifs envers cette « figure » de l'homosexualité. Par exemple, en parlant de sa vision des « folles », Michel, un agriculteur de 50 ans, explique :

« Une folle, c'est quelqu'un de très maniéré, je sais pas comment te dire... c'est quelqu'un de très maniéré, qui crie, qui fait la folle, quoi ! Personnellement, je ne le fais pas. Je connais quelques mecs qui sont vraiment efféminés mais personnellement, moi je n'ai pas atteint ce stade. Je suis masculin et je ne souhaiterais pas être efféminé. Si un mec est efféminé, je ne le drague pas, je ne l'aime pas. »

La perception qu'a Michel des folles est tout à fait identique à celle des autres participants français qui insiste pour s'en dissocier. De même que les participants français, les participants américains ont tendance à être plus attirés par les hommes virils, ceux ne présentant pas de traits perçus comme féminins, comme l'explique John, un homme d'une cinquantaine d'années :

« Les *drag-queens* m'amusaient, mais je n'avais aucune inclination à m'habiller comme eux et je n'étais pas attiré par les *drag-queens* ou les mecs super-efféminés dans les bars. Je voulais un homme, je voulais quelqu'un avec des poils... des ampoules... des habits sales, même qui sentait mauvais. »

Répondant à une question relative au type d'hommes susceptibles de les attirer, Jordan, un jeune homme d'environ 25 ans, utilise un personnage du film *Another Gay Movie* pour illustrer sa réponse :

« Vous savez le gars dont la mère joue aussi le rôle de la mère dans *Queer as Folk*? Ce gars qui a toutes ces tenues... ce type de gars, pas que je veuille faire dans les stéréotypes ou quoi que ce soit, mais... je sais pas. Je ne me sens pas attiré par un gars qui porterait un boa en plume ou qui porterait un gros triangle rose sur son t-shirt ou qui serait extrêmement efféminé. J'aime les mecs qui sont des mecs, qui sont masculins. Si j'en voulais un d'extrêmement féminin, je sortirais avec une femme. »

Jordan explique qu'il n'est pas attiré par les hommes efféminés car il n'est pas attiré par les femmes. Pour lui, comme pour la majorité des interviewés, les hommes masculins sont perçus comme étant « normaux » alors que les hommes efféminés sont perçus comme étant « anormaux ». Tyler illustre cette idée lorsqu'il décrit son petit ami :

« Il est... il est très normal. Il n'est pas efféminé du tout. Il porte des t-shirts et des shorts comme tous les autres étudiants du coin, certaines de ses manières et de ses intonations de voix sont parfois un peu *gay*, mais ses intérêts sont similaires aux miens. On est tous les deux intéressés par l'art, la musique, les langues, pas tant que ça par... en fait, si, il se débrouillerait bien mieux que moi pour regarder un match de foot ! »

Tyler considère son petit ami, Sam, comme un jeune homme « très normal » ayant l'air de l'étudiant typique, malgré quelques manières et intonations de voix. Sa description de ce qui constitue un homme « normal » suit l'image classique de l'homme hétérosexuel américain, comme l'a décrit Susan Bordo³⁰, c'est-à-dire portant des shorts et des t-shirts, donc ne faisant pas particulièrement attention à son apparence, et qui aime regarder des matchs de football.

Ainsi tous les participants à cette étude ont tendance à se présenter comme des hommes typiquement masculins, c'est-à-dire virils. Pour eux, les hommes efféminés apparaissent comme déviants, leur identité de genre n'étant pas en adéquation avec leur sexe biologique. D'après ces témoignages, dans des espaces ruraux où l'homosexualité semble peu présente et quand elle l'est, systématiquement associée à l'efféminement, s'afficher en tant qu'homosexuel ou encore ne pas suivre les assignations traditionnelles du genre (être efféminé) ont des conséquences : la stigmatisation, voire le rejet. Pour des hommes exprimant du désir, de l'attraction, pour les autres hommes, grandir dans ces espaces ruraux a donc un coût, celui d'être perçu comme un individu efféminé, donc déviant, et ainsi, d'être discrédité aux yeux de la communauté.

30. S. BORDO, *The Male Body : A New Look at Men in Public and in Private*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2005, p. 368.

AFFIRMER SA VIRILITÉ POUR RÉDUIRE LES COÛTS DE L'HOMOSEXUALITÉ MASCULINE ?

Afin d'éviter cette stigmatisation, comme suggéré plus haut, l'analyse des discours des participants met en évidence leur rejet des homosexuels efféminés et l'affirmation de leur propre virilité. Ce discours, cette présentation de soi, semblent s'apparenter aux stratégies de type « *butching-up* » ou « *cowboying-up* » suggérées par Bell³¹. Dans une des analyses pionnières sur l'homosexualité rurale, il explique que certains homosexuels ruraux mettent en avant et accentuent des traits hypermasculins dans leur comportement afin de ne pas être ostracisés et d'entrer dans la norme. Cette stratégie peut correspondre à ce que Goffman³² a décrit comme une tentative de « correction du stigmate social », ici l'homosexualité masculine. Les homosexuels ayant grandi à la campagne chercheraient donc à dissimuler certaines informations ayant une connotation particulièrement négative (être un homme efféminé par exemple), afin de n'être, ni stigmatisés, ni rejetés par le reste de la communauté, et donc de limiter les coûts de l'homosexualité masculine. Ainsi, rejeter les homosexuels efféminés tout en se présentant comme quelqu'un de viril serait un moyen de rentrer dans ce qu'ils perçoivent comme la normalité. En effet, tous les participants semblent vouloir montrer aux « autres » qu'ils sont des personnes « normales ». Comme l'explique un participant américain, ils ne « portent pas des vêtements roses et moulants, et ne se cachent pas dans la pénombre des contre-allées pour avoir de brefs rapports sexuels » ; ou encore, précise un autre participant, ce sont des individus pouvant « avoir une vraie vie » en étant engagé dans une relation à long terme et en ayant des enfants. En étant masculins et non pas efféminés, ils limitent leur éloignement de la matrice hétérosexuelle et du reste de la société. Comme l'ont souligné des travaux précédents³³, les homosexuels masculins et virils gardent les attributs de la normalité, car la correspondance entre sexe et genre reste conforme aux règles sociales. Dès lors, l'homosexualité des participants, qui n'est pas *a priori* visible, constitue un discrédit qui n'est plus que potentiel. Comme tous les participants à cette étude le revendiquent, en tant qu'homme, ils ne se sentent pas différents des autres hommes vivant en milieu rural, si ce n'est par leur identité sexuelle. En étant « typiquement masculins », ils remettent un pied dans la matrice hétérosexuelle (donc de la normalité) qu'ils avaient quittée en raison de leur homosexualité. Dès lors, celle-ci ne les « trahit » plus, ce qu'ils sont fiers de rappeler (l'épisode décrit au début de cette communication le montre très bien). Dès lors, affirmer sa propre masculinité serait un moyen de réduire les coûts de

31. D. BELL, « Farm Boys and Wild Men : Rurality, Masculinity, and Homosexuality », *Rural Sociology*, n° 65, 2000, p. 547-561.

32. E. GOFFMAN, *Stigma : Notes on the Management of Spoiled Identity*, Upper Saddle River, Prentice-Hall, 1969, p. 168.

33. G. CHAUNCEY, *Gay New York : Gender, Urban Culture and the Making of the Gay Male World 1890-1940*, London, Flamingo, 1994, p. 496.

l'homosexualité masculine et deviendrait un bénéfice qui leur permettrait d'être mieux acceptés par la société dominante (hétérosexuelle).

Le rejet pour les homosexuels efféminés et l'affirmation de la virilité n'est pas sans rappeler la notion de « colorism » qui rend compte des préjugés exprimés par les Noirs américains à peau claire envers ceux à peau plus foncée. Depuis l'époque de l'esclavage déjà, les Noirs à peau claire – ceux se rapprochant le plus de la couleur de peau de la classe dominante blanche – bénéficiaient d'un traitement de faveur, et la couleur de peau fut associée à certains avantages sociaux³⁴. Ces traitements différentiels ont parfois entraîné un ressentiment entre ces deux populations, les Noirs à peau plus claire ayant tendance à faire plus d'études, à avoir des postes plus prestigieux et des salaires plus élevés que les Noirs à peau foncée³⁵. Ce phénomène de « colorism » n'est pas unique aux Noirs américains, mais se retrouve également chez les populations hispaniques, asiatiques et indiennes. Encore une fois, les individus à peau claire – donc ceux se rapprochant le plus de la classe dominante blanche – ont plus d'avantages sociaux que ceux à peau plus foncée créant un ressentiment ainsi qu'un désir de se « blanchir » afin de bénéficier de ces avantages. De la même façon, pour les homosexuels, paraître viril et se conformer à une norme hégémonique semblent être un moyen de rentrer dans la norme hétérosexuelle dominante au sein de laquelle sexe et genre se confondent et de bénéficier de certains avantages sociaux (ou du moins, de ne pas subir une discrimination au quotidien). Par exemple, Ken, un américain d'une soixantaine d'années explique :

« Quand j'ai voulu créer une association LGBT ici, à [nom de la ville], le fait d'être quelqu'un de plutôt masculin m'a aidé. Je ne correspondais pas à l'image typique que les gens d'ici se faisaient d'un homosexuel. À leurs yeux, j'avais l'air normal. Quand j'ai commencé à faire de la prévention dans les lycées de la région, je crois que ça m'a ouvert des portes. J'étais un bon modèle pour les jeunes. »

Avoir une apparence virile lui a permis d'être mieux accepté par sa communauté. De même Yannick, un français mentionné plus haut explique que son apparence non féminine lui a permis de ne pas être rejeté par sa famille et par les habitants de son village natal :

« Dans ma famille, ça n'a pas posé de problème, d'autant plus que je n'étais pas efféminé. Je crois que ça les aurait plus embêtés si j'avais été efféminé, ils auraient eu plus de mal à m'accepter. C'est pareil dans mon village, tout le

34. L. O. GRAHAM, *Our Kind of People : Inside America's black upper class*, New York, Harper Collins, 1999.

35. Voir par exemple les travaux de M. E. HILL, « Color differences in the socioeconomic status of African American men : Results from a longitudinal study », *Social Forces*, n° 78, 2000, p. 1437-1460, ou de V. M. KEITH et C. HERRING, « Skin tone and stratification in the black community », *American Journal of Sociology*, n° 97, 1991, p. 760-778.

monde le sait, mais je ne me suis jamais fait insulter ou quoi que ce soit du genre. Par contre, si j'avais été hypermaniéré, si j'avais été le stéréotype de l'homo, ça n'aurait pas été la même chose. »

Aucune étude comparant de façon objective le degré de discrimination des homosexuels efféminés et des homosexuels ayant une apparence plus virile n'a pu être répertoriée. Néanmoins, certaines études anglo-saxonnes confirment que durant l'adolescence les garçons montrant des caractéristiques féminines sont souvent rejetés par leurs pairs masculins³⁶. Ces études confirment les expériences vécues ou observées des participants français et américains mentionnées plus haut et appuient l'idée selon laquelle affirmer sa « non-féminité » serait un moyen de se faire mieux accepter par la classe dominante. De même, les citations précédentes semblent montrer que cette présentation de soi distinctive, cette affirmation de sa « normalité » en ce qui concerne l'adéquation entre identité de genre et sexe biologique, est source de satisfaction pour les individus concernés. Dès lors qu'ils se sentent acceptés par leur entourage, les coûts de l'homosexualité leur apparaissent plus supportables.

AFFIRMER LE CARACTÈRE NATUREL DE SA SEXUALITÉ POUR LA LÉGITIMER (ET NE PAS LA QUESTIONNER)

Ce discours de rejet de l'efféminement et de l'affirmation de la virilité s'accompagne d'un discours essentialiste sur la sexualité. Comme l'a montré David Halperin, ce type de discours, insistant sur le caractère naturel et donc immuable de l'homosexualité, existe chez un grand nombre d'homosexuels et traduit un besoin d'acceptation et d'intégration au reste de la communauté³⁷. Tous les participants, français et américains, définissent le fait d'« être un homme gay » comme le fruit d'une attirance mentale, physique, émotionnelle et sexuelle pour les autres hommes. Tous expliquent qu'ils n'ont pas choisi leurs sentiments, désirs et attirances pour les personnes du même sexe. Pour eux, il s'agit d'un sentiment « biologique » et immuable qu'ils n'ont eu d'autre choix que d'accepter – dès lors, pourquoi devraient-ils le questionner ? Trevor, un étudiant américain ayant un peu plus de 20 ans, a dû passer par un long processus avant d'accepter son désir et son attirance pour les personnes du même sexe. Pendant longtemps, alors qu'il était encore au lycée, il rêvait littéralement de devenir hétérosexuel, car il ne pouvait concevoir une vie « normale » en tant qu'homosexuel. D'un autre côté, quand Christopher (un jeune diplômé venant de quitter l'université, ouvertement gay depuis le lycée) parle de ce que sa grand-mère pense de sa sexualité, il explique : « J'ai vécu comme quelqu'un d'ouvertement gay depuis le lycée, je pense qu'elle

36. Voir par exemple les travaux de C. J. PASCOE, « “Dude, You're a Fag”: Adolescent Masculinity and the Fag Discourse », *Sexualities*, n° 3, 2005, p. 329-346.

37. D. HALPERIN, *What do Gay Men Want ?*, Ann Arbor, University Press of Michigan, 2007, p. 184.

a compris que c'était quelque chose de parfaitement naturel. » Pour lui, il ne fait aucun doute que sa sexualité est quelque chose de naturel, qu'il n'est guère pertinent de remettre en cause. Au moment de notre entretien, il était en couple depuis un peu plus de deux ans. Analysant ce qu'il pensait de l'homosexualité, il raconte : « J'ai vraiment dû passer par tout un processus pour dire "je suis gay", j'ai également dû passer par le processus de me dire "je ne l'ai pas choisi". J'ai dû également en passer par là. J'ai dû me dire que ce n'était pas un choix, c'est établi, et on est né avec. » Cette remarque reflète le point de vue de l'ensemble des participants, français et américains, selon lequel leurs désirs et attirances pour les personnes du même sexe ne sont pas le fruit d'un choix délibéré mais une caractéristique biologique établie dès leur naissance. Présenter sa sexualité comme déterminée biologiquement, donc immuable, « naturelle », peut être interprété comme un moyen de la légitimer et donc de ne pas la questionner d'avantage. Au final, cela pourrait être interprété comme un moyen supplémentaire d'intégrer la « normalité » et d'être accepté par la communauté.

SE MARIER, AVOIR DES ENFANTS, COMME MOYEN SUPPLÉMENTAIRE DE « NORMALISATION » ?

Cette présentation de soi sur le mode de la gratification distinctive au sein d'une catégorie globalement stigmatisée ne semble pas seulement discursive et correspond également à des modes de vie. Si la polarité entre masculinité et apparence efféminée constitue un clivage important dans l'histoire de l'homosexualité dans les sociétés occidentales, il en va de même de l'opposition entre vie de couple exclusive et sexualité libre, ouverte à de multiples partenaires. Vivre en couple, établir une relation durable et exclusive, est perçu par ceux qui défendent ce mode de vie comme ce qui constitue une vie « normale »³⁸ et peut donc s'apparenter à un moyen d'entrer dans la norme hétérocentrée. Quand ils pensent à leur futur, la grande majorité de participants (plus des trois quarts) espère rencontrer quelqu'un avec qui partager leur vie de façon durable et stable, et avec qui avoir éventuellement des enfants.

Parmi les quinze participants américains, quatre d'entre eux étaient en couple au moment de l'entretien. Deux d'entre eux vivaient avec leur compagnon, les deux autres non. Avec leur ami, ils imaginent entretenir une relation durable et si possible avoir des enfants. Les onze autres participants n'étaient pas en couple au moment de l'entretien. Quatre d'entre eux étaient des étudiants et avaient moins de 25 ans. Cependant, lorsqu'ils pensent à leur futur, ces jeunes hommes souhaitent une relation durable et des enfants. Trois participants, âgés de 30 à 45 ans, recherchaient activement un compagnon avec qui ils souhaitaient s'installer et avoir une relation de couple exclusive. L'un d'entre eux explique :

38. D. ERIBON, *Réflexion sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999, p. 526.

« J'espère vraiment pouvoir trouver quelqu'un avec qui je puisse passer le restant de mes jours, avec qui je puisse partager ma vie. J'adorerais avoir des enfants. J'espère pouvoir trouver cette personne et rester vivre sur mon exploitation. Si je rencontre quelqu'un que j'aime véritablement, et s'il ne voulait pas vivre avec moi sur l'exploitation, ou disons que s'il vient d'une grande ville et que je l'aime vraiment, s'il ne peut pas venir à cause de son travail, je quitterai tout ce que j'ai. Mon souhait pour moi, c'est de trouver quelqu'un avec qui partager le reste de mes jours ici, mais je dois aussi respecter ses désirs. »

Quatre des participants avaient plus de 50 ans. L'un d'entre eux, récemment divorcé de sa femme avec qui il était marié depuis près de 30 ans, pense être trop vieux pour s'engager dans une relation à long terme. Un autre n'a jamais eu de relation stable et durable. Pendant longtemps, selon ses termes, il n'assumait pas ses préférences sexuelles et n'envisageait pas une relation stable. Les deux derniers n'étaient pas à la recherche de relations de couple à long terme, bien que tous deux aient précisé que pendant longtemps il s'agissait d'un objectif majeur. Après plusieurs expériences infructueuses, ils ont arrêté de rechercher systématiquement ce compagnon. Ils se sont dit que ce type de vie ne leur correspondait peut-être pas. À ce stade de leur vie, ils n'avaient plus envie de passer par les nombreuses concessions qu'un tel type de relation demande.

Parmi les quinze participants français, seulement six n'étaient pas en couple au moment de l'entretien. Deux d'entre eux, Michel et Alain, n'étaient pas à la recherche d'une relation durable. Michel, la cinquantaine, vit sur son exploitation agricole avec ses parents. Il n'est pas ouvertement « homosexuel » et n'a pas l'intention de le devenir. Pour lui, l'homosexualité ne peut s'exprimer que dans le secret, dans des espaces homosexuels, comme des aires de rencontre, des boîtes de nuit ou des bars. Michel, tout juste 40 ans, a pendant longtemps été à la recherche d'un compagnon avec qui il pourrait avoir une relation stable, mais après plusieurs échecs, a abandonné. Il a réalisé qu'être engagé dans une relation longue ne lui correspondait pas, pas nécessairement en raison de son identité sexuelle, mais parce qu'il a compris qu'il pouvait être heureux et avoir une vie épanouie sans nécessairement être engagé dans une relation durable et avoir des enfants. Tous les autres participants étaient en couple au moment des entretiens. Par rapport à leur futur, ils espèrent passer une bonne partie de leur vie – le plus longtemps possible – avec leur compagnon. La majorité souhaite avoir des enfants mais est déçue par la législation française n'autorisant pas l'adoption pour les couples homosexuels.

Si l'aspiration au mariage ne concerne pas nécessairement une majorité des minorités sexuelles³⁹, dans le cas de cette étude, la majorité des participants français et américains désirent se marier. Pour eux, l'institution du mariage

39. A. SULLIVAN, *Same-Sex Marriage : A Reader*, New York, Vintage Original, 1997, p. 416.

apparaît comme un levier d'intégration, un moyen de normaliser leur sexualité en la confinant à la sphère privée⁴⁰.

**STRATÉGIE DE RÉDUCTION DES COÛTS :
CHOIX CALCULÉ OU CONTRAINTE INTÉRIORISÉE ?**

En rejetant l'image de l'homosexuel efféminé, en affirmant le caractère biologique de leur sexualité et en recherchant une relation durable et exclusive, les participants à cette étude semblent, comme nous l'avons déjà dit, tenter de réduire les coûts liés à l'homosexualité rurale. Bernstein a montré qu'au cours de l'histoire du mouvement *gay* et lesbien, les militants ont oscillé entre mise en avant de leurs différences ou mise en avant de leurs similarités avec le reste de la société hétérosexuelle⁴¹. Dans des contextes hostiles à leurs revendications, la stratégie de provocation et d'affirmation de la différence est choisie alors que dans des contextes plus ouverts (ou les *gays* et les lesbiennes sont plus visibles et représentés dans la sphère publique) l'autre est favorisée. Dans le contexte de notre étude, l'attitude aujourd'hui plus ouverte des sociétés françaises et étasuniennes envers les homosexuel(le)s ainsi que leur visibilité accrue jusque, par exemple, dans la sphère politique, pourraient expliquer le choix des participants à insister sur leur similarité plutôt que de mettre en avant ce qui les en éloigne.

Néanmoins, une question peut se poser : cette stratégie correspond-elle à un choix délibéré ou bien à une contrainte intériorisée ? En d'autres termes, cette réduction des coûts liés à l'homosexualité masculine est-elle voulue ou bien le résultat d'une appropriation inconsciente de la matrice hétérosexuelle dans laquelle les participants ont grandi ? En fait, pour les participants, réfléchir autour de la notion de masculinité présentait des défis importants. Lorsque ce thème n'avait pas été spontanément abordé pendant l'entretien, ils étaient interrogés directement sur leur définition de la masculinité et sur ce que signifiait pour eux le fait d'être un homme. Thierry, étudiant, exprime en premier lieu l'idée selon laquelle tous les hommes sont masculins :

Pouvez-vous définir la masculinité ?

« La masculinité ? Non, pas vraiment. Non, je ne sais pas. »

C'est quoi un homme masculin pour vous ?

« Ah, oui... enfin, non. C'est difficile d'imaginer, difficile à définir. En fait, il me semble que tous les hommes sont masculins. »

40. Il est intéressant toutefois de noter que le nombre de participants français en couple au moment de l'étude est supérieur au nombre de participants américains. L'échantillon réduit ne permet pas d'établir de conclusions définitives, néanmoins nous pourrions nous demander si cette observation n'est pas à corrélérer avec une pression plus grande en France d'être en couple.

41. M. BERNSTEIN, « Celebration and Suppression : The Strategic Uses of Identity by Lesbian and Gay Movements », *The American Journal of Sociology*, n° 3, 1997, p. 531-565.

Ensuite, Jean-Pierre (38 ans, ayant récemment décidé de retourner vivre à la campagne avec son compagnon) a, comme Thierry, éprouvé quelques difficultés à rendre compte de sa perception de la masculinité :

Pouvez-vous définir la masculinité ?

« Mmm... non. Non, pas vraiment. C'est un homme. C'est un homme, c'est quelqu'un de masculin. C'est pas facile pour moi... C'est pas forcément le type costaud avec une moustache, c'est... je crois que c'est être ce qu'on est, être masculin... Non, je peux pas vraiment le définir. »

Et « être un homme », ça veut dire quelque chose pour vous ?

« Être un homme... c'est difficile à définir, on est tous des hommes. C'est pas parce que quelqu'un est homosexuel que c'est pas un homme, au contraire. Être un homme, ça veut dire avoir une vie normale. »

Et un homme masculin, c'est quoi pour vous ?

« C'est quelqu'un comme vous, quelqu'un qui se fond dans la foule. C'est mon copain. C'est quelqu'un de commun. »

Ces deux extraits d'entretiens illustrent les difficultés ressenties par tous participants, français et américains, pour réfléchir au sens qu'ils accordent à la masculinité et la définir. Leur embarras est notamment lié à l'idée que la masculinité ne se questionne pas. Comme l'explique Bourdieu, « la force de l'ordre masculin se voit au fait qu'il se passe de justification : la vision androcentrique s'impose comme neutre et n'a pas besoin de s'énoncer dans des discours visant à la légitimer⁴² ». Pour Thierry et Jean-Pierre, la masculinité apparaît comme une caractéristique naturelle, qui n'a pas lieu d'être interrogée. Pour eux, être un homme et être masculin sont deux choses identiques, et en conséquence tous les hommes sont masculins. En fait, « être masculin » semble revenir à « être ce que vous êtes », c'est-à-dire un homme au sens biologique. De plus, être un homme et être masculin signifie « se fondre dans la foule » autrement dit avoir l'air « normal » et suivre les assignations de genre traditionnelles. Cette intériorisation de cette vision normée du masculin et du féminin pourrait dès lors s'apparenter à ce que Bourdieu définit comme une « domination » ou « violence symbolique » exercée par l'ordre hétérosexuel sur les interviewés. Pour Bourdieu, « parler de domination ou de violence symbolique, c'est dire que, sauf révolte subversive conduisant à l'inversion des catégories de perception et d'appréciation, le dominé tend à prendre sur lui-même le point de vue dominant⁴³ ». Ainsi les homosexuels s'appliquent à eux-mêmes les principes dominants en portant « parfois à l'extrême l'affirmation de la virilité dans sa forme la plus commune, sans doute en réaction contre le style "efféminé",

42. P. BOURDIEU, *La domination masculine*, Paris, Le Seuil, 2002, p. 22.

43. *Ibid.*, p. 162.

autrefois dominant⁴⁴ ». Dans ce cas, le rejet des homosexuels efféminés et cette affirmation de la virilité de la part des participants à cette étude ne seraient pas nécessairement un choix calculé, mais plutôt le reflet de l'intériorisation de la norme dominante. Ainsi, nous pourrions nous interroger sur l'existence d'un autre coût pour ces individus, celui de l'intériorisation forcée des normes traditionnelles de genre, du déni de libre arbitre et de libre expression en matière de subjectivité. Dès lors, cette tendance refléterait l'impact sur la subjectivité des participants de l'ordre hétérosexuel comme fort régime de pouvoir. Celui-ci, exerçant, comme l'ont suggéré Butler⁴⁵ et Sedwick⁴⁶, toute sa capacité à imprégner les consciences et par la suite les pratiques des individus qui y sont soumis. Le sentiment, éprouvé par les hommes interrogés, que les coûts de l'homosexualité sont plus supportables dès lors qu'ils se dissocient des homosexuels efféminés ne serait qu'une illusion. En effet, le caractère disciplinaire et coercitif de la matrice hétérosexuelle ne serait pas remis en cause, au contraire, il n'en serait que renforcé.

CONCLUSION

Cette forte matrice hétérosexuelle ne caractérise-t-elle que les espaces ruraux français et étasuniens ? Répondre à cette question est difficile en l'état actuel des choses. Si nous nous intéressons par exemple à l'affirmation de la virilité, bien que ce phénomène paraisse central aux participants d'origine rurale de cette étude, il ne leur est pas spécifique. En effet, d'autres études ont montré que les homosexuels en général, c'est-à-dire d'origine rurale ou non, ont tendance à développer des traits de caractère hypermasculins afin de remettre en question leur statut social discrédité et de combattre l'idée qu'ils ne sont pas de vrais hommes en raison de leur orientation sexuelle⁴⁷. En étant masculins, ces études montrent qu'ils ont eux aussi l'impression de se conformer aux règles sociales établies⁴⁸. Ainsi, comparer les subjectivités et les expériences d'homosexuels ayant grandi en ville s'avérerait nécessaire pour conclure sur la spécificité de ces résultats aux homosexuels ruraux. En l'état actuel, notre étude présente donc certaines limites. Dans le futur, en plus du besoin de travaux comparatifs complémentaires, élargir le panel de participants serait pertinent. En effet, les participants à cette étude constituent un groupe homogène d'hommes blancs, de classe moyenne, plus ou moins impliqués dans des associations LGBT et

44. *Ibid.*, p. 162.

45. J. BUTLER, *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1990, p. 256.

46. E. SEDGWICK, *Epistemologie du Placard*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008, p. 257.

47. Voir par exemple S. KIMMEL et J. MAHALIK, « Measuring masculine body ideal distress : Development of a measure », *International Journal of Men's Health*, n° 3, 2004, p. 1-10.

48. G. CHAUNCEY, *Gay New York : Gender, Urban Culture and the Making of the Gay Male World 1890-1940*, London, Flamingo, 1994, p. 496.

utilisant leur sexualité comme source identitaire. Inclure d'autres individus, par exemple des femmes homosexuelles, des hommes homosexuels issus de minorités ethniques ainsi que des hommes ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes mais ne s'identifiant pas comme homosexuels, serait pertinent et pourrait apporter un regard plus approfondi.

Sans généraliser, nous pouvons donc seulement affirmer que cette matrice existe et a un impact important sur la vie des hommes ayant grandi en milieu rural et ayant participé à notre étude. En effet, les participants des deux nationalités (malgré des différences culturelles sur la manière d'aborder la diversité sexuelle), et de générations différentes, expliquent qu'en grandissant à la campagne, l'hétérosexualité était fortement présente dans différents espaces sociaux, que ce soit à la maison ou à l'école, où elle était socialement construite dans les pratiques quotidiennes. L'homosexualité, elle, demeurait non définie dans ces mêmes pratiques et ces mêmes espaces. De ce fait, ressentir du désir et de l'attirance pour les personnes du même sexe entraîne des sentiments de confusion, de différence et d'isolement pour les participants, qui n'ont guère disposé de modèles sur lesquels se baser pour construire leur identité.

Ludovic GAUSSOT et Nicolas PALIERNE

PRIVILÈGES ET COÛTS DE LA MASCULINITÉ EN MATIÈRE DE CONSOMMATION D'ALCOOL

« Certaines boissons contiennent la faculté d'augmenter outre mesure la personnalité de l'être pensant, et de créer, pour ainsi dire, une troisième personne, opération mystique, où l'homme naturel et le vin, le dieu animal et le dieu végétal, jouent le rôle du Père et du Fils dans La Trinité ; ils engendrent un Saint-Esprit, qui est l'homme supérieur, lequel procède également des deux. [...] Je montrerai les inconvénients du haschisch, dont le moindre, malgré les trésors de bienveillance inconnus qu'il fait germer en apparence dans le cœur, ou plutôt dans le cerveau de l'homme, dont le moindre défaut, dis-je, est d'être antisocial, tandis que le vin est profondément humain, et j'oserais presque dire homme d'action¹. »

Le vin est homme écrivait Baudelaire dans ses *Paradis artificiels*. « Savoir boire est une technique nationale qui sert à qualifier le Français, à prouver à la fois son pouvoir de performance, son contrôle et sa sociabilité », ironisait Roland Barthes (1957), qualifiant par là les liens entre le boire et la virilité. « L'alcool donne-t-il un genre ? » s'interrogent aujourd'hui François Beck *et alii*², comme si l'évolution des rapports sociaux de sexe et des normes de genre remettait en question cette forme de privilège. Pourtant, selon Cousteaux et Pan Ké Shon³, l'alcoolisme reste, avec le suicide, un mode d'expression du mal-être typiquement masculin⁴.

Nous proposons ici d'interroger un éventuel coût spécifique des normes genrées de consommation d'alcool pour les hommes, normes qui, au premier abord, les avantagent pourtant. Il peut sembler étrange d'une manière générale

1. C. BAUDELAIRE, *Les paradis artificiels*, Union Générale d'Éditions, 1962, p. 40-41.

2. F. BECK, S. LEGLEYE, G. DE PERETTI, « L'alcool donne-t-il un genre ? », *Travail, genre et sociétés*, 15, 2006, p. 141-160.

3. A.-S. COUSTEAUX, J.-L. PAN KÉ SHON, « Le mal-être a-t-il un genre ? Suicide, risque suicidaire, dépression et dépendance alcoolique », *Revue française de sociologie*, 49, 1, 2008, p. 53-92.

4. Peut-on cependant réduire sans discussion la « dépendance alcoolique » à une forme d'expression du mal-être, comme le font les auteurs ? Peut-on par ailleurs écarter la variable catégorie sociale ?

de s'interroger sur les coûts de la masculinité, le risque étant d'oublier que la masculinité est le plus souvent synonyme de privilèges⁵, y compris plus particulièrement en matière de consommation alcoolique, puisque traditionnellement dans nos sociétés, ce sont les hommes qui bénéficient le plus de ce psychotrope légal, alors que les femmes en sont davantage tenues à distance. Et pourtant, il apparaît à l'examen que les deux, le privilège et le coût, sont loin d'être incompatibles, bien au contraire : les hommes consommant nettement plus que les femmes, en lien avec les définitions sociales de la masculinité et de la féminité, il apparaît logique, sinon juste, qu'ils paient le plus lourd tribut.

Si les valeurs attachées à l'alcoolisation ont évolué au cours du xx^e siècle⁶, les normes de consommation avantagent néanmoins toujours nettement les hommes, surtout en contexte festif ou convivial. Autrement dit, à la masculinité est associé un modèle de consommation qui peut avoir perdu de son aspect *agonistique* propre au modèle traditionnel et en fait populaire du boire viril, mais qui apparaît bien plus tolérant voire prescriptif, hormis le domaine sensible de l'alcool au volant, que celui accordé aux femmes. Du point de vue de l'usage, il apparaît sans conteste que les hommes continuent d'être avantagés, au niveau des normes de consommation sinon à celui de leur effet sur la santé, encore discuté, même si on note un net infléchissement du modèle « viril » de consommation d'une part, des évolutions sensibles du côté des femmes et des pratiques adolescentes d'autre part.

Tout en mettant en évidence cette dissymétrie persistante des normes de consommation de l'alcool, qui en font un produit encore nettement genré, il sera possible d'interroger les coûts différentiels de ce déséquilibre entre les hommes et les femmes : les « usages à risque », « mésusages » ou conséquences parfois non voulues ont un coût (économique, social, sanitaire, humain), très difficile à chiffrer surtout au regard des bénéfices notamment économiques sinon sanitaires de la production et de la consommation (modérée), qui alarme régulièrement les promoteurs de la santé publique ainsi que le législateur⁷. L'alcool représente toujours un problème de santé publique, et constitue un facteur-clef dans la compréhension et l'anticipation des problèmes sanitaires et sociaux.

Il s'agit donc d'étudier tant les privilèges masculins « historiques » en matière de consommation d'alcool que leurs « retombées » en termes de morbidité et de mortalité notamment. Dans une première partie il s'agira de voir si le boire

5. Minimisant ou oubliant la dissymétrie des rapports de sexe, voire l'inversant, le risque de ce genre d'analyse est d'aboutir à l'idée que le dominant est aussi assujéti que le dominé, voire souffre autant de la domination qui le domine, ou de mettre l'accent sur les « bénéfices secondaires » de la soumission ou de l'oblation féminine voire d'expliquer la « domination » par le consentement des dominés.

6. S. ERIKSEN, « Alcohol as a gender symbol, Women the alcohol question in the turn-of-the century Denmark », *Scandinavian Journal of History*, n° 24, 1999, p. 45-73.

7. L. GAUSSOT, *Modération et sobriété. Études sur les usages sociaux de l'alcool*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2004.

alcoolisé confirme toujours « l' »homme dans son identité de genre, au contraire de « la » femme. Dans une deuxième partie, il s'agira d'estimer le coût de cette masculinité du boire à partir de l'analyse secondaire des statistiques épidémiologiques et sanitaires disponibles. Nous y évoquerons aussi ce coût dans une deuxième direction : le coût humain subjectif de l'abstinence, pour ceux qui « décident » de s'en sortir par cette voie. Ce détour par l'abstinence nous permettra également de déconstruire le couple « privilège/coût » masculin : les conséquences néfastes de la plus ou moins longue fréquentation de l'alcool par les hommes ne doivent pas se concevoir comme une forme de « condamnation » (morale ou somatique) de leurs usages démesurés des plaisirs. Les alcoolisations des hommes doivent en effet se concevoir au sein de pratiques de sociabilités masculines contraignantes ; il est nécessaire de ne pas diluer les effets pharmacologiques du psychotrope alcool sous les seuls traits du plaisir⁸. La clinique nous invite en effet à concevoir la consommation d'alcool chez les hommes comme une forme d'automédication masquée, puisque le psychotrope utilisé est disponible sans ordonnance et est socialement valorisé. Là où les femmes ont majoritairement recours aux médicaments psychotropes pour réduire leur souffrance psychologique, il convient sans doute de penser une partie des excès de la consommation masculine comme une forme d'automédication. Le « privilège » des hommes n'est peut-être pas aussi univoque, dès lors que l'on cesse de penser l'alcool sous le simple registre du plaisir.

APPROCHE HISTORIQUE ET SOCIALE DES CONSOMMATIONS GENRÉES DE L'ALCOOL

Un privilège masculin et une mise à distance des femmes

Boire de l'alcool est une pratique dont les modes et la signification dépendent du genre du buveur. Traditionnellement, le boire alcoolisé tend à (r)assurer les hommes dans leur identité de genre, tant qu'ils prouvent qu'ils « tiennent » l'alcool. Les femmes se conforment à la féminité lorsqu'elles « se retiennent » de consommer de l'alcool. Si l'écart dans les pratiques de consommation tend à se réduire et si les modèles identitaires se transforment, on observe néanmoins une certaine inertie de ces phénomènes pour une partie de la population, où les modèles traditionnels restent dominants. Ces oppositions identitaires entre le masculin et le féminin dans le rapport à l'alcool semblent anciennes. Durant la période du XVI^e et du XVIII^e siècle, Véronique Nahoum-Grappe⁹ nous montre l'existence d'une dissymétrie du boire qui s'opère entre les valeurs masculines

8. J. MAISONDIEU, *Les femmes, les hommes, l'alcool*, Paris, Payot, 2004.

9. V. NAHOUM-GRAPPE, « Le boire et l'ivresse dans la pensée sociale sous l'Ancien régime en France (XVI^e-XVIII^e siècles) », T. FILLAUT, V. NAHOUM-GRAPPE, M. TSIKOUNAS (dir.), *Histoire et alcool*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 15-99.

et les valeurs féminines. Les breuvages alcoolisés étaient autrefois considérés comme des boissons fortes que seuls les « vrais » hommes étaient capables de boire et de supporter. La fragilité supposée des femmes les tenait ainsi à l'écart de l'alcool. Cette mise à distance des femmes par le jeu des contraires se légitimait à travers le discours des autorités médicales, notamment la « théorie des humeurs ». De l'Antiquité jusqu'à l'apparition de la médecine moderne, les vertus du vin sont liées à « l'échauffement » et à « l'animation », qui caractérisent et renforcent la virilité. Aussi les qualités du vin ne pouvaient se réaliser pleinement dans le corps féminin : « Les femmes, chaudes et humides, doivent rester à l'eau sauf en cas de couches ou de maladies¹⁰. » Cette dissymétrie s'explique également en référence à l'honneur masculin et féminin, en lien avec les comportements alimentaires et la sexualité : l'honneur masculin doit toujours se démontrer et se prouve dans les valeurs de lutte et de compétition. L'honneur féminin se définit quant à lui en fonction de la « virginité » et de la beauté. La beauté féminine est liée à une certaine distance et à une immobilité qui s'oppose alors à l'*investissement corporel de l'ivresse*¹¹. La mise à distance des femmes se justifiait par « une double peur masculine devant le couple femme-vin : peur de l'action de la femme sur le vin, [...] peur de l'action du vin sur la femme »¹². Aux yeux des hommes, les femmes ne pouvaient pas s'approcher des caves à vin lorsqu'elles avaient leurs règles¹³ sans risquer d'altérer la boisson ; de même le vin ne pouvait être consommé par les femmes sans déchaîner chez elles une sexualité luxurieuse fantasmée. Bien que le féminin apparaisse contraire aux valeurs accordées au vin, les identités de genre ne semblent pourtant pas imposer une séparation nette et radicale entre les modes et les espaces de consommation dans les siècles qui précèdent les grands bouleversements de l'industrialisation. Les espaces de consommation semblent plus mixtes sous l'Ancien Régime¹⁴, et jusqu'au milieu du XIX^e siècle au moins, la consommation féminine ne se « déguise » pas¹⁵.

L'administration civile du XIX^e siècle, sensible à l'accroissement des formes de misère qui entourent les phénomènes d'urbanisation rapide et sans précédent, se focalise dans le milieu du siècle sur les formes d'ivresses les plus visibles et les plus bruyantes. Un jugement moral naît ainsi et stigmatise toute une classe

10. V. NAHOUM-GRAPPE, « Histoire et anthropologie du Boire en France du XVI^e au XVIII^e siècle », C. LEVOT-IFRAH, M. MATHÉLIN, V. NAHOUM-GRAPPE, *De l'ivresse à l'alcoolisme. Études ethnopsychiatriques*, Paris, Dunod/Bordas, 1989, p. 112.

11. V. NAHOUM-GRAPPE, « Le boire et l'ivresse dans la pensée sociale sous l'Ancien régime en France (XVI^e-XVIII^e siècles) », *op. cit.*

12. A. DUCHESNE, « Genèse et spécificités des comportements féminins en matière d'alcoolisation dans la France d'Ancien Régime », *Les Cahiers de l'IREB*, n° 11, 1993, p. 125-127.

13. Yvonne VERDIER (*Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, 1979) rapporte le même phénomène à une époque plus récente.

14. V. NAHOUM-GRAPPE, « Histoire et anthropologie du Boire en France du XVI^e au XVIII^e siècle », *op. cit.*

15. D. NOURRISSON, *Le buveur du XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1990, p. 154.

sociale : la classe ouvrière masculine des faubourgs. Au côté du portrait stigmatisé de l'ouvrier alcoolique, une autre figure émerge au XIX^e siècle : celle de la « femme de l'alcoolique ». Sur fond de domination masculine où l'on réclame des femmes docilité et dévotion, se construit un idéal de la femme vertueuse, gardienne du foyer et garante de la morale. Les cabarets deviennent essentiellement des espaces de sociabilité masculine et les femmes se voient repoussées vers l'espace domestique¹⁶. Les consommations plus discrètes et plus faibles des femmes dans leur foyer répondent aux alcoolisations publiques des hommes, plus importantes et plus visibles. Dès lors s'avance un dualisme qui oppose la « naturelle » sobriété des femmes à l'alcoolisation acquise des hommes. Les valeurs liées à la féminité et à la masculinité trouvent alors un lieu d'expression dans le rapport que chacun et chacune a avec l'alcool. L'intérêt des travaux de Sidsel Eriksen¹⁷ est de nous offrir une analyse qui tienne compte de la variabilité du genre selon le contexte sociohistorique en l'articulant au mode et au lieu de consommation. Les valeurs féminines et masculines traditionnelles semblent ainsi se cristalliser autour de la consommation d'alcool à la fin du XIX^e siècle. La pression sociale du boire ne concernerait majoritairement que l'un des deux sexes (tableau 1) : si le boire offre aux hommes une confiance et une estime sociale, du moins à ceux qui prouvent leur résistance, ce trait de caractère n'est pas exigé des femmes, dont le boire ne démontre pas la force morale, mais au contraire la perd. Si boire accentue l'identité masculine et virilise celui qui boit¹⁸, il semblerait alors que, pour cette raison même, le boire dénie l'identité féminine de la buveuse.

	Rôle féminin traditionnel	Rôle masculin traditionnel
Sobriété	<i>Fort</i> : pure, honorable et féminine	<i>Faible</i> : impuissant et impotent
Alcoolisation	<i>Faible</i> : licenciée et lubrique	<i>Fort</i> : robuste et viril

Tableau 1. – *L'alcool comme produit genré vers 1900*¹⁹.

La « vraie femme » est sobre, ou, quand elle ne l'est pas, reste néanmoins dans un espace féminin, celui du foyer (tableau 2). Ce type d'opposition, entre le dedans et le dehors, l'inné et l'acquis, le privé et le public, la séparation sexuelle des espaces, recouvrent les relations dominants/dominés. À travers ce tableau, on peut observer également que les femmes perdent leur féminité dès qu'elles entrent dans la sphère publique. Militante dans les mouvements de tempérance, la femme sobre dérange néanmoins les rapports sociaux de sexe dès que son action déborde le cadre de l'univers domestique : le militantisme antialcoolique renforce les résistances des hommes quand il touche à ce qui constitue leur

16. A.-M. SOHN, « *Sois-un Homme !* », *La construction de la masculinité au XIX^e siècle*, Paris, Le Seuil, 2009.

17. S. ERIKSEN, « Alcohol as a gender symbol... », *op. cit.*

18. P. ANCEL, L. GAUSSOT, *Alcool et alcoolisme : pratiques et représentations*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 68.

19. S. ERIKSEN, « Alcohol as a gender symbol... », *op. cit.*

identité masculine. « Les femmes s'étaient donné la responsabilité d'empêcher les hommes de boire pendant que les hommes tenaient à prouver leur virilité en refusant de se soumettre aux demandes des femmes²⁰. »

	Sphère privée	Sphère publique
Sobriété	<i>Esprit de sacrifice</i> : sobre, pure, maîtresse d'elle-même, forte, « vraie femme »	<i>Rebelle</i> : militante, perd de sa féminité, assurée, autoritaire
Alcoolisation	<i>Résignée</i> : Délicate, vulnérable, faible, pathé- tique, docile, féminine	<i>Transgressive</i> : Masculine/licencieuse/ faussement émancipée

Tableau 2 – *Alcool et construction de la féminité vers 1900*²¹.

Les identités traditionnelles de genre maintiennent un rapport dissymétrique à l'alcool. Le modèle traditionnel de la masculinité s'exprimerait « dans » le boire, celui de la féminité s'affirmerait quant à lui « hors » du boire.

Alcool et rapports sociaux de sexe

La question de la consommation de psychotropes semble indissociable des rapports sociaux de sexe. D'une part, parce que les rapports sociaux de sexe modèlent les croyances et les comportements de consommation des hommes et des femmes. Mais aussi, parce que les modes de consommation des femmes peuvent être le lieu d'une critique de ces rapports et de la domination masculine. Il semble de manière récurrente que la question des consommations féminines se soit posée aux périodes où les rapports hommes/femmes se transformaient. Anne Coppel²² nous décrit la figure de la morphinée comme le reflet de l'incapacité à satisfaire une demande d'autonomie chez ces femmes, et la figure de la garçonne, qui au contraire revendique une égalité entre les sexes en utilisant les psychotropes comme un outil d'émancipation. L'équipe de recherche de Toulouse²³ appréhenda les alcoolismes féminins à travers les « conflits de rôles », en articulant la position (défaut ou excès) face à l'engagement dans la modernité, « dans sa dimension de processus d'autonomisation des femmes » et l'intensité investie dans cet engagement. Les grandes transformations qui interviennent dans les identités de genre touchent ainsi différemment l'ensemble des femmes, en fonction de leurs capacités à y faire face, qui dépendent alors en partie de leur âge, de leur niveau de diplôme,

20. L. NADEAU, *Vivre avec l'alcool. La consommation, les effets, les abus*, Montréal, De L'Homme, 1990, p. 117.

21. S. ERIKSEN, « Alcohol as a gender symbol... », *op. cit.*

22. A. COPPEL, « Drogues, genre et prévention », *La santé de l'homme*, n° 372, juillet-août 2004, p. 38-40.

23. J.-M. BERTHELOT, S. CLÉMENT, M. DRULHE, J. FORNE, M. MEMBRADO, *Les alcoolismes féminins, Rapport pour le Haut Comité d'Étude et d'Information sur l'Alcoolisme*, Cahiers du CeRs, Toulouse II, n° 1, 1984.

de leur lieu d'habitat, de leur profession et des relations qu'elles entretiennent avec leur entourage proche. Mais les transformations liées à la modernité ne touchent pas seulement les femmes : elles touchent aussi les hommes. Sidsel Eriksen nous fournit à nouveau la répartition idéal-typique des valeurs accordées au boire selon le genre à la fin du xx^e siècle.

	Nouveau rôle féminin	Nouveau rôle masculin
Sobriété	<i>Faible</i> : esprit de sacrifice, dévotion, tradition	<i>Fort</i> : maîtrise de soi et conscience professionnelle
Alcoolisation	<i>Forte</i> : indépendance, assurance et confiance en soi	<i>Faible</i> : mollesse, impuissance et impotence

Tableau 3. – *L'alcool comme nouveau symbole du genre en 2000*²⁴.

On peut alors observer une inversion des valeurs positives selon le genre au sujet de la consommation d'alcool depuis le xix^e siècle. La seconde moitié du xx^e siècle bouleverse les rapports sociaux de sexe et somme chacun et chacune de prendre ses distances avec les traditions ; les consommations féminines seraient alors perçues sous un angle positif, attachées à un signe d'émancipation, et les hommes, dont la masculinité passerait avant tout dorénavant par le contrôle de soi, n'auraient plus à prouver leur virilité à travers l'épreuve du boire démesuré. Au-delà d'un schéma simpliste où est décrit un alignement du comportement des femmes sur celui des hommes, le rapprochement dans la consommation modérée d'alcool ne dilue pas les différences de genre et il convient de souligner les déplacements inversés qui s'y expriment. « Ainsi demeure une asymétrie entre hommes et femmes, qui souligne les contours d'un dimorphisme moral, et renforce l'idée d'une consommation d'alcool propre à chaque sexe²⁵. » Il convient toutefois de nuancer le schéma proposé par Eriksen²⁶ : ces nouvelles identités de genre se diffusent en effet inégalement dans l'ensemble de la population. Les valeurs de virilité ont une réception différente en fonction du groupe social d'appartenance et le genre des individus, et peuvent être alors perçues plus ou moins positivement ou négativement selon les cas²⁷. Les groupes sociaux qui favorisent une intégration très forte de l'image traditionnelle de la virilité peuvent alors entraîner, pour les individus qui les composent, des conséquences négatives sur leur santé²⁸, dans leurs comportements sociaux ou dans leurs relations à l'autre sexe (quand il s'agit de dépasser ses limites dans le refus de percevoir les signaux de bien-être ou de mal-être, et de ne pas

24. S. ERIKSEN, « Alcohol as a gender symbol... », *op. cit.*

25. A. MEIDANI, L. DANY, D. WELZER-LANG, « Manière de boire et rapports sociaux de genre chez les jeunes (18-25 ans) », *Les Cahiers de l'IREB*, n° 17, 2005, p. 67-70 (p. 69).

26. S. ERIKSEN, « Alcohol as a gender symbol... », *op. cit.*

27. Pour une analyse plus détaillée et plus nuancée, du moins au sein de la « jeunesse », voir P. DURET, *Les jeunes et l'identité masculine*, Paris, PUF, 1999.

28. M. GREF *et alii*, « Genre masculin et dépendances : données de base et recommandations », Lausanne, ISPA, 2006.

exprimer ses peurs et ses sentiments d'insécurité). La persistance des modèles traditionnels peut aussi s'expliquer par le maintien d'un modèle hégémonique masculin²⁹ dans la majorité des rapports sociaux. Le poids des modèles traditionnels se fait également ressentir pour les femmes : les femmes qui boivent continuent d'être jugées plus négativement³⁰, en référence aux valeurs morales du portrait idéalisé de la « vraie femme » construit au XIX^e siècle. Néanmoins le modèle féminin traditionnel peut jouer « un rôle très important par le fait que normalement la stigmatisation sociale protège les femmes de l'alcoolisme³¹ ».

Les modes de consommation d'alcool nous apparaissent bien comme un objet à la fois produit et producteur d'identités de genre. Réaffirmer le lien étroit entre alcool et genre ne doit pas cependant nous conduire à concevoir ce lien comme déconnecté de l'ensemble des autres rapports sociaux. À ne considérer que la masculinité, la virilité dans les conduites de mise en danger de soi, ne risque-t-on pas de stigmatiser l'identité de genre, en la réduisant éventuellement à une instabilité intrapsychique, alors que son investissement dans ces pratiques ne s'éclaire qu'au regard des dimensions sociales et économiques dans lesquelles elle s'inscrit³²? Les cliniciens nous rappellent ainsi la nécessité de ne pas se limiter à l'histoire personnelle de celui ou celle qui ne maîtrise plus sa consommation d'alcool, mais de comprendre aussi ce qui se joue dans l'alcool-dépendance à l'échelle de la famille³³, des relations de filiation ou de couples, tel que nous le propose l'approche systémique. La dimension familiale est également abordée par l'ethnopsychiatrie de Philippe Carrer³⁴, qui interprète la prévalence de l'alcoolisme en Bretagne comme la résultante de trois facteurs associés : un dysfonctionnement familial, une acculturation brutale et pathogène, un malaise économique et social permanent. Sa thèse du matriarcat psychologique postule un affaiblissement de la figure paternelle au sein d'une « société imagoïque maternelle », caractéristique des sociétés celtes selon l'auteur, où le mari est davantage considéré comme un autre enfant plutôt que comme un père. La dévalorisation de la figure paternelle bretonne s'est ainsi

29. C. GUIONNET, É. NEVEU, *Féminins/Masculins. Sociologie du genre*, Paris, Colin, 2009.

30. L. GAUSSOT, N. PALIERNE, « Stéréotypes de genre et expérience de l'alcoolisme. Une vengeance des stéréotypes? », J.-C. BOURDIN, F. CHAUVAUD, L. GAUSSOT, P. KELLER (dir.), *Faire justice soi-même. Études sur la vengeance*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 79-98.

31. L. NADEAU, « Rôles traditionnels, conditions de vie et dépendances. Une analyse des causes sociales des consommations abusives et des dépendances d'un point de vue féministe », ISPA, *Femmes, hommes, dépendances*, Actes du 8^e colloque de l'ISPA, 7-8 mai 1992, Lausanne, 1992, p. 47-55 (p. 52).

32. P. JAMOULLE, *Des hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieux précaires*, Paris, La Découverte, 2005.

33. Voir notamment J.-P. ROUSSAUX, B. FAORO-KREIT, D. HERS, *L'alcoolique en famille. Dimensions familiales des alcoolismes et implications thérapeutiques*, Bruxelles, De Boeck & Larcier, 1996.

34. P. CARRER, *L'envers du décor. Ethnopsychiatrie en Bretagne et autres terres celtes*, Spézet, Coop Breizh, 1999.

renforcée par l'acculturation imposée par l'État français et par les difficultés socio-économiques en Bretagne³⁵.

Au-delà de ces évolutions, on peut néanmoins encore noter en France une forte prévalence masculine dans tous les types de rapport avec l'alcool, surtout pour l'ivresse³⁶. Les écarts de genre quant au cumul d'au moins six verres au cours de la même occasion semblent moins accentués chez les 20-25 ans que chez les plus âgés ; on retrouve ici l'importance de l'âge et de la situation scolaire et professionnelle, les élèves et les étudiants se caractérisant par une fréquence d'ivresse plus élevée³⁷.

Les écarts de genre diffèrent également selon le niveau de diplôme : ils diminuent en effet avec l'élévation du diplôme, pour ce qui est de l'usage quotidien et de l'usage à risque chronique ou de dépendance. Aussi, cette tendance à l'uniformisation a-t-elle un sens inversé pour les hommes et les femmes : la consommation quotidienne devient plus rare avec l'élévation du diplôme parmi les hommes, mais plus fréquente parmi les femmes³⁸. Toutefois, il faut nuancer cette tendance en précisant les âges concernés et en indiquant un effet de génération : chez les hommes, plus le niveau d'éducation est bas, plus la consommation mensuelle déclarée est importante (en termes de fréquence). Cette différence disparaîtrait pour la consommation quotidienne sauf chez les 51-69 ans. Chez les femmes, hormis chez les 18-35 ans, ce sont plutôt les plus diplômées qui consomment le plus. Ce qui pourrait corroborer l'hypothèse « émancipatrice » du niveau d'éducation, assurant une certaine liberté économique et sociale du moins pour les générations nées entre 1950 à 1970 (il n'y aurait pas de différences entre les hommes et les femmes pour les générations suivantes)³⁹.

35. La fixation à la mère aurait alors favorisé le recours à l'alcool-remède à défaut d'autres mécanismes sociaux de défense, soit pour réanimer l'image paternelle défaillante (virilité factice), soit pour lutter contre l'image angoissante de la « mauvaise mère », là où l'ivresse permet un certain plaisir fusionnel, celui d'un retour symbolique au sein naturel de la « bonne mère ».

36. À partir des résultats du Baromètre santé 2005, les résultats du baromètre 2010 n'étant pas encore disponibles au moment de la rédaction de ce texte.

37. Nous renvoyons à l'ouvrage de J. FREYSSINET-DOMINJON, A.-C. WAGNER, *L'alcool en fête. Manières de boire de la nouvelle jeunesse étudiante*, Paris, L'Harmattan, 2003.

38. F. BECK, S. LEGLEYE, « Alcool : une baisse sensible des niveaux de consommation », F. BECK, P. GUILBERT, A. GAUTIER (dir.), *Baromètre santé 2005. Attitudes et comportements de santé*, Saint-Denis, INPES, 2007, p. 134.

39. F. BECK, S. LEGLEYE, G. DE PERETTI, « L'alcool donne-t-il un genre ? », *op. cit.*, p. 150.

	Parmi les hommes (en %)	Parmi les femmes (en %)	Sex-Ratio
Usage quotidien	20,3	7,3	2,78
Au moins une ivresse au cours de l'année écoulée	21,6	7,5	2,88
Risque d'usage problématique (test Deta)	13,8	5,0	2,76
Consommation supérieure aux recommandations (21 verres/14verres hebdomadaires) (Audit-C)	53,5	21,2	2,52
Cumul d'au moins six verres au cours d'une même occasion, au moins une fois dans le mois écoulé	22,3	5,9	3,78
Cumul d'au moins six verres au cours d'une même occasion, au moins une fois dans le mois écoulé chez les 20-25 ans	34,7	10,4	3,34
Avoir été ivre au moins une fois dans sa vie	67,0	35,3	1,90

Tableau 4 – Répartition des modes de consommation de boissons alcoolisées chez les hommes et les femmes (Baromètre santé 2005).

Si le fait d'être marié ne semble pas avoir des effets différents chez les hommes et les femmes, il n'en est pas de même pour la parenté : parmi les hommes ce sont les pères qui consomment le plus, alors que ce sont les mères qui consomment le moins chez les femmes. L'explication avancée par Beck *et alii*⁴⁰ est un effet d'opportunité : les pères effectuent moins de tâches domestiques que les autres hommes, à l'inverse des mères qui auraient moins d'occasions de boire. Il conviendrait sans doute d'envisager ces différences au regard des normes de régulation et de contrôle qui s'exercent dans la sphère familiale, sous le poids des modèles hégémoniques⁴¹. Bien que les taux de consommation soient plus élevés chez les divorcés, le lien est complexe puisqu'il est difficile d'établir de manière univoque lequel est effet de l'autre.

Enfin, il nous faut revenir sur les rapports de genre en lien avec les professions et catégories socioprofessionnelles parmi les actifs occupés : tout comme pour le niveau de diplôme, on observe une réduction des écarts de genre avec des directions inversées pour les hommes et les femmes quant à l'usage à risque de l'alcool. Il en est de même pour l'ivresse au cours de l'année mais pas pour les ivresses régulières. En prenant en compte l'importance du capital socio-économique et celle du capital symbolique, les conclusions des auteurs du Baromètre santé (BS) 2005 semblent confirmer le modèle défini par Eriksen : la mixité et les contraintes professionnelles et sociales des métiers les plus favorisés ou diplômés joueraient de façon différentielle sur les hommes et les femmes. Une attention plus soutenue au corps et à la santé, des contraintes d'étiquette sociale et de performance professionnelle peuvent expliquer une certaine modération

40. *Ibid.*, p. 151.

41. L. GAUSSOT, N. PALIERNE, « Stéréotypes de genre et expérience de l'alcoolisme. Une vengeance des stéréotypes? », *op. cit.*

masculine, encouragée par la mixité. Tandis que l'environnement majoritairement masculin des professions favorisées ou très diplômées peut pousser les femmes à masculiniser leurs comportements⁴². En comparant le BS 2000 et le BS 2005, on constate un prolongement de la tendance à la baisse observée dans les consommations de boissons alcoolisées en France depuis le début des années 1960. Cette évolution ne se révèle cependant pas uniforme, et il existe des écarts persistants entre les différents groupes sociaux. Les femmes semblent notamment avoir davantage été touchées par la diminution générale de la consommation que les hommes (35 % de diminution contre 27 %).

Il semblerait donc qu'au-delà des transformations dans le rapport genre au boire, les consommations masculines restent encore aujourd'hui davantage objet de tolérance : c'est ce que nous nous proposons d'analyser maintenant dans les chiffres de la morbidité et de la surmortalité différentielle liée à l'alcool.

DES RISQUES ET DES COÛTS DIFFÉRENCIÉS SELON LE GENRE ET LA CATÉGORIE SOCIALE⁴³

Penser les coûts économiques et sanitaires

L'estimation du coût de la masculinité en matière de consommation d'alcool soulève un ensemble de difficultés. D'abord la limite entre alcoolisation, consommation à risque et dépendance alcoolique reste indéfinie tant aux niveaux collectifs qu'individuels. D'autre part, le coût de l'alcool devrait se calculer en tenant compte des bénéfices de la production, de la commercialisation, des recettes fiscales⁴⁴. De plus, la mortalité évitable peut figurer dans la colonne coûts et « recettes » : coût en terme de perte de production, de cotisations, éventuellement de dépenses de soin ; « recette » en terme de retraites non versées, de soins médicaux non prodigués... Les différents calculs économiques des auteurs cités suggèrent malgré tout que le coût net supporté par la collectivité et imputable à l'alcool est positif. Du point de vue des effets sanitaires positifs, le fameux « *french paradox* », c'est-à-dire le facteur de préservation de certaines maladies cardiovasculaires dû à une consommation très modérée, ne donne toujours pas lieu à un consensus au regard des effets négatifs en termes de cancers ; l'OMS retient que l'état des

42. F. BECK, S. LEGLEYE, « Alcool : une baisse sensible des niveaux de consommation », *op. cit.*, p. 135.

43. Si cette étude se concentre sur la situation française, les questions soulevées concernent la plupart des pays consommateurs. La Suisse a ainsi institué une Journée nationale sur les problèmes liés à l'alcool. Le thème de 2009 était « Univers masculin et alcool », dédiant cette journée au plus important groupe de consommateurs d'alcool à risque. Après s'être intéressé en 2002 aux femmes concernées ou proches, il s'agit de porter cette année-là l'attention sur les hommes, qui représentent environ officiellement deux tiers des personnes dépendantes en Suisse.

44. P. KOPP, P. FENOGLIO, « Coûts et bénéfices économiques des drogues », *Focus*, OFDT, 2004.

recherches ne permet pas de préconiser une consommation modérée⁴⁵. Le coût économique et sanitaire de l'alcool (comme facteur direct ou indirect de nombreuses pathologies) ne peut faire l'objet que d'estimations discutées. La mesure de la mortalité peut alors aller du simple au double. L'association de l'alcool et du tabac est source de nombreuses pathologies dont il est difficile de dégager l'étiologie précise. Les déclarations de consommation, l'enregistrement des causes de morbidité et de mortalité, sont sujettes à un certain nombre de biais qui vont dans le sens d'une sous-évaluation⁴⁶. Il faudrait rappeler que les chiffres de la mortalité ont par ailleurs toujours un effet rétrospectif en ce qu'ils mesurent toujours davantage les conséquences des conditions et modes de vie des décennies antérieures. Enfin, on peut ajouter qu'il est extrêmement difficile d'évaluer à partir de données statistiques basées sur le sexe, la relation entre un type de consommation, ses conséquences (directes ou indirectes) et le genre. Ces difficultés expliquent la faiblesse des estimations, qui permettent néanmoins de dégager des grandes tendances.

Plusieurs études ont été consacrées en France à l'estimation du coût de l'alcoolisme⁴⁷. Reynaud *et alii*⁴⁸ évaluent les coûts sanitaires de l'alcoolisme à 2,5 milliards d'euros. Kopp et Fenoglio⁴⁹ dépassent le cadre restreint de l'analyse du recours aux soins et intègrent les pertes de revenus et de production, les dépenses induites par la criminalité et les accidents de la route, ainsi que les pertes de prélèvements obligatoires du fait de la consommation « excessive » d'alcool. Le montant total des pertes imputables à l'alcool est ainsi estimé à 17,6 milliards d'euros. Les dépenses de santé représentent 15 % de ce total, loin derrière les pertes de revenus et de production (50 %) et les dépenses qu'occasionnent les accidents de la route pour les assurances (20 %)⁵⁰. Une nouvelle estimation corrigée de la part des mêmes auteurs porte le coût à 37 milliards

45. INSERM, *Alcool. Effets sur la santé*, Les Éditions Inserm, 2001.

46. En effet, si les psychoses alcooliques sont entièrement liées à une consommation excessive d'alcool, une petite part des cirrhoses n'est pas d'origine alcoolique mais virale. Par ailleurs, les cancers des voies aéro-digestives supérieures (VADS) sont dans la plupart des cas conjointement liés à la consommation d'alcool et de tabac. Ainsi, il n'est pas possible dans ce cas d'attribuer une part des décès à la seule consommation d'alcool. Enfin, au-delà de ces décès entièrement ou presque entièrement attribuables à l'alcool, il existe de nombreuses autres causes de décès pour lesquels la consommation d'alcool intervient comme un facteur de risque plus ou moins important. Il y aurait donc une sous-estimation des décès liés à une consommation excessive d'alcool (DREES, 2007).

47. INSERM, *Alcool. Dommages sociaux, abus et dépendance*, Les Éditions Inserm, 2003 ; P. KOPP, P. FENOGLIO, « Le coût social des drogues licites (alcool et tabac) et illicites en France », OFDT, 2000 ; P. KOPP, P. FENOGLIO, « Coûts et bénéfices économiques des drogues », *Focus*, OFDT, 2004.

48. M. REYNAUD, A. F. GAUDIN-COLOMBEL, C. LE PEN, « Two methods of estimating health costs linked to alcoholism in France (with a note on social costs) », *Alcohol 2 Alcoholism*, 36, 2001, p. 89-95.

49. P. KOPP, P. FENOGLIO, « Le coût social des drogues licites (alcool et tabac) et illicites en France », *op. cit.*

50. INSERM, *Alcool. Dommages sociaux, abus et dépendance*, *op. cit.*

d'euros, considérée elle-même comme sous-estimée car ne prenant pas en compte les crimes et violences associés à la consommation⁵¹.

Mais les hommes et les femmes apparaissent très inégaux devant le risque, la prise de risque et les pathologies liées à l'alcool. Si biologiquement les hommes ont une constitution qui les privilégie⁵², argument souvent avancé pour justifier le privilège masculin, les inégalités sociales de santé font nettement pencher la balance en leur défaveur.

L'OFDT⁵³ nous offre une synthèse qui permet de mettre en évidence ces inégalités. En 2005, on comptait environ 3,7 millions de « consommateurs à risque » (sur le plan de la santé, qu'ils soient dépendants ou non) de 18 à 75 ans (suivant un calcul dérivé du test Audit-C⁵⁴). Les hommes restent largement majoritaires parmi ces consommateurs, représentant environ 3,1 millions de « consommateurs à risque », soit près de 84 % de cette population. Chez eux enfin, cette consommation à risque chronique croît avec l'âge, tandis que le risque ponctuel, d'abord élevé puisqu'il concerne près d'un homme sur deux jusqu'à la tranche d'âge des 35-45 ans, tend ensuite à décroître ; alors que pour les femmes, le risque ponctuel, qui ne concerne pas une femme sur trois chez les 18-24 ans, décroît bien plus fortement pour ne plus concerner qu'une femme sur dix-sept chez les 65-74 ans, sans pour autant que le risque chronique, très faible chez elles, n'augmente sensiblement. Notons cependant que pour les hommes et les femmes, l'indice de la prévalence du risque chronique observé chez les 18-24 ans tend à diminuer chez les 25-34 ans, pour remonter par la suite avec l'âge. Le calcul des ratio montre que, concernant le risque ponctuel, l'écart est le plus faible chez les jeunes, à l'image de la situation européenne⁵⁵, et plus du double au-delà de la classe des 25-34 ans, tandis que le risque chronique est autour de 6 fois plus important pour les hommes, à part pour les 35-44 ans qui voient cet écart se réduire à 3,6 et les 65-74 ans qui au contraire le voient monter à 8,9.

51. P. KOPP, P. FENOGLIO, « Coûts et bénéfices économiques des drogues », *op. cit.*

52. En effet, à poids et consommation égaux, le taux d'alcoolémie d'une femme est 1,2 fois supérieur. Les explications sont multiples : enzyme responsable de l'élimination de l'alcool moins efficace ; masse adipeuse plus importante (cette dernière, moins vascularisée, favorisant la concentration de l'alcool dans les organes) ; cycles hormonaux ; contraceptifs...

53. OFDT, *Drogues, Chiffres clés*, 2009, 6 p.

54. Version courte du test Audit (*Alcohol use disorder identification test*), mis au point par l'Organisation mondiale de la santé pour repérer (à l'aide de trois questions portant sur la fréquence d'usage et la quantité d'alcool consommée sur les douze derniers mois) les consommateurs d'alcool mettant leur santé en danger.

55. P. MAKELÄ, « Drinking patterns and their gender differences in Europe », *Alcohol 8 Alcoholism*, 41, 2006, p. 8-18.

	18-24 ans	25-34 ans	35-44 ans	45-54 ans	55-64 ans	65-74 ans	Total
<i>Hommes</i>							
Risque ponctuel	43,1	49,1	45,6	38,1	24,3	16,5	38,0
Risque chronique	15,6	11,7	11,1	17,4	20,1	22,3	15,1
<i>Femmes</i>							
Risque ponctuel	27,7	23,7	17,9	15,8	10,9	5,8	17,7
Risque chronique	2,6	2	3,1	3,2	3,4	2,5	2,7
<i>Ensemble</i>							
Risque ponctuel	35,8	36,5	30,9	26,8	17,3	11	27,7
Risque chronique	9,5	6,9	6,8	10,3	11,4	12,2	8,9
<i>Ratio H/F</i>							
Risque ponctuel	1,5	2	2,5	2,4	2,2	2,8	2,1
Risque chronique	6	5,8	3,6	5,4	5,9	8,9	5,6

Tableau 5. – Prévalence des profils d'alcoolisation à risque selon le Baromètre santé 2005 (%)⁵⁶.
 Champ : Population générale, France métropolitaine.
 Sources : Baromètre santé 2005, INPES, DREES⁵⁷.

Selon l'INPES, d'après le test Deta, 9,4 % de la population, soit 13,8 % des hommes et 5,0 % des femmes de 12 à 75 ans, présenteraient des signes d'usage potentiellement problématique. Entre 25 et 64 ans, près d'un homme sur deux serait consommateur à risque, contre une femme sur dix pour le risque ponctuel⁵⁸. On retrouve des écarts importants concernant le recours aux soins, malgré le fait que celui-ci soit, comme la « morbidité ressentie », très genré⁵⁹. En 2005, environ 90 000 personnes sont venues consulter les structures spécialisées pour les personnes en difficulté avec l'alcool. L'âge moyen est d'environ 43 ans. Trois personnes sur quatre sont de sexe masculin⁶⁰.

Repenser le « privilège » masculin : ce que nous en disent les abstinents

La prévalence des hommes en matière de consommation de boissons éthyliques se résume-t-elle dès lors au maintien d'un privilège les distinguant des femmes, toujours plus sujettes aux jugements moraux quand sont mis en jeu les usages sociaux du plaisir ? Ne peut-on voir également dans le boire une norme

56. Les ratios sont calculés par les auteurs de l'article.

57. DREES, « Prévalence de l'usage à risque ou nocif de l'alcool », in *L'état de santé de la population en France – Indicateurs associés à la loi relative à la politique de santé publique*, 2008, [<http://www.sante.gouv.fr/drees/santepop2007/objectifs/03-obj-02.pdf>]; DREES, « L'état de santé de la population en France. Données du rapport 2007 de suivi des objectifs de la loi de santé publique », *Études et résultats*, 623, 2008.

58. L. COM-RUELLE, P. DOURGNON, F. JUSOT, P. LENGAGNE, « Les problèmes d'alcool en France : quelles sont les populations à risque ? », *Questions d'économie de la santé*, IRDES, n° 129, 2008, 6 p.

59. P. AIACH, « Femmes et hommes face à la mort et à la maladie, des différences paradoxales », P. AIACH, D. CÈBE, G. CRESSON, C. PHILIPPE, *Femmes et hommes dans le champ de la santé. Approches sociologiques*, Paris, ENSP, 2001, p. 117-147.

60. OFDT, *Drogues, Chiffres clés*, op. cit.

qui s'exercerait principalement sur les hommes, toujours soumis à « prouver » leur masculinité à travers un ensemble d'invitations contraignantes ? Cette norme du boire, symbole de la communion et du lien social, se rend davantage visible lorsqu'elle se retourne contre la personne qui « choisit » de rester ou de devenir abstinent. L'homme qui ne boit plus s'écarte de la communauté des buveurs, qui eux « boivent comme tout le monde », sinon comme des hommes ! Une femme abstinent ne tend finalement qu'à retrouver un comportement conforme au modèle d'alcoolisation de son genre. Son refus de boire n'apparaît pas étrange, alors que la répétition du refus suscitera à l'égard de l'homme abstinent le soupçon (du moins chez ceux qui ne connaissent pas son histoire). Tant que l'abstinence n'est pas affichée ou assumée comme telle, le risque de discrédit est plus fort chez les hommes. À la non-consommation « invisible » des femmes s'oppose le refus « visible » des hommes. Dans l'abstinence, les femmes confortent les rapports sociaux de sexe tandis que les hommes les troublent. Néanmoins, si l'abstinence est affichée, on tend à retrouver alors un déséquilibre au « profit » des hommes. Puisque se dire abstinent, c'est aussi dire avoir été ou être alcoolique, on retrouve sans surprise le discrédit plus grand chez les femmes. La réprobation morale et la honte, qui touchent de manière plus prononcée les femmes alcooliques, pèsent toujours sur elles-mêmes une fois abstinentes. Cet écart des hommes et des femmes dans l'abstinence est également souligné par Demogeot⁶¹ :

« on notera la plus grande difficulté qui entoure les projets thérapeutiques chez les femmes alcooliques et notamment la difficulté à “négocier” un passé d'alcoolisme extrêmement culpabilisant. [...] Quand l'homme alcoolique peut bénéficier d'une certaine valorisation personnelle dans son abstinence réussie, pour la femme alcoolique, l'abstinence, et donc, d'une certaine façon, la maîtrise retrouvée vis-à-vis de l'alcool n'est que la “moindre des choses” et ne peut être objet de valorisation ».

La focalisation sur les aspects négatifs des alcoolisations passées, qui participe au travail de construction et de maintien de l'abstinence, peut également participer à mettre en évidence les usages de l'alcool en tant que produit psychotrope. Ce travail de réinterprétation du sens des alcoolisations tend dès lors à déconstruire la « normalité » muette du boire masculin.

« Sans la prise en compte de l'apparition d'un alcoolisme au féminin, qui n'est plus l'exception confirmant la règle, ce piège n'est pas désamorçable. L'association du mythe collectif d'un lien entre puissance virile et capacité de boire de l'alcool et d'une notion de dépendance assez totalitaire pour interdire de comprendre que l'alcool est recherché pour ses effets psychotropes,

61. C. DEMOGEOT, « L'alcoolisme féminin », D. BARRUCAND, *Alcoologie*, Paris, Éd. Rion Laboratoires Cerm, 1988, p. 175.

n'autorise en effet aucune remise en question sérieuse des vieilles habitudes de pensée. Non seulement cette association facilite la négation de la dimension toxicomaniaque de l'alcoolisme masculin, mais en plus elle interdit de questionner la mainmise des hommes sur l'alcool⁶². »

Contrairement aux hommes, les femmes ne peuvent pas puiser dans la tradition pour justifier leur recours à l'alcool. Appréhender le boire sous l'angle du genre permet de déconstruire les justifications « traditionnelles », « culturelles » du boire masculin qui souvent se bouclent par des explications tautologiques : « Les hommes boivent parce ce sont des hommes. » Nous pouvons sans doute voir dans l'usage genré du boire masculin, du moins dans certains « mésusages », une manière masquée sous le voile de la normalité d'utiliser les propriétés psychotropes et anxiolytiques de ce produit culturel. La « rétention émotionnelle » et la restriction du répertoire expressif, des possibilités d'extérioriser émotions, tensions et souffrances⁶³ chez les hommes participeraient au recours à l'alcool : comme support pour pouvoir exprimer ses émotions (« L'alcoolisme caractéristique des hommes, si important en France, est lié à cette impossibilité d'exprimer une émotion à jeun »⁶⁴; ou à l'inverse pour ne pas avoir à tenir un discours sur ses affects (« L'usage très répandu de l'alcool, qui est un puissant sédatif de la peur, mais qui n'est pas identifié comme tel et apporte une protection contre la peur tout en respectant l'interdit de parler d'elle⁶⁵ »). Les femmes quant à elles montreraient plus de la facilité à connaître une médicalisation de leurs souffrances (recours aux médicaments psychotropes) et à se reconnaître dans la psychologisation de leurs troubles.

Mais on ne peut durablement décrire et analyser les différenciations et inégalités selon le genre indépendamment des autres variables sociologiques, notamment la catégorie sociale. « Les coûts de la masculinité » ne sont pas comparables, selon les caractéristiques identitaires et positionnelles des personnes⁶⁶.

Mortalité alcoolique, genre et catégories sociales

Du côté de la mortalité, bien que les estimations, on l'a vu, restent variables et aléatoires, l'implication différenciée de l'alcool selon le sexe apparaît néanmoins systématiquement. Ce sont plus particulièrement les indicateurs de mortalité prématurée (décès survenus avant 65 ans) et de mortalité « évitable » (dues aux comportements individuels) qui sont défavorables aux hommes – les seconds expliquant une bonne part des premiers. Le taux de décès prématurés des

62. J. MAISONDIEU, *Les femmes, les hommes, l'alcool*, Paris, Payot, 2004, p. 114.

63. C. GUIONNET, É. NEVEU, *Féminins/Masculins. Sociologie du genre*, op. cit.

64. V. NAHOUM-GRAPPE, *Le féminin*, Paris, Hachette, 1996, p. 103.

65. C. DEJOURS, *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Le Seuil, 2009, p. 119.

66. C. GUIONNET, É. NEVEU, *Féminins/Masculins. Sociologie du genre*, op. cit., p. 381.

hommes standardisé sur la structure d'âge est ainsi 2,2 fois supérieur à celui des femmes, tandis que le taux de décès correspondant à la sélection « mortalité évitable » est multiplié par quatre chez les hommes comparativement aux femmes. Ainsi, entre 45 et 64 ans, la mortalité due à une imprégnation chronique d'alcool représente 20 % à 25 % des décès masculins en France⁶⁷.

Comme dans la synthèse de l'OFDT⁶⁸, les estimations sont de 35 000 à 45 000 décès par an liés à l'alcool, très majoritairement des hommes (80 %). D'abord par cancer, ensuite par cirrhose, enfin par psychose et dépendance alcoolique. Le nombre global de décès liés à la consommation d'alcool est, en lien avec la baisse de la consommation, en diminution. Mais si la mortalité alcoolique décroît depuis 50 ans, plus chez les hommes que les femmes, la surmortalité masculine liée à l'alcool en France reste 30 % supérieure à la moyenne européenne. Sont également comprises dans ce décompte les morts violentes par accident de la route, dont le nombre a été estimé en 2002-2003 à 2 200 sur une base annuelle de 6 000 accidents mortels (soit, pour un conducteur avec une alcoolémie non nulle, un risque multiplié par 8,5 d'être responsable d'un accident mortel de la circulation). Ainsi la consommation excessive d'alcool reste à l'origine de 14 % des décès masculins (1 homme sur 7) et de 3 % des décès féminins, ce qui en fait la deuxième cause de mortalité évitable. Avec une certaine stabilité, les hommes meurent entre 4 et 5 fois plus que les femmes d'une « consommation éthylique chronique ».

En 2005, sur les 90 000 personnes qui sont venues consulter les structures spécialisées pour les personnes en difficulté avec l'alcool, dont trois personnes sur quatre sont de sexe masculin, un peu plus du tiers appartiennent à la catégorie sociale des ouvriers et un peu moins d'un tiers à celle des employés. On compte 5 à 6 % de personnes classées dans chacune des catégories suivantes : commerçants et artisans, cadres et professions libérales, professions intermédiaires. Il est cependant difficile d'interpréter ces chiffres lorsqu'on sait l'inégalité très forte en matière de recours aux soins.

Mais ce n'est pas tant au point de vue du recours aux soins que les écarts selon l'origine se font le plus sentir chez les hommes, c'est surtout du point de vue de la « mortalité alcoolique ». Mais justement, au regard des taux de mortalité différenciés selon l'origine sociale, le constat est que le recours aux soins est faible côté ouvriers. Cela confirme la « lecture » socialement différenciée des « nécessités » d'avoir recours aux soins, puisque malgré la gravité plus importante des situations (objectivable quant à la mortalité) elles ne semblent pas toutes entraîner une consultation selon la catégorie sociale. Si le recours aux soins n'était pas socialement « déterminé », alors les ouvriers devraient consulter bien davantage que les autres catégories sociales puisqu'ils semblent davantage présenter des problèmes de santé (en dépit des auto-déclarations), au point d'en mourir.

67. INSERM, *Alcool. Effets sur la santé*, op. cit.

68. OFDT, *Drogues, Chiffres clés*, op. cit.

Cet écart explique une part de l'inégalité en matière d'espérance de vie, comme le montrait il y a 20 ans l'analyse aujourd'hui encore pertinente d'Alain Chenu⁶⁹. Les variations de la mortalité résultent certes de l'exposition aux risques professionnels, de la compétence médicale, du pouvoir d'achat en matière d'hygiène et de soins, mais aussi des « consommations autodestructrices » (alcool, tabac)⁷⁰. Chenu montrait déjà comment, chez les hommes, ces inégalités se renforçaient mutuellement des *cadres supérieurs* aux *ouvriers* en particulier *non qualifiés*. Chez les femmes, au contraire, les différences sont peu nettes, les cadres supérieures, qui sont les plus consommatrices de produits psychotropes, ayant alors une mortalité toutes causes confondues légèrement supérieure à celle des employées.

	Hommes	Risque relatif	Femmes	Risque relatif	Ratio H/F
CSP					
Cadres supérieurs	16	1	5	1	3,2
Cadres moyens	36	2,25	8	1,6	4,5
Employés	81	5	12	2,4	6,75
Ouvriers qualifiés	96	6	22	4,4	4,4
Ouvriers non qualifiés	144	9	31	6,2	4,64
Actifs	80	1	19	1	4,2
Inactifs	636	7,95	62	3,26	10,26
Ensemble	105		41		2,56

Tableau 6. – Mortalité par cirrhose ou alcoolisme, selon le sexe et la catégorie socioprofessionnelle (quotients annuels moyens de mortalité entre 45 et 54 ans, période d'observation 1975-1980, pour 100 000)⁷¹.

Source : Desplanques, 1985⁷².

Chenu mettait ainsi en évidence que « les profils de différenciation de la mortalité selon les causes de décès les plus étroitement associées à la consommation d'alcool (alcoolisme, cirrhose du foie) et de tabac sont assez différents des profils de différenciation des pratiques de consommation de ces deux produits⁷³ ». Il notait déjà que chez les femmes ce sont les cadres supérieures qui consomment le plus d'alcool et de tabac, et qui apparaissaient ainsi pour lui comme les homologues des ouvriers de sexe masculins : mais les taux de mortalité ne suivent pas du tout la même courbe. Du fait de la complexité des liens entre consommation et mortalité, entre lesquels interviennent notamment l'écoute du corps et le recours aux soins, les conséquences de l'alcoolisation ne sont pas égales, ni parmi les hommes ni

69. A. CHENU, « Sexe et mortalité en France, 1906-1980 », *Revue française de sociologie*, 29, 2, 1988, p. 293-324.

70. *Ibid.*

71. Les ratios sont calculés par les auteurs de l'article.

72. Cité par A. CHENU, « Sexe et mortalité en France, 1906-1980 », *op. cit.* ; M. DRULHE, S. CLÉMENT, « Pour une sociologie de l'alcoolisme et des alcooliques », A. D'HOUTAUD et M. TALÉGHANI (dir.), *Sciences sociales et alcool*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1995, p. 93-164.

73. A. CHENU, *ibid.*, p. 310.

parmi les femmes, selon leur origine. Ainsi la mortalité alcoolique des ouvrières non qualifiées est six fois celle des cadres, rétablissant les inégalités selon l'origine, quand celle des ouvriers qualifiés est 9 fois celle des cadres.

S'appuyant sur les travaux de Pierre Surault⁷⁴ et de Christophe Dejours, Alain Chenu avançait plusieurs facteurs qui renvoient tant à la position de classe, à l'activité professionnelle qu'à des caractéristiques de genre, expliquant la surmortalité alcoolique des ouvriers : prise de risque notamment sous la forme de consommation à dose toxique d'alcool et de tabac, mais aussi négligence de symptômes qui conduiraient d'autres personnes à consulter un médecin, faible écoute du corps, (« il ne faut pas s'écouter »), recours à des stimulants non pharmaceutiques qui peuvent permettre à court terme de « tenir ».

« Une certaine identité masculine, celle qui correspond au mythe du sexe fort, est ainsi susceptible de fonctionner comme un piège : le décalage entre l'image plus ou moins surhumaine du rôle à tenir et celle des moyens réels, trop humains, dont on dispose trouve une résolution provisoire dans des consommations qui ont à terme des effets destructeurs, mais qui peuvent constituer une réponse immédiatement opérante au défi que posent des conditions d'existence difficiles⁷⁵. »

La conclusion de Chenu reposait essentiellement sur les caractéristiques de genre des consommateurs : l'identité virile telle qu'elle était à l'œuvre de manière dominante dans la société française du XIX^e siècle aux années 1970 appelait le dépassement de soi-même dans la domination industrialiste de la nature et le respect d'un code chevaleresque de l'honneur d'origine plus ancienne ; l'identité féminine restait, jusqu'à la fin du baby-boom, marquée par l'exaltation de l'envahissante fonction maternelle et l'enfermement dans la sphère domestique. Il était possible alors de présenter la consommation alcoolique ouvrière comme mode *privilegié* (car évitait l'aveu d'incapacité partielle qu'implique le recours aux médecins ou médicaments) mais *couteux* (en termes d'espérance de vie) de gestion de l'écart entre expérience de l'exploitation et de la domination et idéal de la toute-puissance virile.

Cette analyse est reprise par Drulhe et Clément⁷⁶, lesquels renvoient plus explicitement peut-être à Bourdieu : si le mode de vie des classes populaires, placé sous le signe du présent et de la nécessité, utilise les boissons alcoolisées pour « tenir le coup » ou pour « égayer la vie », le mode de vie des classes aisées est marqué par la distance à la nécessité et par un usage « désintéressé » du temps et des biens :

74. P. SURAULT, *L'inégalité devant la mort. Analyse socio-économique de ses déterminants* (préface d'A. Sauvy), Paris, Economica, 1979.

75. A. CHENU, « Sexe et mortalité en France, 1906-1980 », *op. cit.*, p. 318.

76. M. DRULHE, S. CLÉMENT, « Pour une sociologie de l'alcoolisme et des alcooliques », *op. cit.*

« Le goût des professions libérales ou des cadres supérieurs constitue négativement le goût populaire comme goût du lourd, du gras, du grossier, en s'orientant vers le léger, le fin, le raffiné : l'abolition des freins économiques s'accompagne du renforcement des censures sociales qui interdisent la grossièreté et la grosseur au profit de la distinction et de la minceur. Le goût des nourritures rares et aristocratiques incline à une cuisine de tradition, riche en produits chers ou rares⁷⁷. »

Pierre Aïach⁷⁸, s'appuyant sur Belotti et aussi sur les analyses de Bourdieu sur la dimension symbolique de la domination masculine, insiste pareillement sur la question du rapport au corps, à la médecine et à la santé pour expliquer cette prévalence à la fois masculine et populaire : « le privilège masculin est aussi un piège ». De sorte que les inégalités sociales de santé, chez les hommes, ne seraient peut-être pas tant, ou pas seulement, le résultat de différences naturelles certes ni non plus comportementales (face au risque), mais bien la traduction dans les corps des inégalités sociales structurelles⁷⁹.

Les enquêtes plus récentes tendent à confirmer le maintien voire l'accroissement de cet écart majeur entre les ouvriers et les cadres supérieurs. Les écarts de mortalité les plus nets entre les catégories sociales concernent les cancers des voies aéro-digestives supérieures (bouche, pharynx, larynx, œsophage) auxquels la consommation d'alcool est souvent liée, et l'alcoolisme proprement dit, le cancer étant la première cause des écarts de mortalité entre catégories sociales et entre les sexes tandis que l'alcoolisme, qui contribue moins à la mortalité générale, connaît encore de plus forts écarts⁸⁰. L'alcool demeure l'un des déterminants majeurs des maladies et décès évitables, et il creuse son sillon dans les inégalités de santé. Même si elle a fortement baissé depuis les années 1960, d'environ 40 %, parallèlement à la consommation, la mortalité liée à « l'imprégnation éthylique chronique » agit encore comme un discriminant social en tuant 10 fois plus d'ouvriers et d'employés que de cadres supérieurs et professions libérales (alors que le rapport est de 3 concernant la mortalité toutes causes)⁸¹.

Le rapport de 1 à 10 est encore aujourd'hui avancé couramment. Les plus fortes disparités sociales de mortalité sont observées en France pour les causes liées à l'alcool. Quelles que soient les causes de décès, on constate une augmentation dans le temps du niveau de la surmortalité du groupe

77. P. BOURDIEU, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Les Éditions de Minuit, 1979.

78. P. AÏACH, « Femmes et hommes face à la mort et à la maladie, des différences paradoxales », *op. cit.*

79. P. AÏACH, D. FASSIN, « L'origine et les fondements des inégalités sociales de santé », *La revue du praticien*, 2004, p. 2221-2227.

80. P. AÏACH, « Femmes et hommes face à la mort et à la maladie, des différences paradoxales », *op. cit.*

81. E. MICHEL, E. JOUGLA, F. HATTON, « Mourir avant de vieillir », *INSEE Première*, 429, 1996 ; INSERM, *Alcool. Effets sur la santé*, *op. cit.* ; DREES, « La mortalité liée à l'imprégnation éthylique en France en 1998 », *Études et résultats*, 153, 2002.

« ouvriers-employés » par rapport au groupe « cadres supérieurs-professions libérales⁸² ». Les explications avancées sont à peu près les mêmes que celles que reprenaient Chenu pour expliquer l'écart le plus important dans l'espérance de vie entre les hommes ouvriers et cadres supérieurs (7 ans) : conditions de travail, mode de vie dont attention portée à la santé, recours aux soins plus tardif, consommation d'alcool dont forte consommation (5 verres de vin ou plus par jour), tabac⁸³.

CONCLUSION

Les chiffres de la consommation et de la mortalité montrent que le lien qui associe l'alcool aux hommes persiste au-delà des transformations observées. Si les hommes continuent de tirer davantage de bénéfices en usant de ce produit « culturel », force est de constater néanmoins que ce « privilège » se paie d'un véritable coût sanitaire et aussi humain. Ce coût différentiel est encore difficile à estimer du point de vue des catégories sociales. Comme le déplore notamment le Haut Conseil de la santé publique⁸⁴, les données sur la mortalité prématurée et l'espérance de vie sont disponibles, mais encore très insuffisamment par PCS⁸⁵. C'est pourquoi, pour évaluer le lien entre la mortalité alcoolique et les catégories sociales, les données sont souvent lacunaires. Pourtant les comparaisons internationales suggèrent qu'il y a un fort « gradient social » ancien et persistant concernant en particulier la mortalité alcoolique, notamment en France⁸⁶. Il y aurait un travail statistique original à faire pour affiner les données, ainsi que cela se fait dans les pays nordiques⁸⁷, mais l'appariement des données INSERM sur les causes de décès avec celle de l'INED (à partir de l'échantillon démographique permanent, EDP) sur les catégories sociales nécessiterait des démarches longues et complexes auprès de la CNIL. L'INVS a commencé à mettre en place un dispositif d'analyse appelé programme COSMOP pour la surveillance de la mortalité par profession, qui devrait permettre d'avancer dans la connaissance plus précise des « risques liés au travail » trop peu pris en compte⁸⁸. La connaissance du coût de la mascu-

82. E. JOUGLA, S. RICAN, F. PEQUIGNOT, A. LE TOULLEC, « Disparités sociales de mortalité : inégalités sociales de santé », *La revue du praticien*, 54, 20, 2004, p. 2228-2232.

83. C. MONTEIL, I. ROBERT-BOBÉE, « Les différences sociales de mortalité : en augmentation chez les hommes, stables chez les femmes », *INSEE Première*, 1025, 2005.

84. HCSP, *Les inégalités sociales de santé : sortir de la fatalité*, 2009.

85. T. VALKONEN, « Les inégalités sociales devant la mort », G. CASELLI *et alii* (dir.), *Démographie : analyse et synthèse*, Éd. de l'INED, 2002, p. 319-350.

86. K. BLOOMFIELD *et alii*, « Social inequalities in alcohol consumption and alcohol-related problems in the study countries of the EU concerted action », *Alcohol 8 Alcoholism*, 41, 1, p. 26-36.

87. T. VALKONEN, *op. cit.*

88. P. AÏACH, « Le cancer au cœur des inégalités sociales de santé : quelles politiques imaginer? », C. NIEWIADOMSKI, P. AÏACH (dir.), *Lutter contre les inégalités sociales de santé*, Rennes,

linité dans le boire alcoolisé ne pourra que bénéficier de ce meilleur éclairage sur les effets de l'appartenance sociale, des conditions de travail et aussi du rapport au corps, au soin et à la médicalisation.

Presses de l'EHESP, 2008, p. 173-193. J. BRASSART, C. NIEWIADOMSKI, « Culture populaire et cancers des voies aéro-digestives supérieures dans le Valenciennois », C. NIEWIADOMSKI, P. AIACH, *Lutter contre les inégalités sociales de santé*, Rennes, Presses de l'EHESP, 2008, p. 195-221.

Patrick GUIOL, Aurélie HESS-MIGLIORETTI, Pascale MÉRIOT et Jorge MUÑOZ

DE SINGULIÈRES DISPARITÉS
DE CONSOMMATIONS SANITAIRES
HOMMES ET FEMMES FACE AU POUVOIR
DANS L'ENTREPRISE

Le monde du travail a longtemps été un univers masculin où l'homme régnait en maître, à telle enseigne que les études de genre ont interrogé plus souvent les difficultés des femmes au travail que celles des hommes. D'une certaine manière, le présent chapitre prend le contre-pied de cette inclinaison sans toutefois déroger complètement à la règle, car s'il débusque un aléa de la condition masculine au travail, ses auteurs l'ont découvert incidemment, presque par hasard. Visant initialement un tout autre objectif, ils se sont simplement rendus à l'évidence d'un constat trop significatif pour passer inaperçu.

À l'origine, la problématique de l'enquête était centrée sur une unique interrogation : « Le type de pouvoir managérial exercé dans l'entreprise a-t-il un impact sur la santé des salariés ? » Avant de soulever un écart de genre, la réponse à cette question a suscité un programme de recherche en plusieurs étapes. L'étude s'est déroulée tout d'abord, auprès d'un panel de médecins généralistes et de médecins du travail où une première série d'enquêtes a conclu à la réalité d'un « effet santé » du mode de gestion des ressources humaines. La comparaison de deux univers relationnels opposés (« directif » et « autoritaire » versus « ouvert au dialogue », privilégiant l'animation et la concertation, tendanciellement « participatif ») mobilisa plus d'une centaine d'entreprises en région Bretagne. Ainsi, a-t-il été montré que le type de pouvoir subi intervient bel et bien sur l'état de santé des salariés ainsi que sur l'instrumentalisation de la santé comme artifice de médiation sociale¹. Preuve en est que dans les entreprises « coopératives », une reconnaissance plus réelle des travailleurs se solde par un moindre recours de leur part auprès du médecin du travail pour en obtenir l'arbitrage de problèmes extra-sanitaires². Ces déterminants psychosociaux

1. Cf. P. GUIOL et J. MUÑOZ, *Management des entreprises et santé des salariés*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, 304 p.

2. Une enquête épidémiologique récente a établi un constat du même ordre sur le rôle du lien social à propos des déterminants contextuels des variations spatiales de morbidité

de la santé qui sont apparentés aux méfaits du stress ou de la souffrance psychique au travail seront vérifiés, dans une seconde étape, par l'exploitation d'une base de données fournie par la caisse régionale d'assurance maladie. L'analyse statistique de deux années de consommations sanitaires relatives au panel des 30 255 salariés issus des entreprises sélectionnées objective l'opinion des professionnels de la santé et en confirme le verdict. Fondé dans un premier temps sur les indicateurs classiques de la médecine du travail déjà accessibles par entreprise, *accidents du travail et maladies professionnelles* (AT et MP)³, ces consommations sanitaires ont été réévaluées, ensuite, à partir d'indicateurs spécifiques originaux, définis, pour l'occasion, de manière plus complexe. Parmi eux : le volume de six types de médicaments prescrits susceptibles de traduire une souffrance psychique au travail. Ces familles de médicaments ont pour objet de soigner les douleurs (AINS et antalgiques), la dépression (antidépresseurs), le stress, l'anxiété (anxiolytiques), les troubles psychiatriques (psychotropes) et les insomnies (hypnotiques). À cela s'ajoutent les consultations de médecins (généralistes, rhumatologues), les séances de kinésithérapie, ainsi que les accidents du travail donnant lieu à des arrêts et les arrêts maladie. Sur cette base, et dans la mesure où nous connaissions, cette fois, le sexe de chaque assuré social, il fut possible d'introduire un questionnement sur les effets du genre. Le résultat est éloquent. Tant sur les consommations de médicaments que sur les arrêts de travail ou les consultations, de nettes disparités apparaissent entre les hommes et les femmes, révélatrices de malaises identitaires genrés. Dans l'absolu, une consommation sanitaire globale distinctement plus marquée chez les femmes s'observe quel que soit le type de gouvernance d'entreprise ; mais simultanément, se révèle une sensibilité bien plus forte des hommes à ce paramètre puisqu'en coût sanitaire global moyen on note 20 % d'écart chez ces derniers (au profit du « participatif ») contre 5 % seulement chez les femmes.

Ce contraste dans la sensibilité des hommes et des femmes au type de pouvoir rencontré nous semble mettre au jour un coût de la masculinité très spécifique. Celui-ci se manifestant plus particulièrement dans les accidents

cardiovasculaire. Parmi les facteurs explicatifs d'une morbidité plus élevée que la moyenne se conjuguent des variables connues comme l'indice de masse corporelle (surpoids), le niveau socio-économique (richesse) et le degré d'instruction des individus et des zones d'habitation, mais une autre variable tout à fait prédictive est apparue : le fort niveau d'instabilité résidentielle du quartier. Et ce, quelle que soit la richesse moyenne de la population concernée. Ainsi, observe-t-on là encore le rôle bénéfique pour la santé d'une cohésion sociale qui a le temps de se stabiliser à travers un bon réseau de voisinage. Cf. B. CHAIX, P. CHAUVIN, J. MERLO et N. DANCHIN, « Déterminants contextuels des variations spatiales de morbidité cardiovasculaire : de l'analyse de données secondaires à la mise en place de la cohorte RECORD », colloque *Santé-environnement, Santé-travail*, ANR, 9-11 décembre 2009, p. 47-48. Résumé consultable sur : [<http://www.agence-nationale-recherche.fr/documents/uploaded/2009/SEST2005/24chaix.pdf>].

3. Ces indicateurs ainsi que les arrêts pour MP ou AT présentaient l'avantage d'être déjà collectés par entreprises. Ils nous ont permis de valider « l'effet management » selon le distinguo « autoritaire »/« participatif » sans, toutefois, disposer, à ce niveau, d'une ventilation par sexe.

du travail⁴, nous focaliserons notre analyse sur ces derniers. L'examen des accidents du travail indique notamment que prendre des risques et ne pas prêter trop d'attention aux souffrances constituent une part inhérente de l'identité masculine conquérante, non vulnérable. Mais nous verrons dans un second temps que la vulnérabilité masculine s'affiche par contre plus fortement que celle des femmes lorsque les hommes se sentent bousculés dans leur affirmation identitaire, fragilisés par un management autoritaire. Les enjeux identitaires de la reconnaissance au travail paraissent plus importants pour eux, là où les femmes trouvent plus aisément d'autres sources de valorisation. En ce sens, la prise de risque dans l'activité professionnelle ne constitue pas uniquement une manifestation d'un rapport masculin au travail destiné à se montrer « à la hauteur » des normes traditionnelles de la virilité ; elle est également une conséquence importante de la gestion différentielle que les hommes et les femmes ont de leur malaise identitaire. Dans les lignes qui suivent, nous essaierons de montrer combien les coûts de la masculinité apparaissent au travail comme exacerbés – ou minorés – par la nature des rapports hiérarchiques ; phénomène bien plus apparent chez les hommes que chez les femmes. Au total, si la prise de risque constitue un coût masculin bien connu, un second type de coût très masculin (au sens où les hommes y sont plus vulnérables que les femmes, en moyenne) ressort de notre étude : le coût de la mal-reconnaissance au travail et de ses conséquences sanitaires.

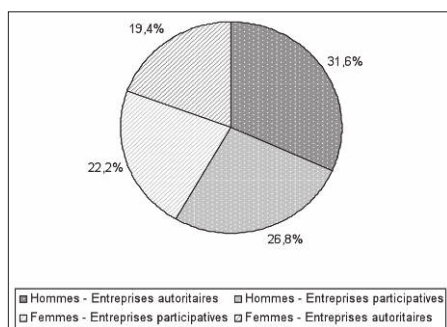
Méthodologie de l'enquête

La méthode des *cas-témoins* utilisée pour la constitution des échantillons est un classique des enquêtes d'épidémiologie⁵. Elle consiste à définir deux catégories de population opposées par la variable que l'on souhaite isoler, toutes choses égales par ailleurs. Ici, il s'agit d'entreprises qui divergent par leur mode de management. En revanche, celles-ci s'avèrent similaires au regard des autres paramètres. Pour y parvenir, on a retenu à l'intérieur de chaque branche d'activité des secteurs de production semblables, des tailles d'établissement ou des effectifs de salariés proches, des natures d'implantation géographique (rural/urbain) identiques, de sorte que la méthode tend à comparer ce qui est comparable ; du moins, veille-t-elle à écarter les biais ou à les réduire, autant que possible.

Afin de distinguer ces deux types de management, une palette de critères objectifs et subjectifs fut mobilisée⁶. Ceux-ci font notamment référence aux différentes formes de la participation, soit la participation aux décisions avec la présence d'une plus ou moins grande pratique du dialogue social, la participation aux résultats financiers et la consultation-information

4. Précisons d'emblée que l'explication de ce coût singulier dépasse les connaissances acquises en matière de répartition sexuée des tâches dangereuses ; elle se rapporte bien aux conséquences induites dans les conditions de travail par les dissemblances (culturelles, autant que matérielles) résultant du type de management.
5. Pour la présentation de cette méthode, voir J. VALLIN, S. D'ZOUSA et A. PALLONI, *Mesure et analyse de la mortalité, Nouvelles Approches*, Cahier de l'INED, n° 119, 1998, 558 p.
6. Pour plus de précisions sur la méthodologie qui a présidé à l'élaboration de l'échantillon, on se reportera à l'ouvrage : P. GUIOL et J. MUÑOZ, *Management des entreprises et santé des salariés*, *op. cit.*, p. 257-273.

des salariés⁷. Mais, outre ces critères objectifs (une trentaine au total), la différenciation des entreprises selon le type de management a également été étayée par le recours à des arguments plus subjectifs (une douzaine). Il s'agit d'une approche « réputationnelle » qui consiste à recueillir des avis d'experts du terrain (délégués syndicaux et inspecteurs du travail) sur l'attitude de l'employeur vis-à-vis de ses salariés. Au final, une dernière question ouverte est posée au délégué syndical afin de lui permettre de décrire en toute liberté l'organisation du dialogue dans son entreprise et le climat social qui y règne⁸. À l'issue de cette première étape, 242 entreprises ont été présélectionnées. À partir de cette population mère, nous avons extrait l'échantillon final en respectant un assortiment par paires ou lots d'entreprises similaires, de même secteur d'activité et de tailles équivalentes. Les cas équivoques ont été éliminés, ainsi que de nombreuses entreprises qui, bien qu'avantageusement typées, n'avaient pas d'*alter ego* dans le mode de management opposé. Tendre vers une symétrie aussi parfaite que possible était la condition à respecter pour valider une analyse comparative fondée sur l'isolement d'une variable. Au total, 53 entreprises à gestion dite « autoritaire » (groupe A) et 56 entreprises à gestion dite « participative » (groupe B) ont été retenues.



Graphique 1. – Répartition de l'effectif de l'échantillon.

Pour ces 109 entreprises, la CRAM a transmis, sous une forme garantissant un total respect de l'anonymat, un volumineux ensemble d'informations relatives à la consommation sanitaire de leurs 30 255 salariés. Autant de données évoquées en introduction qui permettront cette approche doublement comparative⁹. Précisons par ailleurs que ces données portent sur une période rigoureusement identique pour chacune de ces 109 entreprises, comprise entre

7. S'agissant de l'approche objective, celle-ci concerne à la fois l'application des règles juridiques (comité d'entreprise, délégué du personnel, réunions CHSCT...), ainsi que l'existence de pratiques participatives, aussi bien financières que gestionnaires, dépassant les obligations légales, avec la présence d'instances de concertation, d'espaces de dialogue, de systèmes d'information descendante ou ascendante.
8. Parmi les critères retenus, on citera ceux relatifs à une écoute et une attention de l'employeur envers eux ; une attitude répressive de sa part ; un manque de considération notoire envers les salariés ou, au contraire, l'expression d'une considération et d'un respect avérés envers eux. Est également répertoriée la qualité des réunions (CE, CHSCT) : sont-elles socialement satisfaisantes ? De même, observe-t-on un dialogue possible des travailleurs avec la hiérarchie et la direction ? Y a-t-il, au contraire, une atmosphère délétère avec la hiérarchie ? Une palette de questions vise ce type d'informations. Enfin, sont testées les qualités d'ouverture de l'entreprise à l'extérieur. Il s'agissait de rechercher le point de vue subjectif sur la direction (traditionnelle ou familiale), sur les techniques de management, ou encore le climat social. Pour plus de détails, voir l'ouvrage de P. GUIOL et J. MUÑOZ, *Management des entreprises et santé des salariés*, op. cit.
9. À savoir : la consommation et le coût des médicaments retenus : les anti-inflammatoires non stéroïdiens, les antalgiques, les antidépresseurs, les anxiolytiques, les psychotropes et les hypnotiques ; le nombre et le coût des consultations chez les médecins généralistes et

le 1^{er} juin 2005 et le 30 juin 2007, soit 25 mois. Quant à l'effectif global des salariés, leur répartition selon le genre et le mode de management s'y fait de manière quasi équivalente entre les entreprises au management « autoritaire » et celles au management « participatif ». Les hommes sont plus nombreux (environ 58 %) que les femmes comme au niveau national avec néanmoins une légère surreprésentation des hommes.

Soulignons tout de même que, pour des raisons de confidentialité, la CRAM ne nous a pas communiqué d'informations sur le statut du salarié, son salaire et le poste occupé. Encore moins sur des données qui sont hors de sa portée comme les données sociodémographiques. Autant de restrictions qui constituent une limite non négligeable à l'analyse. Car, d'une part, le genre est différemment construit selon la classe et la « race »¹⁰; d'autre part, le rapport au travail, s'il reste différencié selon le sexe, varie également selon la CSP. Comme le rappellent Lucie Davoine et Dominique Méda,

« le fait d'avoir des enfants (surtout pour les femmes), d'être profession intermédiaire, employé ou ouvrier augmente la probabilité d'accorder moins d'importance relative à son travail qu'à d'autres domaines de la vie. On constate donc un double effet à l'œuvre dans la relativisation de la place accordée au travail au regard d'autres activités ou dans la concurrence subie par le travail : d'une part, l'existence d'une charge de famille ou d'une famille constituée comme pôle d'intérêt, d'investissement et de charges, principalement pour les femmes, d'autre part, la CSP¹¹ ».

En l'absence d'informations sur ces variables, notre analyse ne peut qu'être partielle, c'est-à-dire focalisée sur les seules variables connues (le type de management et le sexe). Néanmoins, la majeure partie de l'échantillon est constituée de catégories ouvrières et employées, catégories qui, selon les médecins du travail, sont plus réactives au type de GRH que les cadres¹².

LE RISQUE AU TRAVAIL : DES INJONCTIONS ET DES COÛTS TRÈS MASCULINS

Principale leçon de cette étude, la distinction hommes/femmes ressort très clairement quant à la consommation de soins et consultations sanitaires.

Des hommes en apparence moins vulnérables

Au premier abord, une consommation sanitaire globale sensiblement plus marquée chez les femmes semble confirmer les traditionnelles conclusions des études de genre sur leurs difficultés rencontrées au travail. Le constat est d'autant plus remarquable que la comparaison s'établit sur des chiffres excluant les coûts spécifiquement féminins. Ainsi, les consommations sanitaires dues aux grossesses et aux accouchements ne sont pas comptabilisées ici, de même, qu'y sont neutralisés les arrêts pour enfants malades. La précision a son importance même si ces spécificités ne concernent pas toutes les femmes, car cette précaution revient, aussi, à écarter partiellement les effets de classes d'âge.

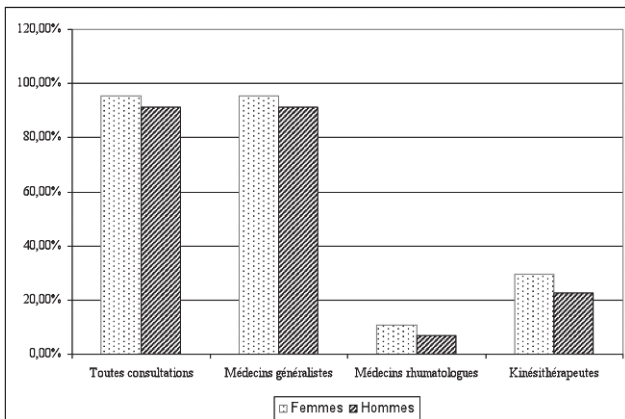
rhumatologues ; le nombre et le coût des séances de kinésithérapie ; le nombre et les indemnités d'arrêts de travail pour cause de maladies et d'accidents du travail.

10. Cf. E. DORLIN (dir.), *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*, Paris, Presses universitaires de France, 2009.

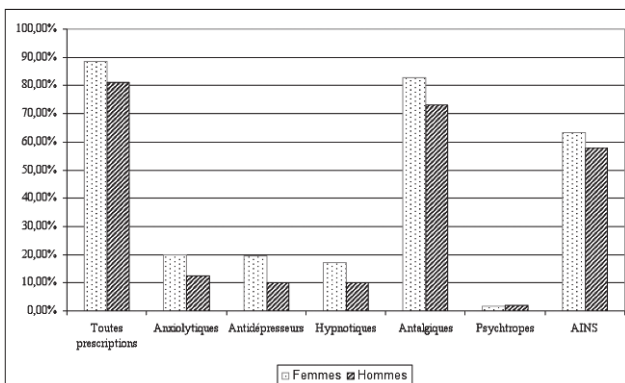
11. L. DAVOINE, D. MÉDA, « Place et sens du travail en Europe : une singularité française ? », Document travail n° 96-2, Centre d'étude de l'emploi, 2008.

12. Cf. P. GUIOL et J. MUÑOZ, *Management des entreprises et santé des salariés*, op. cit., p. 202-208.

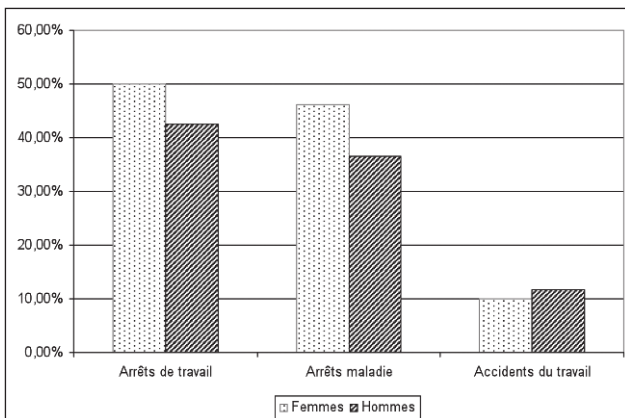
Les consultations



Les consommations de médicaments



Les arrêts de travail



Graphique 2. – Pourcentage des salariés consommant des biens et services médicaux suivant le sexe.

Le graphique 2 montre que la distinction selon le sexe est significative pour tous les types de consultations, tous les types de médicaments, et tous les arrêts de travail¹³. Dans tous les cas, sauf un, cette distinction s'affiche dans le même sens : celui d'une consommation de biens et services sanitaires plus importante chez les femmes indépendamment de la nature des relations de travail. Elles consultent davantage que les hommes quelle que soit la spécialité observée; elles consomment toujours plus de médicaments que leurs confrères¹⁴ ou encore elles sont proportionnellement plus nombreuses à connaître un arrêt de travail, exprimant, ainsi, différemment leur souffrance au travail comme dans la vie en général. On y reviendra plus loin. Cependant, et c'est là que réside l'exception : les accidents du travail concernent davantage les hommes. Sur ce point, l'examen corrobore les observations faites dans d'autres études¹⁵.

S'agissant du constat principal, plusieurs explications peuvent être avancées. La première tient au fait que les femmes accordent généralement une plus grande attention à leur santé comme l'indique une enquête d'opinion du CREDOC¹⁶ ou encore une étude récente sur le non-recours aux soins de la part des actifs précaires¹⁷; laquelle montre que, pour toutes les catégories de salariés, précaires ou non précaires, jeunes en insertion ou chômeurs, bénéficiaires de CMU, travailleurs à temps partiel ou en emploi non stable, voire travailleurs à emploi stable à temps plein, bref pour tous les cas de figure, actifs non précaires compris, les hommes sont proportionnellement bien plus nombreux que les femmes à ne pas recourir aux soins. On sait en outre que, confrontés à des difficultés, hommes et femmes développent des pathologies différentes. Si l'on note un taux élevé de dépression chez les femmes, les hommes présentent quant à eux un taux élevé d'abus d'alcool et de toxicomanie¹⁸, pathologies qui, selon l'étude

13. Pour plus de précisions, voir le tableau 5 en annexe.

14. Sauf pour ce qui concerne les psychotropes, lesquels sont davantage l'apanage d'une consommation masculine. Toutefois, l'observation mérite d'être relativisée tant ce type de consommation se singularise par son caractère marginal; seuls 2 % des individus de l'échantillon sont concernés.

15. D'après Eurostat, notamment : pour 100 000 hommes ayant un emploi, 5 300 connaissent un accident du travail conduisant à un arrêt de plus de 4 jours. Pour 100 000 femmes, seules 1 900 ont un accident du travail conduisant à un arrêt de plus de 4 jours.

16. CREDOC, *Les opinions des femmes et des hommes sont-elles semblables ou différentes?*, Claire PIAU et Régis BIGOT, *Cahier de recherche*, n° 195, janvier 2004. Cf. chapitre 3, « Les femmes sont plus attentives à leur santé », p. 46-55.

17. Cet écart calculé sur la base des absences de consultations médicales et de consultations dentaires au cours des 2 ans est de l'ordre de 9 points pour les consultations médicales et de 11 points pour les consultations dentaires. Cet écart tend à se réduire à mesure que la précarité diminue pour se stabiliser à 5 et 6 points chez les actifs non précaires. C. SAS, C. CHAUVEAUD, A. RODE et P. WARIN, « Le non-recours aux soins des actifs précaires », *Colloque Santé-environnement, Santé-travail*, ANR, 9-11 décembre 2009, Paris, p. 67. Résumé consultable sur : [<http://www.agence-nationale-recherche.fr/documents/uploaded/2009/SEST2005/32sass.pdf>].

18. Voir aussi, « L'alcool, symbole de virilité? », dans *Sciences Humaines*, n° 138, mai 2003. Dossier : *Les troubles du moi, Dépression, phobies, anxiété*. Et, « Hommes et alcool : résultats

des chercheuses américaines J. Kronenfeld et L. Rohlfen¹⁹, peuvent s'analyser comme des formes « d'automédication » susceptibles d'expliquer la moindre instrumentalisation des biens et services sanitaires par les hommes. Là encore, on retrouve un distinguo assez classique : les femmes intériorisent plus leur souffrance et sont donc plus malades, là où les hommes censurant l'expression de leur vulnérabilité prennent plus de risques.

Mais le rapport sexuellement différencié à la santé n'explique pas à lui seul l'écart observé, ici, entre hommes et femmes. La surmédicalisation relative de la population salariée féminine est également imputable à l'effet de saturation dû à la « double journée de travail », domestique et professionnelle, qui incombe le plus souvent, et de loin, aux femmes²⁰. En effet, non seulement la division sexuelle des tâches pèse sur leur rapport à la vie professionnelle – dans le sens d'un moindre investissement dès qu'elles ont des enfants – mais elle fait peser sur elles une charge plus lourde en vertu d'une responsabilité de tous les instants vis-à-vis de la vie familiale. Le sentiment d'avoir à « assurer » coûte que coûte tant au foyer qu'au travail, les pousse à médicaliser au besoin leur capacité à faire face sur tous les fronts. On observe ainsi une certaine « polarisation de comportements²¹ » *via* ces assistances médicales dans la mesure où les femmes tendent à compenser les coûts d'un tel investissement.

La culture du risque au masculin : une exposition importante, mais des accidents vite surmontés

Alors que du point de vue des consommations de médicaments et de soins les hommes paraissent moins vulnérables que les femmes, ils sont par contre proportionnellement plus nombreux que les femmes à rencontrer des arrêts en raison d'accidents du travail (AT) : 12 % des hommes connaissent ce type d'arrêt sur la période considérée contre 10 % seulement des femmes. Au premier abord, ce deuxième constat n'est pas très surprenant, les hommes étant réputés adopter davantage de comportements à risques et occuper traditionnellement des postes plus dangereux comme le montre, notamment, Sylvie Hamon-Cholet dans une étude où 78,7 % des accidentés

d'une étude qualitative sur les représentations et attitudes des hommes face à l'alcool », à consulter sur le site Internet du ministère de la Santé (rubrique Dossiers) : [<http://www.sante.gouv.fr>].

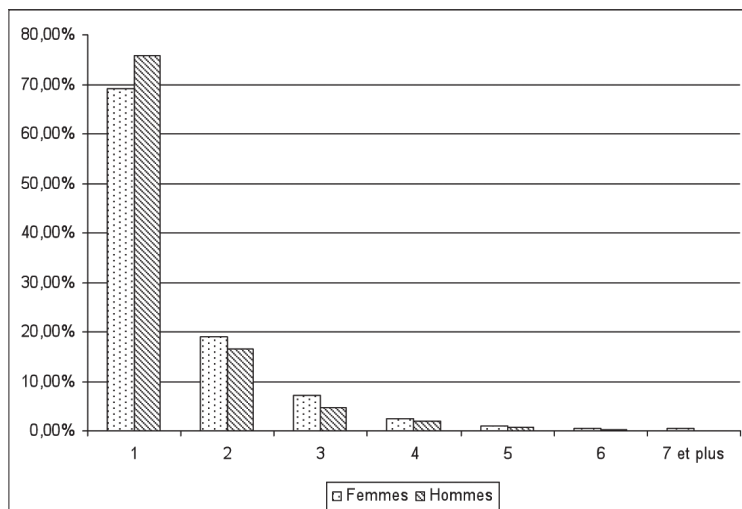
19. Professeurs à l'ASU, université d'État d'Arizona.

20. Ce que M. HAICAULT (« La gestion de la vie ordinaire en deux », *Sociologie du travail*, vol. 26, n° 3, 1984, p. 268-277) préfère qualifier de « charge mentale » dans son enquête sur les femmes OS de l'électronique où elle montre que les enjeux familiaux et domestiques (alimentaires, vestimentaires, administratifs, scolaires, sanitaires, ludiques, etc.) sont présents même durant les heures de travail, et qu'il ne s'agit donc pas de simple addition de responsabilités successives.

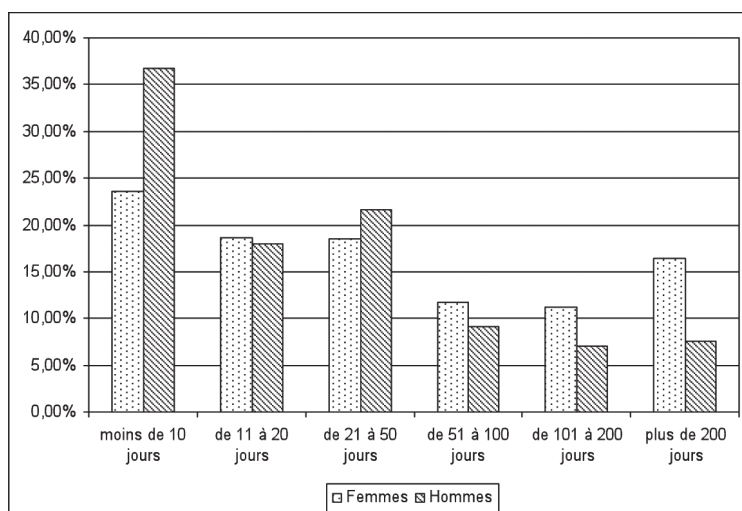
21. Voir O. THEVENON, « L'augmentation de l'activité des femmes en Europe : progrès de la conciliation ou polarisation des comportements ? », *Population*, n° 64, 2009, p. 263-303.

du travail avec arrêt sont des hommes²². Mais ce constat général doit cependant être affiné comme les lignes suivantes vont le montrer. Car si les femmes sont moins exposées au risque que les hommes, elles y sont plus vulnérables ; les hommes, eux, sont davantage vulnérables au type de pouvoir subi, la fréquence des accidents de travail augmentant notablement dans leurs rangs à mesure qu'ils se sentent déconsidérés.

Nombre d'accidents du travail

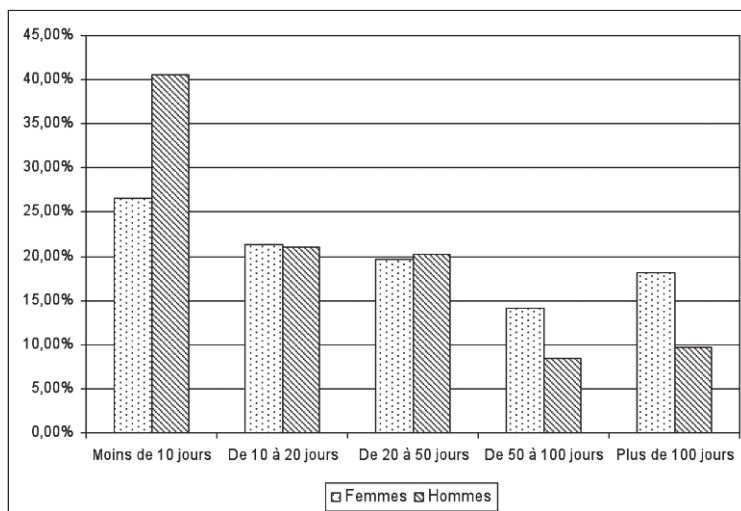


Nombre de jours d'arrêt pour accident du travail



22. S. HAMON-CHOLET, « Accidents et accidentés du travail : un nouvel outil statistique, l'enquête conditions de travail de 1998 », *Travail et emploi*, n° 88, p. 9-25.

Durée moyenne d'un arrêt pour accident du travail



Graphique 3. – Caractéristiques des accidents du travail suivant le sexe.

Au-delà du constat général qui montre que les accidents du travail – sans autre distinction – concernent davantage les hommes, une approche qualitative plus fine invite à moduler l'interprétation. Les écarts constatés entre hommes et femmes sur ce point varient selon le critère retenu : le *nombre d'arrêts* pour accidents du travail, le *nombre cumulé de jours d'arrêt*, ou encore la *durée moyenne* d'un arrêt. Le graphique 3, qui concerne les salariés ayant eu un arrêt consécutif à un accident du travail, montre ainsi que :

- les hommes ont une probabilité plus grande que les femmes de subir un arrêt de travail pour accident (12 % des hommes contre 10 % des femmes). Mais, parmi ces victimes d'accidents du travail, le nombre d'arrêts par individu est plus élevé chez les femmes. En effet, leur groupe présente un taux de récurrence significativement plus important, de 8 % supérieur au groupe des hommes ;
- l'analyse du nombre de jours d'arrêts cumulés sur la période est également intéressante : le pourcentage de jours cumulés d'arrêts pour la tranche de moins de 10 jours est nettement plus élevé pour les hommes et à l'inverse, au-delà de 10 jours, ce sont les femmes qui connaissent un nombre cumulé de jours plus important. Ce fait se traduit également au niveau de la moyenne comme l'indique le tableau n° 5 en annexe : le nombre moyen de jours sur la période est plus important pour ces dernières (101 jours en moyenne pour les femmes contre 57 pour les hommes, soit presque le double) ;
- concernant enfin la durée moyenne des arrêts par salarié, les résultats apparaissent, là encore, significativement variables selon le sexe. Les hommes ont beaucoup plus d'arrêts courts (moins de 10 jours) que les femmes.

La durée moyenne d'un arrêt est en effet plus élevée chez les femmes soit, sur la période, une durée moyenne de 66 jours contre 41 jours chez leurs confrères (tableau 1). On peut en déduire que prendre des risques et en assumer les conséquences n'est pas constitutif de leur identité de genre, ni pour elles (elles souffrent davantage du traumatisme qu'elles ont connu) ni pour leur entourage (qui l'enjoint moins à reprendre rapidement le travail pour gagner de l'argent et pour ne pas trop pénaliser l'employeur).

		Moyenne	Écart-type
Nombre	Femmes	1,52	1,04
	Hommes	1,36	0,78
	<i>F stat</i>	23,582 ***	
Nombre de jours sur la période	Femmes	100,81	155,56
	Hommes	57,19	109,79
	<i>F stat</i>	89,266 ***	
Durée moyenne	Femmes	65,84	111,46
	Hommes	41,01	84,44
	<i>F stat</i>	52,702 ***	

*** significatif à 1 %, ** significatif à 5 %, * significatif à 10 %.

Tableau 1. – Les accidents du travail donnant lieu à des arrêts selon le sexe.

Au total, alors que les hommes sont les plus nombreux à connaître des arrêts pour accident du travail (AAT), une analyse plus fine des caractéristiques de ces arrêts révèle qu'en définitive, les femmes sont davantage victimes d'accidents à répétition, induisant des durées moyennes d'arrêts pour accidents du travail plus importantes. Ces résultats sont surprenants. Ils vont en effet à l'encontre du constat, maintes fois souligné, selon lequel les hommes adoptent plus de conduites à risques que les femmes. Mais on peut précisément invoquer la socialisation masculine au risque pour avancer l'hypothèse selon laquelle les femmes, moins expérimentées que les hommes dans la prise de risque, seraient du même coup plus vulnérables qu'eux quand elles y sont exposées. Moins bien anticipé, l'accident serait ainsi plus courant chez une femme qui exerce un métier à risque. Hypothèse d'autant plus probable que les femmes cumulent certaines conditions de travail désavantageuses : elles ont plus de contrôles horaires que les hommes, ont une autonomie réduite, ont moins de responsabilités hiérarchiques, un rythme de travail intense et monotone et connaissent aussi plus souvent le travail de nuit et les horaires décalés²³. Ces conditions particulières de travail rendent dès lors plus difficile la construction d'un collectif de travail sur lequel s'appuyer. De sorte qu'en cumulant les handicaps, les femmes rencontreraient davantage de difficultés à se prémunir contre l'exercice d'une pression.

23. Voir J. BUÉ, « Hommes et femmes face aux pénibilités du travail », J. BUÉ, T. COUTROT et I. PUECH (dir.), *Conditions de travail : les enseignements de vingt ans d'enquêtes*, Toulouse, Éd. Octares, 2004, p. 77-88.

Cette première explication n'interdit toutefois pas de raisonner à partir du groupe des hommes pour tenter de comprendre pourquoi ces derniers, bien que plus nombreux à avoir des AAT, s'arrêtent moins longtemps et moins souvent. Sans exclure l'explication précédente, on peut ajouter l'hypothèse que les hommes sont de leur côté plus prompts à rejeter des AAT et/ou à reprendre plus rapidement le travail que leurs consœurs. Dans cette perspective, la performance au travail serait privilégiée à leurs yeux aux dépens de leur santé pour des raisons à la fois sociales et économiques : pour limiter le manque à gagner, parce qu'ils subissent une pression plus grande de la part de l'employeur et/ou parce que les normes de la masculinité traditionnelle²⁴ incitent les hommes – *a fortiori* s'ils sont ouvriers – à porter une moindre attention à leur souffrance physique de crainte d'être mal jugé par leurs collègues, de « passer pour une gonzesse » – expression bien plus usitée que celle de « poule mouillée », mais combien plus signifiante par sa connotation sexiste notamment en ce qu'elle illustre bien, en la circonstance, le mécanisme d'une construction identitaire masculine par opposition à la féminité²⁵. Si, comme le dit Bourdieu, être un homme c'est ne pas être une femme²⁶, on peut alors ici, sans trop extrapoler, penser que les écarts ci-dessus observés ne sont que la traduction statistique de l'injonction faite aux « mâles » de se montrer dur au mal.

Comme on va le voir dans les lignes qui suivent, l'intérêt de cette piste augmente avec le constat que les hommes ont davantage d'accidents, et plus graves lorsqu'ils évoluent dans un environnement social difficile résultant d'une gouvernance autoritaire.

UNE VULNÉRABILITÉ MASCULINE PARTICULIÈRE À LA RECONNAISSANCE AU TRAVAIL

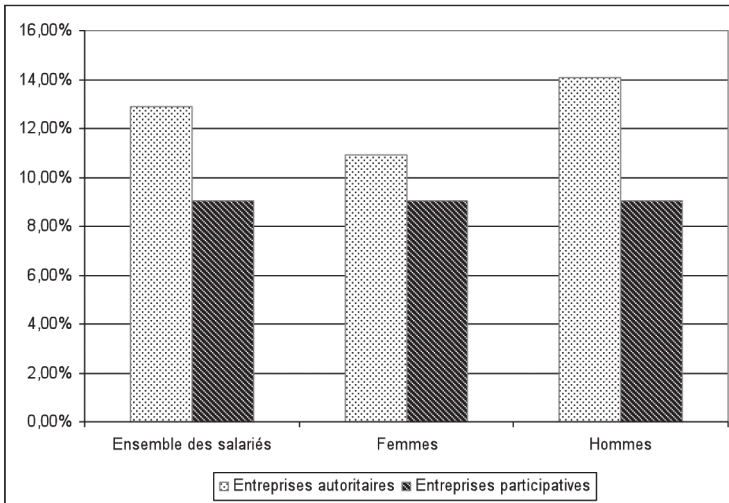
Si les consommations sanitaires masculines reflètent déjà, par leurs taux d'accidents du travail, une situation objective autant qu'un coût lié au désir de se conformer au modèle de la virilité traditionnelle – c'est-à-dire qu'être un homme impose de ne pas hésiter à prendre des risques et donc invite à s'exposer davantage dans son travail – cette inclination se décline avec d'autant plus de force que le travailleur se heurte aux multiples formes de dénigrement ou de mépris véhiculées par la direction.

24. La plupart des *men's studies* s'accordent à la caractériser par l'anti-féminité, l'homophobie, la restriction des émotions autres que la colère, la focalisation sur le succès, le pouvoir, la réalisation, la dureté et l'agressivité (cf. BRANNON, 1976 ; O'NEIL *et alii*, 1986 ; KIMMEL, 1994).

25. Tel que l'exprime l'ouvrage classique de L. BOLTANSKI, *Prime éducation et morale de classe*, Paris, EHESS, 1984, 152 p.

26. Cf. P. BOURDIEU, *La domination masculine*, Paris, Le Seuil, 1998.

**Une vulnérabilité masculine
articulièrement dépendante du type de management**



Graphique 4. – Pourcentage de salariés victimes d'accident du travail suivant le mode gestion des ressources humaines.

Des études comme celles conduites par Hochschild et Machlung²⁷ ont montré que dans certains milieux populaires, la femme tient à ses prérogatives traditionnelles comme source privilégiée de valorisation. Elle y tient d'autant plus que sa situation professionnelle n'est pas enviable, trouvant refuge dans ce que ces auteurs nomment une « idéologie du genre », phénomène qui est particulièrement observable à propos des épouses « transitionnelles ». Barbara Ellen Smith, de son côté, rappelle que si les femmes blanches peuvent expérimenter la famille comme une institution oppressive, beaucoup de femmes noires aux États-Unis estiment que la famille est la moins opprimante des institutions car elles peuvent y faire l'expérience de la dignité, de l'estime de soi et de la solidarité qui ne sont pas éprouvés à l'extérieur²⁸. Les conséquences de cette « idéologie du genre » vaudraient-elles pour les hommes en sens inverse ? Leur conformation au modèle dominant générerait-elle, chez eux, des alternatives ambiguës susceptibles d'éclairer cette asymétrie des écarts observés avec les femmes ? En d'autres termes, plus la norme serait machiste, moins les hommes bénéficieraient pour satisfaire leur besoin de reconnaissance sociale d'une solution de repli domestique, et plus ils investiraient la sphère professionnelle. Mais ils seraient du même coup plus exposés que les femmes à la domination vécue

27. A. R. HOCHSCHILD et A. MACHLUNG, *The Second Shift : Working Parents and the Revolution at Home*, New York, Viking, 1989.

28. Cf. C. GUIONNET, É. NEVEU, *Féminins/Masculins – Sociologie du genre*, Paris, Colin, 2004, p. 157 ; et *Gender and Society*, n° 96.

au travail. Les résultats que nous avons obtenus semblent en tout cas valider cette hypothèse. S'ils consomment moins souvent que les femmes des biens et services sanitaires, les hommes semblent, en revanche, nettement plus réactifs que leurs consœurs aux effets du type de pouvoir subi puisque, à dangerosité d'activité égale, leur probabilité d'avoir un accident de travail est proportionnellement bien plus forte lorsqu'ils travaillent dans une entreprise à management autoritaire. Par-delà les différences observées entre les sexes, ce qui interpelle le plus et suscite l'interrogation dans cette enquête est surtout l'écart constaté au sein même du groupe des hommes quand on introduit le paramètre « type de pouvoir subi ». Plus que pour les femmes, l'aggravation de la domination pèse sur eux quant à la probabilité d'avoir un accident du travail. Cet écart est particulièrement visible au graphique 4.

Les arrêts pour accident du travail y sont significativement plus importants dans le groupe A (autoritaire) que dans le groupe des entreprises pour lesquelles le mode de gestion est à tendance participative ou, du moins, plus ouverte au dialogue social²⁹ : près de 13 % de l'effectif salarié du groupe A connaît un accident du travail, contre 9 % dans le groupe B, soit un écart de 3 points entre les deux groupes.

En second lieu, cette différence varie plus ou moins selon le sexe des victimes d'accidents du travail : alors que 11 % des femmes des entreprises « autoritaires » connaissent au moins un accident du travail avec arrêt sur la période considérée, ce pourcentage descend à 9 % dans les entreprises « participatives », soit une différence de 2 points entre ces deux groupes de femmes. Pour les hommes, la différence est de même nature, à ceci près qu'elle est trois fois plus importante puisqu'elle s'élève à 6 points entre les deux groupes d'hommes (graphique 4).

Si la probabilité d'avoir un accident du travail est plus grande dans les entreprises au management autoritaire, que ce soit pour les hommes ou pour les femmes, cette probabilité se révèle donc plus forte encore pour les hommes³⁰ (le type de management se manifestant chez les femmes par d'autres variations, notamment dans les représentations qu'elles se font des rôles féminins et masculins³¹).

29. Le même type de constat a été établi récemment par Mathieu Detchessahar et son équipe de recherche du projet SORG à Nantes. Cf. M. DETCHESSAHAR, G. MINGUET et L. PIHEL, colloque *Santé-environnement, Santé-travail*, ANR, Paris, 9-11 décembre 2009, p. 79-81. Résumé consultable sur : [<http://www.agence-nationale-recherche.fr/documents/uploaded/2009/SEST2005/37detchessahar.pdf>].

30. Précisons que les caractéristiques de l'échantillon constitué par couples d'entreprises similaires selon l'activité et la taille et simplement opposées par leur gestion des ressources humaines, minimisent les risques de biais par les statuts des personnels ou leurs niveaux de rémunérations.

31. Lors d'une précédente enquête comparative conduite selon une méthodologie similaire, il est apparu que les femmes exerçant dans les entreprises participatives sont nettement plus enclines que les hommes à militer en faveur du congé parental masculin tandis que

Congé parental masculin	GRH participative		GRH autoritaire	
	D'accord	Pas d'accord	D'accord	Pas d'accord
Homme	79 %	21 %	68 %	32 %
Femme	86 %	14 %	66 %	34 %

Tableau 2. – *Acceptation du congé parental masculin suivant le mode de gestion d'entreprise.*

Quant aux caractéristiques propres des accidents du travail, la seule différence qui apparaît vraiment significative est le nombre moyen d'accidents du travail chez les hommes : il se montre bien plus élevé dans les entreprises à management autoritaire. La corrélation entre un contexte hiérarchique et la fréquence, voire la gravité, des accidents du travail pour les hommes pose question. Un tel écart par rapport aux femmes suggère une spécificité masculine qui dépasse la simple explication par le fait que les entreprises à direction ouverte au dialogue social affichent de meilleures conditions de travail généralement dues au fait que leurs directions accordent une plus grande place et une plus grande attention aux mesures d'hygiène et de sécurité. Si le management agit objectivement sur le risque par des mesures matérielles de prévention, il n'en reste pas moins que les hommes sont plus sensibles au type de pouvoir perçu que les femmes. Aussi, sans aller vers une interprétation mettant au centre cette conduite inspirée de l'ordalie décrite par D. Le Breton³², il nous semble que la situation des hommes et des femmes face aux risques dévoile plutôt les effets « sélectifs » des conditions de travail auxquelles les individus sont soumis : d'un côté, un processus mettant les femmes face à des épreuves spécifiques et, de l'autre, les hommes soumis à des contraintes propres.

L'injonction à la virilité confrontée au déni de reconnaissance

Au regard de nos résultats, tout porte à penser que, du côté de la masculinité, la pression d'un idéal de référence traditionnel peut conduire le privilège masculin à devenir un piège imposant à chaque homme le devoir d'affirmer en toute circonstance sa virilité. Non seulement l'univers du travail n'y échappe pas mais il l'exacerbe. On sait, en effet, combien la « réussite sociale » importe tout autant que le risque dans la construction de l'identité masculine. En attestent les projections des parents envers leurs garçons (Baudelot et Establet, 1992) ou encore les encouragements – qui s'analysent comme autant d'injonctions – de tout le corps

celles qui évoluent dans un milieu patriarcal fermé au dialogue social, se sont montrées davantage attachées à leurs prérogatives féminines traditionnelles. Elles y sont plus de deux fois plus nombreuses à rejeter la perspective d'abandonner au mari ou au compagnon la responsabilité de s'occuper de l'enfant à domicile et, plus étonnant encore, proportionnellement, un peu moins nombreuses que leurs collègues masculins à en accepter l'éventualité (Cf. P. GUIOL, J. LE GOFF et P. PORTIER, *Management des entreprises et comportements sociopolitiques*, Rapport pour le ministère de la Recherche et de la Technologie, n° MRT/88 VO654, Rennes, juin 1994, 142 p.).

32. D. LE BRETON, 1991, *La passion du risque*, Paris, Éd. Métailié, 1991, 191 p.

social en direction des hommes qui occupent des métiers réputés traditionnellement féminins à faire preuve d'ambition (Christine Williams, 1995). Si cette pression sociale les aide certainement à « faire carrière », elle les rend aussi plus vulnérables au contexte relationnel au travail, exposant davantage les hommes aux déconvenues et les fragilisant plus que les femmes en cas de problèmes professionnels. D'autant que, si une femme ne « fait pas carrière », elle n'en demeurera pas moins femme ; alors que si un homme ne fait pas carrière – ou du moins ne s'épanouit pas dans son métier et/ou n'est pas reconnu comme tel à son niveau de compétence – son identité de genre est en jeu³³.

Or c'est précisément ce que met en cause l'organisation de type autoritaire et hiérarchisée d'une entreprise où la direction demeure obstinément fermée à tout dialogue. Dans un tel cas de figure, les hommes se retrouvent en effet dans la situation décrite par Caroline New de « l'opprimeur opprimé ». Plus précisément, si le travail dans ce type d'entreprise continue de conférer aux hommes le statut de *breadwinner* en raison des écarts de salaires qui persistent entre hommes et femmes, il n'est en revanche plus un espace de reconnaissance où se consolide leur identité de genre et où s'affirme leur position dominante. L'actualité de ces dernières années montrant que la négation de soi peut conduire, dans les cas extrêmes, au suicide.

Certes, de nombreux secteurs ou branches professionnelles demeurent des espaces d'activités « masculins » où l'expression de la virilité, du courage et de la prise de risque est plus qu'ailleurs reconnue et valorisée sous la forme notamment d'« idéologies défensives » élaborées par les salariés eux-mêmes afin de domestiquer la souffrance et la peur. Manière pour eux, de pouvoir continuer leur travail d'où ils tirent leur subsistance. Tel est le cas, par exemple, des travailleurs de la sidérurgie étudiés par P. Roche³⁴. Dans le but de se gratifier du risque régnant à l'intérieur de ces usines, les hommes en poste aux fours se dénomment entre eux les « chevaliers du feu », développant conjointement tout un discours sur leur position, les qualités requises et les aptitudes nécessaires pour faire ce métier. La culture ouvrière, et plus largement celle des métiers à risque (comme, par exemple les pilotes de chasse), sont ainsi pleines de légendes, d'anecdotes héroïques, qui mettent en valeur les conduites dangereuses. Mais comme le note Christophe Dejours à propos de ces idéologies défensives, « le déni de perception de la souffrance, centré sur le système de la virilité, est un processus fragile qui, pour demeurer efficace, doit nécessairement

33. Comme le rappelle notamment Connel à propos des hommes, le genre n'est en effet pas seulement « reçu » par les instances de socialisation ou des discours ; il est produit activement, à la fois individuellement et collectivement, via la mobilisation des ressources et stratégies disponibles dans le cadre des interactions quotidiennes. « Des bodybuilder dans la salle de gym aux managers dans leurs salles de réunion en passant par les garçons dans la cour de récréation de l'école primaire, un nombre important de personnes travaille dur à produire des masculinités et les faire reconnaître par les autres » (Connel, 2000, p. 178).

34. Voir P. ROCHE, *Une santé d'Acier*, Paris, Éditions du CNRS, 1987, 178 p.

être soutenu par l'ensemble des ouvriers sans exception³⁵ ». Or les nouveaux modes de production tendent précisément à remettre en cause la mobilisation de ces ressources et stratégies collectives. Les évolutions contemporaines de l'organisation du travail fondées sur l'individualisation croissante des objectifs désagrègent les anciennes solidarités ouvrières, desservent les pratiques collectives de lutte et réduisent d'autant les occasions d'estime de soi et de valorisation au regard des autres. Comme l'ont montré notamment les travaux sur le monde ouvrier, non seulement les solidarités collectives tendent à se dissoudre³⁶, mais la notion de « métier » et de « qualité » du travail tend à disparaître dans son acception traditionnelle au profit du « juste à temps » – avec un quiproquo patent entre le décideur et l'exécutant sur la notion de qualité, le premier visant davantage le minimum rentable et, le second, le travail bien fait –; cela, au moment même où l'évolution technologique prive les anciens d'une source de valorisation : la transmission de leur savoir-faire aux plus jeunes.

Ce contexte d'effritement des solidarités collectives, attesté et renforcé par l'affaiblissement conjoint de l'engagement syndical et de l'activité associative qui palliaient jadis au déficit de considération à l'usine, met donc à mal les idéologies défensives masculines élaborées au travail, rendant ainsi les hommes plus vulnérables à la souffrance qu'ils peuvent y rencontrer³⁷. Si l'on ajoute à cela un mode de management fonctionnant au déni d'estime et au rejet d'écoute, on comprendra sans peine que, pour les hommes travaillant dans une telle configuration professionnelle, l'injonction de conformité au cahier des charges de la masculinité soit particulièrement problématique. Privés des possibilités d'atténuer stress et angoisse – faute de pouvoir recourir à des idéologies défensives ou, à l'instar des femmes, à leur verbalisation –, alors même qu'ils investissent davantage qu'elles l'univers du travail pour y produire leur identité de genre, les hommes ne peuvent en effet que subir violemment des relations hiérarchiques autoritaires qui démentent au quotidien leur statut de dominants.

Le « boulot » comme affirmation identitaire « à tout prix »

Le fait est que « le manque de reconnaissance » constitue la principale cause de souffrance au travail invoquée par les salariés (tous genres confondus) tant

35. P. MOLINIER, « Psychodynamique du travail et précarisation. La construction défensive de la virilité », B. APPAY, A. THEBAUD-MONY (dir.), *Précarisation sociale, travail et santé*, Paris, IRESCO, 1997, 287 p.

36. S. BEAUD, M. PIALOU, *Retour sur la condition ouvrière*, Paris, Fayard, 1999, 468 p.; S. FALUDI, *Stiffed. The Betrayal of Modern Man*, Londres, Vintage, 2000, 676 p.

37. Il n'est pas anodin de constater qu'un célèbre patron paternaliste comme Serge Dassault, fort peu enclin au partage du pouvoir tout en se présentant volontiers, sur le plan financier, comme un participationniste (avec sa fameuse distribution des bénéfices en trois tiers) insiste énormément sur le rôle de la « considération » à observer envers le personnel. D'autant plus, qu'il ne se cache pas, par ailleurs, d'être un pourfendeur des syndicats.

auprès des médecins généralistes (49,5 % au premier rang des plaintes formulées par leurs patients) que des médecins du travail (54,3 % au premier rang des plaintes)³⁸. Aussi, n'est-il pas surprenant que chez les salariés du sexe masculin l'investissement de soi dans la vie professionnelle, confronté à la dissolution des mécanismes sociaux de reconnaissance, engendre un sentiment de dévalorisation, au point qu'ils en arrivent à se sentir « étranger » à leur propre travail alors même qu'en tant qu'hommes ils n'ont pas le sentiment de jouir d'un autre espace de reconnaissance et d'estime de soi. Or, comme le note Bourdieu, le devoir de « virilité entendue comme [...] l'aptitude [...] à l'exercice de la violence est avant tout une charge³⁹ », celle d'être toujours à la recherche d'accroître son honneur dans la sphère publique. Au « principe d'une immense vulnérabilité », la virilité deviendrait par conséquent ici un idéal impossible à atteindre. En d'autres termes, les salariés de sexe masculin seraient placés en situation de *doublebind* dans ces entreprises « autoritaires » où, plus qu'ailleurs, l'expérience masculine de la domination et ses contradictions pourrait se décrire comme « une sorte d'effort désespéré, et assez pathétique [...] que tout homme doit faire pour être à la hauteur de son idée enfantine de l'homme⁴⁰ ». La violence subie au travail provoquerait à son tour de la violence en réponse, comme souvent en pareille circonstance⁴¹. La crainte de perdre la face, l'injonction latente au courage de se battre, conduirait les salariés à répliquer aux outrages par la violence. Celle-ci étant avant tout exercée pour et devant les autres hommes, selon Bourdieu. Mais, parce qu'elle est socialement difficile à exercer en direction d'un employeur qui dispose de leur emploi, la violence se retournerait en fait contre eux-mêmes⁴². Ici, peut se développer tout le cortège des conduites à risque, depuis la consommation excessive de tabac et d'alcool pour « oublier », jusqu'aux défoulements dans des défis ou des brutalités qui provoquent la peur pour éprouver à travers son dépassement la réalité de sa virilité, sans oublier la composante des violences conjugales. Mais ce type d'adaptation pourrait tout aussi bien conduire les hommes à relâcher leur vigilance face au danger – directement ou indirectement, suite à la consommation d'alcool ou de traitements à

38. P. GUIOL, J. MUÑOZ, *Management des entreprises et santé des salariés*, op. cit., p. 210-215.

39. P. BOURDIEU, *La domination masculine*, op. cit., p. 57.

40. *Ibid.*, p. 76.

41. Un certain nombre de travaux montrent que les hommes qui adoptent le plus fortement les normes de la masculinité traditionnelle ou ceux qui, à l'inverse, sont le plus en conflit avec ces normes, voient leur bien-être diminuer et leurs problèmes de comportement augmenter. Pour une revue de littérature sur ces travaux voir J. M. O'NEIL, *Summarizing 25 years of research on men's gender role conflict using the Gender Role Conflict Scale : New-research paradigms*, université du Connecticut, The Counseling Psychologist, may 2008.

42. Selon Henri Laborit, l'inhibition sociale des conduites agressives qui caractérise notre civilisation contribuerait, en milieu hiérarchisé, à la pérennisation d'une irritabilité permanente communément observée dans la vie quotidienne et conduirait, dans les situations de cul-de-sac, à une violence retournée contre soi (dépression et autres pathologies, suicide, etc.). Cf. H. LABORIT, *La nouvelle grille*, Paris, Robert Laffont, 1974. Ainsi que : *Éloge de la fuite*, Paris, Robert Laffont, 1976 ; et *L'inhibition de l'action*. Paris, Masson & Cie, 1979.

base de neuroleptiques ou autres médicaments psychotropes⁴³; il pourrait les conduire également à prendre volontairement plus de risque pour réaffirmer leur appartenance au genre masculin.

Cette analyse tend à remettre en question celle de Hochschild⁴⁴ à propos de ce qu'il appelle le « travail émotionnel ». Selon cet auteur, le travail émotionnel pénaliserait en effet davantage les femmes que les hommes car celles-ci sont plus disposées et habituées à exprimer leurs émotions positives, alors qu'elles doivent *a contrario* davantage censurer les émotions négatives (agressivité, colère) qui constituent pourtant autant de soupapes salvatrices. Dans le cas présent, celui d'un contexte professionnel dévalorisant, la spécificité du travail émotionnel des hommes pourrait également se retourner contre eux comme par un effet de boomerang : déjà habitués à taire leurs émotions positives les voilà enjoint, dans le face-à-face essentiel, quotidien, avec une hiérarchie ou un patron « autoritaire », à contenir leurs contrariétés ou leur exaspération, condamnés à ne pas exprimer « agressivité », « colère » ou « violence » pourtant généralement mieux admises à leur endroit. Notre enquête apporte en tout cas la preuve que tous les salariés de sexe masculin confrontés au manque de reconnaissance dans une entreprise à management « autoritaire » prennent plus de risques que leurs homologues des autres entreprises. *A contrario*, un management ouvert aux pratiques participatives, donc à une reconnaissance institutionnalisée du « partenaire », se solde pour les hommes bien plus que pour leurs consœurs par une baisse sensible des pathologies et, principalement, des accidents du travail. Et ce, au-delà même de ce qui est proportionnel à l'amélioration des conditions matérielles de travail prouvant là, une fois encore, que les deux sexes ont des façons distinctes d'investir le travail, en fonction d'identités spécifiques héritées de processus de socialisation profondément ancrés. On a là, en effet, une structure en chiasme : alors que l'espace domestique, à la fois astreignant et valorisant pour les femmes, semble jouer un rôle modérateur dans l'identification féminine au travail; l'espace professionnel, davantage investi par les hommes, est pour eux à la fois une des principales sources de reconnaissance sociale de leur identité de genre mais les expose aussi davantage à la souffrance quand cette reconnaissance fait défaut, exacerbant en ce cas certains comportements à risque typiquement masculins.

43. L'Institut national de recherche et de sécurité (INRS) a établi que des consommations occasionnelles ou répétées d'alcool, de cannabis ou de médicaments peuvent mettre en danger la santé et la sécurité des salariés, et notamment être à l'origine d'accidents du travail. Voir le site : [<http://www.inrs.fr/dossiers/addictions.html>]. Également, E. DURAND, *Médicaments antidépresseurs et travail : un état des lieux*, colloque d'Angers *Conduites addictives et milieu de travail*, les 25-26 septembre 2008. Et du même auteur, trois articles parus dans les *Documents pour le médecin du travail* : TC 111, TC 116, TM 2, ainsi que le TC 121. Consultables : [www.dmt-prevention.fr].

44. A. R. HOCHSCHILD, « Emotion work, Feeling rules and social structure », *American Journal of Sociology*, 85 (3), 1979, p. 551-575.

EN GUISE DE CONCLUSION :
UN COÛT FINANCIER MASCULIN SUPÉRIEUR

Ces « coûts de la masculinité » au travail représentent en réalité un coût financier pour la société tout entière. D'après nos estimations, le surcoût, au niveau national, du management « autoritaire » s'élèverait à 1 milliard 367 millions d'euros, soit quelque 17 % du déficit de la sécurité sociale pour l'année incriminée (2007)⁴⁵. Or, à elles seules, les indemnités d'accidents du travail recouvrent environ le cinquième des dépenses sanitaires retenues par l'enquête.

Type de prestation sanitaire	Total		Management autoritaire		Management participatif		Répartition des coûts de chaque type de prestation sanitaire entre « autoritaire » et « participatif » en %
	En millions d'euros	En %	En millions d'euros	En %	En millions d'euros	En %	
Prescription de médicaments	0,756	4,2	0,418	4,4	0,338	4,0	55,3/44,7
Honoraires médicaux	4,143	23,0	2,160	22,5	1,984	23,5	52,1/47,9
Indemnisation d'arrêts de travail pour cause de maladies	9,312	51,7	4,712	49,2	4,600	54,5	50,6/49,4
Indemnisation d'accidents du travail	3,809	21,1	2,293	23,9	1,516	18,0	60,2/39,8
Total	18,020	100,0	9,582	100,0	8,437	100,0	53,2/46,8

Tableau 3. – Répartition du coût total des consommations de santé selon le type de management.

La répartition de ces dernières selon le type de management en modifie sensiblement la structure : les indemnités au titre des accidents du travail représentent presque 24 % du total pour le management autoritaire contre 18 % pour le management participatif, établissant ainsi le plus grand écart entre contexte de gouvernance devant les indemnités d'arrêt pour maladie. Quant au ratio au registre des accidents du travail, il s'établit (tableau 3, colonne de droite) à 60 % contre 40 %.

45. *Management des entreprises et santé des salariés*, op. cit., p. 247-249. Une récente enquête conduite par l'université de Bourgogne dans le cadre du programme ANR *Santé-environnement, Santé-travail*, s'est attachée aux coûts induits du stress au travail en termes de manque à gagner pour l'activité économique. Coûts à ajouter aux coûts purement médicaux remboursés par l'assurance maladie auxquels nous nous sommes limités. Cf. H. SULTAN-TAÏEB et alii, « Évaluation du coût du stress professionnel en France et perspectives pour une comparaison entre pays européens », colloque ANR cité, Paris, 9-11 décembre 2009, p. 77-78. Résumé consultable sur : [http://www.agence-nationale-recherche.fr/documents/uploaded/2009/SEST2005/36sultan.pdf].

Cette différence dans la structure du coût total par types de consommation médicale explique l'évolution des coûts lorsque l'on modifie le type de management. Comme il a été dit, la réduction des dépenses de santé au travail est d'environ 1,4 milliard d'euros dans l'hypothèse d'un passage intégral d'une situation de management autoritaire à un management participatif. Or, la ventilation de ces dépenses sanitaires indique que cette diminution est fortement indexée aux accidents du travail dans lesquels les hommes tiennent une place singulière.

	Arrêts maladie	Accidents du travail	Pharmacie	Généralistes	Kinésithérapeutes	Total
En millions d'euros	23,84	1 088,43	113,44	85,06	55,88	1 366,65
En %	2 %	80 %	8 %	6 %	4 %	100 %

Tableau 4. – Les gains en millions d'euros d'un management participatif en lieu et place d'un management autoritaire.

À cet égard, le tableau 4 est instructif : on y voit combien le différentiel de coûts sanitaires entre un management « participatif » et un management « autoritaire » relève principalement (à 80 %) des accidents du travail. Sachant que sur ce terrain les hommes présentent la plus grande flexibilité, c'est de leur côté que se dessinent les plus fortes perspectives d'économies, dans le cadre d'une modulation par le paramètre managérial.

Comme on l'a signalé, l'explication tient pour partie à une politique de mesures matérielles d'hygiène et de sécurité qui se révèle plus volontariste du côté des directions d'entreprise ouvertes au dialogue social. Un montant supérieur de dépenses dévolues à l'hygiène et la prévention, une formation aux risques plus poussée pour les personnels, doublée d'une plus grande fréquence des réunions du CHSCT et d'une écoute plus attentive portée à ses remarques ou aux recommandations de la médecine du travail, tel est le constat que nous a suggéré l'examen comparatif des bilans sociaux⁴⁶. Mais l'explication peut, aussi, être d'ordre psychologique, à l'exemple notoire des techniciens d'EDF qui, en décembre 1999, ont réparé dans l'urgence les dégâts de deux ouragans consécutifs. Ils ont réalisé ce tour de force alors même que les normes de sécurité ne pouvaient faire l'objet d'un respect excessif. Mais sous les projecteurs des médias, ils ont eu le sentiment d'œuvrer sous le regard approbateur et admiratif de la nation tout entière. Et de même pour l'exemple tout aussi positif des travailleurs d'Eiffage⁴⁷, qui ont été sollicités par voie de consultation interne pour approuver l'engagement de leur société dans le défi que représentait l'imposant et hasardeux contrat de construction du Pont de Millau. Dans un cas comme dans

46. Cf. P. GUIOL, A. HESS, P. MÉRIOT et J. MUÑOZ, *Santé des salariés et types de management de l'entreprise*, rapport à la MSHB, 30 novembre 2009.

47. Société de BTP qui se distingue, par ailleurs, par l'un des plus forts taux d'actionnariat salarié de France. Près de 30 % du capital.

l'autre, pas d'accident mortel ni grave à déplorer au sein de cette population masculine, suggérant ainsi une vigilance accrue et une meilleure maîtrise de soi chez des travailleurs valorisés et reconnus.

ANNEXE

		Femmes	Hommes	Total
Consultations	Aucune	562	1 538	2 100
	Au moins une	12 024	16 131	28 155
	Khi deux	204,50 ***		
Médecins généralistes	Aucune	578	1 576	2 154
	Au moins une	12 008	16 093	28 101
	Khi deux	208,13 ***		
Médecins rhumatologues	Aucune	11 246	16 440	27 686
	Au moins une	1 340	1 229	2 569
	Khi deux	128,88 ***		
Kinésithérapeutes	Aucune	8 847	13 665	22 512
	Au moins une	3 739	4 004	7 743
	Khi deux	191,65 ***		
Tous les médicaments	Aucune	1 438	3 331	4 769
	Au moins une	11 148	14 338	25 486
	Khi deux	305,33 ***		
Anti-inflammatoire non stéroïdien	Aucune	4 638	7 466	12 104
	Au moins une	7 948	10 203	18 151
	Khi deux	89,44 ***		
Anxiolytiques	Aucune	10 099	15 479	25 578
	Au moins une	2 487	2 190	4 677
	Khi deux	305,11 ***		
Antidépresseurs	Aucune	10 139	15 885	26 024
	Au moins une	2 447	1 784	4 231
	Khi deux	533,68 ***		
Hypnotiques	Aucune	10 423	15 860	26 283
	Au moins une	2 163	1 809	3 972
	Khi deux	311,08 ***		
Antalgiques	Aucune	2 150	4 747	6 897
	Au moins une	10 436	12 922	23 358
	Khi deux	399,78 ***		
Psychotiques	Aucune	12 367	17 290	29 657
	Au moins une	219	379	598
	Khi deux	6,22 **		
Arrêts de travail	Aucune	6 281	10 171	16 452
	Au moins une	6 305	7 498	13 803
	Khi deux	173,82 ***		
Arrêts maladie	Aucune	6 769	11 200	17 969
	Au moins une	5 817	6 469	12 286
	Khi deux	281,21 ***		
Accidents du travail	Aucune	11 339	15 591	26 930
	Au moins une	1 247	2 078	3 325
	Khi deux	25,80 ***		

*** significatif à 1 %, ** significatif à 5 %, * significatif à 10 %.

Tableau 5. – Les consommations sanitaires suivant le sexe.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

- ABBERLEY P., « The Concept of Oppression and the Development of a Social Theory of Disability », *Disability, Handicap and Society* 2, 1987, p. 5-19.
- ADAMS M., « Child of the glacier », BAUMLI F. (ed.), *Men Freeing Men : Exploding the Myth of the Traditional Male*, Jersey City, NJ, New Atlantis, 1985.
- ADDIS M. E., MAHALIK J. R., « Men, masculinity and the contexts of help seeking », *American Psychologist*, 58, 2003, p. 5-14.
- AGERON C.-R., DORA P., *Les Lieux de Mémoire*, tome 3, Paris, Gallimard, 1997.
- AÏACH P., « Femmes et hommes face à la mort et à la maladie, des différences paradoxales », AÏACH P., CÈBE D., CRESSON G., PHILIPPE C., *Femmes et hommes dans le champ de la santé. Approches sociologiques*, Paris, Éditions ENSP, 2001, p. 117-147.
- AÏACH P., « Le cancer au cœur des inégalités sociales de santé : quelles politiques imaginer ? », NIEWIADOMSKI C., AÏACH P. (dir.), *Lutter contre les inégalités sociales de santé*, Rennes, Presses de l'EHESP, 2008, p. 173-193.
- AÏACH P., FASSIN D., « L'origine et les fondements des inégalités sociales de santé », *La revue du praticien*, 2004, p. 2221-2227.
- ALLEN J. A., « Men Interminably in Crisis? Historians on Masculinity, Sexual Boundaries, and Manhood », *Radical History Review*, 82, 2002, p. 191-207.
- ALPERN ENGEL B., *Women in Russia – 1700-2000*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.
- ANCEL P., GAUSSOT L., *Alcool et alcoolisme : pratiques et représentations*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- ANDERSEN D., « Warren the success object », SNODGRASS J. (ed.), *For Men Against Sexism*, Albion, CA : Times Change Press, 1977.
- ANDERSON K. L., « Theorizing gender in intimate partner violence research », *Sex Roles*, 52, 2005, p. 853-865.
- ANDERSON K. L., UMBERSON D., « Gendering violence : Masculinity and power in men's accounts of domestic violence », *Gender and Society*, 15, 2001, p. 358-380.
- ANDRÉ J., « Tuer sa femme, ou de l'ultime façon de devenir père », *L'Homme*, XXII (2), 1982, p. 69-86.
- ANDRÉ J., *L'inceste focal dans la famille noire antillaise*, Paris, Presses universitaires de France, 1987.
- ANDREWS H., « Tits Out for the Boys and No Back Chat : Gendered Space on Holiday », *Space and Culture*, n° 12, 2009, p. 166-183.
- ANNANDALE E., HUNT K., « Masculinity, Femininity and Sex : an Exploration of their Relative Contribution to Explaining Gender Differences in Health », *Sociology of Health & Illness*, vol. 12, n° 1, 1990, p. 24-46.
- ANR, colloque *Santé-environnement, Santé-travail*, 1^{er} colloque bilan des projets financés dans le cadre du programme SEST, Paris, 9-11 décembre 2009, 105 p.
- ARCHER M., *Realist Social Theory : The Morphogenetic Approach*, Cambridge, Polity, 1995.

- ARCHER L., HOLLONGWORTH S., HALSALL A., « University's not for me – I'm a Nike Person. Urban, Working-Class Young People's Negotiations of Style, Identity and Educational Engagement », *Sociology*, 2007, vol. 41 (7), p. 219-237.
- ARENDELL T., « After divorce : Investigations into father absence », *Gender and Society* vol. 6, 1992, p. 562-586.
- ARÈNES J., *Lettre ouverte aux femmes de ces hommes (pas encore) parfaits...*, Paris, Fleurus, 2005.
- ARMBRECHT T., « Can One Be "Gay" and French? », *The Gay and Lesbian Review*, 2005, p. 20-22.
- AUDIBERT A., *Le matriarcats breton*, Paris, Presses universitaires de France, 1984.
- AUDOUIN-ROUZEAU S., BECKER A., *14-18. Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000.
- BADINTER É., *XY : De l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob, 1992 (1986).
- BADINTER É., *Fausse route*, Paris, Odile Jacob, 2003.
- BALSWICK J., PEEK C., « The inexpressive male : A tragedy of American society », *Family Coordinator*, 20, 1971, p. 363-368.
- BARKER G., RICARDO C., « Young men and the construction of masculinity in sub-Saharan Africa : Implications for HIV/AIDS, conflict, and violence », *World bank social development papers : Conflict, prevention & reconstruction*, (Paper 26), 2005.
- BARTKOWSKI J., *The Promise Keepers Servants, Soldiers and Godly Men*, Rutgers University Press, 2004.
- BAUDIER F., GUIBERT P., GAUTIER A., « Femmes/Hommes des comportements contrastés. Baromètre santé 2000 », *ADSP*, n° 34, 2001, p. 9-13.
- BAUMLI F. (ed.), *Men Freeing Men : Exploding the Myth of the Traditional Male*, Jersey City, NJ : New Atlantis, 1985.
- BAINES B. J. (ed.), *Three Pamphlets on the Jacobean Antifeminist Controversy*, Delmar (New York), Scholars' Facsimilies & Reprints, 1978.
- BBC, « Fathers' group clash with police », 18 juin 2004.
- BEAUD S., PIALOU M., *Retour sur la condition ouvrière*, Paris, Fayard, 1999, 468 p.
- BÉCHARD M.-J., « La relation entre les hommes et le féminisme : Une question de rapports de pouvoir », NENGEH MENSAH M. (dir.), *Dialogues sur la troisième vague féministe*, Montréal, Remue-Ménage, 2005, p. 174-192.
- BECK F., LEGLEYE S., « Alcool : une baisse sensible des niveaux de consommation », BECK F., GUILBERT P., GAUTIER A. (dir.), *Baromètre santé 2005. Attitudes et comportements de santé*, Saint-Denis, INPES, 2007.
- BECK F., LEGLEYE S., MAILLOCHON F., DE PERETTI G., « La question du genre dans l'analyse des pratiques addictives à travers le Baromètre santé, France, 2005 », *Bulletin épidémiologique hebdomadaire*, 10-11, 2009, p. 90-93.
- BECK F., LEGLEYE S., DE PERETTI G., « L'alcool donne-t-il un genre? », *Travail, genre et sociétés*, 15, 2006, p. 141-160.
- BECKER D., *The Myth of Empowerment Women and the Therapeutic Culture in America*, New York, New York University Press, 2005.
- BEDNARIK K., *La crise de l'homme*, Paris, Albin Michel, 1969.
- BELL D., « Farm Boys and Wild Men : Ruralness, Masculinity, and Homosexuality », *Rural Sociology*, n° 65, 2000, p. 547-561.
- BENTON T., « Realism, Power and Objective Interests », GRAHAM K. (ed.), *Contemporary Political Philosophy : Radical Studies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982.
- BERNSTEIN M., « Celebration and Suppression : The Strategic Uses of Identity by Lesbian and Gay Movements », *The American Journal of Sociology*, n° 3, 1997, p. 531-565.
- BERNSTEIN E., « The meaning of the purchase : Desire, demand and the commerce of sex », *Ethnography*, vol. 2 (3), 2000, p. 389-420.

- BERTHELOT J.-M., CLÉMENT S., DRULHE M., FORNE J., MEMBRADO M., *Les alcoolismes féminins, Rapport pour le Haut Comité d'étude et d'information sur l'alcoolisme*, Cahiers du CeRs, Toulouse II, n° 1, 1984.
- BERTOIA C. E., DRAKICH J., « The fathers' rights movement : Contradictions in rhetoric and practice », MARSIGLIO W. (ed.), *Fatherhood : Contemporary Theory, Research and Social Policy*, Thousand Oaks, CA : Sage, 1995.
- BERTOIA C., DRAKICH J., « The Fathers' rights movement », *Journal of Family Issues*, vol. 14, n° 4, décembre 1993.
- BESSIÈRE C. et alii, *Les enjeux professionnels des séparations conjugales*, rapport intermédiaire pour la mission de recherche « Droit et Justice », janvier 2010, et dont un aperçu a été donné lors de la communication de BESSIÈRE C., GOLLAC S. et FILLOD-CHABAUD A., « Mère gardienne, père pourvoyeur : les normes parentales dans les procédures judiciaires de séparation conjugale », le 31 mars 2011, lors de la journée d'étude « Paternité, Genre et Parenté », *op. cit.*
- BETTINOTTI J., BLETON P., « Le mauvais goût, ça s'apprend », *Les mauvais genres*, Actes du colloque organisé au Centre culturel canadien de Paris, 23, 24 et 25 novembre, Éditions du CL PCF, 1989, p. 99-136.
- BIDNEY D., *Theoretical Anthropology*, New York, Schocken Books, 1953.
- BIDNEY D., « On the Concept of cultural crisis », *American Anthropologist*, n° XLVIII, 1946, p. 534-552.
- BHASKAR R., *Dialectic : The Pulse of Freedom*, Londres, Verso, 1993.
- BLAIS M., « Marc Lépine : héros ou martyr ? Le masculinisme et la tuerie de l'école polytechnique », BLAIS M., DUPUIS-DÉRI F. (dir.), *Le mouvement masculiniste au Québec : l'antiféminisme démasqué*, Montréal, Remue-Ménage, 2008, p. 73-92.
- BLAIS M. et DUPUIS-DÉRI F., « Le masculinisme : son histoire et ses objectifs », in *Labrys, Études féministes/Estudios feministas*, juillet-décembre 2008.
- BLAIS M., DUPUIS-DÉRI F. (dir.), *Le mouvement masculiniste au Québec. L'antiféminisme démasqué*, Québec, Remue-Ménage, 2008.
- BLOOMFIELD K. et alii, « Social inequalities in alcohol consumption and alcohol-related problems with the study countries of the EU concerted action », *Alcohol 8 Alcoholism*, 41, 1, p. 26-36.
- BLOSS T., *Éducation familiale et beau parenté, l'empreinte des trajectoires biographiques*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- BOËTSCH G., GUILHEM D., « Rituels de séduction », *Hermès*, 43, 2005, p. 179-188.
- BOLTANSKI L., *Prime éducation et morale de classe*, Paris, Éditions EHESS, 1984, 152 p.
- BOLTANSKI L., CHIAPELLO E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999.
- BOMBARDIER D., *La déroute des sexes*, Paris, Le Seuil, 1993.
- BOND M. A., MULVEY A., « A history of women and feminist perspectives in community psychology », *American Journal of Community Psychology*, 28, 2000, p. 599-630.
- BONI F., « Framing media masculinities. Men's lifestyle magazines and the Biopolitics of the Male Body », *European Journal of Communication*, vol. 17 (4), 2002, p. 465-478.
- BONNIOL J.-L., *La couleur comme maléfice : une illustration créole de la généalogie des « Blancs » et des « Noirs »*, Paris, Albin Michel, 1992.
- BORDO S., *The Male Body : A New Look at Men in Public and in Private*, New York, Farrar, Straus and Giroux, (1999), 2005.
- BOUGEROL C., « Vivre en prison à la Guadeloupe. Réputation et rivalité chez de jeunes délinquants », *Ethnologie française*, XXXVII (2), 2002, p. 699-708.
- BOUGLÉ A.-S., « Vive la République quand même ! », *Le suffrage des Françaises, aléas d'une idée républicaine, 1848-1944*, thèse d'histoire, université de Caen, 2011.

- BOUILLON K., LERT F., SITTA R., SCHMAUS A., SPIRE B., DRAY-SPIRA R., « Factors correlated with disclosure of HIV infection in the French Antilles and French Guiana : results from the ANRS-EN13-VESPA-DFA Study », *AIDS*, 21 Suppl 1, 2007, p. 89-94.
- BOURDIEU P., *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Les Éditions de Minuit, 1979.
- BOURDIEU P., *La domination masculine*, Paris, Le Seuil, 2002 (1998).
- BOWKER L. H., *Masculinities and Violence*, Thousand Oaks, Calif., Sage Publications, 1998.
- BOYLE J., *A Sense of Freedom*, Londres, Pan Books, 1977.
- BRADLEY H., *Gender and Power in the Workplace : Analysing the Impact of Economic Change*, Basingstoke, Macmillan House, 1999.
- BRADLEY H., *Fractured Identities : Changing Patterns of Inequality*, Cambridge, Polity, 1996.
- BRANNON R., « The male sex role : Our culture's blueprint of manhood, and what it's done for us lately », DAVID D. S., BRANNON R. (eds), *The forty-nine percent majority : The male sex role*, Reading, MA : Addison-Wesley, 1976, p. 1-48.
- BRANNON R., « Are the "Free Men" a faction of our movement ? », *M : Gentle Men for Gender Justice* 7, (winter), 1981-1982.
- BRASSART J., NIEWIADOMSKI C., « Culture populaire et cancers des voies aéro-digestives supérieures dans le Valenciennois », NIEWIADOMSKI C. et AÏACH P., *Lutter contre les inégalités sociales de santé*, Rennes, Presses de l'EHESP, 2008, p. 195-221.
- BRITTAN A., *Masculinity and Power*, Oxford, Basil Blackwell, 1989.
- BROD H., *The Making of Masculinities : The New Men's Studies*, Boston, Allen & Unwin, 1987.
- BRODEUR N., « Le discours des défenseurs des droits des hommes sur la violence conjugale : Une analyse critique », *Service social*, vol. 50, 2003, p. 145-173.
- BROSSARD L., « Le discours masculiniste sur les violences faites aux femmes : Une entreprise de banalisation de la domination masculine », BLAIS M., DUPUIS-DÉRI F. (dir.), *Le mouvement masculiniste au Québec : L'antiféminisme démasqué*, Montréal, Remue-Ménage, 2008, p. 93-110.
- BRUNOD R., COOK-DARZENS S., « Les hommes et la fonction paternelle dans la famille antillaise », *Santé Mentale au Québec*, vol. 26, n° 1, 2001, p. 160-180.
- BRUYÈRE, « La place du roman sentimental dans les pratiques culturelles des lectrices dans les États-Unis d'aujourd'hui », *Le roman sentimental*, Actes du colloque des 14, 15 et 16 mars, Centre de recherche sur les littératures populaires, 1989, p. 303-315.
- BUE J., « Hommes et femmes face aux pénibilités du travail », BUE J., COUTROT T., PUECH I. (dir.), *Conditions de travail : les enseignements de vingt ans d'enquêtes*, Toulouse, Éd. Octares, 2004, p. 77-88.
- BUNCE M., *The Countryside Ideal : Anglo-American Images of Landscape*, New York, Routledge, 1994.
- BUSFIELD J., *Men, Women and Madness*, Londres, Macmillan, 1996.
- BUTLER J., *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1990.
- BUTLER J., *Trouble dans le genre, pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, 2005.
- CAMPBELL H., MICHAEL B., FINNEY M., *Country Boys : Masculinity and Rural Life*, University Park, Penn State Press, 2006.
- CANAAN J. E., « "One Thing Leads to Another" : Drinking, Fighting and Working-class Masculinities », MAC AN GHAILL M. (ed.), *Understanding Masculinities : Social Relations and Cultural Arenas*, Buckingham, Open University Press, 1996, p. 114-125.
- CANCIAN F., « The feminisation of love », *Signs*, vol. 11 (4), 1986.
- CARRER P., *Le matriarcat psychologique des Bretons : essai d'ethnopsychiatrie*, Paris, Payot, 1984.

- CARRER P., *L'envers du décor. Ethnopsychiatrie en Bretagne et autres terres celtes*, Spézet, Coop Breizh, 1999.
- CARRIGAN T., CONNELL B., LEE J., « Toward a new sociology of masculinity », *Theory and Society*, vol. 14, 1985, p. 551-604.
- CARRIGAN T., CONNELL R., LEE J., « Towards a New Sociology of Masculinity », KAUFMAN M. (ed.), *Beyond Patriarchy : Essays by Men on Pleasure, Power, and Change*, Toronto, Oxford University Press, 1987, p. 156-168.
- CASTEL R., COPPEL A., « Les contrôles de la toxicomanie », EHRENBERG A. (dir.), *Individus sous influence*, Paris, Esprit, coll. « Société », 1991.
- CASTELAIN MEUNIER C., *Les métamorphoses du masculin*, Paris, Presses universitaires de France, 2005.
- CENTER FOR DISEASE CONTROL AND PREVENTION (CDC), *Web-based injury statistics query and reporting system (WISQARS)* [En ligne]. National center for injury prevention and control, CDC (producteur), 2005. Disponible sur URL : [www.cdc.gov/ncipc/wisqars/default.htm].
- CERVILLE M., REES-ROBERTS N., *Homo Exoticus. Race, Classe et Critique Queer*, Paris, Colin, 2010.
- CESPEDES V., *L'homme expliqué aux femmes*, Paris, Flammarion, 2010.
- CHAMBARETAUD S., « La consommation de médicaments dans les principaux pays industrialisés », *Études et résultats*, DREES, n° 47, 2000, p. 1-8.
- CHARBIT J., « La crise de la masculinité » en Afrique du sud : *Discours public et panique morale autour des hommes dans la nouvelle démocratie*, mémoire de master 2, science politique, université de Bordeaux, 2009.
- CHARPENTIER I., « Prévenir le péril en la demeure. Les lectures féminines "lascives" : de l'encadrement médical du for intérieur au contrôle social (XVII^e-XVIII^e siècles) », CURAPP, *Le for intérieur*, Paris, Presses universitaires de France, 1995, p. 305-324.
- CHAUNCEY G., *Gay New York : Gender, Urban Culture and the Making of the Gay Male World 1890-1940*, Londres, Flamingo, 1994.
- CHENU A., « Sexe et mortalité en France, 1906-1980 », *Revue française de sociologie*, 29, 2, 1988, p. 293-324.
- CHEVANNES B., « What we Sow and What we Reap : Problems in the Cultivation of Male Identity in Jamaica », Kingston, Jamaica, Grace, Kennedy, 1999 (repris sous le titre « What You Sow is What You Reap : Violence and the Construction of Male Identity in Jamaica », *Current Issues in Comparative Education*, vol. 2 (1), Columbia University, 2002).
- CHEVANNES B., *Learning to Be a Man : Culture, Socialization, and Gender Identity in Five Caribbean Communities*, University of the West Indies Press, 2001.
- CHODOROW N., *The reproduction of Mothering. Psychoanalysis and the Sociology of Gender*, Londres, Berkeley, Los Angeles, University of California Press, 1978.
- CHOUINARD M. A., « La Mixité nuit-elle aux garçons ? », *Courrier international*, n° 674, 2-8 oct. 2003, p. 19.
- CLATTERBAUGH K., *Contemporary Perspectives on Masculinity : Men, Women, and Politics in Modern Society*, Boulder, CO : Westview, 1990.
- CLOKE P., « Rurality and rural otherness », CLOKE P., MARSDEN T. et MOONEY P. (eds), *Handbook of Rural Studies*, Londres, Sage Publication, 2005, p. 447-457.
- COCKBURN C., *Brothers : Male Dominance and Technological Change*, Londres, Pluto Press, 1983.
- COHEN P., « La communauté ouvrière et le conflit subculturel », *Réseaux*, n° 80, 1996, p. 71-79.
- COHEN T. F., « What do Fathers Provide? Reconsidering the Economic and Nurturant Dimensions of Men as Parents », HOOD J. (ed.), *Men, Work and Family*, Londres, Sage, 1993, p. 1-22.

- COM-RUELLE L., DOURGNON P., JUSOT F., LENGAGNE P., « Les problèmes d'alcool en France : quelles sont les populations à risque ? », *Questions d'économie de la santé*, IRDES, n° 129, 2008, 6 p.
- COLLINS P., *Black Feminist Thought : Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*, Boston, Unwin Hyman, 1990.
- COLLOVALD A., *Le populisme du FN. Un dangereux contresens*, Bellecombe en Bauges, Éditions du Croquant, 2004.
- COLTRANE S. et HICKMAN N., « The rhetoric of rights and needs : Moral discourse in the reform of child custody and child support laws », *Social Problems*, vol. 39, 1992, p. 400-420.
- COLVIN S., DAVIES P. (eds), *Masculinity and German Culture*, Rochester, Camden House, 2008.
- CONNELL R. W., « The concept of role and what to do with it », CONNELL R. W. (ed.), *Which way is up? : Essays on sex, class, and culture*, Sydney, Londres, Boston, Allen & Unwin, 1983.
- CONNELL R. W., *Gender and Power : Society, the Person and Sexual Politics*, CA : Stanford University Press, 1987.
- CONNELL R. W., « The big picture : masculinities in recent world history », *Theory and Society*, vol. 22, 1993, p. 597-623.
- CONNELL R. W., *Masculinities*, Cambridge, Londres, Polity Press, 1995.
- CONNELL R. W., *Masculinities*, St. Leonards, Sydney, Allen & Unwin, 2005 (1995).
- CONNELL R. W., MESSERSCHMIDT J.-W., « Hegemonic masculinity. Rethinking the concept », *Gender and society*, vol. 19 (6), décembre 2005, p. 829-859.
- COPPEL A., « Drogues, genre et prévention », *La santé de l'homme*, n° 372, juillet-août 2004, p. 38-40.
- COQUILLAT M., « L'amour en mille recettes. Romans roses pour femmes moderne », *Le Monde diplomatique*, septembre 1998, consulté sur CDROM le 7 décembre 2009, p. 1-5.
- CORNET C., « Une masculinité en crise à la fin du XVII^e siècle ? La critique de l'efféminé chez La Bruyère », *Genre & Histoire*, n° 2, 2008.
- CORBER R. J., *Homosexuality in Cold War America : Resistance and the Crisis of Masculinity*, Durham-Londres, Duke University Press, 1997.
- CORNEAU G., *Père manquant fils manqué : que sont les hommes devenus ?*, Montréal, De L'Homme, 1989.
- COURTENAY W. H., « Constructions of masculinity and their influence on men's well-being : A theory of gender and health », *Social Science and Medicine*, 50, 2000, p. 1385-1401.
- COUSTEAUX A.-S., PAN KÉ SHON J.-L., « Le mal-être a-t-il un genre ? Suicide, risque suicidaire, dépression et dépendance alcoolique », *Revue française de sociologie*, 49, 1, 2008, p. 53-92.
- CREDOC, *Les opinions des femmes et des hommes sont-elles semblables ou différentes ?*, Claire PIAU et Régis BIGOT, *Cahier de recherche*, n° 195, janvier 2004. Cf. chapitre 3, « Les femmes sont plus attentives à leur santé », p. 46-55.
- CROSS G., *Men to Boys : the Making of Modern Immaturity*, Columbia, Columbia University Press, 2008.
- CUOMO C., *Feminism and Ecological Communities*, Londres, Routledge, 1998.
- DAGENAIS H. et DEVREUX A.-M., « Les hommes, les rapports sociaux de sexe et le féminisme : Des avancées sous le signe de l'ambiguïté », numéro conjoint de *Nouvelles questions féministes*, vol. 19, n° 2-3-4, p. 1-22 et de *Recherches féministes*, vol. 11, n° 2, 1998, p. 1-2.

- DALLAIRE Y., *Homme et fier de l'être*, Sainte-Foy, Option Santé, 2001.
- DALLAIRE Y., *Moi aussi... Moi... plus : 1001 différences homme-femme*, Québec, Option Santé, 2002.
- DALLAIRE Y., « L'homme "agit" ses émotions », PROULX M. (dir.), *La planète des hommes*, Montréal, Bayard Canada/Société Radio-Canada, 2005, p. 146.
- DALLAIRE Y., « Pour une réelle égalité et équité entre les hommes et les femmes », LEDOUX A., *De l'homme en crise à L'homme nouveau : Essai sur la condition masculine*, Québec, Option Santé, 2009.
- DALY M., *Gyn/Ecology : The Metaethics of Radical Feminism*, Boston, Mass., Beacon Press, 1978.
- DARBES H., *Voleurs d'enfants*, avec une préface d'Alain Cazenave, président de SOS Papa, Éditions du Geai Bleu, Lille, s. d., [<http://www.sospapa.net/pages2/voleurs-enfants.html>], consulté le 20 avril 2011.
- D'AUGELLI A. R., PRESTON D. B., KASSAB C. D. et CAIN R. E., « Rural men who have sex with men : An exploratory study of sexual orientation characteristics and adjustment patterns », *Journal of Rural Community Psychology*, E5 (2), 2002.
- DAUPHIN S., PRAUD J., « Les mouvements féministes et la représentation politique des femmes », TREMBLAY M. (dir.), *Femmes et parlements : Un regard international*, Montréal, Remue-Ménage, 2005.
- DAVOINE L., MÉDA D., « Place et sens du travail en Europe : une singularité française ? », Document de travail n° 96-2, Centre d'étude de l'emploi, 2008.
- DEJOURS C., *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Le Seuil, 2009 (1998).
- DELPHY C., *The Main Enemy : A Materialist Analysis of Women's Oppression*, Londres, Women's Research and Resources Centre Publications, 1970.
- DELPHY C., « Mariage et divorce », in *L'Ennemi principal*, vol. 1, *Économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, 2002, p. 133-149, d'abord publié sous le titre « Mariage et divorce, l'impasse à double face », *Les Temps modernes*, mai 1974.
- DELPHY C., « Retrouver l'élan du féminisme », *Le Monde diplomatique*, mai 2004, p. 24-25.
- DÉLOYE Y., *Sociologie historique du politique*, Paris, La Découverte, 1996, p. 97.
- DEMETRIOU D. Z., « Connell's concept of hegemonic masculinity : a critic », *Theory and Society*, 30, 2001, p. 337-361.
- DEMOGEOT C., « L'alcoolisme féminin », BARRUCAND D., *Alcoologie*, Paris, Éd. Rion Laboratoires Cerm, 1988, p. 173-175.
- DESSORS D., « Femmes au travail : des victimes discrètes de la non reconnaissance », *Santé et travail*, n° 31, 2000.
- DI IORIO C., MCCARTY F., RESNICOW K., LEHR S. et DENZMORE P., « REAL men : A group-randomized trial of an HIV prevention intervention for adolescent boys », *American Journal of Public Health*, 97, 2007, p. 1084-1089.
- DINNERSTEIN D., *The Minotaur and the Mermaid. Sexual Arrangements and Human Malaise*, New York, Other Press, 1999 (1976).
- DI PRETE T. A., BUCHMANN C., « Gender-specific trends in the value of education and the emerging gender gap in college completion », *Demography*, 43, 2006, p. 1-24.
- DOHERTY K., ANDERSON I., « Making sense of male rape : Constructions of gender, sexuality, and experience of rape victims », *Journal of Community and Applied Social Psychology*, 14, 2004, p. 85-103.
- DONALDSON M., « What is Hegemonic masculinity ? », *Theory and Society*, 22, 1993, p. 643-657.

- DONNAT O., *Les pratiques culturelles de Français. Enquête 1997*, Paris, La Documentation française, département des Études et de la Prospective, ministère de la Culture et de la Communication, 1998.
- DONOVAN B., « Political consequences of private authority. Promise Keepers and the transformation of hegemonic masculinity », *Theory and Society*, vol. 27, 1998, p. 817-843.
- DORAIS M., « Préfère-t-on encore les voir morts? Le suicide chez les jeunes qui vivent l'homosexualité », WELZER-LANG D. (dir.), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2000.
- DORAIS M., *L'homme déséparé : Les crises masculines – les comprendre pour s'en déprendre*, Montréal, VLB, 1988.
- DORLIN E. (dir.), *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*, Paris, Presses universitaires de France, 2009.
- DOSS B. D., HOPKINS J. R., « The Multicultural Masculinity Ideology Scale : validation from three cultural perspectives », *Sex Roles*, 38 (9/10), 1998, p. 719-741.
- DOYAL L., GOUGH I., *A Theory of Human Need*, Londres, Macmillan, 1991.
- DOYLE R., « Divorce », BAUMLI F. (ed.), *Men freeing men : Exploding the myth of the traditional male*, Jersey City, NJ : New Atlantis, 1985.
- DREES, « La mortalité liée à l'imprégnation éthylique en France en 1998 », *Études et résultats*, 153, 2002.
- DREES, « Prévalence de l'usage à risque ou nocif de l'alcool », in *L'état de santé de la population en France – Indicateurs associés à la loi relative à la politique de santé publique*, 2008a, [<http://www.sante.gouv.fr/drees/santepop2007/objectifs/03-obj-02.pdf>].
- DREES, « L'état de santé de la population en France. Données du rapport 2007 de suivi des objectifs de la loi de santé publique », *Études et résultats*, 623, 2008b.
- DROUIN C., « Élaboration d'un guide d'intervention préventive de l'homicide conjugal en maison d'hébergement », ARCAND S. et alii (dir.), *Violences faites aux femmes*, Québec, Presses universitaires du Québec, 2008, p. 477-493.
- DRULHE M., CLÉMENT S., « Pour une sociologie de l'alcoolisme et des alcooliques », D'HOUTAUD A., TALÉGHANI M. (dir.), *Sciences sociales et alcool*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1995, p. 93-164.
- DUBAR G., *La Crise des identités : L'interprétation d'une mutation*, Paris, Presses universitaires de France.
- DUCHESNE A., « Genèse et spécificités des comportements féminins en matière d'alcoolisation dans la France d'Ancien Régime », *Les Cahiers de l'IREB*, n° 11, 1993, p. 125-127.
- DUFRESNE M., « Masculinisme et suicide chez les hommes », *Nouvelles Questions féministes*, vol. 11 (2), 1998, p. 125-137. Disponible également sur [<http://sisyphe.org>].
- DUFRESNE M., « Masculinisme et criminalité sexiste », *Recherches féministes/Nouvelles questions féministes*, vol. 11, n° 2/vol. 19, n° 2-3-4, 1998.
- DULAC G., « Les récits de vie des hommes sont-ils crédibles », WELZER-LANG D., *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Presses universitaires du Mirail, 2000.
- DULAC G., « Masculinité et intimité », *Sociologie et Sociétés*, vol. 30 (2), 2003, p. 9-31.
- DUMONT M., « Le foulard et l'égalité », *Le Devoir*, 22 février 2010, p. A7.
- DUPUIS-DÉRI F., « Féminisme au masculin et contre-attaque "masculiniste" au Québec », *Mouvements*, 31, 2004, p. 70-74.
- DUPUIS-DÉRI F., « L'international masculiniste : pistes de réflexion », *Chronique féministe*, n° 106, 2010.
- DUPUY G., *Coupable d'être un homme : "Violence conjugale" et délire institutionnel*, Montréal, VLB, 2000.
- DUNKLE K. L., JEWKES R., « Effective HIV prevention requires gender-transformative work with men », *Sexually Transmitted Infections*, 83, 2007, p. 173-174.

- DURET P., *Les jeunes et l'identité masculine*, Paris, Presses universitaires de France, 1999.
- DUSCHENE A., « Genèse et spécificité des comportements féminins en matière d'alcoolisation dans la France d'Ancien Régime », *Les Cahiers de l'Ireb*, n° 11, 1993, p. 125-127.
- EHLERS T. et MAIN K., « Women and the False Promise of Microenterprise », *Gender and Society*, 12 (4), 1998.
- EHRENREICH B., *The Hearts of Men : American Dreams and the Flight from Commitment*, New York, Anchor/Doubleday, 1983.
- EISLER R. M., « The relationship between masculine gender role stress and men's health risk : The validation of a construct », LEVANT R. F., POLLACK W. S. (eds), *A New Psychology of Me*, NY : Basic Books, 1995, p. 207-225.
- EKIEL J., « Anti-féminisme et anti-américanisme : un mariage politiquement réussi », *Nouvelles questions féministes*, vol. 17 (1), 1996, p. 59-76.
- ELIAS N., *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985 (1969), p. 97-98.
- ERIBON D., *Réflexion sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999.
- ERIKSEN S., « Alcohol as a gender symbol, Women the alcohol question in the turn-of-the century Denmark », *Scandinavian Journal of History*, n° 24, 1999, p. 45-73.
- ERNAULT A., *Les armoires vides*, Paris, Gallimard, 1984.
- EISLER R. M., « The relationship between masculine gender role stress and men's health risk : the validation of a construct », LEVANT R. F., POLLACK W. S. (eds), *A New Psychology of Men*, New York, Basicbooks, 1995, p. 207-225.
- EUROPEAN AGENCY FOR SAFETY AND HEALTH AT WORK, *Gender Issues in Safety and Health at Work – A review*, Luxembourg : Office for Official Publications of the European Communities, 2003, 222 p. (version française : 2007).
- FALCONNET G., LEFAUCHEUR N., *La fabrication des mâles*, Paris, Le Seuil, 1975.
- FALUDI S., *Backlash : The Undeclared War against Women*, Londres, Chatto and Windus, 1992. Trad. fr., *Backlash*, Paris, Éd. Des Femmes, 1993.
- FALUDI S., *Stiffed. The Betrayal of Modern Man*, Londres, Vintage, New York, Harper Collins, 2000.
- FANON F., *Peau noire, masques blancs*, Paris, Le Seuil, 1952.
- FARRELL W., *The Liberated Man*, New York, Random House, 1993 (1974).
- FARRELL W., *The Myth of Male Power : Why Men are the Disposable Sex*, New York, Simon & Schuster, 1993.
- FASTEAU M. F., *The Male Machine*, New York, McGraw-Hill, 1974.
- FEDERAL BUREAU OF INVESTIGATION, *Crime in the United States*, Washington, DC : US Department of Justice, 2007, [<http://www.fbi.gov/ucr/cius2007/documents/arreststopicpage.pdf>] consulté le 6 septembre 2009.
- FELLOWS W., *Farm Boys : Lives of Gay Men from the Rural Midwest*, Madison, University Of Wisconsin Press, 1996.
- FERBER Abby L., « Racial Warrior and Week-end Warriors. The construction of masculinity in Mythopoetic and white supremacist discourse », *Men and Masculinities*, vol. 3 (1), 2000, p. 30-56.
- FERGUSON K. E., *The Feminist Case Against Bureaucracy*, Philadelphia, Temple University Press, 1984.
- FERRAND S., *Papa, à quoi sers-tu ? On a tous besoin d'un père*, Québec, Option Santé, 2003.
- FETNER T., *The Christian Antigay Movement vs. the Lesbian ans Gay Movement*, New York, New York University, thèse de doctorat (département de sociologie), septembre 2001.
- FILLOD-CHABAUD A., *Des pères en mal de mères ? (re)définir, organiser et revendiquer sa paternité suite à une séparation conjugale, Enquête à l'association SOS Papa*, mémoire de M2 sous la direction de F. Weber, septembre 2009.

- FORSYTH A., « Out in the Valley », *International Journal of Urban and Regional Research*, n° 21, 1997, p. 38-62.
- FOUCAULT K., « L'influence du masculinisme auprès de l'État : le débat autour de la réforme du Conseil du statut de la femme », BLAB M., DUPUIS-DERI F. (dir.), *Le mouvement masculiniste au Québec : l'antiféminisme démasqué*, Montréal, Remue-Ménage, 2008, p. 179-194.
- FREE MEN, « National Coalition of Free Men », Web Page, 1997.
- FREYSSINET-DOMINJON J., WAGNER A.-C., *L'alcool en fête. Manières de boire de la nouvelle jeunesse étudiante*, Paris, L'Harmattan, 2003.
- FROSCHE S., *Identity Crisis : Modernity, Psychoanalysis and the Self*, Londres, Macmillan, 1991.
- FUHRER R., STANSFELD S., CHEMALI J. et SHIPLEY M., « Gender, Social Relations and Mental Health : Prospective findings from an Occupational Cohort (Whitehall II Study) », *Social Science and Medicine*, 48 (1), 1999, p. 77-87.
- GAUDILLIÈRE J.-P., « On ne naît pas homme... À propos de la construction biologique du masculin », *Mouvements*, « Les hommes en crise ? Le masculin en question », 31, 2004.
- GAUSSOT L., *Modération et sobriété, Études sur les usages sociaux de l'alcool*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2004.
- GAUSSOT L., PALIERNE N., « Stéréotypes de genre et expérience de l'alcoolisme. Une vengeance des stéréotypes ? », BOURDIN J.-C., CHAUVAUD F., GAUSSOT L. et KELLER P. (dir.), *Faire justice soi-même. Études sur la vengeance*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.
- GÉLINAS A., *L'Équité salariale et autres dérives et dommages collatéraux du féminisme au Québec*, Montréal, Varia, 2002.
- GERZON M., *A Choice of Heroes : The Changing Faces of America's Manhood*, Boston, Houghton Mifflin, 1982.
- GHEE K. L., WALKER J., YOUNGER A. C., « The RAAMUS Academy : Evaluation of and edu-cultural intervention for young African-American males », *Journal of Prevention & Intervention in the Community*, 16, 1997, p. 87-102.
- GIDDENS A., *The Constitution of Society*, Cambridge, Polity, 1984.
- GIDDENS A., *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, Paris, La Rouergue, coll. « Essai », 2004.
- GILLIGAN C. (de), *Une si grande différence*, Paris, Flammarion, 1992 (1982).
- GIRAUD M., « Une construction coloniale de la sexualité. À propos du multipartenariat hétérosexuel caribéen », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128, 1999, p. 46-55.
- GIRAUD M., GILLOIRE A., COLOMBY P. (de), HALFEN S., *Analyse des comportements sexuels aux Antilles et en Guyane (ACSAG)*, Paris, ANRS, Rapport intermédiaire, 1994.
- GIRGEN J., *Constructing Animal Rights Activism as a Social Threat : Claims-Marking in the New York Times and in Congressional Hearing*, Floride, Florida State University, thèse de doctorat (criminologie), printemps 2008.
- GOLDBERG H., *The Hazards of Being Male : Surviving the Myth of Masculine Privilege*, New York, Signet, 1976.
- GOLDBERG H., *The New Male : From Macho to Sensitive But Still all Male*, New York, Signet, 1979.
- GOLDHAGEN D. J., *Les bourreaux volontaires de Hitler. Les Allemands ordinaires et l'Holocauste*, Paris, Le Seuil, coll. « Point », 1997.
- GOFFMAN E., *Stigma : Notes on the Management of Spoiled Identity*, Upper Saddle River, Prentice-Hall, 1969.
- GOLLAC M., VOLKOFF S., « La mise au travail des stéréotypes de genre : les conditions de travail des ouvrières », *Travail, Genre et Sociétés*, n° 8, 2002, p. 25-53.

- GORMAN-MURRAY A., WAITT G., GIBSON C., « A Queer Country? A case study of the politics of gay/lesbian belonging in an Australian country town », *Australian Geographer*, n° 39, 2008, p. 171-191.
- GRACCHUS F., *Les lieux de la mère dans les sociétés afro-américaines; pour une généalogie du concept de matrifocalité*, Paris, Éditions Caribéennes, 1980 (L'Harmattan, 1986).
- GRAHAM L. O., *Our Kind of People : Inside America's Black Upper Class*, New York, Harper Collins, 1999.
- GRAY J., *Mars et Vénus : Les chemins de l'harmonie – mieux comprendre et accepter l'autre*, Paris, J'ai Lu, 1998.
- GRAY R. E., FITCH M. I., FERGUS K. D., MYKHALOVSKIY E. et CHURCH K., « Hegemonic masculinity and the experience of prostate cancer : a narrative approach », *Journal of Aging and Identity*, 7 (1), mars 2002, p. 43-62.
- GREENBERG E., « "The King of the Streets" : Hip Hop and the Reclaiming of Masculinity in Jerusalem's Shu'afat Refugee Camp », *Middle East Journal of Culture and Communication*, vol. 2, n° 2, 2009, p. 231-250.
- GROSSETÊTE M., *La sécurité routière au radar des inégalités sociales. Codage et décodages d'un problème public*, thèse pour le doctorat en science politique sous la direction d'Éric Darras et Jean Louis Loubet del Bayle, IEP Toulouse, 2008.
- GUENIF-SOUILAMAS N., MACÉ E., *Les féministes et le garçon arabe*, Paris, Éditions de L'Aube, 2004.
- GUILLAUMIN C., « Femmes et théories de la société : remarques sur les effets théoriques de la colère des opprimées », GUILLAUMIN C. (dir.), *Sexe, race et pratique du pouvoir : l'idée de nature*, Paris, Côté-Femmes, 1992, p. 219-239.
- GUILLEMIN A., « Aristocrates, propriétaires et diplômés. La lutte pour le pouvoir local dans le département de la Manche. 1835-1875 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 42, 1982, p. 33-60.
- GUILLOT P., *La cause des hommes : Pour la paix des sexes*, Québec, Option Santé, 2004.
- GUIOL P., HESS-MIGLIORETTI A., MÉRIOT P. et MUÑOZ J., *Santé des salariés et types de management dans l'entreprise*, Rapport à la MSHB, 2009.
- GUIOL P., MUÑOZ J., *Management des entreprises et santé des salariés*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.
- GUIONNET C., *L'apprentissage de la politique moderne : les élections municipales sous la monarchie de Juillet*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- GUIONNET C., « Un vote résigné et sans signification politique? Comportements électoraux paysans dans la première moitié du XIX^e siècle », *Politix*, 37, 1997, p. 137-154.
- GUIONNET C., NEVEU É., *Féminins/Masculins – Sociologie du genre*, Paris, Colin, 2009 (2004).
- GURR T., *Why Men Rebel?*, Princeton, Princeton University Press, 1970.
- HACKER H., « The new burdens of masculinity », *Marriage and Family Living*, 3, 1957, p. 227-233.
- HADDAD R., « Concepts and overview of the men's liberation movement », BAUMLI F. (ed.), *Men Freeing Men : Exploding the Myth of the Traditional Male*, Jersey City, NJ : New Atlantis, 1985.
- HAEUSLER L., RÖSCH D., « Alcool, tabac, tranquillisants. À chacun son "ivresse" », *CREDOC*, n° 26, 1988, p. 1-4.
- HAICAULT M., « La gestion de la vie ordinaire en deux », *Sociologie du travail*, vol. 26 (3), 1984, p. 268-277.
- HAICAULT M., COUCOUREUX H., PAGÈS M., *La vie en deux, ouvrières de l'électronique en habitat individuel du péri-urbain toulousain*, Toulouse, Éd. Plan Construction & Habitat, 1984.

- HAY-YAHIA M. M., « Can people's patriarchal ideology predict their beliefs about wife abuse? The case of Jordanian men », *Journal of Community Psychology*, 33, 2005, p. 545-567.
- HAKIM C., « The Sexual Division of Labour and Women's Heterogeneity », *British Journal of Sociology*, 47, 1996, p. 178-188.
- HALFEN S., *Les connaissances, attitudes, croyances et comportements face au VIH/sida aux Antilles et en Guyane en 2004*, Étude ANRS-ENI6-KABP-DFA, Paris, ANRS-ORSIF, 2006.
- HALFEN S., « Comportements sexuels et préventifs aux Antilles et en Guyane : un contexte peu favorable pour les femmes face au VIH/sida », dans « Les femmes et le sida en France. Enjeux sociaux et de santé publique », *Médecine sciences*, 24, hors-série 2, 2008, p. 72-80.
- HALPERIN D., *What do Gay Men Want?*, Ann Arbor, University Press of Michigan, 2007.
- HAMONT-CHOLET S., « Accidents et accidentés du travail : un nouvel outil statistique, l'enquête condition de travail de 1998 », *Travail et emploi*, n° 8, 2001, p. 9-25.
- HANISCH C., « Men's Liberation », REDSTOCKINGS (ed.), *Feminist Revolution*, New York, Random House, 1975.
- HAAQUE M., « Retrenched Men Workers in Bangladesh : A Crisis of Masculinities? », *Gender, Technology and Development*, vol. 9 (2), 2005, p. 185-208.
- HARDING S. (ed.), *The Feminist Standpoint Theory Reader : Intellectual & Political Controversies*, New York-Londres, Routledge, 2004.
- HARPER G. W., « Sex isn't that simple : culture and context in HIV prevention interventions for gay and bisexual male adolescents », *American Psychologist*, 62, 2007, p. 803-819.
- HARRIS I. M., *Messages Men Hear : Constructing Masculinities*, Londres, Taylor and Francis, 1995.
- HARRISON C. E., « La crise de l'homme blanc : Ethnographie française et masculinité dans les mers du Sud à l'époque révolutionnaire », REVENIN R. (dir.), *Hommes et masculinité de 1789 à nos jours*, Paris, Autrement, 2007, p. 238-250.
- HARTLEY R. E., « Sex-role pressures in the socialization of the male child », *Psychological Reports*, 5, p. 457-68. Réimprimé in PLECK J. H., SAWYER J., *Men and Masculinity*, Englewood Cliffs, NJ : Prentice-Hall, 1974 (1959).
- HARTMANN H., « The Unhappy Marriage of Marxism and Feminism : Towards a More Progressive Union », SARGENT L. (ed.), *Women and Revolution : a Discussion of the Unhappy Marriage of Marxism and Feminism*, Boston, Mass., South End Press, 1981, p. 1-41.
- HAZAN M., « Y a-t-il une condition masculine ? Le masculin aujourd'hui : crise ou continuité? », *Dialogue*, n° 183, 2009.
- HAYWOOD C., MAC AN GHAILL M., « Schooling Masculinities », in MAC AN GHAILL M. (ed.), *Understanding Masculinities : Social Relations and Cultural Arenas*, Buckingham, Open University Press, 1996, p. 50-60.
- HEARN J., « Emotive Subjects : Organisational Men, Organisational Masculinities and the (De)Construction of "Emotions" », FINEMAN S. (ed.), *Emotion in Organisations*, Londres, Sage, 1993, p. 142-166.
- HEARTFIELD J., « There is no masculinity crisis », *Genders*, n° 35, 2002.
- HEATH M., « Soft Boiled masculinities. Renegotiating Gender and racial ideologies in the promise keepers movement », *Gender and Society*, vol. 17 (3), 2003, p. 423-444.
- HEINICH N., *Les ambivalences de l'émancipation féminine*, Paris, Albin Michel, 2003.
- HELGESON V. S., « Masculinity, men's roles, and coronary heart disease », SABO D. et GORDON D. (eds), *Men's Health and Illness : Gender, Power and the Body*, Thousand Oaks, CA : Sage, 1995, p. 68-104.

- HELGORSKY F., « Harlequin : unité dans la diversité et vice-versa... », *Pratiques*, n° 54, juin 1987, p. 5-19.
- HENLEY N., « Male chauvinism : Attitudes and practices », *Newsletter of the New University Conference*, Chicago, 1970.
- HERSKOVITS M. J., *Life in a Haitian Valley*, New York, Knopf, 1937.
- HERVIEU B., *Les Orphelins de l'exode rural : Essai sur l'agriculture et les campagnes du XXI^e siècle*, La Tour d'Aigues, Éditions de L'Aube, 2008.
- HILGARTNER S., BOSK C. L., « The Rise and Fall of Social Problems : a Public Arenas Model », *American Journal of Sociology*, 1998, vol. 94 (1).
- HILL M. E., « Color differences in the socioeconomic status of African American men : Results from a longitudinal study », *Social Forces*, n° 78, 2000, p. 1437-1460.
- HOARD L. R., ANDERSON E. A., « Factors related to depression in rural and urban non-custodial, low-income fathers », *Journal of Community Psychology*, 32, 2004, p. 103-119.
- HOCHSCHILD A. R., MACHUNG A., *The Second Shift : Working Parents and the Revolution at Home*, New York, Viking Press, 1989.
- HODGETTS D., RUA M., « What Does it Mean to be a Man Today ? Bloke Culture and the Media », *Am J Psychol*, 45, 2010, p. 155-168.
- HOFF-SOMMERS C., *The War Against Boys. How Misguided Feminism is Harming our Young Men*, Touchstone/Simmons and Schuster, 2000.
- HOGGART R., *La Culture du pauvre*, Paris, Éditions de Minuit, 1970.
- HONNETH A., *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Le Cerf, coll. « Passages », 2000.
- HORROCKS R., *Masculinity in Crisis*, New York, St. Martin's Press, 1994.
- HOUEL A., « Les chemins de la passion », *Les mauvais genres*, Actes du colloque organisé au Centre culturel canadien de Paris, 23, 24 et 25 novembre, Éditions du CLPCF, 1989, p. 137-145.
- HOUEL A., *Le roman d'amour et sa lectrice. Une si longue passion. L'exemple Harlequin*, Paris, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 1997.
- HSCP, *Les inégalités sociales de santé : sortir de la fatalité*, 2009.
- HURSTEL F., « Peut-on parler d'une crise de la masculinité ? Hommes-femmes-pouvoir », *La Pensée*, n° 339, 2004, p. 5-17.
- IGLESIAS-URQUIZAR J., *Man or Mouse ? : Representations of Masculinity in American Television and Film*, 1998-2008, M. A. Thesis, South Dakota State University, Department of English, 2009.
- INNESS S., « Lost in Space : Queer Geography and the Politics of Location », CARLIN D. et DIGRAZIA J. (eds), *Queer Cultures*, Upper Saddle River, Pearson, 2004, p. 254-278.
- INSERM, *Alcool. Effets sur la santé*, Les Éditions Inserm, 2001.
- INSERM, *Alcool. Dommages sociaux, abus et dépendance*, Les Éditions Inserm, 2003.
- ISHII-KUNTZ M., « Japanese Fathers : Work Demands and Family Roles », HOOD J. (ed.), *Men, Work and Family*, Londres, Sage, 1993, p. 45-67.
- JACKSON P., STEVENSON M., BROOKS K., *Making Sense of Men's Magazines*, Cambridge (Londres), Polity, 2007 (2001).
- IACUB M., *Qu'avez-vous fait de la révolution sexuelle ?*, Paris, Flammarion, 2002.
- JAMOULLE P., *Des hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieux précaires*, Paris, La Découverte, 2005.
- JAUNAIT A., BERENI L., CHAUVIN S. et REVILLARD A., *Introduction aux Gender Studies : Manuel des études sur le genre*, Paris – Louvain-La-Neuve, De Boeck, 2008.
- JAYASENA N. A., *Contested Masculinities : Crises in Colonial Male Identity in the 20th Century*, thèse de doctorat, département d'anglais, University of California – Riverside, 2003.
- JENSEN M.-A., *Love's sweet return*, Toronto, The women's press, 1984.

- JENSEN, R., *Getting off : Pornography and the end of masculinity*, Cambridge, MA : South Bend Press, 2007.
- JOHNSON F., « Overview and Introduction », JOHNSON F. (ed.), *Alienation – Concept, Terms, Meanings*, New York, Seminar Press, 1973.
- JOHNSTONE L., LONGHURST R., *Space, Place, and Sex : Geographies of Sexualities*, Plymouth, Rowman and Littlefield Publishers, 2010.
- JOUGLA E., RICAN S., PÉQUIGNOT F., LE TOULLEC A., « Disparités sociales de mortalité : inégalités sociales de santé », *La revue du praticien*, 54, 20, 2004, p. 2228-2232.
- JOURARD S. M., « Some lethal aspects of the male role », JOURARD S. M. (ed.), *The Transparent Self*, Princeton, NJ : Van Nostrand, 1971.
- KANDIYOTI D., « The Paradoxes of Masculinity : Some Thoughts on Segregated Societies », CORNWALL A., LINDISFARNE N. (eds), *Dislocating Masculinity : Comparative Ethnographies*, Londres, Routledge, 1994.
- KARNER T. X., « Engendering Violent Men : Oral Histories of Military Masculinities », BOWKER L. H. (ed.), *Masculinities and Violence*, Thousand Oaks, Calif., Sage, 1998.
- KATZ J., *Tough guise : Violence, Media & the Crisis in Masculinity*, Northampton, MA : Media Education Foundation, 2000.
- KAUFMAN M., « The construction of masculinity and the triad of men's violence », KAUFMAN M. (ed.), *Beyond Patriarchy : Essays by Men on Pleasure, Power and Change*, Toronto, Oxford University Press, 1985.
- KAUFMAN M., *Cracking the Armour. Power, Pain and the Lives of Men*, Viking Press, 1993.
- KAUFMAN M., « Men, feminism, and men's contradictory experiences of power », BROD H., KAUFMAN M. (eds), *Theorizing masculinities*, Thousand Oaks, CA : Sage Publications, 1994.
- KEGAN GARDINER J. (dir.), *Masculinity Studies & Feminist Theory : New Direction*, New York, Columbia University Press, 2002.
- KEITH V. M., HERRING C., « Skin tone and stratification in the black community », *American Journal of Sociology*, n° 97, 1991, p. 760-778.
- KENNEDY D., *Sexy dressing. Violences sexuelles et érotisation de la domination*, Paris, Flammarion, coll « Champs essais », 2008.
- KERSHAW I., *Hitler. Essai sur le charisme en politique*, Paris, Gallimard, 1995.
- KERSHAW I., *Hiltler*, Paris, Flammarion, 1999, 2000.
- KILMARTIN C. T., *The Masculine Self*, Cornwall-on-Hudson, NY : Sloan Publishing, 2006 (3^e éd.).
- KIMMEL M., *Changing Men : New Directions in Research on Men and Masculinity*, Newbury Park, Sage Publications, 1987.
- KIMMEL M. S., « Masculinity as Homophobia : Fear, shame, and silence in the construction of gender identity », BROD H., KAUFMAN M. (eds), *Theorizing Masculinities*, Londres, Sage, 1994, p. 119-141.
- KIMMEL M. S., *Manhood in American : A Cultural History*, New York, Free Press, 1996.
- KIMMEL M. S., *The Gendered Society*, Oxford, Oxford University Press, 2000.
- KIMMEL M. S., « "Born to run" : Nineteenth-century fantasies of masculine retreat and re-creation (or the historical rust on Iron John) », WHITEHEAD S. M. (ed.), *Men and Masculiniste : Cratical Concepts in Sociology*, I (« Politics and power »), Londres-New York, Routledge, 2006 (1995).
- KIMMEL M. S., ARONSON A., *Men & Masculinities : A Social, Cultural, and Historical Encyclopedia*, Santa Barbara, CA : ABC-CLIO, 2003.
- KIMMEL M. S., MAHLER M., « Adolescent masculinity, homophobia, and violence : Random school shootings, 1982-2001 », *American Behavioral Scientist*, 46, 2003, p. 1439-1458.
- KIMMEL S., MAHALIK J., « Measuring masculine body ideal distress : Development of a measure », *International Journal of Men's Health*, n° 3, 2004, p. 1-10.

- KIVEL P., *Men's work : How to stop the violence that tears our lives apart* (2^e éd.), City Center, MN : Hazelden, 1998.
- KOMAROVSKY M., « Cultural contradictions and sex roles », *American Journal of Sociology*, 52, 1946, p. 184-189.
- KOMAROVSKY M., « The concept of social role revisited », *Gender and Society*, 6, 1992, p. 301-313.
- KOPP P., FENOGLIO P., « Le coût social des drogues licites (alcool et tabac) et illicites en France », OFDT, 2000.
- KOPP P., FENOGLIO P., « Coûts et bénéfices économiques des drogues », *Focus*, OFDT, 2004.
- KOSYGINA L. V., « Doing gender in research : Reflection of experience in field », *The Qualitative Report*, vol. 10, n° 1, 2005, p. 87-95.
- KRAHE B., FENSKE I., « Predicting aggressive driving behavior : The role of macho personality, age, and power of car », *Aggressive Behavior*, 28, 2002, p. 21-29.
- KULIS S., MARSIGLIA F. F., HURDLE D., « Gender identity, ethnicity, acculturation, and drug use : Exploring differences among adolescents in the Southwest », *Journal of Community Psychology*, 31, 2003, p. 167-188.
- KUNG J., HOYERT D. L., XU J. et MURPHY B. S., « Deaths : Final data for 2005 », *National Vital Statistics Report*, 56 (10), 2008, [http://www.cdc.gov/nchs/data/nvsr/nvsr56/nvsr56_10.pdf], consulté le 8 septembre 2009.
- LACLAU E., MOUFFE C., *Hegemony and Socialist Strategy*, Londres, Verso, 1985.
- LAGRANGE H., « La pacification des moeurs et ses limites. Violence chômage et crise de la masculinité », *Esprit*, 12, 1998, p. 48-75.
- LAMPON E.-M., « Liberté, masculinité, fraternité », BLAIS M., DUPUIS-DÉRI F. (dir.), *Le mouvement masculiniste au Québec. L'antiféminisme démasqué*, Montréal, Remue-Ménage, 2008.
- LANG J. L., « Elimination of violence against women in partnership with men », United Nations Economic and Social Commission for Asia and the Pacific, 2003, [<http://www.unescap.org/esid/GAD/Publication/DiscussionPapers/15/series15-maintext.pdf>], consulté le 6 septembre 2009.
- LASH S. J., COPENHAVER M. M., EISLER R. M., « Masculine Gender Role Stress and Substance Abuse Among Substance Dependent Males », *Journal of Gender, Culture, and Health*, vol. 3 (3), 1998.
- LEBEL H., « Misandrie institutionnalisée », Indymedia-Nantes, url 2004, [http://nantes.indymedia.org/article.php3?id_article=2946], consulté en décembre 2011.
- LEBEL H., « Le réveil du lion », Centre des médias alternatifs du Québec, [<http://www.lapresrupture.qc.ca/HermilLebel.html#rawr>], consulté en décembre 2011.
- LE BRETON D., *La passion du risque*, Paris, Métailié, 1991.
- LECARPENTIER D., *La parentalité désemparée. Séparations conjugales et militantisme paternel, 1970-2007*, thèse de doctorat de l'EHESS, sous la direction d'Alain Cottereau, 2008.
- LE DOEUFF M., *L'Étude et le rouet*, Paris, Le Seuil, 1989.
- LEE C., OWENS R. G., *The Psychology of Men's Health*, Philadelphie, PA : Open University Press, 2002.
- LELIÈVRE S., « Les cinémas africains à l'AEGIS 2005 », [<http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=4154>], consulté le 18 décembre 2009.
- LE MOIGNE P., *Anxiolytiques et hypnotiques. Les facteurs sociaux de la consommation*, Documents du groupement de recherche psychotropes, Politique et Société du CNRS, n° 1/1999, 1999, p. 3-50.
- LE RIDER J., *Le Cas Otto Weininger : racines de l'antiféminisme et de l'antisémitisme*, Paris, Presses universitaires de France, 1982.
- LESEL L., *Le père oublié. Chronique antillaise d'une illusion*, Paris, L'Harmattan, 1995.

- LE TALEC J. Y., *Folles de France : Repenser l'homosexualité masculine*, Paris, La Découverte, 2010.
- LEVANT R., « How do we understand masculinity? An editorial », *Psychology of Men and Masculinity*, 9, 2008, p. 1-4.
- LEVANT R. F., « Men and masculinité », WORELL J. (ed.), *Encyclopedia of Women and Gender : Sex Similarities and Differences and the Impact of Society on Gender*, New York, Academic Press, 2001, p. 718-721.
- LEWIS L., « Man Talk, Masculinity, and a Changing Social Environment », *Caribbean Review of Gender Studies*, issue 1, avril 2007.
- LEWIS M., *Liar's Poker*, New York, Norton, 1980.
- LIPOVESTKY G., *La troisième femme*, Paris, Gallimard, 1997.
- LITTLE J., « "Riding the rural love train" : Heterosexuality and the rural community », *Sociologia Ruralis*, n° 43, 2003, p. 401-417.
- LITTLE J., PANELLI R., « "Outback" Romance? A Reading of Nature and Heterosexuality in Rural Australia », *Sociologia Ruralis*, n° 47, 2007, p. 173-186.
- LIU W. M., « The study of men and masculinity as an important multicultural competency consideration », *Journal of Clinical Psychology*, 61, 2005, p. 685-697.
- LIZÉ W., « Imaginaire masculin et identité sexuelle. Le jeu de rôle et ses pratiquants », *Sociétés contemporaines*, 2004, n° 55, p. 43-67.
- LLOYD C., WILLIAMS P. L., SULLIVAN D., « Kick'n'On : Helping young males kick back into life », *Journal for the Advancement of Mental Health : Australian e*, 2004.
- LOBAO L., « Gendered Places and Place-Based Gender Identities : Reflections and Refractions », CAMPBELL H., BELL M. et FINNEY M. (eds), *Country Boys : Masculinity and Rural Life*, University Park, Penn State Press, p. 267-276.
- LOFFREDA B., *Losing Matt Shepard : Life and Politics in the Aftermath of Anti-Gay Murder*, Columbia New York, University Press, 2000.
- LOGAN D., « Men abused by women », BAUMLI F. (ed.), *Men freeing men : Exploding the myth of the traditional male*, Jersey City, NJ : New Atlantis, 1985.
- LO MONACO G., GAUSSOT L., GUIMELLI C., « Consommation de vin, pensée sociale et construction sociale de la normalité », *Pratiques psychologiques* (sous presse).
- LONG K. P. (ed.), *High Anxiety : Masculinity in Crisis in Early Modern France*, Kirksville (Missouri), Truman State University Press, 2002.
- LONGINO H. E., « Feminist Standpoint Theory and the Problems of Knowledge », *Signs : Journal of Women in Culture and Society*, 19, 1993, p. 201-212.
- LOPATA H. Z., THORNE B., « On the term "sex roles" », *Signs : Journal of Women in Culture and Society*, 3, 1978, p. 718-721.
- LORBER J., « Using gender to undo gender : A feminist degendering movement », *Feminist Theory*, 1, 2000, p. 79-95.
- LORENTZ E., VALEYRE A., « The forms of work organization in the countries of the European Union », *Center for the Study of Employment*, n° 32, juin 2004.
- LÖWY I., *L'emprise du genre : Masculinité, féminité, inégalité*, Paris, La Dispute, 2006.
- LUNDSAY J., RONDEAU G., DESGAGNÉS J.-Y., « Bilan et perspectives du mouvement social des hommes au Québec entre 1975 et 2010 », DESLAURIERS J.-M., TREMBLAY G., GENEST DUFAULT S., BLANCHETTE D. et DESGAGNÉS J.-Y. (dir.), *Regards sur les hommes et les masculinités : Comprendre et intervenir*, Québec, Presses de l'université de Laval, 2010, p. 14-15.
- LUYT R., « Rhetorical representations of masculinities in South Africa : Moving towards a material-discursive understanding of men », *Journal of Community and Applied Social Psychology*, 13, 2003, p. 46-69.
- LYON J., « Kleist's Prinz Friedrich von Homburg and the crisis of masculinity », *The Germanic Review*, 2008.

- MAISONDIEU J., *Les femmes, les hommes, l'alcool*, Paris, Payot, 2004.
- MAHALIK J. R., ALDARONDO E., GILBERT-GOKHALE S., SHORE E., « The role of insecure attachment and gender role stress in predicting controlling behaviors in men who batter », *Journal of Interpersonal Violence*, 20, 2005, p. 617-631.
- MAHALIK J. R., COURNOYER R. J., DEFRENC W., CHERRY M., NAPOLITANO J. M., « Men's gender role conflict and use of psychological defenses », *Journal of Counseling Psychology*, 45, 1998, p. 247-255.
- MAKELÄ P., « Drinking patterns and their gender differences in Europe », *Alcohol & Alcoholism*, 41, 2006, p. 8-18.
- MANKOWSKI E. S., « Reconstructing masculinity : Imagoes and the life stories of members of a men's mutual support group », BARTON E. (ed.), *Mythopoetic perspectives of men's healing work : An anthology for therapists and others*, Westport, CT : Greenwood Press, 2000, p. 100-117.
- MANKOWSKI E. S., HAAKEN J., SILVERGLEID C., « Collateral damage : An analysis of the achievements and unintended consequences of batterer's intervention programs and discourse », *Journal of Family Violence*, 17, 2002, p. 167-184.
- MANKOWSKI E. S., MATON K. I., « A community psychology of men and masculinity : historical and conceptual review », *Am J Community Psychol*, 45, 2010, p. 73-86.
- MANKOWSKI E. S., MATON K. I., BURKE C. K., HOOVER S. A., ANDERSON C. W., « Collaborative research with a men's organization : Psychological impact, group functioning, and organizational growth », BARTON E. (ed.), *Mythopoetic Perspectives of Men's Healing Work : An Anthology for Therapists and Others* Westport, CT : Greenwood Press, 2000, p. 183-203.
- MANSBRIDGE J., *Why we lost the ERA?*, Chicago University Press, Chicago, 1986.
- MARCHAND J., « Harlequin et Colombine : l'industrie plafonne, l'amour aussi », *Études littéraires*, vol. 16, 1983, p. 351-362.
- MARSAN J.-S., GRIL E., *Les Québécois ne veulent plus draguer et encore moins séduire*, Montréal, De L'Homme, 2009.
- MARSIGLIO W., PLECK J. H., « Fatherhood and masculinities », KIMMEL M. S., HEARN J., CONNELL R. (eds), *Handbook of Studies on Men & Masculinities*, Thousand Oaks, CA : Sage, 2005, p. 249-269.
- MARTEL F., *The Pink and the Blacks : Homosexuals in France since 1968*, Palo Alto, Stanford Press University, 1999.
- MARTIN C., *L'après divorce, lien familial et vulnérabilité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1997.
- MARUANI M. (dir.), *Femmes, genre et sociétés : L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 2005.
- MATHIEU L., *Comment lutter ? Sociologie et mouvements sociaux*, Paris, Textuel, 2004.
- MATON K. I., « Making a difference : The social ecology of social transformation », *American Journal of Community Psychology*, 28, 2000, p. 25-57.
- MAUGUE A., *L'identité masculine en crise au tournant du siècle*, Paris, Payot, 2001.
- MAUPEU H., « Lucy Kibaki, débat domestique et autorité politique », *Politique africaine*, n° 95, 2004.
- MCCALL L., « The Complexity of Intersectionality », *Signs : Journal of Women in Culture and Society*, n° 30, 2005, p. 1771-1801.
- MCCREARY D. R., NEWCOMB M. D., SADAVA S. W., « Dimensions of the male gender role : a confirmatory in men and women », *Sex Roles*, 39 (112), 1998, p. 81-95.
- MCCREARY D. R., NEWCOMB M. D., SADAVA S. W., « The male role, alcohol use, and alcohol problems : A structural modeling examination in adult women and men », *Journal of Counseling Psychology*, 46, 1998, p. 109-124.

- McDONALD K. E., KEYS C. B., BALCAZAR F. E., « Disability, race/ethnicity and gender : themes of cultural oppression, acts of individual resistance », *American Journal of Community Psychology*, 39, 2007, p. 145-161.
- MC DOWELL L., « The trouble with Men? Young people, gender transformations and the crisis of masculinity », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 24 (1), 2000.
- MEIDANI A., LIONEL DANY L., WELZER-LANG D., « Manière de boire et rapports sociaux de genre chez les jeunes (18-25 ans) », *Les Cahiers de l'Ireb*, n° 17, 2005, p. 67-70.
- MELLUISH S., BULMER D., « Rebuilding solidarity : An account of a men's health action project », *Journal of Community and Applied Social Psychology*, 9, 1999, p. 93-100.
- MÉNARD S., « Offrir aux gars des livres de gars », *Le Journal de Montréal*, 30 janvier 2011.
- MÉNARD S., « Plus rare que jamais : Le déclin du nombre de profs masculins se poursuit tandis que le décrochage des gars inquiètent », *Le Journal de Montréal*, 25 avril 2011.
- MEN'S CONSCIOUSNESS-RAISING GROUP, *Unbecoming men*, Washington, DC : Times Change, 1971.
- MESSNER M., *Politics of Masculinity : Men in Movements*, Thousand Oaks, Calif., Sage, 1997.
- MESSNER M. A., « Radical feminist and socialist feminist men's movements in the U.S. », SCHACHT S., EWING D., *Feminism and men : Toward a relational feminism*, New York : New York University Press.
- MEYER D., STAGGENBORG S., « Movements, Countermovements, and the Structure of Political Opportunities Londres », *American Journal of Sociology*, vol. 101 (6), 1996, p. 1628-1660.
- MICHEL E., JOUGLA E., HATTON F., « Mourir avant de vieillir », *INSEE Première*, 429, 1996.
- MILLER E., *Men at Risk*. Kingston, Jamaica Publishing House, 1991.
- MILLER J. B., *Towards a New Psychology of Women*, Londres, Allen & Unwin, 1978.
- MILLER J., BELL C., « Mapping men's mental health », *Journal of Community & Applied Social Psychology*, 6, 1996, p. 317-327.
- MITSCHERLICH A., *Vers la société sans pères*, Paris, Gallimard, 1981 (1963).
- MIZRAHI A., « Les consommateurs de somnifères », *Gérontologie et sociétés*, n° 116, 2006, p. 207-215.
- MOALLEM M., « Ethnicité et rapports de sexes : Le fondamentalisme islamique en Iran », *Sociologie et sociétés*, vol. 24 (2), 1992, p. 67-69.
- MOISAN L., « Femmes, à vos tableaux ! », *La vie en rose*, numéro hors série, Québec, 2005, p. 58-61.
- MOLINIER P., « Psychodynamique du travail et précarisation. La construction défensive de la virilité », APPAY B., THÉBAUD-MONY A. (dir.), *Précarisation sociale, travail et santé*, Paris, IRESO, 1997.
- MOLINIER P., « Déconstruire la masculinité », *Mouvements*, 31, 2004, p. 24-29.
- MONTEIL C., ROBERT-BOBÉE I., « Les différences sociales de mortalité : en augmentation chez les hommes, stables chez les femmes », *INSEE Première*, 1025, 2005.
- MOORE T. M., STUART G. L., « A review of the literature on masculinity and partner violence », *Psychology of Men and Masculinity*, 6, 2005, p. 46-61.
- MORGAN D., « The Crisis in Masculinity », DAVIS K., EVANS M., LORBER J. (eds), *Handbook of Gender and Women's studies*, Londres, Sage, 2006.
- MORGAN M., O'NEILL D., « Pragmatic post-structuralism (II) : An outcomes evaluation of a stopping violence programme », *Journal of Community and Applied Social Psychology*, 11, 2001, p. 277-289.
- MOSSE G. L., *L'image de l'homme : L'invention de la virilité moderne*, Paris, Abbeville, 1997.
- MOTTL T. L., « The analysis of Countermovement », *Social Problems*, vol. 27, 1980, p. 620-635.

- Mouvements, « Les hommes en crise ? Le masculin en question », 31, 2004.
- MULOT S., « *Je suis la mère, je suis le père !* » : l'énigme matrifocale. *Relations familiales et rapports de sexe en Guadeloupe*, thèse pour le doctorat d'anthropologie sociale et ethnologie, dirigé par Maurice Godelier, EHESS, Paris, 2000, 635 p.
- MULOT S., « Le mythe du viol fondateur aux Antilles françaises », *Ethnologie française*, XXXVII (3), 2007, p. 517-524.
- MULOT S., « Comment les représentations des rapports de sexe influencent-elles la prévention du VIH/Sida. L'exemple des multipartenariats sexuels antillais », *Revue française de sociologie*, 50 (1), 2009, p. 63-89.
- MULOT S., « Redevenir un homme en contexte post-esclavagiste et matrifocal », *Autrepart*, (49), 2009, p. 117-136.
- MURRAY D. A. B., « Law of desire ? Race, sexuality and power in male Martinican sexual narratives », *American Ethnologist*, 26 (1), 1999, p. 160-172.
- NADEAU L., *Vivre avec l'alcool. La consommation, les effets, les abus*, Montréal, De L'Homme, 1990.
- NADEAU L., « Rôles traditionnels, conditions de vie et dépendances. Une analyse des causes sociales des consommations abusives et des dépendances d'un point de vue féministe », ISPA, *Femmes, hommes, dépendances*, Actes du 8^e colloque de l'ISPA, 7-8 mai 1992, Lausanne, 1992, p. 47-55.
- NAHOUM-GRAPPE V., « Histoire et anthropologie du Boire en France du XVI^e au XVIII^e siècle », LEVOT-IFRAH C., MATHÉLIN M., NAHOUM-GRAPPE V., *De l'ivresse à l'alcoolisme. Études ethnopsychiatriques*, Paris, Dunod/Bordas, 1989.
- NAHOUM-GRAPPE V., *La culture de l'ivresse. Essai de phénoménologie historique*, Paris, Les Éditions du Quai Voltaire, 1991.
- NAHOUM-GRAPPE V., *Le féminin*, Paris, Hachette, 1996.
- NAHOUM-GRAPPE V., « Le boire et l'ivresse dans la pensée sociale sous l'Ancien régime en France (XVI^e-XVIII^e siècles) », FILLAUT T., NAHOUM-GRAPPE V., TSIKOUNAS M. (dir.), *Histoire et alcool*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 15-99.
- NARDI P., *Do Ask and Do Tell : Stonewalling Men's Studies*. Paper presented at the annual meeting of the Pacific Sociological Association, San Diego, CA, 1994.
- NATIONAL CENTER FOR EDUCATION STATISTICS, [http://nces.ed.gov/programs/digest/d08/tables/dt08_109.asp].
- NEW C., *Agency, Health and Social Survival : The Ecopolitics of Rival Psychologies*, Londres, Taylor and Francis, 1996.
- NEW C., « Realism, Deconstruction and the Feminist Standpoint », *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 28, 1998, p. 349-372.
- NEW C., « Oppressed and Oppressors : the Systematic Mistreatment of Men », *Sociology*, 35 (3), 2001, p. 729-748.
- NEWTON J., *From Panthers to Promise Keepers : Rethinking the Men's Movement*, Rowman and Littlefield, 2004.
- NICHOLS J., *Men's liberation : A new definition of masculinity*, New York, Penguin, 1975.
- NOIZET P., « Naissance du roman d'amour de grande consommation. Harlequin et la recherche de ses aïeux », *Le roman sentimental*, Actes du colloque des 14, 15 et 16 mars, Centre de recherche sur les littératures populaires, 1989, p. 95-100.
- NOURRISSON D., *Le buveur du XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1990.
- OFDT, *Drogues, Chiffres clés*, 2009.
- O'GORMAN F., « Electoral deference in "unreformed" England. 1760-1832 », *Journal of Modern History*, 56, 1984, p. 391-429, p. 427.
- O'GORMAN F., *Voters, Patrons, Parties. The Unreformed Electoral System of Hanoverian England*, Oxford, Clarendon Press, 1989.

- OLAVARRIRA J., « Los estudios sobre masculinidades en América Latina : Un punto de vista », *Anuario Social y Político de América Latina y el Caribe*, n° 6, Caracas, FLASC/UNESCO/Nueva Sociedad, 2003, p. 91-98.
- OLIVIER S., « Les prémices d'une histoire d'amour ou comment écrire un roman sentimental », *Mauvais genres*, Item n° 4, consulté en décembre 2009, [<http://www.revue-rectoverso.com/spip.php?article145>], p. 2-25.
- OLLMAN B., *Alienation : Marx's Concept of Man in Capitalist Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976.
- OLSON J. M., HERMAN C. P., ZANNA M. P., *Relative deprivation and social comparison : The Ontario Symposium* (vol. 4), Mahwah, NJ : Lawrence Erlbaum, 1986.
- O'NEIL J. M., « Summarizing 25 years of research on men's gender role conflict using the Gender Role Conflict Scale : New research paradigms and clinical implications », université du Connecticut, *The Counseling Psychologist*, 36, 2008, p. 358-445.
- O'NEIL J. M., HELMS B. J., GABLE R. K., DAVID L., WRIGHTSMAN L. S., « Gender-role conflict scale : College men's fear of femininity », *Sex Roles*, 14, 1986, p. 335-350.
- O'NEILL D., MORGAN M., « Pragmatic post-structuralism (I) : Participant observation and discourse in evaluating violence intervention », *Journal of Community and Applied Social Psychology*, 11, 2001, p. 263-275.
- OZOUF M., *Les mots des femmes. Essai sur la singularité française*, Paris, Fayard, 1995.
- PAAP K., *Working Construction. Why Working Class Men Put Themselves – and the labour Movement – in Harm's Way?*, Ithaca et Londres, ILR Press & Cornell University Press, 2006.
- PALMA H., « La percée de la mouvance masculiniste en Occident », *Les nouveaux cahiers du socialisme*, 2010, communication lue en octobre 2007 à l'Espace femmes international de Genève (EFIGE) et disponible sur Internet : [<http://sisyph.org/spip.php?article2941>].
- PANGHOM K., « The murdered husband : Family violence and women's lib », BAUMLI F. (ed.), *Men freeing men : Exploding the myth of the traditional male*, Jersey City, NJ : New Atlantis, 1985.
- PARKER K., *Save the males*, New York, Random House, 2008.
- PARKIN W., « The Public and the Private : Gender, Sexuality and Emotion », in FINEMAN S. (ed.), *Emotion in Organisation*, Londres, Sage, 1993, p. 167-189.
- PARMENTIER P., « À mauvais genres, mauvais lecteurs? », *Les mauvais genres*, Actes du colloque organisé au Centre culturel canadien de Paris, 23, 24 et 25 novembre, Éditions du CLPCF, 1989, p. 25-36.
- PARROTT D. J., PETERSON J. L., VINCENT W. et BAKEMAN R., « Correlates of anger in response to gay men : Effects of male gender role beliefs, sexual prejudice, and masculine gender role stress », *Psychology of Men & Masculinity*, 9, 2008, p. 167-178.
- PARSONS T., BALES R., *Family, Socialization and Interaction Process*, New York, Free Press, 1955.
- PASCOE C. J., « "Dude, You're a Fag": Adolescent Masculinity and the Fag Discourse », *Sexualities*, n° 3, 2005, p. 329-346.
- PAYNE L., *Crisis in Masculinity*, Wheaton (Ill.), Crossway Books, 1993.
- PÉCRESSÉ V., *Être une femme politique, c'est pas si facile*, Paris, L'Archipel, 2006.
- PÉQUIGNOT B., « Le roman sentimental, un objet pour quelle sociologie? », *Le roman sentimental*, Actes du colloque des 14, 15 et 16 mars, Centre de recherche sur les littératures populaires, 1989, p. 185-198.
- PÉQUIGNOT B., *La relation amoureuse. Analyse sociologique du roman sentimental moderne*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1991.
- PERRY D. L., « Wolof women, economic liberalization, and the crisis of masculinity in rural Senegal », *Ethnology*, juin 2005.

- PÉTILLON S., « Les mauvais genres à l'épreuve de l'analyse textuelle des discours de la production écrite », *Mauvais genres*, Item n° 4, consulté en décembre 2009, [<http://www.revuerectoverso.com/spip.php?article154>], p. 2-32.
- PEZE M., *Le deuxième corps*, Paris, La Dispute (« Le genre du monde » series), 2002.
- PHÉLIPPEAU E., *L'invention de l'homme politique moderne*, Paris, Belin, 2002.
- PIAU C., BIGOT R., « Les opinions des femmes et des hommes sont-elles semblables ou différentes ? », *Cahier de recherche*, n° 195, janvier 2004. Cf. chapitre 3, « Les femmes sont plus attentives à leur santé », CREDOC, p. 46-55.
- PINAR W. F., *The Gender of Radical Politics and Violence in America*, New York, Peter Lang, 2001.
- PLECK J. H., « Men's power with women, other men, and in society : A men's movement analysis », in HILLER D. V. et SHEETS R. (eds), *Women and Men : The Consequences of Power*, Cincinnati, OH : University of Cincinnati, Office of Women's Studies, 1974.
- PLECK J. H., « The Male Sex Role : Definitions, Problems and Sources of Change », *Journal of Social Issues*, 32, 1976, p. 155-164.
- PLECK J. H., *The Myth of Masculinity*, Cambridge, MIT Press, 1981.
- PLECK J. H., « Men's Power with Women, Other Men and Society : A Men's Movement Analysis », KIMMEL M. S., MESSNER M. A. (eds), *Men's Lives*, New York, Macmillan, 1989.
- PLECK J. H., BRANNON R., « Male roles and the male experience : Introduction », *Journal of Social Issues*, 34, 1978, p. 1-4.
- PLECK J. H., SAWYER J., *Men and masculinity*, Englewood Cliffs, NJ : Prentice Hall, 1984.
- PLECK J. H., SONENSTEIN F. L., KU L. C., « Masculinity ideology : Its impact on adolescent males' heterosexual relationships », *Journal of Social Issues*, 49, 1993, p. 11-29.
- PLUMMER D., MCLEAN A., SIMPSON J., « Has Learning Become Taboo and is Risk-Taking compulsory for Caribbean Boys ? Researching the Relationship between Masculinities, Education and Risk », *Caribbean Review of Gender Studies*, n° 2, 2008.
- POCHIC S., « Comment retrouver sa place ? Chômage et vie familiale de cadres masculins », *Travail, genre et sociétés*, 3, 2000, p. 87-108.
- POLLACK W., *Real Boys : Rescuing Our Sons From the Myths of Boyhood*, Owl Books, 1999.
- POLLACK W., LEVANT R. (eds), *New psychotherapy for men*, New York, Wiley & Sons, 1998.
- POURETTE D., « Le makomè, masque de l'homosexualité masculine dans les mondes guadeloupéens », LAGRAVE R.-M. et alii (dir.), *Dissemblances. Jeux et enjeux du genre*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 51-63.
- POURETTE D., *Des Guadeloupéens en Île-de-France. Identité, sexualité, santé*, Paris, Karthala, 2006.
- POYETTON V., « Les hommes vont mal. Ah bon ? », *Le Courrier*, 18 mars 2005, [<http://www.lecourrier.ch/modules.php?op=modload&name=NewsPaper&file=article&sid=39337>], consulté le 18 décembre 2009.
- PRATT EWING K., *Stolen Honour. Stigmatized Muslim Men in Berlin*, Stanford University Press, 2008.
- PRILLETENSKY I., « Understanding, resisting, and overcoming oppression : Toward psychopolitical validity », *American Journal of Community Psychology*, 31, 2003, p. 195-201.
- PUECH I., « Le non-partage du travail domestique », MARUANI M. (dir.), *Femmes, genre et sociétés : L'État des savoirs*, Paris, La Découverte, 2005, p. 176-183.
- PUTNAM L. L., MUMBY D. K., « Organisations, Emotions and the Myth of Rationality », in FINEMAN S. (ed.), *Emotion in Organisation*, Londres, Sage, 1993, p. 36-57.
- QUÉNIART A., « Émancipation ou désancrage social : deux représentations de la rupture parentale chez des pères n'ayant plus de contact avec leur enfant », *Déviance et société*, vol. 23 (1), 1999, p. 91-104.

- RAABE J., « Impossibles rêves d'amour », *Le roman sentimental*, Actes du colloque des 14, 15 et 16 mars, Centre de recherche sur les littératures populaires, 1989, p. 239-251.
- RABOY M., DAGENAIS B., « Introduction : Media and the politics of crisis », RABOY M., DAGENAIS B. (eds), *Media, Crisis and Democracy : Mass Communication and Disruption of Social Order*, Londres, SAGE, 1992.
- RADWAY J.-A., *Reading the romance. Women, patriarchy and popular literature*, Londres, Verso, 1984.
- RADWAY J. A., « Lectures à "l'eau de rose". Femmes, patriarcat et littérature populaire », *Politix*, vol. 13 (51), 2000, traduit par Brigitte le Grignou, p. 163-177.
- RAUCH A., *Crise de l'identité masculine 1789-1914*, Paris, Pluriel-Hachette, 2000.
- RAUCH A., *Histoire du premier sexe : de la Révolution à nos jours*, Paris, Hachette, 2006.
- REDDIN J., SONN C. C., « Masculinity, social Support and sense of community : The men's group experience in Western Australia », *Journal of Men's Studies*, 11, 2003, p. 207-223.
- REDDOCK R. (ed.), *Interrogating Caribbean Masculinities : Theoretical and Empirical Analyses*, Kingston, Jamaica : University of the West Indies Press, 2004.
- RÉGNIER-LOILLIER R., « L'arrivée d'un enfant modifie-t-elle la répartition des tâches domestiques au sein du couple ? », *Population et société*, n° 461, novembre 2009.
- REHANY N., *Les gars du coin : enquête sur une jeunesse rurale*, Paris, La Découverte, 2005.
- RENOU X., *La privatisation de la violence : Mercenaires et sociétés militaires privées au service du marché*, Marseille, Agone, 2005, p. 56-61.
- REUTER Y., « Le roman sentimental : système de personnages et circulation sociale de la thématique amoureuse », *Le roman sentimental*, Actes du colloque des 14, 15 et 16 mars, Centre de recherche sur les littératures populaires, 1989, p. 209-223.
- REVUE QUÉBÉCOISE DE PSYCHOLOGIE, « La garde partagée en question », vol. 27, n° 1, 2006.
- REYNAUD M., GAUDIN-COLOMBEL A. F., LE PEN C., « Two methods of estimating health costs linked to alcoholism in France (with a note on social costs) », *Alcohol 2 Alcoholism*, 36, 2001, p. 89-95.
- RIGER S., « What's wrong with empowerment », *American Journal of Community Psychology*, 21, 1993, p. 279-292.
- ROBERTSON N., « Stopping violence programmes : Enhancing the safety of battered women or producing better-educated batterers? », *New Zealand Journal of Psychology*, 28, 1999, p. 68-78.
- ROBINE N., « La réception du roman sentimental », *Le roman sentimental*, Actes du colloque des 14, 15 et 16 mars, Centre de recherche sur les littératures populaires, 1989, p. 328-340.
- ROBINSON V., *A Different Kind of Hard : Everyday Masculinities, Identity and Rock Climbing*, Oxford, Berg Publishers, 2008.
- ROCHE P., *Une santé d'Acier*, Paris, Éditions du CNRS, 1987.
- ROCHER G., *Introduction à la sociologie générale*, Montréal, Hurtubise HMH, 1997 (3^e éd.).
- ROGERS A., « Chaos to control. Men's Magazines and the mastering of intimacy », *Men and Masculinities*, vol. 8 (2), 2005, p. 175-194.
- ROMITO P., *Un silence de mortes : La violence masculine occultée*, Paris, Syllepse, 2006.
- RONDEAU G., « Les besoins des hommes », colloque *Les hommes en changements*, Toulouse, 2004 (disponible sur [http://www.traboules.org/text/chang.pdf], p. 29 sq.).
- RÖSH D., HAEUSLER L., FACY F., « La consommation de produits psychotropes dans la population française : alcool, tabac, café, thé, médicaments psychotropes », collection des rapports, CREDOC, 1989.
- ROUSE B., MARSDEN S., « Fathers 4 Justice stage rooftop protest at Harman's home », *The Independent*, 9 juin 2008.

- ROUSSAUX J.-P., FAORO-KREIT B., HERS D., *L'alcoolique en famille. Dimensions familiales des alcoolismes et implications thérapeutiques*, Bruxelles, De Boeck & Larcier, 1996.
- ROY M., « Les masculinistes... et les autres », *La Presse*, Montréal, 11 mai 2008.
- RYAN W., *Blaming the victim*, New York, Vintage Books, 1971.
- SAUGERES L., « The Cultural Representation of the Farming Landscape : Masculinity, Power and Nature », *Journal of Rural Studies*, n° 18, p. 373-384.
- SAADAWI N. EL., *The Hidden Faces of Eve : Women in the Arab World*, Boston, MA, Beacon Press, 1981.
- SA'AR A., YAHIA-YOUNIS T., « Masculinity in Crisis : The Case of Palestinians in Israel », *British Journal of Middle Eastern Studies*, vol. 35 (3), 2008, p. 305-323.
- SALTZMAN CHAFETZ J., DWORKIN A. G., « In the face of Threat. Organized antifeminism in comparative perspective », *Gender and Society*, vol. 1 (1), 1987, p. 33-60.
- SAUNDERS D. G., « Other "truths" about domestic violence : A reply to McNeely & Robinson-Simpson », *Social Work*, vol. 32, 1988, p. 179-183.
- SAWYER J., « The male liberation movement », *A workshop presented at the Women's Liberation Teach-in*, Northwestern University, 8 mars 1970. Publié et revu en 1970 sous l'intitulé « On male liberation », *Liberation* (août-septembre-octobre).
- SAYERS J., *Sexual Contradictions*, Londres, Tavistock, 1986.
- SCHENSUL S. L., NASTASI B. K., VERMA R. K., « Community-based research in India : A case example of international and transdisciplinary collaboration », *American Journal of Community Psychology*, 38, 2006, p. 95-111.
- SCHMOLL P., « La rencontre amoureuse : entre permanences et mutations », TOUATI A. (dir), *Femmes/Hommes. L'invention des possibles*, Sciences de l'Homme et Sociétés, 2005, p. 137-147.
- SCHNEIDER M., *Big mother : Psychopathologie de la vie politique*, Paris, Odile Jacob, 2005.
- SCHNEIDER M., *La confusion des sexes*, Paris, Flammarion, 2007.
- SCHROCK D., SCHWALBE M., « Men, masculinity, and manhood acts », *Annual Review of Sociology*, 2009.
- SCHWALBE M., *The Men's movement, gender, politics and American culture. Unlocking the Iron cage*, Oxford, Oxford University Press, 1996.
- SCHWARTZ M. D., « Gender and injury in spousal assaults », *Sociological Focus*, 20, 1987, p. 61-75.
- SCHWARTZ O., *Le monde privé des ouvriers*, Paris, Presses universitaires de France, 1989.
- SEDGWICK, E., *Épistémologie du Placard*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008.
- SEGAL L., *Slow Motion : Changing Masculinities, Changing Men*, Londres, Virago, 1997.
- SEIDLER V. J., *Recreating Sexual Politics : Men, Feminism and Politics*, Londres, Routledge, 1991.
- SELLER A., « Realism versus Relativism : Toward a Politically Adequate Epistemology », in GRIFFITHS M. et WHITFORD M. (eds), *Feminist Perspectives in Philosophy*, Londres, Macmillan, 1988, p. 169-186.
- SÉMELIN J., *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*, Paris, Le Seuil, coll. « La couleur des idées », 2005.
- SERANGUE-FONTERME R., « Les disparités sociales de consommation médicale », *Social science and Medecine*, vol. 21, 1985, p. 103-113.
- GREF M. et alii, *Genre masculin et dépendances : données de base et recommandations*, Lausanne, Éditions ISPA, 2006.
- SHARPE M. J., HEPPNER P. P., « Gender role, gender role conflict, and psychological well-being in men », *Journal of Counseling Psychology*, 38, 1991, p. 323-330.

- SHIRE C., « “Men Don't Go to the Moon” : Language, Space and Masculinities in Zimbabwe », CORNWALL A., LINDISFARNE N. (eds), *Dislocating Masculinity : Comparative Ethnographies*, Londres, Routledge, 1994, p. 147-158.
- SILVERGLEID C. S., MANKOWSKI E. S., « How batterer intervention programs work : Participant and facilitator accounts of processes of change », *Journal of Interpersonal Violence*, 21, 2006, p. 139-159.
- SINGLY F. (de), « Les habits neufs de la domination masculine », *Esprit*, n° 196, novembre 1993, p. 54-64.
- SMITH D., HOLT L., « Lesbian migrants in the gentrified “valley” and “other” geographies of rural gentrification », *Journal of Rural Studies*, n° 21, 2005, p. 313-321.
- SMITH R. T., *The Negro Family in British Guyana*, Londres, Routledge & Keagan P. Ltd, 1956.
- SNODGRASS J., *For Men Against Sexism*, Albion, Calif., Times Change Press, 1977.
- SNOW D. A., SOULE S. A., KRIESI H., « Mapping the terrain », SNOW D. A., SOULE S. A., KRIESI H. (eds), *The Blackwell Companion to Social Movements*, Oxford, Blackwell Publishing, 2007.
- SOHN A.-M., « Sois-un Homme ! » *La construction de la masculinité au XIX^e siècle*, Paris, Le Seuil, 2009.
- SOMMIER I., « Contre-mouvements », FILLIEULE O., MATHIEU L. et PÉCHU C. (dir.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de science po, 2009, p. 159.
- SORAL A., *Vers la féminisation ? Pour comprendre l'arrivée des femmes au pouvoir*, Paris, Blanche, 2007.
- STACEY J., THORNE B., « The missing feminist revolution in sociology », *Social Problems*, 32, 1985, p. 301-316.
- ST-AMANT J.-C., *Les garçons à l'école*, Montréal, Sisyphie, 2007.
- STEIN C. H., MANKOWSKI E. S., « Asking, witnessing, interpreting, and knowing : The process of conducting qualitative research in community psychology », *American Journal of Community Psychology*, 33, 2004, p. 21-35.
- STOLTENBERG J., *Refusing to be a man : Essays on sex and justice*, Portland, OR : Breitenbush Books, 1989.
- ST-PIERRE É., « Lorsque des actions masculinistes ciblent des féministes », BLAIS M., DUPUIS-DÉRI F. (dir.), *Le mouvement masculiniste au Québec : L'antiféminisme démasqué*, Montréal, Remue-Ménage, 2008, p. 211-226.
- STRATON J. C., « The myth of the “battered husband syndrome” », *Masculinities*, vol. 2, 1994, p. 79-82.
- SULLEROT E., *Quels pères ? Quels fils ?*, Paris, Fayard, 1992 (réédité en Livre de Poche en 1994).
- SULLEROT E., *Le Grand Remue Ménage, crise de la famille*, Paris, Fayard, 1997.
- SULLIVAN A., *Same-Sex Marriage : A Reader*, New York, Vintage Original, 1997.
- SURAUULT P., *L'inégalité devant la mort. Analyse socio-économique de ses déterminants*, (préface d'A. Sauvy), Paris, Economica, 1979.
- SURPRENANT M.-È., *L'égalité entre les sexes chez les jeunes femmes et les hommes au sein du couple et de la famille au Québec : Des représentations aux pratiques*, Montréal, mémoire de maîtrise, département de sociologie, UQAM, 2005.
- SUZIK, « “Building better men” : the CCC boy and the changing social ideal of manliness », *Men and Masculinities*, 2, 2, 1999, p. 152-179.
- SYMES L., « The new Masculinism », *Harper's Magazine*, juin 1930.
- TABET P., *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- TABET P., *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- TAYLOR T., « Australian Terrorism : Traditions of violence and the Family Court Bombings », *Australian Journal of Law and Society*, vol. 8 (1), 1992.

- TERMAN L. M., MILES C. C., *Sex and Personality*, New Haven, CT, US : Yale University Press, 1936.
- THÉVENON O., « L'augmentation de l'activité des femmes en Europe : progrès de la conciliation ou polarisation des comportements ? », *Population*, n° 64, 2009, p. 263-303.
- THERS-VIDAL L., « De la masculinité à l'anti-masculinisme : Penser les rapports sociaux de sexe à partir d'une position sociale oppressive », *Nouvelles Questions Féministes*, 21 (3), 2002, p. 71-83.
- THIERS-VIDAL L., *De « L'ennemi principal » aux principaux ennemis. Position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination*, Paris, L'Harmattan, 2010.
- THOMPSON E. H., « Images of old men's masculinity : still a man ? », *Sex Roles*, 55, 2006, p. 633-648.
- TINKLER E., « No longer tough : Aussie men face masculinity crisis says prime ministerial aspirant », *Associated Press*, 18 février 2004, [<http://www.encyclopedia.com/doc/1P1-91208651.html>] consulté le 18 décembre 2009.
- TOCH H., « Hypermasculinity and Prison Violence », BOWKER L. H. (ed.), *Masculinities and Violence*, Thousand Oaks, Calif., Sage, 1998.
- TOURAINÉ A., *Production de la société*, Paris, Le Seuil, 1973.
- TOURAINÉ A., *Le monde des femmes*, Paris, Fayard, 2006.
- TRAÏNI C., *Vote en PACA. Les élections de 2002 en Provence Alpes Côte d'Azur*, Paris, Karthala, 2004.
- TREMBLAY D.-G., *Conciliation emploi-famille et temps sociaux* (2^e édition revue), Québec-Toulouse, Presses de l'université du Québec et Octares, 2008.
- TROTTIER J.-P., *Le grand mensonge du féminisme : ou le silence sur la triple castration de l'homme québécois*, Montréal, Michel Brûlé, 2007.
- TSIKOUNAS M., « Les premiers historiens français face à la question du boire », FILLAUT T., NAHOUM-GRAPPE V., TSIKOUNAS M. (dir.), *Histoire et alcool*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- TURENNE M., « Pitié pour les garçons : Une génération castrée », *L'Actualité*, février 1992, p. 24-32.
- US BUREAU OF JUSTICE STATISTICS, *Criminal Victimization in the United States, 2006 Statistical Tables : National Crime Victimization Survey*, Washington, DC : U.S. Department of Justice, Bureau of Justice Statistics, 2008. NCJ 223436.
- VALEYRE A., « Conditions de travail et santé au travail des salariés de l'Union européenne : des situations contrastées selon les formes d'organisation », Centre d'étude de l'emploi, working paper n° 73, 2006, 48 p.
- VALKONEN T., « Les inégalités sociales devant la mort », CASELLI G. et alii (dir.), *Démographie : analyse et synthèse*, Éd. de l'INED, 2002, p. 319-350.
- VERDIER Y., *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, 1979.
- VERJUS A., *Le Cens de la famille. Les femmes et le vote, 1789-1848*, Paris, Belin, 2002.
- VERJUS A., *Le bon mari. Une histoire politique des hommes et des femmes à l'époque révolutionnaire*, Paris, Fayard, 2010.
- VONARX N., *Formation sur la masculinité*, du Projet d'appui à la lutte contre le sida en Afrique de l'Ouest, Saint-Foy (Québec), Le Centre de coopération internationale, 2005.
- WACQUANT L., *Parias urbains. Ghetto, Banlieues, État*, Paris, La Découverte, 2006.
- WALKER L., « Negotiating the Boundaries of Masculinity in Post-Apartheid South-Africa », REID G., WALKER L. (dir.), *Men Behaving Differently : South African Men Since 1994*, Cape Town, Double Stoeys Books, 2005, p. 161-182.
- WALSH E, WARLAND R. et SMITH C., « Backyards, NIMBY and Incinerators Sitings », *Social Problems*, vol. 40 (1), 1993, p. 25-38.
- WATTS R. J., « Community action through manhood development. A look at concepts and concerns from the frontline », *American Journal of Community Psychology*, 21, 1993, p. 333-359.

- WATTS R. J., GRIFFITH D. M., ABDUL-ADIL J., « Sociopolitical development as an antidote for oppression – Theory and action », *American Journal of Community Psychology*, 27, 1999, p. 255-271.
- WELZER-LANG D., *Nous, les mecs : Essai sur le trouble actuel des hommes*, Paris, Payot, 2009.
- WELZER-LANG D., *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2000.
- WEST C., ZIMMERMAN D., *Gender and Society*, vol. 1 (2), 1987, p. 127-151.
- WESTER S. R., « Male gender role conflict and multiculturalism : Implications for counseling psychology », *The Counseling Psychologist*, 26, 2008, p. 294-324.
- WHITEHEAD S. M., *Men and Masculinities. Key Themes and new Directions*, Polity Press and Blackwell Publishers, 2002.
- WILLEMSE K., « The Darfur war, masculinity in crisis and the contingency of Sudanese citizenship », lors d'un colloque organisé par European Citizen Action Service à Leipzig, 4-7 juin 2009.
- WILLIS P., *Learning to Labour : How Working Class Kids get Working Class Jobs*, Londres, Saxon House, 1978.
- WILLOT S., GRIFFIN C., « Men, Masculinity and the Challenge of Long-term Unemployment », MAC AN GHAILL M. (ed.), *Understanding Masculinities : Social Relations and Cultural Arenas*, Buckingham, Open University Press, 1996, p. 77-92.
- WILLOTT S., GRIFFIN C., « Redundant men : Constraints on identity change », *Journal of Community and Applied Social Psychology*, 14, 2004, p. 53-69.
- WILSON B. D. M. et alii, « Negotiating dominant masculinity ideology : strategies used by gay, bisexual and questioning male adolescents », *AmJ Community Psychol*, 45, 2010, p. 169-185.
- WILSON P. J., « Reputation and Respectability : a Suggestion for Caribbean Ethnology », *Man*, 4 (1), 1969, p. 37-53.
- WILSON P. J., *Crab Antics : The Social Anthropology of English-Speaking Negro Societies of the Caribbean*, New Haven, Yale University Press, 1973.
- WOLF C., « Les nouvelles représentations de la masculinité : le cas de la nouvelle presse pour hommes », *Sociétés*, n° 69 (3), 2000.
- WORLD HEALTH ORGANIZATION, *Engaging men and boys in changing gender-based inequality in health : Evidence from programme interventions*, Geneva, 2007, [http://www.who.int/gender/documents/Engaging_men_boys.pdf], consulté le 6 septembre 2009.
- YOUNG I. M., *Justice and the Politics of Difference*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 1990.
- YUDICE G., « What's a Straight White Male to Do? », BERGER M., WALLIS B., WATSON S. (eds), *Constructing Masculinity*, Londres, Routledge, 1995, p. 267-283.
- ZALD M. N., USEE B., « Movement and Countermovement interaction : Mobilization, tactics, and State involvement », MCCARTHY J. D., ZALD M. N. (eds), *Social Movement in an Organizational Society*, Transaction Books, 1987, p. 247-272.
- ZARKA B., « La division du travail domestique. Poids du passé et tensions au sein du couple », *Économie et Statistiques*, 228, 1990, p. 29-40.
- ZEMMOUR E., *Le premier sexe*, Paris, Denoël, coll. « Indigne » (sic), 2006.
- ZHONG X., *Masculinity Besieged? Issues of Modernity and Male Subjectivity in Chinese Literature of the Late Twentieth Century*, Durham, Duke University Press, 2000.
- ZINN M. B., WEBER CANNON L., HIGGENBOTHAM E. et THORNTON DILL B., « The costs of exclusionary practices in women's studies », *Signs : Journal of Women in Culture and Society*, 11, 1986, p. 290-303.
- ZULUETA L., « Feminism blamed for "erosion of manhood" », [www.newsino.inquirer.net/], consulté le 24 janvier 2009.

LES AUTEURS

Alexis ANNES, Ph. D., est enseignant chercheur en sociologie à l'École d'ingénieurs de Purpan (INP-EI Purpan), université de Toulouse. Ses travaux de recherche questionnent l'évolution des mondes agricoles et des cultures rurales sous l'angle des *Gender and Sexuality Studies*, dans les sociétés postindustrielles, particulièrement la France et les États-Unis.

Romain CARNAC est doctorant à l'École pratique des hautes études, rattaché au Groupe sociétés, religions, laïcités du CNRS et moniteur d'enseignement en science politique à l'université de Rennes 1. Il prépare, depuis 2010, sous la direction de Philippe Portier et Jean Baudouin, une thèse de science politique intitulée : « La critique de la modernité démo-libérale dans les réactions religieuses et séculières au courant de pensée du genre ». L'auteur poursuit par ailleurs des recherches sur la pensée politique de Jean-Jacques Rousseau.

Béatrice DAMIAN-GAILLARD est maître(sse) de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'IUT de Lannion-université de Rennes 1 et chercheuse au Centre de recherches sur l'action politique en Europe (CRAPE – UMR 6051). Ses recherches portent sur le journalisme, l'organisation du travail journalistique, la socio-économie des médias en lien avec la question du genre et des rapports sociaux de sexe.

Delphine DULONG est maîtresse de conférences en science politique à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne et directrice du Centre de recherches politiques de la Sorbonne/Centre européen de sociologie et de science politique (CESSP – UMR 8209). Elle travaille sur les institutions politiques. Elle est co-auteure avec C. Achin et alii de *Sexes, genre et politique* (Paris, Economica, 2007), et a récemment publié *La construction du champ politique* (Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010).

Francis DUPUIS-DÉRI est professeur en science politique et responsable du Groupe interdisciplinaire de recherche sur l'antiféminisme (GIRAF) de l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF) de l'université du Québec à Montréal (UQAM). Il a codirigé l'ouvrage *Le mouvement masculiniste au Québec : l'antiféminisme démasqué* (2008) et signé plusieurs textes sur l'antiféminisme et le féminisme, dont les articles « Le "masculinisme" : Une histoire politique du mot (en anglais et en français) » (*Recherches féministes*, 2009), et « Les hommes proféministes : Compagnons de route ou faux amis ? » (*Recherches féministes*, 2008).

Ludovic GAUSSOT est maître de conférences en sociologie à l'université de Poitiers et membre du Groupe de recherches et d'études sociologiques du centre ouest (GRESO – EA 3815). Il conduit ses recherches, d'une part, sur l'analyse sociolo-

gique de la genèse des problématiques de sexe dans les sciences sociales, d'autre part, sur le genre de l'alcool et de l'alcoolisme.

Patrick GUIOL est chercheur au CNRS en science du politique, directeur honoraire du Centre de recherches sur l'action politique en Europe (CRAPE – UMR 6051), université Rennes 1, IEP de Rennes. D'abord spécialisé sur les acteurs et thèmes progressistes du gaullisme historique, l'auteur s'est intéressé ensuite aux idéologies du management et aux formes de démocratie économique. Il travaille actuellement sur le lien entre la nature du pouvoir dans l'entreprise et la santé des salariés.

Christine GUIONNET est maître(sse) de conférences en science politique à l'université Rennes 1 et chercheuse au Centre de recherches sur l'action politique en Europe (CRAPE – UMR 6051). Auteure de travaux sur la socio-histoire, la construction sociale du politique, le genre, la parité et la méthodologie des sciences sociales, elle a notamment publié, avec Érik Neveu, un manuel de sociologie du genre chez Colin (*Féminins/Masculins*, 2^e éd., 2009).

Aurélien HESS-MIGLIORETTI est ingénieur d'études CNRS en production, analyse et traitements de bases de données au Centre de recherches historiques de l'Ouest (CERHIO – UMR 6258).

Nadine LEFAUCHEUR, sociologue, est membre associé du Centre de recherche sur les pouvoirs locaux dans la Caraïbe (CRPLC – UMR 8053/CNRS/université des Antilles et de la Guyane). Elle a publié, en 1975, avec Georges Falconnet, *La fabrication des mâles* (Le Seuil). Chargée de recherche au CNRS, elle a travaillé particulièrement sur les représentations savantes et la gestion socio-historique des situations familiales considérées comme « anormales » : enfants abandonnés, accouchement dit sous X, mères célibataires, familles dites monoparentales. Elle a coordonné récemment l'enquête « Genre et violence à la Martinique ».

Eric MANKOWSKI est professeur de psychologie sociale et communautaire à l'université de Portland (USA). Ses travaux, fondés sur des techniques d'enquêtes qualitatives et quantitatives, portent principalement sur la relation entre l'individu, le groupe et le fonctionnement communautaire en particulier dans le domaine de la santé mentale.

Kenneth MATON enseigne la psychologie communautaire et les politiques publiques à l'université du Maryland (USA). Ses recherches portent notamment sur les conditions de réussite des minorités étudiantes et l'empowerment des milieux communautaires.

Pascale MÉRIOT est maîtresse de conférences à la faculté des sciences économiques de Rennes 1 et chercheuse au Centre interdisciplinaire d'analyse des processus humains et sociaux (CIAPHS – université de Rennes 2 – EA 2241). Elle travaille à la fois sur les indicateurs de richesse, la relation formation-emploi et les liens entre la santé et le travail.

Michael MESSNER est professeur de sociologie et de gender studies à l'université de Californie de Sud (Dornsife College, Los Angeles) après une carrière dans diverses universités de cet Etat. Sa contribution scientifique est particulièrement reconnue sur deux terrains : la question du sport comme espace d'activation et de modelage des identités de genre, la prise en compte du masculin comme objet de recherche à part entière pour les études de genre. Ce parti-pris a contribué à la fin d'un implicite qui faisait du féminin le genre problématique, contribuant par là une vision normale

du masculin. Dernier livre publié : *King of the Wild Suburb: A Memoir of Fathers, Sons and Guns*, Austin, TX, Plain View Press, 2011.

Stéphanie MULOT, anthropologue et sociologue, est maîtresse de conférences à l'université Toulouse 2-Le Mirail et membre du Laboratoire interdisciplinaire solidarités, sociétés, territoires (LISST – UMR 5193). Elle mène ses recherches sur le genre, la santé et les mémoires dans les sociétés antillaises de Guadeloupe et Martinique. Suite à sa thèse revisitant la matrifocalité en Guadeloupe (EHESS, 2000), elle a publié des articles sur la trace des masques, les représentations de la mémoire de l'esclavage, le mythe du viol fondateur, la masculinité, la réflexivité de la recherche face au VIH/sida, les maladies chroniques... Elle vient de soutenir son habilitation à diriger des recherches sur le thème « Mémoires, genre, santé : analyser la dynamique des relations sociales aux Antilles ».

Jorge MUÑOZ est maître de conférences en sociologie à l'université de Bretagne occidentale de Brest. Il est actuellement directeur du laboratoire Atelier de recherche sociologique (ARS – EA 3149). Il développe une série de travaux permettant d'alimenter une réflexion sur la modernisation des services publics. Il s'agit à partir d'une approche privilégiant l'analyse pragmatique de l'activité de travail de rendre compte de mécanismes de l'action publique. Au croisement d'une sociologie du travail, du droit et de l'organisation, ses travaux empiriques visent à mieux cerner les modalités de ces transformations. Enfin, ses travaux ont également été orientés vers l'analyse des effets de ces politiques sur la santé des salariés. Dans cette perspective, une série de travaux tant quantitatifs que qualitatifs a été réalisée sur des terrains aussi variés que l'hôpital, l'industrie ou encore les coopératives ont été effectuées.

Érik NEVEU est professeur de science politique à l'IEP de Rennes et chercheur au Centre de recherches sur l'action politique en Europe (CRAPE – UMR 6051). Il travaille sur les questions du genre depuis une douzaine d'années et a publié sur ces enjeux *Féminins/masculins* (2^e éd., 2009, Colin) en collaboration avec Christine Guionnet. Il travaille actuellement sur les renouvellements littéraires de la pratique journalistique aux États-Unis, et sur les trajectoires des anciens militants « soixante-huitards », terrain où ressort encore l'importance de la dimension genrée des rapports sociaux.

Caroline NEW a enseigné la sociologie à la Bath Spa University pendant quinze ans. Longtemps membre actif de l'International Association for Critical Realism, elle est aujourd'hui en semi-retraite mais poursuit une vie d'universitaire à mi-temps et demeure fortement engagée dans les « Gender politics ». Elle est l'auteure d'une dizaine de papiers sur les questions de genre dont « Sex and Gender: A Critical Realist Approach » in *New Formations* 56, 2005, p. 54-70. On mentionnera aussi, « Man Bad, Woman Good? Essentialisms and Ecofeminisms », *New Left Review*, 1996, et « Realism, Deconstruction and the Feminist Standpoint », *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 1998.

Nicolas PALIERNE est doctorant et réalise son terrain de thèse auprès d'un centre de soins de suite et de réadaptation en addictologie dans le Poitou-Charentes, ainsi qu'une enquête sur les styles éducatifs familiaux et la consommation d'alcool des étudiants de Poitiers, avec Ludovic Gausso et Loïc Le Minor. Il vient de terminer une enquête en tant qu'IGE sur les politiques d'éducation à la santé dans les collec-

tivités territoriales du Poitou-Charentes. Thème de recherche : addictions et genre, politiques publiques de santé, alcoolisation.

Anne VERJUS est chercheuse CNRS, membre du laboratoire Triangle de l'université de Lyon (UMR 5206). Elle a récemment publié *Le roman conjugal. Chroniques de la vie familiale à l'époque de la Révolution et de l'Empire* (avec D. Davidson, aux Éditions Champ Vallon, 2011), et *Le Bon mari. Une histoire politique des hommes et des femmes à l'époque révolutionnaire* (Fayard, 2010). Elle a également publié un rapport sur la parentalité (avec M. Boisson, CNAF, 2004) et depuis quelques années, étudie les associations masculinistes et les représentations de la paternité à l'époque contemporaine.

TABLE DES MATIÈRES

Christine GUIONNET, <i>Introduction : Pourquoi réfléchir aux coûts de la domination masculine ?</i>	7
--	---

Première partie

Les discours de la plainte : enjeux et ambivalences

Anne VERJUS, <i>Les coûts subjectifs et objectifs de la masculinité : le point de vue des masculinistes (et des féministes)</i>	41
Francis DUPUIS-DÉRI, <i>Le discours des « coûts » et de la « crise » de la masculinité et le contre-mouvement masculiniste</i>	59
Béatrice DAMIAN-GAILLARD, <i>Prince charmant Représentations des ressources et des coûts des masculinités dans les romans sentimentaux des collections Harlequin</i>	91
Érik NEVEU, <i>Gérer les « coûts de la masculinité » ? Inflations mythiques, enjeux pratiques</i>	111

Deuxième partie

Quelques appuis théoriques au service d'une discussion scientifique en France

Michael MESSNER, <i>Les limites du « rôle de sexe masculin » Une analyse du Men's Liberation et du discours des mouvements des droits des hommes</i>	143
Eric MANKOWSKI et Kenneth I. MATON, <i>Une psychologie communautaire des hommes et de la masculinité : revue de littérature historique et conceptuelle</i>	167

BOYS DON'T CRY!

Caroline NEW, <i>Opprimés et oppresseurs ?</i> <i>Le mauvais traitement systématique des hommes</i>	183
---	-----

Troisième partie

Injonctions et prix à payer pour des masculinités plurielles

Nadine LEFAUCHEUR et Stéphanie MULOT, <i>La construction et les coûts de l'injonction à la virilité en Martinique</i>	207
Alexis ANNES, <i>Des « gays » très « hétéros » ou comment développer une identité masculine homosexuelle quand on a grandi à la campagne</i>	231
Ludovic GAUSSOT et Nicolas PALIERNE, <i>Privilèges et coûts de la masculinité en matière de consommation d'alcool</i>	253
Patrick GUIOL, Aurélie HESS-MIGLIORETTI, Pascale MÉRIOT et Jorge MUÑOZ, <i>De singulières disparités de consommations sanitaires. Hommes et femmes face au pouvoir dans l'entreprise</i>	275
<i>Bibliographie générale</i>	299
<i>Les auteurs</i>	325

« Les féministes en font trop ! » Les hommes seraient devenus sinon le sexe « faible », ou du moins stigmatisé. Les moindres performances scolaires des garçons viendraient d'une perte d'estime de soi du masculin. La plus discrète avance sexuelle serait recodée en harcèlement, le goût de la compétition en agressivité. Voici quelques aspects d'un discours de la plainte, de la hargne parfois, par lesquels des groupes d'hommes s'emploient à inverser la rhétorique féministe pour se poser en victimes, revendiquer des droits dont ils seraient privés.

Le présent ouvrage se propose d'analyser ces discours, notamment en portant attention aux propos « masculinistes », tels qu'ils s'affirment par exemple dans certaines organisations de pères divorcés. Quels sont les arguments de ces groupes ? En quoi sont-ils symptomatiques des évolutions et des perceptions des rapports de genre ? Peut-on évaluer leur impact, qui varie entre Amérique du Nord et Europe ? Quels enjeux inséparablement politiques et scientifiques portent des notions comme « coûts de la masculinité » ou « rôles de sexe » ?

Côté scientifique, l'enjeu est clair : il s'agit de poursuivre le travail de déconstruction de la domination masculine en montrant que celle-ci n'a rien de naturel. Elle suppose des investissements et implique des coûts, pour les femmes bien sûr, mais également pour les hommes, comme le montrent des contributions sur la santé au travail, sur les effets de l'association virilité-alcool, sur le double-jeu identitaire auxquels sont contraints certains gays affirmant « homosexuels, oui, mais virils avant tout » !

Combinant prudence, rigueur et refus des tabous, ce livre revendique donc la vertu de l'insolence scientifique en posant la question des coûts des masculinités. Le radicalisme qui consiste à refuser de parler d'une thématique sous prétexte qu'elle a été inaugurée par des mouvements étymologiquement réactionnaires n'est en effet guère satisfaisant. Les sciences sociales doivent reconquérir ce terrain miné par les conflits socio-politiques et prendre au sérieux la question des coûts par une objectivation sociologique : qui veut lutter efficacement contre un processus de domination doit apprendre à mieux le connaître sous toutes ses facettes, sans questions tabous. Les textes rassemblés ici ont en commun le double souci de ne jamais oublier qu'une domination suppose des cibles – qui restent ici les femmes –, mais qu'elle ne s'exerce par ailleurs jamais sur le mode passif de la rente, d'un solde où les profits ne supposeraient ni investissement, ni contrepartie. Outre de nombreuses études de terrain inédites, l'ouvrage propose trois traductions de textes anglophones classiques et novateurs, jusque-là indisponibles aux lecteurs francophones.

« Les garçons, ça ne pleure pas ! », mais sauver la face n'est pas toujours indolore pour autant...

Delphine DULONG est enseignante-chercheuse en science politique à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne et directrice du Centre de recherches politiques de la Sorbonne/Centre européen de sociologie et de science politique.

Christine GUIONNET est enseignante-chercheuse en science politique à l'université Rennes 1 et chercheuse au Centre de recherches sur l'action politique en Europe.

Érik NEVEU est professeur de science politique à l'IEP de Rennes et chercheur au Centre de recherches sur l'action politique en Europe.